



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

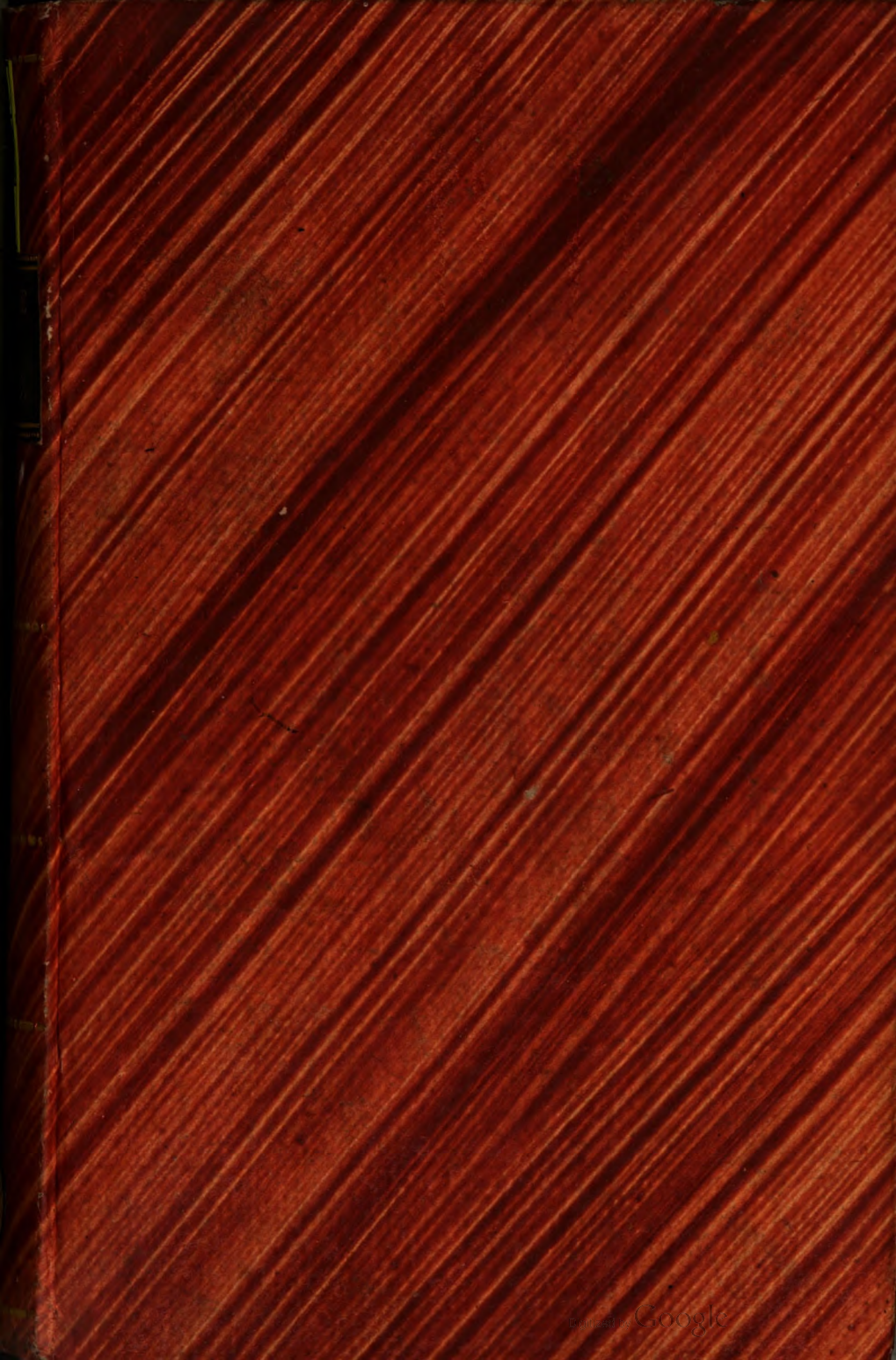
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



2208

Bibl. Mont







M E R C U R E  
D E  
F R A N C E,  
LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

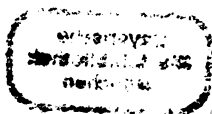
---

T O M E S E C O N D.



A P A R I S,  
D E L' I M P R I M E R I E D E D I D O T J E U N E

A N I X.



Bayerische  
Staatsbibliothek  
München

( N.º VII. ) 1.<sup>er</sup> Vendémiaire An 9.

---

# M E R C U R E D E F R A N C E.

---

L I T T É R A T U R E.

P O É S I E.

CHANT DU 1.<sup>er</sup> VENDÉMIAIRE AN IX.

( Paroles de J. *Esmenard* , musique de *Lesueur* . )

**F**ILLE auguste de la Victoire ,  
Rome antique ! sors des tombeaux ;  
La France hérite de ta gloire ;  
Les prodiges de ton histoire  
Sont égalés par nos travaux.

Tu renaîs parmi nous , république guerrière !  
Et l'hydre des partis , du sein de la poussière ,  
Attaque vainement ton empire nouveau :  
Les premiers jours de ta carrière  
Rappellent Hercule au berceau.

Des murs de Romulus la liberté bannie ,  
Loin du Tibre avili fuyant la tyrannie ,  
S'élance à notre voix ;

#### 4. MERCURE DE FRANCE.

Et sur les bords heureux que la Seine féconde,  
Elle vient rétablir, pour le bonheur du monde,  
Ses autels et ses lois.

En vain mille ennemis de sa grandeur naissante  
Lignent, pour l'étouffer, leur fureur impuissante  
Et leurs projets rivaux ;  
A ses pas glorieux la Victoire fidelle,  
Le front ceint de lauriers, vient s'asseoir avec elle  
Sur leurs sanglants drapeaux.

L'Eridan consterné, le Danube et le Tibre,  
Dont les fiers défenseurs bravaient un peuple libre ;  
Les ont vus terrassés ;  
Et l'avare Albion, qui rêvait de conquêtes,  
Dut souvent implorer la faveur des tempêtes  
Pour ses bords menacés.

Jusqu'aux sources du Nil, où, d'une main propice,  
Nous ramenions les arts, les lois et la justice,  
Elle a porté le deuil :  
Sa haine a soulevé l'Afrique et l'Arabie ;  
Et le sang qui rougit les sables de Lybie,  
Accuse son orgueil.

Et vous aussi, Français, vous pleurez sur vos armes ;  
Vos ennemis vaincus sont vengés par vos larmes  
Et par votre malheur.  
Hélas ! Kleber n'est plus ; la Patrie éplorée  
Le redemande en vain à la terre sacrée  
Qu'affranchit sa valeur.

Magnanime guerrier ! à qui, sur ce rivage,  
Le héros des Français confia l'héritage  
De ses nobles desseins ;



## VENDEMIARE AN IX. 5

Au lieu même où Pompée expira par un crime ,  
Tu tombes , comme lui , glorieuse victime  
Des plus vils assassins.

O vengeance ! ô terreur ! ces brigands homicides  
Expirent dévorés par les flammes avides :

Leur complice frémit ;  
Et le vent qui parcourt l'ardente Ethiopie ,  
Porte les tourbillons de leur poussière impie  
Au camp qui les vomit.

O toi ! qui d'un regard fixes les destinées ,  
Grand Dieu ! les nations à tes pieds prosternées  
Implorent tes bienfaits :  
Trop de sang a coulé ; désarme la Victoire ,  
Et permets aux vainqueurs de couronner la Gloire  
Par les mains de la paix.

### CH Œ U R.

Déesse des arts et des fêtes ,  
Aimable Paix ! descends des cieux ;  
La France aux plus riches conquêtes  
Préfère tes dons précieux.

### V I E I L L A R D S.

Au sein de nos villes calmées ,  
De nos invincibles armées  
Ramène les pas triomphants.

### F E M M E S.

Rends-nous nos époux et nos frères ;  
Et sèche les larmes des mères.  
Par les baisers de leurs enfants.

Mais quoi ! j'entends gémir l'Europe ensanglantée ;  
L'airain , tonnant au loin sur l'onde épouvantée ,  
Répond à ses douleurs.

## 6 MERCURE DE FRANCE,

La France présentait le bonheur à la terre ;  
La jalouse Albion du démon de la guerre  
Evoque les fureurs.

Ah ! sur les flots en vain vous fixez la fortune ;  
Un héros brisera le trident de Neptune ,  
Insulaires altiers !

Voyez autour de lui , sous ces voûtes sacrées ,  
Errer de vos vainqueurs les ombres révérees  
Et les mânes guerriers.

Au milieu d'eux paraît Turenne , leur modèle ,  
Qui voit de ce grand jour la pompe solennelle  
Consacrer ses exploits :  
Turenne ! dont la cendre et la noble mémoire  
Appartiennent bien plus au temple de la Gloire  
Qu'à la tombe des rois.

Allons ! braves soutiens de la France outragée ,  
Soldats républicains ! que l'Europe vengée  
Vous doive son repos :  
Jurez-lui que l'Anglais , auteur de ses alarmes ,  
Sera , loin de ses bords , exilé par vos armes  
Sur l'abîme des flots.

### CHŒUR DE GUERRIERS.

Nous le jurons par la mémoire  
De nos frères morts sous nos yeux ;  
Par ces drapeaux que la Victoire  
Suspend à ces murs glorieux :  
Oui , l'ennemi qui nous offense  
Verra fermer à sa puissance  
Les ports qui lui furent soumis ;  
Et , solitaire sur les ondes ,  
Ne trouvera dans les deux mondes  
Que des rivages ennemis.

*VERS faits en Pologne, dans le jardin de la  
princesse de RATZVILL, appelé l'Arcadie.*

SÉJOUR chéri d'Hélène, où son riant génie  
De la divinité remplit si bien l'emploi,  
Où le marbre et les fleurs se rangent sous sa loi,  
Où la nature à l'art par le goût est unie,  
Où, si j'en puis juger par moi,  
Tout mortel au dehors voit régner l'harmonie,  
Et la sent au dedans de soi.  
Quand les beaux yeux d'Hélène échauffent cette terre,  
La rose a plus d'éclat, l'oiseau de plus doux chants,  
Tout rit, tout s'embellit, tout apprend d'elle à plaire :  
Moi-même j'y retrouve à-la-fois deux printemps,  
Celui de la nature, et celui de mes ans.  
Que le temps destructeur porte ailleurs ses ravages ;  
On ne connaît ici point d'arrière-saison,  
Et sur les pas d'Hélène on foule en ces bocages  
Les plantes qui jadis rajeunirent Eson.  
Ainsi vous faites luire, ô nymphe d'Arcadie !  
Un rayon de bonheur sur le soir de ma vie.  
Chez vous, loin des horreurs de ce siècle pervers,  
Mon ame reposée en doux pensers abonde ;  
Chez vous, l'esprit se sent libre comme les airs ;  
Chez vous, le cœur se sent aussi pur que votre onde.  
Auprès de vous on croit, dans ces murs toujours verts,  
Avoir enfin changé de monde,  
Et voir l'échantillon d'un meilleur univers.

BOUFFLERS.



# MERCURE DE FRANCE,

## CHARADE.

Suzon, dès la pointe du jour,  
Prend mon premier pour se mettre à l'ouvrage ;  
Sur mon second, près d'elle, inspiré par l'amour,  
Je chante la douceur du lien qui m'engage :  
Sensible aux accords de ma voix,  
Suzette, de mon tout, a peine à se défendre ;  
Son sourire est plus doux, sa voix devient plus tendre,  
Et l'aiguille échappe à ses doigts.

## LOGOGRIPHE.

Aujourd'hui le dictum est que je suis très rare,  
Et qu'on est bien heureux de m'avoir à foison ;  
Je suis le vrai Dieu de l'avare,  
Et sept pieds composent mon nom.  
Pour me donner jadis, rien n'était plus facile ;  
Mais aujourd'hui je cause un peu plus d'embarras ;  
En tous climats je suis utile,  
Et pour m'avoir on ne plaint point ses pas.  
Si vous décomposez ma charmante figure,  
Je suis une épithète accordée aux Français.  
L'orphelin qu'on opprime avec moi se rassure ;  
Et Thémire en mon sein dépose ses attraits ;  
Qui me voit et mon frère, a fait un long voyage ;  
Je puis illustrer un auteur ;  
Je sers à faire un mesurage ;  
Enfin, dans les forêts, je conduis un chasseur.

*Mots de l'Enigme et du Logogriphe insérés  
dans le dernier Numéro.*

L'Enigme est de LAMOTHE ; le mot est Poulet.  
Le mot du Logogriphe est Catéchisme, qui contient  
Athéisme, et les deux CC, qui, en chiffres romains, ex-  
priment le nombre deux cents.

*VOYAGE de Découvertes à l'Océan pacifique du Nord et autour du monde, dans lequel la côte Nord-Ouest de l'Amérique a été soigneusement reconnue et exactement relevée ; ordonné par le roi d'Angleterre, principalement dans la vue de constater s'il existe, à travers le continent de l'Amérique, un passage pour les vaisseaux, de l'Océan pacifique du Nord à l'Océan atlantique Septentrional, et exécuté en 1790, 91, 92, 93, 94 et 1795, par le capitaine George VANCOUVER ; traduit de l'anglais. Ouvrage enrichi de figures. A Paris, de l'imprimerie de la République ; an 8 ; 3 vol. in-4.° et atlas.*

SECOND EXTRAIT.

CE fut au commencement de 1791 que Vancouver s'éloigna des côtes de son pays. Ce fut vers la fin de 1795 qu'il y ramena ses compagnons : il n'en manquait que cinq ; ce qui, dans l'espace de cinq années, aurait été, même à terre, une très-faible mortalité, sur environ cent cinquante hommes. Il en rend grâce à Dieu à la fin de son journal : mais quand il apprit de quels orages ces cinq années avaient été troublées, il dut sentir doublement le bonheur de les avoir rendues utiles aux sciences. Nous avons dit avec quel courage et quelle constance il ne cessa de marcher à son but, et combien il mérita de l'atteindre ; nous allons remarquer quelques détails, non plus de ses courses nautiques, mais de ses séjours à terre.

Il cingle vers Ténériffe, et aborde à Sainte-Croix, où Dom. . . . ., en qualité de gouverneur, lui fait des compliments *au nom du roi*, *mon maître*, et, apparemment en celle d'avare, lui annonce qu'on n'est pas en état de lui donner à dîner : et, sans un gentleman irlandais, nommé Rhoney, qui entreprit cette chose impossible, et s'en acquitta très-noblement, il eût fallu que Vancouver jeûnât aux îles Fortunées.

Des Canaries, il va au cap de Bonne-Espérance, où la dyssentérie attaque son équipage. Il lui meurt un matelot, le seul qu'il ait perdu de maladie. De-là il fait route vers la côte de la Nouvelle-Hollande, et découvre une grande entrée de mer, qu'il appelle *Sund du roi Georges III*. Il prend possession, comme c'est la coutume, déposant dans une bouteille son titre *incontestable*, et baptisant les caps et les anses de noms anglais, qui seront conservés sur la carte. Il visite la côte Sud-Ouest, en faisant quelques remarques sur le pays et ses productions; dépasse la terre de *Van-Diëmen*, arrive à *Dusky-Bay*, à la Nouvelle-Zélande; et, au départ de cette baie, essuie un violent orage, est séparé de son compagnon, *le Chatam*, commandé par le capitaine Broughton. Tandis qu'il navigue de son côté, et fait la découverte des *Snares*, (ou *embûches*), îles trompeuses, qui n'offrent que des dangers et des retards aux voyageurs, et de celles d'Oparo, dont la peuplade assez hospitalière, moute à environ quinze cents hommes; Broughton découvre une île qu'il juge à propos de nommer Chatam, où il tâche de se faire bien recevoir, et a le malheur de tuer un homme; et cingle vers Otaïti, où Vancouver le retrouve après quelques jours.

Otaïti n'est plus un sujet d'observations neuves ; les récits de Cook et de Bougainville semblent avoir rassasié à cet égard notre imagination , qu'ils émurent , il y a une trentaine d'années , par ces peintures si nouvelles. Chacun d'eux emmena en Europe un Otaïtien\*. Celui qui avait suivi Cook s'appelait *Omaï*. Il revint d'Angleterre , après quelques années , assez mal instruit au jugement de Cook , mais bien savant à celui des Otaïtiens , qui admiraient ses longs récits des merveilles du pays de *Britann*. Vancouver ne le retrouva plus , mais son nom vivait et vivra longtemps.

Il n'y avait donc , pour le nouveau voyageur , rien de plus à remarquer que les changements arrivés chez les insulaires , et il y en a de réels. 1.<sup>o</sup> Les objets d'échange leur ont inspiré une estime pour les arts de l'Europe , qui leur a fait négliger les leurs. Nous leur avons créé des besoins , dit très-bien le navigateur anglais , et fait oublier des travaux qui leur procuraient autrefois des jouissances. Les draps ont fait tomber les étoffes du mûrier. Il faut que le commerce fournisse à ce nouvel état des choses , et alimente les liaisons de deux pays si éloignés. Nos vaisseaux , d'ailleurs , échangeront un peu de ferrailles contre beaucoup de rafraichissements. Une hache est une chose d'un grand prix ; et de grandes dames se brouillent à Otaïti pour une hache , comme ailleurs pour une parure.

Un autre changement est que le désir du larcin

\* Celui que Bougainville amena en France s'appelait A-ou-Tourou. L'abbé Delille , dans son poème des Jardins , se trompe en l'appelant *Potaveri* : c'était le nom qu'A-ou-Tourou lui-même , donnait à Bougainville , dans sa prononciation otaïtienne , où on remplace l'*r* par un *r*. Les Chinois font le contraire : on vient de l'observer sur celui qui est encore à Paris ; ils remplacent l'*r* par *l*.

est, sinon affaibli, du moins fort réfréné chez les Otaïtiens. Il semble même que le bon sens leur a fait déjà apercevoir quelques principes politiques du commerce. C'en est un, par exemple, de ne point laisser trop avilir la marchandise de l'étranger, parce que l'étranger cesserait d'apporter une marchandise avilie. Un petit chef sauvage, Pomurey, a su trouver cette idée, et la mettre en usage.

De plus, il est arrivé plusieurs révolutions à Otaïti : l'une, très-remarquable, dit Vancouver, est que les femmes ont perdu leur beauté. Il est vrai, ajoute-t-il, que je n'ai plus ma jeunesse, comme au temps de Cook ; et j'ai eu le petit chagrain de me l'entendre dire plus d'une fois par les dames : mais tous nos Anglais l'observent de même ; les Otaïriens le déplorent, et ils en accusent nos honteuses maladies d'Europe. La chasteté n'est pourtant pas devenue encore la vertu de cette île ; mais on dirait qu'on en a pris quelque idée, et, *par respect pour notre gravité*, les danseuses, à un spectacle qu'on donna à l'équipage, ne se découvrirent qu'à la ceinture.

Le gouvernement a aussi un peu changé, en passant en d'autres mains. L'autorité était affaiblie dans quelques îles voisines, et l'on songeait à les réduire. On aurait bien voulu changer les armes, et acquérir celles des Européens. Vancouver a refusé de donner des conseils : c'a été au moins une mortification légère ; et on lui a demandé très-instamment que le grand-roi Georges en envoyât une autre fois.

Mais, en fait de changement, il n'y en a point de plus étonnant que celui qui est arrivé dans la langue ; lorsque O-Too eut pris la ceinture royale ;



et il faut, pour y croire, être aussi convaincu que nous le sommes de la véracité de Vancouver. A cette époque, et par la seule volonté d'O-Too, les noms de tous les chefs changèrent; beaucoup de mots très-usités, très-nécessaires, eurent ordre de disparaître du langage. Les Anglais, qui en savaient une cinquantaine, furent très-embarrassés pour converser; car les termes nouveaux n'avaient pas la moindre affinité avec les anciens. Nous n'affirmerons point qu'un changement pareil en fut jamais commandé; mais c'en est ici le premier exemple consigné dans l'histoire. Quand il se fait sous des vues d'utilité, c'est l'acte de despotisme le plus bizarre. Mais il se peut, et vers le même temps nous l'avons ainsi jugé en France, que l'utilité le conseille; et alors encore c'est l'opération la plus difficile que puisse exécuter l'autorité toute entière d'un peuple libre.

D'Otaïti, Vancouver passe aux îles Sandwich. Il y a séjourné jusqu'à trois fois dans le cours de sa navigation. C'est-là qu'il a fait des justes observations sur la nature humaine; et qu'il a déployé ce haut caractère moral, si simple, Parce qu'il est grand. Il n'a semé que des bienfaits sur des côtes où des spéculateurs et coureurs de mers, se disant négociants, avaient répandu des instruments de destruction. On frémit, quand on pense que c'est pour eux que le patient et laborieux Cook avait navigué. C'était pour leur faire acheter quelques fourrures et vendre des fusils, qu'on avait agrandi l'univers! N'y avait-il pas assez de guerres dans ces îles? Ne suffisait-il pas aux sauvages de leurs flèches, de leur cassette, du poignard sous lequel ils firent tomber Cook? Un seul fusil est plus meurtrier que vingt

de ces armes grossières, et on leur a vendu des fusils! Quand ils en ont eu quelques-uns, il ont désiré d'en avoir davantage; ils en ont demandé à chaque navigateur qui abordait chez eux; ils s'en sont procuré par le crime même. Un chef, que les Anglais avaient promené avec complaisance dans leurs courses précédentes, Tiannah, qu'ils avaient montré à des nations lointaines, et qu'ils avaient presque admiré eux-mêmes, Tiannah a été le complice, l'instigateur, un de chefs du complot qui leur a coûté un vaisseau et plusieurs hommes. Le bruit de ce forfait s'est répandu sur toutes ces côtes sauvages; et le motif qu'on s'y était proposé était d'avoir des fusils, du canon, et même un vaisseau. Tiannah se figurait qu'avec ces moyens il allait se créer une domination étendue.

Vancouver s'est refusé là, comme à Otaïti, à toutes ces demandes de fusils. Il s'élève avec une sainte indignation contre ceux qui en font un objet de commerce. Il a réparé en partie les malheurs qu'ils avaient occasionnés. Il a fait cesser des guerres devenues destructives. Il a réconcilié les habitants de plusieurs îles. Il a fait prévaloir l'autorité de quelques bons chefs, et déconcerté l'ambition brutale et les perfidies maladroites de Tiannah et de ses pareils. Il a fait plus : il a fait connaître l'appareil sévère, et en même temps les formes les plus humaines de la justice. Les assassins du capitaine anglais ont été, après deux ans, recherchés, trouvés, jugés, exécutés; et le spectacle solennel de leur mort a instruit, sans les révolter, leurs propres compatriotes. Ailleurs il a donné un spectacle plus doux, celui du pardon généreux d'une grande offense, d'une éternelle injure. Il a

accueilli avec dignité le repentir de l'insulaire qui avait fait tomber Cook : montrant ainsi que la violence subite peut obtenir grâce , tandis que la méchanceté préméditée doit être punie. Ces deux exemples, et tous ceux de modestie, de fermeté, de patience, de courage, qu'il y a joints, ont dû laisser dans ces contrées une bien noble idée de l'homme civilisé, du véritable Européen.

Il peint avec un grand intérêt le caractère des sauvages : il semble que son art est de décrire sans art ; il persuade, il attache. Nous pourrions en extraire ici d'assez longs tableaux ; mais il nous faut renvoyer le lecteur à l'ouvrage ; et si ce lecteur a jamais médité et comparé les mœurs des anciens Grecs, à l'époque de vingt-cinq siècles, avec celles de nos barbares du Nord, à la distance seulement de neuf ou dix, il verra que les habitants de cet archipel ressemblent davantage à ceux de l'archipel de la Grèce. Qu'il nous soit permis dans ce journal principalement littéraire, de dire qu'on retrouve plutôt ici l'Odyssée que les poèmes d'Ossian, et les mœurs des poursuivants de Pénélope à Ithaque, que celles des compagnons de Fingal dans la Calédonie.

Vancouver observe aussi les Espagnols dans leurs possessions, leurs *presidios*, leurs missions. Les Espagnols, en Amérique, ont montré bien longtemps une civilisation imparfaite, où l'orgueil entre beaucoup plus que la morale ; qui conquiert de distance à autre quelques points de terres, et les assure par quelques méchantes citadelles, mais qui aliène au loin l'esprit des peuples, et laisse subsister d'éternelles guerres. Le caractère national s'y montre généreux et élevé chez les officiers ; et Vancouver s'en loue partout. Mais l'adminis-

tration y est essentiellement destructive \*, avilis-  
sante, et n'aurait jamais pu subsister, si elle n'a-  
vait trouvé quelque appui, et les peuples quelque  
dédommagement, dans le zèle bienfaisant des  
missionnaires, qui, gagnant et adoucissant quel-  
ques âmes, les amènent à un degré qui approche  
de la civilisation heureuse. Cet éloge des mission-  
naires, très-conforme à notre sentiment, nous est  
dicté en cent endroits par Vancouver: il parle  
toujours d'eux avec complaisance, avec recon-  
naissance, avec estime. On voit que ses séjours  
parmi eux sont de véritables repos pour son âme;  
et il y est chéri tout autant qu'il paraît s'y plaire.  
Ainsi la vertu reconnaît partout la vertu. Ces  
hommes ignorés eurent en lui un témoin, et il  
fut pour eux un spectacle. La vertu paisible et  
concentrée dans des travaux obscurs, contemple  
la vertu active qui répand les bienfaits de la so-  
ciété sur cent plages nouvelles. Ce furent d'eu-  
reux moments: c'est une pensée consolante pour  
les amis de la morale; ils reconnaissent qu'ils ont  
une famille répandue dans tout l'univers, et qui  
correspond, malgré la différence des climats, des  
gouvernements et des sectes.

Sous ce point de vue, le voyage de Vancouver  
est aussi intéressant pour la morale que pour les  
sciences; et le gouvernement qui l'a fait imprimer  
a exercé un double bienfait. B. V.

---

\* Excepté pour les bestiaux, qu'ils ont extrêmement mul-  
tipliés. Ils leur abandonnent les campagnes, au lieu de les  
y rendre utiles par le labour et les eugrais. Il faut multi-  
plier les animaux et les employer.

*TRADUCTION EN VERS des Métamorphoses  
d'OVIDE , poème en quinze livres , avec des  
Commentaires par F. DE SAINT-ANGE , pro-  
fesseur de belles-lettres aux Ecoles centrales  
de Paris ; 2 vol. in-8.º, ornés de 16 fig. , im-  
primés chez Craplet. A Paris chez Détérville ,  
rue du Battoir, faubourg Germain, n.º 16.*

C'EST surtout en lisant les Métamorphoses  
d'Ovide , qu'on doit s'écrier avec Voltaire :

Savante antiquité , beauté toujours nouvelle ,  
Monuments du génie , heureuses fictions ,  
    Environnez-moi des rayons  
    De votre lumière immortelle !

Après les poèmes d'Homère et de Virgile , nul  
ne renferme plus de beautés que celui des Mé-  
tamorphoses. Jamais l'imagination ne prodigua  
plus facilement toutes ses richesses , et ne four-  
nit aux artistes plus de tableaux. Le poète et le  
peintre font leurs délices de cet ouvrage. L'éru-  
dit , l'historien , le savant , doivent l'étudier  
aussi ; car les annales de la nature et des anciens  
peuples se retrouvent quelquefois dans les fables  
plus que dans l'histoire même. En un mot , l'étude  
de la mythologie , chez tous les peuples dont l'édu-  
cation est cultivée , est un des premiers devoirs  
et des plus doux plaisirs de l'enfance. Le goût de  
ces fictions enchanteresses qui instruisent et char-  
ment le premier âge , survit à tous les autres dans  
le cœur des vieillards qui conservent de la grâce  
et de la sensibilité.

On aimera toujours les erreurs de la Grèce ;

Toujours Ovide charmera.

C'est ainsi que s'exprimait un philosophe de quatre-vingts ans, qui, dans ses accès d'humeur, adressait aux *Welches* des vérités sévères sur les docteurs en crédit à cette époque, et sur leurs systèmes, quelquefois plus vains et plus mensongers que les erreurs d'Ovide. Une traduction complète des *Métamorphoses* est donc un des plus beaux présents qu'on puisse faire à notre poésie.

C'est en quelque sorte nous rendre l'antiquité toute entière. Cette entreprise était difficile. L'auteur a trouvé peu d'encouragements et de secours dans la longue route qu'il a parcourue : il est juste de lui tenir compte de ses efforts, quand il est arrivé au terme de sa course, et d'applaudir un talent réel qui, jusqu'ici, n'avait guères obtenu l'estime que des gens de lettres éclairés, mais qui doit aujourd'hui frapper tous les lecteurs.

Et d'abord ce qui distingue éminemment cette traduction, c'est une facilité singulière à prendre toutes les formes de son auteur, à suivre tous les jeux de son esprit, à reproduire ses beautés, et même ses défauts. On peut faire sans doute plus d'une critique; mais, dans les détails les plus négligés, l'expression poétique ne tarde jamais à reparaître : et dans combien de morceaux elle se montre naturelle, abondante et riche sans efforts !

On peut choisir au hasard. Veut-on des vers brillants? qu'on lise, dans la fable de Phaéton, ces vers déjà connus, mais qui reparaissent corrigés :

Sur cent colonnes d'or, circulaire portique ,  
S'élève du Soleil le palais magnifique ;  
Le dôme est étoilé de saphirs éclatants ;  
Les poëtes font jaillir de leurs doubles battants

L'éclat d'un argent pur, rival de la lumière.  
 Mais le travail encor surpassait la matière.  
 Là, d'un savant burin, l'artisan de Lemnos  
 De l'Océan mobile a ciselé les flots;  
 Et l'orbe de la terre environné de l'onde,  
 Et le ciel radieux, voûte immense du monde.  
 L'onde a ses dieux marins, et Prothée et Triton;  
 Triton, la conque en main, et l'énorme Egéon  
 Qui presse entre ses bras une énorme baleine.  
 On voit au milieu d'eux, sur la liquide pleine,  
 Les filles de Doris former cent jeux divers,  
 Sécher leurs longs cheveux teints de l'azur des mers,  
 Sur le dos des poissons voguer, nager ensemble.  
 Leur figure diffère, et pourtant se ressemble:  
 Elle sied à des sœurs. La terre offre à la fois  
 Ses hameaux, ses cités, ses fleuves et ses bois,  
 Et les nymphes de l'onde, et les dieux du bocage.  
 Au dessus luit des cieux la rayonnante image;  
 Et le cercle des mois, sous des signes divers,  
 D'une ceinture oblique embrasse l'univers.  
 C'est là que Phaéton, par l'avis de sa mère,  
 Arrive, et veut d'abord s'avancer vers son père:  
 Mais, perdu dans l'éclat des rayons paternels,  
 Dont les éclairs trop vifs blessent ses yeux mortels,  
 Il s'arrête. Vêtu de la pourpre royale,  
 Le Soleil, sous un dais d'émeraude et d'opale,  
 Au milieu de sa cour rassemble sous ses lois,  
 Les siècles et les jours, et les ans, et les mois,  
 Et les heures aussi, ses légères suivantes,  
 L'une de l'autre en cercle galement distantes. *etc.*

On a dit que la poésie d'Ovide était aussi brillante que le palais du Soleil; mais les vers français n'ont-ils pas l'éclat de ceux d'Ovide? On est fâché de voir reparaître si près, et à la rime, les jeux

20      MERCURE DE FRANCE,

*divers* et les signes *divers*. Cette dernière épithète est quelquefois vague, et se glisse trop souvent à la fin de nos vers. Mais cette légère négligence n'ôte rien à la richesse de cette description.

Quelle grâce, au contraire, dans le tableau suivant ! Jupiter se change en taureau pour enlever Europe, fille d'Agénor.

Ce dieu, père des dieux, devant qui le ciel tremble,  
Dont la main flamboyante étincelle d'éclairs,  
Oubliant le haut rang de roi de l'univers,  
D'un taureau qui mugit emprunte la figure ;  
Parmi ceux d'Agénor il foule la verdure.

.....

Son fanon à long plis flotte sur ses genoux ;  
Le plus beau des taureaux, il en est le plus doux.  
Ses cornes sur son front se courbent avec grâce :  
Son regard est paisible, et n'a rien qui menace.  
Europe avance, hésite, approche de plus près ;  
Elle admire son front, où respire la paix,  
Et de son poil si doux la neige éblouissante.  
Elle cueille des fleurs que sa main lui présente :  
De ces soins en secret le dieu s'enorgueillit ;  
Il baise avec les fleurs la main qui les cueillit ;  
Il triomphe, il jouit du bonheur qu'il espère,  
Et que si près d'Europe avec peine il diffère.  
Tantôt sur l'herbe tendre il bondit mollement ;  
Sur l'arène tantôt couché nonchalamment,  
Il présente son dos à la main délicate  
Qui, moins timide alors, le caresse et le flatte.  
Il se laisse enchaîner de guirlandes de fleurs.  
La fille d'Agénor a perdu ses frayeurs ;  
Elle ose, elle ose enfin, dans son erreur extrême,  
Au dos du ravisseur se livrer elle même.  
Orgueilleux de sa charge, il se lève ; et d'abord



A pas lents et trompeurs il s'approche du bord :  
 Tout-à-coup à la nage il fend la mer profonde.  
 La fille d'Agénor tremble, et du sein de l'onde  
 Regarde le rivage, et le regarde en vain.  
 Assise sur le dos de ce taureau divin,  
 Elle attache une main à sa corne puissante ;  
 L'autre dispute aux vents sa robe voltigeante.

Ces vers, sans doute, sont d'un écrivain très-élégant et très-exercé, qui met d'accord l'expression avec l'image, et le nombre avec l'expression ; qui sait ménager des suspensions heureuses pour l'oreille et pour la voix ; qui connaît l'art d'enchaîner les monvements de son style, et de parcourir avec grâce tous les détours de la période poétique. Les diverses césures de quelques vers sont placées à la manière des grands maîtres :

Orgueilleux de sa charge, il se lève ; et d'abord, *etc.*

Ainsi le rythme du vers français se rapproche de la variété du rythme ancien, et ne perd point son caractère. Autant on aime ces heureuses césures, autant on condamne ces coupes bizarres qui, avant Racine et Boileau mêmes, ont été proscrits par Malherbe ; dont l'oreille sûre a fixé pour la première fois notre harmonie poétique.

La variété des fables qui remplissent les quinze livres des Métamorphoses, amène à chaque instant la variété des tons. Ovide est tendre et gracieux dans la fable de Daphné, touchant dans celle de Dryope, brillant dans celle de Phaéton, voluptueux en peignant les ardeurs de Salmacis, sombre et passionné en retraçant les amours de Myrrha, pathétique dans les plaintes d'Hécube après la ruine de Troie, éloquent dans le plaidoyer

d'Ulysse et d'Ajag , instructif et grave en expliquant les origines de Rome et le système de Pythagore , et partout facile , ingénieux , et riche jusqu'à la profusion. Ce poète si aimable connaît les antiquités aussi bien que Varron et Denys d'Halicarnasse. Il commence par le débrouillement du cahos , et finit par l'apothéose de César.

Trop indulgent aux feux de son génie ,  
Mais varié , tendre , plein d'harmonie ,  
Savant , utile , ingénieux , profond ,  
Parfait enfin , s'il était moins fécond.

Le traducteur a conservé ses différents caractères. Si , dans cette longue lutte , tous ses efforts ne sont pas également heureux , on voit partout l'intention de rester fidelle au génie de l'original ; et quoique le C. Saint-Ange porte avec la plus rigoureuse fidélité le joug de la traduction , il n'en fait presque jamais sentir la fatigue au lecteur. Les mêmes métamorphosés reviennent souvent , et les mêmes détails avec eiles. Ovide a mis tout son art à les diversifier , mais il n'a pu toujours en cacher la monotonie. On sent quelles difficultés devaient arrêter à chaque pas le traducteur , et cependant la facilité ne manque jamais à son style. Quand le vers est défectueux , il est plutôt faible que forcé , plutôt lâche que tendu , plutôt négligé que pénible. Mais dans combien de morceaux ne reconnaît-on pas le vrai talent ! On voit que la langue poétique est celle du C. Saint-Ange ; il la parle sans recherche , et comme par un instinct heureux , qui lui dicte à chaque instant une foule de vers pleins d'élégance et d'harmonie. Cet instinct est encore plus rare que l'esprit et le jugement : réuni à tous les deux , il forme les grands poètes.

Nous avons déjà cité deux morceaux d'un genre différent ; l'un, plein d'éclat ; l'autre, plein de grâce : la fable d'Érésicton, ainsi que beaucoup d'autres, offrait de plus grandes difficultés ; elles ont été habilement vaincues. Érésicton fut puni, comme on sait, par Cérès, pour avoir abattu un chêne consacré à cette déesse.

Les ans l'ont respecté : le fils de Triopas  
Ordonne que le fer ne le respecte pas.  
On hésite ; il s'offense : et sa main indignée,  
De la main d'un esclave arrache une cognée,  
En prononçant ces mots dignes de ses forfaits :  
Ce tronc sacré, fût-il habité par Cérès,  
Je veux que sous la hache il tombe à l'instant même..  
Tandis qu'Érésicton proférait ce blasphème,  
Il a levé le fer : le chêne, au tronc vieilli,  
Tremble, gémit ; ses glands, ses feuilles ont pâli :  
Une froide sueur inonde son écorce.  
De ses flancs, qu'à grands coups l'acier frappe avec force,  
S'élance un flot de sang : tel, sous le fer mortel,  
Jaillit le sang d'un bœuf qu'on égorge à l'autel.  
On frémit de terreur. Un esclave fidelle  
Veut suspendre le fer dans sa main criminelle ;  
Érésicton sur lui tourne un œil de mépris :  
De ton zèle, dit-il, reçois le juste prix ;  
Et, lui portant le coup que pour l'arbre il apprête,  
Du revers de sa hache il lui tranche la tête ;  
Puis, du fer à grands coups enfoncé dans le bois,  
Vingt fois frappe le tronc, le restrappe vingt fois.  
Alors du creux de l'arbre, une voix gémissante  
Inspire par ces mots une sainte épouvante :  
Hôtesse de ce tronc, nymphe chère à Cérès,  
Je vivais avec lui, je meurs par tes forfaits ;  
Le ciel me vengera de ta fureur impie.

Tremble ! ta mort s'approche, et la mienne s'expie.  
 Rien n'arrête un pervers dans le crime obstiné.  
 Frappé de mille coups, par leur bras entraîné,  
 L'arbre tombe ; et son poids fracasse et déracine  
 Mille arbres écrasés sous sa vaste ruine.

Les Dryades pleurant la perte de leur sœur,  
 Et le bois dépouillé de son antique honneur,  
 Vont conjurer Cérès de venger leur injure.  
 Elle les vengera ; la déesse le jure.  
 L'or des moissons s'ébranle au signe de son front.  
 Elle apprête à l'impie auteur de son affront  
 Un châtement affreux, mais moindre que son crime ;  
 Elle veut à la Faim le livrer en victime.  
 Mais comme par la loi des éternels décrets,  
 On ne peut voir ensemble et la Faim et Cérès,  
 Elle appelle une nymphe, Oréade légère,  
 Et l'instruit en ces mots à servir sa colère :

Au fond de la Scythie, où jamais les moissons  
 N'ont germé sur un sol durci par les glaçons,  
 Solitude sans fruits, sans ombre, sans verdure,  
 Est un vallon désert, où la pâle froidure,  
 La fièvre, le frisson, le besoin importun  
 Habite avec la Faim aux entrailles à jeun.  
 Va la trouver : dis-lui, qu'implacable harpie,  
 Elle aille se cacher dans le sein de l'impie ;  
 Que par elle vaincu, mes présents, mes secours,  
 Alimentent son mal, et l'irritent toujours ;  
 Qu'elle surmonte enfin ma puissance prodigue.  
 Si le voyage est long, ne crains pas la fatigue ;  
 Prends mon char, mes dragons, et vole sur les vents.  
 La nymphe prend le char et les dragons volants,  
 S'élève dans les airs vers les climats de l'ourse,  
 Et sur l'affreux Caucase elle arrête sa course.  
 Elle cherche la Faim : là, sous des rocs pendans  
 Elle la voit qui rampe, et ronge de ses dents

Quelques brins d'herbe épars sur la roche indigente.  
 Vous compteriez ses os sous sa peau transparente ;  
 Ses cheveux hérissés cachent son œil éteint ;  
 La rouille est sur ses dents , la pâleur sur son teint ;  
 De nerfs et d'ossements assemblage difforme ,  
 De ses genoux pointus la jointure est énorme ;  
 Et ses talons hideux s'allongent au dehors ,  
 Grossis par la maigreur qui dessèche son corps.  
 La nymphe en lui parlant n'ose s'approcher d'elle ,  
 Et lui dicte de loin l'ordre de l'immortelle.  
 Elle s'arrête à peine , et déjà dans son sein  
 Elle a cru ressentir l'aiguillon de la faim ;  
 Et , loin de son aspect dans les airs détournée ,  
 Revole aux bords heureux qu'arrose le Pénée.

La Faim , dans tous les temps si contraire à Cérès ,  
 Trouve un plaisir cruel à remplir ses décrets.  
 Un tourbillon de vent la porte en Thessalie.  
 Elle arrive dans l'ombre au palais de l'impie :  
 Le sommeil sur ses yeux épanchait ses pavots.  
 Tandis qu'il est plongé dans un profond repos ,  
 Elle s'étend sur lui , se glisse dans sa couche ,  
 Lui souffle en l'embrassant les poisons de sa bouche ,  
 Le serre dans ses bras , se presse sur son sein ,  
 Allume dans ses sens les ardeurs de la faim ;  
 Et quittant un climat pour elle trop fertile ,  
 Regagne ses déserts , et son antre stérile.

Dans les bras du sommeil par un songe bercé  
 L'impie est endormi : mais par la faim pressé  
 Il veut la satisfaire , ouvre une bouche avide ,  
 La ferme , l'ouvre encore , et se repaît de vide.  
 Son gosier affamé se travaille sans fin ,  
 Et ses dents sur ses dents se fatiguent en vain.  
 Quand il est éveillé , son mal n'est plus un songe :  
 Sa faim est une rage , un vautour qui le ronge.  
 Sa table au même instant est servie à grands frais.

On dépeuple les airs , les lacs et les forêts.  
 Son estomac , à jeun au moment qu'il dévore ,  
 Demande d'autres mets , et d'autres mets encore ;  
 C'est un gouffre que rien ne peut rassasier :  
 Lui seul absorbe plus qu'un peuple tout entier , etc.

Cette citation est longue , mais on ne peut s'en plaindre ; on y voit toute l'imagination d'Ovide et tout le talent du traducteur. Les plaintes de la Dryade , enfermée dans le chêne de Cérès , rappellent les prodiges de la forêt enchantée dans la *Jerusalem*. Le Tasse , et surtout l'Arioste , ont plus d'une fois imité l'auteur des métamorphoses : les plus aimables chimères de la féerie ne sont que des emprunts faits aux plus belles fictions de la mythologie. Ces fictions mêmes ont passé chez les peuples barbares du nord qui les ont défigurées ; car l'originalité prétendue des écrivains septentrionaux , n'est trop souvent qu'une imitation grossière des poètes anciens , placés dans un climat plus heureux.

L'ancre de la Faim est une idée très-poétique. Je ne sais pourtant si l'auteur latin n'aurait pas dû supprimer l'image *de ces genoux pointus et de ces talons hideux* ; l'art est d'effrayer l'imagination sans rebuter les yeux. Ceux qui peignent la mort sous la forme d'un squelette , sont bien loin d'exprimer ce qu'elle a de plus sombre et de plus terrible. La poésie ne doit pas surcharger ses couleurs.

Je crois que ce vers :

Vous compteriez ses os sous sa peau transparente ,  
 avait dit tout ce qui était nécessaire sur la maigreur du spectre. Mais on sait que ce genre de défaut est très-commun dans Ovide , ainsi que les

jeux d'esprit dont on trouve un ou deux exemples dans ce même morceau. Son traducteur aurait dû l'avouer : il a si bien senti, et souvent si bien rendu les beautés de son modèle ; qu'il avait le droit de remarquer ses fautes. Mais dans ses notes il veut sans cesse l'égaliser à Virgile ; il n'abandonne pas même le parallèle dans l'épisode d'Orphée et d'Euridice, si visiblement inférieur à celui de Virgile. Cet enthousiasme , d'ailleurs très-excusable pour le poète qu'on traduit , dicte au C. Saint-Ange des jugements qu'il désavouera sans doute après quelques réflexions. Tel est celui qu'il porte de La Fontaine, à propos de la fable de Philémon et de Baucis, imitée du récit d'Ovide.

« La Fontaine , dit-il , est demeuré bien au dessous de son modèle. Je ne dis pas seulement pour  
 « la versification : le talent du fabuliste n'était pas  
 « de nature à soutenir la marche noble et cadencée du vers de six pieds ; je dis pour l'habileté et  
 « la science de la composition dans son ensemble.  
 « Ovide détaille soigneusement les moindres circonstances d'une réception hospitalière , tous les  
 « apprêts d'un repas simple et frugal , *propres à*  
 « *peindre la prodigalité du pauvre*. Riche de son  
 « bonheur : c'était là *le point principal*. Si vous  
 « exceptez la description de la vieille table , qui  
 « est un chef-d'œuvre , la Fontaine a négligé toutes  
 « les parties qui tiennent aux mœurs et aux usages  
 « antiques , tous les détails d'ustensiles de ménage ,  
 « tels qu'une marmite , un baquet à laver les pieds ,  
 « un chou , une tranche de lard , des œufs mollets ,  
 « une salade , etc. »

Avant d'examiner cette opinion , il faut citer les vers d'Ovide traduits par le Critique. Baucis prépare le repas.

## 28 MERCURE DE FRANCE.

Dans l'airain elle a mis, dépouillé de sa feuille,  
Le légume arrondi que le pauvre recueille ;  
Le vieillard la seconde, et d'une fourche armé  
Détache un lard qui pend au chevron enfumé,  
En coupe une parcelle, et dans l'onde bouillante  
Adoucit sur le feu la saumure écumante.

.....  
Là, sur des plats d'argile, on sert pour premier mets,  
Des œufs mis sous la cendre et du laitage frais,  
Des fruits que dès l'automne un vin mousseux conserve,  
La mauve, la laitue, et les suc de Minerve.  
Un grand vase de terre enferme dans ses flancs  
Un vin que le cellier n'a pas mûri longtemps ;  
Et pour boire ce jus de la dernière automne,  
Le hêtre enduit de cire en coupe se façonne.  
Le potage et les mets, sur la flamme apprêtés,  
Arrivent à leur tour sur la table apportés.  
Enfin, de raisins mûrs on sert une corbeille,  
Et la datte ridée, et la pomme vermeille ;  
Et d'un miel qui répand le parfum d'un bouquet,  
Un rayon savoureux couronne le banquet.

Le lecteur a déjà senti que tout ce luxe champêtre, tant vanté par le traducteur, est un défaut capital qui nuit à l'effet de la fable. En effet, pour quoi l'hospitalité offerte aux dieux voyageurs par Philémon et Baucis est-elle si touchante ? C'est que les deux époux n'ont rien ; c'est que, lorsqu'ils ont tout prodigué pour leurs hôtes,

Le linge, orné de fleurs, est orné pour tout mets,  
D'un peu de lait, de fruits, et des dons de Cérès.

Mais si vous donnez à Philémon et Baucis tous les trésors de la maison rustique, leur accueil hospitalier perd son mérite, et par conséquent son intérêt. Alors que de beautés s'effacent ! Philémon,



qui ressemble dans Ovide à un riche fermier romain , pourra-t-il dire avec tant de grâce aux voyageurs :

Ces mets , nous l'avouons , sont peu délicieux ;  
Mais , quand nous serions rois , que donner à des dieux ?  
C'est le cœur qui fait tout.

D'ailleurs , cette fable est toute en narration dans Ovide : La Fontaine au contraire a su y jeter les formes les plus dramatiques. Philémon , dans Ovide , reçoit Jupiter sans lui adresser la parole. Et quel homme de goût ne sait par cœur le discours qu'il lui adresse dans La Fontaine ?

Vous me semblez tous deux fatigués du voyage ;  
Reposez-vous ; usez du peu que nous avons :  
L'aide des dieux a fait que nous le conservons ;  
Usez-en. Saluez ces Pénates d'argile , etc.

De pareilles beautés , qui sortent du fond de l'ame , valent un peu mieux que la description d'un repas , fût-elle d'ailleurs excellente. Ovide a sans doute l'imagination la plus flexible , la plus brillante et la plus aimable ; mais il y a de plus beaux génies que le sien , quoiqu'à la vérité en très-petit nombre. La Fontaine a raconté la fable de Philémon et de Baucis , avec la naïveté touchante d'Homère et la sage richesse de Virgile , et par conséquent il a mieux fait qu'Ovide lui-même. Enfin , dans ce morceau , c'est Ovide qui semble le moderne , et La Fontaine qu'on croirait l'ancien.

Les jugements du C. Saint-Ange sont d'un meilleur goût en général ; mais pourtant on desire plus de choix et d'intérêt dans ses remarques. On ne lit pas toujours sa prose avec le même plaisir que ses

### 30 MERCURE DE FRANCE,

vers, Par exemple, ce parallèle de Voltaire et d'Ovide pourrait être écrit, ce me semble, avec plus de soin :

» Si Voltaire offre au monde littéraire le prodige unique d'un poëte rival à-la-fois de Sophocle et d'Homère, qui manie avec la même aisance la trompette de l'Épopée et le luth d'Erato; qui tour-à-tour chante le boudoir de Ninon et pleure sur la cendre de Genonville; qui, sous la dictée de Momus, *enjolive de lacs d'amour ce badinage si original des vous et des tu*, de la même plume dont les traits mâles et hardis retracent au grand Frédéric les principes de la morale; comme Ili, Ovide exprimait avec un égal succès les soupirs de l'Héroïde et les tragiques fureurs de Médée, etc. »

*Une plume qui enjolive de lacs d'amour un badinage*, n'est pas digne d'un homme qui traduit avec tant de succès le poëte le plus ingénieux de l'antiquité.

On pourrait blâmer quelques passages de la traduction elle-même; mais on doit louer souvent, si on veut être juste. Les corrections du C. Saint-Ange, dans les premiers livres qui avaient déjà paru, ne sont pas toujours heureuses: la nature paraît mieux le servir que ses réflexions ou celles de ses amis. Quoi qu'il en soit, il vient d'élever un monument durable. Il se plaint de l'injustice et des découragements qu'on lui a fait essayer; mais cette injustice finira. Depuis ses premiers essais; il a vu des hommes plus nouveaux que lui le passer en renommée, mais non pas en talent. Il recevra tard le prix d'un si long travail; mais le prix n'en sera que plus sûr et plus glorieux.

*HISTOIRE DE RUSSIE , par le Cit. P. C. LEVESQUE ; nouvelle édition , corrigée et augmentée par l'Auteur , et conduite jusqu'à la mort de CATHERINE II ; ornée d'une très-belle carte de la Russie. 8 vol. in-8.º ; prix , 40 francs , le port aux frais des acquéreurs. A Paris , à la Librairie économique , rue de la Harpe , n.º 117.*

CETTE seconde édition d'une histoire estimée, offre des détails nouveaux, des faits mieux appuyés, et en général des corrections heureuses. On sait déjà que les recherches laborieuses de l'auteur pendant son séjour en Russie, et ses rapports avec les personnages les plus distingués de l'Etat, lui ont fourni des renseignements précieux sur le gouvernement et la nation : l'esprit d'indépendance et d'impartialité avec lequel il a su les employer, donne à son ouvrage un mérite réel. Il faut convenir que c'est presque uniquement l'intérêt de la vérité qui peut soutenir la lecture dans les commencements de cette histoire. Les anciennes chroniques russes sont sèches : on suit avec peine la succession de tous ces souverains, qui se partagent à chaque instant les états de leurs pères ; on cherche dans cette confusion de noms étrangers, le souverain principal et le siège de l'empire ; mais presque toujours on cherche en vain des détails dignes d'intérêt, et les faits qui peignent les nations.

### 32 MERCURE DE FRANCE,

Les premiers siècles de la longue dynastie des descendants de Rurick sont aussi stériles pour l'histoire, que l'est, au jugement de plusieurs, la première race de nos rois. On se ferait cependant une fausse idée des Russes près de leur origine, si l'on en jugeait par cet âge ténébreux de notre Gaule et de l'Europe latine. Ils s'étaient un peu policés dans leurs communications avec les Grecs de Constantinople : la qualité de serf fut longtemps ignorée parmi eux : leurs combats judiciaires étaient moins fréquents et moins atroces que les nôtres, et leurs lois protégeaient également le citoyen et l'étranger.

Plusieurs monuments attestent aussi qu'ils connaissent les arts utiles et commodes ; et vers la fin du douzième siècle ils avaient, dit-on, peu de chose à envier aux manufactures de nos villes nouvelles. Mais bientôt la Russie n'est plus qu'une vaste scène d'horreur. Affaiblie par les divisions de son territoire et les querelles interminables de ses princes apanagés, ravagée plus d'une fois par les généraux de Tchiusquis-Kham, elle prépare à ses successeurs une conquête facile. Durant deux siècles d'esclavage, on voit les souverains de Russie mendier la faveur du Kan, et recevoir de lui la confirmation de leur pouvoir. A la fin ils soulèvent le joug, et l'imposent à leurs vainqueurs. Ils tremblent de nouveau à l'approche des armées de Tamerlan, qui acheva d'exterminer leurs anciens tyrans, et l'autorité est affermie entre les mains d'un seul. Après avoir traversé le règne sanglant de Boris, et les longs troubles de la Russie, le lecteur remarque les progrès vers un état meilleur. Les arts des Grecs sont oubliés ; mais les institutions de l'occident pénètrent dans ces climats tardifs à

la faveur du commerce , et se mêlent insensiblement aux coutumes tartares.

C'est le petit nombre des traits principaux qui marquent un empire déjà vieux de neuf siècles. Le commencement du nôtre fut témoin de cette révolution qui plaça la Russie au rang des nations de l'Europe. Le nom de Pierre I.<sup>er</sup> a surtout été consacré par l'enthousiasme de la philosophie : aujourd'hui les regards se portent avec intérêt vers cet empire , qui offre , dans son immense étendue , tous les âges de la société , et qui promet tous leurs développements.

En traçant l'histoire de Pierre , le C. Lévesque relève quelques inexactitudes de Voltaire. La plupart sont celles des mémoires sur lesquels il travaillait ; quelques-unes aussi doivent être attribuées à l'enthousiasme de l'auteur de la Henriade , ou à l'influence du temps où il écrivait.

Le C. Lévesque soutient , contre l'opinion publique et celle de Voltaire , que Pierre le Grand trouva des sujets préparés à ses réformes ou à ses créations. En lisant l'histoire de ce prince , on trouve quelquefois l'excès de la férocity à côté de celui de la grandeur ; les sentiments élevés d'un héros , et les bizarres caprices d'un despote , le caractère d'un sage , et celui d'un barbare. Tous ces contrastes sont fidèlement reproduits par l'historien.

Trois femmes affermirent l'ouvrage de Pierre I.<sup>er</sup> La plus célèbre , Catherine II , mit la dernière main à ce code de lois que Voltaire fait achever au Czar en 1722. La vie , les fautes et les qualités éclatantes de cette souveraine , sont tracées avec la gravité impartiale qui appartient à l'histoire. L'auteur n'a point imité ces mémoires trop peu



secrets, que l'amour du scandale semble avoir dictés, et que ne saurait jamais justifier un ressentiment national.

---

*ALBERT et THÉODORE, ou les Brigands, traduit de l'anglais ; 2 vol. in-12, figures.*

IL faut bien annoncer, pour la satisfaction de ceux à qui ces choses-là font plaisir, que parmi les romans traduits de l'anglais, ou donnés pour tels, il n'en a pas paru depuis longtemps où l'on ait rassemblé autant d'horreurs que dans celui qui fait le sujet de cet article. On meurt à la première page; à la seconde ce sont les cachots de la bastille qui s'ouvrent pour une victime; et, à partir de là, c'est bien la plus belle succession dont on puisse se faire une idée, de meurtres de toute espèce, variés sous toutes les formes, et embellis d'apparitions, de fantômes, de souterrains, de ruines, enfin, de tous les accessoires du genre: d'où il résulte, comme il est dit dans l'avertissement, un bien beau roman, *qui s'adresse au cœur et à l'esprit du lecteur*. Le gracieux pourtant s'y mêle à l'horrible, pour en adoucir la teinte; et on ne sera pas fâché d'apprendre qu'on y trouve *un sourire fugitif comme les rayons du soleil d'avril, qui brilla dans les yeux de Thémire*. Il est bon de savoir aussi que la *physionomie* anglaise, qu'il est si important de laisser à ces sortes de productions, est ici conservée avec un tel scrupule, qu'une dame s'appelle toujours *lady*, quoique la scène se passe en France, département de la Manche, dans un château situé entre Avranches et Coutances. D'après l'axiôme connu, *nimia precautio dolus*, on pourrait bien

soupçonner quelque fraude ; mais , en vérité , nous n'avons aucun intérêt à disputer l'originalité de l'ouvrage à l'Angleterre ; c'est bien assez du délit de la traduction. M.

---

*Le jeune Philosophe, traduit de l'anglais de Charlotte Smith ; 3 vol. in-12, figures.*

Pour celui-ci , il est bien incontestablement anglais ; et si vous en doutez , reconnaissez-le aux longueurs assommantes des détails. Il a bien aussi quelques-uns des mérites qu'on ne peut refuser aux productions de cette espèce qui nous viennent de ce pays : le talent des caricatures ; une peinture des mœurs et des usages , assez et trop exacte ; de la vérité , mais sans distinction de celle qui n'intéresse pas et de celle qui intéresse. Après cet avertissement donné aux lecteurs , et après les avoir prévenus des'armer de beaucoup de patience , on peut les laisser s'engager dans la lecture de ce roman , qui n'est pas dénué de tout mérite. Il en aurait davantage s'il tenait tout ce qu'il annonce aux premières pages , et ce que promet le titre. C'était une idée assez heureuse que de mettre en action un jeune homme qui entre dans le monde , avec le projet d'y être méthodiquement sage , et qui , dans le système de conduite qu'il s'est tracé , n'a rien oublié que d'y faire entrer pour quelque chose l'influence des passions. Mais ce plan est plus indiqué que suivi , et les événements , les circonstances ne sont pas assez dépendants de cette idée principale , à laquelle tout devait se rapporter. Les contrariétés , en assez grand nombre , auxquelles *le jeune Philosophe* est en butte , ne tiennent que

bien faiblement à cette cause ; elles résultent bien davantage d'une suite de mal-entendus, dont sa jeune philosophie est trop innocente. Mais ce moyen inépuisable de comique, et quelquefois d'intérêt, est ici assez heureusement employé. L'ouvrage se soutient ainsi, et arrive à la fin sans faire peur, sans convulsions ni indécence : enfin, sauf l'ennui, on le lira sans inconvénient et sans danger.

M.

## S P E C T A C L E S,

THÉÂTRE DE LA RUE FEYDEAU.

*Les Trois Maris, comédie en cinq actes  
et en prose, par le C. PICARD.*

LA voix publique a retourné plaisamment un vers très-connu de *Palissot* contre *Fréron* \*, en appelant *Picard*

L'auteur par qui l'on rit en France.

En effet, l'inépuisable fécondité et la gaieté piquante de ses conceptions, toujours soutenue par un dialogue simple et naturel, doivent le rendre cher à tous ceux qui n'aiment pas les cris mélancoliques du drame et le jargon précieux des singes de *Marivaux*. Ajoutons qu'il aura bientôt le droit de compter le nombre de ses ouvrages par celui de ses années, et le nombre de ses succès par celui de ses ouvrages ; mais convenons

\* *Fréron* par qui tout baille en France.

D'UNCIADÉ.



qu'il est nécessaire de rappeler tous ces titres, pour expliquer la bienveillance du public en faveur *des trois Maris*.

De toutes les pièces de Picard, c'est celle qui nous a paru la plus défectueuse par le plan, la plus faible par le style et par l'intérêt. M.<sup>me</sup> Duparc et M.<sup>me</sup> Bazin ont épousé, l'une, un juge qui néglige ses procès pour épier sa femme; l'autre, un professeur qui néglige sa femme pour faire des traductions. Ces deux dames habitent la même maison; elles se sont confiées mutuellement leurs peines domestiques; elles imaginent ensuite d'aller séparément chercher des consolations chez une devineresse, nommée M.<sup>me</sup> Jacob, qui se trouve à peu près dans la même position que la *Cléanthis* du *Démocrite amoureux*,

Fille, femme, ni veuve;

et qui occupe un appartement très-élégant à la chaussée d'Antin. Notez que les deux bourgeoises logent à l'Estrapade, et que l'auteur a cru trouver de grands effets comiques dans cette opposition des quartiers de Paris. Il serait pourtant assez difficile aujourd'hui de nuancer le ton, le langage et les mœurs des différentes sociétés qui les habitent. Quoi qu'il en soit, M.<sup>me</sup> Duparc et M.<sup>me</sup> Bazin se rencontrent chez M.<sup>me</sup> Jacob, et de leurs aveux confidentiels il résulte qu'elles sont poursuivies, l'une et l'autre, par le même galant. Ce jeune homme, l'Alcibiade du faubourg Saint-Marceau, brasseur et fat de son métier, ayant nom *Lecocq*, et demeurant rue Mouffetard, veut mener de front les deux intrigues, et s'est établi dans une chambre garnie vis-à-vis la maison de ces dames. Il vient à son tour consulter M.<sup>me</sup> Jacob, et lui propose de l'associer au succès de ses amours. Heureusement Phonnête sorcière a déjà pris le parti des femmes; elle veut punir le fat, et corriger les deux maris.

— Voilà le premier acte. — Le sujet ne se débrouille ni facilement, ni promptement; mais, comme disait fort bien l'abbé de Chaulieu en parlant de Rhadamiste, *La pièce serait fort claire, n'était l'exposition.*

L'auteur a fourni la carrière de cinq actes, en multipliant les rencontres, les accidents et les voyages de l'Estrapade à la chaussée d'Antin. D'un côté, les femmes sont dirigées par une intrigante subalterne, dont l'état ne promet ni délicatesse ni bonne foi; de l'autre, les maris se laissent conduire par un certain *Desgraviers*, personnage curieux, bavard et tracassier, qui les fatigue de ses railleries impertinentes sur le sort des maris trompés. Il est vrai qu'il a pour excuse sa propre expérience. On lui pardonne de s'être marié trois fois; rien n'est devenu plus commun; mais il est trop bizarre qu'il ignore absolument le sort de sa troisième femme; et l'auteur, qui n'a pris aucune précaution pour justifier cette invraisemblance, ne s'en est servi que pour remettre au théâtre le dénouement de *Par-nurge*.

Au cinquième acte, la scène se passe dans le jardin de M.<sup>me</sup> Jacob, où M.<sup>mes</sup> Duparc et Bazin ont donné rendez-vous à M. Lecocq. L'officieux Desgraviers, qui en est instruit, ne manque pas d'en avertir les deux maris. Il s'y rend lui-même, fidèle à son caractère et à son système d'observation. Là, M.<sup>me</sup> Jacob, couverte d'un voile, vient comme *Climène*, lui rappeler la mémoire importune de son épouse, et la lui présente en se découvrant à ses yeux. On se doute bien qu'après cette heureuse reconnaissance, placée vers la fin de la pièce, le mari réconcilié doit défendre sa femme contre les soupçons injurieux de Duparc et de Bazin: il leur prouve qu'elle n'a voulu leur donner qu'une leçon salutaire; et, pour achever de les convaincre, arrive M. Lecocq qui trouve au rendez-

vous deux maris de mauvaise humeur, au lieu de deux femmes caressantes. — La toile tombe ; — et l'on se demande avec étonnement, auquel de tous ces personnages il est permis de s'intéresser.

Le nom de Picard a fait la fortune de la pièce ; mais l'amitié rigoureuse, qui résiste avec effort au mouvement de la bienveillance universelle, doit l'avertir des défauts multipliés de son ouvrage. Elle doit lui dire que la marche froidement compliquée de l'action n'empêche pas que toutes les combinaisons n'en soient connues, toutes les situations usées, et l'intérêt à peu près nul. On y chercherait vainement l'apparence d'un but moral ; il ne paraît pas que l'auteur en ait eu d'autre que celui d'amuser un moment. Mais en le remplissant, et même pour le remplir, il est inutile de violer la vraisemblance, et de semer son style, d'ailleurs naturel et facile, d'un assez grand nombre de trivialités. Je sais bien qu'on les applaudit quelquefois ; mais un homme d'un talent aussi distingué que Picard, doit ambitionner des applaudissements qui soient un titre, et non pas une excuse. E.

*LES PARENTS, comédie en cinq actes et en vers, du C. DORVO.*

Nous ne porterons pas l'examen de la critique sur cette production malheureuse, que le public a condamnée avec une équitable sévérité. L'auteur n'a pas le droit d'appeler de son arrêt, mais il peut se plaindre de sa destinée. Il lui était réservé de mettre d'accord, une fois, le parterre et la justice, le bon goût et les journaux. Cependant, *qui n'est que juste est dur* ; et l'on aurait dû remarquer dans la pièce, quelques vers qui méritaient d'être placés dans un ouvrage mieux écrit et mieux conduit.

Les ennemis de Picard, qui s'étaient empressés de

lui attribuer cette informe production, sont forcés de chercher des consolations dans la lecture des *trois Maris*. Cette comédie vient d'être imprimée, aussi bien que le drame de *Pinto* du Cit. *Lemercier*, et la tragédie d'*Eséocle* du Cit. *Legouvé*. Nous rendrons compte de ces ouvrages dans un de nos prochains numéros. E.

## THÉÂTRE FRANÇAIS.

*Reprise de Misanthropie et Repentir.*

Pourquoi les affiches du théâtre français annoncent-elles encore ce drame allemand? Pourquoi, sur la scène épurée et agrandie par les chef-d'œuvres de Corneille, de Molière, de Racine et de Voltaire, s'efforce-t-on de soutenir une production digne tout au plus d'être applaudie chez les peuples où l'art dramatique est encore enfant? On a répondu cent fois à cette question, qui n'est pas sans intérêt pour le plaisir du public et pour l'honneur de notre littérature : sans doute il serait facile d'ajouter de nouveaux développements aux conseils du goût et de la raison ; mais nous aimons mieux observer qu'ils ont produit leur effet. La reprise de *Misanthropie* n'a obtenu qu'un succès très-équivoque ; encore est-il permis de compter, parmi les causes qui le prolongent, l'entêtement de l'amour-propre à défendre un premier jugement. Des journalistes bénévoles ont donné l'itinéraire de ce drame mélancolique ; ils assurent qu'il a fait verser des torrents de larmes à Vienne, à Pétersbourg, même à Amsterdam. Cela peut être vrai : Scudéri, Tristan et beaucoup d'autres, se vantaient aussi d'avoir fait fondre en larmes toute la France ; ils s'applaudissaient même d'avoir vu deux portiers de la comédie étouffés par l'affluente des spectateurs attirés à leurs chef-d'œuvres. On sait ce que prouve à Paris un semblable engouement. Ce n'est pas qu'on ne puisse plaire même aux gens de goût en vio-

lant les règles ; mais ce n'est pas à la manière de ces grossiers imitateurs de Shakespear, grossier imitateur lui-même d'une nature trop souvent mal choisie. Passe encore pour le tragique anglais ! S'il n'a jamais fait une bonne pièce entière, ni même un acte complètement beau, il a du moins jeté des traits de génie dans quelques scènes. Mais Koetzbue ! mais Iffland ! mais les drames tudesques après les spectres anglais ! Et qu'on ne dise pas que le pédantisme seul réproche Misanthropie et repentir, et tous les ouvrages semblables, parce qu'ils ne sont pas dans le système des théâtres grec et français : on les réproche, parce qu'ils sont remplis des plus insipides trivialités de morale ; parce qu'ils violent plus d'une fois la nature autant que l'art, et que le mérite d'arraacher quelques larmes est très-peu de chose quand il est séparé de tous les autres. Rappelons-nous toujours ce que dit un poète, en parlant de la tragédie :

Le plaisir d'admirer,  
Autant que la pitié, me forçait à pleurer.

sans cela plus de génie, plus d'art et plus de théâtre.

E.

*Nota.* Il faut rendre justice au C. Chénier : il s'est élevé franchement, et en homme nourri d'une saine littérature, contre une telle barbarie. « Qu'on nous exhorte à laisser là », dit-il dans sa préface de *Charles IX*, Sophocle et Racine, pour imiter les dégoûtantes absurdités du théâtre anglais, et les *maladresses burlesques du théâtre allemand*, ces sottises sans conséquences sont plus divertissantes que dangereuses : tout cela passe, et va bientôt du ridicule à l'oubli. » On ne peut mieux juger et mieux prédire.

## V A R I I É T E S.

*Second Article sur ALFIERI.*

« LA tragédie en cinq actes remplis par le sujet seul ,  
 « dialogués par les personnages agissants , et non par  
 « des confidants et des spectateurs de l'action ; la tra-  
 « gédie ourdie d'un seul fil , rapide autant que le per-  
 « mettent les passions qui cherchent plus ou moins à  
 « s'étendre ; simple avec art , terrible sans qu'elle outre  
 « la nature , brûlante comme mon cœur me l'a inspi-  
 « rée : voilà la tragédie que j'ai conçue , que j'ai peut-  
 « être indiquée , et dont je n'ose me flatter d'avoir  
 « donné des exemples. »

C'est ainsi que s'exprime Alfieri dans une réponse à l'un de ses critiques. Ce passage , qui , en peu de mots , renferme sa poétique , pourra nous aider à trouver la source des beautés qu'on doit admirer en lui , et des défauts qu'on peut lui reprocher.

Nous avons promis de donner une idée de son système tragique : il est nécessaire auparavant de rappeler quel fut celui des Grecs et des Français , les seuls peuples qui , dans la tragédie , se soient approchés de la perfection.

Sans nous arrêter à la distinction ingénieuse de Marmontel , qui divise le système ancien et le système moderne en deux causes de malheur , l'une , *hors de nous* , l'autre , *en nous-mêmes* , nous remarquerons que les principales différences du théâtre grec et du théâtre français , ont dû résulter des mœurs des deux peuples , et surtout du local destiné aux représentations théâtrales. Sur le théâtre grec , on ne peut offrir à un peuple

enthousiaste de ses antiques monuments, connaissant peu ou dédaignant de connaître l'histoire des autres peuples, que des sujets tirés de ses anciennes traditions. Dans cette vaste enceinte où se rassemblait une foule immense de spectateurs, où les acteurs, vus de loin, étaient obligés de prendre une forme gigantesque, on ne put présenter que des esquisses fortement caractérisées, et de grandes masses calculées sur l'effet de la perspective. Sur le théâtre français, au contraire, l'auteur tragique eut le pouvoir de mettre en action les illustres catastrophes qui avaient rempli vingt-quatre siècles, dont il fut à portée de connaître l'histoire. Il put reculer les limites de son art, en peignant les mœurs des peuples nombreux qui se sont succédés sur la terre, en offrant les différentes nuances des passions qui ont dû résulter de la diversité des gouvernements et des institutions, en donnant aux infortunes des héros une autre cause que la fatalité, qui fut presque l'unique fondement de la tragédie grecque. Le poète moderne eut encore un autre avantage, qui ne fut pas assez senti par Voltaire quand il sembla regretter les immenses théâtres de l'antiquité: ce fut de pouvoir tracer dans de plus étroites enceintes, et devant une société choisie, les mouvements les plus délicats des passions; de pouvoir les annoncer, les préparer, les développer, et les conduire insensiblement à l'effet qu'il se proposait. Avantage inappréciable, à qui nous devons les belles scènes du Cid et de Cinna, la peinture si vraie des passions qui dévorent Hermione et Phèdre, le charme inexprimable que nous éprouvons en voyant représenter Zaïre!

Alfiéri, qui, comme nous l'avons dit, fut en Italie le créateur du théâtre tragique, étudia les chef-d'œuvres des Grecs et des Français. Des deux systèmes que nous venons d'exposer, il voulut s'en former un qui

#### 44 MERCURE DE FRANCE,

joignit à l'antique simplicité les avantages qui avaient dû résulter des progrès de l'art. Peu sensible aux beautés de détail qui font le charme des poètes français, il blâma les épisodes qui nourrissent quelquefois leurs ouvrages; les actions secondaires qui, dans les chefs-d'œuvres, concourent à faire ressortir les principales; les confidents, dont les meilleurs auteurs eurent besoin pour le développement des passions de leurs héros, les reconnaissances, qui sont un si grand moyen de *péri-pétie*. Nous allons reproduire quelques-unes de ses idées sur ces différents objets. « L'auteur, dit Alfieri, s'est « privé de tout ce qui pouvait nuire à la simplicité du « sujet, dont il s'est fait une loi sacrée de ne jamais « s'écarter, depuis le premier vers jusqu'au dernier. « Dans les autres tragédies, on peut perdre des scènes « entières, sans cesser de suivre l'action : dans celles- « ci, on ne peut presque perdre un seul vers sans que « l'intelligence et la clarté en souffrent beaucoup. Les « moyens qu'emploie l'auteur sont toujours simples, « nobles et vraisemblables. Parmi ses dix-neuf tragé- « dies, dans Brutus seul, on se sert d'une lettre, et en- « core n'est-elle pas absolument nécessaire. On n'y voit « point de ces personnages inconnus à eux-mêmes et « aux autres, » etc.

Dans cette apologie un peu orgueilleuse qu'Alfieri fait de lui-même, on voit qu'il cherche à critiquer le théâtre français, où les moyens dont il parle ont produit les plus grandes beautés. Il ne tarde pas à s'expliquer avec plus de franchise. « Voltaire, dans son « Oreste, s'est proposé de supprimer les confidents, et « a cru y avoir réussi. J'en appelle à tout lecteur in- « telligent : qu'il dise si Pammène, Iphise, et Pilade « même, ne sont pas des personnages secondaires, s'ils « sont nécessaires à l'action, et s'ils y agissent; s'ils « émeuvent ou s'ils refroidissent le spectateur. » Les



lecteurs français verroient sans doute avec étonnement qu'Alfieri s'élève contre Pammène, si nécessaire à l'action par l'asyle qu'il donne aux deux amis; contre Iphise, qui rappelle si bien Chrysotémis de Sophocle; contre Pilade, ce modèle si touchant de l'amitié la plus pure et la plus désintéressée.

Ce système adopté par Alfieri, en lui faisant éviter les intrigues romanesques, en l'empêchant de commettre des fautes contre les unités, en donnant à ses pièces plus de rapidité, le fait tomber dans quelques défauts que nous allons indiquer.

Ses tragédies, privées de développements et d'épisodes, ont de la maigreur et de l'aridité; elles présentent presque toutes la même coupe, les mêmes moyens et les mêmes situations. A la représentation, elles sont obscures, parce qu'on ne peut exiger du spectateur qu'il ne perde pas un seul vers des pièces qu'il entend. Nos poètes français, au contraire, se sont crus obligés de répéter plusieurs fois les mêmes choses, pour les graver dans la mémoire de l'auditeur; et c'est dans la manière adroite et variée de les reproduire, que consiste le mérite de leurs expositions pleines de clarté. Alfieri s'est vu forcé de multiplier les monologues, qui doivent être très-rares, et qui jamais ne peuvent être raisonnés. N'ayant point de personnages secondaires, souvent les principaux personnages sont les confidents les uns des autres; et l'inconvénient qui en résulte ne balance pas l'avantage que l'auteur s'en était promis.

On a vu l'exemple de cette fausse combinaison dans une tragédie donnée depuis peu sur le théâtre français. Les journalistes, qui traitèrent peut-être Montmorency avec trop de rigueur, ne remarquèrent pas qu'une des premières causes de l'embarras de sa marche, était peut-être dans les personnages principaux, qui tour-à-tour se servaient de confidents, comme Schomberg

à Montmorency, la princesse de Condé à la reine, etc.

Dans un troisième et dernier article, je donne une idée des meilleures tragédies d'Alfieri.

## A N N O N C E S.

**VOYAGE DE NÉARQUE**, des bouches de l'Indus jusqu'à l'Euphrate ; ou Journal de l'expédition de la flotte d'Alexandre, rédigé sur le journal original de Néarque, qui nous a été conservé par Arien, et à l'aide des éclaircissements puisés dans les écrits ou relations des auteurs ; géographes ou voyageurs, tant anciens que modernes ; contenant l'histoire de la première navigation qui ait été tentée par des Européens dans la mer des Indes, traduit de l'anglais du docteur WILLIAM VINCENT, par J. B. L. J. BILLECOCQ, homme de loi ; deuxième édition, imprimée par *Crapelet*, accompagnée de cartes et du portrait d'Alexandre gravé par *Tardieu* ; 4 vol. in-8.<sup>o</sup>, conformes à l'édition in-4.<sup>o</sup> publiée par ordre du gouvernement ; prix 15 fr. br., et 18 fr. franc de port par la poste.

On a tiré quelques exemplaires sur papier grand raisin vélin, 3 vol. grand in-8.<sup>o</sup>, fig., brochés en carton par *Bradel*, 42 fr.

On rendra compte de ce voyage. Le C. Billecocq s'occupe de traduire en ce moment le *Périple de la mer Erythrée*, du même auteur.

**VOYAGE** de la Propontide et du Pont-Euxin, avec la carte particulière de ces deux mers, la description topographique de leurs usages, le tableau des mœurs, des usages, du commerce des peuples qui les habitent, la carte particulière de la plaine de Brousse en Bithynie, celle du Bosphore de Thrace, et celle de Constantinople, accompagnée de la description des monuments anciens et modernes de cette capitale ; par J. B. LECHEVALIER, membre de plusieurs académies, et auteur du Voyage de la Troade ; 2 vol. in-8.<sup>o</sup>, sur papier carré fin, ornés de six belles

cartes. Prix, 7 fr. 50 cent., franc de port par la poste. Papier vélin, 12 fr., et 14 fr. franc de port; *idem*, avec les cartes enluminées, 18 et 20 fr., franc de port. *A Paris*, chez *Dentu*, imprimeur-libraire, *Palais Égalité, galeries de bois*, n.º 240.

On rendra compte incessamment de cet ouvrage.

**MANUEL GÉNÉRAL** pour les arbitrages de changes, et pour beaucoup d'autres calculs nécessaires chez les négociants, par nombres fixes et par logarithmes; précédé d'une instruction sur l'usage et les propriétés des logarithmes, par *Felix REISHAMMER*. *A Paris*, chez *J. E. G. Dufour*, imprimeur-libraire, *rue St.-Severin*, n.º. 110. An 8 (1800). De l'imprimerie de *P. N. F. Didot jeune*.

Cet ouvrage manquait à une époque où la science des nombres est devenue populaire. Aujourd'hui que les termes de cette science n'effraient plus, on sentira tous les avantages de l'application des logarithmes aux opérations usuelles de la vie, rendues plus simples et plus expeditives. Le nom de l'auteur répond de la perfection de son travail; et la beauté et la correction de la partie typographique y ajoutent encore un nouveau mérite.

**COURS ÉLÉMENTAIRE D'HISTOIRE NATURELLE PHARMACEUTIQUE**, ou Description des matières simples que produisent les trois règnes de la nature, et qui sont d'usage en pharmacie, en chimie et dans les différents arts qui en dérivent, notamment dans ceux du teinturier et du fabricant de couleurs, etc. etc., généralement comprises sous l'acception de *matière médicale*, présentées d'abord par règnes, ensuite par genres, et enfin par espèces, avec les noms de chacune, leur origine, leur choix, leurs préparations, leur principaux usages, leurs propriétés physiques et médicales, et considérées par leur rapport à la doctrine pneumat-chimique. Par *SIMON MORELOT*, ancien professeur de pharmacie chimique, professeur d'histoire naturelle à l'école gratuite de pharmacie, membre de la société de médecine, etc., etc. 2 vol. in-8.º de près de 900 pages, avec sept tableaux. Prix, 9 fr. et 11 fr. franc de port. *Paris*, chez *Giguet* et com-

pagnie, imprimeurs-libraires, *maison des Petits-Pères de la place des Victoires.*

Il n'avait point encore paru d'ouvrage élémentaire dans ce genre. Celui-ci est surtout remarquable par une méthode sage et par une grande clarté. Si l'utilité d'un livre doit lui assurer les suffrages du public, nous ne doutons pas que l'ouvrage du professeur Morelot ne soit accueilli ; il est nécessaire à tous ceux qui étudient la pharmacie, la chimie et l'histoire naturelle ; il peut suffire aux personnes qui, retirées à la campagne, veulent se donner en peu de temps une teinture parfaite de ces sciences utiles.

**SAINT-LÉON**, histoire du seizième siècle ; par **WILLIAM GODWIN**, traduit de l'anglais, orné de jolies gravures, 3 vol. Chez Michel, *rue neuve St. Augustin ; Lenormand, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois ; et Bellois, libraire, quai des Augustins.*

Godwin est fameux par ses opinions politiques et ses talents littéraires. Son roman de Caleb William excite un grand intérêt de curiosité. Celui-ci est d'un autre genre : on y reviendra.

**HERMANN et DOROTHÉE**, en neuf chants, poème allemand de **GOËTHE**, traduit par **BITAUBÉ**, membre de l'institut national de France, et de l'academie royale des sciences et belles-lettres de Prusse ; 1 vol. in-18 de 250 pages, avec une jolie figure. De l'imprimerie de *Didot jeune* ; sur papier fin d'Angoulême, 2 fr. et 2 fr. 40 cent. franc de port ; sur papier velin, grand format, figure avant la lettre, 5 fr., et 5 fr. 50 cent. franc de port. *A Paris chez Treuttel et Würtz, quai Voltaire, n.º 2 ; et à Strasbourg, chez les mêmes, Grande Rue, n.º 15.*

Goëthe a fait jusqu'ici le plus bel ouvrage allemand, après la mort d'Abel : il s'est placé au premier rang des littérateurs de sa nation, par son roman du jeune Werther. Ce nouvel ouvrage est donc recommandé d'avance par la juste réputation de son auteur. Nous verrons s'il est digne de la soutenir. Le mérite du traducteur est aussi très connu. [On lui doit Joseph, les Bataves, et une traduction des œuvres complètes d'Homère.



# P O L I T I Q U E.

## E X T É R I E U R.

### E T A T S - U N I S D' A M É R I Q U E.

LA liberté voit avec plaisir cette puissance de vingt ans s'avancer tous les jours davantage vers le rang que lui promettaient ses ressources et sa position, et que lui avaient déjà assigné ceux qui avaient bien calculé l'étendue des unes et l'avantage de l'autre.

Les accroissements de ce jeune corps politique ont été aussi rapides, que sa naissance avait été étonnante et imprévue.

La Hollande avait eu besoin autrefois de quatre-vingts ans de combats sanglants pour établir son indépendance ; celle des Etats-Unis d'Amérique fut presque conquise sur leur ancienne métropole en quatre campagnes : et les généreux secours de la France ne servirent qu'à la faire reconnaître à jamais par l'Angleterre, avec plus d'éclat et de solennité.

La vieille Europe, accoutumée à des guerres éternelles pour une forteresse ou pour un arpent, apprit d'abord avec plus de surprise que de réflexion et de prévoyance, un événement qui se montrait aux yeux de quelques sages, comme le principe actif et fécond d'un immense changement dans le système commercial et politique des deux mondes.

Ces prédictions s'accomplissent, ces révolutions s'opèrent ; et, pour la plupart des hommes ou des peuples

qui en sont les témoins inattentifs, elles ne sont que des effets sans causes : rien ne se combine, rien ne s'enchaîne ; l'expérience se perd, et les souvenirs ne servent point à prévoir.

On a pu cependant lire récemment dans plusieurs journaux anglais ou américains, des tables statistiques d'un grand intérêt, pour faire connaître les rapides et incroyables progrès de la civilisation et de l'industrie américaines.

Quelle preuve d'accroissement de forces et de richesses, qu'un tableau d'exportations qui les montre décuplées depuis dix ans ! Leur valeur pour 1799 a été de soixante-dix-huit millions de piastres fortes. L'on sent que la navigation s'est proportionnellement accrue. Les Etats-Unis sont, peut-être, après l'Angleterre, la puissance qui a aujourd'hui le plus de navires et de marins.

Le tonnage des Etats-Unis s'élève au-delà de 900,000 tonneaux : la France n'en a jamais eu autant ; et cette riche navigation n'a rien de précaire, de passager, d'accidentel.

Elle se compose de tous les éléments qui peuvent la rendre solide et durable : navigation extérieure, navigation côtière, pêcheries, tout croît, tout s'élève, parce que la population se multiplie, mais dans une proportion telle qu'il reste nécessairement un grand excédent de produits, tous les jours plus précieux aux Européens, et surtout à leurs colonies.

Nul doute que cette prospérité ne soit due en même temps aux ressources naturelles de ces contrées, si fertiles et si neuves, et à l'industrie des habitants, dont rien n'égale l'activité.

Nul champ plus vaste n'a jamais été ouvert aux travaux et aux espérances de l'homme ; jamais aussi l'on ne vit un plus grand développement d'émulation et

d'efforts de tout genre : c'est que de grandes récompenses, de grands succès, sont promis aux grandes tentatives.

On a fait un tort aux Américains ; de l'espèce d'avidité qu'excite parmi eux ce prodigieux mouvement de travail et d'argent. C'est mal connaître les caractères de la jeunesse des empires, qui ressemble à celle des individus. Sans doute on n'adressera pas de semblables reproches au pays de la vieillesse ; où l'on a les mêmes besoins, les mêmes passions, le désir effréné des mêmes jouissances, enfin la même amour de l'argent, et celui du travail de moins ; mais aussi, on doit le proclamer à l'honneur des principes libéraux ; tous ces dons de la nature, tous ces efforts de l'homme, sont merveilleusement secondés par un gouvernement protecteur de la liberté, qui la considère comme la source et le plus sûr garant de la prospérité nationale. C'est l'Amérique qui aura eu la gloire d'apprendre au monde, que la richesse et la puissance marchent toujours à la suite de la liberté sage.

Son exemple encourage et rassure ses imitateurs ; car ce n'est pas sans secousses, et sans orages, que cette nouvelle république a trouvé le repos et le bonheur dans sa constitution actuelle.

La faible et insuffisante confédération de 1775 s'est croulée insensiblement après la paix : on sentit universellement le besoin d'une forme de gouvernement plus forte, et plus propre à concentrer les ressources de la nation.

La constitution actuelle, établie en 1790, parut remplir ce but. Comme toutes les institutions, elle forma, en naissant, des partis ; les uns, qui trouvaient trop de force au pouvoir central, au congrès et au président, furent nommés anti-fédéralistes ; et depuis, républicains ; les autres, partisans de la concentration de l'au-

torité et de la force du pouvoir exécutif, furent nommés fédéralistes.

Avec cette seconde charte américaine, fut mis en vigueur un système commercial et financier entièrement calqué sur les principes anglais. L'auteur de ce système est l'un des hommes les plus distingués de l'Amérique, et peut-être de son siècle, le célèbre Hamilton. A la gloire des plus rares talents, il joint celle d'une probité, d'un désintéressement tels, qu'on l'a vu pauvre, et obligé de vivre de son travail, en quittant une place qui lui avait confié le papier-monnaie à liquider, et les finances de son pays à rétablir. Il a eu pour ennemis tous ceux qui l'étaient de la nouvelle forme de gouvernement.

Malgré les reproches que l'injustice, l'humeur, l'esprit de parti ou l'esprit de système ont pu faire à la charte américaine, on doit cependant remarquer, à son éloge, qu'elle a déjà résisté au premier de tous les dangers, la nouveauté; à l'effet des secousses intérieures, au choc des partis, aux crises financières, au contre-coup des événements étrangers, dont l'éloignement, la politique et la sagesse ne peuvent jamais garantir un peuple que ses intérêts et mille points de contact nécessaires mêlent toujours aux destinées des autres, surtout quand ce peuple est placé, comme l'Amérique, entre deux grandes puissances souvent ennemies, toujours rivales, toujours opposées de vues, de projets, de prétentions; de manière que la condescendance pour l'un est un tort aux yeux de l'autre, et que l'habileté même ne peut guère choisir qu'entre des inconvénients et des risques.

On sent qu'une longue et terrible guerre a dû augmenter encore pour l'Amérique les embarras de cette position critique et difficile.

En 1794, elle conclut avec l'Angleterre un traité qui



devait terminer d'anciennes querelles dont l'origine remontait à l'époque de l'indépendance.

Ce traité, un peu influencé sans doute par les circonstances et les passions du moment, devint aussitôt avec la France le sujet des différends qui ont altéré un moment la bonne intelligence entre deux pays que doivent lier à jamais des rapports de reconnaissance ancienne et de conformité nouvelle : rapports que les envoyés américains sont chargés de renouer, et dont leur gouvernement aura eu l'honneur de sentir l'utilité et l'importance, même avant l'époque de la nouvelle gloire et des nouvelles propriétés de la France.

Il est vrai que la réunion des différentes circonstances intérieures et extérieures a pu donner, dans les dernier temps, une apparence d'agitation prochaine à l'Amérique. Une chaleur nouvelle semblait animer les opinions opposées de ceux qui ont une manière de voir différente sur ce qui concerne les rapports des Etats-Unis avec la France, avec l'Angleterre, et leur situation intérieure. La mort d'un grand homme, dont le nom seul avait conservé, jusques dans sa retraite, une véritable puissance de respect et d'estime, pouvait faire craindre la renaissance ou l'exaspération des partis, que son ascendant avait si sagement et si heureusement comprimés ; mais la mémoire de Washington ne sera point attristée par les malheurs dont sa mort pouvait être la cause ou l'époque, pour sa nation, ou plutôt pour sa famille.

M. Adams est revenu au sage conseil de la modération, et a même su, par le plus heureux usage de sa prérogative, adoucir ce qu'avaient eu de sévère et d'exagéré des lois publiées sous l'influence des dispositions belliqueuses.

Une observation historique de quelque intérêt trouve place ici.

## 54 MERCURE DE FRANCE,

C'est au moment où le gouvernement agissait, ou se préparait à agir hostilement contre la France, qu'il a paru s'écarter de la sagesse de son système de tolérance intérieure, et vouloir prendre, pour la répression des opinions, des mesures qui ont bientôt inquiété les esprits.

Elles sont devenues d'autant plus impopulaires, qu'on a vu s'évanouir les prétendus dangers d'agression, et les projets chimériques d'invasion de la part de la France.

Le président a renvoyé quelques ministres dont la faiblesse ou la passion avait conseillé ces excès.

*Table de la Statistique des Etats-Unis, pendant une suite d'années, rédigée sur des documents officiels.*

Longueur des Etats-Unis, ..... 1250 milles.

Largeur, ..... 1040 milles.

Milles carrés, ..... 1 million.

Acres de terre, ..... 640 millions.

| ANNÉES. | POPULATION. | Terres en valeur, faisant partie des 640 millions d'Acres. | Milices. | Marine militaire. |         | Nombre de tonneaux des bâtiments march. | Gens de Mer. |
|---------|-------------|------------------------------------------------------------|----------|-------------------|---------|-----------------------------------------|--------------|
|         |             |                                                            |          | Vaisseaux.        | Canons. |                                         |              |
| 774     | 2,486,000   | 20,860,000                                                 | 421,300  | »                 | »       | 198,000                                 | 15,000       |
| 784     | 3,250,000   | 21,500,000                                                 | 541,666  | »                 | »       | 250,000                                 | 18,000       |
| 790     | 3,930,000   | 30,000,000                                                 | 634,000  | »                 | »       | 486,890                                 | 25,000       |
| 791     | 4,047,900   | 31,000,000                                                 | 677,650  | »                 | »       | 502,698                                 | 28,000       |
| 792     | 4,160,337   | 32,000,000                                                 | 694,889  | »                 | »       | 567,098                                 | 30,000       |
| 793     | 4,294,417   | 33,500,000                                                 | 715,756  | »                 | »       | 627,570                                 | 33,000       |
| 794     | 4,425,249   | 34,000,000                                                 | 757,208  | »                 | »       | 628,617                                 | 39,000       |
| 795     | 4,555,946   | 34,550,000                                                 | 759,324  | »                 | »       | 747,064                                 | 45,000       |
| 796     | 4,692,624   | 35,100,000                                                 | 782,194  | »                 | »       | 831,900                                 | 51,500       |
| 797     | 4,835,402   | 35,600,000                                                 | 805,567  | 23                | 124     | 876,912                                 | 60,500       |
| 798     | 4,978,404   | 36,100,000                                                 | 829,754  | 13                | 360     | 898,329                                 | 62,200       |
| 799     | 5,127,756   | 36,500,000                                                 | 854,626  | 42                | 950     | 920,000                                 | 63,500       |

# V E N D E M I A I R E   A N   I X .   55

| Années. | EXPORTATIONS.           |                   | Recettes<br>publiques. | Dépenses<br>publiques. | Numéraire<br>circulant. |
|---------|-------------------------|-------------------|------------------------|------------------------|-------------------------|
|         | Productions<br>du Pays. | Total<br>exporté. |                        |                        |                         |
|         | Dollars.                | Dollars.          | Dollars.               | Dollars.               | Dollars.                |
| 1774    | 6,100,000               | 6,100,000         | "                      | "                      | 4,000,000               |
| 1784    | 9,000,000               | 10,150,000        | "                      | "                      | 10,000,000              |
| 1790    | 14,200,000              | 16,000,000        | "                      | "                      | 8,000,000               |
| 1791    | 14,600,000              | 18,399,202        | 4,771,342              | 5,797,436              | 12,000,000              |
| 1792    | 15,050,300              | 21,005,568        | 8,772,438              | 8,962,920              | 17,000,000              |
| 1793    | 15,450,000              | 26,011,788        | 6,450,195              | 6,479,977              | 20,000,000              |
| 1794    | 18,200,100              | 33,043,725        | 9,439,853              | 9,041,593              | 21,000,000              |
| 1795    | 18,064,030              | 47,855,556        | 9,515,758              | 10,151,240             | 19,000,000              |
| 1796    | 20,024,050              | 67,064,097        | 8,740,329              | 8,367,776              | 19,000,000              |
| 1797    | 24,052,671              | 51,294,710        | 8,758,750              | 8,625,877              | 14,000,000              |
| 1798    | 27,991,413              | 61,327,411        | 10,161,097             | 9,021,313              | 13,000,000              |
| 1799    | 33,142,187              | 78,665,522        | 12,777,487             | 10,354,703             | 16,000,000              |

| Années. | DETTE<br>PUBLIQUE<br>NOMINALE.                                                 |             | FONDS D'AMORTISSEMENT                                                                                                                                   |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                       |
|---------|--------------------------------------------------------------------------------|-------------|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
|         |                                                                                |             | Fonds actifs.                                                                                                                                           | Fonds actifs et stagnans.                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                             |
|         | Dollars.                                                                       |             | Dollars.                                                                                                                                                | Dollars.                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                              |
| 1774    | Pap. }<br>mon. }                                                               | 200,000,000 |                                                                                                                                                         |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                       |
| 1784    |                                                                                |             |                                                                                                                                                         |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                       |
| 1790    | Partie de la dette<br>a été consolidée<br>avant 1790.                          |             |                                                                                                                                                         |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                       |
| 1791    | Le surplus l'a été<br>dans les années<br>suivantes, jusqu'à<br>la fin de 1794. |             | <i>Nota.</i> Le fonds<br>d'amortissement<br>déduit de la dette<br>nominale de cha-<br>que année, laisse<br>le montant net<br>de la dette pu-<br>blique. | <i>Spèces appropriées</i><br>par la loi d'août 1790.<br>..... 2,000,000<br>Plus, l'excédent du<br>revenu, toutes dé-<br>penses payées.<br><i>Id.</i> Loi de mai 1792.<br><i>Id.</i> provenant de la<br>vente des terres du lac<br>Erié. .... 406,941<br>Terres du territoire<br>occidental, contenant<br>235 millions d'acres,<br>à 2 dollars l'acre, prix<br>fixé par la loi, dont<br>une partie a déjà rendu<br>plus de 470,000,000 |
| 1792    |                                                                                |             |                                                                                                                                                         |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                       |
| 1793    |                                                                                |             |                                                                                                                                                         |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                       |
| 1794    |                                                                                |             |                                                                                                                                                         |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                       |
| 1795    | .....                                                                          | 84,98,9458  | .....                                                                                                                                                   | 3,258,669                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                             |
| 1796    | .....                                                                          | 83,404,139  | .....                                                                                                                                                   | 3,901,403                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                             |
| 1797    | .....                                                                          | 81,324,139  | .....                                                                                                                                                   | 4,549,592                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                             |
| 1798    | .....                                                                          | 79,105,100  | .....                                                                                                                                                   | 6,690,000                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                             |
| 1799    | .....                                                                          | 84,185,400  | .....                                                                                                                                                   | 8,002,104                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                             |

*Nota.* Le dollar vaut 5 fr. 50 cent.

## B A R C E L O N E.

21 fructidor.

Depuis quinze jours à peu près, l'on voyoit croiser devant la rade deux frégates et un vaisseau de ligne anglais.

Avant-hier vers midi ces deux frégates, suivies d'un peu loin par le vaisseau qui les commandait, se sont fort approchées de terre; une heure après, le fort de Mont-Joui a fait une décharge d'artillerie.

On a vu ensuite les frégates visiter deux bâtiments suédois : les Anglais ont laissé entrer le plus fort, mais ils ont retenu un petit lougre.

A neuf heures, et par un très-beau clair de lune, on a vu s'avancer ce lougre monté et armé par les Anglais, qui le firent suivre et appuyer par plusieurs chaloupes.

Les frégates elles-mêmes suivaient de très-près. Elles ont commencé un feu terrible; elles ont fait environner par le lougre et les chaloupes deux jolies corvettes armées par un Catalan, consul de Hollande à Barcelone. Les Anglais ont monté à bord, coupé les cables, et emmené à la mer ces deux bâtiments.

## G È N E S.

20 fructidor.

On écrit de Malthe que les Anglais avaient préparé un assaut : suivant leur usage, ils avaient mis les Maltais en avant, suivis d'un corps de 3000 Napolitains, et eux derrière.

Le général Vaubois s'en est peu inquiété, et la crainte des nouvelles mines pratiquées par notre garnison a fait renoncer à l'entreprise. On a ajouté que la garnison est dans un état parfait de santé, que les légumes frais y

sont abondans, et qu'il y a assez de vivres pour attendre jusqu'au mois de novembre les secours que la garnison espère malgré la rigueur du blocus.

B E R N E.

30 fructidor.

Si les apprêts les plus sérieux, si la formation rapide d'une très-belle armée, devaient fixer l'opinion, nous aurions cessé de croire à la paix. Le passage des premières colonnes, l'occupation des Grisons et du Voralberg par une forte avant-garde, ne semblaient être, au moment de la conclusion de l'armistice, qu'une utile précaution, une bonne contenance. Nous nous étions cependant de la quantité d'artillerie et de munitions de guerre qui filaient vers la Turgovie. Aujourd'hui le mouvement de l'armée de réserve n'est plus un secret. Le chef de l'état-major, le général Dumas, qui avait été, dit-on, à l'armée du Rhin, puis à Feldkirch, est revenu au devant du nouveau général en chef de l'armée de réserve, Macdonald : nous avons vu tout-à-coup se rassembler ici le grand quartier-général, et paraître les premières colonnes, qui sont venues de Genève et de Dijon sans prendre de séjour. Six colonnes doivent passer successivement par notre ville. On dit que l'on rassemble un grand nombre de chariots, pour transporter des troupes d'ici à Zurich, où elles s'embarquent sur les lacs. Ce qui abrège beaucoup les marches forcées.

La meilleure discipline est établie parmi les troupes françaises. Il paraît régner un grand accord entre leurs généraux et notre nouveau gouvernement. On en peut juger par la prévoyance avec laquelle tout est réglé, et par l'ordre avec lequel s'exécute le passage de ces corps considérables.

## 58 MERCURE DE FRANCE,

Nous faisons sans doute de grands sacrifices pour obtenir la paix, puisque toutes les troupes françaises sont nourries chez l'habitant pendant leur marche, et que le gouvernement est convenu de se charger des subsistances d'une partie de l'armée, et de pourvoir, sauf un juste remboursement, à l'excédent du nombre déterminé. Mais du moins, c'est régulièrement, c'est par les ministres Helvétiques que les ordres sont donnés, les approvisionnements faits, les charges réparties. Nous servons des alliés, et nous n'avons plus ces funestes intermédiaires, à peine supportables entre les vaincus et les vainqueurs.

Ce premier signe de l'affermissement de notre tranquillité intérieure, au milieu d'un des plus grands mouvements de guerre que nous ayons vus, est un augure favorable que s'empressent de saisir les vrais amis de l'Helvétie et de son indépendance.

### F R A N C F O R T.

15 septembre.

Nous sommes dans une espèce de centre de nouvelles, de correspondances, qui nous met à portée de vous envoyer, si ce n'est les faits, du moins les bruits les mieux avérés de différents pays.

Vous sentez que tous les yeux sont plus que jamais tournés vers Vienne, et que l'on est avide des moindres circonstances qui peuvent éclairer sur un avenir si intéressant.

On a su, par exemple, que le gala qui devait avoir lieu à la cour le 17 août, n'avait pas eu lieu à cause d'une indisposition subite de la reine de Naples.

On a cru bien savoir qu'il y avait déjà eu dans l'intérieur du palais, depuis l'arrivée de cette princesse, des discussions et mêmes quelques querelles assez vi-

yes ; on a vu éclater de l'humeur, du mécontentement ; on se doutait que la présence même de la reine ne serait pas ce qu'il y avait de plus utile au succès de son voyage. On sait que cette princesse met dans les négociations plus d'empire que d'adresse : son influence sur son gendre et sur sa fille , paraissait plus grande de loin que de près. Au surplus l'impératrice conserve toujours beaucoup de crédit.

Les hommes ordinairement les mieux instruits, en anecdotes politique, ont cru que le voyage du roi de Suède avait eu un motif secret d'une grande importance : on a supposé des entrevues secrètes à Hambourg, à Copenhague avec le prince Royal, à Strelitz avec le roi de Prusse ; on sait aujourd'hui que toutes ces conjectures étaient romanesques ; les intérêts maritimes du nord étaient tout-à-fait étrangers à ce voyage que les médecins du roi de Suède avaient tout simplement ordonné à ce jeune prince.

On a beaucoup dit aussi que de grands projets étaient cachés cette année sous l'apparence des revues de Silésie, qu'on y rassemblait plus de 70,000 hommes, que plusieurs princes s'y aboucheraient secrètement avec le roi de Prusse. Il n'y a pas eu 35,000 hommes en Silésie, et rien de tout cela ne s'est trouvé vrai.

Un autre objet plus important des conjectures du nord de l'Allemagne, était la fameuse querelle entre Londres et Copenhague ; on sait aujourd'hui qu'elle est terminée, à peu près comme on l'avait prévu, par quelques concessions de part et d'autre. Il paraît que ce parti conciliatoire a été insinué par la réponse de Paul I.<sup>er</sup> sans l'appui duquel le Danemarck ne pouvait pas penser à résister.

Il règne encore une grande incertitude sur le choix ou plutôt sur l'acceptation des généraux qui doivent commander les deux armées de l'empereur.

On croit que la retraite du général Massena, celle du général Kray, les nouvelles difficultés apportées à l'exécution des conditions que l'archiduc Charles avait mises à son consentement, que toutes ces circonstances enfin tiennent à l'arrivée et à l'influence de la reine de Naples.

On croit que beaucoup de résolutions de la cour de Vienne attendaient l'époque où les subsides consentis et même proposés si longtemps par la cour de Londres seraient payés. Les deux tiers des sommes promises viennent d'être délivrés par la maison de Thornton de Hambourg.

## H A M B O U R G.

12 septembre.

Je vais essayer de répondre à vos questions sur quelques hommes influents aujourd'hui dans le nord de l'Europe.

Vous avez sans doute entendu parler de la considération dont jouit déjà dans le cabinet de Copenhague, le jeune comte de Bernstorff, et vous pouvez en être étonné, en sachant qu'il n'est que simple secrétaire d'état, est qu'il n'a pas même entré au conseil; mais le Prince Royal a beaucoup de confiance en lui, et forme presque toujours son propre avis d'après le sien; et ce prince ne manque ni d'esprit, ni d'instruction, ni surtout de ce qui importe encore plus, de volonté et de caractère.

Le cabinet de Copenhague n'est pas au reste le seul dont les opérations soient décidées quelquefois par des hommes qui n'ont pas droit de séance au conseil: à Berlin, par exemple, M. de Kochritz a fait plus d'une fois adopter son opinion contre celle du grand directoire. Cet adjudant du roi est aussi son ami, et ce



prince s'y attache d'autant plus, qu'il se montre plus désintéressé : il n'a aucune décoration , n'est colonel que depuis très-peu de tems , ne jouit que d'une modique fortune , et laisse même à son collègue M. de Zastron tous les privilèges extérieurs attachés à la place d'ajudant du roi, qui en Prusse équivaux , sous beaucoup de rapports , à celle de ministre de la guerre dans d'autres pays. Mais M. de Kochritz est autorisé à entrer chez le roi lorsqu'il travaille avec ces ministres, c'est-à-dire , avec les comtes de Haugwitz et d'Alvensleben , pour les affaires étrangères , et avec le comte Schulenberg pour les finances ; car les autres ministres qui sont chargés ou de la religion , ou de la justice , ou de l'intérieur des provinces ne travaillent pas avec le roi : ils portent leurs affaires au grand directoire dont les délibérations sont mises en résultat sous les yeux du souverain. M. de Schulenberg a l'inspection des dépenses dans tous les départemens, même celles des dépenses secrètes dans celui des affaires étrangères, et M. d'Haugwitz lui même ne porte pas la plus légère somme en compte sans en justifier rigoureusement l'emploi.

Après M. de Kochritz , les hommes qui ont le plus d'influence sont les trois secrétaires particuliers du roi , surtout M. de Lombard , pour la partie des affaires étrangères , et M. de Bohme pour les finances. Ce sont des hommes habiles , le premier surtout , qui est fort lié avec M. de Kochritz , et qui donne souvent son avis à cet adjudant qui a encore plus de loyauté que d'instruction. Le roi travaille chaque matin avec ses trois secrétaires, et répond toujours à une lettre quelconque dans les 24 heures. En cela comme en beaucoup d'autres choses , il suit fidèlement les exemples du grand Frédéric : on peut même dire que le seul point sur lequel il s'éloigne des principes de ce grand homme est la

religion : le roi actuel fait profession de la respecter, et veut fermement que ses sujets la respectent.

Si de là vous voulez que nous remontions vers ce pays qu'il est aujourd'hui si curieux et si difficile de connoître, je vous dirai peu de choses, mais elles sont sûres.

On sait qu'aujourd'hui le comte Rostopschin est à Pétersbourg, si ce n'est précisément ce qu'on a coutume d'appeler ailleurs l'homme en faveur, du moins celui qui exerce le plus sur l'esprit de l'empereur l'espèce d'influence que peut permettre le caractère de ce prince. Les principes du comte Rostopschin tiendront toujours la Russie également éloignée de Vienne et de Londres : il ne croit pas que le véritable système politique du cabinet de Pétersbourg doive admettre actuellement ni l'une, ni l'autre intimité.

Quant au comte Panin, il est extrêmement revenu de ses premières idées sur la guerre, et sur la part active que la Russie devait y prendre. Ce ministre véritablement dirigeant, paraît aujourd'hui beaucoup moins occupé des relations extérieures, que de ce qui peut tendre au perfectionnement du système administratif, législatif et commercial de son pays. Croyez en général, quoi qu'on en puisse dire, que c'est là la pensée actuellement dominante de ce cabinet ; ne se mêler activement des affaires de l'Europe qu'en cas d'extrême nécessité ; attendre, et réparer deux campagnes inutilement sanglantes et dispendieuses.

septembre 1811.

Nous sommes enfin assez bien instruits aujourd'hui de ce qui a donné lieu à la disgrâce de M. de Kray. Il avait d'abord mécontenté le cabinet par des plaintes continuelles contre ses subordonnés. Quelques-uns de ceux-ci, tels que le comte de Zichra et d'autres, étant

des gens de cour, et ne voyant dans M. de Kray que ce qu'ils appellent *un homme nouveau*, servaient impatiemment sous ses ordres: de-là peu d'harmonie dans le service! mais la cause immédiate de sa disgrâce est une querelle très-vive entre M. de Kray et M. de Lehrbach. Ce commissaire passe pour un homme très-attaché à ses idées; mais, étant entièrement à la dévotion de M. de Thugut, il l'a emporté facilement sur le général. Ce n'est que par l'intermédiaire du ministre que M. de Lehrbach a du crédit; car d'ailleurs, depuis que Rollin et Vincent ont été successivement écartés, on citerait difficilement quelqu'un qui ait eu de la faveur auprès de l'empereur. Bellegarde lui-même, tout fin, tout habile qu'il est, ne peut rien qu'un à M. de Thugut.

Outre les 500 mille livres sterling de subsides qui sont encore à la disposition du cabinet de Vienne, pour le compte du gouvernement anglais, il y a une somme de 150 mille livres sterling; destinée par le même gouvernement aux Autrichiens, en dédommagement des magasins perdus à Stockach.

L'amiral Dixon a quitté le Sund pour entrer dans la mer du Nord. — Il paraît que la réponse de la Russie aux communications de la cour de Copenhague donnait plus d'espérances pour l'avenir, que de moyens actuels pour remédier à l'embarras où se trouvait le Danemarck.

On a beaucoup parlé des conférences qui ont eu lieu à Carlsbad, entre MM. de Katitscheff, de Buxhoveden, de Cobentzel et un ministre prussien quelconque.

On avait d'abord dit que c'était M. de Haugwitz lui-même, mais ce serait contraire au système de la Prusse, qui évite ordinairement avec soin toute démarche d'éclat dans les affaires du genre de celles-ci. On pense

## 64 MERCURE DE FRANCE,

que ce pourrait bien être M. de Keller, ministre de Prusse à Vienne, qui fait un voyage à Berlin, et qui a pris son chemin par Carlsbad ; mais alors il n'y aura été que pour entendre et rendre compte.

On ne doute pas qu'il n'ait été question dans ces conférences, et de médiation, et de l'ensemble des circonstances actuelles, et de la création du nouveau système politique qui se prépare.

### B E R L I N.

24 Fructidor.

Il paraît que la Porte est en froid avec l'Angleterre depuis la reprise des hostilités en Egypte. L'ambassadeur turc a quitté Londres, où il n'a laissé qu'un agent grec. Chose assez extraordinaire, il a ramené avec lui tous les Turcs. Il est à Berlin depuis 4 jours, et part sous peu pour Constantinople.

M. d'Haugwitz, ministre d'état et du cabinet, est arrivé hier soir à Berlin. Il avait été retardé de quelques jours dans ses terres, en Silésie.

M. d'Engstrom, ministre de Suède, est de retour à Berlin. M. d'Anadia, ministre de Portugal, arrive ce soir.

### C O P E N H A G U E.

9 Septembre.

Notre armement continue ; la plupart de nos vaisseaux sont prêts ; il en passera dans peu de jours huit dans le Sund : nous verrons si les Anglais viendront encore nous y braver.

C'est ce matin qu'on a enfin reçu la réponse de la Russie, par le retour du courrier envoyé par terre : il ne transpire rien de son contenu. Mais nous savons positivement que notre gouvernement en est très-sa-

## VENDEMIARE AN IX.



tisfait. Le lord Witworth n'avait peut-être pas compté là-dessus ; il a depuis quelques jours déployé son caractère. Mercredi dernier 3, il a été présenté au roi ; le lendemain il a été à l'audience de M. Bernstoff avec les autres ministres étrangers ; il a aussi reçu ce matin un courrier de sa cour. C'est celui qu'il avait expédié d'ici il y a quinze jours, et qui aura appris au cabinet de Saint-James que nous n'étions pas si faciles à effrayer, et que notre gouvernement paraissait décidé à résister. Nous saurons bientôt quel parti ce cabinet aura pris, et s'il a cru prudent de rappeler son amiral Dickson, qui se morfond bien inutilement dans le Sund.

---

## I N T E R I E U R.

### P A R I S.

TOUTE la curiosité publique est fixée sur les apprêts et la célébration de la fête du 1.<sup>er</sup> Vendémiaire. Le cinquième jour complémentaire, le corps de Turenne a été transféré du Musée des Monuments français au temple des Invalides. Cette cérémonie touchante, cet hommage rendu à l'un de nos plus illustres citoyens, est un des événements qui fait mieux connaître l'esprit qui dirige le gouvernement. Bien au dessus de toutes les combinaisons du moment, il se saisit de tout ce qui est beau, il honore tout ce qui est grand, il reconnaît que partout où il y a des services rendus à la patrie, il y a des droits acquis à sa reconnaissance.

Bien des journaux donneront les détails de cette fête ; mais je ne sais s'il leur sera possible de rendre

l'émotion qu'ont éprouvée ceux qui en ont été témoins, au moment où ces augustes dépouilles sont entrées sous ce dôme qui fut témoin de la gloire de Turenne. Une musique guerrière, d'un caractère solennel et simple, a annoncé son arrivée : il était accompagné par quatre généraux, escorté par un groupe de vieux défenseurs de la patrie. On a vu couler des larmes des yeux de plusieurs guerriers. Eh ! que de souvenirs agitaient les esprits ! que de pensées pour ceux qui observent !

Turenne, honoré à l'égal des rois par le monarque le plus fier de son rang, reçoit aujourd'hui les plus grands honneurs qu'il soit au pouvoir du gouvernement de décerner à un citoyen.\* Tant il est vrai qu'il est des noms qui commandent un éternel respect !

Le jour même de cette cérémonie, on donnait au théâtre de la République *le Cid* et *Tartuffe* : ainsi deux de nos plus grands écrivains recevaient un nouvel hommage ; ainsi le gouvernement honore les citoyens pour qui il fait ouvrir les spectacles, en leur offrant des chef-d'œuvres, en éveillant tous les sentiments généreux que rappelle tant de gloire.

Quelle nation que celle qui produit de tels hommes ! Heureux temps que celui où les magistrats suprêmes jugent assez bien le peuple qu'ils

\* Des hommes qui se disent républicains, ont été assez insensés pour s'affliger des honneurs rendus à Turenne. Ils ne sont pas faits, sans doute, pour juger sa gloire, ni pour partager l'orgueil qu'elle inspire à tout bon Français. Éternels ennemis de la patrie ! après avoir lâchement souillé la cendre des morts, ils insultent encore à leur mémoire. Ce n'est pas dans leur rang que sont les généraux, élèves admirateurs, émules de Turenne : les remords qui les tourmentent incessamment, redoublent chaque fois qu'un acte de justice répare leurs sottises ou leurs crimes.

gouvernement , pour ne lui offrir jamais que des objets dignes de lui ! C'est ainsi que le gouvernement et la nation prennent le rang qui leur appartient ! c'est ainsi que les succès militaires qui ont fait toute notre gloire pendant dix ans , bientôt n'en seront plus qu'une partie !

Le temps du beau , et surtout du bon , est revenu ; *novus rerum nascitur ordo*. Voyez , vous qui en doutez , ces citoyens accourus de tous les points de la France , sur une invitation des consuls ! Quel gouvernement eût pu , d'un seul mot , rassembler auprès de lui tant de propriétaires distingués , qui ne doivent recueillir de leur voyage d'autre fruit que d'avoir partagé l'alégresse publique , et d'avoir vu de près les magistrats qui s'occupent sans relâche de ramener l'ordre dans toutes les parties de l'administration ? Voyez si la France est ce pays épuisé de ressources , dont vous vous plaisiez si cruellement à faire le tableau. Tandis que ses armées , plus formidables que jamais , mieux équipées , mieux pourvues , menacent l'ennemi du dehors ; au dedans , tous les symptômes du bonheur se manifestent. Voyez l'ordre rétabli dans l'Ardèche par la justice et la clémence , un meilleur ordre dans les divers services militaires si longtemps négligés , l'économie remplaçant une folle prodigalité , les arts renaissants de toutes parts , des médailles frappées , des tableaux commencés , des monuments prêts à s'élever , nos places publiques débarrassées de ces monstres hideux dont on les avait couvertes , la liberté religieuse assurée à tous les cultes : jamais à aucune époque la France ne fut plus espérante , jamais une plus belle carrière ne s'ouvrit devant elle , jamais plus de bénédictions et plus de gloire ne furent réservées à

un homme que n'en recueillera le héros par qui tant de biens nous sont venus.

L'on a placé dans le tombeau de Turenne deux médailles : l'une a été frappée par sa famille, peu après sa mort ; les coins en ont été conservés par le C. Decotte, directeur de la monnaie des médailles : elle représente d'un côté le buste de Turenne, gravé par Bernard, après sa mort, avec la légende : « Henri de Latour-d'Auvergne, prince de Turenne. » Le revers représente un chêne dont les branches sont chargées de couronnes de lauriers et de couronnes murales, frappé de la foudre, et autour la légende : *non mille lauri tuentur.*

La seconde médaille, offerte au ministre de l'intérieur par des citoyens, gravée et frappée par le C. Auguste, dans sept jours, représente d'un côté l'effigie de Turenne, avec cette légende : *Honneurs rendus à Turenne par le gouvernement.* Exergue : *Sa gloire appartient au peuple français.* Au revers on lit : *Translation du corps de Turenne au temple de Mars, par les ordres du premier consul Bonaparte, le cinquième jour complémentaire an 8, première année du consulat.*

LUCIEN BONAPARTE, *ministre de l'intérieur.*

On a gravé sur une plaque de cuivre enfermée dans une boîte de cèdre, et placée dans le tombeau, l'inscription suivante :

Henri de Latour-d'Auvergne, vicomte de Turenne, né à Sedan le 11 septembre 1611, maréchal-général des armées françaises, tué d'un coup de canon près le village de Salsbach le 27 juillet 1674, enterré dans l'abbaye de S. Denis, transféré au musée d'histoire naturelle en 1793, et de



là au musée des monuments français le 24 prairial an 7, a été déposé au temple de Mars dans ce monument, par ordre du gouvernement, le cinquième jour complémentaire de l'an 8 de la république, première année du consulat de BONAPARTE, par les soins de Lucien Bonaparte, ministre de l'intérieur, et de Carnot, ministre de la guerre.

Au reste, le ministre de la guerre, digne de juger les vertus militaires, a prononcé un éloge très-noble et très-convenable de Turenne.

(Article communiqué.)

L'Angleterre est aujourd'hui la seule puissance qui s'oppose à la paix, ainsi qu'on le verra par le *Post-Scriptum*.

Au lieu de rapports de gazettes très-douteux, nous aimons mieux publier les réflexions suivantes. Elles nous sont remises par un homme qui a souvent écrit d'une manière très-distinguée sur les événements de la révolution, et qui est dans une situation convenable pour les bien juger.

La guerre est ordinairement envisagée comme destructive de la prospérité des empires.

Les peuples la craignent pour leur bonheur, les riches pour leur fortune, les pauvres pour leur industrie, les gouvernements pour leur puissance.

On assure qu'aujourd'hui c'est la paix que redoute le cabinet de Saint-James : on dit qu'il considère les malheurs de la guerre comme une mine inépuisable qu'il doit continuer à exploiter sans pitié comme sans remords, pour son seul profit, aux dépens des malheurs du continent, des colonies, du monde.

Que de vérités sévères et terribles pourraient être opposées à cette politique cruelle !

Nous nous bornerons à quelques réflexions.

Ce n'est point dans son île qu'est la source de la richesse et du crédit de l'Angleterre.

A quelque somme que les exagérateurs gagés élèvent les revenus de son territoire, les produits de son industrie, les fruits de son commerce, il n'est pas douteux que c'est au-delà des mers que sont toutes ses ressources, et que c'est avec l'or d'un autre hémisphère qu'elle paie les crimes et les maux de celui-ci.

On convient que dans la guerre actuelle l'Angleterre est devenue la maîtresse des mers par ses vaisseaux.

La république française a acquis sur terre une puissance à laquelle les efforts combinés de l'Europe n'ont pu résister.

Le seul usage que son gouvernement ait voulu en faire, le seul avantage qu'il prétende en tirer encore, c'est d'obtenir une paix durable et solide, un traité dont la justice, l'intérêt général de l'Europe garantisse l'exécution.

Le cabinet de Saint-James au contraire ne veut user de ses succès que pour consolider sa domination; il ne verse un peu d'or en Europe, que pour s'emparer de tout l'or de l'Amérique et de l'Asie.

La république française combat pour rester libre.

L'Angleterre combat pour rester dominatrice.

De quelques illusions que ses négociateurs entourent les cabinets qu'ils assiègent, cette vérité n'en reste pas moins frappante pour tous les yeux.

Si de nouveaux succès sur terre couronnent, comme tout le présage, les nouveaux efforts des armées françaises, l'Angleterre n'a-t-elle donc pas à craindre que les peuples et les rois s'indignent enfin de leurs trop longues erreurs, et qu'ils ne soient ramenés, par les nouvelles leçons du malheur, à des idées plus justes, plus modérées, surtout à des résolutions plus utiles?

Que deviendra alors l'Angleterre isolée?

Que deviendra-t-elle si les yeux de l'Europe s'ouvrent? Si tant de nations outragées, tant de pavillons avilis, tant de puissances bravées, se réunissent pour lui reprocher son orgueil et leurs injures, son ambition et leurs malheurs?

Quel rempart opposerait-elle à une ligue bien plus juste, et conséquemment plus redoutable que celle qu'elle entretient contre la France?

Venise était moins superbe, moins opulente, moins

redoutable, quand elle arma contre elle tous les potentats de l'Europe, plus jaloux encore d'abaisser son insolence que de partager ses dépouilles.

L'Angleterre sera-t-elle aussi heureuse que le fut alors la reine de l'Adriatique?

Si un véritable politique s'élève, et persuade enfin aux rois de l'Europe qu'il est temps de sentir quelle force destructive l'Angleterre veut faire peser sur leurs trônes avilis; si par l'irrésistible ascendant de leur intérêt bien mieux entendu que celui qu'on présente en ce moment à l'Autriche comme le plus pressant, on réussissait à former une ligue contre l'usurpation, l'envahissement, le despotisme maritime de l'Angleterre; si on faisait dire à cette ligue, *Brisons le sceptre de cette Rome de la mer*, que ferait-elle?

Ses flottes la rassurent.

Mais les flottes ne sont pas l'arme prépondérante dans les duels d'empire à empire.

Il ne suffit pas d'avoir des vaisseaux pour donner des lois à l'univers.

Que les ports du continent européen se ferment aux Anglais; que la terre indignée les repousse de toutes parts sur l'élément où ils ont voulu dominer;

Qu'on leur refuse de tous côtés les moyens de réparer les ravages des tempêtes ou du temps;

Qu'on n'ait plus l'imprudence de lutter contre eux sur mer avec des forces inégales; qu'on les laisse se consumer en stations, en blocus impuissants;

Qu'on ne leur donne plus l'occasion de forcer, par la crainte des châtimens ou des supplices, les matelots de leurs ennemis ou de leurs alliés de servir sur leurs flottes, et de faire de leurs prisonniers des recrues ou des victimes; qu'on ait quelques mois, quelques années s'il le faut, le courage des privations pour ne pas être tributaire de leur commerce;

On verra alors que jamais les prospérités appuyées sur des flottes et des vaisseaux n'ont été durables.

Les succès obtenus sur les mers, participent à leur instabilité.

De tous temps les matelots ont fini par céder aux soldats.

Alexandrie, Tyr, Carthage, ont étonné l'univers par

leur commerce, leur richesse et leur puissance. Comme l'Angleterre, elles couvraient toutes les mers de leurs vaisseaux.

Elles ont cédé à des ennemis qui n'en avaient pas.

Des puissances modernes qui ont eu des jours, des années, et même des siècles de gloire, Venise, Gênes, le Portugal, l'Espagne, ont cédé au pouvoir des piques et des bataillons, à l'ascendant des forces continentales.

Le sol et les hommes constituent seuls la vraie richesse et la vraie puissance.

Tout est réel, tout est effectif dans la force des bras d'un peuple brave et nombreux, dans les ressources du produit d'un territoire étendu et fertile.

L'imagination peut y ajouter, mais on peut les soumettre au calcul sans qu'elles y perdent.

La puissance maritime se compose de tant de moyens, elle a tant d'ennemis, sans compter les hommes, qu'elle est menacée chaque jour de destruction.

La marine est en guerre avec tous les éléments. L'eau, l'air, le feu, marient ou secondent réciproquement leurs fureurs; mille chances peuvent tourner contre un vaisseau les moyens de destruction et de mort qu'il renferme.

Toutes les manières de périr, toutes les ressources des arts meurtriers, sont rassemblées dans ce petit espace; la guerre maritime coûte cent fois plus d'or et de sang que toutes les autres; l'onde dévore en quatre ans de guerre les deux tiers des matières et des hommes qu'on y emploie.

Jamais donc, la raison le dit et l'histoire l'atteste, une puissance maritime n'a triomphé d'une puissance continentale.

Les Anglais, après avoir gagné des batailles sur le sol français, comme les Carthaginois sur le territoire d'Italie, ont fini par être réduits à se servir pour leur fuite, des vaisseaux armés pour leur triomphe.

Et si les puissances européennes, nous contentes de se liguier pour défendre le continent, pour en interdire l'accès à l'Angleterre, s'entendaient pour créer une marine qui pût combattre la sienne avec avantage; alors sans doute les maux de l'humanité seraient plus cruels, plus affreux, mais leurs auteurs seraient plus rigoureusement punis.

Que de vaisseaux déjà construits, en mer ou dans les ports, pourraient s'unir contre l'Angleterre !

Que de vaisseaux pourraient se construire, s'armer contre la nouvelle Carthage !

Les Perses ont été vaincus par les vaisseaux athéniens, construits à la hâte par Thémistocle.

Rome n'avait pas un vaisseau ; une galère échoue sur les côtes d'Italie ; elle sert de modèle ; trois cents galères quittent bientôt les rivages romains, elles marchent aux Carthaginois ; et Duillius, avec des matelots qui n'avaient jamais vu la mer que du rivage, rapporte à Rome les éperons des vaisseaux ennemis, en garnit la tribune, et fait construire une colonne triomphale.

Philippe II régnait sur l'Océan, à l'aide de l'or du Mexique, comme Georges III commande aux deux mers au moyen des richesses de l'Inde. — Philippe arme contre l'Angleterre : quelques faibles bâtiments sont secondés par des tempêtes invincibles, et la flotte espagnole est détruite.

Louis XIV voulut avoir une marine, il la créa.

Le czar Pierre est venu apprendre l'art des constructions en Europe, et la Russie est déjà au rang des puissances maritimes.

Créer une marine est un effort plus coûteux que difficile ; il présente plus de dangers que d'obstacles.

Que l'Angleterre craigne donc de voir l'Europe liguée non-seulement l'exiler de ses rivages, mais encore repousser ou détruire ses flottes par des flottes plus nombreuses.

L'indignation et l'intérêt sont de puissants mobiles ; et si le cabinet de St-James ne revient pas à d'autres maximes, la sagesse et l'humanité même pourront lui faire bientôt des ennemis irréconciliables de ses alliés désabusés.

### *Statistique du département de l'Aube.*

LE département de l'Aube est borné au nord par celui de la Marne ; à l'est, par celui de la Haute-Marne ;

au midi, par ceux de la Côte-d'Or et de l'Yonne ; et à l'ouest, par celui de Seine et Marne.

Sa plus grande largeur est d'environ 13 myriamètres, entre le 21.<sup>e</sup> et le 23.<sup>e</sup> degrés de longitude : onze seulement, entre le 48.<sup>e</sup> et le 49.<sup>e</sup> degrés de longitude, formant sa plus grande largeur.

Il est composé principalement d'une partie de la ci-devant Champagne et du Vallage, et d'une moindre partie de la Bourgogne et de la généralité de Paris.

La surface de son territoire est de 592,148 hectares.

En l'an 7, sa population était de 227,865 habitants, son armée citoyenne, de 56,750 hommes. Sa contribution foncière s'est élevée à 2,104,177 francs, et sa contribution mobilière à 239,710 francs.

*Villes principales.*

Il se divise en cinq sous-préfectures : les chef-lieux sont Troyes, Arcis et Bar sur Aube, Bar et Nogent sur Seine. Dans chacune de ces communes est établi un tribunal civil.

Troyes, où résident en outre le tribunal criminel et le conseil de préfecture, est une ville du second ordre. Sa population, actuellement réduite à 26,000 âmes, montait à 36,000 il y a peu d'années. Située sur les bords de la Seine, à 18 myriamètres de Paris, elle est environnée de belles prairies et de jardins agréables. La Seine s'y partage en plusieurs bras qui servent aux différentes manufactures ; et cette division des eaux, due aux anciens comtes de Champagne, s'est conservée depuis l'année 1200, au moyen des seuils et des déversoirs bien entretenus.

Les autres villes principales sont Nogent sur Seine, aussi entourée de vastes prairies. Beaucoup de grains et de foin s'y embarquent pour l'approvisionnement de Paris.

Bar sur Aube, ville très-ancienne, dans un site pittoresque. Ses vignobles, qui sont considérables, produisent des vins assez estimés, surtout le blanc.

Arcis sur Aube, qui fait avec Paris un fort commerce de grains, et surtout de seigle, d'orge et d'avoine. En général, l'habitant y est industriel ; et sa position entre Châlons, Troyes et Rheims, peut donner à cette industrie une grande activité.

Bar sur Seine, dont les excellents vins, et spécialement les Ricey, sont souvent confondus avec ceux de la Côte-d'Or.

Ervy, sur l'Armance. Ses environs produisent beaucoup de grains, et nourrissent un bétail nombreux. Le canal dit de Bourgogne, qui passe à portée de son territoire pour se rendre dans l'Yonne à Joigny, lui serait précieux, s'il était achevé ; mais il se dégrade.

Brienne, située dans une belle plaine, et voisine de grandes forêts. On y voit une superbe maison du ci-devant seigneur, et les bâtiments de l'école militaire. C'est là que fut élevé le héros de l'Italie et de l'Egypte, bientôt le pacificateur de l'Europe.

*Rivières.*

Deux rivières arrosent principalement le département de l'Aube : l'Aube qui lui donne son nom, et la Seine.

La navigation de la Seine ne remonte aujourd'hui que jusqu'à Mery, trois myriamètres au-dessous de Troyes : cependant, au commencement de ce siècle, une compagnie entreprit de la faire arriver jusqu'à cette dernière ville, et y réussit. Des titres anciens prouvent même qu'elle fut portée plusieurs lieues au-delà ; mais les travaux n'ont pas été entretenus, et depuis 1720 la navigation ne s'est plus relevée.

L'Aube prend sa source dans le département de la Haute Marne, et entre, au dessous de La Ferté, dans celui de l'Aube, qu'elle parcourt du sud-est au nord, jusqu'auprès d'Anglure. Elle traverse ensuite le département de la Marne, et à Mareilly se jette dans la Seine, qui s'en accroît de plus du double. Observons que le passage des moulins d'Anglure est difficile et dangereux, et que les chemins de hallage souffrent beaucoup de la négligence des propriétaires riverains.

L'Aube cesse d'être navigable à Arcis : il en coûterait peu pour faire remonter la navigation au dessus, et même jusqu'à Bar sur Aube et Clairvaux.

D'autres rivières moins considérables présentent des ressources précieuses pour le commerce. Les unes, telles que l'Aujeon et la Voire, se jettent dans l'Aube : les autres vont grossir la Seine, comme l'Ource, bordée de belles forêts ; la Barse, qui arrose les prairies du

## 76 MERCURE DE FRANCE,

Pont-Hubert, Ste-Maure et Villarcenf, et quelquefois aussi se déborde et les inonde.

Il serait aisé d'établir, au moyen de ces petites rivières, une navigation très-utile, soit à l'exploitation des forêts, soit au transport des grains et autres denrées. Les Anglais sur ce point sont nos modèles; ils ne cessent de multiplier ces navigations intérieures. C'est à la paix à ranimer toutes les émulations.

### *Culture et productions.*

Le département est partagé en deux régions bien distinctes.

Celle au nord et à l'ouest de Troyes, qui comprend environ le tiers du département, est en fond de craie. Une grande partie n'est qu'un amas informe de crustacées et de coquillages de toute espèce, parmi lesquels il s'en trouve beaucoup d'entiers. Cette terre blanchâtre et stérile est à peine recouverte d'une surface de terre végétale très-légère. C'est ce qu'on appelait *la Champagne pouilleuse*.

L'autre région, à l'est et au midi de Troyes, présente un spectacle plus riche et plus varié; les plaines sont en bonnes couches de terre, la plupart fortes. Les côteaux offrent un terrain rocailleux favorable aux vignes, ou sont revêtus de vastes forêts. Il a fallu sans doute une grande révolution dans le globe pour opérer cette différence des deux contrées.

### *Agriculture.*

Les terres à craie ne produisent guères que du seigle, de l'avoine et du sarrazin. On a reconnu, depuis, qu'on pouvait y former des prairies artificielles de sainfoin, en y mettant quelques engrais, et surtout du gypse ou plâtre. Il double le produit; mais sa cherté, et les avances qu'il exige, découragent les cultivateurs.

On subdivise les terres de l'autre région en terres ordinaires, qui rendent communément 5 à 6 pour un; et terres fortes, qui rapportent de 8 à 10: tels sont les cantons d'Isle-Aumont, de Lusigny, etc. Jusqu'à présent le grand nombre de chevaux nécessaires à la culture en rendent l'exploitation difficile et coûteuse.



Les prairies le long des rivières donnent en général des foins de bonne qualité. Celles de la rivière de Vannes sont marécageuses. Le canal de Tunck a été commencé pour empêcher le débordement des eaux qui y séjournent presque toute l'année. La société d'agriculture ne saurait trop encourager la multiplication des prairies artificielles, dans un pays surtout où l'éducation des bestiaux forme une branche importante.

*Bestiaux.*

Les bêtes à laine y sont très-nombreuses, particulièrement dans la région de craie. L'expérience a démontré l'utilité du pacage dans presque toutes les saisons, comme le moyen le plus efficace d'obtenir ce suint moelleux qui donne la qualité aux laines. Trop souvent l'habitude l'emporte ; l'industrie agricole doit encore s'attacher à perfectionner les races.

Le même soin, trop rare aussi, est à désirer à l'égard des chevaux. Malgré tant de belles prairies, il n'y a point de haras, mais seulement quelques étalons, assez négligemment choisis. Il ne se fait guères d'élèves que pour le labour.

Les bêtes à corne sont généralement de moyenne taille ; cependant les herbages sont très-bons, et les fromages de Ricey le disputent à ceux de Brie. On a tenté d'améliorer l'espèce, en faisant venir des vaches de Normandie et des taureaux de Suisse ; mais, soit négligence, soit dépérissement, on s'en aperçoit à peine aujourd'hui. Une autre cause de dommages a été l'extrême division des biens communaux. Le laboureur fait moins d'élèves, moins de fumier engraisse ses terres ; et s'il est résulté de cette mesure quelques avantages partiels, les pertes les ont bien balancés.

*Forêts.*

Les principales forêts sont celles d'Othe et de Chaource, au midi de Troyes ; celles de l'Orient, de Soullaine, de Brienne, et enfin de Clairvaux. Cette dernière dépendait de la fameuse abbaye de ce nom. Beaucoup d'arbres ont été marqués pour la marine ; mais ici, comme partout, les bois ont éprouvé des dévastations qui de longtemps ne seront réparées. Au

## 78 MERCURE DE FRANCE,

moins est-il essentiel qu'une police sévère , une sage économie , préviennent de nouveaux abus.

### *Minéralogie.*

Le département est peu riche en mines et en carrières. La plupart des édifices sont construits en pierre de craie. Seulement dans la région occidentale , on trouve des blocs de grès, que leur taille extrêmement dure ne rend propres qu'aux travaux publics. Plusieurs verreries forment une branche particulière de commerce : une, entre autres, a été établie dans l'abbaye de Clairvaux : on y voit de plus une très-belle papeterie et une brasserie considérable.

### *Routes.*

Les routes sont assez bien percées. Deux principales se dirigent de Paris , l'une vers Basle , par Langres et Besançon ; l'autre par Dijon , sur Lyon et Genève. Deux routes forment la communication de Nantes à Strasbourg , et de Sedan , Rheims et Châlons , à Auxerre. Toutes passent par Troyes.

Il y en a d'autres encore dont quelques parties ne sont pas achevées. L'entretien est coûteux , soit par le vice originaire de leur construction , soit par la rareté et la mauvaise qualité des matériaux , soit par le défaut de réparations pendant un long espace de temps. On commence à s'occuper d'un objet si essentiel.

Les routes sont , pour la plupart , plantées d'arbres ; frênes , ormes ou noyers. Les rudes hivers depuis 1789 , et plus encore la malveillance et la cupidité , en ont beaucoup détruit. Il faut refaire plusieurs plantations , et l'on sent maintenant combien était précieuse la pépinière nationale de Troyes , qui contenait près de 40,000 plants. Elle a été détruite.

### *Manufactures et Commerce.*

On a parcouru rapidement les principaux objets du commerce et de l'industrie dans tout le département de l'Aube ; Troyes mérite un coup-d'œil particulier. Cette ville présente seule beaucoup de maux à réparer , en raison des avantages qu'elle possédait. Son commerce a été très-florissant : ses foires franches y attiraient des marchands de toutes les parties de la France. Elle oc-

cupait une foule de bras dans ses nombreux ateliers. Un seul article fera juger de ses pertes.

L'industrie des Troyens s'est tournée principalement du côté des toileries en fil et coton. Soit qualité des eaux, soit procédé simple des lessives et rosées, le blanchiment qu'y reçoivent ces différents ouvrages est au dessus de toute comparaison : comme aussi, soit température de l'air, soit perfection de la filature, surtout à la main, le velouté des fines toiles de coton est inimitable. L'époque florissante de la fabrique fut en 1784. D'après des renseignements détaillés et certains, il existait, cette année, 3240 métiers, qui donnèrent un revenu de 9,933,600 fr. En l'an 7, 1470 métiers qui restent encore, produisirent 2,325,500 fr. Quel énorme déficit ! et quel besoin de la paix !

Depuis 1760, la fabrique de bonneterie a pris un accroissement rapide. Le peu de frais qu'elle occasionne en a multiplié les métiers dans tous les cantons du département, et notamment dans ceux d'Arcis, Mery et Romilly-sur-Seine.

Une manufacture de toiles peintes a manqué longtemps au commerce de Troyes. Cette main-d'œuvre procure un plus grand débit, en même temps qu'elle augmente la valeur des marchandises. Elle occupe des bras, et surtout beaucoup d'enfants qui prennent l'habitude du travail. Ces sortes d'établissements répandent aussi le goût et l'usage de connaissances précieuses, le dessin, la gravure, la mécanique et la chimie. Puisse cesser enfin la préférence injuste et ruineuse que des Français donnent aux marchandises étrangères ! Mais ne craignons pas d'emprunter les moyens d'industrie qui nous manquent ; nos apprêts sont loin encore de la perfection anglaise. Nous devons multiplier leurs moulins à eau et à feu, qui cardent, filent, blanchissent et ourdissent le coton.

La chapellerie, la pelleterie, corroierie, tannerie, épinglerie, occupent aussi les industriels habitants de Troyes. Ils fabriquent les pains de craie qui circulent sous le nom de *blanc d'Espagne*.

#### *Sciences et Arts.*

Dans le jardin du ci-devant évêché, on dispose un jardin botanique suivant le système de Linné, à l'usage

des élèves de l'école centrale. Déjà ils jouissent du cabinet d'histoire naturelle. Le museum contient d'assez beaux tableaux, des bas-reliefs en albâtre, et plusieurs bustes en marbre très-estimés. Quelques jeunes Troyens imiteront un jour leurs illustres compatriotes Mignard et Girardon.

Une superbe bibliothèque renferme près de 70 mille volumes, y compris environ 4,000 manuscrits qui proviennent, pour la plupart, de l'abbaye de Clairvaux. Le département possède encore des hommes laborieux qui rappelleront la patrie des Pithou et des Boucherat, distingués dans la jurisprudence et la littérature; du savant Grosley, et de l'immortel Colbert.

P. S. La fête du 1.<sup>er</sup> Vendémiaire a été très-brillante; nous y reviendrons. Le ministre de l'intérieur a prononcé, dans le temple de Mars, un discours qui a été couvert d'applaudissements unanimes. Les consuls ont ensuite fait donner connaissance d'une dépêche télégraphique, qui annonce que l'empereur a demandé la continuation de l'armistice, et a laissé pour garants de sa bonne foi les trois places d'Ulm, d'Ingolstadt et de Philipsbourg. M. de Lehrbach, muni des pouvoirs nécessaires, est en route pour se rendre au congrès. Le gouvernement a proposé à l'Angleterre une trêve maritime.

Ainsi tout présage la paix, Cette nouvelle a été accueillie avec un enthousiasme difficile à rendre, et aux cris mille fois répétés de *vive la République! vive Bonaparte!*

---

( N.º VIII. ) 16 Vendémiaire An 9.



# M E R C U R E D E F R A N C E.

## L I T T É R A T U R E.

### TABLEAU DES PROSCRIPTIONS

#### DE MARIUS ET DE SYLLA.

(Commencement du second Chant de LA PHARSALE.)

A I N S I la voix des dieux et l'effroi qu'elle imprime,  
Présageaient aux mortels et la guerre et le crime.  
Eh ! pourquoi fallait-il , puissant maître des cieux ,  
Rapprochant l'avenir placé loin de nos yeux ,  
Des malheurs qu'il nous cache éclairer le mystère ,  
Et de ce poids nouveau charger notre misère ?  
Soit que l'Être infini qui créa les humains ,  
Enchaînant son pouvoir ainsi que nos destins ,  
Ait voulu se soumettre aux lois qu'il a portées ,  
Par un ordre immuable à jamais arrêtées ;  
Soit qu'au hasard aveugle abandonnant nos jours ,  
Aux jeux de la fortune il laisse un libre cours ;  
Ah ! qu'il ne trouble pas notre heureuse ignorance ,  
Et que l'homme en ses maux garde au moins l'espérance.

Prête à justifier des oracles trop sûrs ,  
Rome vit l'épouvante habiter dans ses murs ,  
La publique tristesse en tous lieux étalée ,  
Dès tribuns , des consuls la dignité voilée ,  
Les faisceaux dépouillés, sans pompe et sans orgueil ,  
Les lois dans le silence, et la tribune en deuil :

## 82 MERCURE DE FRANCE,

Ses citoyens tremblans étouffèrent leur plainte ,  
 Et la douleur muette erra dans son enceinte.  
 Telle une tendre mère , en pressant dans ses bras  
 Son fils que par degrés vient glacer le trépas ,  
 N'accuse plus le ciel qu'imploreraient ses alarmes :  
 Sa voix n'a point de cris , ses yeux n'ont point de larmes.  
 Son désespoir encor ne saurait éclater ;  
 Et , contemplant sa perte , elle semble en douter.

Les temples sont remplis de femmes éperdues ,  
 Pâles , sans ornemens , sur le marbre étendues.  
 L'une attache sa bouche au seuil religieux ;  
 L'autre court embrasser les autels de nos dieux.  
 L'horreur est sur leur front courbé par la prière ,  
 Et leurs cheveux épars sont souillés de poussière.  
 Malheureuses ! pleurez , pleurez , n'attendez pas  
 Que le ciel , dont les lois font le sort des combats ,  
 De l'un des deux partis ait couronné les armes ,  
 Et qu'un vainqueur altier vous défende les larmes.

Entre les chefs rivaux les guerriers partagés ,  
 Maudissent le serment qui les tient engagés.  
 Ils voudraient , à l'aspect de cette guerre impie ,  
 Être nés dans les jours de Canne et de Trébie.  
 « Ah ! ( disent-ils aux Dieux ) nos modestes souhaits  
 Ne vous demandent pas les douceurs de la paix.  
 Des peuples conjurés que la révolte éclate ;  
 Soulevez , s'il le faut , et le Rhin et l'Euphrate ;  
 Que de l'Elbe indompté , du Danube en courroux ,  
 Les fiers enfans du Nord viennent fondre sur nous.  
 Du Sarmate et du Gète armez la barbarie :  
 Nous combattons le monde , et non pas la patrie. »

Ainsi tout gémissait : ces cris , ces vœux perdus ,  
 Vers le ciel adressés , n'en sont pas entendus.  
 Les vieillards déploraient leurs trop longues années ,  
 A la guerre civile encore destinées.  
 L'un d'eux qui , pénétré d'un triste souvenir ,

Lisait dans le passé les maux de l'avenir,  
 A ses concitoyens retraçant cette image,  
 De leur sort, en ces mots, leur montra le présage.  
 « Nous allons les revoir ces jours, ces jours d'horreurs,  
 Où l'affreux Marius, signalant ses fureurs,  
 Vint ensanglanter Rome après l'avoir servie.  
 Les succès, les malheurs éprouvèrent sa vie.  
 Il passa tour à-tour, par les plus grands revers,  
 Du triomphe à l'exil, et de l'exil aux fers.  
 Il cacha dans la fange un front couvert de gloire,  
 Son nom, six consulats, et trente ans de victoire.  
 Minturne, en ses marais, par l'ordre des destins,  
 Conserva ce dépôt si fatal aux Romains.  
 Sa vieillesse longtemps dans les chaînes flétrie,  
 Par avance expiait le sang de sa patrie.  
 Il fallait que son sort fût ainsi prolongé,  
 Qu'il expirât dans Rome, et consul, et vengé.  
 On le livrait en vain à la hache ennemie :  
 Le trépas s'éloigna de sa tête impunie.  
 Le Cimbre qui sur lui leva son bras tremblant,  
 Frappé d'un jour soudain dans l'ombre étincelant,  
 Ne crut pas que sa mort fût au pouvoir d'un homme.  
 Il vit tout Marius, tel qu'il menaçait Rome ;  
 Il vit à ses côtés les filles de l'enfer.  
 Une voix lui cria : « laisse tomber le fer.  
 Ce mortel au destin doit encor bien des crimes ;  
 Avant que de périr, il nous doit des victimes.  
 Si tu prétends venger les Cimbres abattus,  
 Si tu hais les Romains, laisse leur Marius. »  
 Il accomplit trop bien cet oracle funeste,  
 Il étoit protégé par le courroux céleste ;  
 Et les Dieux, résolus de punir les Romains,  
 Pour ce grand châtement avaient choisi ses mains.  
 Aux rives de l'Afrique il va bientôt descendre.  
 De Carthage détruite, il foule aux pieds la cendre,

## 84 MERCURE DE FRANCE,

Erre autour des tombeaux d'une antique grandeur.  
 De ses premiers exploits rappelant la splendeur,  
 Il revoit ces climats soumis par son courage;  
 Il s'assied sur ces bords : Marius et Carthage,  
 Confondant leurs débris également fameux,  
 L'un sur l'autre abattus, pardonnèrent aux Dieux.  
 Mais son cœur ulcéré se nourrit de sa haine,  
 Et sa fortune enfin dans nos murs le ramène;  
 Elle assemble à sa suite un indigne ramas  
 D'esclaves fugitifs, plus brigands que soldats;  
 Et nul n'obtient un rang dans cette horrible armée,  
 S'il n'y porte une main au crime accoutumée.  
 O jour où Marius, levant ses étendards,  
 Vainqueur impitoyable, entra dans nos remparts!  
 La mort le précédait, et de sa faux rapide  
 Moissonnait en courant : sous l'acier homicide  
 Tombent entremêlés et le peuple et les grands;  
 Le sang romain, dans Rome, est versé par torrents.  
 Ses temples, ses palais regorgent de carnage;  
 Le fer est sans pitié pour la faiblesse et l'âge,  
 Il se plonge sans honte au cœur déjà glacé  
 Du vieillard par les ans vers la tombe affaissé;  
 Et l'enfance débile, à son berceau ravie,  
 Voit trancher ses destins aux portes de la vie.  
 La vengeance égarée et l'ivresse du sang  
 Confondent les partis, et le sexe et le rang.  
 Mais parmi tant de morts, à qui donner des larmes?  
 Entouré d'assassins; eh! quoi! tu les désarmes,  
 Antoine, dont la voix, qui prédit tous nos maux,  
 Suspend, mais vainement, la fureur des bourreaux!  
 On porte à Marius ta tête vénérable;  
 Ton sang qui fume encor, dégoute sur sa table.  
 Mille bras, à l'envi, déchirent Bobius;  
 Simbrius sous ses coups fait tomber les Crassus;  
 Le meurtre des tribuns souille le Capitole;



Aux autels de Vesta l'on égorge Scévole.  
 Marius enfin meurt , après que ses longs jours  
 Ont épuisé du sort les dons et les retours ,  
 Et rempli , pour la gloire et le malheur de Rome ,  
 Tout ce qui peut entrer dans les destins d'un homme.  
 Mais quel nouvel effroi , quand son coupable fils  
 Excita le Samnite à ravir nos débris ,  
 Quand ce peuple insolent crut , au gré de sa haine ,  
 Porter le dernier coup à la grandeur romaine !  
 Le fier Télésius , qui , des enfans de Mars ,  
 Fit ruisseler le sang autour de nos remparts ,  
 Osa , même en mourant , espérer leur ruine.  
 Quel carnage à Préneste , à la porte Colline !  
 Contre tant d'ennemis , seul , l'orgueilleux Sylla ,  
 Du poids de sa fortune enfin les accabla.  
 L'État n'eut dans ces jours , qu'à jamais l'on déteste ,  
 Ni vengeur plus puissant , ni fléau plus funeste.  
 De Rome déchirée il vint s'ouvrir le flanc ,  
 Le cruel s'abreuva des restes de son sang.  
 Ce n'est qu'avec le fer qu'il fouilla ses blessures ;  
 Il combla tous nos maux pour venger nos injures.  
 La victoire implacable anéantit les lois ,  
 Et le seul droit du glaive effaça tous les droits.  
 Sur le fatal airain qui commandait le crime ,  
 Chacun put se choisir sa proie et sa victime ;  
 Le crime fut la loi : juridique assassin ,  
 L'esclave sur son maître osa porter la main.  
 Le frère fut payé du meurtre de son frère ;  
 Des fils se disputaient la tête de leur père.  
 Moins de sang a rougi les murs d'Ænomæus ,  
 Les cavernes d'Épire et l'autre de Cacus.  
 Les têtes des proscrits en triomphe portées ,  
 Dans la place publique au hasard sont jetées.  
 Sylla put , d'un coup d'œil , compter tous ses forfaits.  
 Mais le sang et la mort confondant les objets ,

## 86 MERCURE DE FRANCE,

De la nature en deuil , au milieu du carnage ,  
Trompent les soins pieux et le dernier hommage.  
Le Tybre gronde ; il roule , en son cours attristé ,  
De ses flots souverains tout l'or ensanglanté ,  
Se soulève en fureur de ses grottes profondes ,  
Et rejete les morts qui profanaient ses ondes.

Dieux vengeurs ! c'est au prix de ces succès affreux ,  
Qu'un barbare eut l'orgueil de se nommer heureux ;  
Et qu'un tombeau chargé de sa coupable gloire ,  
En garde au Champ-de-Mars la honteuse mémoire !  
Si Pompée et César , en leurs vastes projets ,  
Osent à leur pouvoir mesurer leurs forfaits ,  
A plus d'horreurs encor , hélas ! il faut s'attendre.  
Dans les sanglans débats du beau-père et du gendre ,  
Je vois des maux plus grands à la terre annoncés ,  
Et pour ces deux rivaux Rome n'est pas assez.

LA HARPE.

( *La suite au Mercure prochain.* )

---

## É N I G M E.

Très-rarement je ressemble à mon père ;  
Tel qui m'est inconnu , trouve en moi mieux qu'un frère ,  
Tant je parais lui ressembler ;  
Il me manque à moi de parler ,  
Et peut-être à lui de se taire.

## LOGOGRIPE.

J'orne le front guerrier du jeune militaire ,  
Je sers tous les états , du berger jusqu'au roi ;  
Dans un cercle choisi , par un destin contraire ,  
Rarement on se sert de moi.  
Combinez de mes pieds le bizarre assemblage ,  
Vous trouverez d'abord un ornement pompeux ;  
Un grade qui , des Turcs , reçoit toujours l'hommage ,  
Et marqué par les crins d'un animal fongueux :

L'enveloppe du corps ; un élément terrible ,  
 Qui présente la mort aux pâles matelots ;  
 Un insecte , ennemi de tout homme sensible ,  
 Qui , nourri de son sang , désole son repos.  
 Chez moi l'on trouve encor , et sans beaucoup d'adresse ,  
 Le nom de cet oiseau , dont la perfide voix  
 Trompant de ses pareils la fidelle tendresse ,  
 Pour voler au trépas leur fait quitter les bois ;  
 Autrefois je n'étais qu'un meuble nécessaire ,  
 Mais aujoud'hui je plais , même aux yeux prévenus.

Le Dieu du Goût m'a conduit à Cythère ,  
 Et m'a placé sur le front de Vénus.

---

*Mots de la Charade et du Logogriphe insérés  
 dans le dernier Numéro.*

Le mot de la *Charade* est *Délire*.

Le mot du *Logogriphe* est *Pistole* , dans lequel on  
 trouve *poli* , *toi* , *lit* , *pôle* , *stîle* , *toise* , *piste*.

---

*VOYAGE de la Propontide et du Pont-Euxin ,  
 par J. B. LE CHEVALIER , membre de la  
 Société libre des Sciences et Arts de Paris ,  
 des Académies d'Edimbourg , de Gottingue ,  
 de Cassel et de Madrid.*

LORSQUE je rendis compte , dans le *Mercur* ,  
 du Voyage de *Lechevalier* dans la plaine de  
 Trôye , je regrettai vivement que cet écrivain  
 facile , observateur aussi judicieux que savant ,  
 n'eût pas terminé sa description par le tableau  
 de Constantinople ancienne et moderne. Après  
 avoir , pour ainsi dire , reconnu la marche des  
 siècles passés , et fixé la mémoire des siècles futurs ,

par ses recherches ingénieuses dans la Troade et dans l'Hellespont, il arrivait naturellement à cette ville célèbre, si riche de monuments et de souvenirs, qui fut successivement l'alliée d'Athènes et la rivale de Rome, la capitale des Grecs et la métropole de l'Empire ottoman. Mais le C. *Lechevalier* préparait alors un ouvrage considérable, non-seulement sur Constantinople, mais sur les deux mers qui l'enrichissent, sur les provinces qui l'entourent, et sur le peuple dominateur qui les habite. C'est cet ouvrage qu'il publie aujourd'hui, sous le titre de *Voyage de la Propontide et du Pont-Euxin*.

La première partie contient, en effet, la description de la Propontide, celle de l'Hellespont, qui avait déjà paru dans le voyage de la Troade, et celle de Brousse, capitale de la Bithynie, aussi fameuse dans l'Histoire ancienne, par la trahison de Prusias, que dans l'Histoire du Moyen âge, par la défaite et le supplice de Bajazet. On sait que cet empereur des Turcs, longtemps effroi de l'Asie, fut enfin vaincu par Tamerlan, et condamné par ce conquérant féroce à passer le reste de sa vie dans une cage de fer. — Nous ne suivrons pas le C. *Lechevalier* dans la presqu'île de Cyzique, ni sur les ruines de Nicée et de Nicomédie; mais nous nous arrêterons un moment au sommet du Mont-Olympe, pour y jouir du magnifique spectacle qu'il met sous nos yeux.

« Elevés, dit-il, au dessus des montagnes de Phrygie, nous apercevions au loin Constantinople  
« et les îles des Princes: à nos pieds le lac d'A-  
« boullonte et le fleuve Ufer, qui, après avoir  
« parcouru la plaine de Brousse, se dirige vers  
« la mer, à travers des campagnes fertiles et bien

« cultivées : le contour de la Propontide et celui  
 « de la presqu'île de Cyzique se dessinaient en  
 « entier sous nos yeux ; mais le lac de Nicée ,  
 « encaissé dans de hautes montagnes , ne nous  
 « découvrait qu'une partie de sa surface : de  
 « temps à autre , des nuages interposés nous dé-  
 « robaient la vue de la terre ; il n'y avait plus de  
 « commerce entre les mortels et nous. . . . — N'est-  
 « ce pas la sensation délicieuse que l'on éprouve  
 « sur ces lieux élevés , qui a inspiré aux poètes an-  
 « ciens l'idée d'en faire le séjour des dieux ? . . . »

— Si les livres des botanistes , des antiquaires et  
 des géographes étaient écrits comme ce fragment ,  
 ou semés de réflexions semblables à celle qui le  
 termine , l'érudition n'aurait-elle pas beaucoup  
 plus de grace , sans rien perdre de sa dignité ?

La seconde partie de ce voyage offre la carte  
 du bosphore de Thrace et le détail topographique  
 de ses rivages. Il n'existe , dit avec raison le C.  
*Lechevalier* , aucun détroit sur le globe qui puisse  
 lui être comparé ; il les surpasse tous par la beauté  
 pittoresque de ses côtes ; par la multitude et la  
 sureté de ses mouillages ; par l'étonnante variété des  
 objets qu'il présente aux yeux. Il serpente comme  
 un grand fleuve entre deux chaînes de montagnes ,  
 dont les sommets sont ornés de beaux arbres , la  
 pente entre-coupée de jardins , et le pied couvert  
 de villages qui se succèdent presque sans interrup-  
 tion , depuis Constantinople jusqu'à l'entrée de la  
 Mer-Noire. Les dauphins , en troupe , se jouent sur  
 la surface de ses eaux. Les alcyons et d'autres  
 oiseaux de mer , volant par bandes et en longues  
 files , passent et repassent sans cesse d'une mer à  
 l'autre. Un nombre prodigieux de vaisseaux , de

toutes les formes et de toutes les nations, les uns à l'ancre, les autres sous voiles, y réunit tous les costumes et toutes les productions de l'Europe et de l'Asie. Enfin le bosphore est un tableau vivant et mobile, dont les scènes se renouvellent à tous les moments du jour et ne se répètent jamais. Le C. *Lechevalier*, longtemps frappé de ce spectacle unique, en a peint les principaux traits avec une vérité de couleur locale, qui fait le plus grand honneur à son goût et à son talent.

La troisième partie de son ouvrage est consacrée aux monuments anciens de Constantinople. C'est là qu'on apprécie, avec une surprise mêlée d'effroi, les études infatigables de l'auteur, pour découvrir tout ce qui peut concilier la géographie et l'histoire, les ruines et les traditions. On le voit pénétrer jusques dans le château des Sept Tours, pour y retrouver *la Porte dorée*, monument dont l'existence et la position, regardée comme un problème d'antiquité, avaient longtemps et vainement occupé les recherches du célèbre d'Anville. Au mérite de peindre, avec une fidélité scrupuleuse, l'état actuel des lieux, il ajoute souvent celui de rappeler les époques les plus mémorables des annales byzantines; et, pour prévenir l'espèce de monotonie qui naîtrait d'une foule de descriptions nécessairement semblables, il a soin de les animer, tantôt par les grâces d'une imagination poétique, tantôt par les réflexions d'une raison supérieure : voyez celles qui terminent son chapitre sur l'église de Sainte-Sophie : — « Après la prise de Constantinople, Mahomet II entra à cheval dans Sainte-Sophie. Il monta sur l'autel, et, après avoir fait sa prière, il dédia ce temple à son prophète. Alors

« le sanctuaire fut détruit ; l'alcoran fut placé dans  
 « le maharab \* ; la tribune du sultan remplaça  
 « celle de l'empereur , et le siège du mufti suc-  
 « céda à celui du patriarche. — Ainsi la religion  
 « chrétienne , qui , quatorze siècles auparavant ,  
 « avait renversé les temples du paganisme , fut à son  
 « tour forcée de céder les siens à une religion nou-  
 « velle. Mais les Turcs respectèrent le Dieu des  
 « vaincus. Ils n'eurent pas l'imprudence de briser  
 « la seule digue qui protége les empires contre  
 « l'aveuglement de la multitude et contre le ca-  
 « price des tyrans. Ils traitèrent avec le patriarche  
 « Gennadius comme avec une puissance ; ils l'ad-  
 « mirent dans leur conseil ; et , en lui rendant sa  
 « dignité , ils s'assurèrent l'obéissance du peuple  
 « entier qu'ils venaient de conquérir. » — Quelle  
 grande et sublime leçon donnée à la philosophie  
 moderne , par un peuple qu'elle accuse , d'ailleurs ,  
 avec trop de vérité , d'ignorance et de barbarie !

Le C. *Lechevalier* , dans la quatrième partie  
 de son voyage , décrit les monuments modernes de  
 Constantinople ; sujet aride et uniforme , qu'il a  
 fécondé par des citations historiques , tirées de  
 Gibbon , de Cantemir et de Lacroix. Il eût été plus  
 intéressant peut-être de chercher , dans les mœurs  
 et le gouvernement des Turcs , la solution du pro-  
 blème politique que présentent l'admirable situa-  
 tion de leur capitale et son horrible construction.  
 Car , autant le premier aspect en est imposant et  
 magnifique du côté de la mer , autant l'intérieur  
 de la ville est sale et dégoûtant. Des rues étroites  
 et tortueuses ; des maisons de bois sans élégance et

\* Espèce de niche qu'on voit dans toutes les mosquées ,  
 et où l'on place le livre du prophète. Le Maharab est tou-  
 jours tourné du côté de la Mecque.

sans commodité ; des intervalles immenses , où les débris amoncelés attestent le passage de la flamme ou du despotisme ; d'autres , consacrés aux sépultures , remplis de pierres funéraires et de cyprès ; point de quais sur le plus beau port de l'univers ; point de promenades dans la plus délicieuse situation de la terre ; deux ou trois édifices remarquables dans une des plus anciennes , des plus vastes , des plus riches métropoles du monde ; tel est le tableau général que présente la capitale des Ottomans. Le C. *Lechevalier* raconte l'anecdote populaire d'un voyageur anglais , qui , dit-on , vint à Constantinople par mer , jouit du spectacle majestueux du port , de la ville , de ses faubourgs et des rivages du bosphore ; et qui , sans descendre à terre , repartit deux jours après son arrivée , pour ne pas laisser détruire l'impression du plaisir qu'il avait éprouvé. — Si le fait est vrai , cet homme montra moins d'esprit et de raison que de bizarrerie et d'originalité.

Je suis surpris que le C. *Lechevalier* , qui a semé dans son ouvrage tant d'observations fines et profondes , n'ait pas même ébauché le tableau moral de Constantinople. Si , dans cette ville immense , on ne trouve pas une seule maison dont l'extérieur annonce le goût et la richesse , c'est que le despotisme , encore plus dévorant que les incendies , ne permet à personne ce luxe imprudent. Il suffirait d'appeler ainsi l'attention , pour perdre sa fortune et souvent sa vie. Ce système aveugle et féroce , qui nivelle les têtes et les maisons , qui étouffe le génie et la magnificence , qui fait enfouir les lumières et les trésors , n'est pas dans le caractère des Turcs ; il est uniquement dans la nature du despotisme. La nation la plus polie de l'Europe , la plus



amie du luxe et des arts, a paru tout-à-coup plus ignorante, plus grossière, et surtout plus cruelle que ne l'étaient les Ottomans, même au temps de leurs irruptions barbares; et, dans une seule année, la France, sous le joug de Robespierre, a vu dans son sein plus de brigandage et de dévasations, que l'empire d'Orient n'en a soufferts, depuis un siècle, sous le gouvernement absurde des Turcs.

Ce sont pourtant les caprices de ce despotisme, aujourd'hui plus ignorant que cruel, qui s'opposent toujours aux embellissements de Constantinople et de ses environs. Cette capitale est remplie de riches négociants arméniens et juifs. Les chefs de la nation grecque, élevés à la dignité temporaire de princes de Moldavie et de Valachie, ou à celle de drogman de la Porte, trouvent, dans ces emplois, de grands moyens de fortune; mais aucun sujet ottoman ne peut sortir de l'humiliation attachée à son état, ni frapper les yeux de la multitude par ce luxe extérieur qui décore les cités, vivifie le commerce, augmente l'industrie et crée les prodiges des arts. Ils sont tous soumis à des formes avilissantes jusques dans la construction de leurs maisons. On les force à les couvrir d'une couleur obscure, symbole de la bassesse où les a plongés la jalousie de leurs maîtres. Malheur au Grec insensé qui, cédant à la vanité naturelle de sa nation, ose se distinguer un moment par le faste de l'opulence! Il apprend tôt ou tard, aux dépens de sa tête, que ses pareils ne doivent jamais quitter les livrées de l'esclavage et de la misère. Les exemples ne corrigent qu'imparfaitement cette nation avilie et vaine. Les Arméniens et les Juifs, naturellement plus modestes, et ne pouvant pas d'ailleurs chercher la fortune

dans les places élevées, jouissent de celle qu'ils ont acquise par le commerce, avec une assurance qui naît de leur abjection et de leur obscurité. — Quant aux Turcs, leur ignorance, leur éloignement superstitieux pour les arts et les mœurs de l'Europe, plus encore peut-être, la crainte d'un regard qui souvent donne la mort, leur interdit tout ce qui est éclatant ou singulier. C'est par la réunion de ces causes morales, que la plus belle ville de l'univers par sa position, est en même temps la plus mal bâtie, la moins commode et la moins décorée de toute l'Europe.

Ces observations auraient conduit le Cit. *Lechevalier* à la cinquième et dernière partie de son ouvrage, dans laquelle, après avoir décrit les rivages et les contrées voisines du Pont-Euxin, il présente le résultat des travaux, entrepris depuis quelques années, pour défendre Constantinople contre les flottes et les armées de la Russie. — Les Turcs ont appris, par des défaites sanglantes et des pertes irréparables, combien la discipline des Russes est redoutable. On sait que, dans leur armée, le faste des chefs ne nuit pas à l'incroyable sobriété du soldat. Les généraux russes sont des satrapes qui commandent à des Lacédémoniens. Le génie de Pierre-le-Grand qui veille encore sur la destinée de ce peuple, et qui, dans un siècle, l'a tiré des ténèbres de la barbarie, pour l'élever au rang des nations civilisées, épouvante l'audace des Ottomans, et glace leur ancienne confiance. C'est à ce sentiment nouveau qu'il faut attribuer leur nouvelle conduite. Des ingénieurs et des constructeurs français ont essayé de renouveler la marine, l'artillerie et les fortifications de l'empire; on a même formé des régiments Turcs qui

s'exercent aux manœuvres européennes. Si ces établissemens modernes , et devenus très-précaires depuis les dernières aberrations politiques du divan , prennent jamais une consistance solide ; si , contre l'opinion de ceux qui ont le mieux étudié la Turquie , les lumières de l'Europe n'y sont pas étouffées par le fanatisme et la superstition , c'est sans doute à la terreur des armes moscovites qu'on devra ce dangereux prodige. Catherine II aura plus fait pour l'instruction des Turcs , que tous les sultans qui règnent ou dorment à Constantinople , depuis un siècle.

Mais les hommes les plus instruits , dont les craintes du C. *Lechevalier* viennent confirmer l'opinion , ne croient pas que les Turcs apprennent des Russes ce que ceux-ci apprirent des Suédois , ou du moins qu'ils mettent à profit ces leçons terribles ; quand même les vainqueurs d'Ockzacow trouveraient , dans les plaines de la Bulgarie , ce que les soldats de Charles XII trouvèrent à Pul-tawa , ces mêmes observateurs pensent que l'ignorance des Turcs resterait la même , et que les succès de la guerre ne les conduiraient point aux arts de la paix. Ainsi, cet empire , qui touche d'une part au golfe d'Ormus , et de l'autre , à la mer Adriatique , qui s'étendait naguères des Poruys du Borysthène aux Cataractes du Nil ; et qui , dans cet espace immense , renferme les terres les plus fertiles , les matières les plus riches , les productions les plus variées , semble condamné , par une fatalité irrésistible , à la barbarie et à l'impuissance , jusqu'à ce qu'il devienne , comme l'a prédit Montesquieu , le théâtre des exploits de quelque conquérant.

Quelques hommes éclairés , s'efforçant de pré-

venir la ruine de leur patrie, avaient osé prononcer, dans le divan, les mots de réforme et d'innovation. Un conseil, établi pour chercher des remèdes aux maux de l'état, avait proposé, dit-on, d'affranchir la propriété des Rajas, de ranimer leur industrie, et d'adoucir cet esclavage systématique, qui en fait des lâches et des fripons. Ce plan, qui paraissait une inspiration de la sagesse même, a été détruit par le fanatisme populaire. La commission qui l'avait proposé n'existe plus; l'espérance qu'elle avait fait naître s'est évanouie, et le divan a dû se convaincre qu'il est plus facile de faire tomber des têtes, que de les faire penser.

Dans cet état de choses, le temps seul peut nous apprendre si les Turcs s'élèveront un jour à la civilisation des autres Européens, ou si, chassés en Asie par l'aigle du Nord, ils rentreront dans la foule des peuples orientaux. Plusieurs écrivains ont vainement essayé de résoudre ce problème. Le C. *Lechevalier* n'a pas voulu les imiter, et joindre ses conjectures aux leurs. Si son ouvrage ne satisfait pas pleinement les lecteurs qui s'intéressent aux mœurs, aux coutumes, aux principes sociaux, à l'économie politique d'une grande nation, du moins, il ne laisse rien à désirer sur tout ce qui concerne les monuments historiques, les antiquités et la topographie des lieux qu'il a parcourus. Ajoutez à ces avantages, précieux pour ceux qui cherchent à la fois le plaisir et l'instruction, que le style du C. *Lechevalier*, soit qu'il raconte, soit qu'il décrive, est toujours simple, élégant, facile, pur, et jamais au dessus ni au dessous de son sujet.

E.



*SAINT-LÉON, Histoire du seizième siècle, par WILLIAM GODWIN, traduit de l'anglais, 3 vol. in-8.° Chez Maradan, libraire, rue Percée S. André-des-Arcs, n.° 16. A Paris.*

JE me souviens que, dans ma première jeunesse, un homme d'esprit et de talent, qui a joué un grand rôle dans la révolution, m'écrivait, peu de temps après la mort de J. J. Rousseau, *tous les opprimés ont perdu leur tribun. Il faut, comme Rousseau, si on veut obtenir de la renommée, devenir le tribun de tous les malheureux, formés par les mauvais gouvernements de l'Europe.*

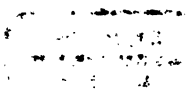
Il paraît que, dans tous les pays, plusieurs écrivains ont eu la même ambition. Aucun, jusqu'ici, ne l'a justifiée par le même talent. Tous les déclamateurs se sont crus des Rousseau, comme tous les factieux se sont appelés des Brutus. Parmi les disciples de l'auteur du *Contrat social*, il faut distinguer William Godwin. C'est un de ces écrivains qui, occupant dans la hiérarchie sociale une place inférieure à leurs prétentions naturelles, se révoltent contre toutes les institutions établies. Plusieurs de ces institutions peuvent être condamnées sans doute ; mais il ne faut pas les juger avec cette humeur chagrine et violente qui a sa source dans l'orgueil humilié plus que dans l'amour de l'ordre et de la justice.

L'ouvrage qui a le plus fait connaître Godwin est le roman de *Caleb-William*. L'intérêt s'y soutient, sans les intrigues ordinaires dans ces sortes



de compositions. L'amour en est banni. L'auteur a dirigé tout l'effet moral de sa fable contre l'orgueil de la naissance et des titres. Il peint un homme, né avec le sentiment de toutes les vertus, mais fier de son nom et des prérogatives de la noblesse, accumulant tous les genres d'oppression sur un malheureux secrétaire devant lequel il a rougi une fois, et se permettant, en secret, des crimes atroces pour conserver en public la dignité de son rang et la vénération publique dont il s'était rendu digne jusqu'à ce moment. Quoique la conduite et les détails de ce roman ne soient pas d'un homme vulgaire, on voit cependant, au premier coup-d'œil, que la première idée en est fausse, et que tous les ressorts doivent en être forcés. En effet, il n'est point d'institution sociale qu'on ne puisse représenter sous des couleurs odieuses; si on exagère et dénature toutes les conséquences du principe sur lequel on l'a fondée. Un ennemi du commerce peindrait, à plus forte raison, la cupidité corrompant les plus belles âmes, quand elles se livrent aux spéculations mercantiles. Concluera-t-on que tous les négociants sont des monstres? On doit, sans doute, mépriser la vanité stupide du noble qui n'a que des titres; mais il n'est pas permis, même dans un roman, de vouloir rendre un homme infâme, parce qu'il a, sur l'honneur, des idées qui furent celles de Bayard et d'autres chevaliers irréprochables. Cet excès d'in vraisemblance passe toutes les bornes de la fiction.

C'est à l'orgueil qu'est due l'institution de la noblesse; et, comme l'orgueil produit ce qu'il y a de plus pervers et de plus grand dans le cœur humain, je ne doute point qu'un partisan fanatique de la noblesse n'arrange quelque jour une



intrigue romanesque toute contraire à celle de Godwin. I montrera quelque ancien noble plein de vertus, mais orgueilleux de sa naissance comme Sully, et ne devant ses plus belles actions qu'au souvenir de ses ancêtres et au sentiment de sa propre dignité. Il ne manquera pas de conclure que *Sully ne fut vertueux que parce qu'il était noble*, comme Godwin veut prouver que *son héros ne devint criminel que parce qu'il était né baronet* : l'une et l'autre conséquence sera également absurde ; mais si le romancier *chevaleresque* a le même talent que le romancier *puritain*, il parlera certainement à l'imagination et à l'ame d'un plus grand nombre de lecteurs.

J'observe de plus que ceux qui déclament aujourd'hui contre les *superstitions nobiliaires et religieuses* connaissent peu cet à-propos tant recommandé et si bien saisi par Voltaire. Il *fait bon venir en son temps*, répétait-il sans cesse ; *et ne viennent-ils pas un peu tard* ceux qui crient contre la noblesse et le fanatisme ? Ce n'est point l'excès des préjugés qu'on doit craindre pour l'Europe moderne, c'est plutôt l'absence des sentiments dont ces préjugés n'étaient qu'une fausse application. Michel Cervantes attaquait les ridicules de la chevalerie, quand ils existaient encore. C'était au moment de la gloire et du crédit d'une société fameuse que Pascal osait la braver. Les satyres contre les ennemis morts n'ont rien de glorieux.

Les ouvrages philosophiques de Godwin ont moins réussi que ses romans. Celui qu'il intitule *la Justice politique* n'a paru ni dans des temps ni dans des lieux favorables à son succès. Le système

*des niveleurs* ne sera jamais très-répandu en Angleterre ; car les propriétaires y sont très-nombreux. Le gouvernement anglais qui, en général, connaît l'art de s'attacher tous les écrivains remarquables, a fait peu d'attention au mérite de Godwin. C'est que la singularité de ses paradoxes les rendait peu contagieux chez un peuple riche, et qui ne s'occupe qu'à le devenir davantage. Je ne sais si Godwin se serait vendu, comme tant d'autres écrivains de sa nation, au parti ministériel ; mais il est certain que M. Pitt a dédaigné de l'acheter : il n'a vu, dans Godwin, qu'un déclamateur factieux à la suite de *Horne Toock*. Je crois qu'en cela M. Pitt a manqué de politique, comme en beaucoup de choses plus importantes. Godwin peut servir utilement la cause qu'il embrassera, s'il est bien dirigé. Ce n'est pas le meilleur esprit, mais c'est, avec ses défauts, le talent le plus original qui reste à l'Angleterre.

Le roman de Saint-Léon en est une nouvelle preuve. Ce n'est pas que la conception n'en soit bizarre, et qu'il ne forme deux parties distinctes tout à fait incohérentes ; mais plus d'un détail de cette production singulière annonce un homme très-distingué.

Saint-Léon, descendant d'une ancienne maison, est élevé à la cour de François I.<sup>er</sup> Il le suit, dans son entrevue avec Henri VIII, au *camp du drap d'or*, et à la malheureuse bataille de Pavie. Après avoir signalé sa valeur dans les camps, il passe quelques années dans les sociétés de Paris ; il y prend tous les vices de la jeunesse et de l'oisiveté. Il aime le jeu jusqu'à la frénésie ; il réprime un moment cette passion, pour se marier avec une riche héritière, qui est, de toutes les femmes, la



plus sensible et la plus vertueuse. Après quelques mois d'union et de bonheur, le jeu l'entraîne encore ; il perd toute sa fortune ; ses créanciers s'en emparent ; sa femme, qui s'appelle Marguerite, lui montre un dévouement héroïque. Tous deux se retirent dans une chaumière, aux pieds des montagnes de la Suisse ; de nouvelles calamités les accablent ; les tempêtes et les avalanches détruisent leur dernière retraite et le champ qui les nourrissait. Ils sont livrés, avec leurs enfans, à toutes les horreurs d'une longue maladie, de l'indigence et de la faim ; mais, dans les situations les plus terribles, la constance et l'amour de Marguerite adoucissent toujours les malheurs de son époux. Ainsi finit le premier volume. Au second, l'intérêt change ; on voit arriver, dans la cabane de Saint-Léon, un personnage extraordinaire, un vieillard alchymiste, qui connaît l'art de faire de l'or et d'être immortel ; il est las de sa fortune et de la vie ; il veut mourir, il lègue, en expirant, ces deux secrets à Saint-Léon, et lui annonce que ce présent aura des suites plus funestes que le jeu, la maladie, et la pauvreté. La prophétie du vieillard s'accomplit ; Saint-Léon, qui jouit de l'immortalité et d'une fortune sans bornes, et qui ne peut révéler la cause de cette nouvelle existence, devient suspect à tout ce qui l'entoure. Sa femme s'aperçoit qu'elle n'a plus toute la confiance de celui qu'elle aime, et meurt désespérée. Il reste étranger à sa famille, au monde entier ; il sent s'affaiblir toutes ses affections ; ses enfans s'éloignent et le méconnaissent. Il veut faire le bien, et la facilité même avec laquelle il l'exécute, provoque les alarmes et les recherches de tous les gouvernements. Il est en butte à leurs persécu-

tions ; et, pour comble de maux , il ne peut plus aimer , ni être aimé.

Après cette rapide analyse , on doit voir facilement quel est le but moral du roman de Saint-Léon. C'est que l'homme , en souffrant les maux naturels à l'humanité , est encore moins malheureux qu'en acquérant des dons , qui ne sont pas faits pour elle. Les deux derniers volumes ne sont , au fond , qu'un commentaire trop étendu de la fable de Midas , qui se plaint aux Dieux d'avoir obtenu la faculté de tout changer en or. C'est Titon , et bien d'autres personnages de la mythologie , qui gémissent d'être immortels. Plusieurs contes des fées , renferment la même instruction. Mais si Godwin ne vouloit faire qu'un conte allégorique , il devoit alors imiter la manière de l'auteur de *Zadig* , de *Babouk* et de *Memnon*. Les jeux de l'imagination , quand elle ne peint point des réalités , doivent être courts et brillants. La brièveté de l'apologue le fixe mieux dans la mémoire ; il ne faut pas surtout mettre , dans le même roman , le réel et l'imaginaire , le vraisemblable et l'impossible ; on ne peut peindre , en même temps , les mœurs comme Fiedling , et des chimères , comme l'auteur de Gulliver. Les aventures qui remplissent le premier volume , ne sortent point du cours ordinaire de la vie. Les événements des deux derniers sont hors de nature et de vérité ; l'intérêt va toujours en décroissant , et l'unité manque aux diverses parties de cet ouvrage.

Cependant il faut bien se garder de le confondre avec cette multitude de romans anglais , dont on peut , à peine , lire quelques pages ; celui-ci est semé de réflexions fines et quelquefois neuves , sur le cœur humain. D'ailleurs , le premier volume an-

nonce un vrai talent : l'ouverture en est surtout remarquable ; l'entrevue d'Henri VIII , roi d'Angleterre , et de François I.<sup>er</sup> , est peinte des couleurs les plus brillantes , ainsi que la journée de Pavie , où fut vaincu ce roi chevalier ; et là-dessus l'auteur de Saint-Léon fait une remarque bien contraire à toutes ses opinions politiques.

« Après la bataille de Pavie , dit-il , le génie de François I.<sup>er</sup> pâlit devant celui de Charles ; sa noble ambition s'évanouit , et peut-être doit-on considérer la défaite de Pavie , comme ayant porté le coup mortel au règne de la chevalerie , et fondé , sur des bases solides , l'empire de la ruse , de la dissimulation et de la corruption. »

Croirait-on que ce passage fût de l'auteur du roman de Caleb , où ces mêmes institutions chevaleresques ont des résultats si funestes et si odieux ? Les sentiments de Godwin sont , comme on voit , en contradiction avec ses systèmes ; il vaut toujours mieux quand il obéit aux mouvements de son ame , que lorsqu'il suit les opinions de sa philosophie.

*LES Antiquités romaines de DENYS d'Halicarnasse , traduites en français par BELLENGER. A Paris , chez Calixte Volland , quai des Augustins , 6 vol. in-8.° ; prix , 15 fr.*

Nous ne nous étendrons pas sur le mérite de cette traduction , jugée depuis longtemps , puisque la première édition date de 1723 , ni sur l'histoire elle-même , bien que l'on en pût dire beaucoup de choses nouvelles aujourd'hui. On connaît , en gé-

néral, les motifs qui engagèrent Denys d'Halicarnasse à l'écrire. Après la ruine de Carthage, les Grecs assujettis aux Romains, mais toujours remuants et vains malgré leur faiblesse, supportaient impatiemment le joug de leurs vainqueurs, qu'ils regardaient comme les descendants de pâtres, de vagabonds et de barbares. Pour adoucir la servitude, en l'illustrant, Denys d'Halicarnasse entreprend de prouver l'origine grecque des Romains. Il y consacre principalement les deux premiers livres de son histoire, où il passe en revue les temps héroïques, connus jusqu'alors par les écrits des poètes; et, à proprement parler, ce sont-là les Antiquités romaines. Dans toute la suite de l'ouvrage, il tend constamment au même but, et se montre plus ou moins heureux dans l'explication et le rapprochement des noms, des usages et des magistratures. Les sénateurs, même, et les tribuns sur la place publique, parlent tous de leur origine grecque, comme d'un point généralement convenu.

Toutefois, comme il écrivait pour l'instruction de ses compatriotes, il tire de l'obscurité plusieurs détails que l'on ne rencontre pas dans les historiens latins qui les supposaient connus. C'est ainsi, par exemple, que, venant à parler des huit ordres de dignités sacerdotales, distingués par Numa, il décrit fort au long les attributions des féciales ou héraults d'armes, dont Tite-Live ne nous a conservé que les formules d'ambassade. Cette dignité plaçait les patriciens qui en étaient revêtus, immédiatement après les pontifes; les féciales déclaraient la guerre, faisaient la paix, discutaient les alliances, prononçaient sur les fautes des généraux et des rois qui commandaient les armées; en un mot,

tout ce qui concerne le droit des gens était soumis à leur décision. C'était une espèce de tribunal semblable à celui que voulait, dit-on, établir en Europe, le roi Henri IV, et que depuis a proposé le bon abbé de Saint-Pierre. Mais, en dépit des *rêves de cet homme de bien*, qui demandait soixante et dix ans pour les voir se réaliser, l'Europe n'a point encore de *féciales* ou de *sénat d'amphictyons*, qui juge les peuples comme les particuliers, et qui les désarme quand il lui plaît. G.

*STELLA, Histoire anglaise, par AGLAË D....F.... 4 vol. in-12, avec figures. A Paris, chez Maradan, etc.*

CETTE histoire anglaise n'est pas traduite de l'anglais; elle est, comme le titre l'indique, l'ouvrage d'une française; et si, comme on le dit, c'est son coup d'essai, on ne peut que la féliciter du talent qu'elle annonce, et dont elle fournit déjà une preuve distinguée.

Un amour, contrarié longtemps par l'opposition des parens, fondée sur des inégalités de naissance et de fortune, n'est pas un cadre neuf, mais l'auteur a enrichi ce fond, un peu usé peut-être, de détails et d'accessoires, dans lesquels elle a fait preuves d'invention et même de fécondité. Il y a de l'ordre dans son plan, de l'art dans la conduite de l'intrigue, et le talent, si nécessaire dans les compositions de ce genre, d'exciter et de soutenir l'intérêt de curiosité. Celui de sensibilité, duquel naissent les émotions qu'on aime à trouver dans ces sortes d'ouvrages, n'en est point exclus; mais

on peut reprocher à l'auteur de ne l'avoir pas assez employé. On le regrette d'autant plus qu'elle en a tous les moyens, et que plus d'un trait de ce genre, répandu dans l'ouvrage, et surtout dans le premier volume, qui pourra, par cette raison, être préféré par un grand nombre de lecteurs, a un charme et un naturel qui décèlent que cette manière serait facilement la sienne. En s'y abandonnant davantage, elle aurait fait un heureux échange des événements, dont son ouvrage est un peu surchargé, pour les développements du cœur, qui y manquent d'étendue et d'abondance. Ces fictions en sont l'histoire, et celle-là se compose plus de sentiments que de faits. La perfection, et l'auteur de *Stella* a droit d'y prétendre, consiste à ne jamais exagérer les uns, à ne jamais choquer la vraisemblance dans les autres; il faut surtout se dire, en se livrant à ce genre de composition, que le plus grand ennemi du roman est le romanesque.

Ce roman est attribué à M.<sup>me</sup> de Fleurieu, femme du conseiller d'état de ce nom, qui jouit lui-même de la réputation la mieux méritée, comme géographe et comme marin. Cette famille est, depuis longtemps, recommandable par son amour des sciences et des arts. C'est à l'un des frères du conseiller d'état, que Voltaire adressa un jour ces quatre vers :

Egalement à tous je m'intéresse,  
Je vois partout les vertus, les talens;  
Que l'on écrive au père, à la mère, aux enfants,  
C'est au mérite qu'est l'adresse.

M.

*LEÇONS d'anatomie comparée de G. CUVIER, membre de l'Institut national, professeur au collège de France, et à l'école centrale du Panthéon, etc. Recueillies et publiées sous ses yeux ; par C. DUMÉRIL, chef des travaux anatomiques de l'école de médecine de Paris ; 2 vol. in-8.° Paris, chez Baudouin, imprimeur de l'Institut national des sciences et des arts : an 8*

CE titre pourrait faire craindre à quelques lecteurs que l'ouvrage que nous annonçons ne contînt pas bien rigoureusement la doctrine du C. Cuvier ; mais la déclaration de ce célèbre anatomiste doit écarter toutes les inquiétudes : « J'ai revu, dit-il, « le manuscrit du C. Duméril avec le plus grand « soin : j'ai suppléé partout les faits de détail qui « n'étaient pas susceptibles d'être exposés dans des « leçons publiques ; j'ai rectifié les choses que j'avais « pu avancer trop légèrement ; j'ai ajouté ce que « mes dissections et mes lectures m'ont appris, « depuis que j'ai fait les leçons auxquelles elles « se rapportent ; et je n'hésite point aujourd'hui « à reconnoître cet ouvrage comme le mien, et à « avouer toutes les assertions qui y sont contenes. »

On peut, on doit donc le regarder comme ayant été écrit sous la dictée du C. Cuvier. Quant à l'espace qu'il embrasse, l'auteur ne le présente que comme une espèce d'abrégé ou de programme de l'ouvrage dont il s'occupe. C'est avec la même modestie, ou le même sentiment de ses forces, qu'il regarde presque comme un jeu la simple anatomie

comparée, aujourd'hui que la riche collection du muséum d'histoire naturelle, présente, dans le plus bel ordre et dans le plus grand développement, toutes les parties du corps animal, depuis les espèces qui s'approchent le plus de l'homme par leur perfection, jusqu'à celles où l'on n'aperçoit plus qu'une pulpe à peine organisée. Il n'est pas moins empressé à rendre justice aux savants morts ou vivants qui l'ont précédé dans la carrière qu'il parcourt avec tant de succès : il montre surtout la vénération la plus profonde pour la mémoire de Daubenton et de Vicq-d'Azyr \* ; le premier, par ses immenses travaux, créa, en quelque sorte, l'anatomie comparée ; les connaissances profondes, les conceptions heureuses du second annonçaient qu'il la porterait à son dernier développement ; mais, enlevé dans la force de l'âge, il a trompé toutes nos espérances. Le C. Cuvier se persuade que Vicq-d'Azyr ne sera jamais remplacé. L'ouvrage que nous annonçons prouve qu'il l'est dignement.

Les fonctions de l'économie animale se rapportent à trois ordres : le premier comprend les fonctions animales qui se réduisent aux facultés de sentir et de se mouvoir ; le second s'étend aux fonctions vitales qui embrassent la digestion, l'absorption, la circulation, la respiration, la transpiration et les sécrétions. La génération, destinée à maintenir chaque espèce, est une fonction du troisième ordre.

Les deux volumes qui paraissent contiennent les organes des fonctions animales, c'est-à-dire, du

\* Le premier vient d'être loué par deux disciples dignes de lui, le C. Lacépède et le C. Cuvier. Le discours du C. Lacépède est imprimé, et se vend chez Plassan.



mouvement et des sensations , considérés dans toutes les classes d'animaux et dans toutes les variétés qu'y occasionnent certaines espèces. Le premier s'exécute, au moyen des muscles et des os ; les secondes s'effectuent à l'aide des nerfs. Le réservoir commun de ces derniers , leur distribution , leur épanouissement dans les différents organes , leur action variée forment , avec tous leurs accessoires , l'objet du second volume. Le premier est entièrement consacré aux organes du mouvement. Après avoir détaillé leurs formes , leurs connexions et leurs rapports , l'auteur les considère en action , et traite de la station , de la marche , de l'action de saisir et de grimper , du saut , de la natation et du vol.

Voilà en substance le matériel de l'ouvrage ; mais il faut le lire tout entier pour en connaître tous les genres de mérite. On y trouve , à la fois , et cette pénétration qui approfondit son objet ; et cette sagacité qui saisit le trait caractéristique ; et cette sagesse qui s'arrête à propos ; et cette mesure qui se circonscrit dans de justes limites ; et ce discernement , enfin , qui subordonne les différentes parties , qui les lie entr'elles , qui les éclaire les unes par les autres , et fait voir au delà même de ce qu'il montre. Il n'est aucun lecteur qui n'accorde au C. Cuvier tous ces genres de talents. Il a perfectionné la science à l'âge où les autres ne font que la commencer.

J. M.

---

## V A R I É T É S.

*ENTREVUE du capitaine TURNER avec TEE-SHOO-LAMA, traduite des Recherches asiatiques, ou Mémoires de la société de Calcuta, tom. VI, page 199 et suiv.*

L'INDE est à la fois le berceau de toutes les superstitions et la source de toutes les richesses. Les Anglais, maîtres de ce beau pays, ménagent avec soin les premières, pour jouir paisiblement des secondes. Les recherches de la société de Calcuta vont jeter un grand jour sur l'histoire ancienne et moderne de ces peuples. Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs, en leur donnant une traduction de quelques-uns des mémoires les plus curieux qu'elle a publiés. Voici l'entrevue du capitaine Turner avec le *Grand-Lama*. On sait que les prêtres indiens publient que ce dieu visible ne meurt jamais, ou du moins que si son ame se sépare un moment de son corps, elle rentre aussitôt dans le corps d'un autre enfant qui le remplace; et que, sous une autre forme, elle est toujours la même. Le Grand-Lama ressuscité n'avait que dix-huit mois quand le capitaine Turner fut introduit auprès de lui. Rien n'est plus singulier que les détails de cette visite \*.

\* Le *Voyage* de ce capitaine au *Thibet* a été annoncé dans le second numéro du *Mercury*. On le traduit en français.

*C O P I E des détails donnés par M. TURNER ,  
sur son entrevue avec TEESHOO LAMA , au  
monastère de Terpaling.*

De Patna , 2 Mars 1784.

LE 3 décembre 1783 j'arrivai à *Terpaling* , situé sur le sommet d'une haute montagne , et il étoit à peu près midi lorsque j'entrai dans le monastère bâti depuis peu pour recevoir *Teeshoo-Lama* ; il réside dans un palais , au centre du monastère , qui occupe un espace d'un mille de circonférence , renfermé par un mur. Les différents bâtimens qui entourent le palais servent à loger les trois cents *Gylongs* , prêtres du pays , nommés pour faire le service religieux auprès de *Teeshoo-Lama* , jusqu'à ce qu'il soit transféré au monastère et placé sur le *musnud* de *Teeshoo-Loomboo*. Ce n'est pas l'usage ici , non plus qu'à *Bootan* , de faire des visites le jour de l'arrivée , ainsi nous profitâmes de ce jour pour nous reposer , et nous nous contentâmes d'envoyer et de recevoir des messages.

Le 4 au matin , il me fut permis de rendre visite à *Teeshoo-Lama*. Je le trouvai assis , en grande cérémonie , sur son *musnud* , à sa gauche étoient son père et sa mère , et à sa droite , l'officier nommé pour veiller particulièrement sur sa personne. Le *musnud* est composé de coussins entassés les uns sur les autres , de manière à former un siège élevé de quatre pieds au dessus du plancher ; le siège étoit couvert d'une étoffe de soie brodée , et les côtés étoient décorés de pièces de soie de différentes couleurs , suspendues par le haut et tombant jusqu'au bas du *musnud*. A la demande particulière du père de *Teeshoo-Lama* , M. Saunders et moi étions vêtus à l'anglaise.

Je m'avançai, et, suivant la coutume, je présentai un mouchoir de *pilong* blanc, étoffe indienne; je remis ensuite entre les mains du Lama un cordon de perles et de corail, présent du gouverneur, tandis qu'on déposait devant lui les autres présents. Après avoir rempli la cérémonie de l'échange des mouchoirs avec son père et sa mère, nous nous assîmes à la droite de *Teeshoo-Lama*.

Tous ceux qui avaient eu ordre de m'escorter furent admis en la présence du Lama, et il leur fut permis de se prosterner devant lui. L'enfant tourna les yeux vers eux, et les reçut avec l'expression de la gaieté et de la satisfaction. Son père me dit ensuite en langue du Tibet, qui me fut expliquée par l'interprète, que *Teeshoo-Lama* dormait ordinairement jusqu'à cette heure, mais que ce matin il s'était réveillé de très-bonne heure, et qu'on n'avait jamais pu le faire rester au lit; car, ajouta-t-il: « Les Anglais étaient arrivés, et il ne pouvait pas dormir. » Pendant tout le temps que nous restâmes dans l'appartement, j'observai que le Lama avait presque toujours les yeux fixés sur nous: lorsqu'il ne restait plus de thé dans nos tasses, il paraissait mal à son aise; et, jetant sa tête en arrière et fronçant les sourcils, il murmurait, car il ne pouvait pas parler, jusqu'à ce qu'on les eût remplies de nouveau. Il tira d'une coupe d'or, qui contenait des sucreries, un peu de sucre brûlé, et, en tendant le bras, il fit signe à ceux de sa suite de me le donner; il en envoya, de la même manière, à M. Saunders qui était avec moi. Quoique je ne rendisse visite qu'à un enfant, je me trouvais dans la nécessité de dire quelque chose, car on m'avait donné à entendre que, quoiqu'il ne pût pas parler, il ne fallait pas conclure de là qu'il ne pouvait pas entendre. Néanmoins, l'impossibilité dans laquelle il était de répon-

dre, m'épargna bien des mots, et je me contentai de lui dire que le gouverneur-général, en apprenant son décès en *Chine*, avait ressenti une affliction profonde; qu'il n'avait cessé de déplorer son absence, que lorsque le nuage qui était venu couvrir cette nation de deuil, avait été dissipé par son retour au monde; et qu'alors la joie qu'il avait ressentie avait été plus vive, s'il est possible, que la douleur dont il avait été accablé d'abord. J'ajoutai, que le gouverneur désirait qu'il continuât longtemps à éclairer le monde par sa présence, espérant que l'amitié qui subsistait depuis si longtemps entr'eux, loin d'être diminuée, acquerrait au contraire un plus haut degré de force, et que, tant qu'il continuerait de traiter mes compatriotes avec bonté, il en résulterait un commerce très-étendu entre ses prosélytes et les sujets de la Grande-Bretagne. L'enfant, tourné vers moi, me regardait fixement, et d'un air fort attentif; et, tandis que je parlais, il faisait des mouvements de tête souvent répétés, mais lents, comme s'il eût entendu et approuvé chaque mot, mais il ne put rien répondre. Son père et sa mère, qui avaient été présents tout le temps de ma harangue, regardaient leur fils d'un œil plein de tendresse, et exprimaient, par un sourire, combien ils étaient satisfaits de la conduite du jeune *Lama*. Toute son attention était portée vers nous; il était tranquille, composé, ne jetant jamais les yeux sur ses parents, comme s'il eût été alors sous leur influence. Quelques peines que l'on ait prises pour rendre ses manières aussi régulières, je dois avouer cependant que, dans cette occasion, sa conduite me parut très-naturelle, et que je ne m'aperçus pas qu'il fût dirigé par aucune action ou signe d'autorité.

Le spectacle auquel j'étais venu prendre part était trop nouveau et trop extraordinaire, quelque petit,



quelque ridicule même qu'il paraisse à quelques-uns, pour ne pas exiger de moi une grande attention, et, par conséquent une observation scrupuleuse.

*Teeshoo-Lama* est actuellement âgé d'environ 18 mois. Il ne proféra pas une seule parole, mais il fit les signes les plus expressifs; et il est étonnant avec combien de dignité et de bienséance il se conduisit. Il a le teint de cette couleur que nous appelons, en Angleterre, *châtain clair*; de beaux traits, de petits yeux noirs, un air expressif et animé; enfin, je le regardai comme l'un des plus beaux enfants que j'eusse jamais vus. Je ne parlai que fort peu à son père: il me dit qu'il avait ordre de me traiter, pendant trois jours, pour *Teeshoo-Lama*, et il me pria, avec tant d'instances, de rester un jour de plus pour lui, que je ne pus m'empêcher de me rendre à ses prières. Il nous invita ensuite à un repas qu'il se proposait de nous donner à quelque distance du monastère; après avoir accepté son invitation, nous primes congé et nous nous retirâmes.

Dans l'après-midi, je fus visité par deux officiers de la maison du *Lama*, qui, tous les deux, veillent directement sur sa personne. Il restèrent à converser avec moi pendant quelque temps, s'informèrent de M. Bogle, qu'ils avaient vu tous les deux; et, après avoir observé combien il était heureux que le jeune *Lama* nous eût regardé avec autant d'attention, ils me parlèrent de l'attachement qu'avait toujours eu le dernier *Teeshoo-Lama* pour les *Anglais*, et me dirent que celui d'aujourd'hui essayait souvent à prononcer le nom des *Anglais*. J'encourageai cette idée, dans l'espoir qu'ils fortifieraient ces heureuses dispositions chez le *Lama*, à mesure qu'il avancerait en âge; ils m'assurèrent que, lorsqu'il commencerait à parler, ils lui apprendraient aussitôt à prononcer le nom d'*Hastings*, supposé qu'il l'eût oublié.

Le 6 au matin, je retournai voir *Teeshoo-Lama*, pour lui présenter quelques curiosités que j'avais apportées pour lui du *Bengale*. Ce qui le frappa le plus, ce fut une petite horloge ; il la fit tenir devant lui, observa pendant longtemps les mouvements de l'aiguille des secondes : il l'admira, mais avec gravité et sans montrer aucune émotion puérile. Il n'y eut rien dans cette cérémonie qui différât de la visite du premier jour ; le père et la mère étaient présents. Je restai environ une demi-heure, et je me retirai dans l'intention de retourner prendre congé dans l'après-midi.

Les adorateurs de *Teeshoo-Lama* commencent déjà à arriver en grand nombre pour lui rendre hommage : peu sont admis en sa présence. Tous estiment que c'est un grand bonheur, si on le leur montre seulement par la fenêtre, et s'ils peuvent se prosterner avant qu'il se soit retiré. Il est venu aujourd'hui une troupe de *Kilmaaks* (*Tartares Calmucs*), pour rendre hommage et présenter leurs offrandes au *Lama*. En revenant de rendre ma visite, je les ai vus à l'entrée de la place, en face du palais : chacun d'eux avait ôté son bonnet, et tenait ses mains jointes et élevées à la hauteur de son visage ; ils ont resté plus d'une demi-heure dans cette attitude, les yeux fixés sur l'appartement du *Lama*, et l'inquiétude peinte dans tous leurs traits. A la fin, je pense qu'on le leur a montré, car ils se sont mis tous à la fois à élever leurs mains toujours jointes, au dessus de leur tête, à les remettre ensuite à la hauteur de leur visage, à les abaisser après sur leur poitrine, et enfin à les séparer : pour se prosterner et se relever avec plus de facilité, ils tombaient sur leurs genoux et frappaient leur tête contre la terre ; ils ont répété cette cérémonie neuf fois de suite avec les mêmes mouvements. Ils se sont avancés ensuite

pour remettre leurs présents, qui consistaient en talens d'or et d'argent, et en productions de leur pays; l'officier, nommé pour cela, les ayant reçus, ils se sont retirés, en apparence fort satisfaits.

J'ai appris qu'il n'était point rare de voir faire des offrandes de ce genre, et que de cette source, proviennent, en grande partie, les richesses des *Lamas* du *Tibet*.

Personne ne pense qu'il soit avilissant de s'humilier de la sorte. Ceux dont je viens de parler étaient venus exprès pour remplir ce devoir pieux, et composaient la suite d'un homme d'un rang supérieur, qui paraissait apporter plus de solennité que tous les autres à cette cérémonie; il portait une magnifique robe de satin, doublée de peaux de renard, et un bonnet surmonté d'une aigrette de soie écarlate, qui retombait sur les côtés tout autour, et bordé d'une large bande de fourrure de *Sibérie*.

Je suis allé, cet après-midi, comme j'en étais convenu, faire ma dernière visite à *Teeshoo-Lama*: j'ai reçu ses dépêches pour le gouverneur-général; et ses parents m'ont chargé de deux pièces de satin, aussi pour le gouverneur, et de beaucoup de compliments.

Ils m'ont présenté une veste doublée de peaux d'agneaux, en m'assurant beaucoup qu'ils se ressouviendraient longtemps de moi, et en observant que *Teeshoo-Lama* n'était encore qu'un enfant qui ne pouvait pas parler, mais qu'ils espéraient me revoir lorsqu'il serait plus avancé en âge. J'ai répondu que, par la faveur du *Lama*, je comptais visiter encore ce pays, que j'attendrais, avec bien de l'impatience, le moment où il monterait sur le *musnud*, et qu'alors je me regarderais comme fort heureux de trouver l'occasion de lui présenter mes respects. Après quelques assurances réciproques d'estime et de considération, j'ai terminé



ma visité; j'ai reçu les mouchoirs, et ai pris congé. Je dois me remettre en route, pour le *Bengale*, demain matin à la pointe du jour. *Signé*, Samuel TURNER.

*Copie conforme.*

E. HAY, secrétaire du gouverneur-général  
et du conseil.

P. S. Au reste, on trouve là plupart de ces détails dans les relations de quelques missionnaires jésuites qu'on ne lit plus. Le capitaine Turner ne fait que répéter en partie ce que nous avait appris déjà le P. Gerbillon, qui, en 1688, fut témoin du même spectacle, dans une ambassade de la Chine au Thibet. Malgré les égards qu'on a pour les Anglais dans l'Inde, il paraît cependant que le Grand-Lama ne les traite pas avec autant de distinction que les pieux Indiens. On n'ignore pas quel est le genre de bienveillance qu'il exerce envers ses favoris. C'est ce que Voltaire exprime dans des vers burlesques de sa vieillesse, quand il permettait tout à sa muse trop cynique et trop négligée.

Ici, du Grand-Lama les reliques musquées

Passent de son derrière au cou des plus grands rois.

Delille, dans son Poème sur l'Imagination, en peignant toutes les bizarreries des superstitieux, s'exprime, à ce sujet, en vers plus poétiques et plus nobles. Il s'adresse aux dévots de l'Inde, et leur dit :

.....Le Grand-Lama digère :

Attendez que du jour l'astre majestueux

Sèche, de ses rayons purs et respectueux,

Ce rebut adoré des festins qu'il consomme,

Qui trahit dans un dieu les vils besoins de l'homme.

Voilà vos bracelets, vos colliers, vos bijoux;

Un excrément divin vous enorgueillit tous.

## S P E C T A C L E S.

T H É A T R E F R A N Ç A I S.

*Rentrée du C. LARIVE.*

**LARIVE** est le seul acteur, d'une réputation méritée, qui manquait à la réunion des anciens comédiens français ; et sa rentrée au théâtre, dans une pièce qui a fondé la gloire de notre scène, réunissait tous les genres d'intérêts : aussi, dans la foule innombrable des spectateurs, si l'on a pu remarquer des hommes à qui le *Cid* et *Larive* étaient également inconnus, nous avons distingué, de notre côté, plusieurs de ces vieux connaisseurs, de ces juges incorruptibles qui conservent religieusement le dépôt des traditions dramatiques, et presque tous les pensionnaires retirés de la comédie, qui venaient applaudir au retour d'un camarade, formé par leur exemple et par leurs leçons.

On a trouvé généralement que les défauts connus de cet acteur s'étaient augmentés pendant son séjour en province, où les applaudissements sont ordinairement prodigués aux éclats de la voix et à l'exagération des sentiments. *Larive* abuse de la beauté de son organe ; il récite quelquefois avec une emphase choquante, et cette emphase est presque toujours chez lui le signal d'un contre-sens : mais il est évident que ces défauts ne sont que des habitudes contractées pour plaire à des juges peu délicats ; car la déclamation de *Larive* est naturellement aussi juste que brillante, et n'a jamais cette lenteur fastidieuse qui semble caractériser la nouvelle

école du théâtre français. Il a mérité tous les applaudissements qu'il a reçus dans le beau récit du combat contre les Maures. En général, il suit d'assez près les grands modèles, et ses succès sont aussi honorables pour ses maîtres, qu'instructifs pour ses jeunes rivaux.

E.

---

*Reprise du ROI LÉAR.*

LA tragédie du Roi Léar qui obtint, en 1783, le plus brillant succès, vient d'être reprise sur le Théâtre Français, et n'a pas attiré la même affluence. Elle fut composée dans un temps où un parti considérable de gens de lettres s'était ligué contre les chef-d'œuvres de notre théâtre, et croyait qu'il n'y avait de véritables beautés tragiques que dans les pièces de *Shakespeare*.

Le C. *Ducis*, quoique loin de partager cet engouement, crut voir dans ce poète, plus barbare que sublime, de nouvelles conceptions dramatiques, des sentiments exprimés avec autant de vérité que d'énergie, des caractères originaux et susceptibles de produire de grands effets par leur âpreté sauvage : il ne s'aperçut pas que, peu digne d'être comparé aux Grecs qui l'ont précédé et aux Français qui l'ont suivi, le poète anglais ne pouvait leur opposer que les productions d'un talent sans instruction et sans culture ; que, chez lui, le naturel était presque toujours confondu avec la trivialité ; que ses tableaux ne présentaient aucune forme régulière ; qu'enfin l'attitude de ses personnages manquait de grace et de noblesse.

Un coup-d'œil sur les principales pièces de *Shakespeare* prouverait la vérité de ces assertions, sur lesquelles

il est inutile d'appuyer davantage ; mais, pour donner une idée plus frappante de ce contraste du théâtre anglais avec les théâtres grecs et français, j'en indiquerai la différence, sans m'écarter de l'objet de cet article.

Le sujet du Roi Léal a beaucoup de rapport avec celui d'Œdipe à Colonne. Les deux pièces peignent un monarque dépouillé de diadème, et un père chassé par des enfants qu'il a trop aimés. En les comparant l'un et l'autre, j'opposerai donc le C. Ducis à Sophocle et à lui-même.

Je commencerai par donner une idée de la fable du Roi Léal, extrêmement compliquée dans Shakespéar, et très-simplifiée par le C. Ducis.

Léal, roi d'Angleterre, eut trois filles : *Volnérille*, *Régane* et *Helmonde*. Les deux premières furent mariées ; l'une au duc d'*Albanie*, l'autre au duc de *Cornouailles* : elles trouvèrent le moyen de décider leur père à se dépouiller de ses états en faveur de ses deux gendres, de l'irriter contre leur jeune sœur Helmonde, et de la lui faire maudire et chasser. Le royaume étant partagé entre le duc de Cornouailles et le duc d'*Albanie*, Léal fixa sa résidence chez Volnérille, épouse de ce dernier. Le duc d'*Albanie*, prince vertueux, eut pour lui le respect et les égards qu'il lui devait ; mais, pendant un voyage qu'il fit à la cour du duc de Cornouailles, Volnérille fit éprouver à son père de si mauvais traitements qu'elle le contraignit à quitter son palais. Le vieillard, dont la raison fut altérée par tant d'ingratitude, prit la route du royaume de son autre fille, espérant trouver près d'elle des soins consolateurs et une paisible retraite ; mais Régane et son époux, craignant qu'il ne voulût leur reprendre le diadème, non contents de lui refuser un asyle, conspirèrent sa mort, et auraient exécuté leur parricide projet, si le

duc d'Albanie ne s'y fût opposé. Cependant Léar, abandonné, proscrit, se souvint de la malheureuse Helmonde, et commença à se repentir de l'avoir traitée avec tant d'injustice. Cette tendre fille le trouva dans la forêt où il était errant; elle le secourut, le consola et se dévoua à son malheur. Il restait à Léar un fidèle partisan dans le comte de *Kent*, père de deux fils, dont l'un, nommé *Edgard*, aimait Helmonde. Ce dernier leva un parti en faveur du vieillard, vainquit son perfide gendre, et le remplaça sur le trône. Léar, rendu à la raison, mais se sentant trop faible pour régner, unit *Edgard* à Helmonde, et les couronna tous deux.

Cette fable, très-compiquée, présente plusieurs défauts, dont le principal est d'anéantir l'intérêt que devrait inspirer le personnage principal, en lui ayant fait proscrire la plus vertueuse de ses filles. Elle présente des situations forcées et invraisemblables; elle contraint l'auteur à donner des sentiments atroces aux persécuteurs d'un père et d'un vieillard sans défense et privé de la raison; elle nécessite une multitude de personnages qui, concourant isolément à l'action, l'embarrassent et la rendent confuse.

La fable de l'*Edipe* grec me semble infiniment plus simple, plus sage et plus naturelle.

Un roi coupable, mais digne d'excuse, parce que le sort l'a entraîné au crime, chassé de son palais, dans sa vieillesse, par deux fils ingrats; mais secouru et soulagé par sa fille; aveugle et réduit à demander sa nourriture à la pitié dédaigneuse, arrive à Colonne, où il est accueilli par *Thésée*, où il revoit un de ses fils déjà puni de son ingratitude, et où il meurt, en devenant, pour Thèbes et pour Athènes, un trésor précieux, dont ces deux villes se disputent la possession.

C'est cette fable, aussi belle que touchante, qui a fourni au C. Ducis sa meilleure tragédie.

## 122 MERCURE DE FRANCE,

Pour donner une idée de la différence de l'une et de l'autre pièce, je citerai deux morceaux de l'auteur français qui a traité les deux sujets. Ils expriment les mêmes sentiments, et ils peuvent indiquer la manière de Sophocle et celle de Shakespéar.

Léar maudit Régane et Cornouailles :

- « O toi nature, écoute ma prière !  
« A ce couple inhumain, si jamais ta bonté  
« Réservait les présents de la fécondité ;  
« Si leur hymen devait, fidèle à tes promesses,  
« D'un enfant à ce monstre accorder les caresses,  
« Trompes, trompes ses vœux, et suspends ton dessein,  
« Sèches-en l'espérance et le fruit dans son sein ;  
« Ou plutôt, pour former des enfants dignes d'elle,  
« Exauce en ta fureur les vœux de la cruelle ;  
« Que ton instinct vengeur lui fasse idolâtrer  
« Un fils qui s'étudie à la désespérer,  
« Qui tourne en ris moqueurs les soins de sa tendresse,  
« Qui hâte sur son front les traits de la vieillesse,  
« Qui la fasse expirer dans de longues douleurs ;  
« Et qu'alors elle avoue, en dévorant ses pleurs,  
« Qu'un serpent irrité, dans sa blessure horrible,  
« Lance un dard moins aigu, moins brûlant, moins sensible,  
« Que le supplice affreux d'avoir pu mettre au jour  
« Des enfants scélérats qui trompent notre amour. »

Œdipe maudit *Polinice* :

- « Toi, vas-t-en, scélérat, ou plutôt reste encore  
« Pour emporter les vœux d'un vieillard qui t'abhorre.  
« Je rends grâce à ces mains qui, dans mon désespoir,  
« M'ont d'avance affranchi de l'horreur de te voir.  
« Vers Thèbes, sur tes pas, ton camp se précipite ;  
« J'attache à tes drapeaux l'épouvante et la fuite :  
« Puissent tous ces sept chefs qui t'ont juré leur foi,  
« Par le même serment, s'armer tous contre toi !  
« Que la nature entière, à tes regards perfides,  
« S'éclaire, en pâlisant, du feu des Euménides !

## V E N D E M I A I R E   A N   I X.   123

- « Que ce sceptre sanglant , que ta main croît saisir ,  
« Au moment de l'atteindre , échappe à ton desir !  
« Ton Hécube et toi , privés de funérailles ,  
« Puissiez-vous tous les deux vous ouvrir les entrailles !  
« De tous les champs thébains puisse-tu n'acquérir  
« Que l'espace , en tombant , que ton corps doit couvrir ! »

Je n'ai pas besoin de prouver que l'imitation de Sophocle réunit la simplicité à toute la force tragique , et que celle de Shakespéar , avec beaucoup plus d'apprêt , est moins énergique et moins touchante.

Ces observations ne m'empêchent pas d'apprécier , comme je le dois , le génie tragique qui a inspiré le poète français dans quelques détails du Roi Léar. Plusieurs scènes , surtout dans le quatrième acte , expriment ce que la nature a de plus attendrissant et de plus doux. Enfin , lorsqu'on voit représenter cette pièce , ce n'est qu'en pleurant que la critique se permet d'en relever les défauts.

P.

---

### THÉÂTRE DE L'OPÉRA COMIQUE NATIONAL.

#### *Le Calife de BAGDAD.*

EN ce temps-là , la ville de Bagdad était la mieux policée de tout l'Orient ; et ses habitants étaient les plus braves et les plus discrets de toute la terre.

Et cependant les Arabes du désert venaient enlever les jeunes filles sous ses remparts , quelquefois même jusques dans ses rues.

Et le calife *Isaoul* , qui s'y promenait souvent déguisé , et probablement sans gardes , délivra , tout seul , des mains de ces brigands , une jolie personne , nommée *Zétulbé*.

Et *Zétulbé* disparut aussitôt, en regardant son libérateur.

Et son libérateur la regarda aussi ; et ce regard les rendit amoureux l'un de l'autre.

Et le calife voulut épouser celle qu'il avait regardée.

Et les vieillards de son conseil y consentirent, à condition que ce serait au bout de deux mois, et à la sixième heure de la nuit.

Et, pendant ces deux mois, le calife se promena tous les jours sous les fenêtres de sa maîtresse.

Et il se trouva que *Lémaïde*, mère de *Zétulbé* était une bourgeoise très-philosophe et très-raisonneuse.

Et elle avait refusé sa fille à l'émir *Missour*, parce qu'elle était jolie, et qu'il était laid.

Et elle devait au cadî cent sequins qu'elle ne payait point, parce qu'elle ne les avait pas.

Et tous deux étaient ses ennemis.

Or, en ce temps-là, les hommes entraient chez les femmes, dans les pays mahométans, aussi librement qu'on entre aujourd'hui chez les danseuses de l'Opéra.

Et les servantes de Bagdad connaissaient très-bien les mœurs de Paris, de Naples, de Madrid, de Berlin, d'Edimbourg et de Londres.

Et elles mettaient ces mœurs en ariettes ou en ballets.

Et, pendant que la servante de *Lémaïde* dansait l'anglaise, le calife entra, déguisé en Arabe du désert.

Et *Zétulbé* reconnut son amant, que *Lémaïde* prit pour un voleur.

Et il leur dit qu'il s'appelait *Ilbondocani*.

Et ce nom, qu'*Isaoul* prenait dans tous ses déguisements, le faisait reconnaître de tous ses officiers civils et militaires ; ensorte que le secret n'était connu que de cinq ou six mille personnes qui ne le trahissaient jamais.



Et *Ilbondocani* dit qu'il venait épouser *Zétulbé*.

Et *Lémaïde* le prit pour un fou.

Et le cadî, qui venait demander son argent, s'enfuit plus mort que vif, au seul nom d'*Ilbondocani*.

Et le Calife revint, à la sixième heure de la nuit, après avoir fait donner une fête à sa maîtresse, et lui avoir envoyé 20 mille sequins dans une cassette, ornée de pierres précieuses.

Et le vieux émir *Missour* envoya des gens armés, pour arrêter *Lémaïde*, comme recéleuse et complice des Arabes du désert.

Et les gens armés tombèrent tous à genoux, au nom d'*Ilbondocani*.

Et alors *Lémaïde* le prit pour un sorcier.

Et son neveu *Guyalmin*, que le calife avait fait émir, vint chez elle au milieu de la nuit, pour lui apprendre cette nouvelle.

Et le calife se cacha dans le cabinet de *Lémaïde*, pour n'être pas vu.

Et tout-à-coup il en sortit couvert d'or et de pier-  
reries, revêtu des marques de sa dignité.

Et il épousa sa maîtresse.

Et le mariage fut célébré par un ballet détestable.

Et de ce conte, digne des *Mille et une nuits*, on a fait un opéra-comique.

Et la musique en est gaie, spirituelle, même savante.

Et l'ouvrage a le succès le plus brillant.

Et ce succès est mérité, parce qu'une intrigue incroyable, des situations amusantes, des paroles qu'il est inutile d'entendre, et des airs qu'il est agréable de retenir, font un opéra-comique parfait.

E.

## A N N O N C E S.

**HISTOIRE** des principaux événements du règne de Guillaume II, roi de Prusse; et **Tableau** politique de l'Europe, depuis 1786 jusqu'en 1796, contenant un précis des révolutions de Brabant, de Hollande, de Pologne et de France; par L. P. SÉCUR, l'aîné, ex-ambassadeur. *Paris, chez Buisson, rue Haute-Feuille, n.º 20; an 9.*

Les faits historiques et les anecdotes secrètes, que renferme cet ouvrage, doivent exciter une grande curiosité; on en donnera l'analyse. L'exemple de l'auteur prouve, avec tant d'autres, que les graces de l'esprit ne nuisent point à sa solidité, et que le goût des arts agréables peut s'allier au talent du politique et de l'historien.

**PRÉCIS** historique sur Cromwel, suivi de l'Extrait de l'Eikon-Basiliké, ou Portrait du roi; et du Boscobel, ou Récit de la fuite de Charles II.

Le style de ce précis a partout la dignité convenable à l'histoire. Les pensées ont de l'étendue et de la précision; la narration, de l'abondance et de la rapidité. On doit au même auteur, un précis historique sur Colomb: il aime à tracer les grandes révolutions; le caractère de son ame et de son style, le rendent digne de les écrire.

On attribue cet ouvrage au C. Langeano. Il va faire paraître une traduction en vers des Eclogues de Virgile. **ARUNDEL et HENRIETTE**, ou les Aventures de deux orphelins, suivies de Montfort, ou le Danger des voyages; traduction de l'anglais de Henriette L.; par MATH. CHRISTOPHE. *Paris, au dépôt général des bonnes nouveautés. An 9; 1800.*

**NELLA ou la CORINTHIENNE**, par M.<sup>me</sup> S. M. L.

## VENDEMIARE AN IX. 127

5 fr., les trois vol. *A Paris, chez l'auteur, rue du Théâtre-Français, n.º 7; an 8.*

**JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE,** etc. par les C. CORVISSART, LEROUX, et BOYER, professeurs à l'Ecole de Médecine de Paris; an 9: chez Migneret, imprimeur, rue Jacob, n.º. 1186, etc.

Il paraîtra chaque mois un cahier d'environ 96 pages in-12. Le nom des auteurs répond du succès de cet ouvrage, qui doit faire suite à l'ancien *Journal de Médecine*, si justement regretté, et qui cessa tout à fait en l'an 2.

**MAPPEMONDE** philosophique et politique, par BRION, père, ingénieur géographe; an 8.

Cette Mappemonde offre des avantages nouveaux, et c'est un grand mérite dans cette sorte d'ouvrages tant multipliés. On y suit facilement, et sans confusion, Cook et La Peyrouse dans leurs longues courses. Des couleurs particulières, appliquées aux différents empires, indiquent la nature de leurs gouvernements. L'Auteur a profité des voyages et des découvertes les plus modernes. Il y a joint un tableau de la population de la terre, dans lequel on ne voit pas sans étonnement, sur 950 millions d'hommes, 620 gouvernés par le despotisme.

**QUINTUS HORATIUS FLACCUS**, editio stereotypa; anno 8.

**POÈMES et Discours en vers de VOLTAIRE**, édition stéréotype; an 8. *A Paris, chez P. Didot l'aîné, et chez FIRMIN DIDOT.*

Tout le monde connaît le mérite des éditions stéréotypes. Le C. Firmin Didot continue à donner au public les bons ouvrages anciens et modernes; rien ne sera désormais plus facile et moins coûteux que d'avoir une bibliothèque choisie. Après la découverte de l'imprimerie, il était difficile de rendre un plus grand service aux sciences.

*PHÆDRI FABULÆ, in quatuor libros, ex æquo divisæ; editore J. S. J. F. BOINVILLIERS, humaniorum litterarum professore. Et Traité succinct de Mythologie, pour l'intelligence de Phèdre et des autres Auteurs.*

Le C. Boinvilliers, déjà connu par plusieurs ouvrages, du nombre desquels sont : *la Grammaire élémentaire latine, et le Manuel latin*, donne une nouvelle preuve de son zèle pour l'instruction de la jeunesse. Tout ce qui pouvait offenser la morale, supprimé ou corrigé, des réflexions et des notes aussi simples qu'utiles; plus d'ordre et plus de méthode dans la disposition des fables; tels sont les avantages de cette édition.

Ce petit abrégé de Mythologie sera d'un grand secours pour faciliter l'intelligence des Auteurs : il expose, avec assez de précision et de clarté les allégories quelquefois si piquantes et si vraies du système mythologique.

L'exécution typographique est très-soignée, et c'est un moyen de plus que l'on ne devrait jamais négliger pour rendre la lecture plus agréable aux élèves.

On se permettra cependant quelques observations : le style du petit traité est quelquefois peu soigné ; on ne saurait approuver, surtout, les changements que l'éditeur a cru devoir hasarder dans quelques Fables de Phèdre, (lib. 4, Fab. 11,) et surtout (lib. 2, Fab. 21).

LE JOURNAL intitulé, *Annales des Arts et Manufactures*, continue avec le plus grand succès et la réputation la plus méritée. En consacrant toutes les découvertes modernes qui intéressent les manufactures, l'agriculture et le commerce, il a droit aux suffrages de tous les artistes et de tous les négociants. Il doit se concilier ceux de tout bon Français, en restituant à l'industrie nationale beaucoup d'inventions utiles, dont l'ignorance et la prévention ont trop souvent fait honneur à l'Angleterre.



# POLITIQUE.

## EXTERIEUR.

### *Détails sur le Sund et Elseneur.*

Septembre 1800.

LE Sund vient de fixer, et fixe encore l'attention de l'Europe; c'est le moment de donner quelques détails sur ce fameux détroit.

Tout le monde sait qu'il sépare l'île de Sécland de la Scanie, ou, si l'on veut, le Dannemarck de la Suède, et que tous les navires qui veulent le passer, de quelque nation qu'ils soient, sont soumis à un droit de péage par le Dannemarck: mais ce qui suit n'est pas aussi généralement connu.

Nous ne dissenterons pas sur l'origine de ce droit, singulier au premier coup d'œil, sur les titres que peut y avoir le Dannemarck, puissance du second ordre qui n'a jamais été assez prépondérante pour imposer un pareil tribut à des états bien plus redoutables que lui.

Il suffit de savoir qu'une sorte de prescription de consentement universel des autres nations a consacré ce droit, et qu'il est justifié d'ailleurs par le soin que prend le Dannemarck d'entretenir constamment différents feux et autres signaux, pour diriger les navigateurs dans une mer semée d'écueils, qu'il faut franchir avant de passer le Sund.

Le péage du Sund, ou, suivant le langage du pays, l'*Ære Sund*, se paie à Elseneur, où est tout au bord, un assez bel édifice destiné au chef de la Douane et à ses bureaux. Sept à huit mois de l'année, les percepteurs

du péage sont fort occupés ; la saison des glaces leur en donne trois , quatre , et quelquefois cinq de loisir. Ils les emploient non pas tout-à-fait à se reposer , mais à revoir leurs comptes et à consommer leurs recouvrements ; car il ne faut pas croire que , pendant la très-courte station de tant de vaisseaux qui traversent le Sund , chacun paie sur le champ la foule de petits articles , dont peut être composé tout le droit qu'on lui demande. A bord de tel navire , venant de Londres ou d'Amsterdam , il peut y avoir des ballots , pour cinquante , pour cent commerçants différents. Or le péage du Sund porte sur deux objets : d'abord sur le corps du navire , ensuite sur la valeur des diverses marchandises qui sont à son bord.

On croirait que cela est très-compiqué , et par conséquent très-long. Point du tout , le Dannemarck a , avec toutes les puissances commerçantes , des traités qui déterminent la quotité des droits sur telles et telles marchandises : ces douaniers d'ailleurs sont assez coulants , et aussi pressés que les navigateurs eux-mêmes ; et puis , quelles sont les difficultés que la routine n'aplanit pas , les longueurs qu'elle n'abrège pas ? En un mot , cette machine est si bien organisée , que le plus impatient marin aurait tort de se plaindre. On a vu paraître devant Elseneur , telle flotte de deux cents voiles ; chaque navire , devait , l'un après l'autre , faire sa déclaration et payer le droit ; eh bien , le dernier n'a jamais eu à attendre plus de vingt-quatre heures.

Quant aux paiements , ils ne se font pas sur l'heure , pour peu qu'ils nécessitent de grands détails. Mais tous les commerçants de l'Europe ont , à Elseneur , un correspondant , sur le compte duquel est mise la somme à payer tel jour , pour tel article , se trouvant à bord de tel vaisseau ; et le correspondant solde ensuite cette somme à loisir.

C'est cet établissement qui , presque seul , donne

quelqu'importance à la ville d'Elseneur ; car , à cela près, comme place de commerce , elle est insignifiante ; elle n'a , d'autre port , qu'une très-petite cale , formée par deux jetées en bois qui se réunissent après avoir figuré une enceinte quarrée. C'est-là que mouillent une quarantaine de très-petites barques , qui , la plupart , servent à faire traverser le Sund , à passer de la côte de Séclande à la côte opposée ; mais quelle est la longueur de cette traversée ? Elle dépend du vent , comme tous les trajets par mer. Il y a des exemples du Sund passé en une demi-heure ; quelquefois on y emploie trois et quatre heures. Une traversée ordinaire dure cinquante à soixante minutes.

Quant à la véritable largeur du Sund , elle n'a été déterminée précisément que dans l'hiver de 1799 à 1800 , que la glace qui unissait ces deux côtes a permis un mesurage exact dans sa moindre largeur , c'est-à-dire , depuis le château de Cronembourg , qui est comme la citadelle d'Elseneur , jusqu'au petit quai d'Hessinborg. Le Sund a quelque chose de plus qu'un demi-mille danois , c'est-à-dire , une très-petite lieue de France.

C'est , au reste , très-gratuitement qu'on affirme depuis deux siècles , peut-être , que tous les navires sont forcés de passer sous le canon de Cronembourg , et que cette circonstance est le principal garant des droits qu'exerce le Dannemarck. A la vérité , du côté de l'île de Sécland , il y a du fond , pour le plus gros vaisseau , jusqu'au pied du mur de Cronembourg , tandis qu'aux approches de la côte de Scanie , le Sund n'a guères que sept à huit pieds de profondeur. Mais , par un vent fort de nord - est , il serait très-facile à des vaisseaux de passer par le milieu du Sund , et assez rapidement pour braver l'artillerie.

Il mouille ordinairement , très-près du Sund , une frégate danoise qu'on appelle le vaisseau de *Garde* , et

qui est destinée à maintenir le bon ordre dans ces parages, et à faire percevoir les droits établis.

A cette frégate étaient venus se joindre, il y a près d'un an, quatre vaisseaux danois, à la suite d'une première querelle suscitée par l'Angleterre. Mais, au mois d'août dernier, aussitôt après le combat de la *Freya*, les Anglais envoyèrent dans le Sund vingt-un vaisseaux de guerre de diverses grandeurs, qui vinrent braver la petite escadre danoise : elle fut obligée de se rapprocher du port de Copenhague ; et, pendant quelques jours, les Anglais semblaient les seuls dominateurs du Sund.

On sait comment cette seconde querelle s'est terminée. Tous les vaisseaux anglais se sont retirés. Le Sund, menacé pendant quelques jours d'être un champ de bataille, n'est plus qu'un passage pour la navigation. Elsenœur n'est plus approché que par des vaisseaux marchands.

Leur nombre, cette année, aura été diminué par l'orage qui a grondé pendant quelques temps sur les côtes de Sécland. Il ne dépassera guères 9000 ; et cependant le montant de tous les droits se rapprochera beaucoup de celui de l'année 1796, pendant laquelle 12,000 vaisseaux passèrent le Sund. C'est que cette année il y a eu une quantité considérable de vaisseaux anglais qui ont emporté, de la Baltique, beaucoup de mâtues et beaucoup de grains, deux des objets qui paient les plus forts droits.

Dans les meilleures années, le produit du péage du Sund ne dépasse pas *sept cent mille rixdalers*. Tel fut celui de l'année 1796. Cette somme, répartie entre 12,000 vaisseaux, est, en vérité, trop modique pour donner lieu à des plaintes fondées, surtout quand on sait ce qu'il en coûte au Dannemarck de soins et de dépenses, pour faciliter aux navigateurs de toute l'Europe les approches et les passages du Sund.



Le commerce de la ville d'Elseneur elle-même, se réduit à très-peu de chose. Il est fait presque en entier par des Anglais, qui font venir par an deux à trois cents pipes d'eau-de-vie, qu'ils revendent en détails et avec un grand profit aux navigateurs qui passent. Ce qui se débite de vins ne mérite pas d'être mentionné; moins encore les très-petites relations mercantiles, entre la côte de Sécland et la côte de Scanie, qui sont rapprochées à peu près comme les rives d'un grand fleuve. Ne croirait-on point que deux royaumes si voisins, ayant un moyen de communication si prompt, si facile, en profiteraient pour correspondre très-activement? Voilà une de ces mille choses, qui devraient être, et qui ne sont pas. Il arrive, de Scanie à Elseneur, quelques pièces de toile médiocre; et voilà tout.

Les Danois d'Elseneur, ville de quatre mille âmes, affectent une supériorité dédaigneuse sur leurs voisins de la bourgade suédoise d'Helsingborg, qui n'en a pas trois mille. Ils se visitent cependant assez assidument. Le court espace qui les sépare, est surtout franchi par les voyageurs que la curiosité ou les affaires appellent à Elseneur. Il en est peu qui ne se fassent passer à la côte opposée, pour pouvoir dire qu'ils ont respiré, pendant quelques minutes, l'air de la Scanie; qu'ils ont foulé le territoire suédois.

*SUR les possessions et le commerce de la république batave, dans les Indes orientales.*

APRÈS que les Portugais eurent découvert la route aux Indes orientales, en doublant le Cap-de-Bonne-Espérance, établi leur commerce dans ces contrées, et conquis même de vastes possessions en Asie, les Hollandais, alors luttant contre la tyrannie espagnole, se contentoient d'aller chercher les productions des

Indes dans le port de Lisbonne, pour les répandre ensuite dans tous les ports du nord de l'Europe; mais quand l'Espagne eut subjugué le Portugal, et fermé ses ports à ces républicains, qu'elle qualifiait de rebelles, les Hollandais osèrent tenter leur fortune, en suivant la même route.

Bientôt ils virent leur audace couronnée de succès : ils chassèrent les Portugais de plusieurs de leurs possessions, s'y établirent à leur place, formèrent d'autres établissements, ainsi que des liaisons avantageuses avec les princes et les habitants de ces pays; ce qui leur assura, pendant un laps de temps, le commerce presque exclusif de toutes les marchandises des Indes, mais particulièrement des épiceries.

Le premier but des expéditions tentées par des particuliers qui se réunissaient en compagnie, fut simplement le commerce, l'achat aux Indes des productions du pays, pour les rendre en Europe. Mais bientôt on s'aperçut que ce commerce ne pouvait se faire comme celui qui se fait en Europe, de nation à nation. Il fallait se défendre contre les Portugais, les attaquer même; on devait se faire respecter des princes du pays, avoir des magasins pour garder les marchandises, qu'on devoit acheter en avance, protéger ces magasins, etc.; de là, la nécessité d'avoir des forts. On en prit aux Portugais; on en bâtit d'autres; et enfin ces possessions, ces établissements, formèrent un empire vaste et considérable.

Aussi longtemps que les Hollandais possédèrent presque seuls le commerce exclusif des Indes, ce monopole fut si lucratif qu'il couvrit toutes les dépenses que ses possessions et ces établissements devaient naturellement causer. Le premier but avait été le commerce. La compagnie, formée de tous les particuliers, et de toutes les petites compagnies qui avaient tenté les premières

expéditions , sous la protection de l'état , avait gardé le même principe , le même système. Elle s'éleva à un degré de prospérité qui étonna le monde entier ; mais , vers le milieu de ce siècle , quand les guerres des Anglais et des Français se furent étendues jusqu'aux Indes , où ils avaient su engager les princes du pays dans leurs querelles ; et s'étaient aussi mêlés de leurs différends , la face des affaires changea considérablement. Les Anglais acquirent des domaines immenses dans l'Asie , le Bengale ; et presque toute la presqu'île de l'Indostan leur fut soumise. Non-seulement cela leur assura le commerce exclusif de cette partie de l'Inde , mais en s'emparant aussi des revenus de ces grandes et riches provinces , ils s'assurèrent une recette annuelle de 200 millions de livres tournois au moins. Depuis ce temps , le commerce de la compagnie des Indes hollandaises déperit considérablement , et ne put suffire aux frais immenses de ses établissements , qui augmentaient en nombre , tandis que le bénéfice du commerce diminuait ; la guerre désastreuse de l'année 1780 lui causa des pertes considérables , et la guerre actuelle acheva de la ruiner.

Les Anglais se sont emparés du Cap-de-Bonne-Espérance , de l'île de Ceylan , de Malacca , d'Amboine , de l'île de Banda , et de tous les comptoirs de commerce , au Bengale et sur les côtes de Coromandel , de Malabar et de l'île de Sumatra. Il reste aux Hollandais l'île de Java , leurs établissements sur l'île de Célèbes ou Macassar , l'île de Bornéo , et leur comptoir à Palembang.

Il est incontestable que le commerce des Indes orientales était une branche très-importante du commerce général des Hollandais , et qu'il a beaucoup contribué à la formation et au soutien de la république.

Une courte description des possessions de la répu-

blique batave aux Indes orientales, tant de celles qu'elle possède encore, que de celles qui sont envahies par les Anglais, jettera plus de lumière sur ce sujet.

Sur l'île de Java, la république batave possède les côtes au nord de l'île; Batavia en est la capitale, comme en général de tous ces établissements; le gouverneur-général et le conseil des Indes y résident; l'intérieur du pays est partagé entre plusieurs princes alliés ou vassaux de la république, dont les plus puissants sont : le sultan de Bantam, l'empereur de Java, le sultan de Mataram et plusieurs moindres, comme les sultans de Chériton, le prince de Madura et d'autres. L'île de Java a, à peu près, cent soixante-cinq lieues de long sur trente de large, et une population d'environ cinq millions d'ames. Les productions principales sont : le riz, le poivre, le café, le sucre, le coton, du bois de construction, de l'indigo, des nids d'oiseaux et d'autres objets de moindre conséquence. Les Javanois sont doux et assez civilisés; sous un bon gouvernement, on pourrait en tirer beaucoup d'utilité.

Sur l'île de Célèbes, la république batave possède un fort et quelques moindres établissements : cette possession n'apporte aucun profit, et ne servait que pour s'assurer le commerce exclusif des épiceries. Les peuples de cette île, inquiets et belliqueux, avaient besoin d'un frein pour les empêcher de faire la course et la contrebande avec les nations étrangères.

L'île d'Amboine, avec ses dépendances, est au pouvoir des Anglais. Le girofle y est cultivé exclusivement. On l'extirpait dans l'île de Céram et les autres petites îles qui l'entourent : ces îles sont bien peuplées, et le sol en est fort fertile.

L'île de Banda et quelques autres petites îles dont elle est entourée, sont aussi au pouvoir des Anglais. Les noix de muscade, et par conséquent le macis, y

sont cultivés exclusivement. La population y est peu considérable ; et le sol pierreux et peu fertile , excepté pour les muscadiers.

L'île de Pernate , la principale des Molucques , est encore au pouvoir de la république batave. Par accord avec les princes du pays , à qui on paie des pensions , on détruit dans toutes ces îles tous les girofliers et tous les muscadiers qui y viennent. Il y a des mines d'or , et ces îles sont assez fertiles et bien peuplées , mais de peu de profit , le poste de Pernate étant considéré comme une forteresse qui défend ces possessions. Ainsi les Anglais y ont été repoussés plusieurs fois , depuis la guerre présente , par le brave gouverneur Budach ; tandis que Ceylan , Malaca , Banda et Amboine ont été perdus par la faiblesse de ceux qui y commandaient.

Le comptoir batave , sur l'île de Pinor , où les Anglais ont été aussi repoussés , est de fort peu de conséquence ; de même celui de Banger-Massing , sur l'île de Bornéo , d'où l'on tire du poivre et de l'or.

A Palembang , le comptoir est aussi encore à la république ; on en tire du poivre et de l'étain : ce métal est tiré des mines de l'île de Banca , lesquelles sont fort riches.

Malaca est un fort , qu'on considérait ci-devant comme une clef de l'Inde. Cette place servait à assujettir tous les petits princes qui demeurent sur la presqu'île de Malaca , et la côte orientale de l'île de Sumatra , et à s'assurer le commerce exclusif dans le détroit de ce nom. Cette place est nécessaire à la république batave , pour la défense de ses possessions et de son commerce dans l'Archipel indien.

Sur la côte occidentale de l'île de Sumatra , la compagnie hollandaise des Indes avait plusieurs comptoirs ou établissements de commerce ; que les Anglais ont aussi pris pendant cette guerre. La compagnie y vendait des toiles de coton et de l'opium , et en tirait

de la poudre d'or. Les Anglais y ont aussi, depuis longtemps, des établissemens de commerce, qui, cependant ne sont pas de grande conséquence.

Au Bengale, et sur les côtes de Coromandel et de Malabar, la compagnie hollandaise avait des comptoirs, ou loges de commerce, où elle faisait vendre des épiceries, du cuivre du Japon, etc., et acheter des toiles, tant pour les marchés de l'Europe, que pour ceux de l'Archipel indien. Mais depuis la moitié de ce siècle, que les Anglais se sont arrogés la souveraineté sur ces pays, les profits de la compagnie y ont été très-médiocres.

Sur l'île de Ceylan, la république possédait les côtes; et le commerce exclusif de la cannelle donnait un bénéfice considérable. Cette île est très-fertile et très-peuplée. Le café, le poivre, le coton, et beaucoup d'autres productions y viennent très-bien; de sorte qu'indépendamment de la culture et du commerce de la cannelle, cette île, considérée comme colonie ou comme possession territoriale, pourrait être de beaucoup d'utilité à ses possesseurs. Le voisinage des possessions les plus puissantes des Anglais, y rend une grande garnison et des places fortes nécessaires, ce qui occasionne de grandes dépenses pour la conservation et la défense de cette île. Le roi ou empereur de Candie, est le souverain de l'intérieur de l'île; cependant, pour de bonnes troupes, sa puissance n'est pas redoutable.

Le port de Trinquemalé, sur la côte nord-est de l'île, est le plus beau port de l'Inde, surtout puisqu'il n'y en a pas d'autre sur les côtes de Coromandel et du Bengale, et même aucune rade où des vaisseaux puissent mouiller dans la saison des ouragans, ce qui est fort incommode pour des escadres, en temps de guerre. Aussi la puissance, qui est en possession du

Port de Trinquemalé , peut être envisagée comme ayant l'empire des mers dans cette partie de l'Inde , depuis le golfe arabique jusqu'au détroit de Malaca.

Le Cap de-Bonne-Espérance , à présent aussi envahi par les Anglais , est la seule possession de la république batave aux Indes orientales , que l'on puisse proprement appeler colonie. Cet établissement ne fut formé , dans le dernier siècle , que dans la vue de servir de place de relâche aux vaisseaux de la compagnie , allant et venant des Indes. Mais les colons se multiplièrent , et s'étendirent bientôt jusques dans l'intérieur des terres. Le vin et le bled y viennent à merveille ; mais le système monopoliseur de la compagnie , seul marchand où elle est le maître , et jalouse des intérêts de ses propres sujets , a étouffé , dans le berceau , la prospérité de cette colonie. Ne pouvant vendre le superflu de leurs productions qu'à la compagnie , qui n'y mettait qu'un vil prix , et dont ses employés s'approprièrent encore une grande partie , les colons furent découragés , et se contentèrent de ne cultiver qu'autant qu'il leur était nécessaire pour suffire à l'entretien de leurs familles , et au paiement des impositions dont la compagnie les grevait. C'est ainsi que le Cap-de Bonne-Espérance , de même que les autres possessions de la république batave , aux Indes orientales , sous la domination de la compagnie , ne procuraient pas à l'état autant d'avantages qu'il aurait pu s'en promettre sous une autre administration , parce que le but originaire de la formation de cette compagnie ayant été purement le commerce , on a méconnu , dans la suite , le changement de situation , que les événements et surtout l'agrandissement de la puissance anglaise ont opéré. Mais les possessions coloniales des Hollandais , peuvent sans doute espérer qu'à l'avenir , par une administration bien entendue , où le gouvernement civil

des établissements serait séparé de la direction du commerce, elles verront leurs produits augmenter, l'industrie ranimée multiplier les productions pour le commerce, tandis que celui-ci, affranchi de l'entrave d'un odieux monopole, donnera à l'état et aux individus commerçants, des profits bien plus considérables que ci-devant, sous le régime d'une compagnie qui, cependant, envoyait annuellement environ trente gros vaisseaux aux Indes, et en recevait environ vingt-cinq de retour, chargés de marchandises pour environ quarante millions de livres tournois.

## D A N T Z I C K.

18 septembre.

Nous sommes ici plus à portée que dans le reste de l'Europe, de connaître ce qu'on peut savoir de vrai sur l'Empire de Russie; nous avons beaucoup étudié et comparé, depuis quatre ans, tout ce que nous lisions, tout ce que nous savions de certain, venant de la Russie même, sur Paul premier, sur son caractère, ses actions, ses principes, ses habitudes, et en même temps tout ce que nous lisions dans les journaux du milieu et du midi de l'Europe.

Nous en avons conclu que ce prince, comme il était naturel, en temps de guerre, et ce qui prêtait encore à l'injustice, dans des temps de passions violentes, était beaucoup mieux connu de près que de loin; on a parlé de sa vivacité, de sa versatilité; et l'histoire, en des moments plus calmes, pourra prouver qu'il ne changeoit point de principes en changeant de conduite, qu'il était seulement toujours loyal, et quelquefois détrompé.

On cite de lui plusieurs traits de bienfaisance, dignes d'être plus connus.

Lorsqu'il crut que la puissance stathoudérienne allait être relevée, il se hâta de rappeler et de recon-



naître l'ancien ministre du stathouder, à Pétersbourg. Celui-ci s'empessa de reprendre une maison et de faire beaucoup de dépenses.

Lorsqu'on sut, peu de temps après, que les Français restaient maîtres de la Hollande, Paul I.<sup>er</sup> crut qu'il devait seul dédommager un homme qu'il avait ruiné; il l'indemnisait de toutes ses dépenses, et lui fit présent d'une très-belle terre.

L'on saura mieux aussi un jour, quand les communications seront plus libres, tout ce qu'a fait Paul I.<sup>er</sup> pour augmenter ou conserver ces magnifiques établissements de bienfaisance nationale, dont le célèbre maréchal de Munich a honoré le règne de Catherine II, et enrichi la Russie.

Il vient d'essayer de rétablir un usage qui seroit d'un très-heureux effet pour son empire; il a passé, et annoncé qu'il passerait tous les ans quelques mois à Moscow. On sait cependant que, pour son goût personnel, il préfère beaucoup le séjour de Pétersbourg.

Veut-on connaître un trait de délicatesse de ce prince, dont on s'est amusé à exagérer ou à inventer plusieurs traits d'une conduite arbitraire ou violente?

On sait que, depuis le commencement de la mission de M. Withworth, ce ministre anglais jouissait, auprès de l'empereur, de tous les privilèges, d'un grand crédit, et même d'une grande intimité.

Paul I.<sup>er</sup> a demandé son rappel, quand il a reconnu qu'il avait été trompé par la politique anglaise. Mais il sentit, en même temps, combien il serait pénible pour celui qu'il avait honoré d'une bienveillance si particulière, d'être exposé à éprouver, en public, beaucoup de froideur, et des traitements fort différents.

L'empereur, pour lui éviter cette mortification, n'a point reçu, pendant plusieurs mois, le corps diplomatique.

12 septembre.

L'apparition d'une frégate anglaise avait fait croire qu'il allait être encore question de quelque nouvelle menace, ou de quelque nouvelle prétention de la part du gouvernement britannique, mais ces conjectures ont été bientôt dissipées. On a su que cette frégate était celle que M. Withworth avait gardée pour son service personnel. Il était allé passer quelques jours en Suède, pour visiter, sur la côte, quelques objets qui excitent la curiosité des étrangers, et surtout le superbe canal qu'on vient de réparer. Il est revenu dans cette ville précisément le jour où la duchesse d'Augustenbourg recevait le corps diplomatique et les personnes les plus distinguées de cette ville, à l'occasion de la cérémonie du baptême du nouveau prince.

Le ministre anglais et les personnes de sa suite, sont venus aussi lui faire leur cour.

On a remarqué qu'ils ne laissaient pas que d'être isolés et un peu embarrassés de leur contenance, que les dernières circonstances ne contribuaient pas à rendre faciles.

Il a paru, dans quelques gazettes allemandes, le prétendu texte de la convention récemment signée, entre le gouvernement anglais et le nôtre. Cette pièce est fausse, quoiqu'elle n'ait point été désavouée. La véritable sera, sans doute, publiée en temps et lieu.

23 septembre.

Il nous est arrivé, il y a cinq jours, un de nos vaisseaux de la compagnie des Indes orientales, qui apporte du sucre, du thé, et plusieurs autres productions de l'Inde.

On a eu, par ce vaisseau, des nouvelles de M. Macé, médecin français, qui a été envoyé en Asie, pour y faire des recherches relatives aux sciences; il envoie

six grandes caisses, pleines d'objets qui tiennent à l'histoire naturelle.

La lettre qu'il écrit en même temps aux correspondants qu'il a ici, est datée de Serampour, 13 février. Il leur mande qu'il va repartir pour la France, mais en traversant l'Asie, et entièrement par terre; que bien des gens veulent l'effrayer, en lui exagérant les difficultés, les dangers d'un pareil voyage; mais qu'il a du courage et de la constance, et qu'il espère réussir.

On a déjà reçu, dans cette ville, par la voie du commerce, l'ukase de Paul I.<sup>er</sup>, qui met embargo sur tous les navires anglais, et défend toute expédition d'argent pour l'Angleterre.

## B A R C E L O N E.

2.<sup>e</sup> jour complémentaire.

Enfin, la maladie devenant plus terrible que jamais à Cadix, on a songé à parfumer les lettres; le dernier courrier nous apprend que, pendant les quatre derniers jours, il est mort sept-cent trente-deux personnes, et vous observerez que, sur cent dix mille habitants de cette belle et malheureuse ville, près de quatre-vingt-cinq mille en sont sorties.

La population immense des faubourgs, n'est presque entièrement composée que d'une étrange espèce d'hommes; leur pauvreté, leur horrible saleté, leur affreux régime diététique, multiplieront les victimes de la cruelle maladie, dans ce repaire de la misère humaine. Puisse-t-il ne pas s'étendre!... Mais je crains l'insuffisance d'un cordon, établi bien tard, et que quelques pauvres franchiront de tous côtés; et la contrebande qui doit propager partout l'épidémie nous fait trembler. Heureusement la Catalogne est à l'autre extrémité de la péninsule, et la saison devient chaque jour plus favorable, contre toute espèce de contagion.

A Tétuan et à Tanger la maladie paraît entièrement

cessée. On écrit d'Alguiras, en date du 4 septembre, vieux style, qu'une barque, armée par les CC. Sahue et Greiller, Français, établis à Cadix, ont pris et amené à Alguiras un navire anglais venant de Saint-Thomas, chargé de sucre, café, cacao et cuirs, destinés pour Livourne. L'anglais était armé en lettre de marque; la barque n'avait qu'un canon de 24; un autre français, qui n'avait qu'un canon de 12, s'est joint à son compatriote. Ils ont tué le capitaine anglais et quatre matelots; les Français n'ont eu que des blessés en fort grand nombre, mais pas un tué.

Hier, continue la lettre d'Alguiras, deux médecins, arrivés de Madrid, et demandés par l'empereur de Maroc, se sont embarqués à Terrifa pour aller observer à Tétuan et à Tanger le déclin de la maladie qui a désolé l'empire. On s'obstine à dire que ce n'était point la peste. Il paraît que c'est bien de Tanger que la maladie a gagné Cadix.

## A L I C A N T E.

27 fructidor.

Il est arrivé ici un bien fâcheux événement.

Vous connaissez la fureur de ce peuple pour le combat des taureaux; riches ou pauvres s'y livrent avec une passion peu explicable pour les Français qui ne l'ont jamais vu, ou qui n'y auraient assisté qu'une fois. Une portion de la classe du peuple, la plus mal-aisée, ayant, au moment de la représentation, trouvé le prix d'entrée, que les préposés aux diverses issues exigeaient, peu proportionné à ses moyens, après avoir fait d'inutiles efforts pour obtenir un prix plus modéré, a voulu forcer les barrières de planches qui entourent la place; et la garde, s'y opposant, a reçu quelques coups de pierre.

Alors, la garde des galeries extérieures, voyant leurs camarades aux prises avec le peuple, a fait feu

## VENDEMAIRE AN IX. 145

sur la multitude. Les coups n'ont, dit-on, porté que sur deux personnes.

Le tumulte a été au comble, et les conséquences en auraient été infiniment funestes, si, d'un côté, on n'avait pris des mesures pour interdire aux grenadiers, qui manœuvraient dans l'intérieur, la sortie du cirque, et de l'autre, l'entrée du magasin d'artillerie, à ceux que la vue du sang et le désir de la vengeance, portaient à s'avancer contre les troupes.

Tout paraît, dans le moment, rentrer dans l'ordre.

---

## I N T É R I E U R.

### P A R I S.

« LE premier ornement des fêtes nationales,  
« pour un grand peuple, est le spectacle de sa  
« prospérité toujours croissante. »

*(Discours du 1.<sup>er</sup> vendémiaire.)*

D'autres remarqueront l'influence immense que doit avoir, depuis le 18 brumaire, sur la destinée de l'Europe en général, et sur celle de la France en particulier, le changement de principes, ou plutôt le retour aux principes fondamentaux de tout bon gouvernement ; je veux seulement placer ici quelques observations relatives aux arts, et recueillir quelques faits qui me paraissent une conséquence immédiate de ces principes.

On ne peut nier qu'avant le 18 brumaire, on n'ait souvent conçu des projets utiles, et que les artistes n'aient eu de grandes pensées ; mais les ministres étaient si peu maîtres de l'emploi des moyens dont ils pouvaient user ; le directoire était tourmenté par de si cruelles inquiétudes ; des mé-



fiances, sans cesse renaissantes, l'agitaient si constamment, qu'il n'osait abandonner à un ministre aucune influence, aucune autorité : il voulait tout faire, jusqu'aux moindres détails; et, chacun des membres du corps législatif ayant le droit de le contrarier dans le choix ou dans l'application de chacun de ces détails, un ministre, d'ailleurs, animé du meilleur esprit, guidé par les vues les plus saines, se trouvait sans cesse entraîné hors de ses mesures. Aussi, depuis 1789, a-t-on fait, dans les arts, plusieurs choses qui, prises isolément, sont bonnes, utiles, grandes même; mais on n'a adopté aucun plan, aucun système suivi; et l'on ne voit nulle part le rapport qui doit unir entr'elles toutes les parties d'une administration.

Ce défaut de liaison a frappé le ministre de l'intérieur; il l'a surtout remarqué, en visitant les établissements publics qui sont sous sa surveillance. Il a eu occasion d'observer que des objets du même genre, et faits pour être réunis, sont épars dans des endroits différents; tandis que le même local réunit des objets entièrement disparates : c'est ce qu'on voit à la bibliothèque, au musée central, au musée des monuments français, au musée d'histoire naturelle. Les administrateurs de chacun de ces établissements, mus par un sentiment honorable, par l'amour des sciences et des arts, par le besoin de conserver des objets précieux, se sont sans cesse occupés du soin d'accroître *la chose* qui leur est confiée; et, craignant tous qu'on ne détourne ou qu'on ne perde ce qui n'est pas sous leur garde, ils refusent de s'en dessaisir. Le ministre paraît vouloir remédier à cet abus; et, en développant, en fortifiant même, s'il est possible, le sentiment de propriété qui anime chaque administrateur, il pense qu'il est

nécessaire de le réduire à ce qui est vraiment la propriété, la chose pour laquelle l'établissement est formé. Il classera donc chaque objet; et, tous étant une fois placés dans le lieu qui leur est destiné, l'administration sera plus simple et plus facile.

Mais c'est l'administration même de ces établissements qu'il faut ramener à sa véritable destination, à l'objet pour lequel elle fut créée. Partout, on trouve des hommes également habiles et honnêtes, presque partout des hommes éclairés qui occupent, dans les sciences et dans les arts, un rang distingué; mais nulle part, on ne voit un agent responsable qui puisse être puni de ses fautes, ou forcé de réparer ses erreurs : chaque administrateur, ou plutôt chaque membre d'une administration collective est là, de son propre droit, indépendant de toute autorité, et sans que le ministre, qui est responsable envers le gouvernement, ait un agent qui tienne de lui son droit.

Avec une composition de ce genre, on peut obtenir des résultats utiles sans doute, mais on doit s'attendre à voir les vues du gouvernement souvent contrariées, ses projets souvent arrêtés; et l'on ne doit pas compter sur l'uniformité et la suite nécessaires.

Le ministre, qui aime les arts, et qui a le sentiment de ce qui est bien, qui juge rapidement, et qui ne juge rien, sans l'avoir examiné, le ministre, qu'aucune influence ne dirige et qu'aucune considération n'arrête, quand il s'agit de la gloire, veut faire cesser ces abus : il y parviendra.

Déjà plusieurs faits remarquables ont marqué sa volonté, et ont manifesté son amour éclairé pour les arts.

Des hommes, bien intentionnés et courageux, avaient réussi à conserver le Prytanée de Paris, au milieu de tous les débris de l'instruction publique; mais, soit qu'ils fussent arrêtés encore par quelques préjugés, soit qu'ils eussent été entraînés par des événements dont ils n'avaient pas été maîtres, ce collège n'avait jamais eu de réglemens; rien ne marquait les fonctions et les devoirs respectifs du directeur et des professeurs; rien n'indiquait à chacun ce qu'il avait à faire, l'enseignement n'était pas déterminé; en un mot, tout était abandonné à la volonté du directeur, qui, lui-même, n'ayant aucune autorité légale sur les professeurs, ne pouvait les astreindre à suivre le plan qu'il avait adopté. Le ministre a donné, au collège de Paris et à celui de Saint-Cyr, un règlement qui sera bientôt rendu public, et dans lequel il a déterminé, en détail, les devoirs de chacun, et montré aux parents ce qu'ils ont droit d'attendre des maîtres à qui ils confient leurs enfants; il a voulu qu'au moment où de nombreuses écoles s'élèvent de toutes parts, on pût avoir un modèle; et, portant dans ce travail un esprit dégagé de préjugés, il a donné, à l'enseignement des sciences exactes, une place importante, mais non pas au détriment de l'étude des langues anciennes, si négligées depuis la révolution.

Des nominations qu'il a faites appellent la confiance, et les professeurs qu'il a choisis ont tous fait leurs preuves dans d'autres écoles.

Une erreur qui tenait aux principes ou plutôt aux préjugés du temps, avait fait établir, à Liancourt, une école où les enfants ne recevaient, ni l'éducation destinée aux hommes à qui quelque fortune laisse du loisir pour les lettres, ni celle



dont ont besoin les hommes qui vivent d'un travail mécanique. Il a remédié à ce mal ; et, en plaçant cette école à Compiègne, il lui a donné un règlement plus conforme aux vrais principes de l'art social. Le rapport qu'il a fait aux consuls à cette occasion , et qui a été publié dans le *Moniteur*, établit quelques idées trop oubliées avant la révolution , et entièrement ignorées depuis.

Les papiers publics ont parlé du voyage du C. Neveu, en Bavière ; mais ils n'ont pas dit quelle mission il a reçu du ministre. Il est chargé de recueillir tout ce qui peut enrichir nos musées, et augmenter, en tout genre, nos connaissances utiles ; ses instructions portent expressément qu'il n'emploiera jamais la force ou l'autorité pour se procurer ce qu'il croira digne de nous appartenir ; qu'il ne dépouillera ni les états ni les particuliers ; mais que , par un commerce réciproque de bienveillance et d'échange, il s'efforcera d'obtenir ce qui peut nous être utile , des dessins, des plans de machine, des plantes, des graines, des copies de partitions de musique, etc. C'est à ces procédés que le C. Neveu doit le don de soixante-douze tableaux qui ont été offerts, par le gouvernement bavarois, comme une preuve du desir qu'il a de resserrer, à la paix, l'amitié entre les deux nations, et comme un gage de sa confiance dans la loyauté du gouvernement français, et, en particulier, dans celle du ministre de l'intérieur. Peu de missions aussi belles ont été données depuis 1789 ; peu d'instructions ont été rédigées dans des vues plus philosophiques et plus sages, plus conformes aux vrais intérêts , à la véritable gloire de la France , et peu d'hommes s'en sont acquittés avec plus de patriotisme, plus de décence et plus de

goût que le C. Neveu. Sa correspondance avec le ministre mérite d'être connue.

On sait que le C. Denou a rapporté d'Egypte une collection de dessins précieux qu'il grave et qu'il veut faire publier. Ce monument, élevé à la gloire d'une de nos armées et à la grande utilité des arts, ne pouvait s'exécuter, parce que le C. Denou ne suffisait pas à la dépense qu'il entraîne. Le ministre s'est chargé d'une partie de la dépense, sans rien puiser au trésor public, et l'ouvrage du C. Denou s'achève.

C'est d'après un de ces dessins que le C. Cholgrin a exécuté le monument provisoire qui est sur la Place des Victoires; cet artiste dessine aujourd'hui ce monument en détail et dans tous ses développements : il sera exposé avec les plans de colonne.

C'est une idée ingénieuse, sans doute, d'élever un monument égyptien à la mémoire de deux hommes, dont les exploits ont eu l'Egypte pour théâtre. Les artistes doivent maintenant examiner l'effet que produira, au milieu d'une de nos places publiques, une architecture de ce genre.

Le ministre s'occupe, avec suite, de l'érection de la colonne nationale; par le même principe qui le porte à mettre de l'ensemble dans tout ce qu'il prescrit, à s'accorder tout avec son plan général, il a voulu qu'elle fût en granit de France; et, pour guider les artistes dans le choix des matériaux, il a fait publier, dans le *Moniteur*, des tableaux, dressés par le conseil des mines, de toutes les matières de ce genre qui existent sur le territoire de la république. Ce tableau indique la nature des pierres, et les moyens de transport; en sorte qu'on peut facilement faire les diverses combinaisons qui doivent déterminer le choix.

Des granits des côtes de la Manche sont arrivés sur la Place de la Concorde, les plans vont être exposés; et, lorsque l'opinion publique se sera prononcée, le ministre fera un choix, et les artistes pourront travailler.

Mais il faut qu'on examine, avec un esprit dégagé de prévention, si un obélisque, placé à l'étoile, ne vaut pas mieux qu'une colonne au milieu de la place, et si ce magnifique coup-d'œil qu'elle présente ne vaut pas bien qu'on fasse quelque sacrifice pour le conserver.

Les amis des sciences utiles regrettaient la société de médecine, dont les mémoires sont une des plus précieuses collections que puissent consulter les savants et ceux qui veulent le devenir. Les professeurs qui composent l'école, trop occupés de leurs nombreux et importants devoirs, ne pouvaient suffire aux recherches et aux travaux que leur avaient demandés le ministre pour connaître l'état de la France, et pour accélérer la publication des mémoires de l'ancienne société, dont ils sont dépositaires. Ils se sont adjoints, d'après l'autorisation du ministre, quinze médecins, recommandables par leurs lumières; ils ont formé une société de médecine sur les mêmes principes, à peu près, que l'ancienne, et en vont reprendre les travaux.

On a remarqué, dans quelques journaux, que le ministre, en visitant la bibliothèque nationale, s'est arrêté longtemps au cabinet des médailles, et qu'il a été singulièrement touché de la beauté de celles qu'on lui a montrées; il les a comparées avec celles qui ont été frappées, en France, à diverses époques, et notamment à celles qui ont paru dans ces derniers jours; les nôtres lui ont paru bien inférieures, et nous sommes loin d'atteindre à la perfection dans ce genre de travail, qui contribue tant à la gloire

des nations. De justes éloges sont dus cependant au C. Auguste, pour sa médaille de Maringo; l'effigie du consul y est très - ressemblante, et bien soignée.

C'est à lui aussi à qui l'on doit la médaille frappée à l'occasion de la translation de Turenne, et dont le ministre a reçu l'hommage.

Mais croira-t-on que, depuis 1790, personne, en France, ne s'est occupé de la monnaie des médailles? Ce bel établissement, où se trouve réunie une collection immense de coins, n'a auou *surveillant* légal. Il est sous la garde du C. Decotte, l'un des hommes les plus respectables de France, et le plus digne d'avoir un dépôt sur sa seule parole; mais il n'existe pas d'inventaire; mais rien ne constate la propriété publique, et ne la distingue de celle du C. Decotte. Le ministre a ordonné un travail à ce sujet; aussitôt qu'il sera terminé, il sera frappé plusieurs médailles en mémoire des événements les plus glorieux de nos jours. Mais il veut, et il a raison, que ces médailles soient dignes du gouvernement qui les ordonne, et dignes des faits dont elles doivent perpétuer le souvenir.

En présentant ainsi quelques faits et quelques observations, je n'ai pas cru dire tout ce qu'a fait le ministre pour les arts; mais j'ai pensé qu'il est utile de faire connaître que des résultats utiles et positifs viennent enfin remplacer tant de projets aussitôt abandonnés que conçus. La faute n'en fut pas toujours à ceux qui gouvernaient, c'était une suite, un déplorable fruit du principe fondamental du gouvernement, qui manquait de moyen d'action, parce qu'il manquait d'ensemble. Le gouvernement était tout entier à la tribune des cinq-cents; or, il n'y a pas d'action possible, quand un orateur peut, du haut d'une tribune, exciter le courroux

populaire contre ceux qui gouvernent : il n'y a pas d'action possible, quand celui qui la dirige est sans cesse, et journellement, comptable de tout ce qu'il fait et de tout ce dont il s'abstient. Que faire alors pour les arts ? Ce n'est pas l'homme le plus habile que peut employer ou consulter le ministre, c'est celui qui a le plus de faveur : ce n'est pas pour la gloire de la nation qu'il peut ordonner des travaux, c'est pour flatter les passions du jour ; ce ne sont pas des monuments durables qu'il peut prescrire ; l'ardeur impatiente qui tourmente ceux qui *dévo-  
rent un règne d'un moment*, leur fait sentir le besoin de jouir vite ; ils érigent, en vingt-quatre heures, des monuments passagers comme eux, tandis que *l'homme national* travaille pour la patrie et pour les siècles ; ce n'est que de ceux qui se confient au temps, qu'on peut attendre quelque chose de durable et de grand.

Nous avons parlé, dans notre précédent N.º, d'un discours prononcé par le ministre de l'intérieur, dans le temple de Mars. Nous allons en citer quelques passages. L'effet qu'il a produit ne peut se décrire : il a été plus vif encore qu'à la fête du 14 juillet. — Après avoir décrit rapidement les *enfantements douloureux de la liberté*, le ministre de l'intérieur s'arrête à cette époque où *la sagesse triompha du délire, et devint la modération de la force*. « Le 18 brumaire a lui ! les factions ont disparu : *tout ce qui est factieux se cache, tout ce qui est français se montre*. » Comparant ensuite les autres empires à la France nouvelle : « Vous opposera-t-on l'état de l'Angleterre, poursuit-il ; oui, l'Angleterre seule, au milieu des ruines universelles, s'applaudit d'être défendue par l'Océan et les orages ; mais souvent la voix de son peuple a porté le vœu de la paix

jusqu'aux portes de son cabinet. Ce cabinet est fier de son or, et le pain manque à ses sujets. . . . Malheur à ceux qui, après avoir fixé les yeux sur ces tableaux, peuvent encore être affligés de notre existence actuelle ! . . . Quand les passions populaires déchaînées ouvraient, au milieu de nous, un immense volcan qui menaçoit d'engloutir les arts, les sciences et la philosophie, le bruit de cette explosion a dû alarmer les nations voisines, et les tenir dans l'éloignement et l'effroi; mais, quand ces flammes dévorantes ont cessé de tout consumer; quand cette fumée, qui obscurcissait la terre et le ciel, a permis, en se dissipant, de reconnaître des chemins sûrs; quand la terre ébranlée s'est raffermie, les nations ne peuvent plus prolonger leur terreur et leur défiance. . . . Le sourire de la haine était sur leurs lèvres, lorsque, dans nos fureurs, nous trouvions de la gloire à briser les monuments de notre antique gloire; que diraient-ils aujourd'hui, en entendant ma voix prononcer, avec un saint respect, le nom de *Turenne*, à l'anniversaire de la fondation de la république? Son tombeau fut longtemps au milieu des tombeaux des rois, qu'honorait cette alliance: le voilà dans le Temple de la Victoire, sous les drapeaux conquis par les héritiers de sa renommée. — Ne dirait-on pas que les deux siècles, en ce moment, se rencontrent et se donnent la main, sur cette tombe auguste. — Le ministre a terminé ainsi: *le siècle qui commence, sera le grand siècle.* — J'en jure par le peuple, dont je suis aujourd'hui l'organe, par la sagesse de ses premiers magistrats, par l'union des citoyens. — *Les grandes destinées de la France républicaine seront accomplies.*

Ce discours avait été précédé du chant du 1.<sup>er</sup> vendémiaire, déjà imprimé dans ce journal, et

dont les lecteurs ont pu apprécier le mérite. Les strophes sur Kléber et plusieurs autres, ont été vivement senties.

L'auteur de la musique, le citoyen Lesueur, s'est montré digne de sa réputation. Sa composition large, étoit remplie d'effets et de détails vraiment dramatiques; les quatre orchestres qu'il avait employés, offraient chacun un caractère particulier; l'un semblait peindre le murmure joyeux d'une partie du peuple, au retour de la solennité qu'on célébrait; un autre développait des sentiments d'âlegresse, par un chant analogue, mais plus animé; un troisième, par un motif musical, tout différent des deux autres, exprimait, d'une manière nerveuse, cette exaltation, qui se communique sensiblement dans une grande réunion d'hommes, qui éprouvent les mêmes sentiments; et ce qui n'a point échappé aux assistants, qui l'ont prouvé par leurs applaudissements, c'est l'art avec lequel l'auteur n'a plus formé qu'un seul orchestre des quatre qui venaient de dialoguer, et la pureté avec laquelle il a fait entendre, dans leur ensemble, et sans les confondre, les quatre caractères qui les avaient précédemment fait distinguer les uns des autres. C'étoit un tableau fidèle de l'enthousiasme et de l'abandon d'un grand peuple, qui n'a qu'une ame pour célébrer ses triomphes et ses héros.

Nous regrettons de ne pouvoir parler, en détail, de tous les morceaux remarquables; on ne peut avoir une idée de leur étonnante exécution, qu'en nommant les citoyens Lays, Chéron, Adrien, M.<sup>me</sup> Rosine-Quesnay, et tous les artistes du conservatoire, et des différents théâtres de Paris.

Sous quelques heureux auspices s'ouvre l'année républicaine !

La Convention, signée le 9 de ce mois, rétablit les anciens rapports d'intimité avec l'Amérique.....

Les changements, survenus dans le ministère autrichien, augmentent encore les espérances de la paix.....

Les négociations, pour le repos et le bonheur du monde, vont s'ouvrir, et c'est la France qui aura la gloire de les avoir provoquées !

*QUE pensent des écrivains allemands, les Allemands eux-mêmes ? \**

Il me semble que cela vaut la peine d'être examiné ; ni les Français ne savent bien positivement de quelle estime jouissent les ouvrages allemands qu'on traduit pour eux, ni les Allemands ne peuvent désapprouver que nous disions ce qu'ils pensent de ces ouvrages ; cela m'a paru mériter d'être ajouté à un fort bon article du n.º V du *Mercure*, sur quelques reproches faits à la langue française, par quelques panégyristes exagérés du génie des riverains, du Rhin, du Neckar, de l'Oder et de la Sprée.

Des gens accoutumés, comme moi, à l'ancienne nourriture, demandent ce que c'est que cette littérature allemande, qui menace de nous inonder ; car on parle d'une levée en masse de vingt-mille gens de lettres, qui débitent, tous les ans, aux foires de Francfort et de Leipsick, le produit de leurs vingt-huit mille

\* Cet article nous avait été communiqué le mois passé, et n'avait pu entrer dans la composition du n.º VII ; nous ne voulons pas qu'il soit perdu pour nos lecteurs.



*mots*, tandis que nous autres français, nous agitant dans notre pénurie de vocables et de tournures, ne faisons que ressasser l'esprit des gens d'un peu d'esprit du siècle passé, qui, comme on sait, n'eurent pas de *génie*.

Il faut que les lecteurs calment leur effroi; et qu'ils sachent que la plupart de ces vingt-mille hommes ne passeront pas le Rhin, ni eux, ni leurs écrits: et que si les seuls que l'Allemagne estime, viennent jusqu'ici, 1.<sup>o</sup> ce sera une acquisition pour nous, et de plus, cette acquisition ne sera pas si nombreuse que l'on imagine; car l'Allemagne elle-même fait justice de beaucoup de ses écrivains.

Je viens de lire le premier volume de la Bibliothèque germanique, qui commence à paroître. L'introduction a du mérite, ainsi que plusieurs morceaux. Je ne prétends pas vous donner l'extrait en règle, de ce livre d'extraits; mais il me fournira quelques lignes qui ne sont peut-être pas sans utilité. Il en résulte, que si l'Allemagne, surtout depuis trente ans, a enfanté beaucoup de productions gigantesques, on s'y est beaucoup permis d'en rire à la manière française; et que, compensation faite des ronflements du pathos et des sifflets de la critique, il y a eu à peu près égalité de bruit et de succès entre les partisans du genre exagéré, et ceux de l'esprit naturel et vrai.

Qu'on se rassure donc contre l'invasion du *génie ossianique*. Je sais que, dans ses prétentions, il imagine partager l'univers avec le *génie homérique*, et influencer prodigieusement sur notre perfection à venir: mais, grâce à la Bibliothèque germanique, nous savons que ce génie a enduré, dans son pays, des plaisanteries assez vives, pour lui faire craindre un mauvais succès dans le nôtre. Les traducteurs feront bien d'y prendre garde, s'ils craignent les reproches de leurs libraires.

J'appelle l'Allemagne le pays de ce génie; non que ce soit tout-à-fait sa terre natale, mais parce qu'on assure qu'il y régnoit très-anciennement. Ossian habitoit l'Ecosse *aux montagnes bleuâtres*, parmi les brouillards *argentés* sous les portiques de basalte de la caverne de Fingal, et sur le bord des lacs garnis de roseaux, où *gémissent les ames*; mais, dans les mêmes

temps, ses confrères les Bardes, ne brillaient pas moins dans les forêts des Germains. Quelques Allemands se promettent de nous présenter bientôt des poèmes antérieurs à Charlemagne, qui ont absolument le même genre de mérite que ceux qu'à découverts l'écossois Macpherson. Et déjà le divin Kloptock, rivalisant avec eux, et les devançant par l'avantage de son génie, nous a donné le chant du Barde après la bataille d'Hermann ou Hermin, dit Arminius. Ce chant forme un drame de cinq ou six cents pages, qui est, au jugement du traducteur, un vrai *bardit*, ce que Tacite appelle *barditus*, dont tout lecteur sera ravi, s'il peut le lire; et après lequel toute l'Allemagne et toute l'Europe s'empresseront de *klopstockiser*.

Vous allez croire que je ris, et que je forge ici un mot badin. Point du tout; il se trouve en toutes lettres dans ce premier volume de la Bibliothèque germanique; et il y est défini par M. Floëgel, *l'art d'étrangler la langue, pour perfectionner l'intelligence humaine*. Il est vrai que l'auteur a l'air de sourire du mot, et en général de quelques plaisanteries des Allemands eux-mêmes, sur les Allemands. Je le soupçonne même un peu de les approuver; en quoi je l'approuve moi-même.

Je ne sais si les zélés des universités germaniques, ne seront pas scandalisés de voir ainsi mêler un peu d'ironie utile à beaucoup d'admiration motivée. Ils se plaignent, dit-on, que M.<sup>me</sup> de Staël a fait une part d'éloges trop faible au génie tudesque. Que diront-ils, quand la Bibliothèque germanique avoue qu'ils sont un peu moqués, et assez moquables? Mais on doit savoir gré à ce journal, de séparer ainsi la cause du génie, qui est rare, de celle du goût incertain et bizarre, qui abonde chez une nation qui se forme encore. Honneur à cette nation, si elle prouve, à la fois, qu'elle peut produire, et qu'elle sait se corriger! C'est le résultat que m'a laissé, dans l'esprit, la lecture de ce premier volume de la Bibliothèque germanique.

Boileau, effrayé de la dureté des noms allemands, s'écrie: quel Hector que ce *Wurtz*! Il s'écrierait: quelle Sapho que cette M.<sup>me</sup> Karsch! Mais il faut savoir qu'il y a de fort bons plaisants parmi ces messieurs Otz,

Sturtz, Schlutz, etc., qui sont également admirés dans la *sur-l'Elbe-et-son-large-torrent-prédominante-cité-de-Ham*, (c'est-à-dire Hambourg); c'est la dénomination *klopstorckique* que lui donne, dans M. Floëgel, un étudiant es universités allemandes, qui est un assez plaisant personnage. Tous ces messieurs se moquent et des grands mots, et de la manie d'imiter Klopstock et Milton, et des longs discours

D'un pieux patriache  
Sur le dos du déluge emporté dans une arche.

Ils en badinent aussi gaïement, et presque d'aussi bon goût, qu'Horace des *sesquipedalia verba*, des poètes ampoulés de son temps.

Au reste, que ce déluge de plaisanteries ne vous inquiète pas, pour ceux qui ont pris des patentes de génie. Qu'importe au génie l'admiration même? « Le vrai poète, rempli de force et de sécurité, laisse à l'ame vulgaire le plaisir de savourer la vapeur aérienne et *diaprée* de la louange.» C'est M. le comte de Stolberg qui parle ainsi. On voit, par cette seule phrase, quelles richesses abondent dans une langue qui a vingt-huit mille mots.

C'est assez de plaisanteries, présentons des observations plus étendues, mais que ce soit en peu de mots : car si c'est un grand mérite d'instruire, c'est un fâcheux inconvénient d'être longs. Je ne vous détaillerai donc pas beaucoup de pensées, que je pouvais ajouter à cet article; je vous en indiquerai seulement une ou deux. La première est, que le combat du bon et du mauvais goût dure quelque temps chez les nations dont le génie se développe : c'est proprement celui des deux principes de la mythologie des Perses, lors de l'explosion du grand œuf. Horace, que j'ai cité, nous montre que ce combat durait encore de son temps chez les Romains. Cervantes travailla fortement et efficacement à le faire cesser en Espagne. Malherbe, et surtout Boileau, y contribuèrent plus que personne en France; Addison servit utilement l'Angleterre; mais, par malheur, de grands génies y avaient précédé les bonnes règles, et l'idolâtrie de Shakespéar et

de Milton, y dominera toujours sur l'estime que méritent et qu'inspirent Addison, Pope, et de nos jours encore, Hugues Blair.

Une seconde pensée plus importante encore, c'est qu'il est dangereux, même pour une nation formée, d'y établir trop fortement l'opinion du mérite d'une autre langue. C'est ce qui perdit, à la longue, celle des Romains, *græcia victa ferum victorem cepit*. La victoire des Grecs fut plus étendue que ne l'avait souhaité Horace, quand il recommandait de méditer, jour et nuit, les modèles de cette nation favorisée des muses. Ce ne furent point les modèles qu'on médita assez; ce furent les gentilleses du langage que l'on répéta (dit littéralement Juvenal), comme des perroquets. Les jolies femmes ne disaient plus bonjour qu'en grec; et, en même temps, les lettres abandonnaient la langue et les grands maîtres du Latium. Nous avons vu, parmi nous, une semblable fureur pour la langue anglaise, etc. Tandis que l'on singeait la prononciation du *my-dear* ou du *my-love*, on oubliait l'esprit de notre propre langue. L'abbé Arnould, il faut le dire, ajouta à cette calamité, en mettant à la mode, parmi nous, et le barde Ossian, et Klopstock, et Bodemer, le *oachiste*. Nous n'avons reçu d'Allemagne de richesse bien pure que celle de Gessner; mais quel déluge d'écrivains *rocailleux*, comme le disait l'abbé Arnould lui-même, obtint, grâce à lui, les honneurs de la traduction et du journal! Il vanta ces gens-là, pour être vanté lui-même, sans se donner beaucoup de peine. Il se divertissait à créer des réputations, et finit par n'être qu'un homme du monde, a dit fort bien Laharpe.

Paix soit au mort! et puisse-t-il entrer dans l'Élysée sans expier beaucoup de peccadilles, que lui firent commettre la paresse, le grand partage, et un peu de gourmandise. Ce dernier défaut est le plus gracieux.

B. V.

( N.º IX. ) 1.<sup>er</sup> Brumaire An 9.



---

# M E R C U R E D E F R A N C E.

---

## L I T T É R A T U R E.

### P O É S I E.

#### LES NOCES DE CATON ET DE MARCIE.

Description des Pyrénées. (*PHARSALIE*, livre second).

DÉJÀ le ciel blanchit des rayons du matin,  
Quand les portes s'ouvrant avec un bruit soudain,  
La pieuse Marcie à ses yeux \* se présente.  
De son second époux, veuve encor gémissante,  
Elle vient de pleurer auprès de son tombeau.  
Jadis un premier nœud, et plus cher et plus beau,  
Aux vertus de Caton enchaîna son jeune âge,  
Caton qui, de ses feux, reçut un triple gage,  
Permit qu'un autre hymen, par lui-même arrêté,  
S'enrichit des présents de sa fécondité.  
Mais en ce même jour où, dans l'urne funeste,  
Sa main d'Hortensius a renfermé le reste,  
Elle vient chez Caton, et s'offre à ses regards,  
Le sein meurtri, l'œil sombre, et les cheveux épars.  
La poudre des tombeaux noircit son front austère :  
Au farouche Caton cet appareil doit plaire.

\* De Caton.

• Tant que de cet hymen dont j'acceptai les nœuds,  
 Ma jeunesse ( dit-elle ) a pu remplir les vœux ;  
 Vous obéir en tout fut ma loi la plus chère ,  
 Et j'ai , pour deux époux , consenti d'être mère.  
 Mais quand Lucine , enfin , ne promet plus ses dons  
 A mes flancs épuisés qu'elle rendit féconds ,  
 Je viens , au seul mortel de mes destins arbitre ,  
 De son épouse , au moins , redemander le titre.  
 L'âge m'en interdit les droits et les plaisirs ;  
 Un nom seul est l'objet de mes chastes desirs.  
 Ma vieillesse est heureuse , et ma mort adoucie ,  
 Si du moins , sur ma tombe , on peut lire : Marcie ,  
 Epouse de Caton. Hélas ! c'est le danger ,  
 Et non pas le bonheur que je viens partager.  
 Je vous suis aux combats , je vous suis dans l'orage ,  
 Et veux , de Cornélie , égaler le courage ».

CE discours du stoïque attendrit la vertu ;  
 Et , malgré tous les soins dont il est combattu ,  
 Quoiqu'en de tels moments , Rome et la destinée  
 Laissent bien peu de place aux douceurs d'hyménée ,  
 Sans pompe et sans éclat , il veut former ces nœuds ;  
 Il n'en veut , pour témoins , que Brutus et les Dieux.  
 On ne vit point les fleurs sur le seuil répandues ,  
 Les tresses de feuillage en festons suspendues ,  
 Ni le lit solennel à ce jour consacré ,  
 Elevé sur l'ivoire , et de pourpre paré.  
 L'appareil des flambeaux n'éclaira point la fête ;  
 L'épouse de Caton ne couvrit point sa tête  
 Des voiles saints , tissus pour la noble pudeur ,  
 Qui doivent , de son front , dérober la rougeur.  
 Comme elle était sans joie , elle était sans parure ;  
 Sans or , sans diamants , autour de sa ceinture ;  
 Et , gardant de son deuil les lugubres habits ,  
 Elle embrasse un époux comme on embrasse un fils.

Sans parents, sans témoins, la sévère innocence,  
 Sous les yeux de Brutus, les unit en silence.  
 Caton même, en formant ce nœud religieux,  
 N'éclaircit point son front qu'ombrageaient ses cheveux:  
 Retombant en désordre, ils couvraient son visage.  
 Du jour qui, des combats, fut le triste présage,  
 Son ame, indifférente au sort des deux partis,  
 Pleura le genre humain, et pleura son pays.  
 Etrangère aux plaisirs, cette ame magnanime  
 S'interdit même alors un amour légitime.  
 De sa secte, en effet, telle fut la rigueur,  
 D'assujettir ses sens, de combattre son cœur,  
 De dompter la nature au devoir asservie,  
 De vouer à l'Etat, et son ame et sa vie,  
 De croire que le sage, esclave de la loi,  
 Est né pour l'univers, et n'est pas né pour soi.  
 L'hymen ne fléchit point cette morale austère:  
 Ce n'est que pour l'Etat qu'il fut époux et père.  
 La toge du vieux temps, le toit de ses aïeux,  
 Un repas pour la faim, simple et grossier comme eux,  
 C'était là, de Caton, le luxe et la parure.  
 Rien, chez lui, du besoin n'excéda la mesure.  
 Tout pour le bien commun, et tout pour l'équité;  
 Rien pour son intérêt, rien pour la volupté.

M A I S cependant Pompée, et sa tremblante suite,  
 Vers les murs de Capys \* précipitaient leur fuite.  
 C'est de là qu'il voulait, rassemblant ses soldats,  
 Pour arrêter César, ou retarder ses pas,  
 Occuper l'Apennin, dont la chaîne profonde,  
 De vingt fleuves divers, épanchant l'eau féconde,  
 Partage l'Italie, et courbe, entre deux mers,  
 Ses vastes flancs, de bois et de roches couverts.

\* Capoue, que l'on disait fondée par Capys.

## 164 · MERCURE DE FRANCE,

Neptune, d'un côté, lave les murs de Pise ;  
 De l'autre, à ceux d'Ancône, en grondant il se brise.  
 C'est du haut de ces monts que, grossis dans leur cours,  
 Et souvent confondus dans leurs nombreux détours,  
 Descendent à la fois le rapide Métaure ;  
 Et le Sapis, accrû des ondes de l'Isaure,  
 Le Senpa, le Clanis, l'Aufide, (nom fatal !)  
 Jadis, de notre sang rougi par Annibal,  
 Et l'Eridan qui porte à la mer étonnée,  
 Des rocs et des forêts la dépouille entraînée ;  
 Ce superbe Eridan, flauve roi, dont le sein  
 Des eaux de l'Italie est l'immense bassin,  
 Qui, le premier, dit-on, a vu sur son rivage  
 Naître des peupliers le merveilleux ombrage,  
 Du triste Phaëton, seuls et derniers honneurs,  
 Monuments de sa chute, et du deuil de ses sœurs.

L'APENNIN voit tomber, d'une pente opposée,  
 Le Siler dont l'Apouille \* est au loin arrosée,  
 Du tranquille Liris, les flots silencieux,  
 Et le Sarnus qui dort dans ses marais fangeux ;  
 Le Rutube creusant ses rives escarpées,  
 Le Macra, dont les eaux d'écueils entrecoupées,  
 De la mer qui l'attend viennent heurter les flots,  
 Sans que jamais son lit ait reçu de vaisseaux ;  
 Le Tybre, enfin, dans Rome, ennoblissant son onde,  
 Orgueilleux de couler pour les maîtres du monde.

L. A. H. A. R. P. E.

\* Il est d'usage d'écrire *la Pouille*. Je crois que c'est une faute, causée par une équivoque d'oreille. L'Apouille est le mot latin *Apulia*, prononcé à l'italienne. ( *Note de l'Auteur* ).



## QUATRAIN

POUR LE PORTRAIT DU PREMIER CONSUL.

Son courage indompté commande à la victoire.  
 De l'Adige et du Nil, il a brisé les fers.  
 La paix, la douce paix, manquait à tant de gloire :  
 Vainqueur des factions, il l'offre à l'univers.

CHATEAUNEUF.

## ÉNIGME.

Avec un guide impitoyable,  
 Je parcours les monts chevelus,  
 Où je poursuis un monstre, aux humains redoutable ;  
 C'est aux jeunes taillis que je chassé le plus,  
 Et souvent j'y vais faire un carnage effroyable  
 De ces monstres cruels, sous mes dents, abattus.

## LOGOGRIPE.

Je n'ai pas une ride, et j'ai plus de mille ans ;  
 Vierge, j'eus des époux ; veuve, j'ai des amants ;  
 Je vends cher mes faveurs : beaucoup ont su me plaire ;  
 Mais nul n'est digne encor de mes embrassements.  
 Je soupire à Paris, je hurle en Angleterre,  
 Et m'attendris, par fois, avec les Allemands.

Neuf pieds composent ma substance ;  
 Qu'il sort de rejetons de cette tige immense !  
 Si la mer, en courroux, menace une cité,  
 L'un peut impunément braver sa violence ;  
 L'autre, avec son gémeau, n'est guères fréquenté.  
 Tantôt, à peu de frais, je réchauffe la France ;  
 Tantôt je suis un dieu terrible et redouté.  
 Vois-tu ce demi-dieu ? d'un héros, il est père ;

Pour lui donner le jour , il garrotta sa mère.

Prends quatre de mes pieds , et je vais , à ton choix ,

Porter ou tiare , ou couronne ;

Etre royaume , ou bien ville à la fois.

Veux-tu m'ouvrir le sein ? — Ajoute un pied....frissonne !

Mais arrête , crois-moi , ton regard curieux ;

Il en coûta jadis trop cher à tes ayeux.

*Mots de la Charade et du Logogriphe insérés  
dans le dernier Numéro.*

L'Enigme est de LAMOTHE ; le mot est *portrait*.

Le mot du Logogriphe est *chapeau* , où l'on trouve  
*chape , pacha , peau , eau , puce , etc.*

*RECHERCHES sur la nature et les causes  
de la Richesse des nations , par S M I T H.*

E X T R A I T.

ON annonce trois nouvelles traductions de cet important ouvrage. Cet honneur est très-mérité. Aucun livre n'est plus digne d'être souvent offert à la méditation de ceux qui gouvernent un vaste empire.

Le moment où *la Richesse des nations* est réimprimée , doit contribuer à son succès. La sagesse s'occupe enfin de réparer les ruines que lui présentent de tous côtés notre industrie , notre commerce et nos arts. Quelle fut la cause de leur décadence ? L'oubli des vrais principes qui les font naître et prospérer. On ne peut donc trop accueillir un livre où sont développés ces principes conservateurs.

Il ne faut point chercher , dans *Smith* , ces grands

traits du législateur Montesquieu, également admirable, par la profondeur des idées qu'il accumule, et par cette imagination vive et brillante qui leur donne tant d'éclat. Smith ne voit, ni de la même hauteur, ni à la même distance; mais s'il n'a pas autant d'élévation, il montre une sagacité non moins ingénieuse. Son coup-d'œil est aussi pénétrant, et quelquefois plus sûr et plus juste. L'utilité de ses observations est moins équivoque. Ses principes peuvent être soumis à l'expérience de tous les moments, et l'expérience est d'accord avec eux; avantage bien rare, et trop souvent étranger aux théories des écrivains politiques.

L'auteur de la Richesse des nations est surtout bien éloigné de cette austérité de Mably, qui, si j'ose le dire, affectait l'air et les mœurs des anciennes républiques, plus qu'il n'imitait le génie de leurs grands hommes. Il ne s'accorde pas davantage avec cet illustre genevois, dont l'éloquence a quelquefois embelli la morale, mais dont les paradoxes ont nui trop souvent à la véritable science politique.

Smith se garde bien de proposer aux grands empires modernes le système de quelques petits états de l'antiquité, dont on cite tous les jours les lois sans les connaître, et dont les exemples, choisis avec plus d'enthousiasme que de justesse, amènent souvent des conséquences toutes contraires à celles qu'on veut en tirer. Le philosophe anglais écrit pour les sociétés actuelles; c'est de leur état présent qu'il raisonne, et non de celui qu'ont supposé, dans tous les temps, des sophistes plus ou moins ingénieux. Il ne veut point faire redescendre l'âge mur ou la vieillesse des peuples vers les

essais de leur enfance. Il ne compose point la prospérité générale d'abstinences et de privations de tout genre, mais de richesses et de jouissances sagement partagées entre tous. Chez lui, point de ces systèmes exclusifs et bornés, qui encouragent l'agriculture aux dépens du commerce, ou le commerce aux dépens de l'agriculture. Il montre leurs rapports et leurs dépendances; il veut qu'on ménage également ces deux sources de la fortune publique; en un mot, il paraît voir, dans le plus haut degré de civilisation et d'industrie, le plus haut degré de bonheur social; et cette doctrine, comme on voit, est en opposition directe avec celle de Jean - Jacques et de Mably.

Il pose en fait *que la classe laborieuse, c'est-à-dire, le grand corps du peuple, ne jouit du sort le plus doux qu'à l'époque où les sociétés, par une marche progressive, s'élèvent vers la plus haute richesse.*

Cette assertion paraîtra sans doute extraordinaire à tous ces rhéteurs qui se sont amusés, depuis Sénèque, leur maître, à déclamer contre les richesses. Il est vrai que très-peu ont eu l'adresse de faire, comme lui, la satire de l'opulence au milieu de tous les plaisirs qu'elle peut rassembler. Mais, quoi qu'il en soit, ces esprits hypocrites ou chagrins, n'ont pas vu que s'il leur était possible d'anéantir les arts qu'amène la civilisation, ils ne nuiraient pas moins aux classes pauvres qu'ils prétendent servir, qu'aux classes riches dont ils se déclarent les ennemis. En effet, dans toutes les grandes associations, les progrès de l'industrie et du commerce forment un fonds commun d'opulence et de bien-être, dont chaque individu ne peut avoir que des parties inégales,

mais dont aucun n'est totalement exclus. C'est-là une de ces lois admirables de l'ordonnateur suprême, qui n'a rien fait d'exclusif, et qui veut que le genre humain, tout entier, participe au fruit des découvertes d'un seul peuple, et même d'un seul homme.

Écoutons Smith lui-même.

« Ainsi, la division du travail, en multipliant les productions de tous les arts, dans une société bien ordonnée, enfante cette opulence universelle qui circule et se répand jusqu'aux dernières classes du peuple. . . . Remarquez de combien de choses jouit le plus simple artisan ou le journalier laboureur, dans un pays riche et civilisé ; et vous avouerez que le nombre des hommes à qui leur industrie, quelque faible qu'elle soit, a procuré cette foule de jouissances, est inaccessible au calcul. Observez, par exemple, l'étoffe de laine qui habille le journalier laboureur : elle est rude et grossière, sans doute, et, cependant, n'est-elle pas le produit du travail réuni d'une multitude prodigieuse de mains ? Il a fallu, pour le vêtir, même de ce grossier habit, que, se succédant l'un à l'autre, berger, marchand, cardeur, fileur, tisserand, fouleur, teinturier, tailleur, et beaucoup d'autres encore, se soient mis tous en mouvement. Que de marchands et de colporteurs employés à faire passer les matériaux nécessaires à quelques-uns de ces ouvriers, dans les mains de plusieurs autres, qui vivent souvent aux deux extrémités d'une même contrée ! Quel assemblage, et de commerces, et de navigations, et de navires de transport, et de matelots, et de cordiers, et de faiseurs de voiles, pour apporter les corps des trois règnes de la nature, animal, végétal et minéral, dont le teinturier fait usage, et

qui lui arrivent des parties du monde les plus reculées ! Quelle variété de travaux indispensables pour la fabrication des outils du plus médiocre des ouvriers ! Ne parlons pas des machines compliquées, telles que le navire du matelot, le moulin du fondeur, ou même le rouet du fileur. Considérons seulement la variété du travail, consumé à former un instrument aussi simple que les ciseaux dont s'est servi le berger pour la tonte de ses moutons ! Le mineur qui a tiré le fer des entrailles de la terre, le maçon qui construit le fourneau destiné à fondre le métal, le bucheron qui abattit le bois, l'homme qui administra le charbon que la fonderie consume, et celui qui a changé la terre en briques, sans oublier, ni la main qui les a rangées en divers compartiments, ni celle qui a dirigé l'ouvrage entier des fourneaux, ni le mécanicien à qui on doit le moulin, jusqu'au forgeron, dernier anneau de cette longue chaîne, tous à la fois ont uni leurs travaux divers pour faire les ciseaux du berger. »

Smith applique les mêmes observations à tous les arts les plus grossiers, et conclut *que, sans le concours de plusieurs mille hommes, la personne la plus médiocre, dans une grande société, ne saurait pourvoir aux nécessités d'une vie que nous nommons faussement simple et facile. Peut-être, ajoute-t-il, les dépenses d'un monarque européen ne s'élèvent pas toujours au dessus de celles d'un paysan industrieux et frugal, autant que les dépenses de ce même paysan surpassent celles d'un monarque africain, maître absolu de la vie et de la liberté de dix-huit mille nègres, réduits à l'état de nudité.*

Il est impossible d'offrir des observations plus

justes et plus piquantes, et d'unir plus de raison à plus d'esprit. On sera peut-être étonné d'entendre louer ce dernier mérite, dans un écrivain qui a traité des matières aussi graves : mais c'est-là une de ses qualités dominantes ; et l'on doit convenir que l'esprit sert à tout, quoi qu'en aient dit des gens intéressés à le décrier. On trouve, dans le traité de la Richesse des nations, cette métaphysique à la fois profonde et déliée, qui appartient à tous les bons esprits en tout genre, poètes, orateurs ou politiques, mais que les métaphysiciens de profession ne connaissent pas toujours.

L'ouvrage qui nous occupe n'est, au fond, d'un bout à l'autre, qu'une apologie du commerce, des arts, et même du luxe dans tous ses développements. J'en suis fâché, je le répète, pour tant de déclamateurs anciens et modernes, qui en ont fait la satire : Smith leur enlève la moitié de leur éloquence, et rend plus d'un livre fameux très-inutile.

La pauvreté put convenir autrefois à quelques cités, où un petit nombre de citoyens ne connaissait d'autre art que celui de la guerre. Privés de tout, ils jouissaient du sentiment exagéré de leur force ; et l'orgueil les consolait de tous les maux qu'ils s'imposaient volontairement. Ils vivaient de *brouet noir*, et ils exerçaient le droit de vie et de mort sur leurs esclaves ; car il est bon de remarquer que, si une vie trop douce amollit et corrompt les mœurs, une vie trop dure les corrompt d'une autre manière, en les rendant féroces et impitoyables. L'introduction d'une jouissance réelle, si l'excès n'en est pas la suite, perfectionne l'esprit de société, étend les rapports de bienveillance entre les individus, et donne à la sensibilité

humaine des développements qu'elle ignorait. Le cœur de l'homme devient meilleur, toutes les fois qu'il s'ouvre à des joies nouvelles. Il est, chez quelques peuples, des usages insensés et barbares, qui ont résisté aux ordres de l'autorité, à la crainte de la mort, et même à la puissance de la raison, et qui céderaient sans peine à l'influence des plaisirs.

Les lieux, les temps, les mœurs, tout a changé. Jadis une passion forte, un préjugé national inspiré dès l'enfance à chaque individu d'un même peuple, suffisait pour lui assurer une grande destinée, et pour l'élever même au premier rang. C'est dans les siècles anciens qu'on trouve encore des modèles, non des vertus les plus utiles, mais de l'héroïsme le plus extraordinaire; non des affections les plus faites pour le cœur de l'homme, mais des actions qui supposent le plus d'énergie dans les caractères.

Les mêmes mobiles ne peuvent convenir désormais à une nombreuse société, dont les intérêts compliqués en mille manières, se mêlent nécessairement à ceux des sociétés voisines. Tout genre de fanatisme qui éloignerait un peuple des autres peuples, et qui l'en rendrait ennemi, lui serait bientôt funeste dans l'état actuel des choses. Ce besoin de jouissances et de commodités, qui s'est répandu plus ou moins dans notre Europe, cet amollissement des mœurs, qui en est la suite, ont, peut-être, plus servi le genre humain, en multipliant ses communications, que toutes ces vertus tant admirées, qui ont élevé quelques hommes au-dessus de leur espèce, et qui, souvent, formaient je ne sais quelle grandeur colossale de tous les débris des sentiments de la nature.

Comment les peuples modernes peuvent-ils



avoir maintenant une véritable importance ? Par les lumières et par les richesses. C'est l'étendue de leurs lumières, plus que l'énergie de leurs passions, qui, dorénavant, fera leur gloire et leur puissance. C'est l'or, bien plus que le fer, qui décidera du sort des nations.

C'est donc l'art d'acquérir les richesses, et de les accroître, qui doit former notre politique. C'est de leur distribution sagement graduée dans toutes les classes ; c'est de l'emploi convenable qu'on en fait pour les besoins publics, que dépend une bonne ou mauvaise administration.

L'agriculture donne le fonds des premières richesses ; le commerce les renouvelle et les accroît. La division du travail les multiplie et les fait refluer, dans toutes les parties du corps social, avec une heureuse inégalité, nécessaire à leur mouvement. Les produits bruts s'échangent continuellement contre les produits manufacturés. Le voisinage des villes, en ouvrant des marchés aux campagnes, accroît progressivement *la rente de la terre*. Enfin, une portion de ce produit annuel de la terre et du travail, qui forme la richesse de la société, est prélevée tous les ans pour la défense publique ; de là, l'origine de l'impôt.

Telle est l'analyse rapide des principales idées de Smith. Il en doit plusieurs à *Stewart*, et l'on s'étonne qu'il ait eu la faiblesse de ne pas le citer. Il ne garde pas le même silence sur les écrivains économistes français : il en parle avec estime, en les réfutant plus d'une fois ; et il oublie *Stewart*, dont il a tant profité ! Plus d'un homme fameux a commis la même injustice ; et la France, à cet égard, n'a pas le droit de faire des reproches à l'Angleterre.

Comparez Stewart à Smith, sur le crédit, sur les banques, sur les monnaies, sur les progrès naturels de l'opulence, et vous trouverez qu'il a posé, le premier, les principes essentiels; mais Smith, il faut en convenir, a développé, en grand maître, les idées qu'il doit à son devancier. Il en fait sortir les détails les plus neufs et les plus inattendus. Il ne s'est pas contenté de composer un ouvrage sèchement utile, il a su, également, intéresser le négociant, le moraliste, l'homme d'état et le philosophe.

C'est une chose bien remarquable que le soin avec lequel Smith évite toute espèce de réflexion sur les différentes formes de gouvernements. N'allez pas lui demander si c'est celui d'un seul, de plusieurs, ou de tous, qui convient ou se refuse le plus aux développements de l'économie sociale. Il ne paraît pas même avoir songé à ces questions qu'on croit si importantes, et qui pouvaient se présenter tant de fois dans le cours d'un ouvrage semblable.

Il est permis de croire, d'après son silence, qu'il ne voyait, dans ce genre de discussions, que des jeux d'esprit inutiles ou même dangereux. Il est vraisemblable que le meilleur des gouvernements était, à ses yeux, celui qui donnait la protection la plus efficace aux personnes et aux propriétés; et que le pire de tous, était celui qui en violait impunément la sûreté. En effet, c'est à ce principe incontestable qu'il faut toujours revenir, pour juger les systèmes politiques. Ici, l'abus des mots a confondu toutes les idées, comme dans les autres sciences. Que m'importe le nom que vous donnez à telle ou telle constitution? Elle est mauvaise, quand vous l'auriez fondée sur les théories

les plus philosophiques et les plus républicaines, si elle manque de la force nécessaire pour assurer la tranquillité et les droits des citoyens. Elle est bonne, quelle que soit, d'ailleurs, son essence et sa dénomination, si je trouve en elle une garantie suffisante pour exercer librement mes facultés et mon industrie, et si j'ai droit de faire, sous sa sauve-garde, tout ce qui ne peut nuire au repos et aux intérêts d'autrui.

On voit que Smith avait beaucoup étudié l'Esprit des lois ; il lui doit plus d'une idée, et sa doctrine est souvent la même. Je reviens souvent, et comme malgré moi, à Montesquieu ; toutes les fois qu'on rencontre quelque part une grande idée politique, elle semble lui appartenir. C'est dans Montesquieu que sont renfermés tous les trésors de l'expérience des siècles ; c'est-là qu'un lecteur attentif eût trouvé le présage de tous les fléaux qui ont couvert la France dans ces derniers temps ; c'est-là encore qu'il faut chercher des instructions salutaires pour l'avenir. La circonspection avec laquelle ce grand homme fut obligé d'écrire, sous une monarchie, ne l'a point empêché de répandre, dans son livre immortel, le germe de toutes les vérités républicaines qui peuvent convenir à la grandeur de notre territoire et de notre population.

Les principes de Smith, dans tout ce qui regarde le commerce, ont pour base le système d'une liberté indéfinie. Il rejette tout genre d'entraves et de prohibitions. C'est ainsi qu'il s'exprime : « Tout système qui cherche, soit par un encouragement extraordinaire, à attirer vers une espèce particulière d'industrie une portion du capital de la société plus grande que celle qui s'y

porterait elle-même ; soit par des restrictions de même nature , à détourner d'un emploi quelconque la portion de ce capital qui s'y rendrait naturellement , ce système s'éloigne du but qu'il veut atteindre : il retarde , au lieu de l'accélérer , la marche progressive de la société vers la richesse et la grandeur , et diminue , au lieu de l'accroître , la valeur réelle du produit annuel de la terre et du travail.

« Maintenant que tous les systèmes de préférence ou de restriction sont complètement ruinés , il ne reste que celui de la liberté naturelle , si simple et si uni , qu'il doit s'établir de lui-même. Tout homme , en effet , tant qu'il ne viole pas les lois de la justice , doit être parfaitement libre de travailler à ses intérêts comme il lui plaît , et d'associer son industrie et son capital au capital et à l'industrie de tout autre individu , ou de toute classe d'individus. Le souverain se voit ainsi totalement déchargé de l'obligation qu'il ne pourrait remplir , sans s'exposer à des erreurs sans nombre , et à laquelle toute la science et toute la sagesse humaines ne suffiraient pas : je veux dire de la nécessité de surveiller l'industrie de chacun des sujets , et de la diriger vers l'emploi le plus avantageux ».

« Smith ne réclame pas seulement cette liberté pour les relations intérieures , mais encore pour toutes les relations avec les états voisins. Il ne veut point qu'on gêne , en aucune manière , l'importation des marchandises étrangères. Il écrit sans préjugé national ; il stipule , en quelque sorte , pour les intérêts du monde entier ; et ce caractère de justice et d'impartialité , qui , partout , obtiendrait des éloges , mérite d'être particulièrement remarqué dans un auteur anglais qui parle de la France.

« Un faux principe , dit-il , a enseigné aux nations qu'il était de leur intérêt d'appauvrir tous leurs voisins. On leur a appris à voir , d'un œil d'envie , la prospérité des peuples qui commercent avec elles , et à regarder tout le gain qu'ils font comme une perte pour elles-mêmes. Le commerce qui , pour les nations comme pour les individus , devrait être un lien d'union et d'amitié , est devenu la source la plus féconde des animosités et de la discorde. Durant le cours du siècle présent et du siècle passé , le repos de l'Europe a été moins troublé par l'ambition capricieuse des rois et des ministres , que par l'impertinente jalousie des marchands et des manufacturiers. . . . Dans tout pays , il est , il doit être toujours de l'intérêt de la classe nombreuse du peuple , d'acheter les denrées dont elle a besoin , de ceux qui les vendent à meilleur marché. La proposition est si évidente , qu'il semble ridicule de chercher à la prouver. Aussi , ne l'eût-on jamais mise en question , si les sophismes intéressés des marchands et des manufacturiers ne fussent venus à bout d'obscurcir les premières idées du sens commun. Leur intérêt est ici opposé à celui de la grande masse du peuple. De même que les pourvus du droit de maîtrise , dans une corporation , sont intéressés à empêcher leurs concitoyens de s'adresser aux ouvriers qui ne sont pas incorporés ; ainsi les marchands et les manufacturiers , dans chaque pays , trouvent leur intérêt à s'assurer le privilège exclusif du marché intérieur. De là , dans la Grande - Bretagne , les impositions extraordinaires assises sur presque toutes les marchandises importées par des marchands étrangers ; de là , les prohibitions , ou du moins les droits

## 178 MERCURE DE FRANCE,

excessifs sur le produit de toutes les manufactures étrangères qui peuvent entrer en concurrence avec les nôtres ; de là , les entraves inouïes, dont on a embarrassé l'importation de presque toutes les sortes de marchandises qui arrivent des pays avec lesquels on suppose que la balance du commerce est désavantageuse , c'est-à-dire , des pays contre lesquels la haine nationale éclate avec plus de violence.

« Cependant la richesse d'un peuple voisin , quoique politiquement dangereuse dans les jours de la guerre , est certainement très-avantageuse au commerce dans les jours de la paix.... Comme un homme riche doit être , pour les ouvriers industriels de son voisinage , une meilleure pratique que ne peut l'être un homme pauvre , ainsi une nation riche est plus favorable aux intérêts d'une nation industrielle.... L'homme qui veut faire fortune , ne songe guères à se retirer vers les provinces pauvres et éloignées ; il cherche la capitale , ou quelque grande ville de commerce. Il sait qu'il y a peu à gagner partout où circule peu de richesse , et que partout où il y en a beaucoup en mouvement , il peut en attirer une portion à lui. Les maximes qui dirigent ainsi , d'après le sens commun , un , dix , ou vingt individus , devraient en diriger un , deux , dix ou vingt millions , et montrer à toute une nation , dans la richesse de ses voisins , une occasion probable et prochaine de s'élever aussi à la richesse. Si la France et l'Angleterre regardaient à leurs véritables intérêts , en écartant toute jalousie mercantile et toute haine nationale , le commerce de France , bien mieux que celui de tout autre pays , pourrait tourner à l'avantage de la Grande-Bre-

tagne ; et il en serait de même du commerce de la Grande-Bretagne à l'égard de la France ».

Cette citation ne paraîtra pas sans doute trop longue à ceux qui sauront apprécier l'importance de ces vues si morales et si politiques à la fois. Il n'est pas inutile de les présenter, au milieu des divisions qui éloignent les deux empires. Ces réflexions de Smith me rappellent un mot que Plutarque attribue à Cimon. Les Athéniens, jaloux de la grandeur de Sparte, ne voulaient pas la secourir, au moment où elle était prête de succomber sous la révolte des Ilotes et des Messéniens. Mais Cimon repoussa ces conseils d'une politique étroite et envieuse ; il persuada aux Athéniens de marcher, au secours de Sparte, avec quatre mille hommes. *Ne laissez pas, leur dit-il, la Grèce boiteuse, et votre ville sans contre-poids.*

Il me semble que cette expression d'un grand homme réunit la pensée la plus profonde au sentiment le plus magnanime. Il est singulier, peut-être, que Smith offre, sous le rapport des intérêts commerciaux, une vérité qu'avait devinée l'instinct d'un génie sublime, dans une occasion à peu près semblable, il y a plus de deux mille ans.

N'oublions pas, puisqu'il s'agit de l'Angleterre, une remarque importante de Xénophon. Il observe que si Athènes était placée au milieu d'une île, elle aurait le pouvoir de nuire à ses ennemis, sans qu'on pût lui nuire, tant qu'elle serait maîtresse de la mer. Montesquieu ajoute, à ce sujet, *vous diriez que Xénophon a voulu parler de l'Angleterre.*

Il faudrait passer les bornes d'un extrait ordi-

naire, si l'on voulait indiquer, dans la *Richesse des nations*, tous les chapitres qui méritent des éloges. Il n'en est presque aucun qui ne pût servir de texte à un ouvrage important. Tels sont, par exemple, ceux où il parle de la décadence de l'agriculture, après la chute de l'empire romain, et de l'amélioration que l'établissement des villes a procurée aux campagnes. Il envisage, d'une manière toute nouvelle, la question de la féodalité, et rajeunit un sujet que tant d'hommes de génie semblaient avoir épuisé avant lui. C'est avec une sagacité merveilleuse qu'il distingue les différents principes sur lesquels les anciens et les modernes ont fondé leurs colonies.

S'il est digne d'admiration dans les premières parties de son ouvrage, il ne me paraît pas la soutenir au même point dans la dernière. Il y traite de l'impôt, des revenus du souverain, et des établissements publics. L'art d'asseoir et de répartir les contributions, est sans doute le chef-d'œuvre du génie administratif; et, jusqu'ici, cet art fut le plus incertain, quoique le plus important. Les meilleurs esprits ne nous ont encore offert que des théories insuffisantes sur l'impôt. Ils ont aisément détruit celles de leurs devanciers, et ils doivent compter sur la même justice, de la part de leurs successeurs. Aucun état n'emploie un mode de perception qui n'ait de grands inconvénients; et Smith, en traitant ce sujet, ne montre plus sa pénétration ordinaire.

Il s'étend assez longuement sur l'éducation. Il n'a pas dédaigné de reproduire les objections tant de fois répétées contre les collèges et les universités. Les abus qui régnaient dans ces institutions ont frappé les esprits les plus vulgaires; mais,



peut-être, il était plus digne d'un philosophe comme Smith, de reconnaître les services réels qu'ont rendus ces collèges trop calomniés, en contribuant à la renaissance des lettres, en répandant le goût de l'étude, et en rappelant sans cesse la jeunesse de l'Europe vers les meilleurs modèles de l'antiquité.

Smith ne croit point que le gouvernement doive payer l'éducation publique : il veut qu'elle soit libre, que chaque élève puisse choisir le maître le plus accrédité, et que le revenu du professeur soit le prix de ses leçons, proportionné aux soins qu'il se donne, et à la réputation qu'il s'est acquise.

Je ne sais si, en général, les mœurs françaises s'accommoderaient de ce genre d'éducation et de salaire, établi en Allemagne ; mais une question plus importante doit nous arrêter : un grand état, qui adopte une constitution nouvelle, peut-il abandonner au caprice de professeurs qui suivront des systèmes contradictoires, l'éducation de l'enfance, les mœurs et les opinions publiques ?

En Grèce et dans Rome, à la vérité, des instituteurs salariés par les élèves, leur enseignaient les éléments de quelques sciences, ou des arts libéraux ; mais le législateur avait établi une première éducation commune, dont il avait la surveillance. Elle se recevait, à Rome, dans les exercices du Champ-de-Mars ; en Grèce, dans ceux du Gymnase. L'éducation musicale était plus importante encore chez les peuples de la Grèce, et les lois en avaient réglé les moindres détails.

Smith refuse de croire à l'heureuse influence des institutions musicales. Il préfère les mœurs des Romains, qui en ignoraient l'usage, aux mœurs

des Grecs, qui en ont célébré les prodiges. L'autorité de Smith, quoiqu'il appelle à son secours Polybe et Denis d'Halicarnasse, suffira-t-elle pour affaiblir le témoignage des plus beaux génies de la Grèce? Et d'ailleurs, qui croira, sur la foi de Smith, que le caractère des Grecs soit inférieur à celui des Romains? Les vertus des premiers sont faciles et intéressantes; leur héroïsme n'a rien de sévère. La grandeur des Romains attache moins qu'elle ne surprend. Plusieurs ont des traits imposants et majestueux, mais toujours mêlés d'une sorte de dureté qui les fait plus respecter que chérir. Socrate fut, à la fois, le plus vertueux et le plus aimable des hommes. L'apôtre et le martyr de la morale connut et aima le mieux les grâces et la beauté. Ce caractère, le premier de tous, manqua aux Romains, dans les siècles où leurs mœurs ont mérité le plus de vénération.

On a déjà dit, et tous les lecteurs éclairés en conviendront, que le meilleur volume de Smith est le premier. Sa théorie de *la division du travail* est neuve, lumineuse et féconde en résultats. Il est vrai que, pour trouver cette théorie, Smith n'a eu besoin que de jeter les yeux autour de lui. La grande *division du travail* est, en Angleterre, la source de *l'opulence universelle*. Qui a bien lu Smith, voit l'Angleterre; et qui a vu l'Angleterre, comprend, sans peine, tout le système de Smith.

Malgré la juste renommée dont il jouit, le gouvernement anglais est très-loin d'en avoir adopté toutes les idées. Cette liberté indéfinie, que réclame l'auteur de la Richesse des nations, n'est point adoptée par le cabinet et le parlement britanniques. On nous blâme de négliger Smith; mais on peut faire, à quelques égards, le même reproche à l'Angleterre.

La Richesse des nations est un ouvrage du premier ordre dans son genre , et c'est pour cela qu'on a cru devoir s'y arrêter.

La *Théorie des sentiments moraux* , du même écrivain , est un ouvrage très-inférieur. Tout est positif et solide dans le premier ; tout est vague et subtil dans le second , si vous exceptez quelques chapitres \*.

Smith était né dans l'Ecosse , comme Robertson et quelques autres hommes célèbres. Ce n'est point dans les rochers et les forêts de cette Calédonie , où l'on a placé le berceau d'Ossian , qu'il faut chercher aujourd'hui l'enthousiasme poétique. Thompson est le seul poète distingué qu'ait produit l'Ecosse moderne. Elle n'a vu naître que des historiens et des philosophes. Ses historiens même sont plus sages qu'éloquents ; et ses philosophes , encore plus ingénieux que profonds. Mais cette gloire semblera préférable , peut-être , à un siècle dont les idées ne favorisent pas les arts d'imagination.

\* N. B. Les meilleures observations de cette *Théorie des sentiments moraux* se trouvent dans les notes du poème des *Saisons* , par le C. Saint-Lambert ; mais le poète est plus précis ; plus juste et plus piquant ; d'ailleurs ses notes ont précédé de plusieurs années l'ouvrage de Smith.

*ETÉOCLE* , tragédie en cinq actes , par G. LEGOUVÉ , membre de l'Institut national.

SI la voix de quelques journaux était l'organe de l'opinion publique , l'auteur d'*Etéocle* , plus heureux que nos plus grands écrivains , n'aurait rien à demander à la justice tardive de la postérité. — L'on a dit que sa pièce était une des meilleures tragédies de notre siècle ,

et l'on a comparé son style à celui de Racine. J'ignore quel sentiment a dicté ces éloges, qui semblent défier la critique; mais si c'est l'envie, irritée du succès d'un ouvrage estimable, on doit convenir qu'elle est plus adroite que l'amitié.

Sans doute, il faut louer le C. Legouvé, d'avoir préféré la noble simplicité de la tragédie antique, à cette variété d'incidens qui complique les drames ténébreux du théâtre anglais; il faut encore le louer d'avoir évité soigneusement les défauts ordinaires du style à la mode, le néologisme, l'enflure et la déclamation; il faut enfin reconnaître, dans son ouvrage, un écrivain formé par l'étude des grands modèles, qui respecte leurs principes, qui connaît leur langue, mais qui n'est pas leur égal. — Essayons de justifier cette opinion.

Le sujet de *la Thébaine* est connu de tout le monde, excepté peut-être de ceux qui fréquentent aujourd'hui le théâtre, et qui font assez souvent le destin des premières représentations. Ce sujet, a dit le critique le plus judicieux de notre âge \*, est du nombre de ceux qui sont plus horribles qu'intéressants. Cependant Eschyle et Euripide, chez les anciens; Racine et Alfieri, chez les modernes, l'ont cru propre à exciter les émotions les plus tragiques, et l'ont mis sur la scène avec des succès différens. — La pièce d'Eschyle, intitulée *les sept Chefs devant Thèbes*, n'est guères remarquable que par les beautés épiques du troisième acte, qui sont pour nous des défauts brillants; c'est l'énumération des sept chefs, alliés de Polynice, et la description de leurs armures. L'Épopée, même dans Homère, n'a pas un ton plus majestueux.

Le terrible Tydée, aux bords de l'Isménus,  
Menace, en frémissant, la porte de Prétus:

\* J. F. Laharpe, Cours de Littérature, tome 1, page 454.

Le fleuve vainement s'oppose à son passage ;  
 Vainement le devin , que trouble un noir présage ,  
 Veut arrêter ses pas , en attestant les Dieux .  
 Le guerrier , tel qu'on voit un serpent furieux ,  
 Dont les feux du Midi , sur un brûlant rivage ,  
 Embrasent les poisons et réveillent la rage ;  
 Le guerrier du devin accuse la frayeur :  
 Il méprise un augure ; il insulte à la peur ;  
 Il agite ; en parlant , trois aigrettes flottantes ,  
 De son casque d'airain parures menaçantes ,  
 Frappe , et fait retentir son vaste bouclier ,  
 Industriel ouvrage , où brille sur l'acier  
 Cet astre , œil de la nuit , qui décrit sa carrière  
 Dans des cieux étoilés que remplit sa lumière :  
 Ainsi marche au combat ce guerrier orgueilleux ,  
 Une lance à la main , et le feu dans les yeux ;  
 Il appelle , à grands oris , la guerre et le carnage ;  
 Semblable au fier coursier qui , bouillant de courage ,  
 Entend bruire de Mars les affreux instruments ,  
 Et répond , à ce bruit , par des hennissements. etc.

.....  
 A la porte d'Electre , aux assauts destinée ,  
 S'élève , comme un roc , l'énorme Capanée ;  
 Et que puissent les cieux , prompts à vous exaucer ,  
 Détourner les malheurs qu'il vous ose annoncer !  
 Nul mortel ne saurait égaler sa stature .  
 Audacieux géant , qu'agrandit son armure ,  
 Il jure que nos tours tomberont sous son bras ;  
 Que les Dieux conjurés ne nous sauveraient pas :  
 D'une voix sacrilège , il défie , il blasphème  
 L'Olympe , le Destin , et Jupiter lui-même .  
 Il ose se vanter qu'en vain ce Dieux jaloux  
 Armerait , contre lui , son foudroyant courroux , etc.

( Traduction de LAHARPE ).

Le C. Legouvé a su s'approprier , en homme de goût , ce fonds si riche d'idées et d'images poétiques . Il a lié cette description brillante à l'action de sa pièce ; et , en supprimant les tableaux épisodiques , il y a jeté plus d'intérêt et de mouvement . C'est Hémon qui vient

apprendre à Jocaste éperdue comment un nouveau prodige a suspendu le combat de ses enfants.

.... Vous avez vu, dans sa fureur extrême,  
 Quel adieu, Polynice, à son frère a laissé.  
 A peine, vers son camp, il s'était avancé,  
 Que son ordre, à l'assaut, fait marcher les cohortes.  
 Sept chefs, la bache en main, menacent nos sept portes.  
 Leur front brille déjà d'un espoir insultant :  
 Un bataillon d'airain sur nos murs les attend.  
 Mille flèches contre eux, par nos bras, sont lancées;  
 Mais c'est en vain. Déjà des échelles dressées  
 Elevaient, jusqu'à nous, l'intrépide assaillant :  
 Nos remparts n'offraient plus qu'un théâtre sanglant ;  
 Lorsqu'Étéocle, ouvrant la porte Néïtienne,  
 Repousse l'Argien, et vole dans la plaine.  
 Un corps nombreux le suit. De surprise frappé,  
 L'Argien, par le roi, craint d'être enveloppé :  
 Il venait attaquer ; il songe à se défendre \*.  
 De nos remparts, soudain, on le voit redescendre ;  
 Et, prompt à nous montrer un front *impétueux* ,  
*Engager, dans la plaine, un choc tumultueux.*  
 La jeunesse *Thébaine*, en nos murs enfermée,  
 Sort, rejoint Étéocle, et grossit son armée ;  
*Dès-lors, nul combattant ne connaît le repos.*  
 C'est Thèbes, toute entière, attaquant tout Argos.  
 L'Ismène, de frayeur, enfle une onde écuminante ;  
 La valeur des soldats, avec leur nombre, augmente.  
 Du choc des boucliers les échos ont frémi ;  
 Chaque glaive a frappé, chaque armure a gémi ;  
 La même ardeur remplit les deux partis contraires ;  
 Tous semblent partager la haine des deux frères.  
 On se presse, on combat sur les morts entassés,  
 Sur les chevaux meurtris, sur les chars fracassés :

\* *N. B.* Ce vers, et les suivants, rappellent un peu trop le récit de *Rodrigue*, après son combat contre les Maures, au quatrième acte du *Cid*.

« Ils couraient au pillage, ils rencontrent la guerre, etc. »

Le sang *succède au sang*, le carnage au carnage :  
Cependant, Capanée, étincelant de rage,  
Ce roi qui, pour les Dieux, signala son mépris,  
Enfonce, en blasphémant, nos bataillons surpris.  
Pour arrêter ses coups, hors de nos rangs, s'élance  
Du jeune Enomaüs l'imprudente vaillance :  
Déjà, des deux rivaux, les fers se sont croisés ;  
Déjà, leurs casques d'or sous leurs coups sont brisés ;  
Quand, soudain : ô prodige ! on sent trembler la terre,  
On entend retentir et rouler le tonnerre.  
Jupiter, dans leur lutte, arrêtant ces héros,  
Contre leurs fronts dirige et lance ses carreaux ;  
La foudre éclate, tombe, et *soudain* les dévore.  
Sur leurs membres fumants elle s'acharne encore,  
Et les fait disparaître en un gouffre de feux,  
Qui, mugissant trois fois, se referme sur eux.

Les beautés de ce récit en effacent les taches légères,  
et méritent d'autant plus d'éloges au C. Legouvé,  
qu'il avait à lutter contre ces vers admirables de Boileau.

Sur un bouclier noir, sept chefs impitoyables  
Epouvantent les Dieux de serments effroyables ;  
Près d'un taureau mourant qu'ils viennent d'égorger,  
Tous, la main dans le sang, jurent de se venger.  
Ils en jurent, la Peur, le dieu Mars et Bellone, etc.

Le bonheur de ces imitations prouve combien le génie des poètes anciens peut féconder celui des modernes, et combien de richesses le véritable talent doit encore trouver sur ces traces vénérables, dont on affecte aujourd'hui de s'éloigner avec un dédain présomptueux. En effet, si le C. Legouvé doit à Eschyle des beautés de détail qui contribuent beaucoup au succès de son ouvrage, il n'est pas moins redevable à Euripide, qui lui a fourni l'heureuse idée d'intéresser en faveur de Polynice. C'était, sans doute, le moyen le plus ingénieux d'é luder la principale difficulté du sujet, qui présente, dans les deux frères, deux scélérats presque également

coupables, presque également odieux. Eschyle et Racine n'ont point altéré les traits des enfants d'Œdipe ; Étéocle a usurpé le trône ; Polynice porte la guerre dans sa patrie ; tous les deux, par une ambition effrénée, ont outragé la nature, et font frémir l'humanité. Il est vrai que Racine a eu la faiblesse d'introduire dans la famille des Labdacides, dans cette race dévouée au parricide et à l'inceste, un amour parasite qui complique inutilement les ressorts de sa tragédie. Mais *les frères ennemis* sont l'ouvrage d'un jeune auteur, dans lequel Molière seul découvrit un homme de génie. Le grand Racine ne date que d'*Andromaque*, comme le grand Corneille ne date que du *Cid* ; et l'on a fait un reproche injuste au C. Legouvé, en l'accusant d'avoir voulu se mesurer avec le plus parfait de nos poètes. Une bonne tragédie sur le sujet terrible de *la Thébaine*, supposé qu'elle soit possible, manquait au théâtre Français ; si le C. Legouvé n'a pas la gloire de l'avoir faite, il mérite du moins qu'on applaudisse à son courage, sans l'accuser de vanité.

Le dénouement de sa pièce, imité d'*Alfieri*, a excité beaucoup de murmures : il semble, en effet, qu'en faisant entre-tuer les deux frères sur le champ de bataille, on avait rempli la mesure de leur caractère féroce et de leur haine dénaturée. — Transporter Étéocle mourant sur la scène pour lui faire enfoncer son épée dans le cœur de Polynice, aux yeux de sa déplorable famille ; quand Jocaste, Antigone, Œdipe lui-même, l'exhortent à pardonner ; quand son sang, qui s'écoule avec sa vie, n'est plus enflammé par l'ardeur du combat et le délire de l'ambition ; c'est augmenter, par une atrocité nouvelle, cet amas de crimes inouis, qui composent la destinée des Labdacides... Je n'oserais point affirmer que ce dénouement, tout horrible qu'il est, ne soit pas suffisamment préparé par les traits que l'au-



teur ajoute au caractère donné d'Étéocle , afin d'adoucir celui de Polynice. Mais comme cette intention , vraiment dramatique , est mieux indiquée qu'elle n'est remplie , il en résulte que l'un des deux frères révolte , et que l'autre n'intéresse pas assez. C'est un inconvénient qu'il était , je crois , impossible d'éviter.

Mais puisque , à l'exemple d'Euripide , le C. Legouvé fait assister Œdipe au dernier jour de ses coupables fils , il me semble qu'il aurait pu donner à ce vieillard auguste , victime vertueuse de la fatalité qui le condamnait au crime , un rôle plus touchant et plus paternel. Œdipe , qui vient ici maudire ses enfants , prêts à s'entr'égorger ; qui semble se réjouir de ce combat fratricide , qui le vengera de leur ingratitude ; Œdipe , poussant des cris lamentables et vociférant des imprécations , ressemble trop au farouche Montaigu. Leur langage est à peu près le même ; et cependant leurs caractères , comme leur position , diffèrent essentiellement. — Dans l'*Œdipe-roi* , de Sophocle , et dans celui de Voltaire , le malheureux accuse aussi les Dieux , et s'abandonne aux transports d'une douleur effrayante ; mais il vient de se reconnaître pour l'assassin de Laïus , et pour le mari de sa mère ; il vient d'arracher ses yeux de ses propres mains. C'est l'horreur de ses forfaits involontaires , qui lui fait pousser des cris déchirants ; et ces cris retentissent dans l'ame des spectateurs. — Dans l'*Œdipe à Colone* , dont le C. Ducis a naturalisé , parmi nous , les beautés sublimes , Œdipe maudit également Polynice ; mais alors le crime de ses fils était plus récent , et leur péril plus éloigné ; la guerre civile n'était qu'un projet douteux ; Étéocle et son frère ne marchaient pas encore à leur combat impie. D'ailleurs , Œdipe pardonne , dès que Polynice se repent. — Ici , c'est au moment où ses deux fils partent pour un duel sacrilège , qu'un père , au

lieu de les arrêter, renouvelle ses imprécations. Il repousse le désespoir et les remords de Polynice ; il excite, lui-même, ses enfants à consommer un crime, qui surpasse tous les forfaits de sa race. Il appelle, dans ses vœux homicides, les Dieux de l'Olympe et du Tartare.

Jupiter, prends ta foudre, aux méchants réservée :  
 ..... Et vous ! vous, Até, Némésis,  
 Dieux de sang ! dieux de mort ! dieux dignes de mes fils !  
 Toi, Mars ! qui, dans leur sein, a versé ta colère ;  
 Toi, plus terrible encor, ô Laïus ! ô mon père !  
 Vengez, sur leurs auteurs, les maux que j'ai soufferts ;  
 Saisissez ces ingrats que je voue aux enfers.  
 Voilà, cruels, quels Dieux au combat vous attendent :  
 Tisiphone, Mégère, Alecto vous demandent.  
 Allez, sous leurs regards, *brisant tous vos liens*,  
 Achever un forfait aussi noir que les miens.

Je ne sais si je me trompe ; mais j'ose croire qu'Œdipe, dont la vie entière offrit ce spectacle si digne des regards du ciel, la vertu aux prises avec l'adversité ; Œdipe, dis-je, sortant de sa prison, pour opposer ses prières et ses larmes aux fureurs effrénées de ses fils ; ne leur demandant, pour lui faire oublier ses maux et son injure, que de consentir à vivre et à s'aimer ; et ne pouvant les arracher à l'ascendant irrésistible de leur destinée, aurait produit une émotion plus douce, plus profonde, et plus tragique ! Les cœurs fermés à la pitié, pour Étéocle et Polynice, auraient partagé la douleur d'un père infortuné. Ce rôle, ainsi conçu, serait sans doute plus digne d'Œdipe, que l'antiquité nous montre toujours, sensible et religieux ; il répandrait, sur l'ouvrage, un intérêt plus touchant ; et l'horreur du sujet serait adoucie, sans que le caractère en fût altéré.

Au reste, l'*Étéocle* du C. Legouvé, partagera pro-

blement le sort de toutes les tragédies que les maîtres de l'art dramatique, chez les anciens et chez les modernes, ont composé sur le même sujet. L'estime que ces ouvrages méritent, par des détails plus ou moins heureux, ne peut les soutenir, au théâtre ni dans le cabinet, contre le sentiment pénible que l'ensemble fait éprouver. C'est assez pour l'auteur de celui-ci de s'être placé près de ses modèles, et d'avoir fait avec eux un partage à peu près égal des beautés et des défauts qui naissent du sujet. Le public peut décider que les défauts l'emportent, sans crainte d'humilier les talents de l'auteur, et la critique est ici désarmée par le respect qu'elle doit aux noms les plus glorieux.

Je terminerai cet article, par quelques observations sur le style de la pièce, que des malveillants ont affecté de comparer à celui de Racine. On demandait, à je ne sais quel prince, ce qu'il pensait d'un panégyrique, dans lequel on le comparait à Dieu : — *C'est un peu fort*, répondit-il, *mais c'est toujours flatteur*. — Je ne crois pas que cet avis soit celui d'un homme d'esprit et de goût, tel que le C. Legouvé. J'aime à reconnaître que sans recherche et sans effort, il prend assez souvent le ton mâle et sévère de la tragédie ; mais je suis fâché de voir qu'il le quitte quelquefois, pour s'abandonner à une sorte de mollesse aimable, qui conviendrait mieux à l'idylle ou à l'élégie. Par exemple, Antigone dit à Polynice :

..... Depuis que tu quittas ces lieux,  
 La paix fuit de nos cœurs, le sommeil de nos yeux ;  
 La nuit, dans ce palais, plaintives, languissantes,  
 Nous prolongions les cris de nos voix gémissantes.  
 Le jour, prenant du deuil les vêtements obscurs,  
 Nous volions te chercher dans les murs, hors des murs,  
 Aux sources où l'Isinène épanche son eau pure ;  
 Nous te redemandions à toute la nature.

Nous t'appelions longtemps, nous te tendions les bras,  
 Nous accusions les lieux qui retenaient tes pas.  
 Hélas! combien de fois la nuit vint me surprendre  
 Aux bords où ton adieu, trop tôt, se fit entendre;  
 J'aimais à contempler, *dans un avide effroi*,  
 Le ruisseau que tu mis entre ta sœur et toi;  
 La hauteur d'où ma vue, à te suivre réduite,  
 Dans un long horizon accompagna ta fuite,  
 L'arbre qui me soutint quand je ne te vis plus.

## P O L Y N I C E.

Quoi! lorsque je fuyais, *de ma patrie exclus*,  
 D'un malheureux absent vous gardiez la mémoire!

Certainement ces vers ont de l'élégance, du naturel et de la facilité. Quelques-uns sont pleins de grace et de délicatesse : mais n'est-on pas un peu surpris de les trouver dans *la Thébaïde*? Ont-ils bien la couleur du sujet? et n'y sent-on pas, d'ailleurs, un peu trop de négligence et d'abandon?

En général, on trouve trop souvent, dans cet ouvrage, des hémistiches faibles, d'autres évidemment amenés par la rime, et même des vers qu'une certaine prétention à l'audace et à l'énergie, ne rend pas meilleurs. Je ne citerai que celui-ci, où la loi de la progression des idées n'est pas moins méconnue que la propriété des mots.

Je déchirais les murs, j'arrachais mes cheveux.

Je voudrais aussi que l'auteur eût, dans son style, quelque chose de plus ferme et de plus original; qu'il négligeât moins l'enchaînement des idées; qu'il se défiât de sa mémoire; et qu'il ne prît jamais des réminiscences pour des créations. Je n'exprimerais pas ce vœu, si je n'étais convaincu qu'il dépend du C. *Le-gouvé* de le remplir. Il y a, dans sa pièce, des scènes

entières, qui font beaucoup d'honneur à son talent, notamment celle du 3.<sup>me</sup> acte, où les deux frères sont en présence, sous les yeux de Jocaste et d'Antigone. Le style y est, quelquefois, aussi tragique que la situation, et le dialogue n'y manque presque jamais de chaleur et de vérité. En un mot, *Étéocle*, sans être comparable aux bonnes tragédies de notre siècle, sans pouvoir prétendre à ce succès constant et général, qu'un intérêt profond assure quelquefois à des pièces plus défectueuses, doit cependant augmenter la réputation de son auteur. On sait qu'il occupe une place distinguée parmi les écrivains peu nombreux, qui prêtent aux principes de la saine littérature et du bon goût, le double appui de leurs ouvrages et de leurs opinions.

E.

---

*VOYAGE de Néarque, des Bouches de l'Indus jusqu'à l'Euphrate, ou Journal de l'Expédition de la flotte d'Alexandre; rédigé sur le journal original de Néarque, conservé par Arrien, à l'aide des éclaircissements puisés dans les écrits et relations des auteurs, géographes ou voyageurs, tant anciens que modernes; Et contenant l'Histoire de la première Navigation que les Européens aient tentée dans la mer des Indes; traduite de l'anglais de William-Vincent, par le C. BILLECOCQ; imprimé par ordre du gouvernement, en l'an 8. Chez Maradan, libraire, rue Pavée Saint-André-des-Arcs: 1 volume in-4.<sup>o</sup>, prix 21 fr. 3 vol. in-8.<sup>o</sup>, prix 15 fr., et 18 fr. francs de port par la poste.*

Nous observions, le mois dernier, au sujet du voyage d'un illustre anglais à quel point les Européens ont perfectionné les sciences nautiques, et comment ils peuvent en diriger l'emploi vers un but moral. Desormais, disions-nous avec Vancouver, *un grand pont de*

*communication est établi, à l'aide duquel nous pouvons porter jusqu'aux plages les plus ignorées, aux moindres enfants de la nature, les bienfaits de la société civile.* Cette idée est vraiment sublime, et il faut la recommander au siècle qui arrive. Mais la plus grande, après celle-là, est sans contredit celle que conçut Alexandre, celle de faire entrer l'Europe en partage des félicités de l'Asie, de faire refluer, vers la Méditerranée, les richesses de l'Océan indien. C'était le but d'un voyage qu'il commanda à Néarque, et que celui-ci exécuta des bouches de l'Indus jusqu'à l'Euphrate.

Un savant anglais, William-Vincent, s'occupait de cette navigation de Néarque, précisément dans le temps qu'on imprimait celle de Vancouver; et le gouvernement français a ordonné de faire passer dans notre langue, et les récits de Vancouver, et ceux de Néarque, c'est-à-dire, la plus belle conception de l'antiquité, et une des plus nobles entreprises des temps modernes.

C'est le C. Billecocq, que l'on a chargé de traduire le voyage de Néarque; et il a mis, à le bien rendre, ce soin et cette affection d'un homme vertueux, qu'il met à tout ce qu'il entreprend.

Il eût peut-être été à souhaiter qu'en conservant à William-Vincent, le mérite de son érudition et de ses recherches, il eût pu y ajouter celui de l'ordre, auquel nous ont accoutumé nos savants de l'académie des inscriptions. Les savants anglais peuvent apparemment, dans leurs compositions, négliger un peu la méthode sans que leur méditation en souffre, et sans que la vue de leur objet leur échappe. Mais le lecteur français, qui s'est accoutumé à la marche tout à la fois savante et claire de Fréret et de ses collègues, voudrait la retrouver chez les écrivains étrangers. Qui ne désirerait que le journal de Néarque eût été traité, comme le Périple d'Hannon l'a été par Bougainville?

Ce sont deux ouvrages du même genre. Bougainville vous présente d'abord le récit du général carthaginois ; puis il le décompose, et vous offre d'ingénieuses conjectures, (dans lesquelles un lecteur exercé aperçoit aisément qu'il fut guidé par Fréret). Le docteur Vincent, en s'appuyant des travaux, et de notre savant Sainte-Croix, et de notre immortel Danville, et de son digne successeur Gosselin, et de ses compatriotes, le major Rennel, Robertson, l'évêque de Rochester, etc., est attentif à ne rien omettre de ce qui regarde l'originalité du journal de Néarque, et la fidélité d'Arrien, qui nous l'a transmis. Il commente chaque mot, et il tâche de fixer chaque position par tous les secours que peuvent lui fournir, et l'astronomie, et la science des langues, et celles des mesures itinéraires : mais c'est toujours un commentaire qu'on rencontre, et presque jamais le texte même d'Arrien ou de Néarque. Je dis, presque jamais, car il en transcrit plusieurs morceaux qui font regretter davantage de ne pouvoir jeter la vue sur l'ensemble. Ces narrations, antiques et originales, ont, à travers leur imperfection, je ne sais quel air de simplicité et de grandeur qui attache. On est bien aise que quelqu'un nous les éclaire ; mais on aime à les lire soi-même, et de suite.

Du reste, cette difficulté n'arrêtera point un lecteur studieux ; il ouvrira, il méditera Arrien ; puis il considérera les cartes de William-Vincent, et parcourra utilement ses quatre livres, dont voici l'ordre : 1.<sup>o</sup> Recherches et Eclaircissements préliminaires ; 2.<sup>o</sup> la Descente de l'Indus ; 3.<sup>o</sup> de la Navigation de Néarque, depuis l'Indus jusqu'au cap Jark ; 4.<sup>o</sup> le Golphe Persique. Quand ces quatre livres seront parcourus, et qu'on aura lu quelques dissertations savantes qui viennent encore à la suite, il n'y aura presque pas un point de cette ancienne navigation qui ne soit éclairci, ou dis-

posé à l'être bientôt par les recherches que feront de plus en plus, dans ces contrées, l'esprit de commerce et le goût des antiquités. L'auteur anglais n'a pas négligé de joindre à son travail le secours de notes savantes, auxquelles le traducteur en a joint d'autres, à l'aide des CC. Fleurieu et Gosselin.

Nous pourrions nous en tenir à cette annonce, s'il ne s'agissait que de rendre justice à William-Vincent et à son traducteur; mais le lecteur voudra connaître quelques-unes des aventures de l'officier à qui Alexandre donna sa confiance, dans cette grande entreprise; et peut-être s'arrêtera-t-il avec plaisir sur le héros lui-même, sur cet homme extraordinaire, qui, après avoir tenté de conquérir le monde, imaginait encore de l'agrandir par la communication de tous les peuples.

Ce n'est guères que de nos jours que ce grand homme a été bien connu. Sa réputation a été longtemps en proie aux déclamateurs de morale. Il n'y a que cinquante ans que Montesquieu est venu dire enfin : « On a assez parlé de sa valeur, parlons de sa prudence. » On a aussi mal jugé son armée que lui-même; on n'y a vu que des guerriers braves et obéissants: elle était de plus remplie d'hommes très-éclairés, et capables de le seconder dans l'exécution des plus grandes idées, non-seulement militaires, mais politiques. Le général et ses soldats ne paraissent, au premier coup-d'œil, qu'une machine admirablement montée pour une conquête; mais cette conquête, dans la tête la plus vaste, peut-être, qui fût jamais, était destinée à créer, administrer et féconder un grand empire, qui devait lier ensemble toutes les parties de l'univers. Laissons donc Sénèque, Juvénal et notre Boileau, le qualifier de jeune insensé; laissons Quinte-Curce le caractériser très-imparfaitement, en prose très-ampoulée: le véritable jugement qu'il faut porter d'Alexandre est écrit dans



la création d'Alexandrie, et dans celle d'une foule d'autres villes construites dans des situations si heureuses, qu'elles lui survivent encore après vingt siècles ; il l'est dans cette excellente constitution politique qu'il donna à l'Egypte, et que les Romains eurent grand soin de conserver ; il l'est enfin dans ce projet de pénétrer, par la navigation, jusqu'aux sources de la richesse orientale, et ce projet, interrompu et renversé par sa mort, est celui qu'il avait confié à Néarque.

Cet officier, sans doute, était un de ceux qui se distinguaient par des connaissances utiles, en même temps que par la bravoure et la constance. On peut croire qu'il n'était pas exempt du goût pour les fables ; maladie de l'esprit très-commune dans l'antiquité, et surtout naturelle aux Grecs. On lui reproche, avec raison, ce qu'il a raconté de la projection de l'ombre au sud, car ce phénomène n'appartient point à ces climats. William-Vincent passe condamnation, et sur ce reproche, et sur un autre qui touche son caractère ; c'est de ne pas parler assez de ses compagnons, et de paraître attirer à lui seul toute la gloire de l'expédition. Cela peut être fondé, mais ce qui importe au lecteur n'est pas que Néarque ait été exempt de tout défaut, c'est que les détails qu'il a donnés de sa navigation, se trouvent conformes à la topographie du pays. Or, son zélé commentateur, qui n'a rien négligé pour s'en instruire, soutient et prouve que cette conformité va jusqu'à l'évidence.

La première difficulté du projet d'Alexandre (grande assurément et digne de lui) était de construire cette flotte qui devait étonner l'Indus, et ensuite conquérir l'Océan. Elle fut construite. Quel nombre de vaisseaux la composait ? quel nombre de soldats la monta ? Au défaut de preuves, l'auteur anglais tâche de le conjecturer. Quand cette flotte fut assemblée, il fallut l'appro-

visionner, surveiller sa marche, régler les points de communication avec elle, assurer sa défense, au besoin. Tous ces objets furent prévus et combinés par le héros. Toutes ses mesures sont examinées ici; ses marches, ses combats, les différentes divisions qu'il fait de son armée, un convoi qu'il fait arriver à Néarque, tout est indiqué dans le journal de ce navigateur; tout est vérifié dans le commentaire, d'après des cartes très-savantes. Le monarque en personne prit quelque part à la navigation. Avec cette ame avide de toutes les gloires, et curieuse de tous les périls, il fut bien aise de courir lui-même quelques risques, et il en rencontra dans un passage où il perdit deux galères. Quinte-Curce parle de ce danger, mais à son ordinaire, avec des exagérations romanesques. Le fond de la vérité, qu'il a altéré en voulant l'orner, se retrouve dans la narration plus simple de Néarque et d'Arrien.

Alexandre conduisit de l'œil, aussi loin qu'il le put, la navigation de ses guerriers; mais enfin Néarque se trouva seul, en face des obstacles, et réduit à ses propres ressources. Il fallut naviguer, combattre, s'approvisionner quelquefois par la ruse et la force, se porter sur des rivages, et parmi des peuples inconnus. Il rencontra des sauvages. Les bords du Tomérus lui offrirent, dit William-Vincent, *le même aspect, que de nos jours la nouvelle Zélande présenta à Cook*. Les habitations, dit-il, les guerriers, les difficultés de la descente, la tactique que pratiquèrent le Macédonien et l'Anglais; tout se ressemble: (et quand tout ne se ressemblerait pas, on aime assez qu'un anglais parle de Cook, à propos de l'amiral d'Alexandre). Quoi qu'il en soit, que la rencontre fût pareille ou non, tous deux en sortirent vainqueurs.

D'autres difficultés survinrent et se prolongèrent. L'absence de Néarque devint inquiétante: de funestes

appréhensions enfantèrent d'abord des soupçons, puis des nouvelles désastreuses ; on le crut mort , et sa flotte dispersée. Alexandre pleura ses Macédoniens , et ses grands projets évanouis . . . Dans cet instant même, l'amiral arrivait au fleuve Anamis ; et, mettant pied à terre avec ses compagnons , ils se répandirent tous dans le pays, pour apprendre des nouvelles de l'armée. Un seul soldat, resté en arrière, se rencontra, et son vêtement le fit reconnaître pour un Grec : on versa des larmes de joie : on apprend que le roi n'est qu'à cinq jours de distance. Néarque résout aussitôt de se mettre en route ; et , dès le lendemain, il donne l'ordre d'amener les vaisseaux à la côte , et de fortifier un camp. Pendant que ce travail l'arrêtait , le gouverneur de la province, instruit apparemment par un bruit vague, s'empressa d'aller porter au roi la nouvelle de ce retour si désiré. La joie du monarque fut vive , mais de peu de durée, parce que la réflexion la troubla , et qu'il ne trouva pas ce récit appuyé de circonstances assez positives. Quelques jours se passèrent, pendant lesquels son incertitude et son impatience s'accroissant hors de mesure, il s'irrita contre le malheureux gouverneur, le destitua , l'envoya en prison comme l'ayant trompé.

Néarque, cependant, était en marche avec Archias et cinq autres de ses officiers. Ils étaient si changés , leur visage si maigre , leur chevelure et leurs habits dans un tel désordre, que le détachement envoyé à leur recherche, et à qui ils parlèrent , ne les reconnut pas. Il fallut s'aboucher de nouveau. Néarque demande qui on cherchait : — Néarque , lui répondit-on : — C'est moi qui le suis, et voici Archias. Aussitôt on les invite à monter sur des chariots ; on les conduit vers l'armée, et quelques cavaliers prenant les

devants, allèrent informer le roi que Néarque arrivait avec six de ses compagnons ; mais qu'ils ne savaient rien de plus, et n'avaient rien appris concernant la flotte. Nouvelle joie du héros, mais suivie d'une nouvelle inquiétude. Néarque était retrouvé, mais la flotte n'avait-elle pas péri, soit de faim, soit dans les horreurs d'un naufrage ? Pendant que ces pensées l'agitaient, Néarque et ses compagnons apparaissent avec cet extérieur de la misère, ces corps défigurés, ces habits en lambeaux, qui semblaient annoncer un naufrage. Alexandre, attendri et désolé tout ensemble, lui tend la main, et ne peut lui parler ; les larmes inondaient son visage. Enfin, reprenant sa dignité : je suis ravi, dit-il, de revoir Néarque et Archias : mais dites-moi, en quel lieu et par quel malheur ma flotte et mes Macédoniens ont péri ? — Votre flotte, seigneur, répondit Néarque, est en sûreté, vos Macédoniens vivent, et nous sommes venus pour vous en instruire. A ces mots, les larmes du héros reprirent leur cours en plus grande abondance ; mais elles étaient plus douces — Où sont mes vaisseaux ? — Sur l'Anamis, répondit Néarque, tous en bon état, et se préparant à achever le voyage. — Par le Jupiter Hammon, qu'honore la Libye ; par le Jupiter de la Grèce, je vous jure, s'écria le roi, que cette nouvelle me rend plus heureux que la conquête de toute l'Asie, etc. La joie devint bientôt universelle par tout le camp. Un sacrifice solennel fut offert en l'honneur de Jupiter conservateur, d'Hercule, d'Apollon protecteur, de Neptune et de toutes les divinités de l'Océan. Une fête fut célébrée : Néarque y parut, couronné de fleurs, et applaudi de toute l'armée, qui joignit ses acclamations aux marques du tendre intérêt que donnait le monarque. Bientôt, à la sollicitation de Néarque lui-même, il lui confia le commandement d'une nouvelle ex-

pédition qui devait compléter l'exécution de ses grands projets. L'univers allait être changé...., une fièvre de quelques jours vient enlever Alexandre ; tous ses projets expirent avec lui, et l'avenir est rendu à son cours incertain. L'Asie se ressent encore de cette perte : elle a retrouvé, depuis, bien des conquérants, mais non plus un Alexandre.

Nous terminerons l'extrait de l'ouvrage de William Vincent, par ce récit de la touchante entrevue du héros macédonien avec son amiral. C'est un tableau antique, et d'un goût pur, dont la vue nous a récompensé de l'aridité des discussions qui l'entourent, et parmi lesquelles il est enseveli. Plus d'instruction que d'attrait, est la devise de ce docte Anglais : plus d'amusement que de méditation, est celle de la plupart des lecteurs français. Cependant il est parmi eux un nombre de bons esprits, qui savent estimer le travail, et profiter des recherches. Il faut espérer que le goût des études fortes et de la saine érudition ne périra pas tout à fait en France. Nous possédons encore quelques savants que l'Europe entière honore ; un Larcher, un Sainte-Croix, un Sylvestre de Sacy, etc. Puissent-ils avoir des disciples, des émules, des successeurs qui, en les égalant, perpétuent pour la France la double gloire de l'érudition qui pénètre jusqu'au fond des ruines de l'antiquité, et de la méthode qui en facilite la contemplation!

B. V.

## V A R I É T É S.

FAITS, ANECDOTES, etc.

UN nouveau manuscrit de Rousseau est, dit-on, prêt à paraître : il en avait fixé la publication vers la fin de l'an 1800. Une personne digne de foi écrit, de Suisse, que ce nouvel ouvrage est principalement dirigé contre

le baron de G. . . . , ancien ami de Diderot, et naguères ministre de Russie près des villes anséatiques. On prétend aussi que Rousseau s'y compare à Voltaire, et finit ce singulier parallèle en annonçant que sa réputation doit toujours croître, et que celle du poète doit toujours diminuer. Il serait difficile d'ajouter foi à cet excès d'orgueil, si on n'avait déjà quelques preuves de celui du philosophe genevois. N'a-t-il pas dit \*, dans une lettre à M. Moulton : *J'ose vous prédire qu'un jour l'Europe portera le plus grand respect à ceux qui en auront conservé pour moi dans mes disgraces.* N'ajoute-t-il pas quelque autre part, que la société entière s'est armée contre lui, et que *c'est une épouvantable révolution qui a gagné toute l'Europe.*

O vanité de l'homme ! ô faiblesse ! ô misère !

On veut établir tous les jours de nouvelles sociétés littéraires et philosophiques à Paris. Quelques-unes tombent, d'autres s'élèvent, toutes cherchent à fixer les yeux ; chacune a ses partisans et ses critiques. Un observateur, qui les parcourt dans ce moment, nous a promis quelques lettres sur leur esprit et sur leurs séances. Vers le commencement de ce siècle, on vit, à Londres, se former aussi une foule de coteries, dont Adisson et Steele parlent souvent dans le *Spectateur*. Nous sommes arrivés à la même époque. La liberté, un peu trop orageuse dans les clubs politiques, se réfugie, sans danger, dans les assemblées paisibles des gens de lettres et des savants. Ces assemblées peuvent donner quelquefois du plaisir et de l'instruction ; et leur plus grand danger n'est qu'un peu d'ennui pour les spectateurs, qui s'en dédommagent encore par des

\* Voyez le troisième volume de la seconde partie des Confessions de Rousseau (*Recueil des lettres*).

sarcasmes et des bons mots. Au milieu de ces réunions nouvelles, l'ancien Lycée conserve toujours sa première réputation. Le C. Laharpe va lui rendre tout son éclat, en y continuant son Cours de littérature \*.

On sait que le capitaine Baudin \*\* est chargé, par le gouvernement, d'un voyage à la mer du Sud. Il entreprend une expédition périlleuse. Il va explorer la partie sud-ouest de la nouvelle Hollande. Les petits bâtimens de *Botany-Bey* n'osent se hasarder à la bien reconnaître, quoiqu'elle soit dans leur voisinage; des rescifs bordent partout le rivage, et le vent qui souffle continuellement du sud-ouest avec violence, y jette les bâtimens à la côte. Le capitaine Baudin aurait besoin des plans particuliers de M. d'Entrecasteaux, dont le manuscrit est en Angleterre. Il serait possible de les obtenir au nom de la science, et par intérêt pour la navigation.

Au reste, les Anglais préparent aussi une expédition en découvertes dans la mer du Sud. Elle ne consiste que dans un seul bâtiment, qui partira en même temps que le capitaine Baudin. Celui-ci doit quitter l'Europe à la fin de vendémiaire.

L'exposition des tableaux s'est faite comme dans les années précédentes. Les peintres les plus fameux, tels que David, Renaud, Vincent, le jeune Gérard, n'ont rien exposé. On remarque cependant plusieurs tableaux d'un talent réel, et dans des genres différents. Les artistes n'entendent autour d'eux, dans ces premiers jours, que la satire ou l'éloge. Le critique impartial ne doit parler qu'à la fin de l'exposition, quand les jugemens sont calmes et réfléchis. On jettera donc un

\* N. B. Sa correspondance avec le grand duc de Russie, aujourd'hui Paul I.<sup>er</sup>, va paraître incessamment.

\*\* Nous apprenons au moment même qu'il est parti du Hayre.

## 204 MERCURE DE FRANCE,

coup-d'œil et sur le salon de cette année, et sur l'heureuse révolution qui s'est opérée dans la peinture moderne. Elle est revenue au goût antique, et, de jour en jour, elle en sent les heureux effets. Puissent les autres arts imiter cet exemple, et la France retrouvera les plus beaux jours de sa gloire littéraire !

---

Le C. Firmin *Didot* a présenté, au ministre de l'intérieur, l'essai d'un nouveau caractère grec, qui réunit l'élégance et la netteté. Le choix du morceau grec, imprimé, ne pouvait être plus heureux. C'est un fragment de *Tyrtée* :

*Tyrtée*, aux grands exploits animait les courages ;

Comme l'a dit *Horace*, dans ce vers que *Despréaux* a traduit, et qu'il applique à *Homère*. Les héros sont aujourd'hui moins rares que les *Tyrtées*. Le C. *Didot*, pour mieux faire revivre l'ancien chantre de la valeur, publie, à côté de l'original, une traduction en vers français. Il réunit ainsi le mérite de la versification à la supériorité de l'art typographique. Voici les deux premières strophes de cette version :

Il est beau qu'un guerrier, à son poste, immobile,  
Meure pour sa patrie, et meure aux premiers rangs.  
Mais, fuir et ses foyers, et sa ville, et ses champs ;  
Mais, mendier au loin une pitié stérile ;  
Mais, avec une épouse, une mère débile,  
Traîner, et son vieux père, et ses jeunes enfants ;  
Guerriers, de tous les maux, ces maux sont les plus grands.

L'homme qui fuit, partout n'obtient que des outrages ;  
Les besoins importuns l'assiègent jour et nuit.  
De son front suppliant, la beauté se détruit :  
En vain, de ses aïeux, il montre les images,  
Un sang dégénéré n'attire point d'hommages.  
Méprisable en tous lieux, en tous lieux on le fuit,  
Le chagrin l'accompagne, et l'opprobre le suit.

---



Le C. Maradan fait reparaître *la Bibliothèque des Romans*, imaginée par M. d'Argenson de Paulmy, et soutenue par les extraits de M. de Tressan. Le premier possédait, en ouvrages de ce genre, la plus riche et la plus complète collection. Nul homme, en Europe, ne pouvait donner plus de secours à cette entreprise. Le second avait le tour d'esprit et d'imagination nécessaire aux romans chevaleresques, et nul ne pouvait plus sûrement décider le succès; aussi les premiers volumes eurent une grande vogue. On sait que des coopérateurs moins connus furent très-utiles à M. de Tressan lui-même. Dans ce nombre, il faut compter un jeune homme, qui a vécu et qui est mort dans la plus affreuse indigence. Son nom était *Couchu*. Il prêta plus d'une fois, à vil prix, son talent et sa facilité aux directeurs de l'entreprise.

Ce jeune homme avait les mœurs les plus bizarres. Plein de la littérature espagnole, qui lui semblait supérieure à toutes les autres, il mettait, dans sa conduite, le désordre de son imagination. Une vie réglée et décente lui était insupportable. Ne pouvant se faire chevalier (puisque cette mode est passée depuis *Don Quichotte*) il courait par fois les aventures, dans les bois qui environnent Paris. Il s'associait, la nuit, mais sans nul intérêt, avec quelques-uns de ces braves contrebandiers qui ne combattaient que la Ferme. Il trouvait les mœurs de ces gens-là digne des temps héroïques. Il revenait quelquefois estropié, tout nu, mourant de fatigue et de faim. Alors sa tête s'enflammait, et, pour quelques écus, il écrivait des romans dépourvus de goût, mais pleins d'abondance et d'originalité. On doit regretter la perte de plusieurs de ses manuscrits. Il ressemblait parfaitement à ce peintre moderne, nommé *Lantara*, qui payait son dîner, dans d'obscures tavernes, avec des esquisses, dont j'ai entendu Vernet faire l'éloge. Au commencement de la

révolution, des personnes en crédit lui offrirent un travail lucratif et une vie commode. Il refusa tout, quoiqu'il n'eût rien. La révolution lui déplaisait, comme ennemie des idées chevaleresques. Peu d'hommes connaissaient mieux les généalogies des anciennes maisons de France. Il signait toutes ses lettres, *Amadis, sur la Roche pauvre*. Au reste, *Couchu* avait des principes d'honneur à lui, dont il ne s'écartait pas. On a voulu souvent le faire rougir de ses désordres; il les défendait avec esprit; et, sous les lambeaux de la misère, au milieu des plus extrêmes besoins, il vantait souvent ses plaisirs. Dans le douzième siècle, il eût été peut-être un Paladin ou un Troubadour fameux; né dans celui-ci, il ne parut qu'un fou, et vécut dans le mépris. Très-peu de gens savent qu'il fut digne de quelque intérêt; son nom même est oublié: il méritait un souvenir.

Les talents qui se réunissent, pour cette nouvelle Bibliothèque des romans, sont en général connus; plusieurs même sont très-estimés. Ils peuvent ressusciter et soutenir cet ouvrage. Le prospectus et le premier volume, qui ont déjà paru, justifient nos espérances.

Il paraîtra régulièrement un volume du 10 au 15 de chaque mois, et deux à la fin de chaque trimestre, ce qui fera, par année, 16 vol. Le prix de l'abonnement est de 25 fr. pour Paris, de 35 fr. pour les départements.

On souscrit, à Paris, chez MARADAN, libraire, rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, n.º 16.

Nous avons remarqué avec plaisir, entre les auteurs estimés de cette collection, le C. Fiévée, qui nous a donné, en deux ans, deux productions d'un talent égal dans des genres très-différents, la *Dot de Suzette*, et *Frédéric*. La première est écrite avec cette grace délicate et parfaite qui a distingué quelques femmes, et dont on les croirait presque seules capables. L'autre est pensée quelquefois avec cette force qui caractérise les grands moralistes. Il est rare de s'approcher, à la fois avec succès, de modèles si opposés.

## S P E C T A C L E S.

T H É A T R E F R A N Ç A I S.

*CAROLINE, ou le Tableau, comédie en un acte et en vers, par le C. ROGER.*

OUVRAGE sans prétention, qui prouve que l'auteur pourrait en avoir de plus élevées ; succès sans conséquence, qui peut en présager de plus durables.

Une jeune fille qui refuse de s'unir à celui qu'elle aime, parce qu'elle n'a pas une fortune égale à la sienne, est un modèle de délicatesse qui n'est pas commun, mais qu'on peut trouver : un amant généreux et un tuteur bourru, sont des personnages plus ordinaires ; joignez-leur un valet goguenard, que son maître déguise en nouveau riche, pour justifier les sottises qu'il lui fait dire : voilà tous les acteurs de cette petite pièce, dont on a vu l'analyse dans tous les journaux.

Les ridicules des nouveaux enrichis, qui sont inépuisables dans la société, commencent à paraître usés sur la scène. Je suis surpris que personne n'ait tenté de les faire ressortir par un contraste assez piquant ; c'est le portrait du riche d'autrefois, qui n'a rien oublié, mis à côté du riche d'aujourd'hui, qui n'a rien appris.

Des hommes, qui, peut-être, ont leurs raisons pour juger ainsi, prétendent que la sottise du valet travesti est exagérée. A la place du C. Roger, je leur répéterai ce que *Morand*, auteur de *l'Esprit de contradiction*, dit au public, après la première représentation de sa comédie, dans laquelle il avait peint l'humeur chagrine et tracassière de sa belle-mère : *il me revient de toute part que le rôle principal de ma pièce a paru trop chargé ;*

*tout ce que je puis dire , c'est que , pour ne pas blesser la vraisemblance , j'ai beaucoup affaibli la vérité.*

Au reste , le mérite réel de Caroline est dans le style , qui m'a paru en général facile , pur , semé de traits piquants et de mots ingénieux. E.

## THÉÂTRE DU VAUDEVILLE.

## TENIERS.

La première représentation de ce vaudeville , joué le 26 vendémiaire , a obtenu un grand succès.

*Teniers* , pour vendre plus cher ses tableaux , a fait courir le bruit de sa mort. Il fait un voyage en Flandres ; et , sous le nom de *Dominique* , il peint des enseignes , pour vivre , et des paysages , pour son plaisir.

L'archiduc *Léopold* , qui s'est égaré en chassant , voit un cabaret , demande à se rafraîchir et s'arrête pour jouir du spectacle d'une noce champêtre , qui arrive. *Dominique* ne fait pas semblant de reconnaître *Léopold* ; et , dans une conversation , l'amène à parler de *Teniers*. *Léopold* témoigne le regret de ne l'avoir pas connu. *Dominique* se dit son ami particulier ; la confiance s'établit , et *Léopold* promet d'avoir , pour *Dominique* , les égards qu'il aurait dû avoir pour *Teniers* , dont il lui apprend qu'il a acheté fort cher tous les tableaux , à sa vente. La noce arrive , la danse va commencer ; une rixe survient entre la fille de l'aubergiste , que protège *Dominique* , et un barbouilleur , son rival.

Les groupes qui se forment enthousiasment *Teniers* ; il saisit un crayon , et trace une esquisse rapide , en s'écriant : *Ah ! Teniers , voilà ton plus bel ouvrage.* *Léopold* l'entend , et cette reconnaissance forme le dénouement.

Le tableau de la fin , qui est celui de la noce flamande , a fait le plus grand plaisir. Les costumes et les attitudes sont exacts , et en retracent fidèlement



tous les détails : la décoration même est imitée du tableau de Teniers. Cet ouvrage n'offre ni calembourgs, ni jeux de mots, mais des scènes agréables, des couplets simples et faciles, et beaucoup de gaieté. Le rôle du niais est le seul à qui on puisse reprocher de n'être pas très-bien tracé. Les rôles ont été parfaitement joués. Les CC. *Charpentier* et *Duchaume*, dans ceux du *barbouilleur* et de *Teniers*, ont mis du vrai comique. Le C. *Julien* a joué avec sensibilité le rôle de *Léopold*. On devait remarquer aussi M.<sup>me</sup> *Duchaume*, jouant une Flamande dont la caricature était d'une grande vérité.

Les auteurs sont les CC. *Joseph Pain* et *Bouilli*.

## ANNONCES.

**LE CULTIVATEUR ANGLAIS**, ou Œuvres choisies d'agriculture et d'économie rurale et politique, d'*Arthur-Young*, traduit de l'anglais, par les CC. *Lamarre*, *Benoist* et *Billecocq*; avec des notes par le C. *Delaunze*, coopérateur du Cours d'agriculture, de l'abbé *ROZIER*, avec des planches en taille-douce : 6 vol.; an 9; 1800. A Paris, chez *Maradan*, libraire, rue Pavée S.-André-des-Arcs, n.º 16.

Le nom d'*Arthur-Young* est en économie rurale, ce qu'est celui de *Smith* en économie politique. Ses procédés sont cependant plus applicables au sol de l'Angleterre, qu'au sol de la France; mais il juge plus d'une fois, en homme très-éclairé, l'agriculture des deux nations. L'ouvrage entier paraîtra bientôt; c'est le plus utile, le plus important et le plus complet qui ait encore été publié sur cette matière.

**PROSPECTUS** de l'Instituteur français, ou Instructions familières sur la religion et la morale, et les lois considérées dans leurs principes et dans leurs rapports. —

*Ouvrage destiné à l'instruction des jeunes citoyens , et dédié aux pères de famille , par un ami de l'humanité.*

*A Epernay , chez les frères Warin , imprimeurs-libraires , place du Marché ; an 9.*

Un livre élémentaire de cette nature est un service important , lorsqu'il est fait dans un bon esprit. L'auteur de celui que nous annonçons , paraît digne de la tâche qu'il s'est imposée. On ne peut seconder plus efficacement les efforts du gouvernement vers un meilleur système d'éducation , qu'en répandant les principes qui doivent appuyer la conduite de l'homme , considéré dans ses différents rapports. D'ailleurs , si le ton de cet ouvrage répond à celui du *Prospectus* , l'auteur n'aura pas rendu moins de service au bon goût qu'à la morale.

**ALMANACH** national de France pour l'an 9 de la république française ; *vol. in-8°. de près de 700 pages. Prix , 6 francs broché , 7 francs relié , et 2 francs 25 centimes de plus , franc de port par la poste. A Paris , chez Testu , imprimeur-libraire , n.° 14.*

Cet ouvrage , qui fait suite au ci-devant *Almanach royal* , et dont l'origine remonte à plus d'un siècle , contient l'organisation de toutes les autorités de la république , tant administratives que judiciaires , avec une instruction sur les attributions , la compétence et la formation de ces mêmes autorités ; il contient aussi un état des principaux princes et princesses de l'Europe , la nouvelle division du territoire de la république en départements , préfectures , sous-préfectures , ou arrondissements communaux , avec une notice sur les bornes , la superficie et la population de chaque département ; enfin , par la réunion des renseignements qu'il donne sur toutes les autorités , institutions et établissements publics , il devient utile à toutes les classes de la société.

## P O L I T I Q U E.

## E X T É R I E U R.

*NOTIONS générales sur les Puissances barbaresques.*

ON comprend, sous le nom de *Barbarie*, cette partie de la côte d'Afrique qui regarde l'Europe, et qui s'étend depuis l'Egypte jusqu'au delà du détroit de Gibraltar, le long de la mer Méditerranée, et un peu sur l'Océan. Plusieurs provinces, plus avancées dans les terres, en dépendent.

La Barbarie est actuellement divisée en quatre états, qui ont chacun leur gouvernement distinct, savoir : Tripoli, Tunis, Alger et Maroc. Dans toute la Barbarie, la religion mahométane est la religion dominante et exclusive. Tous les Barbaresques ne sont pas de la même secte ; mais ils appartiennent tous aux quatre sectes, réputées orthodoxes chez les Musulmans. On compte, cependant, en Barbarie, un grand nombre de juifs, quelques chrétiens, et diverses peuplades de nègres idolâtres. Alger, Tunis et Tripoli, étaient originellement des républiques soumises à l'aristocratie de leurs milices. Cette forme de gouvernement ne s'est maintenue qu'à Alger. Tunis et Tripoli sont gouvernés par de vrais despotes. Ces trois états, loin de se soutenir mutuellement, se font très-souvent des guerres cruelles. Tripoli \* tremble devant Tunis, qui, à son

\* Le bey de Tunis conserve, quand il peut, quelque prince du sang de Tripoli ; et la régence d'Alger, quelques princes du sang de Tunis, pour s'armer de ses droits en cas de guerre.

tour, redoute sans cesse Alger. Néanmoins, la dépendance honoraire où ces trois régences sont du grand seigneur, et surtout les liens religieux qui les unissent, en forment une espèce de confédération. L'habitude de considérer Constantinople, comme le centre d'unité de l'Islamisme, et le pèlerinage de la Mecque, qui oblige tous les Mahométans de voyager dans les états du grand seigneur, rattachent, en dépit d'eux, les Barbaresques à la Porte ; ils bravent, d'ailleurs, ses ordres \*, et n'accordent que peu de faveur à son intercession. L'intérêt de la religion pourrait seul les rallier un instant sous ses drapeaux. L'empereur de Maroc ne reconnaissant, en aucune manière, la suzeraineté de l'empire turc, ne lui est uni que par les liens de la communion religieuse, qui forme entre eux une sorte d'alliance naturelle.

Ce fut le zèle religieux qui rendit si terrible l'invasion des Arabes ; car les Arabes, naturellement doux, et généralement plus éclairés que les peuples qu'ils attaquaient \*\*, ne méritèrent la haine des chrétiens que par leur esprit de prosélytisme. Dès-lors la guerre, animée par le fanatisme, devint une guerre d'extermination, qui ne laissait aux vaincus que la mort ou l'esclavage, et tel fut l'origine des pirateries exercées par les Barbaresques. Plus le commerce de l'Europe s'accrut, plus ils trouvèrent cette espèce de guerre profitable. Bientôt ils n'eurent plus d'autres moyens de subsistances que leurs courses. C'est la situation où se

\* La Porte a reconnu, dans son dernier traité avec l'Espagne, que les régences d'Alger, Tunis et Tripoli ont *en main une volonté libre* sur l'objet de la guerre et de la paix.

\*\* On ne voit pas, en effet, qu'Idris, de la race d'Aly, qui, en 788, apporta le joug des Arabes en Afrique, et fonda la ville de Fez, ait été conquérant. La Mauritanie, habitée par des peuples pasteurs, était alors dans un état de tranquillité, qui ne paraît pas avoir été troublé.



trouvent Alger, Maroc, et les autres états barbaresques. Cependant, à mesure que le commerce a fait des progrès à Tunis et à Tripoli, on y a vu diminuer le nombre des corsaires.

Lorsque le perfectionnement des arts et des sciences eut assuré aux Européens la supériorité sur mer et sur terre; les Maures, plus faibles dans la guerre, songèrent à se maintenir par la paix. Ils s'aperçurent que les besoins du commerce rapprochaient d'eux, les nations que les idées religieuses en avaient le plus éloigné. Le commerce n'a d'autres bases que la confiance; et la force même, qui le protège, l'effarouche. Un traité était donc plus utile qu'une victoire; les Barbaresques pensèrent qu'il ne devait pas être moins cher. Ils avaient remarqué que les puissances chrétiennes, souvent ennemies, sont toujours jalouses l'une de l'autre. Ils mirent cette désunion à profit. En vendant la paix au Nord, ils achetèrent de quoi faire la guerre au Midi. La Hollande\*, l'Angleterre, la Suède, le Danemarck, et récemment les Etats-Unis, leur ont fourni des armes et des agrès. Ils n'ont pas vu que c'était un mauvais moyen de conserver la paix avec ces pirates, que de leur rendre la guerre plus facile.

Cependant il s'est établi, parmi ces pirates même, un droit maritime. Ils reconnaissent, au pavillon neutre, le droit de couvrir la marchandise non-contrebande. Ils n'inquiètent point les navires amis et neutres, sur la propriété de leurs cargaisons. Ils reconnaissent que le pavillon ami sauvé la marchandise ennemie; mais, en même temps, ils ont, pour maxime ancienne et cons-

\* En 1732, les Hollandais payèrent leur traité de paix avec Alger, par les présents suivants : 25 grands mâts, 400 barils de poudre, 4 grands cables, 4 canons de bronze et 6 de fer, 400 lames d'épée, 400 canons de fusil, et 20,000 liv.

tante, que le pavillon doit leur répondre de tout ce qui est embarqué, pour leur compte, sur le bâtiment qu'il protège. Ils regardent cette garantie du pavillon comme un droit d'autant plus incontestable, qu'ils le respectent eux-mêmes, et qu'ils n'enlèvent point sur les vaisseaux français les effets de leurs ennemis, soit italiens, espagnols, ou même maltais\*.

La rupture avec les Barbaresques interrompt le commerce du Levant, car, presque tous les navires qui viennent en France ou en Italie, sont obligés de reconnaître le Cap-Bon qui défend la rade de la Goulette, près Tunis, et qui est, par conséquent, une croisière sûre pour les corsaires. Elle détruit le commerce de poisson salé qui se fait dans la Méditerranée; elle gêne le commerce du Nord, parce qu'elle obstrue de corsaires le détroit de Gibraltar; enfin, elle empêche les nations belligérantes de faire le commerce de fret, commerce d'un profit toujours certain, et d'une grande utilité pour l'état, auquel il prépare des matelots, et qu'il débarrasse de beaucoup d'oisifs et de gens sans aveu.

La France tire de Barbarie des secours considérables en grains. Lorsque ses départements méridionaux manquent de blés, comme il arrive souvent, à cause de la sécheresse du climat, ils s'en procurent à bon marché, en Afrique, et l'amènent, dans leurs ports, en peu de jours et à peu de frais; elle en tire du corail, qu'elle envoie ensuite aux Indes orientales, où il est d'une grande valeur; à la vérité, la pêche en est assez incertaine. Elle

\* Les traités leur assurent cette garantie, et elle est énoncée d'une manière précise dans le traité de 1742, conclu entre la France et Tunis. En 1771, Louis XV, en maintenant la garantie du pavillon sur leurs princes, leur assura les effets, chargés sur des navires français, contre les entreprises des bâtiments russes.

en tire quelques chevaux , de fort bons cuirs , diverses denrées et quelques étoffes grossières. Les Barbaresques se passent difficilement du commerce des Français , auxquels ils vendent avantageusement leurs prises ; ils font , d'ailleurs , quelque commerce dans l'Afrique intérieure , avec les draps et les marchandises de France. Ils préféreraient les bâtimens français pour leurs voyages , tant sur les côtes du Ponant que dans le Levant , où ils vont recruter régulièrement , comme pour les pèlerinages de la Mecque , et leurs retours. Dans les derniers temps , le crédit des Français diminuait à mesure que la puissance anglaise croissait , les Barbaresques n'étant frappés que de la supériorité maritime. Mais ces peuples reviendront bientôt à cette prédilection que tous les mahométans conservent pour les Français , comme étant les premiers entre les chrétiens qui se fussent rapprochés d'eux , et qui les eussent traités comme des hommes.

*Nota.* Après ce coup-d'œil général sur les puissances barbaresques , nous donnerons , en deux articles , dans les numéros suivans , des notions particulières sur Tripoli et Tunis , Alger et Maroc ; chaque article sera , à la fois , l'histoire abrégée et le tableau de la situation actuelle de ces petits états , dont les rapports , avec la France , sont habituels et intéressans sous plusieurs points de vue.

## H A M B O U R G.

23 septembre.

Je veux commencer l'année républicaine de ma correspondance , en vous traçant un tableau abrégé de la situation de notre Nord , dans ses rapports actuels avec la France.

On peut d'abord observer , au premier coup-d'œil , que l'année qui vient de s'écouler , n'a pas été moins heureuse

pour les Français, sous le point de vue de leurs relations diplomatiques, que sous celui de tant d'étonnantes améliorations intérieures.

Ce résultat est incontestable en tout ce qui concerne le pays que nous avons sous les yeux, et dont les dispositions diverses ne peuvent manquer de nous être parfaitement connues.

Il y a un an que, dans ces régions, tout était ou exaspéré contre la France, ou du moins très-froid pour elle.

Elle doit un changement presque total à la double influence de la propre sagesse de son gouvernement, et des imprudences de l'Angleterre.

Le roi de Suède, dont le pavillon a été deux fois insulté par les Anglais, est vivement indigné contre eux.

Depuis six mois ce jeune prince, à qui on peut présager un règne sage et ferme, ne parle que de réprimer cette arrogance: il a toujours montré la volonté forte de profiter de son heureuse situation, et du calme intérieur de ses états, pour ne recevoir la loi de personne.

On sait très-bien que si l'influence de la cour de Suède, sur les déterminations des cabinets du Nord, avait été aussi puissante qu'active et franche, la neutralité armée, qui n'a été jusqu'à présent qu'une chimère, serait déjà une réalité, et la Baltique fermée aux vaisseaux anglais, ou du moins affranchie de leur despotisme.

L'affaire de la Freya a ranimé le mécontentement de la Suède; et son cabinet, qui a la sagesse de songer beaucoup plus aux intérêts et aux dangers du moment, qu'à de vieilles antipathies qui s'effacent tous les jours d'avantage, a regardé comme personnelle cette insulte au pavillon danois; et, quoique les communications qui

ont eu lieu à cet égard, entre Copenhague et Stockholm, aient eu moins d'éclat et de publicité, que celles du cabinet danois, et de celui de Pétersbourg, on sait néanmoins que l'accord a été parfait, ainsi que l'union des vues et des projets.

C'est sans doute le moment le plus favorable pour voir rétablir, dans toute leur intimité, les anciens rapports de la Suède et de la France.

On se doute aisément, que ce qui a seul retardé ce rapprochement total, c'est la crainte que la Suède avait de la Russie, tant que cette puissance a été l'ame de la coalition.

Ce motif n'existe plus. Si, depuis, on a encore pu remarquer de la part du cabinet de Stockholm, moins d'empressement que ses vrais intérêts, ses principes anciens et nouveaux, ne semblent devoir lui conseiller d'en montrer, on peut l'attribuer au mécontentement qu'à eu cette cour du choix du dernier Français, destiné par le directoire à y être ambassadeur.

On avait cru, à Stockholm, que cette mission n'avait été proposée, quelque temps auparavant à Pichegru, que comme un exil honorable.

La cour de Suède a été, et sera toujours très-sensible à cette espèce de soins et d'égards, que lui montrera la nomination des ambassadeurs français.

Voici, sur l'intérieur de la cour de Stockholm, quelques détails qui ne manquent pas d'intérêt, et qui trouvent naturellement place ici.

Gustave-Adolphe a déjà un caractère et une volonté. Autour de lui, il y a peu de personnes auxquelles il marque de la confiance, aucune peut-être qui le domine; celui qui en serait le plus près, c'est le général Toll, qui l'a accompagné dans son dernier voyage à Stralsund et à Hambourg. Eh bien, il y a moins d'un mois, qu'on a entendu dire à ce Suédois, jusqu'alors

très-peu disposé pour la France ; *il faut pourtant convenir que ce nouveau gouvernement va bien, que Bonaparte est un grand homme ; et qu'on pourrait à présent se rapprocher de la France.* Le comte de Fersen, qui n'a pas oublié l'accueil qu'on lui a fait à Rastadt, ne peut non plus s'empêcher d'avouer *qu'à présent le gouvernement français mérite estime et confiance.*

L'ancien gouverneur du roi, que ce jeune prince considère, sans lui laisser pourtant prendre de l'influence, est un des principaux partisans des Français. On peut encore nommer un M. d'Asp, qui a été employé en Turquie, en Angleterre, qui est un homme sage et éclairé, et auquel il serait possible que l'on songeât pour la mission de France.

S'il y avait encore à Stockholm quelques antagonistes très-peu ardents du gouvernement français, tout ce qu'ils demandaient de plus, avant de renouer avec lui, c'était de voir l'issue de cette campagne.

Tout fait donc penser que ce rapprochement ne saurait être éloigné, au moment où la Suède y est également portée par ses dispositions contre l'Angleterre, et par la connaissance qu'elle a de celles de la Russie.

Cette dernière puissance, comme j'ai déjà eu occasion de vous l'écrire, s'approche tous les jours davantage du moment où il n'y aura plus dans sa politique, ni haine, ni préventions, ni humeur, ni rien de ce qui l'a égarée quelque temps.

Ceux qui connaissent mieux que les gazettes, les dispositions du cabinet de Pétersbourg, savent à merveille qu'aujourd'hui, et déjà depuis longtemps, il examine les intérêts, et les rapports diplomatiques de son pays, avec le même œil et la même impartialité qu'il eût fait il y a dix ans, c'est-à-dire, en cherchant ce que la nature, la politique et la géographie con-

seillent , sans songer du tout à la différence des formes de gouvernement.

Il vient de donner une nouvelle preuve de son attachement à ce système général , dans sa conduite avec le cabinet de Copenhague.

On a paru mal calculer les distances et les dates , dans les journaux français , où l'on juge toujours de tout un peu vite.

La réponse qui avait précédé celle de Paul I.<sup>er</sup> , qui était arrivée à Copenhague , avant la signature de la convention conclue par lord Wittworth et M. de Bernstorff , n'était et ne pouvait être que celle à la première notification de la prise de la Freya.

Quant à la réponse du cabinet de Pétersbourg , aux notes du ministère danois , relative aux actes vraiment hostiles , et à l'arrivée vraiment menaçante des Anglais , on sait qu'elle a été franche , ferme , extrêmement amicale et secourable pour le Danemarck ; mais elle n'est arrivée , et n'a pu arriver qu'environ vingt jours après la signature de la convention ; et nous ne doutons pas ici , qu'au terme fatal , lord Wittworth n'eût recommencé le scandale donné ailleurs par un de ses compatriotes , tiré sa montre , et fait jeter des bombes. (Il faut près de quarante jours pour avoir réponse d'une lettre de Copenhague à Pétersbourg ).

Quant au Danemarck , il a certainement acquis depuis trente , et surtout depuis dix ans , la réputation du cabinet le plus fixe et le plus invariable qu'il y ait. On doit convenir que , dans cette dernière circonstance , il a eu toute la fermeté que permet la faiblesse.

Il n'a pas abandonné le principe invoqué par les neutres. D'après la convention , ce principe sera l'objet d'une négociation ultérieure , à laquelle prendront part toutes les puissances intéressées. Il a recouvré *la frégate et le convoi* arrêtés par les Anglais. A la vérité ,

il n'a pas obtenu de *réparation* pour l'insulte faite à son pavillon. Il peut se sauver du reproche, en disant que la question est encore indécise, qu'il faut qu'elle soit résolue, pour qu'on sache s'il y a lieu à *réparation*; que, pour l'*exiger* avant tout, il eût fallu être assez fort pour tenir *seul* tête à l'Angleterre.

A cet acte près de condescendance, peut-être forcée, ce gouvernement a marqué de la noblesse, et même une sorte de fierté, à laquelle le lord Wittworth, lui-même, doit rendre justice. Pendant la négociation, l'escadre anglaise était mouillée dans le Sund, après en avoir, pour ainsi dire, forcé l'entrée, et menaçait Copenhague. Mais le ministère danois, au lieu de se plaindre de cette bravade; au lieu de demander ce que faisaient, à la vue de ses côtes, vingt à vingt-cinq bâtimens de guerre anglais, n'a pas paru croire qu'ils dussent lui donner de l'inquiétude, et n'en a pas dit un seul mot dans ses conférences avec le ministre anglais.

C'est à présent aux grandes puissances belligérantes à faire fixer les droits des pavillons en temps de guerre. Le Danemarck s'est mis à la brèche pour les soutenir. Ils triompheront, sans doute, si, pendant les négociations éventuelles, *un langage commun* est tenu par tous ceux qui ont *un intérêt commun*.

Paul I.<sup>er</sup> portera volontiers la parole, avec son énergie ordinaire.

On croit que ses liaisons actuelles avec le cabinet de Berlin ménageront, à cette grande et imposante union maritime, l'importante accession d'une puissance continentale, qui ne peut avoir que des principes politiques analogues.

12 octobre.

Vous sentez que notre ville, qui est toujours un centre de nouvelles assez actif, le devient encore plus dans les circonstances actuelles.



C'est surtout ce qui concerne les rapports et les intérêts du continent et de l'Angleterre que nous prenons au passage , depuis que nous sommes devenus le seul point de contact fréquenté.

Toutes les lettres particulières de Londres disent, depuis quelques jours, que le ministère a montré ou affecté une joie extrême de la reddition de Malte , et fait semblant de croire que ce seul événement balançait tout ce que la coalition avait éprouvé de fâcheux sur le continent.

Il paraît surtout que M. Pitt s'est flatté de s'en servir pour établir de nouvelles négociations avec le cabinet de Pétersbourg.

Voulez-vous , de ce dernier pays , une anecdote qui vient de bonne source , et qui paraît assez curieuse pour vous être écrite ?

Il y a environ six semaines , à l'une des grandes revues , l'empereur parlait , au duc de Richelieu , des nouvelles de France , et lui disait que son ministre à Berlin lui avait écrit avec combien d'humanité les prisonniers russes étaient traités , que plusieurs officiers avaient déjà été renvoyés sans rançon. Qu'en pensez-vous , continua l'empereur ? — Sire , je me réjouis de voir de braves hommes rendus à votre excellente armée. — Ce n'est pas là ce que je vous demande , reprit l'empereur ; que pensez-vous de la conduite du premier consul de France ? — Je pense , Sire , qu'il gouverne sur de tout autres principes que ses prédécesseurs. — C'est cela même , répéta l'empereur , sans ajouter un seul mot.

M. de Morawiew est parti , il y a trois jours , d'ici , pour Pétersbourg , emmenant ses enfants , ses gens , et avec toutes les apparences d'une disgrâce. Cependant il n'y a rien de positif sur les dispositions de l'empereur à son égard.

M. de la Grua est arrivé de Stockholm , ici , il y a

quelques jours. Il était ministre d'Espagne en Suède, et va l'être à Parme. (On sait qu'à présent, surtout, qu'il n'y a qu'un seul ministre de famille dans cette résidence, cette place de Parme est importante, parce que le ministre d'Espagne y est vraiment dirigeant.)

C'est M. de la Huerta, qui passe de Parme à Stockholm; il a paru, ici, à son passage, un homme très-capable, et l'on ne concevait pas le motif de cet échange diplomatique; mais on a su que M. de la Huerta sollicitait depuis longtemps son changement, parce que le climat d'Italie ne convenait pas à la santé de sa femme.

M. de la Grua est arrivé ici avec sa femme et M. Mureno, secrétaire de légation, qui les a accompagnés jusqu'ici, mais qui retourne à Stockholm.

M. et M.<sup>me</sup> de la Grua doivent passer l'hiver en France.

Quelques personnes qui connoissent assez bien la cour de Vienne, regardent encore la démission de M. de Thugut, et la nomination de M. Lehrbach, comme une répétition de la farce jouée, après le traité de Campo Formio, lorsque M. de Cobentzel fut nommé, seulement pour la forme, à la place de M. de Thugut. Si celui-ci n'est pas éloigné de Vienne, s'il reste à portée de voir l'empereur et l'impératrice, quand même sa démission serait sérieuse, il remontera et enverra peut-être M. de Lehrbach à Lunéville, reprenant le porte-feuille, sans reprendre le titre, comme il le fit avec M. de Cobentzel.

#### T U R I N.

*Note des rédacteurs.* Nous avons cru que ces lettres donneraient un tableau, aussi curieux qu'il paraît exact, du Piémont.

1.<sup>er</sup> octobre.

Vous me demandez, mon ami, des renseignements

sur l'état actuel du Piémont. Un pays, qui fut si longtemps le théâtre de la guerre, doit, longtemps encore après qu'elle s'est éloignée, garder des traces de son passage. Ici, à ce terrible fléau, se sont joints les malheurs d'une révolution, et il faut bien des années pour cicatriser les profondes blessures d'un corps aussi faible.

Le Piémont, que les Alpes auraient dû mettre à l'abri des irruptions, a toujours été envahi dans les guerres des Français avec la maison d'Autriche. Sans leur extrême fertilité, ces belles contrées, désolées tant de fois, ne présenteraient plus que le spectacle de la misère et de la destruction. Il semble que la nature s'efforce d'y répandre plus de bienfaits, à mesure que les hommes y exercent plus de ravages. Le Piémont est une des plus belles parties de l'Italie. Dans une étendue de 2400 lieues carrées, il réunit l'avantage des pays montagneux et la richesses des plaines; 22 provinces, un grand nombre de villes considérables et de fiefs, offraient une population de près de deux millions trois cent mille âmes. Telle était du moins l'évaluation faite avant la révolution.

Toutes les espèces de grains viennent facilement dans un pays arrosé par tant de rivières et sous un si beau climat. Le blé, le seigle, le millet et le maïs qu'on y recueille chaque année, suffiraient, dit-on, pour nourrir ses peuples pendant deux ans. Les prés se fauchent ordinairement quatre fois. Les récoltes des cocons et des riz y sont encore plus abondantes; elles forment les deux principales branches de son commerce d'exportation.

La province d'Oneglia produit de bonne huile; et la *Vouède*, excellente pour la teinture en bleu, croît aux environs de Quiers.

Le vin abonde en Piémont, et l'emporte sur celui du reste de l'Italie. Ce pays en fournit au Milanais et à la Sardaigne.

Les montagnes y présentent d'excellents pâturages aux nombreux troupeaux de bœufs , de vaches et de moutons.

Ces collines , d'un aspect si imposant et si riche , renferment dans leur sein des trésors que l'on néglige. Des mines de fer , de cuivre , de cobalt et d'argent ne sont point exploitées , et depuis longtemps le roi a fait fermer les carrières de Verd-Antique , d'où les Génois tiraient jadis les marbres qu'ils répandaient dans le reste de l'Europe. \*

On voyait quelques haras dans le Piémont : la révolution a bientôt amené la négligence et le dépérissement. La liberté de la chasse , accordée en tous lieux , en toutes saisons , a fait disparaître le gibier , autrefois très-abondant.

L'agriculture devrait être perfectionnée dans un pays si productif : aussi elle est mieux entendue que dans la France , mais beaucoup moins bien qu'en Angleterre.

Une branche , cependant , de l'économie rurale , la culture du mûrier blanc , a été portée à sa perfection. Le gouvernement l'a encouragée de tous ses moyens. Dans les environs de Coni , il n'y a pas une maison , qui , au mois de juin , n'ait des vers à soie ; et , dans quelques endroits , on en fait une seconde récolte en automne.

Le Piémont doit la plus grande partie de son commerce à cette immense quantité de soie. Elle monte , chaque année , à huit cent mille , ou un million de rubs. \*\* On en envoie en Allemagne , en Hollande , en Angleterre , et la France en tire à peu près les deux

\* Voyez les Voyages en Italie , par M. de Lalande , tome 1 , page 72.

\*\* Poids de 25 livres de 12 onces la livre.

tiers de ce qu'elle emploie dans ses manufactures. On évalue à vingt millions de francs le produit annuel de la soie, dont un tiers, seulement, se travaille dans le pays.

Les Piémontais exportent, en outre, beaucoup de bestiaux, de chanvre, de fil, et de cordages. Ils tirent de l'étranger une grande partie de leurs habillements<sup>1</sup>, du sucre, du café, du sel, du tabac et des toiles. Leurs manufactures qui, depuis la révolution, sont dans une inaction presque entière, leur fournissaient des étoffes de soie, des draps, des porcelaines, et même des tapisseries, dans le goût de celles des Gobelins. Mais les laines y venaient toutes teintes de Paris; on n'avait pas su encore les bien préparer.

Tel était l'état du Piémont, il y a douze ans. Quoique la balance du commerce ne fût pas entièrement à son avantage, elle ne lui était pas cependant trop défavorable, et on avait lieu d'attendre beaucoup de la fertilité du pays, et de l'industrie des habitants. Une administration économe et sage, des finances réglées, et qui n'étaient jamais exposées à la rapacité des traitants, une cour où les dépenses frivoles n'étaient pas connues, étaient des richesses réelles pour le Piémont. Aujourd'hui le revenu est presque nul, et la dette est immense; le commerce interrompu; les ateliers détruits, ou dans une inaction équivalente. Tels sont les funestes résultats de la révolution dans ces contrées.

J'examinerai, dans les lettres suivantes, son influence sur l'administration extérieure, sur les finances, l'état militaire, l'instruction publique, les sciences et les arts; et j'acheverai d'esquisser ainsi le tableau politique de cet intéressant pays.

4 octobre.

On ne doute plus ici de la capitulation de Malte ; la peine des bons Français n'a rien d'égal, que la joie insolente des Maltais.

Avant hier, il est arrivé une petite barque d'Alger : elle n'a mis que cinq jours à se rendre. Elle porte six prisonniers, reste de ceux que le C. Dubois-Thinville a eu le bonheur d'arracher à une dure captivité. Une lettre particulière confirme une partie des détails déjà publiés de la visite de milord Keith à la rade d'Alger ; mais elle annonce que les Anglais ont eu l'impudence d'attaquer personnellement le consul français, parce que l'ayant pris dans son passage d'ici à Alger, et ayant eu la bêtise de le laisser continuer son voyage, ils le considèrent comme leur prisonnier. Le noble ennemi de Desaix a demandé qu'on le chassât ; le dey, quoique menacé d'un bombardement, n'a pas jugé à propos d'obtempérer. Tout va bien à Alger, malgré les brigues et l'argent anglais, et la paix sera signée définitivement au premier jour. En attendant, l'armistice s'observe religieusement, et la nation française reprend, chaque jour, la considération due à sa puissance.

On ne s'entretient plus ici que de la terrible contagion de Cadix. Toutes les précautions possibles sont prises pour en empêcher la communication.

On croit moins à la guerre contre le Portugal ; on n'y croira que quand on verra 60 mille Français traverser l'Espagne.

Les Anglais bloquent Cadix. Il serait digne d'eux de le bombarder aujourd'hui.

On parle ici ( mais je ne vous le donne que comme un bruit tel que ceux qui circulent à Barcelone, et

se détruisent sans cesse, pour renaître le lendemain), on parle donc ici d'un projet heureusement éventé, et bien digne, s'il a lieu, de ceux à qui on l'attribue, les Anglais. Une escadre anglaise s'est, dit-on, présentée devant Malaga : en même temps des traîtres, d'accord avec eux, ont tenté de brûler le port. On dit que l'exécrable projet a été découvert, et que le chef de l'entreprise a été arrêté avec tous les papiers qui ont dévoilé la trame et ses complices.

On écrit de Palma, en date du 2 vendémiaire, que la paix est faite avec Tunis, et que le commissaire français, ainsi que tous les autres prisonniers, sont rendus enfin à la liberté. La lettre porte, à ce qu'on dit, que le chargé d'affaires de la république près de cette régence, a annoncé au commissaire français à Majorque, l'arrivée prochaine d'un bâtiment tunisien, pour reprendre les sujets du bey, qui y ont été conduits par un corsaire français.

On a signalé ces jours-ci un vaisseau et une frégate ; ils ont pris un petit bâtiment qui portait les lettres de Barcelone à Majorque.

---

## I N T É R I E U R.

### P A R I S.

Un grand attentat avait été médité : le fruit d'une année de réparation allait être perdu, le cours des plus belles espérances arrêté : la France devait être frappée dans la personne de son premier magistrat ; mais, grâce à l'active surveillance de la police, et au concours de toutes les autorités nous n'avons eu à trembler du danger que lorsqu'il n'existait déjà plus.

Dès les premiers jours de la seconde décade de vendémiaire, on fut instruit qu'un nommé Demerville, demeurant rue des Moulins, n.º 24, avait distribué de l'argent, et que quelques scélérats bien connus fréquentaient sa maison. On sut précisément, le 17, que onze d'entre eux devaient, se jeter sur le premier Consul, à sa sortie de l'Opéra. Les individus étant connus, la police avait pris de sévères mesures de surveillance. Le 18, deux de ces scélérats romains, dont un nommé *Ceracchi*, furent arrêtés dans les couloirs de l'Opéra ; ils étaient armés de coutelas. Demerville et quelques-uns de ses complices, ont été arrêtés dans la nuit, on est à la poursuite des autres. *Demerville* et *Ceracchi* ont tout avoué. Ces malheureux sont, pour la plupart, des individus accoutumés au crime par les massacres de septembre, et ceux de Versailles.

La commune de Paris et les différentes autorités ont fait éclater, à cette occasion, leur dévouement pour le premier Consul. Parmi tous ces témoignages de l'estime et de l'affection publiques, le discours du préfet de la Seine est remarquable. Nous n'en citerons que quelques traits. — « . . . Trop d'intérêts se rattachent à votre existence, citoyen Consul, pour que les complots qui l'ont menacée ne devinssent pas un sujet de douleur publique, comme les soins qui l'ont garantie seront un sujet de joie et de reconnaissance nationale ; et, en France, on ne sait pas dissimuler longtemps de telles affections.

« La Providence qui, en vendémiaire an 8, vous ramena d'Égypte, et qui, à Maringo, sembla vous préserver, malgré vous, de tous les périls, du sein desquels vous fîtes sortir la victoire ; qui,



enfin, le 17 vendémiaire an 9, vient de vous sauver de la fureur des assassins, est, permettez-nous de vous le dire, la Providence de la France, bien plus que la vôtre : elle n'a pas voulu qu'une année si belle, si pleine d'événements glorieux, et destinée à occuper une aussi grande place dans le souvenir des hommes, terminée tout-à-coup par un détestable crime, méritât ainsi d'être retranchée de nos annales. . . .

« Citoyen Consul, nous ne vous parlons pas des coupables, ils ne sont pas en votre pouvoir, ils appartiennent à la loi. »

L'histoire conservera la réponse du 1.<sup>er</sup> Consul.

« Le gouvernement, a-t-il dit, mérite l'affection du peuple de Paris. — Il est vrai de dire, que votre cité est responsable à la France entière, de la sûreté du premier magistrat de la république. . . . Je dois déclarer que, dans aucun temps, cette immense commune n'a montré plus d'attachement à son gouvernement; jamais il n'y eut besoin de moins de troupes de ligne, pour y maintenir la police. — Ma confiance, dans toutes les classes du peuple de la capitale, n'a point de bornes : si j'étais absent, que j'éprouvasse le besoin d'un asyle, c'est au milieu de Paris, que je viendrais le trouver. Je me suis fait remettre sous les yeux, tout ce que l'on a pu trouver sur les événements les plus désastreux qui ont eu lieu dans la ville de Paris, dans ces dix dernières années : je dois déclarer, pour la décharge du peuple de Paris, aux yeux des nations et des siècles à venir, que le nombre des méchants citoyens, a toujours été extrêmement petit; sur quatre cent, je me suis assuré que plus des deux tiers étaient étrangers à la ville de Paris; 60 ou 80 ont seuls survécu à la

révolution. Vos fonctions vous appellent à communiquer, tous les jours, avec un grand nombre de citoyens; dites-leur, que gouverner la France, après dix années d'événements aussi extraordinaires, est une tâche difficile.

La pensée de travailler pour le meilleur et le plus puissant peuple de la terre, a besoin elle-même d'être associée au tableau du bonheur des familles, de l'amélioration de la morale publique, et des progrès de l'industrie; je dirais même, aux témoignages de l'affection et du contentement de la nation. »

Le C. Bigot Prémeneu, s'entretenant avec le premier Consul, de ce qui fait le sujet de toutes les conversations, exprimait les regrets du tribunal de cassation, de ne s'être pas présenté pour lui témoigner ses sentiments; *mais*, ajouta-il, *comme il est possible que les coupables soient poursuivis criminellement, et que cette affaire ressorte au tribunal de cassation; il veut rester impassible, du moins autant qu'il le pourra.* Le premier Consul répondit : *C. Prémeneu, plutôt au ciel, que depuis dix ans, nos tribunaux eussent toujours eu ces principes; que de victimes de moins ! . . . .*

---

Le ministre de l'intérieur met autant de goût que de sentiment des convenances dans les encouragements qu'il donne aux arts. Il a fait acheter le joli tableau de M.<sup>me</sup> Chaudet, représentant un déjeuner d'enfants; la rentière du C. Bonne-Maison, qu'on voit au salon de cette année; et l'enfant endormi, du même artiste, qui a été exposé l'année dernière. Ces artistes ont ignoré longtemps que leurs ouvrages fussent destinés au ministre, qui avait, pour ménager leur délicatesse, et les mettre

à l'aise, chargé un de leurs confrères, de convenir avec eux des prix, sans le faire connaître. C'est ainsi, qu'en employant chaque année une somme assez modique à acheter quelques productions des arts, le ministre en répandra le goût et la connaissance, qu'il rappellera parmi nous ces temps où le plus beau titre d'honneur d'un homme en place, était celui de protecteur des arts. Son exemple sera nécessairement suivi ; et ceux à qui leur position permet quelque dépense superflue, voudront aussi, soit par imitation, soit pour plaire, acheter des tableaux, des statues. Les arts ne prospèrent que quand le luxe a une direction vraiment utile ; et comment l'aurait-il, si ceux qui gouvernent ne sont ni éclairés, ni amis des arts ? Le ministre a ordonné aussi qu'on visitât l'atelier du C. Grenel, celui du C. Bridan, celui du C. Janvier ; et l'on ne doute pas qu'il n'encourage ou ne console encore ces artistes.

---

Le général Vaubois, commandant de la garnison de Malte, après la défense la plus honorable, qui a duré plus de deux ans, et la capitulation la plus glorieuse, a été forcé de remettre la place aux Anglais. Nommé membre du sénat conservateur, il est de retour à Paris, et va continuer, en cette qualité, de rendre à la patrie d'importants services.

Tous les journaux ont parlé de l'enlèvement du C. Clément-de-Riz, par des brigands, et de ses longues souffrances. Les mesures, adroitement combinées, du ministre de la police générale, ont délivré ce sénateur. Il est aussi, en ce moment, à Paris.

Cette ville possède le général Moreau, arrivé le 26 vendémiaire. On cite, avec un double intérêt, l'anecdote suivante sur sa double réception : Il entra chez le

premier Consul, au moment même où l'on présentait à celui-ci une magnifique paire de pistolets, destinés, jadis, à un prince étranger. Ils ne peuvent venir plus à propos, dit le premier consul, en les offrant lui-même au général; et, s'adressant au ministre de l'intérieur : *vous y ferez graver*, lui dit-il, *quelques-unes des victoires de Moreau, non pas toutes, parce qu'il faudrait ôter les diamants.*

Les projets de colonnes nationales et départementales, envoyés au concours, sont exposés publiquement, à dater du 1.<sup>er</sup> brumaire, dans la salle des séances de l'Institut.

Il s'est élevé de grandes discussions sur le monument égyptien, exécuté sur les dessins du C. Denon, et consacré, dans la fête du 1.<sup>er</sup> vendémiaire, à honorer la mémoire des généraux Kléber et Desaix, tous deux morts précisément le même jour; l'un, en Egypte, par le fer d'un assassin; l'autre, en Italie, à la bataille de Maringo.

On a généralement admiré la fidélité de l'imitation, qui fait beaucoup d'honneur aux artistes chargés de ce travail; mais l'architecture égyptienne présente, à plusieurs personnes, l'inconvénient de formes trop massives, déplacées partout en France, et spécialement dans une place de Paris, déjà très-resserrée. Ils préféreraient les formes élégantes et majestueuses, à la fois, de l'architecture grecque.

Le ministre de la police vient d'envoyer, aux consuls, un rapport sur les différentes classes d'émigrés. Il est digne des vues bienfaisantes et politiques qui dirigent le gouvernement. — Il a été adopté et signé le 29 vendémiaire.

Le ministre de l'intérieur vient d'offrir, à la célèbre M.<sup>lle</sup> Duménil, un logement au Louvre, et s'est chargé des frais de son emménagement.

L'INSTITUT national a tenu sa séance publique le 15 vendémiaire dernier, sous la présidence du C. Ameilhon.

Cette séance promettait un intérêt particulier, par la distribution de plusieurs prix.

Le C. Collin-d'Harleville, après avoir fait le rapport des travaux de la classe de littérature et beaux-arts, a proclamé le prix sur cette question : *Quelles ont été les causes de la perfection de la sculpture antique, et quels seraient les moyens d'y atteindre ?* Il a été décerné au mémoire portant pour épigraphe : *c'est au législateur à opérer ce prodige* ; dont l'auteur ne s'est pas fait connaître.

On a passé aux rapports des travaux de la première classe ; le C. Lassus a lu l'extrait des mémoires physiques ; le C. Delambre, celui des mémoires mathématiques.

Le C. Desessarts a proclamé le prix proposé par le gouvernement, *sur les cérémonies à faire dans les funérailles, et les réglemens à adopter pour le lieu de la sépulture.* Sur quarante mémoires présentés au concours, deux ont obtenu le prix : ceux des CC. F. V. Mulot, ex-législateur ; et Amaury-Duval, chef du bureau des beaux-arts, dans le ministère de l'intérieur. Le C. Desessarts, après avoir développé les principales vues renfermées dans ces mémoires, a ajouté, que le gouvernement, convaincu de l'importance d'un semblable travail, avait fait les fonds d'un second prix, et qu'il en serait décerné un à chaque concurrent.

Le C. Champagne a rendu compte des travaux de la classe des sciences morales et politiques. Il a proclamé le prix proposé sur cette question : *Par quelles causes l'esprit de liberté s'est-il développé en France,*

## 234 MERCURE DE FRANCE.

depuis François I.<sup>er</sup> jusqu'en 1789 ? L'auteur du mémoire est le C. Ponce , graveur.

Le président a fait la proclamation et la distribution des prix de peinture , sculpture et architecture.

Le sujet de celui de peinture , était *Antiochus rendant à Scipion malade , son fils qu'il tenait prisonnier*. Le grand prix a été remporté par Jean-Pierre Granger , de Paris , élève du C. David ; deux seconds prix l'ont été par Jean-Augustin Ingre , de Montauban , élève du même maître ; et Joseph Ducq , élève du C. Duvée.

Le sujet du prix de sculpture était *Priam aux pieds d'Achille , demandant le corps de son fils*. Il n'y a point eu de grand prix. Deux seconds ont été donnés , l'un à Frédéric Tieck , de Berlin , élève du C. David ; l'autre , à Alexandre-Jean-Constantin Horblin , de Varsovie , élève du C. Stouff.

Le sujet du concours d'architecture était une école nationale des beaux-arts. Deux grands prix ont été adjugés ; le premier , à Simon Vallot , de Dijon , élève du C. Durand ; le second , à Jean Fr. Ménager , de Paris , élève du C. Legardette. Les deux seconds prix l'ont été à J. B. Dedebar , de Paris , élève du C. Percier ; et Hubert Rohaut , de Paris , élève du C. Durand.

Chacun des jeunes artistes couronnés a été embrassé par le président.

Après la distribution des prix , celui-ci a prononcé un discours , que les applaudissements et le tumulte ne lui ont pas permis de continuer. Le C. Cuvier a terminé cette séance par une notice historique sur la vie et les ouvrages de Louis-Guillaume Lemonnier.

Cette notice a rétabli l'attention. Elle était digne des vertus du C. Lemonnier , et des talents du C. Cuvier ; aussi a-t-elle été fort applaudie.

La société de médecine s'est formée, ainsi que nous l'avons annoncé dans notre précédent numéro. Les membres qu'elle s'est adjoints sont les CC. Alibert, Audry, Auvity, Bichat, Chaptal, Cuvier, Deschamps, Huzard, Jadelot, Jeanroi, Jussieu, Laporte, Lepreux, Tessier et Vauquelin. Ces noms ne laissent aucun doute sur le succès et l'utilité des travaux de la société.

---

*Topographie médicale de Marseille et de son territoire.*

CET article ne contient pas la statistique du département des Bouches-du-Rhône, mais il offre des détails intéressants sur une de ses principales villes, considérée sous le rapport particulier de la santé de ses habitants, de leurs habitudes, de leur caractère.

Les mémoires de la société de médecine, pour l'année 1778, renferment un travail fort étendu de M. Raymond, l'un de ses associés, et membre de l'académie de Marseille, sur la *topographie médicale de cette ville, de son territoire, et des lieux voisins*.

Le ministre de l'intérieur, en s'occupant de la statistique de la France, a consulté ce mémoire, l'a jugé utile, et a cru nécessaire d'en vérifier les assertions. Le C. Charles Delacroix, préfet du département des Bouches-du-Rhône, s'est empressé de répondre à ses vues. Ceux qui s'occupent de recherches sur l'état de la France, ne liront pas sans intérêt ces nouvelles observations. Ceux aussi qui aiment à suivre les travaux du gouvernement, verront, avec plaisir, qu'au milieu des devoirs les plus nombreux, il saisit tout ce qui peut

## 236 MERCURE DE FRANCE,

contribuer à la prospérité publique et au bien-être des citoyens. Il est satisfaisant de trouver, dans les premiers magistrats, l'exemple du zèle infatigable, qui veut et fait le bien sans se rebuter; et celui de l'activité qui les seconde, dans ceux qui tiennent le second rang parmi les dépositaires du pouvoir.

Le C. Delacroix a voulu fortifier ses propres observations ou les compléter, par le concours de celles qu'auraient pu recueillir les gens de l'art, et la société de médecine de Marseille a soumis, elle-même, à un examen scrupuleux, le mémoire de son ancien associé.

Lorsqu'il s'agit d'expériences et de faits, on doit redouter surtout les abstractions et les systèmes. Ce mémoire en est exempt; mais nous aurons lieu de remarquer, en parcourant les articles les plus intéressants, quelles causes ont dû dérober à l'auteur, ou du moins lui cacher en partie la vérité. On sent, par exemple, que, depuis l'année 1778, les découvertes de la chimie moderne ont répandu des lumières, introduit des procédés, qui eussent prévenu des erreurs, quelquefois grossières, même dangereuses.

L'article premier nous en offre une preuve frappante. L'auteur y décrit assez exactement la situation, le sol, et la construction de la ville, et traite ensuite de ses eaux. C'est ici qu'il pèche essentiellement. Il paraît n'avoir eu, à cet égard, aucunes connaissances chimiques. Combien cependant cet objet devient important pour une ville aussi peuplée, et dans un climat où les chaleurs sont si importunes! Il résulte du dernier rapport fait à la société de médecine, par les CC. Vidal et Foderé, qu'à raison du sol sur lequel Marseille est bâtie, les eaux des puits sont d'une nature très-différente; que les unes dissolvent le savon, et les autres ne le dissolvent pas; que généralement elles contiennent des substances calcaires et gazeuses, qui peuvent être les



principes de plusieurs maladies fréquentes à Marseille, et qu'il conviendrait de multiplier les fontaines auxquelles fournit la rivière d'Uveaune. Au reste, l'analyse chimique de ces diverses eaux est encore à faire, et l'expérience commune y supplée jusqu'à présent. Il est difficile qu'elle prévienne tous les dangers, et remédie à toutes les méprises.

On connaît le port de Marseille comme l'un des plus beaux, des plus vastes et des plus sûrs de la Méditerranée. La *Topographie médicale* devait le considérer, en outre, sous le rapport spécial de son influence sur la santé des habitants ; elle est souvent altérée, ou par le passage subit du chaud au froid, ou par les vapeurs humides et infectes qui se répandent sur la promenade du port.

Le citoyen préfet observe aussi qu'il n'est pas exact de dire, comme l'a prétendu l'auteur, que *le port est entouré de collines, excepté au levant*. Les collines ne sont nulle part interrompues ; seulement, de ce côté, elles sont moins élevées.

Il se plaint de la diminution progressive de la pêche, qui, dès 1778, avait beaucoup souffert. Les causes en sont connues, et peuvent être détruites.

Il serait utile et curieux de vérifier le fait avancé par Raymond, contredit par plusieurs physiciens, *qu'à une demi-lieue, de la distance de la côte, la variation de la chaleur de la mer, de l'hiver à l'été, n'excède pas 3 degrés*.

Des remarques importantes ont dû rectifier l'article où Raymond a traité de l'étendue, de la forme, du sol et des eaux, du territoire de Marseille. La partie physique en est extraite des expériences barométriques de feu M. Piston, et des mémoires de l'académie des sciences de Paris, années 1708 et 1753. L'auteur aurait dû parler de l'avantage particulier, à Marseille et à ses

environs, de n'avoir point de marais, tandis que tout le reste des côtes de Provence, celles du Languedoc et du Roussillon, sont couvertes d'eaux stagnantes, et promptes à se corrompre. Il est vrai que les eaux de pluie croupissent quelquefois, faute d'écoulement; mais on peut aisément y remédier.

Un usage dégoûtant et funeste pourrait amener bientôt les plus grands dangers pour la salubrité de l'air, à Marseille même. Les rues, mal pavées, reçoivent journellement les immondices, qui y séjournent, et infectent l'atmosphère.

Il n'est pas exact d'avancer, dit encore le citoyen Préfet, que les montagnes, autour de Marseille, soient toutes de nature calcaire, une grande partie, principalement sur les bords de la mer, est vitrescible; et ce caractère détruit essentiellement la supposition de l'auteur.

Plusieurs indices font espérer la découverte de quelques mines de charbon de terre.

L'article de l'air et des météores, est un des mieux traités; cependant il ne dit rien des variations brusques de température; des froids extrêmes, au milieu de l'été, qui causent de fréquentes maladies; souvent le calme succède aux pluies longues et abondantes, et c'est un proverbe de ce pays, que quand la terre est très-humectée, *le mistral a de la peine à entrer*.

Ce vent, qui est celui du nord-ouest, nommé *Circieux*, par les anciens, eut autrefois des autels sur toute la côte de la Méditerranée. Il paraît, toutefois, qu'autant il est bienfaisant pour les naturels du pays, autant il exige de précautions de la part des étrangers, pour qu'ils puissent s'y accoutumer.

Les plantes méritaient un rang distingué, parmi les différents objets de la Topographie médicale, comme propres à la nourriture, à la médecine, ou aux diffé-

rents arts. Cet article est très-défectueux dans Raymond ; il s'est contenté de transcrire les noms d'une vingtaine de plantes , sans faire mention des capriers , des pins , des cyprès , etc. , qui couvrent les collines et les montagnes , et nous présentent une foule de produits utiles. Il ne dit rien des plantes médicinales , qui s'y rencontrent en abondance , la verveine , la joubarbe , la renouée , etc. ; ni des plantes exotiques , déjà naturalisées , ni de la possibilité d'en naturaliser un plus grand nombre ; objet , cependant , d'une grande importance , et pour lequel un établissement public serait fort à désirer.

C'est principalement sur les légumes et les fruits , que s'exerce l'influence d'un soleil brûlant , d'un air rarement chargé de nuages. Les légumes ont une saveur beaucoup plus forte que dans les environs de Paris.

Les cerises sont d'un goût exquis , on peut en dire autant des fraises , qui durent très-longtemps , et des différentes espèces de figues , qui se succèdent pendant toute la belle saison. Mais les environs de Paris l'emportent de beaucoup , pour les pêches , les abricots , et même pour les melons.

Aucun territoire ne produirait peut-être de meilleur vin , si le cultivateur n'y contrariait sans cesse la nature.

C'était ici le lieu de parler des animaux utiles et nuisibles à l'homme , ou aux productions de la terre. Raymond ne fait mention que d'une sorte de kermès , auquel il attribue le dépérissement considérable des figuiers. Il n'est que trop vrai , que le commerce autrefois important des figues , est beaucoup diminué. Mais la perte des arbres , est due plutôt aux sécheresses extrêmes de l'été , suivies des pluies de l'automne , et encore à la suppression inconsidérée des

branches , laquelle permet à un ver destructeur de s'insinuer dans la moelle de l'arbre.

La sécheresse de l'atmosphère , dans le territoire de Marseille , et dans tout le Midi , tient beaucoup à la destruction des antiques forêts. Aujourd'hui l'imprévoyance et l'avidité achèvent de ravager cette portion de la richesse nationale.

Suivant Raymond , le terroir n'a jamais été fertile en blé. Un cultivateur éclairé assure , au contraire , que le froment y produit , ordinairement , dix pour un ; tandis que dans les cantons voisins , il ne rend que sept ou huit , produit bien considérable encore , si on le compare à celui des meilleures terres des départements septentrionaux.

---

*Errata du N.º VIII.*

Page 84 , lig. 33 , Bobius , lisez Baebius.

*Idem* , lig. 34 , Simbrius , lisez Fimbria.

Page 85 , lig. 10 , Telesius , lisez Telesinus.

Page 106 , lig. 26 , à l'un des frères , lisez au père.

Page 117 , lig. 25 , superstitieux , lisez superstitions.

Page 121 , lig. 15 , le principal , lisez le plus grand.

Page 126 , lig. 26 , Langeano , lisez Langeac.

*Idem*. Cet ouvrage se trouve chez Monory , libraire , quai des Augustins.

Page 131 , lig. 8 , Séclande , lisez Sécland.

Page 150 , lig. 3 et suivantes , Denou , lisez Denon.

*Idem* , lig. 12 , Cholgrin , lisez Chalgrin.

*Idem* , lig. 27 , à s'accorder tout , lisez à tout accorder.

Page 152 , lig. 5 , c'est à lui aussi à qui , lisez c'est à lui aussi que.

*Idem* , lig. 26 , utile de faire , lisez à propos de faire.

Page 156 , lig. 1.<sup>re</sup> , quelques , lisez quels.

Page 158 , lig. 6 , Kloptock , lisez Klopstock.

Page 160 , lig. 35 , partage , lisez parlage.

---

# M E R C U R E D E F R A N C E.

---

## L I T T É R A T U R E.

### P O É S I E.

#### F A M I N E D E R O M E \*.

*EXTRAIT du troisième chant du poème de la  
NAVIGATION ; par J. ESMÉNARD.*

.....  
.....  
D'un ciel noir et brûlant les voûtes s'entr'ouvrirent ;  
Les nuages épais en torrents se fondirent ;  
Et des ruisseaux fangeux , dans la plaine arrêtés ,  
Flétrirent tout à coup les germes infectés :  
Le grain meurt en naissant sous son réseau fragile ;  
Une herbe parasite , abondamment stérile ,  
De la sève égarée épuise l'aliment :  
L'ivraie , usurpatrice , étouffe le froment ;

\* L'incendie des flottes romaines , chargées des moissons d'Égypte et de Sicile , fut la principale cause de cette famine , la plus affreuse dont l'histoire ait conservé le souvenir. Ainsi sa description n'est point étrangère au poème de la *Navigation*. — Elle acheva , d'ailleurs , la dépopulation de l'Italie , ravagée par les Hérules , et précipita la ruine du commerce de la marine et des arts.

## 242    MERCURE DE FRANCE.

Et Cérès, balançant sa faucille divine,  
Dans ces sillons menteurs moissonna la famine.

ALORS, aux champs romains, tous les cœurs attristés  
Conjurent vainement le faste des cités :  
La stupide richesse, à sa perte acharnée,  
Consumme, dans un jour, les trésors d'une année,  
Et le luxe, énervé dans ses lâches plaisirs,  
De l'infortune, en pleurs, dédaigne les soupirs.  
Malheur à l'homme altier qu'irrite sa présence !  
Pour elle, dans le ciel, naquit la bienfaisance,  
Divinité propice, au front toujours serein,  
Qui soutient la faiblesse et lui cache sa main ;  
Sa gloire est de servir, son art d'être ignorée ;  
Nil sacré ! c'est ainsi que ta nymphe adorée,  
Par des bienfaits constants mérite des autels,  
Et dérobe sa source aux regards des mortels.

MILLE vaisseaux, partis de ses heureux rivages,  
Balançaient des Romains les sinistres présages,  
Des peuples effrayés vainement attendus :  
La Sicile y joignait ses fertiles tributs ;  
La flotte avait franchi ces bouches mugissantes,  
D'où repoussant, au loin, les vagues menaçantes,  
Les monstres de Sylla font pâlir le nocher ;  
Du triste Palinure elle a vu le rocher :  
Elle arrive ; elle touche à la plage inégale,  
Où, des premiers Césars, la puissance fatale,  
Au milieu des tombeaux, grave encor, en airain,  
Leurs traits défigurés, l'effroi du genre humain.  
L'ancre à peine, en tombant, a fait jaillir les ondes,  
Les Hérules cachés dans les grottes profondes,  
Qui, dans ses longs détours, suivent le flot amer,  
Des torches à la main, s'élancent sur la mer :  
Bientôt sur les vaisseaux la flamme tourbillonne ;  
Borée au loin mugit ; l'onde s'enfle, bouillonne,

Les câbles sont rompus, les cordages brûlants ;  
 Et la flotte embrasée, errant au gré des vents,  
 Qui vient périr au port de la ville affamée,  
 Engloutit son espoir dans des flots de fumée.

O spectacle d'horreur ! implacables destins !  
 Des rives de l'Averne, au milieu des Romains,  
 La mort s'élance aux cris de la famine avide,  
 Et suit, la faux en main, son ministre homicide.  
 Le monstre ouvre ses yeux, pareils aux noirs flambeaux,  
 Qui, dans l'ombre des nuits, veillent sur les tombeaux ;  
 Il regarde : — soudain, la nature est flétrie :  
 Ces rejetons naissants, l'espoir de la patrie,  
 Ces vieillards épargnés par le fer du vainqueur,  
 Qui, d'un trépas facile, imploreraient la faveur,  
 Expirent confondus sous sa dent meurtrière ;  
 Et le malheur commun refuse à leur poussière  
 De la tendre amitié les pleurs religieux.  
 Bientôt, de ces remparts où le Tibre orgueilleux  
 Apportait le tribut des campagnes fécondes,  
 La mort impitoyable a volé sur les ondes :  
 Jusqu'aux bouches du fleuve, elle suit en courroux  
 Les pâles fugitifs échappés à ses coups,  
 Devance les vaisseaux dans leur course écumante,  
 Sèche sur l'aviron la main qui le tourmente,  
 Et roule dans les flots, l'un sur l'autre expirants,  
 Le vainqueur, les vaincus, l'esclave et les tyrans.  
 L'homme juste, du moins, frappé dans son asile,  
 S'endort dans le sommeil de la vertu tranquille ;  
 Mais toi, qui, des plaisirs, esclave impérieux,  
 Défendais au malheur de pleurer à tes yeux ;  
 Qui, sur l'or et les fleurs, bravant les dieux propices,  
 Fatiguais la vertu du succès de tes vices ;  
 Ton heure sonne enfin ; tes Lares profanés,  
 Des dépouilles du monde autrefois couronnés,

# 244 MERCURE DE FRANCE,

Dont l'orgueil repoussait la timide indigence,  
N'arrêtent pas du ciel la tardive vengeance :  
Elle approche. Déjà, de ses cris inhumains  
La famine remplit ton palais, tes jardins  
Tu les quittes, tu fuis; et, seul dans la nature,  
La malédiction autour de toi murmure ;  
Et ta douleur en vain réclame un souvenir :  
Dans le cœur des mortels tu n'as point d'avenir.

Toi ! qui de la pitié sens les douces alarmes,  
A d'autres malheureux, muse ! garde tes larmes,  
Suis plutôt cette mère, à l'œil cave, égaré,  
Qui presse, dans ses bras, son enfant expiré ;  
Ce jeune homme éperdu, dont l'haleine mourante  
Se ranime, et s'éteint sur le sein d'une amante ;  
O Dieux ! sur quels objets tombe votre courroux ! ....  
L'inexorable faim les a réunis tous :  
Déjà l'accent plaintif de la douleur qui veille  
Cesse, au milieu des nuits, de frapper mon oreille ;  
Rome dort au tombeau. — Plus d'espoir, plus de cris ;  
Le silence et le deuil planent sur ses débris.  
Le Tibre, descendu des monts de l'Etrurie,  
Ne voit plus que des morts sur sa rive flétrie ;  
Il fuit, épouvanté, sous ses pâles roseaux ;  
Les cadavres impurs font reculer ses eaux ;  
Il s'arrête ; il gémit ; et l'onde empoisonnée  
Remonte, en murmurant, vers sa source étonnée.

ABANDONNANT enfin ces rivages déserts,  
Tous les fléaux unis parcourent l'univers :  
Sous les hordes du Nord partout mugit la guerre :  
Foulant aux pieds l'Europe et ravageant la terre,  
L'ignorance s'élève un trône audacieux ;  
Uranie et Cérès revolent dans les cieux :  
Bientôt le soc rouillé du laboureur timide  
Coule, en dards enflammés, dans la forge homicide ;



La voile, transportée au milieu des sillons,  
 Des camps tumultueux blanchit les pavillons;  
 L'aviron voyageur languit sur le rivage:  
 Et, courbé sous le joug du honteux eselavage  
 Dont frémit vainement l'univers indigné,  
 L'art des navigateurs, méconnu, dédaigné,  
 Attend qu'un jour plus doux, par sa chaleur féconde,  
 Vienne enfin ranimer le commerce et le monde.

---

## LE RAT D'ÉGLISE.

## F A B L E.

LE bienheureux agent, d'une grande entreprise,  
 Avait, dans une vaste église,  
 Etabli son magasin  
 De grain.  
 Là, certain Rat, vieux locataire,  
 De l'antique habitation,  
 Et qui n'avait jamais eu d'indigestion  
 Sous le premier propriétaire,  
 S'en donnait à discrétion.  
 Un vivrier ne jeûne guère,  
 Et notre Rat était surnuméraire.  
 « Vive la révolution !  
 « Disait-il : ce bel édifice  
 « Était-il fait pour que des paresseux  
 « Vinsent m'importuner d'un ridicule office ?  
 « Aujourd'hui tout va pour le mieux,  
 « Et qui dit le contraire, ou blasphème, ou radote ».  
 Quand on a bien diné, l'on est sentencieux ;  
 Voilà notre Rat patriote.  
 Tandis qu'il digérait philosophiquement,  
 Dans la ville, un beau jour, arrive brusquement

Très-nombreuse cavalerie.

On ne sait trop où loger les chevaux ;  
Mais on songe à l'église ; aussitôt cent traîneaux  
Vous enlèvent le grain dont elle était remplie ,  
Et l'église est une écurie.

Au nouvel établissement

Le Rat ne gagna pas ; il faisait maigre chère :  
Une eau bourbeuse , un reste de litière ,  
Offraient , à notre vieux gourmand ,  
Un assez mauvais ordinaire.

Pour comble de malheur , dès qu'il sort de son trou ,  
Il reçoit des chevaux l'accueil le moins honnête ;  
Et puis , c'est un vacarme à lui rompre la tête.

« Ah ! grand Dieu , j'en deviendrai fou ,

« S'écriait-il ; a-t-on vu , dans la vie ,

« Pareille profanation ?

« Funeste révolution !....

« Quoi ! d'un temple si saint , ils font une écurie !

« Hélas ! tout va de mal en pis ;

« Et qui dit le contraire à l'âme scélérate ».

Quand on a mal diné , l'on change ainsi d'avis ;

Voilà le Rat aristocrate.

Par P. A. DESPEROUX.

### É N I G M E.

De filer le produit de ma riche semence ,  
Le secret , par Isis , aux mortels fut donné ;  
Jenaquis , dit l'histoire , aux bords d'un fleuve immense ,  
Dont le nom mémorable est mon nom retourné.

### L O G O G R I P H E.

Je suis sur mes six pieds une illustre romaine ;  
Sur cinq , je suis encor un sage capitaine ;  
Je suis encor , sur quatre , un prophète divin ;  
Sur trois , je reste après le vin.

*Mots de l'Énigme et du Logogriphe insérés dans le dernier Numéro.*

L'Énigme du dernier N.<sup>o</sup> est de LAMOTTE ; le mot est *peigne*.

Le mot du Logogriphe est *Melpomène*, où l'on trouve *môle*, *pôle*, *poêle*, *Pélée*, *Léon* (royaume, ville, et pape), et *pomme*, en ajoutant un *m*.

*HISTOIRE des principaux événements du règne de F. GUILLAUME II, roi de Prusse ; et Tableau politique de l'Europe, depuis 1786 jusqu'en 1796, ou l'an 4 de la république, contenant un précis des révolutions du Brabant, de Hollande, de Pologne et de France ; par L. P. SÉGUR aîné, ex-ambassadeur. 3 vol. Chez F. BUISSON, imprimeur-libraire, rue Hautefeuille. Prix 12 fr. broché ; et 24 fr. papier vélin.*

L'ÉLEVATION de la monarchie prussienne était, peut-être, le plus mémorable des événements contemporains, avant que la destruction de la monarchie française et les changements qui en ont été la suite, eussent donné moins d'importance à tout ce qui avait occupé la renommée dans le cours du siècle qui va finir. Frédéric sera toujours regardé comme un grand roi ; mais le théâtre qu'il occupa fut moins grand que lui. Les mouvements politiques dont il était l'âme, et les guerres qu'il sut terminer avec tant de gloire, n'occuperont plus la première place dans l'histoire de ces derniers temps. Si ce roi, que les philosophes ont regardé longtemps comme leur chef et leur protecteur, avait encore vécu quelques années, il aurait vu les principes de cette même

philosophie, défendue par ses écrits et son exemple, renverser le plus ancien trône de l'Europe, et menacer un moment tous les autres de la même chute. Il est vraisemblable que sa politique aurait alors conçu des alarmes. Déjà le *système de la nature*, et quelques autres productions du même genre, l'avaient refroidi pour les doctrines nouvelles. De tels *systèmes* étaient fort rassurants pour une conscience royale qui pouvait avoir quelque reproche à se faire; mais, en les gardant pour sa propre tranquillité, il sentait le danger de les rendre trop populaires. Il avait ri volontiers, tant qu'on s'était borné à combattre l'église et les prêtres. Il devint très-sérieux quand on attaqua les rois. Ceux qui ont bien connu sa correspondance secrète avec d'Alembert, n'ignorent pas les ressentiments de ce roi philosophe contre la philosophie. Aussi, toutes les fois que d'Alembert s'entretenait de ces livres, trop audacieux, qui avaient indisposé Frédéric et Catherine, il gémissait de l'impatience de son parti. *Les philosophes ont fait là*, disait-il, *une bien mauvaise campagne*. Ce mot plaisant, qu'on a cité ailleurs, a pourtant été bien démenti par les faits; car cette *mauvaise campagne* a puissamment aidé le succès de la révolution.

Les grands hommes, et surtout les grands rois, ont rarement des fils ou des successeurs qui leur ressemblent; mais cette remarque ne fut jamais plus frappante qu'à la cour de Prusse. Frédéric-le-Grand avait été philosophe et athée; Frédéric-Guillaume proscrivit les philosophes, et fut superstitieux. Ce palais de Postdam, encore plein du souvenir de Voltaire, de Dargens, et de la Metrie, qui ne croyaient rien, se peupla d'illu-

minés qui croyaient tout. On vit succéder l'excès de la croyance à l'excès de l'incrédulité, la faiblesse à l'énergie, l'indolence à l'activité, le désordre à la règle, la prodigalité à l'économie, la honte à la gloire, et le mépris à l'admiration. Ce contraste se fit apercevoir jusques dans les choses les moins importantes. Frédéric-le-Grand, n'avait aimé que la littérature française. Frédéric-Guillaume n'accueillit que la littérature allemande; et sous son règne, enfin, les femmes s'étonnèrent de commander dans ces mêmes lieux où leurs charmes et leur empire étaient depuis si longtemps méconnus.

Guillaume II, qui est déjà confondu parmi le vulgaire des rois, fut pourtant le témoin, et quelquefois un acteur principal, des événements les plus extraordinaires. Il vit les révolutions de la Hollande, du Brabant, de la Pologne et de la France. C'est donc pour l'époque où il a vécu, et non pour ses actions; c'est pour la grandeur de sa place, et non pour celle de ses talents, qu'un tel prince a mérité qu'on offrit ses traits à la postérité.

Ces vues sont supérieurement développées dans l'introduction de l'ouvrage qu'on annonce. L'historien y retrace, d'une main sûre et brillante, et le caractère du dernier roi de Prusse, et les faits inouis qui, dans le cours de son règne, ont étonné l'Europe. Voici comme il s'exprime :

« Frédéric-Guillaume, héritier du pouvoir de Frédéric-le-Grand, et non de sa gloire, avait reçu, de son oncle, toutes les lumières qu'exige le trône; mais il était privé du talent qui sait en faire usage. Militaire instruit, à la plus grande école, mais guerrier sans génie, il fit la guerre avec méthode, et sans succès; entouré de mi-

## 250 MERCURE DE FRANCE,

nistres habiles, possédant tous les plans de son prédécesseur, il inquiéta toute l'Europe par ses projets, épuisa son pays par ses préparatifs, effraya ses ennemis par ses menaces, étonna ses amis par sa versatilité; excité par sa vanité, retenu par son indolence, enchaîné par la superstition, énervé par les voluptés, il n'exécuta rien de ce qu'il voulait entreprendre, ne finit rien de ce qu'il avait commencé; et, après avoir successivement trompé et irrité toutes les puissances de l'Europe, dans un temps où toutes les passions étaient enflammées au plus haut degré, le sort, qui se plaît souvent à tromper les plus profondes combinaisons de la politique, fit naître, de sa faiblesse, un résultat qui n'aurait dû être que le fruit de l'habileté la plus consommée. Il agrandit ses états, et mourut, en laissant son royaume en paix, au milieu de l'univers embrasé. La Russie, faisant craindre à l'Empire ottoman une destruction totale; Catherine II, prête à être chassée de sa capitale par Gustave; la maison d'Autriche, battue par les Turcs, menacée par les Prussiens, inquiétée par les troubles de la Hongrie, épuisée par la révolte du Brabant; la révolution du Brabant, qui voulait détruire le Stathoudérat, et qui fut forcée par les armes prussiennes, a subi son joug; les efforts de la Pologne, pour reconquérir son indépendance; les malheurs et le partage total de ce royaume; enfin, l'explosion de l'esprit démocratique des Français; la guerre d'un peuple contre les rois, les nobles et les prêtres, la croisade de tous les trônes contre la liberté; l'invasion de la France; la résistance imprévue des Français, et leurs conquêtes presque fabuleuses, au moment où tout présageait la ruine et le démembrement

de leur pays ; tels sont les principaux événements de l'époque dont j'entreprends d'écrire rapidement l'histoire.

« Jamais on ne vit tant de projets conçus et abandonnés , tant d'espérances brillantes et trompées , tant de réputations éclipsées. Jamais le fanatisme de la religion et celui de la liberté n'allumèrent plus de feux et n'immolèrent plus de victimes. L'incendie fut d'autant plus effrayant que le calme qui l'avait précédé avait été plus long. Chaque année vit tour-à-tour les rois de l'Europe menacer la France du sort de Troie , et la France ébranlée détruire les trônes. Il est peut-être assez remarquable , au sein de cet embrasement général , de ce délire universel , de cette succession de batailles sanglantes , de sièges meurtriers , de conquêtes rapides , au milieu de ce bouleversement de tous les rangs , de tous les principes , de toutes les puissances , et au bruit de tous les sceptres brisés , de peindre un roi militaire , dégoûté de la gloire , s'endormant dans une paix profonde , sur les volcans qui l'entourent , livrant son imagination affaiblie au prestige fantastique des illuminés , et se laissant conduire doucement dans la tombe par les rêveries de la superstition , et les caresses de la volupté. »

Ce morceau , qui prouve un talent si distingué , fait attendre , ainsi que le titre de l'ouvrage , une histoire détaillée du feu roi de Prusse. On est surpris de ne la trouver que par fragments ; on la commence ; on la quitte ; on la reprend ; on la perd encore au milieu de nombreuses digressions qui font oublier le sujet principal. Il est vrai que ces digressions sont elles-mêmes des ouvrages importants. C'est tour-à-tour un mémoire approfondi sur

les constitutions des provinces Bataves, et sur les longues luttes du parti stathoudérien et du parti patriote; c'est le récit animé des malheurs et du démembrement de la Pologne, ou l'énergique peinture des crimes et des triomphes de la révolution française. Mais le premier fond disparaît trop sous l'abondance des accessoires. Les diverses parties de l'ouvrage n'ont pas un centre assez marqué, et ne forment pas un tout complet. Quand l'historien voyage en Europe, on oublie la cour de Guillaume; et quand il revient à cette cour, le tableau trop vaste de l'Europe n'a plus de place au milieu des intrigues de quelques maîtres et de quelques illuminés qui gouvernent. Postdam et Berlin.

Un critique ancien dit, avec raison, que le génie de l'Épopée doit animer l'histoire; et Voltaire ajoutait, dit-on, que pour être bon historien, il fallait avoir quelque chose du talent de la tragédie. Ni ce critique, ni Voltaire, n'ont voulu prétendre assurément que le style romanesque ou poétique convînt à l'histoire; mais seulement qu'elle avait besoin, comme un grand drame, d'unité dans son but et d'ensemble dans ses effets. Il faut toujours, si on veut exciter un intérêt puissant, qu'une idée, qu'une passion, qu'une figure principale, se montre dans les récits historiques comme dans les tableaux et dans les poèmes. Sans citer ici Hérodote, Tite - Live, et Tacite, qui ont si bien connu cet art, ouvrez l'histoire de Charles XII, un des chefs-d'œuvres de la prose française; l'auteur remonte d'abord aux anciennes annales de la Suède; il fait connaître, avec une élégante précision, tout ce qu'il y a de remarquable dans les origines, les mœurs et le gouvernement des peuples dont il va peindre le



monarque. Il n'omet ni le tableau du Danemarck, ni celui de la Pologne, ni la création de la Russie, ni la fierté des Turcs, ni la simplicité des Tartares, ni enfin aucune des nations avec lesquelles son héros aura quelque rapport. Il marque avec soin tous les grands événements dont l'Europe fut le théâtre, sous le règne de Charles XII; mais son premier personnage est toujours sur le devant de son tableau, et domine tout le reste. Quoique le siècle de Louis XIV n'ait pas la même perfection, Voltaire y suit pourtant le même dessin, et la tête imposante de Louis XIV s'aperçoit de tous côtés au dessus de tant de scènes variées, et de tant d'hommes illustres, à qui, du haut de son trône, il semble donner le mouvement.

Le caractère de Guillaume II, ne pouvait sans doute produire un effet aussi dramatique. Mais si on désespérait de le placer avec avantage, au milieu des mouvements de l'Europe, devait-on l'annoncer comme le premier objet du tableau? Ce personnage tient trop ou trop peu de place. En un mot, si tous les lambeaux de cette histoire sont pleins d'éclat, il me semble que le tissu pouvait en être mieux uni et plus travaillé. J'ose m'exprimer ainsi sur l'ouvrage de L. P. Ségur, parce que le vrai talent est digne d'entendre toute la vérité. L'homme médiocre seul s'en irrite, et d'ailleurs, après avoir fait cette critique générale que je sou mets à l'auteur lui-même, je ne dois que des éloges aux détails instructifs, à l'élégance du style, à la sagesse des idées, à l'élévation des sentiments, qui font le mérite de cet ouvrage.

On a redit plus d'une fois, d'après Voltaire, que *pour bien écrire l'histoire, il fallait consulter*

## 254 MERCURE DE FRANCE,

*les rois et les valets-de-chambre.* Mais comme il est assez difficile de vivre avec les premiers, on a trop souvent écrit sur les mémoires des seconds. De là, tant de méprises et de calomnies grossières.

L. P. Ségur a pu trouver dans les lieux les plus élevés la lumière qui doit guider l'historien, il a vécu près des cabinets où se préparent tous les événements, il a vu ce qu'il peint; il juge ce qu'il a longtemps observé. Les cours ont vanté son esprit et ses grâces. On peut l'en croire, quand il dédaigne ce qui leur paraît si grand. Sa philosophie est connue de tous les amis d'une sage liberté. On peut donc l'en croire aussi, quand il venge les ministres et les rois, poursuivis par la calomnie jusques dans leurs tombeaux. L'historien doit se défaire, quand il écrit, de ses préjugés et de ses habitudes. Soit que le hasard l'ait fait naître dans les classes élevées ou dans les classes obscures de la société, il ne doit porter dans ses écrits ni l'orgueil du rang et de l'opulence, ni le ressentiment de la mauvaise fortune, et le souvenir d'une première obscurité. Ce qui paraît distinguer éminemment L. P. Ségur, c'est une parfaite impartialité.

Il dévoile, avec franchise, les petites causes qui ont tant de fois produit les plus grands événements; on se rappelle encore le singulier voyage de Catherine II, dans l'ancienne Chersonnese-Tauride. Toute l'Europe attentive suivit, au milieu des déserts de la Russie, cette souveraine qui traînait après elle l'empereur lui-même, comme son premier courtisan. On supposa le motif le plus important à cette marche triomphale, qui rappelait Alexandre et Sémiramis. On crut partout que le rétablissement du trône de Constantin était le but de cet appareil extraordinaire. Eh bien! toute

l'Europe était trompée. Écoutons un témoin fidèle, un observateur ingénieux.

« Le prince Potemkin, d'autant plus envié qu'il était plus puissant, avait trop abusé de sa faveur pour n'avoir pas d'ennemis, et les courtisans, qui n'osaient l'attaquer ouvertement, cherchaient sourdement à ébranler son crédit. Il venait de triompher avec quelque difficulté d'une intrigue ourdie contre lui par le favori Yermolow ; il était tranquille sur les vues de l'aide-de-camp Momonow, qui lui devait nouvellement sa faveur. Mais il ne voyait pas sans peine, que Catherine, rassasiée de gloire militaire, ne songeât plus qu'à celle de législateur, et il s'apercevait, avec inquiétude, des efforts que l'on faisait journellement pour apprendre à l'impératrice que son armée était désorganisée, ses sujets mécontents, son commerce sans activité, ses finances épuisées, et que les provinces méridionales, qu'elle avait conquises, n'étaient que des déserts. Potemkin n'ignorait pas l'art facile de tromper la vanité des femmes et des rois ; et, pour enlever sa souveraine à ses rivaux, il voulut qu'elle fit une marche triomphale dans ses nouvelles possessions, certain de fasciner ses yeux par son charlatanisme, de l'étonner par la rapidité de sa course, de l'entourer de troupes et de peuples de tous pays et de toutes couleurs, de l'énorgueillir par les hommages de plusieurs souverains, et de l'enivrer par l'éclat des prestiges dont il saurait l'environner.

« Tel était le motif unique et secret de ce voyage romanesque, qui inquiéta toute l'Europe, et dont une guerre, presque générale, fut le résultat. La suite de ce récit prouvera la vérité de cette assertion, et démontrera que Catherine II

ne conservait, sur la conquête de l'Empire ottoman, que des idées vagues et éloignées, qu'elle en ajournait l'exécution à des temps plus favorables, et que loin de desirer, à cette époque, une rupture, elle la redoutait, et se résignait, pour l'éviter, à des sacrifices qui pouvaient paraître incompatibles avec sa fierté.

« Ce voyage, annoncé avec éclat, s'exécuta avec la plus grande magnificence, et rien ne fut négligé pour déguiser, aux regards de l'impératrice, de tristes réalités, sous les plus brillantes apparences; les chemins, illuminés par d'innombrables bûchers, pendant l'espace de cinq cents lieues, faisaient presque oublier l'obscurité des jours dans cette saison rigoureuse. L'obéissance et la curiosité attiraient, sur la route, une foule de marchands, appelés de toutes les provinces, qui donnaient, au pays, un air de population, et au commerce, une apparente activité. Partout les plaintes étaient écartées, les hommages multipliés les acclamations commandées. Toutes les villes offraient, par des bals et des illuminations, le spectacle de l'alégresse. Le clergé, craignant de perdre ce qui lui restait de revenus, ne faisait entendre que la flatterie, dans la chaire destinée au langage de la vérité; et, jusqu'à Kiow, la marche de Catherine ne fut qu'une continuité de fêtes et de plaisirs.

« En entrant dans la province où commandait le vieux maréchal Romanzow, tout parut changer de face, et prendre un aspect plus sévère. Potemkin, jaloux de ce célèbre général, avait eu l'adresse de le laisser manquer de tout ce qui était nécessaire pour recevoir, avec éclat, sa souveraine. Les fonds, destinés aux réparations des bâ-



timents, avaient été distribués si tard, que Kiow n'offrait aux yeux que des ruines; les impôts, exigés avec sévérité, excitaient un mécontentement général; les troupes soumises aux ordres du maréchal n'étaient ni complètes, ni habillées à neuf. Le maréchal, incapable de dissimuler, laissa éclater, contre les préventions de Catherine, une humeur qu'elle n'attribuait qu'à sa jalousie. Elle fut forcée, par les glaces du Boristhène, de demeurer près de trois mois dans ce triste pays, où son amour-propre n'eut d'autre dédommagement que les hommages des étrangers qui arrivèrent de toutes les parties de l'Europe. Enfin, elle quitta cet ennuyeux séjour, mécontente de Roman-sow, s'embarqua sur une flotte de galères, aussi magnifique que celle de Cléopâtre, descendit le Boristhène, et arriva dans le gouvernement du prince Potemkin, au moment où la nature, embellie par le printemps, semblait d'accord avec l'adroit ministre, pour lui faire oublier la tristesse de Kiow; et pour répandre un charme magique sur tous les objets, qu'il allait offrir à sa curiosité. En chemin, elle rencontra le roi de Pologne, qui avait fait illuminer la rive droite du fleuve, et qui s'était efforcé de recevoir, avec pompe, une impératrice qui l'avait couronné, et qui devait, quelques années plus tard, le précipiter du trône où elle l'avait placé. L'entrevue fut courte et sèche; on reçut froidement l'amant oublié; on traita avec hauteur un roi dont on méprisait la faiblesse: et Stanislas-Auguste, n'ayant obtenu que des promesses vagues de protection, et l'ordre du départ de quelques régiments russes qui tyrannisaient son pays, courut au devant de l'empereur Joseph, pour lui exposer les craintes qu'il

avait d'un nouveau partage. L'empereur le rassura par une promesse solennelle qui fut, bientôt après, violée par un de ses successeurs. »

Au reste, L. P. Ségur ne paraît pas avoir conservé pour les Russes l'enthousiasme qu'affectaient, en leur faveur, Voltaire, Diderot, et d'autres philosophes. L'éloge des rois du Nord fut quelque temps à la mode. C'était la satire indirecte des rois du Midi. Tous les philosophes étaient ravis, lorsqu'un grand poète disait, en 1772,

C'est du nord, aujourd'hui, que nous vient la lumière ;  
mais cette lumière a bien pâli depuis Souwarow et ses Tartares !

Le nouvel historien retrace avec intérêt la noble résistance des malheureux Polonais, qui ont illustré leur dernière défaite par tant d'exploits. Il ne dissimule point l'inconséquence de ceux qui usurpaient un royaume, en s'élevant contre l'usurpation des démocrates français. Il condamne également les princes despotiques et les tribuns factieux. Le précis qu'il trace de notre révolution eût peut-être été mieux placé dans un autre cadre ; mais il peint à grands traits la chute successive de ces tyrans absurdes qui soulevaient la populace, sans prévoir qu'ils seraient à leur tour les victimes du monstre aveugle et féroce dont ils croyaient diriger la rage contre leurs seuls ennemis. Ces tyrans n'avaient sans doute aucune connaissance de l'histoire. Plus on l'étudie, plus on reconnaît une grande vérité proclamée par d'anciens législateurs, et dont ils firent le premier fondement de la morale. C'est que les contre-coups naturels des passions humaines, et les vicissitudes inévitables des événements qu'elles produisent, ramènent dans ce monde même un châtement pour chaque crime.

une récompense pour chaque vertu. Voilà tout le secret de ces *réactions*, qu'on a tant redoutées, et que le 18 brumaire a fait cesser pour jamais, en fondant le règne de la justice et des lois.

Rien ne donne plus de prix à cette histoire que le portrait de quelques hommes fameux, qui ont eu, depuis trente ans, une influence marquée sur le sort de l'Europe. On voit que ces tableaux ne sont point faits d'imagination, mais sur le modèle lui-même.

On aimera, sans doute, à voir le jugement qu'un ex-ambassadeur français, portait du marquis de Luchésini, avant de savoir que ce dernier devait se rendre au congrès de Lunéville.

« Luchésini, ministre du roi de Prusse, à Varsovie, eut ordre de multiplier les promesses, de nourrir les espérances, d'enflammer les esprits, et il remplit parfaitement sa mission. Nul homme n'était plus propre à jouer un pareil rôle. Son activité ne perdait jamais un moment, son industrie ne laissait échapper aucune ressource; ardent pour atteindre son but, prompt à saisir tous les moyens d'y arriver, Luchésini réunissait toutes les qualités du courtisan adroit, et du politique habile : instruit sans pédanterie, sa mémoire lui fournissait autant de faits utiles pour son travail, que d'anecdotes agréables pour la société. Son intimité avec le grand Frédéric, lui avait fait acquérir une haute considération. Son caractère insinuant l'introduisait dans tous les partis; sa finesse lui en faisait découvrir promptement tout le secret, et sa chaleur active cachant sa dissimulation, lui donnait l'air de franchise, etc. etc. »

On voudrait avoir, de la même main, le portrait de M. le comte de Cobentzel. Le peintre aurait pu réunir, à la fois, dans ses deux modèles, l'es-

prit du monde et l'esprit des affaires, les qualités de l'homme d'état et de l'homme aimable.

On peut relever, dans cet ouvrage, quelques négligences, quelques incorrections, mais en très-petit nombre. Le style est, en général, plein d'élégance, comme on l'a dit plus haut. On y desire, de temps en temps, quelque chose de plus précis, de plus mâle et de plus sévère. L'auteur n'a point, comme Mirabeau, mis à contribution les récits clandestins, et les scandales secrets. Mirabeau écrivait un libelle ; L. P. Ségur écrit l'histoire, et, quoiqu'il eût su raconter les anecdotes fugitives aussi bien que les grands événements, et l'histoire du jour comme celle du siècle, il n'a point voulu mêler à cet ouvrage ce qui n'est point digne de la postérité.

*LE SEAU ENLEVÉ, poème héroï-comique, imité de Tassoni, par AUGUSTE C.... ; suivi d'un choix des stances les plus intéressantes de l'auteur italien, et de quelques poésies. A Paris, chez Didot l'aîné.*

CET ouvrage, déjà imprimé depuis quelques années, reparaît avec des corrections heureuses.

On sait que Voltaire, dans un poème de sa vieillesse, qui n'est guères digne de lui \*, parle avec fort peu d'estime de Tassoni.

O Tassoni ! si long dans ses discours ,  
De vers prodigue, et d'esprit fort avare ,  
Je n'irai point, dans mon projet bizarre ,  
De tes langueurs implorer le secours, etc.

Ce jugement est sévère, et, quoiqu'il ait été prononcé par un homme très-supérieur au Tas-

\* La guerre de Genève.



soni, il n'a point encore détruit la renommée de ce dernier. Boileau ne paraît pas avoir jugé si défavorablement le poète italien,

Qui, par les traits hardis d'un bizarre pinceau,  
Mit l'Italie en feu pour la perte d'un seau.

Il accorde au moins, dans ces deux vers, un esprit original à l'auteur du *Seau enlevé*.

S'il m'est permis d'avoir une opinion, après Despréaux et Voltaire, j'oserai dire que Tassoni est, en effet, *prodigue de vers*; que douze chants, sur un sujet aussi mince, fatiguent et rebutent le lecteur. Ses plaisanteries manquent souvent de choix et de grâce. Entraîné par un caractère satirique, et vindicatif, il lance, à chaque instant, ses traits contre des ennemis maintenant ignorés, et dont le nom n'excite aucun genre d'intérêt. Il n'a point connu cette rapidité qui, chez les bons poètes, néglige tout ce qui est superflu, et court sans cesse au dénouement. Il faut bien se garder, par exemple, de comparer son ouvrage à ce chef-d'œuvre du Lutrin, qui, dans son ensemble, est animé de tout le génie de l'Epopée, et qui, dans ses détails, offre, à chaque vers, l'harmonie et la richesse de Virgile. Deux chants du *Seau enlevé* sont aussi longs que le *Lutrin*, tout entier. C'est là un grand tort, sans doute. Ces défauts, trop réels, expliquent, jusqu'à un certain point, les dégoûts de Voltaire, qui aimait et cherchait, surtout dans la poésie, le mouvement, l'effet et la rapidité.

Cependant, Tassoni est, en quelque sorte, créateur du genre héroï-comique. Il voit, après un siècle et demi, sa réputation subsister encore. Il a de la verve dans plusieurs morceaux. On trouve de meilleurs plaisants et de plus grands poètes que lui, mais il est l'un et l'autre à un certain degré.

Il a semé, d'images charmantes, l'épisode des amours de Diane et d'Endymion, qui ne tient point, d'ailleurs, au reste de son ouvrage, mais qui est son plus beau titre poétique.

D'après les observations qu'on vient de faire, Tassoni a besoin d'être abrégé, pour paraître avec avantage dans une langue étrangère. C'est ce qu'a senti le citoyen C. . . . Des douze chants italiens, il n'en a composé que dix français. On trouvera peut-être encore quelques longueurs dans son abrégé : mais il substitue avec succès ses propres idées à celles de l'auteur original. Je ne sais pourtant s'il n'a pas un peu violé les vraisemblances dans les libertés qu'il se donne à cet égard.

Tassoni, qui se permet des plaisanteries légères contre quelques superstitions de son temps, est bien loin, d'ailleurs, d'attaquer les idées religieuses. Elles étaient respectées de l'Europe entière, à l'époque où il écrivait. L'imitateur n'a pas eu la même circonspection : il fait parler un poète italien, né dans le 16.<sup>e</sup> siècle, comme Voltaire dans le 18.<sup>e</sup> Tout le système du christianisme est travesti dans le poème français; les traditions littéraires et les convenances sont également blessées. Prêcher l'incrédulité, du temps de Tassoni, c'est venir trop tôt; la prêcher aujourd'hui, c'est venir trop tard.

On a dit que l'imitateur de Tassoni avait de l'esprit, de la grace, et de la facilité : il en a donné plus d'une preuve dans divers chants de son poème. Voici le début :

Je veux chanter une effroyable haine,  
Dire la rage et l'orgueil des mortels,  
Leurs faits hardis, et leurs combats cruels;  
C'est un vieux seau qui sera mon Hélène.  
Quand je m'élance au milieu des combats,  
Grand Apollon, suis ma course fantasque,

Et si tu tiens à ne me perdre pas,  
 De mon habit ne quitte point la basque.  
 O l'heureux temps ! où l'empire romain,  
 De ses débris en avait formé mille,  
 Où tout village était un souverain,  
 Et dédaignait de demeurer tranquille !  
 Partout combats, partout désordre affreux,  
 Des bords du Pô jusqu'aux rives du Tibre ;  
 Mais il est beau de n'être pas heureux  
 Pour acheter le plaisir d'être libre.

On doit voir que dans la première octave, l'imitateur n'a pas assez marqué les nuances qui séparent le style héroï-comique, du ton purement burlesque. Tassoni les a un peu mieux observées : mais dans la seconde octave, les deux derniers vers sont fort jolis. L'auteur français s'est assujéti à la mesure et à la coupe des octaves italiennes ; et cette contrainte à laquelle il s'est soumis, n'a pas trop passé dans ses vers et dans son style. Il a mis, comme l'Arioste, des prologues à plusieurs de ses chants, et ne les a point imités de Tassoni. Celui du chant sixième, a des traits agréables et des défauts.

Certain vieillard, plein de sagacité,  
 Me soutenait, dans les jours de sa vie,  
 Que tout mortel, sur la terre jeté,  
 Cache, en son sein, quelque grain de folie.  
 Je le croyais le moins sensé de tous ;  
 Mais j'ai souvent appliqué ses paroles ;  
 Il eut raison : les hommes sont des fous ;  
 Les nations sont encore plus folles.  
 De leur démence et de leurs longs débats,  
 Les Modenois offrent un bel exemple.  
 Plus d'un, encor, qu'on ne remarque pas,  
 Frappe, souvent, le sage qui contemple.

## 264 MERCURE DE FRANCE,

Les Modenois combattent pour un seau,  
Et les Français pour une ville immense :  
Tout compensé, je les crois de niveau,  
Entre les fous aucune différence.

Mais regardez deux partis en présence ;  
Les chefs de l'un , et souvent de tous deux ,  
Sont des cœurs bas , des scélérats affreux ;  
Et , pour le crime , expire l'innocence.  
Maint honnête homme a trouvé son tombeau ,  
Et , sur sa cendre , on vient déjà s'ébattre :  
Messieurs , messieurs , battez-vous pour un seau ;  
Pour des brigands , rougissez de vous battre.

Peut-être on aurait pu tirer un meilleur parti de ce contraste en le développant. Le style pouvait être plus soigné : mais il n'est pas sans agrément et sans rapidité.

Tous les prologues renferment des vers ingénieux. Quelques-uns rappellent seulement des modèles qu'il est difficile de faire oublier. Par exemple, lisez cette apostrophe à la paix , dans le sixième chant :

O douce Paix ! déité désirée ,  
Sur l'univers jette un regard serein :  
Entends nos vœux du haut de l'empirée ;  
Vole vers nous , des épis à la main ,  
Et d'oliviers et de roses parée.  
O douce Paix ! viens triompher de Mars ,  
Ramène-nous sur ton aile dorée ,  
Et l'abondance , et la joie , et les arts.

De la Discorde , ennemie éternelle ,  
Quand verras-tu toutes les nations ,  
Quittant l'horreur de leurs divisions ,  
Te proclamer déesse universelle ?

O jour heureux ! quel espoir est le mien ?  
 Ce jour lointain, que mon desir appelle,  
 C'est une erreur, et je le sais trop bien.  
 Ah ! cachez-moi la vérité cruelle.

Divine Paix ! l'univers épuisé  
 T'appelle en vain de ses desirs *sans nombre* ;  
 Nous triomphons , et ce globe embrasé  
 Voudrait au moins respirer sous ton ombre.  
 Viens ; mais avant de descendre des cieux ,  
 Et d'apparaître au séjour où nous sommes ,  
 Calme là haut , et réunis les Dieux ;  
 C'est la moitié des querelles des hommes.

Les deux derniers vers sont encore pleins d'esprit et de sens.

Malheureusement cette invocation rappelle un morceau très-connu de Voltaire. Sa concurrence est redoutable dans plus d'un genre, et surtout dans celui-ci :

O Volupté ! mère de la Nature ,  
 Belle Vénus , seule divinité  
 Que , dans la Grèce , invoquait Epicure ,  
 Qui , du chaos , chassant la nuit obscure ,  
 Donnes la vie et la fécondité ,  
 Le sentiment et la félicité ,  
 A cette foule innombrable , agissante ,  
 D'êtres mortels , à ta voix renaissante ;  
 Toi que l'on peint , désarmant , dans tes bras ,  
 Le Dieu du ciel , et le Dieu de la guerre ,  
 Qui , d'un sourire , écarter le tonnerre ,  
 Rends l'air serein , fais naître , sous tes pas ,  
 Les doux plaisirs qui consolent la terre ;  
 Descends des cieux , déesse des beaux jours ;  
 Viens sur ton char , entouré des amours ,

Que les zéphirs ombragent de leurs ailes ,  
 Que font voler tes colombes fidelles ,  
 En se baisant dans le vague des airs ;  
 Viens échauffer et calmer l'univers :  
 Viens , qu'à ta voix les soupçons , les querelles ,  
 Le triste ennui , plus détestable qu'elles ,  
 La noire Envie , à l'œil louche et pervers ,  
 Soient replongés dans le fond des enfers ,  
 Et garottés de chaînes éternelles :  
 Que tout s'enflamme et s'unisse à ta voix ;  
 Que l'univers , en aimant , se maintienne.  
 Jetons , au feu , nos vains fatras de lois ,  
 N'en suivons qu'une , et que ce soit la tienne.

Ces vers pleins d'images, d'abandon et de mélodie, sont un modèle pour tous ceux qui veulent s'essayer dans le même style.

Voltaire a égaré beaucoup de poètes modernes. Cet homme extraordinaire possédait tant de parties de l'art, et a tellement multiplié ses travaux, qu'il fait excuser ses négligences. Tous ceux qui l'imitent, non dans ses beautés, mais dans ses défauts, devraient bien se dire à eux-mêmes:

Aucun monstres, par moi, domptés jusqu'aujourd'hui,  
 Ne m'ont acquis le droit de faillir comme lui.

On voit tous les jours des gens citer, fort mal à propos, son exemple : il les condamne plus souvent qu'il ne les justifie. Quoi qu'il en soit, on a vu longtemps tous les poètes ne rimer qu'à demi, parce qu'on trouve, dans les morceaux négligés de ce poète, des rimes insuffisantes. Le C. C... est tombé quelquefois dans ce défaut, plus excusable, il est vrai, dans le genre des vers qu'il a choisis.

Le mérite de bien rimer est peu de chose, sans doute, quand il est seul : mais il relève tous les autres, et complète l'effet de la pensée, en redoublant l'harmonie. Il ne faut pas le négliger, même dans les bagatelles poétiques. Jean-Baptiste Rousseau reprochait, avec raison, cette inexactitude à l'aimable auteur de la Chartreuse.

Le conseil tenu par les Dieux sur le seau, que se disputent Bologne et Modène, est un des morceaux les plus importants de Tassoni. Voici comment l'imitateur l'a rendu. C'est une parodie d'Homère et de Virgile. Jupiter convoque les immortels. Ils accourent, et se placent sur les sièges préparés dans l'Olympe.

De ce sénat, le noble président,  
Jupiter, manque. On s'assied, on regarde ;  
Mais on le voit, ou du moins on l'entend :  
On voit le Dieu qui commande sa garde.  
Hercule avance avec son air épais ;  
Après Hercule, arrive Ganymède ;  
Jupiter suit Ganymède de près ;  
Mercure, enfin, à Jupiter succède.

Quand, dans un sac très-vaste, assurément,  
Mercure a mis nos placets, nos pensées,  
Au cabinet il court, et, dans l'instant,  
Les distribue à deux chaises p.....  
Deux fois par jour, là, Jupiter actif,  
De l'univers gouverneur sage et juste,  
Va gravement, et d'un air attentif,  
Leur imprimer sa signature auguste.

Il est assis, d'étoiles couronné,  
Entre le Sort et sa sœur infidelle ;  
Et, sous ses pieds, le Temps est enchaîné  
Avec la Mort, sa compagne cruelle.

Le Dieu regarde, et Zéphire sourit,  
 Et le pilote à la mer s'abandonne.  
 Il a parlé; Dieux! la terre frissonne;  
 L'Océan s'ouvre, et l'Aquilon mugit.

L'image qu'offre la seconde octave, révolte le goût, mais elle est traduite presque littéralement de Tassoni. C'est, comme on voit, la manière de Scaron, au lieu de celle de l'auteur du *Lutrin*.

Col cappello di Giove, e con gli occhiali,  
 Seguiva indi Mercurio, e in man tenea  
 Una Borsaccia, dove de mortali  
 Le suppliche e l'inchieste ei raccogliea.  
 Dispensavale poscia a due pitali  
 Che ne suovi gabinetti il padre avea,  
 Dove con molta attenzion e cura  
 Tenea due volte il giorno segnatura.

Tassoni passe, de ce genre de plaisanterie, à un ton souvent plus élevé. L'auteur de la *Henriade* lui a emprunté, si je ne me trompe, une de ses plus belles comparaisons. Il peint le choc de deux armées.

Ainsi, lorsque des monts séparés par Alcide,  
 Les Aquilons fougueux fondent, d'un vol rapide,  
 Soudain, les flots émus de deux profondes mers,  
 D'un choc impétueux, s'élancent dans les airs;  
 La terre au loin gémit, le jour fuit, le ciel gronde,  
 Et l'Africain tremblant craint la chute du monde.

Je crois reconnaître l'original de ces vers dans ceux-ci du *Seau enlevé*.

Qual s'u', lo stretto ove il figliuol di Giove  
 Divise l'Ocean d'al nostro mare;



Se l'uno e l'altro tempesta muove,  
 Vansi l'onde superbe ad incentrare,  
 Cadono infrante, e valle orribil, dove  
 Dianzi eran monti, e spaventosa appare;  
 Trema il lido, arde il ciel, tuonano i Lampi:  
 Tal fu il cozzar de due famosi campi.

Les vers français paraissent plus pittoresques et plus précis : le dernier, surtout, qui n'est pas dans l'italien, offre une image et une harmonie frappante. Mais enfin Tassoni a donné les premiers traits de ce tableau. On pourrait indiquer d'autres imitations par quelques-uns de nos poètes du dernier siècle; mais elles sont en petit nombre et peu importantes.

Tassoni peut donc être lu avec fruit par les poètes, et quelques détails de son ouvrage doivent plaire à toutes les classes de lecteurs. Il avait commencé une Épopée, dans le genre noble, sur la découverte du nouveau monde : il n'en a laissé que le premier chant, qui n'est pas sans mérite; il y a joint une lettre sur la poésie épique. Cette lettre prouve des connaissances et un goût très-exercé. Il avait pourtant critiqué Homère; mais plutôt par l'amour du paradoxe, que par conviction; il s'était amusé, avant Rousseau de Genève, à calomnier les lettres et les sciences; il avait écrit contre elles avec succès; il souleva tous les hommes instruits de l'Italie; mais ses opinions singulières lui donnèrent plus de renommée. C'est tout ce qu'il voulait, sans doute; il y réussit.

Sa patrie lui pardonna plus aisément ses blâmes contre Homère que contre Pétrarque. Il ne fit aucune grâce aux défauts de cet auteur, qui a rendu, sans doute, de grands services à la

langue italienne ; mais qui s'est obstiné, toute sa vie, à peindre une passion qu'il ne fait jamais sentir. Tassoni condamnait le goût de ses contemporains qui osaient préférer les concetti, l'affectation, le faux luxe, prodigués, trop souvent, dans les sonnets de Pétrarque, au sentiment vrai de l'amour qui respire dans chaque vers de Tibulle. Il me semble que tous les peuples, excepté ceux de l'Italie, pensent aujourd'hui comme l'auteur du *Seau enlevé*.

Son humeur était très-bizarre, et les événements de sa vie ne le furent pas moins. Il était d'une famille illustre, comme le Tasse. Sa vie fut presque aussi traversée. Il devint le chef d'une académie des *Humoristes*, et il y tenait sa place mieux que personne. C'est sur l'emplacement de cette académie qu'est bâtie maintenant l'école française de peinture, à Rome.

Tassoni avait de l'indépendance dans le caractère. Il écrivit contre les opinions scolastiques qui régnaient de son temps. On le vit attaquer Aristote comme Homère, mais avec moins de ménagement. Il écrivit des *Philippiques* contre la cour d'Espagne, où il avait vécu. Il ajouta deux chants à son poème, pour immortaliser les ridicules d'un comte de Culagne, dont il croyait avoir à se plaindre. Il mit, dans cette vengeance poétique, un acharnement qui est presque sans exemple.

Rien n'est moins aimable, au fond, qu'un tel personnage ; mais, d'ailleurs, il paraît avoir eu de la franchise et de la droiture.

On sait que le sujet de son poème est fondé sur les anciennes divisions des Guelfes et des Gibelins. L'époque en remonte au treizième siècle,

La scène est à Bologne et à Modène. La distance des temps permet à Tassoni d'envisager, sous leur côté plaisant, les longues divisions qui avaient désolé l'Italie. Plus près, il n'en aurait vu que les horreurs. Ainsi, sous le règne de nos derniers tyrans, nous ne pouvions apercevoir tout ce qui était ridicule autour de nous, parce qu'il fallait nous défendre de tout ce qui était atroce.

L'imitateur fait, en passant, plus d'une allusion heureuse à quelques-unes de nos folies révolutionnaires. Il ne leur doit pas les vers les moins piquants de son ouvrage. S'il prouve plus d'une fois le talent d'un homme de lettres distingué, ses sentiments et ses idées annoncent partout un esprit et des mœurs aimables. Il méritait, à ce double titre, de fixer les yeux d'un homme d'état, qui était un de nos meilleurs écrivains avant d'occuper une des premières places du gouvernement, et qui, dans son style et dans les affaires, a montré tour-à-tour un esprit supérieur.

THE PERIPLUS OF THE ERYTHREAN SEA, etc.

*LE PÉRIPLE de la Mer-Rouge , partie première , contenant l'exposé de la navigation des anciens , de Suez à la côte de Zanguebar ; par WILLIAM-VINCENT. Londres 1800.*

CET ouvrage a déjà été indiqué au N.º II du *Mer-cure* , au moment où on le recevait de Londres. Il n'est point encore traduit dans notre langue , mais l'intérêt qu'ont inspiré aux amateurs des recherches de géographie et d'érudition, les ouvrages du docteur W. Vin-

cent, depuis que la traduction soignée du C. Billecocq a répandu la connaissance de son *Voyage de Néarque*, nous fait un devoir d'entrer dans quelques détails sur cette nouvelle production, du même auteur. On en rend compte sur l'original même.

Dans cet ouvrage, comme dans celui qui l'a précédé, le docteur W. Vincent applique ses recherches aux plus anciennes communications maritimes, entre les nations de l'Occident et celles de l'Orient.

Un Grec, natif d'Égypte, un marchand d'Alexandrie, dont le nom demeure inconnu, se met en voyage pour son trafic, à une date que le docteur W. Vincent rapporte, par conjecture, à la dixième année du règne de Néron; il s'embarque sur le golfe arabe, que nous nommons Mer-Rouge, dénomination qui avait pour les anciens, une étendue beaucoup plus considérable; parcourt la côte orientale de l'Afrique, jusqu'au lieu nommé alors *Rhapla*, qui répond à Quiloa, sur la côte de Zanguebar : parvenu à cette latitude, il revient au point d'où il est parti; visite l'autre côté du golfe, sur lequel est situé le pays des Sabéens, ou l'Arabie heureuse; sort une seconde fois du détroit, et, cinglant vers l'Orient, s'élève jusqu'à Gujarate, s'enfonce dans le golfe de Cambaye, descend la côte de Malabar, et reconnaît Ceylan.

Le journal de cette *circon-navigation* (c'est le nom qui répond le mieux à celui de *périple*), outre les noms des lieux de relâche, qu'il contient avec exactitude, fait aussi connaître les objets de commerce, d'exportation et d'importation, alors en usage dans les communications des peuples de ces contrées. Ce journal, qui n'avait pas été écrit pour la postérité, détaché du livre de commerce d'un négociant exact, qui se rend compte à lui-même de sa tournée et de ses opérations, tra-

verse les siècles, et par un inexplicable hasard, échappe à la destruction, qui, avant la découverte de l'imprimerie, a fait disparaître tant de précieuses copies de l'antiquité; après une révolution de plus de quinze siècles, il paraît, pour la première fois, imprimé à Bâle en 1533; et, dès-lors impérissable, fréquemment réimprimé, laborieusement commenté, fournit enfin à un docteur de Londres, le texte de plusieurs gros volumes de savantes et profondes dissertations.

Telle est l'idée succincte, mais exacte, du sujet du *périple*, de son auteur, de l'historique de sa conservation, et du travail de son dernier commentateur. Quant au texte, il est constant qu'il ne peut être suppléé par aucun auteur parvenu jusqu'à nous, correspondant à cette époque, et que lui seul donne des notions exactes sur la nature du commerce, et l'étendue des communications de la Mer-Rouge à la côte d'Afrique et aux Indes orientales, lorsque l'Egypte fut devenue province romaine. Il a toujours fait autorité parmi les géographes, et a joui, auprès d'eux, d'une haute estime, comme provenant d'un homme de bonne-foi, parlant de lieux et d'objets, qu'il a vus et traités par lui-même.

Le mérite du texte tient, surtout, à son existence et à sa conservation; celui du commentaire au travail; et on peut aussi lui appliquer ce mot, qui l'a été souvent dans un autre sens, *materiam superabat opus*. Presque pas un mot qui n'ait donné lieu à une dissertation: cela rappelle l'érudition des premiers scolastes; avec cette différence, que leur travail sur les mots était purement grammatical, au lieu qu'ici, on ne s'occupe des mots que par rapport aux choses dont ils sont le signe. C'est le second défrichement sur le

terrain des connaissances, plus agréable, sans doute, et plus productif que le premier, mais qui ne pouvait être entrepris avec succès qu'à la suite de l'autre. Cette érudition, toute substantielle, ce soin laborieux d'éclaircir les rapports de l'auteur ancien dont on s'occupe par la comparaison des passages de tous les auteurs anciens et modernes, historiens, voyageurs, géographes, poètes même, orateurs, romanciers, auxquels il est échappé un mot propre à résoudre une difficulté, fortifier un témoignage, et fixer un doute; un tel travail, exécuté par de bons esprits, ne saurait être trop accueilli, ni trop encouragé; c'est par lui que s'éclaircit et s'achève cette étude de l'antiquité, pour laquelle nous prenons plus de goût, à mesure que nous vieillissons dans les connaissances, comme les souvenirs de l'enfance ont plus d'attraits dans un âge avancé. Les histoires les plus anciennes sont toujours celles qui nous plaisent le plus; mais combien le plaisir qu'elles nous causent sera augmenté, quand, par des travaux du genre de celui dont on rend compte, la part de l'erreur et de la vérité sera faite avec un discernement qui ne laissera aucun doute à l'esprit sur ce qu'il doit admettre ou rejeter. Déjà on éprouve une grande satisfaction, en pressentant, d'après les résultats obtenus jusqu'ici, que la part de la vérité ne sera pas la plus faible; déjà les plus vieux auteurs, et jusqu'aux fragments plus vieux qu'eux-mêmes, qu'ils nous ont conservés, rajeunis, pour ainsi dire, par la critique judicieuse qui dissipe leurs ténèbres, reprennent dans l'estime publique le rang élevé dont ils étaient trop déçus; semblables à ces ouvrages de peinture qui, restaurés par une main patiente et habile, reprennent tout leur éclat et recouvrent toute leur gloire.

La plupart de ces anciennes contrées, auxquelles tant

de souvenirs, tant de circonstances et de rapports nous attachent, se retrouvent dans le *périple*. Ils sont succinctement décrits, ou plutôt indiqués, tels qu'ils existaient, il y a dix-huit siècles, par les noms qu'ils portaient alors, les produits qu'ils fourbissaient, et ceux qu'on y apportait. Le commentaire agrandit et développe toutes ces notions, éclaire par elles ce qui a paru vague et incertain dans les récits de l'antiquité antérieure, contemporaine, et postérieure, qui ont rapport aux mêmes lieux, et aux mêmes objets; recherche avec soin, et détermine avec précision la nature, l'ancienneté, les moyens et les agents de communication de l'Inde avec l'Afrique et l'Europe; assigne avec exactitude les divers entrepôts du riche monopole de son commerce, qui a passé successivement par tant de mains, depuis les Arabes de l'Yémen, jusqu'aux Arabes des îles britanniques: monopole dont on a toujours accusé l'injustice, en l'enviant toujours, et en travaillant sans relâche, comme de raison, à supplanter ceux qui sont parvenus à s'en saisir. Du reste, on pourra être curieux de lire l'apologie, un peu intéressée, mais naïve, pourtant, de cette grande usurpation, qui, avant les Arabes, fut celle des Grecs d'Alexandrie, des Romains, devenus maîtres de l'Egypte, des Palmyréens, qui lui durent un éclat d'un moment, et une ruine éternelle, des Grecs de Constantinople, des Génois, des Vénitiens, des Portugais, des Bataves, mais qui est aujourd'hui le crime des seuls Anglais: il est juste de les écouter dans leur défense.

« Notre suprématie dans l'Inde, doit être incontestablement l'objet de l'envie de nos ennemis, et des reproches de ceux qui se sont constitués leurs avocats. Anquetil du Perron, et Bernouilli, se récrient contre l'injustice de nos conquêtes; mais qui jamais soutint que les conquêtes étaient fondées sur la justice? Les Portu-

gais, les Hollandais, et les Français, ont tour-à-tout envahi ces contrées, aussi bien que les Anglais. A aucun âge, depuis les irruptions des Tartares et des Mahométans, l'Inde n'a connu d'autre pouvoir que celui de l'épée; et quelque grandes qu'aient été les usurpations des Européens, elles furent originairement fondées sur la nécessité. Je n'ai point l'intention de justifier les excès; mais il y a des nations avec lesquelles on ne peut établir des rapports, sans un gage pour la sécurité des agents. Les Portugais, à leur arrivée à Calicut, ne purent commercer que par la force. Ce fut par une suite de cette nécessité, que tous les Européens ont sollicité ou ravi la liberté d'élever des forts pour leurs factoreries; et ce privilège, une fois obtenu, conduisit à tous les épiétémements qui en ont été la suite. J'en fais la remarque, parce que le même danger produisit les mêmes effets, dès le principe. On verra, par le *périple*, que les Arabes de cet âge avaient fortifié leurs factoreries sur la côte d'Afrique; et les historiens portugais parlent des mêmes précautions prises dans le même pays, par les Arabes du siècle de Gama. Voilà la faible origine d'où sont provenues toutes les conquêtes des Européens dans l'Inde, jusqu'à ce qu'elles y soient devenues d'une importance qu'il était impossible de prévoir, et qu'il est aujourd'hui impossible de restreindre. Aucune nation ne peut, sans ruine, abandonner ses conquêtes; car ce n'est pas seulement soustraction pour un des bassins de la balance, mais augmentation de poids pour l'autre. Un pouvoir ne peut être expulsé d'une seule province, qu'elle ne soit aussitôt occupée par un pouvoir rival. Il ne reste qu'à adoucir un mal qui ne peut être empêché, et à donner, pour régulateur, au gouvernement, les intérêts des gouvernés: maxime dont l'observation n'est pas d'une moindre importance pour le peuple con-



quérant que pour le peuple conquis; car, il est une considération qu'il ne faut jamais perdre de vue, savoir : que les Portugais perdirent, par la cupidité, l'empire qu'ils avaient acquis par la valeur ».

Il faut peut-être savoir gré à cette défense de n'être, au moins, qu'une apologie de la force, et du droit de convenance.

Le volume dont on rend compte, ne contient pas tout le travail que le docteur W. Vincent se propose d'exécuter sur le *périple*. La partie de la navigation de Suez, ou plutôt du port de Myos-Hormus, qui répond à peu près à Cosseir, à la côte de Zanguebar, est la seule qu'il publie, réservant celle de l'Arabie heureuse et de l'Inde pour un, ou plusieurs autres volumes; mais celle-ci forme un tout complet, pour la partie qu'elle embrasse, et ne laisse rien à désirer, touchant la connaissance et l'étendue de la navigation des anciens sur la côte orientale d'Afrique. Les incursions qu'il a occasion de faire dans l'intérieur de ce pays, si peu connu, donnent, à cette partie de son travail, un intérêt particulier. Elles sont plus nombreuses, comme rendant compte d'une navigation où les relâches étaient plus fréquents. Alors, on faisait côte; on prenait terre; on voyageait, en quelque sorte, sur deux éléments; la connaissance de l'un servait à la connaissance de l'autre. On sent combien cette circonstance féconde le travail et multiplie les recherches de celui qui, après dix-huit siècles, suit la trace d'un voyageur engagé dans tous ces circuits, et qui s'efforce d'éclaircir tout ce que le temps et les hommes, les révolutions de la nature et des peuples, la confusion des dialectes et des nations, les oppositions des historiens et des voyageurs, ont, comme à l'envi, répandu d'obscurité sur tous les objets. Il est à désirer que l'homme de lettres, qui a déjà traduit, avec tant de distinction, un ouvrage du même genre et

du même auteur, donne les mêmes soins à celui-ci. En attendant, nous ne pouvons résister à l'envie de citer deux passages de ce *périple*. Ils étonneront un peu ceux qui, en accusant les Grecs de mensonge, invoquent sans cesse les traditions indiennes, et celles des peuples septentrionaux. « Il faut le reconnaître, dit notre savant auteur, les traditions de la Grèce sont bien moins contradictoires entre elles que celles de toute autre nation de la terre, éloignée et ancienne. La langue de l'Orient est aujourd'hui étudiée et employée à débrouiller la mythologie de l'Inde, et on nous la recommande comme contenant les germes primitifs de l'histoire. Mais, jusqu'ici, nous n'avons rien vu qui doive nous faire abandonner les autorités que nous avons été accoutumés de respecter, et qui justifie la préférence donnée aux fables des Indous, ou des Guèbres, sur celles des Grecs. Quelque difficultés que le retour des Argonautes puisse nous offrir, leur passage à Colchos est exact et lié dans tous ses détails; on y trouve plus de véritable géographie qu'il n'en a été découvert encore dans toutes les relations des Brame ou du Zendavesta ». Et ailleurs, voici comment il s'exprime : « Peu importe que Megasthènes, Néarque, et Onésicritus, aient été traités de romanciers par les anciens; ils ont publié plus de vérités que d'erreurs, et plusieurs de leurs prétendus mensonges deviennent tous les jours des vérités, à mesure que nous faisons plus de progrès dans la connaissance des pays dont ils rendent compte, etc. etc. »

Ainsi, à l'honneur des Grecs, et pour l'intérêt de la vérité, nous pouvons adresser aux savants et aux érudits, les préceptes qu'Horace n'adressait qu'aux poètes et aux orateurs.

..... *Exemplaria græca*  
*Nocturnâ versate manu, versate diurnâ.*

M.

**HISTOIRE naturelle de BUFFON**, classée par ordres, genres et espèces, d'après le système de Linné; par *Réné-Richard CASTEL*, auteur du *Poème des Plantes* et professeur au Prytanée français. -- Edition ornée de 205 planches, représentant environ 600 sujets, nouvellement dessinées par *J. E. DESEVE*, et gravées, sous sa direction, par les meilleurs graveurs de Paris. = 26 vol. gr. in-18.

Sur carré fin d'Angoulême, prix en feuilles. 50 fr.

Brochés. . . . . 53

Sur la même papier, cartonnés. . . . . 55

Sur le même papier, avec les fig. coloriées. . 90

Sur papier vélin. . . . . 108

Sur le même pap. avec les fig. col. cart. . 150

En ajoutant, au prix ci-dessus, 6 fr. par exemplaire, on recevra cet ouvrage, fr. de port et d'emballage, par toute la république. Chez *Déterville*, rue du Battoir, n.º 16.

**BUFFON** n'a plus besoin d'éloges. Sa gloire est un des plus beaux titres du dix-huitième siècle. On annonce une nouvelle édition de l'*Histoire naturelle*, classée par ordres, genres et espèces, d'après le système de Linné. Sans doute l'idée de réconcilier deux morts illustres a quelque chose de noble et de touchant. On voudrait qu'après avoir atteint, quoique par des routes diverses, les dernières limites de l'esprit humain, ces deux grands hommes se fussent rencontrés au terme de leurs travaux.

Cependant, quelques lecteurs, humiliés, peut-être de se trouver compris dans l'ordre des *quadrupèdes mammifères*, prétendront que le point qui divisait Buffon et le philosophe de Suède, reste encore indéci. Si, par respect pour ce siècle éclairé, où les méthodes et les nomencla-

tures ont tant simplifié l'étude des sciences, où toutes, depuis la chimie jusqu'à l'économie politique, sont réduites en tableaux synoptiques, on convient en général des avantages de la méthode de Linné, on peut aussi réclamer, en faveur de Buffon, l'exception où le place son génie. Ces deux grands hommes ne se sont point entendus, parce qu'ils habitaient deux mondes différents. L'un voyait les progrès de la science dans la perfection de sa langue, il achevait les nomenclatures, il définissait, il analysait, il offrait la nature en détail pour la mettre à notre portée, il assignait enfin le rang aux différents êtres, d'après des caractères extérieurs, précis, à la vérité, mais quelquefois la cause de plusieurs discordances. Buffon, dont le regard pouvait saisir de vastes ensembles, s'indignait contre ces barrières posées par la main des hommes; il soutenait que ce qui était nommé, n'était pas connu pour cela. Comme il aimait mieux peindre que définir, il voulait se réserver, à son choix, toutes les ressources de la langue, et surtout ces termes généraux d'un si grand effet dans ses descriptions. Quant à l'ordre qu'il emploie, il se détermine d'après des rapports de convenance, pris dans la nature, méthode moins rigoureuse, si l'on veut, mais riche de son indétermination même. Quoi qu'il en soit, ses couleurs étaient assorties à ce plan; l'ouvrage avait été jugé; et des naturalistes, eux-mêmes auteurs de méthodes artificielles\* qu'on a vantées, avaient rendu justice à la simplicité de son ordonnance.

Au reste, cette édition présente des avantages qui lui sont particuliers. Toutes les erreurs reconnues par Buffon, y ont été supprimées; et les corrections et les faits nouveaux, contenus dans les suppléments, ont été mis à la place qu'il leur destinait. On a supprimé

\* Klein, entr'autres.

aussi plusieurs figures , plusieurs détails qui n'étaient pas innocents pour tous les âges. La commodité du format, la beauté de l'exécution typographique recommande cette édition à beaucoup de lecteurs ; la modicité du prix à un plus grand nombre encore. L'éditeur estimable, ne pouvait concilier plus à propos le goût des sciences naturelles, et le besoin des beaux modèles de style.

## V A R I É T É S.

ON vient de publier les poésies diverses du fameux Delile. Ceux qui aiment les beaux vers s'empresseront , sans doute , de les réunir aux Géorgiques françaises et aux Jardins. On relira, dans ce recueil, des morceaux déjà connus, mais épars dans des feuilles, ou des collections, qui n'étaient pas toujours dignes de les contenir. L'épître à M. Laurent, un des premiers ouvrages de l'auteur, et qui montra, dès-lors, son talent particulier pour embellir, de l'expression poétique, les détails les plus difficiles et les plus arides ; une satire sur le Luxe ; une traduction de celle de Pope, au docteur Arbuthnot ; plusieurs morceaux du poème sur l'Imagination, etc., se trouvent dans ce recueil. Il est surtout précieux par deux ou trois fragments inédits. Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs, en citant celui-ci :

*FRAGMENT du poème de L'IMAGINATION,  
sur la Mélancolie.*

Ah ! quel bruit m'a frappé ? C'est un temple qui tombe :  
Ainsi que les Romains , leur ouvrage succombe.  
Mais ce lieu si riant n'en est pas attristé,  
Et sa mélancolie accroit sa volupté.

## 282 MERCURE DE FRANCE,

O sentiment plus pur, plus doux que la folie !  
Bonheur des malheureux, tendre mélancolie !  
Trouverai-je, pour toi, d'assez douces couleurs ?  
Que ton souris me plaît, et que j'aime tes pleurs !  
.....

Dès que le désespoir peut retrouver des larmes ,  
A la mélancolie , il vient les confier ,  
Pour adoucir sa peine, et non pour l'oublier.  
C'est elle qui , bien mieux que la joie importune ,  
Au sortir des tourments accueille l'infortune ;  
Qui , d'un air triste et doux , vient sourire au malheur ,  
Adoucit le chagrin et calme la douleur.  
De la peine au bonheur, délicate nuance ;  
Ce n'est pas le plaisir, ce n'est plus la souffrance ;  
La joie est loin encor, le désespoir a fui ;  
Mais, fille du malheur , elle a des traits de lui.  
Sauvage , et se cachant à la foule indiscrete ,  
Le demi-jour suffit à sa sombre retraite.  
De loin, avec plaisir, elle écoute les vents ,  
Le murmure des mers , la chute des torrents.  
C'est un bois qui lui plaît : c'est un désert qu'elle aime ;  
Son cœur, plus recueilli, jouit mieux de lui-même :  
La nature , un peu triste, est plus douce à son œil ;  
Elle semble en secret compatir à son deuil.  
Aussi l'astre du soir la voit souvent, rêveuse ,  
Regarder tendrement sa lumière amoureuse.  
Ce n'est point du printemps la bruyante gaîté ;  
Ce n'est point la richesse et l'éclat de l'été  
Qui plaît à ses regards : non ; c'est la pâle automne  
D'une main languissante effeuillant sa couronne.  
Que la foule, à grands frais, cherche un grossier bonheur !  
D'un mot, d'un nom , d'un rire, elle nourrit son cœur.  
Quand souvent des cités les brillantes orgies ,  
Aux sons des instruments, aux clartés des bougies ,  
Etincellent partout de l'or des vêtements ,

Des éclairs de l'esprit, du feu des diamants,  
 Pensive, et sur sa main laissant tomber sa tête,  
 Un tendre souvenir est sa plus douce fête.  
 Viens donc, viens, charme heureux des arts et des amours,  
 Je t'ai chanté deux fois, inspire-moi toujours.

On aimera à comparer un morceau plus court du  
 C. Laharpe, et qui a précédé celui qu'on vient de lire.

C'est là, c'est dans l'obscurité,  
 Que, fuyant le tumulte et dans soi recueillie,  
 Vient s'asseoir la mélancolie,  
 Pour y rêver en liberté.

Ses maux et ses plaisirs ne sont connus que d'elle.  
 A ses chagrins qu'elle aime, elle est toujours fidelle,  
 Ne se plaît que dans l'ombre, et dans les lieux déserts,  
 Elle verse des pleurs qui ne sont point amers ;  
 Toute entière à l'objet dont elle est possédée,  
 Ne redit qu'un seul nom, n'entretient qu'une idée,  
 Et chérit son secret qui s'échappe à moitié.  
 Son regard, triste et doux, implore la pitié ;  
 Elle étouffe sa plainte et soupire en silence ;  
 Elle n'ose qu'à peine embrasser l'espérance,  
 Et tremble, en adressant un timide desir,  
 Vers un bonheur lointain, qui toujours semble fuir.

Le goût des lecteurs peut ici se partager entre  
 ces deux maîtres de l'art ; mais il me semble que  
 ce vers plein de grâce et de vérité,

Ses maux et ses plaisirs ne sont connus que d'elle,  
 rend le véritable caractère de la mélancolie, et fe-  
 rait croire que l'auteur du dernier morceau l'a plus  
 souvent sentie que l'auteur du premier.

Cet ouvrage se trouve chez Colnet, libraire,  
 rue du Bacq, n.º 618, au coin de celle de Lille, à  
 l'enseigne de l'Institut ; format in-18, beau papier  
 prix, 50 cent. ; in-12, sur plus beau papier. 1 fr.  
 20 cent. ; in-8.º, sur papier vélin superfine, 5 fr.

## S P E C T A C L E S.

## THÉÂTRE DE LA RÉPUBLIQUE ET DES ARTS.

*Les Horaces*, tragédie lyrique du C. *Guillard*, mise en musique par le C. *Portu*, n'a obtenu qu'un faible succès. Quoique le berceau de Rome soit environné de fables et de prodiges, les événements de son enfance ne sauraient être transportés sur la scène magique de l'*Opéra*, sans que les personnages y perdent cette austérité mâle qui, dans l'histoire et dans l'opinion, caractérise les ancêtres du peuple roi. Les *Horaces*, surtout, sont marqués du sceau que le génie du grand Corneille a imprimé sur leur front. Tous les beaux-arts l'ont respecté : ce qu'il y a de plus admirable dans le tableau de *David*, c'est que le peintre a senti le poète, et que la pensée de l'un a conduit le pinceau de l'autre.—On ne l'a pas assez retrouvé dans les vers du C. *Guillard*, et dans la musique du C. *Portu*.

Le premier, justement célèbre par sa tragédie lyrique, d'*Œdipe à Colone*, le plus bel ouvrage de ce genre que notre siècle ait produit, a tracé le plan des *Horaces* avec la même sagesse et la même simplicité. Le second, qui paraît être un élève de Gluck, a cherché, comme ce musicien illustre, les grands effets de l'harmonie, plutôt que ceux d'un chant flexible et mélodieux ; cette intention convenait, sans doute, au sujet des *Horaces* ; mais elle n'est remplie que dans les chœurs. Dans les autres parties de son ouvrage, il semble avoir oublié que les mugissements de l'orchestre et les contorsions d'un chanteur, n'expriment ni la dignité d'un caractère, ni la force d'une situation. Le poète, de son côté, s'est trop éloigné de son modèle ; il a cherché le principal ressort de sa pièce dans



L'amour épisodique de *Camille*, au lieu de le trouver dans l'esprit de Rome naissante, et dans le patriotisme du vieil Horace. Les soins de cet amour malheureux, remplissent, presque en entier, les deux premiers actes; le troisième, est le fameux combat des *Horaces* et des *Curiaces*, mis en action; et cette longue pantomime, ne vaut certainement, ni le beau récit de Tite-Live, ni l'exclamation sublime de Corneille, après l'avoir entendu.

Au reste, les décorations de cet opéra, qui, dans les deux premiers actes, sont d'une simplicité vraiment antique, et qui, dans le troisième, présentent une perspective admirable, prouvent que ce spectacle est toujours le premier de l'Europe, par la réunion de tous les arts. Il ne faut pas oublier que *Lainez*, *Lais*, et M.<sup>lle</sup> *Maillard*, ont contribué puissamment à soutenir l'ouvrage, par des efforts que le public a justement applaudis.

F.

## THÉÂTRE FRANÇAIS.

LA rentrée du C. Talma, qu'un voyage à Bordeaux et à Lyon, avait éloigné quelque temps de la capitale, a prouvé que le succès de ses rivaux, pendant son absence, n'a point affaibli l'estime qu'on doit à ses talents. Il a reparu dans l'*Oreste* d'Andromaque, l'un des rôles de l'ancien répertoire, dont le caractère mélancolique et sombre semble favoriser davantage le développement de ses moyens. C'est le seul qu'il ait joué depuis son retour. Nous desirons de le voir encore, et d'étudier les progrès de son talent, dans quelques autres, avant de lui présenter, à lui-même, des observations que nous inspire l'intérêt de sa propre gloire, et celui de l'art dramatique.

E.

N. B. C'est par méprise que l'article sur le vaudeville de *Teniers*, a été inséré dans notre dernier numéro; il n'est pas du rédacteur ordinaire.

LE LYCÉE républicain commencera, le 1.<sup>er</sup> frimaire prochain, la seizième année de ses travaux. Le programme qu'il vient de répandre lui promet un succès brillant, pendant la session qui va s'ouvrir. Jamais des noms plus distingués n'ont paru sur la liste de ses professeurs. On y voit, pour *la littérature*, J. F. LAHARPE, dont les leçons ont déjà donné tant d'éclat à cette école du goût et des bonnes lettres; pour *l'histoire naturelle*, CUVIER; pour *l'anatomie*, SUE; pour *l'histoire d'Égypte*, GARAT; pour *la philosophie appliquée à la morale*, DEGERANDO; pour *l'économie politique*, RŒDERER; pour *la chimie*, FOURCROY; etc. etc. — Nous rendrons compte des séances les plus intéressantes, dès que les cours auront commencé.

---

## A N N O N C E S.

ABRÉGÉ de la géographie de GUTHRIE, fait sur la seconde édition française, ouvrage destiné à l'usage des classes; contenant la Géographie ancienne et moderne, comparée, pour l'intelligence de l'Histoire; les découvertes en Afrique, de Mungo-Park; la nouvelle division de la France en préfectures; un précis d'Astronomie et de Cosmographie, revu et corrigé par JÉRÔME LALANDE, etc. etc. 1 vol. in-8.<sup>o</sup> de près de 600 pages, imprimé sur carré fin, en caractères petit-romain et petit-texte, grande justification. De l'imprimerie de Crapelet; avec 10 cartes enluminées. Prix, broché, 6 fr., et 7 fr. 75 cent. port franc par la poste. Paris, an 8, chez Hyacinthe Langlois, libraire, quai des Augustins, n.<sup>o</sup> 45, qui prévient le public que cette édition est la seule véritable, conforme à l'original.

**LOUISE**, poème champêtre, en trois idylles, traduit de l'Allemand, de M. *Voss*, avec figure. De l'imprimerie de Crapelet; chez Maradan, libraire, rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, n.º 16.

On rendra compte de cet ouvrage, dans un des prochains numéros, en même temps que d'Herman et Dorothee.

**PORTRAIT** de N. BAUDIN, capitaine de vaisseau, commandant en chef de l'expédition, entreprise en l'an IX, pour des recherches relatives aux sciences et aux arts; l'un des correspondants de la *Société des Observateurs de l'homme*.

Au bas de ce portrait, on lit ces vers du C. PÉRON, un des zoologistes de l'expédition :

Des Cook, des Bougainville, émule généreux,  
Sur leurs traces, Baudin va marcher à la gloire,  
Et, dans les fastes de l'histoire,  
Clio marque déjà sa place, à côté d'eux,

*Se trouve à Paris, chez Depeuille, marchand d'estampes, rue des Mathurins; prix 1 franc.*

**CARTE** de la République française, servant d'introduction au grand Atlas national de France. Par les auteurs de cet atlas. *A Paris, au bureau de l'Atlas national, rue de Laharpe, n.º 26, prix 2 fr. 40 cent.*

Cette carte, d'une belle exécution, offre les divisions les plus utiles et les plus commodes, outre les régions et les départements, on distingue les préfectures, sous-préfectures, arrondissements communaux, tribunaux de première instance et d'appel. Elle indique aussi la correspondance aux anciennes divisions du territoire.

**RELATION** de l'ambassade anglaise, envoyée, en 1795,

dans le royaume d'Ava ou l'Empire des Birmans ; par le major *Michel SYMES*, chargé de cette ambassade ; suivie d'un voyage fait , en 1798 , à Colombo , dans l'île de Ceylan , et à la baie de Da Lagoa , sur la côte orientale de l'Afrique. — De la description de l'île de Carnicobar et des ruines de Mavalipouram.

Traduits de l'anglais , avec des notes , par *J. CASTÉRA*. Trois volumes in-8.° de 1125 pages , avec un volume grand in-4.° cartonné , contenant 30 belles planches , vues-marines , plans , portraits , costumes , monumens , hiéroglyphes , plantes , animaux , cartes géographiques , etc. , gravées en taille-douce par *J. B. P. TARDIEU l'ainé*. — Prix , 24 fr. brochés , et 28 fr. par la poste , port franc. — A Paris , chez *F. Buisson* , imprimeur-libraire , rue Hautefeuille , n.° 20.

**IDYLLES DE THEOCRITE** , traduites par *GEOFFROY* , ancien professeur de rhétorique. Paris , chez *Lenormant* , libraire , rue des Prêtres St. G.

« Nous rendrons compte de cet ouvrage dans un de nos prochains numéros.

**VOYAGE en Grèce** , pendant les années 1794 et 1795 , par *Xavier SCROFANI* , sicilien , traduit par *J. F. C. BLANVILLAIN*. — Paris et Strasbourg , chez Treutel et Wurtz , quai Voltaire , n.° 2. — Nous ferons aussi connaître ce voyage , l'un des plus intéressants qu'on ait publié depuis plusieurs années.

Le *C. Tessier* annonce la continuation de ses annales d'agriculture ; les quatre volumes de cet ouvrage qui parurent , il y a deux ans , et que diverses circonstances forcèrent d'interrompre , en ont fait généralement desirer la suite. Il doit intéresser tous ceux qui voient , dans l'agriculture , la source première de toute industrie , et qui savent , en même temps , de combien d'améliorations le nôtre est susceptible. D'ailleurs , cet ouvrage , si recommandable par lui-même , l'est encore par le mérite connu de l'auteur.

On souscrit chez *M.<sup>me</sup> Huzard* , rue de l'Eperon , n.° 11.

## POLITIQUE.

### EXTERIEUR.

*SUITE des considérations générales sur les États barbaresques.*

#### TRIPOLI.

L'ÉTAT de Tripoli comprend, de l'est à l'ouest, la côte d'Afrique, qui s'étend depuis l'extrémité de Barea vers Alexandrie, jusqu'à l'île de Gerbis, appartenante à la régence de Tunis. On y comprend le pays de Derne, gouverné par un sangiac, qui dépend du pacha de Tripoli. Le royaume de Fezzen, dans le Bilédulgerid, dépend aussi de Tripoli, ainsi que le pays d'Onguela ou Ondguela et Sionach \* dans le Barca.

L'état de Tripoli, proprement dit, a environ 300 lieues de long, 80 ou 100 de large entre le Tripoli et le Fezzen, Derne et Onguela, et 700 lieues de circuit.

La ville de *Tripoli* est située à 32 degrés 50 de latitude, et à 31 degrés de longitude, dans un terroir uni et plat. Le climat en est bon, et l'air excellent.

Derne, capitale du pays de Derne, est la première ville considérable de la côte de Barbarie, en allant de l'est à l'ouest; au nord-ouest de Tripoli, vers l'île de Gerbis, se trouve la ville de *Zoara*, près de laquelle se trouvent de très-abondantes salines. Les autres villes du pays de Tripoli ne valent pas la peine d'être désignées. Il y a un grand nombre d'*Édouards*; c'est ainsi qu'on appelle des hameaux de dix ou douze maisons.

\* Sionach à l'Orient; d'Onguela est sur les confins de l'Égypte, et se gouverne en république.

On compte cent villages dans le Fezzen. Le pays de Derne contient quelques villes.

Les habitants de *Tripoli* sont Turcs, Maures, *Cologlis*, ou fils de Turcs et de Maures, Juifs ou Chrétiens. On portait, en 1694, la population de cette ville à 68,650 âmes. Depuis cette époque, une famine cruelle l'a extrêmement diminuée. Dans la plaine, des environs de *Tripoli*, qui est très-fertile, et qui a 8 milles de circuit, on comptait 50,000 Maures, et il y avait en outre bon nombre d'Arabes, Bedouins \*. Le reste du pays consiste en des plaines de sable, qui ne sont habitées que par quelques hordes errantes de Bedouins.

Les forces maritimes de *Tripoli* consistaient, en 1694; en onze navires de guerre, dont cinq de quarante canons et plus, quelques barques, et trois galiotes à rame. Cette marine a beaucoup dégénéré; quelques années avant la révolution française, elle n'était plus composée que de trois chebecks et de cinq galiotes. Les esclaves chrétiens sont précieux aux *Tripolitains* pour la manœuvre. De temps en temps leur marine s'augmente de quelque prise européenne, comme leurs arsenaux se garnissent de canons et d'autres armes qu'on leur donne pour en acheter la paix.

Les forces de terre de *Tripoli* consistent en *spahis*, ou cavaliers, tant *Cologlis* que Turcs, et en Maures originaires du pays, qui sont commandés par un bey. Ils sont, d'ordinaire, trois fois aussi nombreux que les *spahis* et formaient, en 1694, un corps de 35,000 hommes. Le bey des Maures, ou bey de la campagne, a sous lui un lieutenant-général, ou *kiaïx*, et soixante *agas chorbagis*, ou capitaine. Ceux-ci ont sous eux des *odabachys*. Les capitaines de cavalerie se nomment *Bulnek*.

\* Petis Delacroix, fils, compte 100,000 Maures en état de porter les armes dans le pays de *Tripoli*.

*Bachys.* Le principal emploi de ces troupes est de contenir les Maures, de faire payer le tribut aux Arabes, ou de les punir de leurs révoltes continuelles. Cette milice est turbulente et pillarde; les Maures la haïssent, et s'allieraient volontiers à des étrangers pour se soustraire à sa tyrannie \*. Les forces de Tripoli sont aujourd'hui inférieures à celles de Tunis.

*Tripoli* est la seule ville fortifiée du pays. Elle l'est d'une manière plus moderne que les autres places d'Afrique; mais les fortifications tombent en ruines; elles sont presque sans canons, ou ne portent que des pièces mal montées. Elles ne peuvent être utiles que contre les Maures qui n'ont point d'artillerie.

Les finances de Tripoli sont fort médiocres; elles proviennent de la dîme de toutes les terres ensemencées, et de toutes les productions naturelles. Quelquefois ce revenu ne monte qu'à 130,000 écus, et quelquefois il passe 250,000. Le gouvernement de Tripoli retire de plus 12,000 écus par an du louage des *merriées*, ou maisons appartenantes au trésor public. Les *barilles* ou la soude qu'on brûle à *Tripoli-le-Vieux*, et à *Zoara*, sont aussi affermées par le gouvernement, qui les cédait d'ordinaire, pour trois ans aux Français, et pour trois ans aux Anglais, en paiement de ce qu'il leur devait. *Tripoli-le-Vieux* fournissait communément 10,000 quintaux de soude, et *Zoara* 2000. Il y a, près de *Zoara*, des mines de sel très-considérables, et fort belles; les Tripolitains les ont affermées, durant longtemps, à la république de Venise; qui en fournissait le Milanaïs. A ces branches de revenu, il faut ajouter le droit qui

\* En 1685, Petis Delacroix, fils, négocia une espèce d'alliance entre la France et les Cheicks des Maures de la campagne de Tripoli, au moyen de laquelle on pouvait réduire la ville, et même s'en emparer. Il en remit le détail à M. de Seignelay.

se lève sur les prises et le produit des douanes. Cependant Petis Delacroix, fils, ouït dire, en 1694, au grand trésorier, qu'il n'y avait jamais eu, en aucun temps, plus de 300,000 écus dans le trésor \*. Il est vrai que, depuis cette époque, le commerce de Tripoli a augmenté considérablement; néanmoins, comme la course a diminué, les choses doivent s'y trouver à peu près dans le même état.

En 1551, sous le règne de Selim II, empereur des Turcs, Sinan pacha, général de la flotte ottomane, enleva la ville de *Tripoli* aux chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem. Il y établit un pacha, ou un vice-roi, pour y commander comme dans les autres provinces de la domination du Grand-Seigneur. Suivant le système de politique, adopté par la Porte, la garde de la nouvelle conquête fut confiée à une milice turque; c'est-à-dire, à un ramas de malfaiteurs, de déserteurs turcs, de renégats et de cologlis. On pensait que cette troupe, entièrement étrangère au pays qu'elle habitait, devait être dévouée, sans réserve, à son prince; mais, dans la suite, elle supporta impatiemment que les pachas se retirassent dans le Levant avec tous leurs trésors, après s'être enrichis d'un butin qu'elle regardait comme son patrimoine. Elle s'assembla, et choisit, dans son sein, un dey, chargé de surveiller la répartition des prises, et distributeur suprême de la paie de la milice. Ce dey, révocable à volonté, était presque toujours tumultuairement élu, tumultuairement déposé.

En 1672, l'avarice d'Osman, pacha, fit éclater la révolte de toutes parts. Bagli-Chiaoux fut élu dey, et prit en main les rênes du gouvernement, tous les grands

\* En 1685, il ne s'y trouva que 100,000 écus, et le reste des 500,000 livres, promis au maréchal d'Estrées, ne put être acquitté, quoiqu'on eût fait fondre les ornements des femmes, et ceux de la synagogue des juifs.



officiers furent renouvelés, et l'on envoya des députés à la Porte, pour lui apprendre la révolution et lui demander la confirmation des nouvelles mesures. La Porte sentit le coup funeste qu'un pareil événement portait à son autorité. Pour y remédier, elle se bâta; à son arrivée, on lui rendit tous les honneurs imaginables, mais on le confina, dans un beau palais, sans vouloir lui permettre de s'ingérer dans aucune affaire d'état. Il eut des gardes et des revenus, et le dey conserva le pouvoir suprême. Dans la suite, il obtint lui-même le titre de pacha, celui de visir de l'Empire ottoman, et les trois queues. Enfin, les deys ou pachas de Tripoli, longtemps les jouets de la milice qui les avait élevés, sont parvenus à se rendre héréditaires.

Le dey-pacha réunit tous les pouvoirs. Le divan, ou l'assemblée de la milice et des magistrats, est sans autorité. Le second personnage de l'état est le *bey de camp*, ou général de la cavalerie. Les autres officiers sont, le *kiaia*, ministre d'état et capitaine des gardes; le second *kiaia*, *l'aga du divan*, général des janissaires à pied, qui sont les premiers; les trois beys ou gouverneurs de Derne, de Bengasi et d'Onguela; les *cheicks* ou chefs des Arabes Bedouins, (ce sont des chefs des tribus); l'amiral, le vice-amiral, le contre-amiral, *le bey de la marine*, ou capitaine de port; les *beys* ou capitaines de corsaire, presque tous arnautes ou duleignotes; le *khasnadar* ou trésorier général; le second *khasnadar*; le *defterdar* ou contrôleur général; le *mohasebegy* ou commissaire fiscal; les *caïds* ou sortes de juges, qui sont commandants, fermiers et receveurs de *Garian*, de *Tripoli-le-vieux*, de *Zoara*, de *Tagura*, de *Mesurat*, et d'autres endroits; le caïd de la fosse ou arsenal de la marine; le caïd de la poudre à canon, des fours de la ville, et du vin; le douanier; le *cheick-elebelet* ou président du commerce; le *mufti* ou grand

pontife ; le *cadi* ou chef de la justice ; l'*iman* ou premier prêtre de la mosquée. Il y a aussi à Tripoli , plusieurs sortes de moines mahométans.

Les places maritimes et financières sont occupées par des renégats grecs et italiens , mais ils ne peuvent jamais parvenir au gouvernement. La grande politique des deys de Tripoli , consiste à marier leurs filles avec des renégats dont ils font leurs favoris. Ils mettent ainsi le crédit et les richesses aux mains de leurs créatures , et balancent la puissance des principaux du pays. Il y avait déjà , à la fin du 16.<sup>e</sup> siècle , un consul français pour Tripoli. La France traite le dey de Tripoli de *très-illustre et magnifique seigneur , et d'excellence* ; et ce prince se donne à lui-même , lorsqu'il signe ou qu'il ordonne , celui de *muhtevens* , qui signifie vénérable. Il fait asseoir sur un siège , à côté de lui , les négociateurs qu'on lui envoie.

Depuis le fils aîné du dey jusqu'au plus petit sujet , tout Tripolitain est marchand et industriel. L'importation générale d'Europe à Tripoli est , année commune , de 6 à 700,000 liv. ; Marseille y envoie pour 40 à 50,000 liv. en cafés , sucres , liqueurs , sirops , fer , canons , platines , et pierres de fusil , planches du Nord , quincailleries , merceries , drap , fil d'or , vin , et eau-de-vie. Livourne y porte pour 4 à 500,000 liv. , tant en marchandises pareilles , qu'en papier , toiles , corail ouvré , benjoin , alun , étain , laiton , cuivre , plomb , fer , cochenille , bois de teinture , etc. Les deux principaux objets de son commerce sont de gros draps , fabriqués à Naples avec la laine d'Afrique , et des soieries et dorures de Florence. Ces objets sont préférés , à Tripoli , à ceux qu'on manufacture en France , à cause de leur bon marché , qui provient de l'infériorité de leur fabrication. Le commerce de Tripoli est , à Livourne , entre les mains des juifs , Venise

fournit un ou deux chargements de planches de sapin , de solives , de mâtures , de clous , de cercles de tamis , soieries et draperies de la valeur de 80,000 liv. Malte , sous la protection française , apporte aussi à Tripoli quelques comestibles. L'exportation de Tripoli à Marseille est , année commune , de 60 à 70,000 liv. et consiste en *barilles* ou soude , *ulizarys* ou garance , espar , nattes , couffes et couffins , peaux de chèvres , de bœufs , de chameaux , basanes , maroquins , éponges , huiles , et séné. On pourrait tirer de ce commerce un profit beaucoup plus considérable. Livourne retire , en outre , de Tripoli , de la laine , des plumes d'autruche , de la cire , du safran , des barracans , des lingots et de la poudre d'or , de l'iris et du cumî. Elle a la principale part à l'exportation , comme à l'importation. Venise en retire dans les mêmes articles , jusqu'à la valeur de 100,000 liv. ; Naples , pour 30 ou 40,000 liv. , et Malte autant.

Les Européens n'entrent pour rien dans le commerce que fait Tripoli avec le reste de la Barbarie , Alexandrie , les îles et les côtes continentales du Levant. L'état de Tunis lui fournit des bonnets , des barracans fins , que les Tripolitains revendent aux Livournais , des bernus , des ceintures , des schalles , des parfums , du tabac , du savon , du bois , des figues et des raisins secs , dont on extrait une eau-de-vie très-forte ; de la poterie et des comestibles de toute espèce. Deux bâtimens apportent , chaque année , d'Alexandrie à Tripoli , des toileries , des mousselines , du sucre , du café , du tabac , du chanvre , du riz , etc. Il y vient , du Levant , des bois de construction , du cuivre , des étoffes , du tabac , des outils et des comestibles. La caravane des hakis du Maroc allant à la Mecque , laisse à Tripoli des barracans , des bonnets , des perles , des drogues , et surtout de la

poudre d'or et des piastres ; en revenant de la Mecque, elle laisse des étoffes, et des parfums de Perse, et prend en échange du safran, des soieries, et de la cochenille venue d'Italie. Les Tripolitains entretiennent un commerce très-avantageux avec le Fezzen, et les pays des Agades, et de Soukna, dans l'intérieur de l'Afrique. Ils en tirent des esclaves nègres, du séné, du trona, de la poudre d'or, et des plumes d'autruche ; ils y envoient en échange les gros draps de Naples, le corail ouvré de Livourne, les clouteries, quincailleries et autres misères, qu'ils tirent d'Europe. Les esclaves nègres transportés au Levant, donnent un énorme bénéfice aux Tripolitains. Ils expédient encore pour Tunis, du safran, de l'ali-zary, des toiles pour sacs, des tapis de Mesurat, etc.

Le sol de Tripoli, facile à cultiver, est extrêmement fertile en grains et en fruits de toute espèce. L'ali-zary, l'abasis, le safran, et autres plantes utiles, y croissent en abondance. On y fabrique des baracans grossiers, quelques toiles, quelques étoffes de soie, et quelques tapis de laine, près de Mesurat\*.

(*Note des rédacteurs.*) Nous donnerons encore trois articles séparés sur Tunis, Alger, et Maroc.

\* On pourrait tirer, de Tripoli, quantité de bon salpêtre.

## LETTRE DEUXIÈME

*D'un Français , sur le Piémont.*

T U R I N.

Septembre 1800.

Nous allons jeter un regard sur les finances et l'administration. C'est véritablement ici que vous verrez combien la situation du Piémont a besoin d'être améliorée.

Le revenu annuel du Piémont , en fonds de terre , se calculait à 360 millions de francs \* , dont la 15.<sup>e</sup> partie était en biens du clergé et des hôpitaux , et en commanderies.

Les revenus de la couronne , composés des produits des gabelles \*\* , des impôts fonciers , des postes , de l'enregistrement , et des domaines casuels , montaient à 24,000,000 de francs. Je ne parle point de ce que rapportait la Savoie , la Sardaigne , et le comté de Nice.

Les dépenses du gouvernement étaient d'une somme égale à sa recette.

\* On a cru devoir , pour éviter les inconvénients et l'obscurité qui naissent de la différence des monnaies , réduire toutes les sommes en monnaie de France. L'extrême diversité des monnaies d'Italie , par rapport à la nôtre , cause de fréquentes erreurs et un embarras qu'on a voulu épargner. La livre du Piémont est d'un cinquième plus forte que celle de France. Nos 24 livres ne valent que 20 livres du Piémont ; elles passent , au contraire , pour 29 à Gènes ; à Milan , pour 33 ; et pour 95 à Parme.

\*\* Les gabelles comprenaient , en Piémont , les douanes , le sel , le tabac , le papier timbré , etc.

## 208 MERCURE DE FRANCE,

L'administration des finances comptait annuelle-  
ment..... 5,000,000 de francs.

Le département militaire.... 10,000,000.

La maison royale..... 2,500,000.

L'artillerie ..... 300,000.

Les bâtiments et fortifications. 600,000.

Les gabelles..... 3,500,000.

Les pensions..... 800,000.

La caisse de réserve..... 800,000.

Les dépenses casuelles..... 500,000.

---

24,000,000 de francs.

On peut juger, par cette exacte balance, du revenu et de la dépense, du soin avec lequel les finances étaient administrées en Piémont. C'est ce qui faisait dire, à un de nos anciens ambassadeurs, que si l'on suivait, en France, une méthode semblable, chacune de nos provinces vaudrait autant qu'un royaume.

On ne peut plus à présent s'en reposer sur ce calcul ; la principale branche du revenu, qui était les gabelles, est réduite à très-peu de chose, par la contrebande du militaire étranger. Les impôts fonciers ont été augmentés ; de nouvelles impositions ont eu lieu depuis la guerre ; aussi est-il presque impossible de calculer, même par approximation, les recouvrements actuels des finances.

Il en est de même des dépenses. La plupart sont imprévues, et dépendent des circonstances ; on peut d'ailleurs juger de leur délabrement, par l'arriéré considérable des appointements des employés, en activité de service.

La dette de l'état, en billets de finances, contrats de l'Hôtel-de-ville, ou monnaies de billon, montait, en 1773, à 64 millions de francs. En janvier 1797, quel-

que temps après la paix du roi de Sardaigne avec la république française, elle s'élevait à 288 millions.

Avant la révolution de ce pays, une partie de cette énorme dette avait été payée par le brûlement de quelques millions de billets. En l'an 7, elle fut encore beaucoup diminuée par la réduction des billets au tiers de leur valeur nominale, et par celle des monnaies de billon à leur valeur intrinsèque ; mais la régence l'a augmentée de nouveau, de 24 millions, pendant que les Autrichiens ont occupé le Piémont.

Dans ce moment, la dette en billets (qui ne sont plus recevables que pour l'achat des biens nationaux) est réduite à 36 millions, valeur nominale, et à un quart ou un 5.<sup>e</sup> de cette somme, si l'on calcule d'après le cours du change.

La dette, envers les fournisseurs, est aussi très-considérable. Celle, en contrats de l'Hôtel-de-ville, a été augmentée depuis 1797 ; mais elle doit être compensée par le brûlement d'un grand nombre de cédules.

Quant à la monnaie de billon, on n'en compte guères plus que 30 millions en circulation, depuis que la plus grande partie a été fondue à Milan et dans d'autres villages d'Italie, lorsque le gouvernement provisoire eut trop diminué sa valeur.

On évaluait, avant la révolution, le numéraire, circulant en Piémont, à trente millions de francs. Il en sortait beaucoup chaque année ; aussi diminuait-il depuis longtemps. Les Autrichiens n'ont pas laissé d'y en apporter une assez grande quantité, puisque leur armée y était régulièrement payée de l'argent de l'empereur. Néanmoins, l'or et l'argent monnoyé ont considérablement diminué ; le soin qu'on met à le cacher empêche d'ailleurs de calculer, au juste, ce qui en reste.

Avant la révolution du Piémont, la dette de la ré-

### 300 MERCURE DE FRANCE,

publique française, envers cet état, s'élevait à 15 ou 18 millions; à l'époque de l'évacuation par nos armées, elle était doublée, sans compter ce que les Français ont pris dans les arsenaux et les magasins. Celle des Autrichiens est de 70 millions.

Avant la révolution, le conseil du roi était composé d'un nombre indéterminé de 6 à 12 ministres d'état qui pouvaient être à la tête de différents départements. Ces départements étaient composés chacun d'une secrétairerie; les secrétaireries, au nombre de trois, savoir; les affaires étrangères, les affaires internes, et la guerre, avaient les mêmes attributions que les ministres de ces départements en France. Leur chef n'avait ordinairement que le titre de premier secrétaire, et celui de ministre d'état ne lui était donné que comme une récompense.

Les secrétaireries existent encore, à quelques changements près dans leur organisation. Il n'y a plus de ministres d'état.

Le département des finances était composé d'un contrôle général, et d'un bureau général. Il n'y a jamais eu de compagnies.

Les bureaux subsistent. Le contrôleur général est devenu ministre, et le général du deuxième bureau lui a été subordonné.

Le bureau général de la solde est dépendant de celui de la guerre. Les recrues, la solde, les subsistances, le casernement, l'habillement des troupes, les hôpitaux militaires, etc., sont de son ressort. Ce bureau est réorganisé d'après un nouveau plan.

On vient de lui attribuer tout ce qui regarde l'artillerie, laquelle était régie autrefois par une intendance générale, chargée, en outre, des bâtiments et fortifications. Cette intendance a été réformée et remplacée, en ce qui regarde les bâtiments et fortifications, par un architecte national.



On a laissé subsister l'administration des gabelles, qui dépend du bureau général des finances. Les douanes, droits d'entrée et de sortie, le sel, le tabac, les poudres, les cartes à jouer, et le papier timbré, font partie de ses attributions. On en avait déjà distrait les cartes à jouer, pour les donner en ferme, on va lui ôter encore le sel et le tabac.

Un conseil de sept membres, destiné à protéger le commerce, les arts et les manufactures, est à présent tout-à-fait anéanti.

La direction générale des postes, dépendante de la secrétairerie des affaires étrangères, est le seul bureau où il n'y ait eu de changements que dans les employés.

Les archives de la cour, et l'intendance de la maison du roi, qui dépendait d'un conseil des grands de la couronne, n'ont pas survécu à la monarchie.

L'hôtel de la monnaie, les bureaux d'insinuation, ou d'enregistrement, et les intendants n'ont éprouvé que de légers changements.

Les intendants étaient chargés, dans chaque province, de la répartition des impôts, de la conservation des lois et des chemins, et de la connaissance des contestations de territoire. Le gouvernement leur a adjoint un commissaire dans chaque province, et les municipalités ont remplacé le conseil, ou administration économique qui existait dans chaque ville.

Huit ou dix membres composaient la grande chancellerie au conseil du roi; et environ vingt-cinq, le sénat, dont les fonctions étaient à peu près les mêmes que celles de nos parlements. Il n'y a eu dans ces corps que des changements d'individus, et une augmentation dans leur nombre.

Le bureau du vicariat ou de police, a été remplacé par le ministère de la police générale; et à l'Hôtel-de-

ville de Turin, composée de soixante membres, a succédé une municipalité de dix-huit membres.

Le conseil des finances, l'auditoriat général de guerre, la *quinta* pour les procès des hospices, et celle chargée de veiller à l'administration économique de chaque commune, existent encore, ainsi que le magistrat de la santé, composé de sept membres. La délégation, destinée à veiller à ce que les grains ne manquent point, a été changée en des commissions existantes dans chaque province.

Outre la commission de gouvernement et la consulta que le nouvel ordre de choses a créées, on voit tous les jours, se renouveler des commissions de différents genres, qui, n'étant que provisoires, ne me paraissent pas de nature à être mentionnées ici.

Le roi n'avait ordinairement d'ambassadeur qu'à Paris et à Madrid.

Des envoyés extraordinaires le représentaient à Vienne, Londres, Naples et Pétersbourg \*; un ministre plénipotentiaire à Rome et à Lisbonne; un résident à Venise et à Genève, ou Berne; un simple ministre à la Haye et à Gènes, et un chargé d'affaires à Dresde.

Ces états tenaient, auprès de lui, des représentants du même grade.

Il avait encore des agents ou des consuls en Toscane, à Lyon, à Amsterdam, Ancône, Gènes, Marseille, Livourne, Palerme, Rome, Trieste, etc.

Il n'est peut-être pas inutile de placer ici un état des appointements attachés aux diverses places de l'ancien gouvernement. Il ne vous sera pas indifférent de connaître l'économie qui régnait dans cette branche de dépenses ordinairement si ruineuses.

\* Dans ces derniers temps, il y avait un envoyé extraordinaire de S. M. S. à Copenhague, mais il n'y en a jamais eu de S. M. D. à Turin.

## BRUMAIRE AN IX. 303

Les ministres d'état, n'ayant qu'un titre d'honneur, conservaient les émoluments de la dernière place qu'ils avaient occupée.

|                                                                          |               |
|--------------------------------------------------------------------------|---------------|
| Le grand chancelier avait.....                                           | 11400 francs. |
| Les premiers secrétaires d'état.....                                     | 9600          |
| Les conseillers d'état.....                                              | 2800          |
| Le premier secrétaire de guerre.....                                     | 7200          |
| Le président des archives.....                                           | 6000          |
| Le premier président du sénat.....                                       | 6000          |
| Le président du sénat.....                                               | 3600          |
| Les sénateurs.....                                                       | 1440          |
| Le contrôleur général des finances....                                   | 7200          |
| Le général des finances.....                                             | 7200          |
| L'ambassadeur à Paris recevait, selon<br>les circonstances, de 60 à..... | 100000        |
| L'ambassadeur à Madrid.....                                              | 60000         |
| Les autres ministres, dans les cours, de<br>12 à.....                    | 48000         |
| Le résidant à Venise.....                                                | 12000         |
| Et tous les autres dignités à proportion.                                |               |

La modicité du revenu de ces places était, il est vrai, un peu compensée par des revenus casuels, et des *tours de bâtons* fixes. Mais il est, peut-être, aussi extraordinaire de dire que le contrôleur général, et le général des finances ne tiraient que 1800 fr., outre leurs appointements.

C'est un vrai phénomène qu'une cour entretenue pour un peu plus de deux millions, et que des ministres qui n'avaient pas 10000 fr., quelque fussent les dignités dont ils pussent être décorés. Le marquis d'Ormea, homme rare, qui, par ses talents, termina si heureusement les différends de sa cour et du S. Siège, et qui fut longtemps premier ministre, sous le roi Charles-

Emmanuel III, n'eut jamais que 11,500 fr., quoique ministre et grand chancelier.

Les mœurs qui, dans Turin, avaient échappé à la dépravation générale des autres grandes villes, et la simplicité de la cour, ne contribuaient pas peu à maintenir cette richesse d'économie, qui, je le répète, était la seule du gouvernement.

Il ne faut pas croire que cette économie interdît toute espèce de luxe et d'amusements. Plusieurs théâtres étaient ouverts à Turin et dans les provinces, mais ils n'y étaient point aussi fréquentés qu'en France. Le séjour de la ville était d'ailleurs très-agréable. On y comptait près de trois mille voitures, que la révolution a fait disparaître.

Le gouvernement actuel a augmenté de beaucoup les appointements de ses membres, puisque ceux de la commission reçoivent par mois 1800 fr., et ceux de la *consulta* 960 fr.

Un pareil état ne peut guères oublier, sans danger, la modicité de ses moyens, et substituer un gouvernement dispendieux à l'économie qui régnait dans son petit ménage. C'est une vieille vérité trop souvent oubliée, que les états médiocres, en cherchant à sortir de leur sphère, se ruinent, comme les bourgeois qui voulaient prendre les airs et le ton des grands seigneurs.

En voilà assez, je crois, sur l'administration et les finances; il me reste à parler des forces militaires, des sciences et des arts, qui feront l'objet de mes dernières lettres.

---

*EXTRAIT d'une lettre écrite de Philadelphie,  
le 31 juillet 1800.*

## ETATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

Toutes les affaires sont, en ce moment, dans une pleine stagnation; et, lorsque les événements publics n'attirent pas les regards, l'administration intérieure et la vie domestique offrent bien peu d'aliment à la curiosité des étrangers.

Ce n'est pas que notre république soit absolument tranquille, bien loin de là; tout est en agitation dans les différentes parties de ce corps immense. Le moment des élections des chefs du gouvernement est un état de fièvre épidémique, qui exalte l'esprit de parti, met en mouvement toutes les passions et tous les intérêts, et donne, à ce peuple flegmatique, une apparence d'enthousiasme patriotique, sur lequel il ne faut pas se méprendre. Cette fièvre politique n'est pas si dangereuse que la fièvre jaune; celle-ci tue, l'autre enivre un moment: mais il y a, dans le caractère général de notre peuple, une force d'inertie qui résiste à toute impulsion violente. Cette force est l'intérêt personnel, plus puissant que l'intérêt général. Sur cette terre, encore neuve, dont les habitants sont presque tous propriétaires, parce qu'il est aisé de l'être, le besoin de défricher, de cultiver, d'étendre son domaine, est l'ambition dominante; et les travaux nécessaires pour remplir cet objet absorbent la vie des plus riches propriétaires. L'ambition des places est une passion peu commune; le patriotisme, qui sacrifie l'intérêt de sa propriété au desir de servir le public, est encore plus rare.

Cette indifférence ne s'applique pas cependant aux premières places du gouvernement. L'orgueil de la do-

mination, dans les uns; la vanité d'obtenir quelque supériorité sur ses égaux, dans les autres; le besoin d'exercer son activité et ses talents, dans un petit nombre, pousseront toujours assez de concurrents dans la lice de l'ambition. Qui pourrait dédaigner de succéder à Washington, d'être élevé à la première place d'un nouveau monde? Washington, par une distinction qu'il méritait bien, sans doute, avait été réélu à la présidence du congrès, et l'aurait été encore, s'il l'eût désiré. John Adams, qui l'a remplacé, regarderait comme un échec de n'être pas réélu. Aussi, Jefferson, qui avait lutté contre Washington, lors de sa réélection, s'est trouvé un peu humilié de se voir préférer Adams, au dernier concours; il est naturel qu'il attache du prix à ne pas succomber une troisième fois.

M. Ch. Pinckney est à la tête d'un troisième parti; mais quoiqu'il jouisse d'une grande considération personnelle, et qu'il ait des amis nombreux, c'est vraisemblablement dans la vue de prendre date pour une autre élection, plutôt que dans l'espérance de lutter, avec succès, contre les deux autres concurrents, qu'il se met sur les rangs pour la présidence.

Si vous me demandez lequel des trois a le plus de chances de succès, je vous dirai qu'au moment de la dissolution du congrès, J. Adams paraissait avoir beaucoup d'avantage; les hommes raisonnables de tous les partis rendaient justice à son administration, qui a été, en effet, sage, modérée, impartiale. La grace qu'il a accordée à trois hommes condamnés à mort, comme chefs d'insurrection, avait calmé la haine acharnée des hommes ardents qui veulent, à toute force, s'appeler exclusivement *patriotes*, et qui croient que la révolte contre le gouvernement, dès qu'on la nomme *insurrection*, est toujours une œuvre patriotique. La manière franche dont le président a accueilli les pro-

positions d'accommodement avec la France, et les espérances qu'on a du succès de la négociation, lui ont concilié les suffrages des amis de la paix. Malgré tous ses titres à une réélection, cet événement est devenu bien problématique. La haine des partis est implacable; quoiqu'il ait affecté, pendant son administration, de vaincre ou de cacher sa partialité connue pour les Anglais, on le regarde toujours comme un homme qui leur est dévoué au fond du cœur. On n'a pas oublié qu'il a montré, dans ses écrits, une admiration excessive pour la constitution britannique. Ses partisans ont beau dire qu'il y a loin, pour les hommes vraiment éclairés, des idées théoriques sur le gouvernement, aux moyens pratiques que comportent, dans chaque pays, les différences de mœurs, d'habitudes et de localités; on répond qu'il est encore plus sûr de donner sa confiance aux hommes dont la conduite est garantie par leurs principes.

Il n'est pas douteux que le parti, qui se donne le nom de *républicain*, quoique toute la nation soit éminemment républicaine, n'ait repris, depuis quelque temps, un ascendant sensible. Ce parti, composé de patriotes ardents et purs, mais aussi des hommes les plus ambitieux et les plus corrompus, doit avoir plus d'activité et mieux concerter ses mesures. Les hommes sages et modérés, les paisibles amis du bien, même lorsqu'ils se lient à un parti, sont plus confiants dans la bonne-foi des autres, plus indépendants dans leurs opinions, plus bornés dans les moyens qu'ils emploient, et moins unis dans l'exécution. Il faut que le peuple soit beaucoup plus éclairé sur ses véritables intérêts, qu'on n'a droit de s'y attendre, pour se laisser conduire par les sages. Cependant, si un peuple pouvait prétendre à cet avantage, ce serait le peuple américain. Plus flegmatique et moins ignorant que tous les autres, il a,

### 308 MERCURE DE FRANCE,

dans son sein, beaucoup moins de ces hommes, sans industrie et sans mœurs, que l'oisiveté, la débauche et la misère rendent si aisément, partout ailleurs, des instruments de désordres, de troubles et de séditions.

Si quelque cause était capable de mettre ce peuple en mouvement, ce serait le fanatisme; et, dans ce moment, les dévots intolérants remuent et s'agitent presque dans tous les états de notre république. Les différentes sectes s'attaquent et se calomnient; et comme cela se conçoit, les plus absurdes sont les plus injurieuses. Les vieilles font plus d'hypocrites; les nouvelles font plus de fanatiques. Il s'en est élevé une, depuis peu, sous le nom d'*illuminés*, mais qui n'a rien de commun avec les illuminés d'Allemagne. Nos *illuminés* attaquent toujours les autres sectaires; ils prêchent, écrivent, intriguent, surtout contre les catholiques. Quelques théologiens ambitieux ont parlé aussi de former ce qu'on appelle des *établissements* religieux, c'est-à-dire, de donner, dans chaque état, une existence politique à une communion particulière. Des intérêts \* de faction se mêlent aux intérêts de secte; et, de cette fermentation, il pourrait résulter de grands maux, si nos gouvernements, en ne protégeant ni n'excluant aucune communion, aucune doctrine religieuse, n'avaient prévenu ce danger.

C'est à M. Jefferson qu'on doit plus particulièrement les sages maximes qu'on a suivies dans les nouvelles constitutions américaines, relativement à la liberté des cultes. Vous savez que c'est lui qui a rédigé

\* On renouvelle l'ancienne hérésie du *millenium*, ou du *règne de mille ans*; et comme, suivant les interprétations de l'Apocalypse, ces mille ans sont près d'expirer, on annonce la fin du monde comme très-prochaine. Toutes ces pauvretés trouvent encore des hommes assez imbécilles pour les croire, et assez fous pour les prêcher.



*la déclaration des droits*, dans la constitution de Virginie. C'est là qu'on voit les principes de cette liberté, présentés sous leur vrai point de vue. Partout les philosophes n'avaient fait qu'invoquer la tolérance : Jefferson a fait voir que l'idée de tolérance était déjà un principe d'intolérance ; car le premier pouvoir de tolérer suppose un droit de ne pas tolérer, contraire au droit naturel. L'opinion qu'un homme se forme de Dieu et de la manière de l'adorer, ne peut relever que de sa conscience ; et il ne peut, ni ne doit soumettre, à cet égard, sa volonté à celle de la société elle-même. Ce principe est aujourd'hui celui de tous nos gouvernements, parce qu'il est celui de tous les hommes éclairés ; mais, par cela même, il ne peut être celui des fanatiques, et encore moins des hypocrites ambitieux, plus communs encore que les fanatiques.

De ce que M. Jefferson veut qu'on souffre toutes les religions, ses ennemis en concluent qu'il n'a point de religion. L'esprit de parti n'est pas difficile en raisonnements. Cette accusation d'incrédulité s'est renouvelée avec beaucoup d'acharnement, dans plusieurs papiers, mais ne saurait persuader personne. Les gens de la populace, dans leurs querelles, disent des injures pour le seul plaisir d'en dire ; les gens de parti répandent des calomnies contre leurs ennemis, sans y croire, et sans prétendre même y faire croire.

Vous me demandez des nouvelles du docteur Priestley : je ne le vois point, mais je sais qu'il vit tranquille, dans sa retraite, toujours occupé de physique, de théologie et de l'éducation de ses enfants. Il n'a pas été aussi satisfait de son séjour en Amérique, qu'il l'espérait. Il s'attendait à y trouver plus d'ardeur pour les sciences, et plus de considération pour les savants.

Il a remarqué qu'on s'y était plus attaché à la culture des terres qu'à celle de l'esprit. Le refus qu'il a essayé

### 310 MERCURE DE FRANCE,

pour la place de chapelain du congrès, qu'il n'avait pas demandée, mais que ses amis ont sollicitée pour lui, a augmenté son mécontentement.

Je ne crois cependant pas qu'il ait songé sérieusement, comme on l'a dit, à quitter l'Amérique. S'il avait pu se résoudre à repasser sur le vieux continent, c'était en France qu'il aurait désiré chercher un asile; mais il manifestait une grande horreur pour l'ancienne tyrannie directoriale. Si cette envie pouvait lui prendre, il y céderait plus volontiers aujourd'hui, qu'un nouveau gouvernement plus juste, plus libéral, plus éclairé, paraît surtout vouloir donner, aux esprits, une forte impulsion vers l'étude des sciences et des arts, par des encouragements qu'aucun gouvernement n'a encore offerts aux génie et aux talents.

#### S T O C K H O L M.

18 octobre.

Les gazettes ont dit, et l'on peut, en effet, regarder comme sûr, que le baron Maurice d'Armfeldt, va être rappelé au gouvernement de Stockholm. C'est un des postes les plus importants de la Suède, qu'il avait déjà occupé sous le règne précédent; il en fut éloigné par le régent, qui l'envoya en Italie: après avoir tenté vainement de l'y faire arrêter, ce prince ordonna de le poursuivre comme contumace, et de planter, devant son hôtel, à Stockholm, un poteau d'infamie, arraché depuis la majorité du roi actuel.

Toute l'Europe a retenti, à une époque où les affaires diplomatiques ne se traitaient guères dans les gazettes, de ce fameux procès, entre le cabinet de Stockholm et celui de Naples.

Le baron d'Armfeldt était attendu, et n'était pas encore arrivé à Stockholm, au départ des dernières lettres.

Il vient de passer, à Carlsbad, la saison des bains avec la duchesse de Courlande.

On sent que le retour du baron, rendu en même temps à sa patrie et à sa place, doit faire un vif plaisir à l'ancien régent de Suède.

## I N T É R I E U R.

## P A R I S.

Le frère du premier Consul, le C. Joseph Bonaparte, et le comte de Cobentzel, sont partis le 14 brumaire, pour le congrès de Lunéville, où vont se décider les destinées de l'Europe.

M. de Sandoz, ambassadeur de Prusse à Paris, n'est point rappelé, comme on l'avait dit fausement; l'état de sa santé l'oblige seulement de faire un voyage à Neufchâtel, sa patrie.

M. le marquis de Luchésini est arrivé, depuis quelques jours, à Paris, comme ministre extraordinaire de la cour de Berlin, et pour coopérer, dit-on, avec les envoyés des autres puissances, à la pacification générale.

On avait voulu soulever la Toscane contre les Français. Les villes qui avaient pris part à ce mouvement ont été punies.

« La levée en masse, dit le journal officiel, opprimait tellement la Toscane, que les personnes les plus attachées au Grand-Duc, ont vu, avec plaisir, l'arrivée des Français, dont la conduite a été celle de troupes réglées, qui viennent délivrer un pays du joug de hordes indisciplinées ».

On lit, dans quelques journaux, que la Vénus de Florence doit être envoyée à Paris, et qu'elle sera réunie aux autres chef-d'œuvres antiques, que possède déjà le Musée français.

La rentrée des écoles centrales s'est faite le premier de ce mois avec beaucoup de solennité. L'assemblée était très-nombreuse, et les élèves paraissaient animés de la plus vive émulation. Cette émulation a encore été augmentée par la lecture d'un arrêté du préfet, qui établit, pour l'an 9, entre les trois écoles centrales de Paris, un concours général, semblable à ceux qui ont tant contribué aux succès de l'ancienne université.

Une mesure qui ouvre une nouvelle carrière aux talents des professeurs et aux efforts des élèves, et qu'un

## 312 MERCURE DE FRANCE,

ministre, ami des lettres, a honorée de son approbation, ne pouvait manquer d'être accueillie avec enthousiasme. Aussi la lecture de l'arrêté a-t-elle été suivie d'applaudissements unanimes.

Le discours du préfet était parfaitement analogue à la circonstance. Parmi les morceaux éloquents que nous y avons remarqués, nous n'en citerons qu'un seul.

« N'est-ce que dans l'antiquité que toujours les peuples et les statuaires doivent puiser des sujets? La beauté n'a-t-elle existé que dans la patrie d'Hélène? N'est-il mort de braves que sur les remparts de Thèbes ou de Troie? N'y a-t-il eu qu'un Thémistocle qui ait sauvé sa patrie des fureurs d'un Xercès? qu'un Alexandre qui ait conduit une armée victorieuse en Egypte? qu'un Annibal qui ait franchi les Alpes, et porté la terreur jusqu'aux pieds du capitole? Non, la France offre des scènes aussi imposantes, des hommes aussi étonnants, des vertus aussi sublimes, etc. »

---

Le système des poids et mesures va recevoir une modification, que tout a fait croire nécessaire. Le but si important de l'uniformité sera plus promptement atteint. La multiplicité des dénominations, tirées du grec, avait effrayé les longues habitudes, et contrariait trop les anciens souvenirs, surtout parmi les classes inférieures de la société. On a sacrifié quelque chose de l'ensemble et de la régularité de la méthode, pour introduire plus facilement un système uniforme et décimal, à la faveur de noms plus connus. Les citoyens Laplace, Berthollet, Delambre et Guyton, convoqués par le ministre de l'intérieur, ont présenté un projet, qui, déjà adopté par le conseil d'état, le sera bientôt par les consuls. Il consacre une grande partie des anciennes dénominations usitées dans divers départements de la France. Sous cette forme nouvelle,

qui paraît tout concilier, on pourra jouir enfin de ce système précieux, conçu par Charlemagne, sollicité en vain pendant les siècles de la monarchie, inutilement essayé depuis plus de quatre années sous la république, et au milieu des innovations de tout genre. — Nous ferons connaître les mesures qui auront été définitivement adoptées.

---

Un comité médical a été chargé spécialement de constater les phénomènes relatifs à l'inoculation de la *vaccine*, nouvelle méthode due, comme l'on sait, à d'illustres médecins d'Angleterre. Ce mot, en anglais, *Cow-pox*, veut dire petite vérole des vaches: elle s'annonce par une éruption boutonneuse qui survient aux mammelles de ces animaux. En France, ils n'y paraissent pas sujets. Le grand avantage qu'on attribue au virus vaccin, est de garantir pour toujours de la petite vérole, sans produire d'autre éruption, que celle qui a lieu aux piqûres, par lesquelles on l'introduit dans le sang de la personne inoculée. C'est du moins ce qu'annonce le C. Colon, chirurgien, dans un essai récemment imprimé. Au reste, comme toutes les découvertes, et comme celles surtout qui attaquent des idées reçues, celle-ci a ses partisans et ses contradicteurs, il est prudent d'attendre le résultat des nombreuses expériences qui doivent éclairer le comité sur un des problèmes les plus intéressants que puisse offrir la médecine.

---

La France, sous le rapport de la navigation intérieure, est un des pays les plus favorisés de la nature, et la paix doit bientôt la faire jouir de tous ses avantages, en multipliant les travaux utiles. Déjà les plans sont dressés pour le magnifique projet du canal, qui doit joindre l'Escaut, la Meuse et le Rhin. Par le

### 314 MERCURE DE FRANCE,

moyen de ce canal et de l'ouverture de l'Escaut, les départemens réunis de la ci-devant Belgique feraient le commerce le plus vaste et le plus brillant.

---

Le présent que le premier consul envoie à la reine d'Espagne, consiste en douze robes magnifiques, mais, surtout, en mousselines et dentelles, dont la richesse et l'élégance surpassent tout ce qu'on a vu dans ce genre. On prépare, dans la manufacture de Versailles, une armure complète destinée à S. M. C.

---

Les chevaux andalous, envoyés, par le roi d'Espagne, au premier consul, étaient à Tours le 30 vendémiaire, et seront incessamment à Paris.

---

*Les soupes à la Rumford* sont connues de tout le monde. Il importe aux gouvernements de protéger de pareilles institutions. On peut croire que la mendicité, soulagée dans ses besoins, en même temps qu'on lui épargne l'humiliation de les découvrir, diminuera par degrés. L'indigent, s'il n'est pas irrémédiablement vicieux, ne se trouvera plus entre la faim, qui le pousse au crime, et le crime, qui le conduit au supplice. Graces au zèle de nos premiers magistrats, à l'impulsion généreuse donnée, à tous les citoyens, par le premier consul, qui a *souscrit pour mille soupes*, Paris voit, de toutes parts, se multiplier cet établissement. Puisse-t-il en ramener quelques autres, qui n'étaient pas moins importants ! Tous les vœux rappellent les respectables sœurs de la charité, vulgairement appelées *sœurs du pot*. Vincent de Paule, leur fondateur, mérite qu'on cite son nom, toutes les fois qu'il s'agit de bienfaisance et d'humanité. Il avait conçu et exécuté, dans le dernier siècle, tons les projets du même genre.

Les éloges qu'il a reçus de la religion, furent, plus d'une fois, confirmés par la philosophie.

---

Deux descendants du grand Sully viennent de mourir, Béthune-Sully, et Béthune-Charost; celui-ci, maire du 10.<sup>e</sup> arrondissement Ses funérailles ont été honorées par les larmes des pauvres, dont il était le bienfaiteur, et les regrets de tous les bons citoyens, dont il était le modèle. — Le C. de Liancourt le remplace dans l'administration de l'établissement des sourds et muets.

---

Il sera exposé, le 15 de brumaire, dans une salle du ci-devant hôtel de la-Briffe, n.<sup>o</sup> 2, un tableau représentant la bataille de Maringo; ce tableau de 18 pieds de largeur, sur douze de hauteur, est de la composition des CC. Adolphe Roehn et Gadbois, qui n'ont rien négligé pour le rendre digne de la grandeur du sujet, et de la curiosité du public.

Le prix d'entrée sera d'un franc vingt centimes.

---

### *Suite de l'article Topographie médicale de Marseille.*

L'AUTEUR loue, en général, le régime de vie des Marseillais. Il paraît, cependant, qu'ils font trop usage des salaisons et des mets de haut goût; ce qui augmente les mauvais effets d'un climat chaud et sec.

Il ne parle pas des pommes de terre, déjà usitées de son temps, et devenues extrêmement communes, ni de l'immense consommation qui se fait d'aubergines

### 316 MERCURE DE FRANCE ;

et de pommes d'amour, deux plantes de la famille des morelles, dont les fruits contiennent, le premier, un suc très-âcre, le second un acide très-piquant.

L'auteur aurait dû s'étendre davantage sur la vie molle et peu exercée des Marseillais. Les jeux d'exercice, même le mail et la paume, sont totalement abandonnés. Les troubles révolutionnaires avaient aussi interrompu les danses champêtres. Le préfet les a vu renaître avec plaisir, persuadé qu'en ranimant la gaieté provençale, il parviendrait à étouffer les discordes que les partis avaient excitées. Au milieu de la joie commune, et de l'âlégresse publique, qui n'oublie pas de haïr !

Les bains sont beaucoup plus usités à Marseille, qu'ils ne l'étaient autrefois. On les prend toujours tièdes : il serait cependant à souhaiter qu'on fit plus d'usage de bains froids, et qu'on profitât du voisinage de la mer, pour apprendre l'art, trop négligé, de la natation.

C'est, surtout, lorsqu'il parle des divers hopitaux de Marseille, de leur régime, des soins qu'on donne aux malades, du nombre de ceux qui succombent à leurs maux, des causes et du genre des maladies, qu'on peut reprocher, à l'auteur du mémoire, beaucoup d'erreurs, d'omissions, et de faux raisonnements. Il a peu, ou mal observé, et tous ces articles ont besoin d'être soumis à un examen plus approfondi. Il avoue qu'il n'avait de relation qu'avec les gens aisés ; mais, s'il a vécu loin de la classe la plus nombreuse de la société, comment hasarde-t-il des vues générales ?

En parlant de la petite vérole, il n'a pas dit un mot de l'inoculation, pratiquée, à Marseille, depuis environ quarante ans. On sait quelles heureuses espérances donnent aujourd'hui les découvertes des médecins anglais ; de tous côtés, à Paris, comme à Londres,



l'expérience paraît justifier de plus en plus leurs nouveaux procédés.

On doit louer Raymond d'avoir envisagé la topographie médicale sous son vrai point de vue. Elle ne consiste pas seulement dans un exposé fidèle des causes physiques qui influent sur la santé des habitants, de leurs maladies, et des moyens que le sol et l'industrie leur fournissent pour s'en préserver. Il ne suffit point d'expliquer la nature de l'air et des eaux, de distinguer les vents, qui, par leur action passagère ou continue, troublent et varient, plus ou moins brusquement, l'atmosphère dans lequel respirent les hommes, les animaux et les plantes; il faut encore que l'observateur attentif s'arrête longtemps pour étudier des causes plus cachées, et non moins réelles. L'état civil et politique des citoyens, leurs occupations et leurs travaux habituels, leur genre de délassements et de plaisirs, tout ce qui tient à leur caractère, à leurs affections morales, demande un examen particulier.

Les observations de Raymond, sur les dispositions morales des habitants de Marseille, ne sont malheureusement que trop vraies. Il a été, dans cette occasion, médecin habile, et philosophe judicieux.

Ces sentiments peu généreux, ces âmes avides et égoïstes dont il se plaint, existent dans la plupart. Le préfet du département en a fait une triste épreuve: il a sollicité en vain quelques secours, pour les hospices, réduits à la plus affreuse détresse. Un seul citoyen a suivi son exemple: et souvent, ajoute-t-il, ces mêmes hommes, qui refusent un peu de leur superflu pour soulager les pauvres, hasardent, sur une carte, leur existence, et celle de leur famille! Belle réflexion, que confirment chaque jour des fortunes, scandaleusement acquises, et dépensées avec moins de pudeur encore.

### 318 MERCURE DE FRANCE,

Le spectacle des passions humaines n'a point la piquante variété qu'il présente à Paris. Une seule y survit à toutes les autres ; tout est desir du gain ; et l'on juge de la sensation froide et monotone qui doit résulter de ce seul desir, toujours arrêté par l'impuissance d'y satisfaire.

Dans l'article où Raymond traite de la constitution des Marseillais, quelques inexactitudes se mêlent à beaucoup de vérités. Le plus grand nombre des habitants est d'une taille avantageuse. Les femmes l'ont élégante et svelte ; elles ont le port aisé, la physionomie agréable ; mais elles sont communément disposées à un excès d'embonpoint, qui les déforme de bonne heure. Ceci est directement contraire à l'opinion de Raymond sur les effets de la sécheresse du climat.

Des observations trop particulières l'ont plus d'une fois induit en erreur. *Il est très-ordinaire, dit-il, que les mères, surtout dans l'ordre des gens riches, ne soient point en état de nourrir leurs enfants, et que si elles s'obstinent à remplir ce devoir de la nature, la poitrine en souffre dès le 3.<sup>me</sup>, ou 4.<sup>me</sup> mois. Il semble même que le climat n'est point favorable, probablement par sa sécheresse.*

Les faits démentent heureusement cette assertion. Tous les jours, et dans toutes les classes, des mères nourrissent leurs enfants, bien au delà du terme d'un an, sans en souffrir. Ici, comme ailleurs, beaucoup ne s'acquittent pas de cette fonction sacrée de la maternité, soit impossibilité réelle, soit d'autres raisons : il est faux que le climat, ou quelque autre cause aussi générale, s'y oppose.

Raymond a cru voir, dans la préférence que donne le peuple à la musique grave et lugubre, l'expression de ses maux et de ses souffrances. Mais, sans recourir

à des explications forcées, ce ton n'est-il pas le plus naturel, ou du moins le plus familier à l'homme? il convient à la plus grande partie de ses souvenirs; il convient encore aux tourments du désir, aux inquiétudes de l'espérance. On le trouve chez les sauvages; les bergers le répètent; il retentit fréquemment parmi les habitants des Alpes, et là, sans doute, il n'est pas toujours l'accent du malheur. La musique joyeuse est un caractère particulier de la civilisation, et semble annoncer le désir satisfait. En conclura-t-on toujours, et sûrement, l'absence des peines?

*Le Marseillais*, dit encore l'auteur, *ne connaît point ce qu'on appelle la maladie du pays, la Nostalgie*. Il est vrai, on ne retrouve point partout ces affections douces qu'inspire la nature, et que fortifie l'habitude. L'homme des champs, plus que l'homme des grandes cités, s'attache au sol qui l'a vu naître. Mais la douceur du climat, la sérénité du ciel, la bonté des aliments ont plusieurs fois rappelé les Marseillais, du milieu des délices de Paris; au lieu que les habitants des régions froides qui sont venus s'établir à Marseille, ne songent plus à quitter leur nouvelle patrie.

Raymond a fait, avec toute l'exactitude que l'on pouvait désirer, le relevé des registres publics: il a constaté les divers résultats qu'ils présentaient à l'égard de la population, et en a conclu la longueur de la vie commune. Il recherche, avec autant de pénétration que de justesse, les causes qui ont pu diminuer le nombre des mariages et leur fécondité. Nous sommes forcés de convenir que plusieurs de ces causes existent encore, et plus désastreuses que jamais. Cependant, il est certain que, depuis 1778, la population s'est accrue, principalement à la campagne.

L'auteur développe quelques vues utiles sur les moyens de corriger les intempéries du climat de Marseille. Il re-

### 320 MERCURE DE FRANCE,

commande une plus grande culture de végétaux : il voudrait remplacer, par des haies vives, les murs de clôture. Ce changement, s'il était possible de l'obtenir, serait aussi agréable qu'utile ; mais deux choses doivent longtemps l'empêcher. Nulle part le peuple de la campagne n'est plus routinier ; nulle part le respect des propriétés n'est moins connu.

La société de médecine a critiqué, avec raison, l'assertion de l'auteur contre la direction du nord au sud, donnée aux rues des quartiers neufs de Marseille. Cette partie de la ville est un modèle à proposer pour l'agrément et la salubrité.

En général, le plan du mémoire est méthodique ; les cadres bien distribués, mais imparfaitement remplis. La diction est claire, simple ; d'excellentes réflexions annoncent l'homme de talent, et l'ami de l'humanité. Mais ce n'est pourtant qu'un ouvrage ébauché, et il conviendrait d'en faire une seconde édition, à laquelle un observateur éclairé ajouterait tout ce que les temps, la science elle-même de la médecine, la chimie, qui peut la seconder si utilement, ont découvert depuis cette première époque.

Il est inutile d'insister sur les avantages d'un pareil travail, s'il était répété pour les principales villes de la France, et leurs territoires. Des théories universelles, des méthodes générales sont souvent fausses, ou sans application dans les cas particuliers. La médecine, surtout, doit sans cesse consulter le pays, le climat, en un mot, toutes les circonstances locales, pour bien juger tel ou tel individu, telle ou telle maladie.

( N.º XI. ) 1.<sup>er</sup> Frimaire An 9.



# M E R C U R E D E F R A N C E.

## L I T T É R A T U R E.

A G A R E T I S M A E L,

( Poème en cinq chants ).

### C H A N T   S E C O N D.

L O I N de la tente obscure , où , sur des lits de fleurs ,  
Auprès de leurs troupeaux reposent les pasteurs ;  
Il est une retraite aux femmes consacrée ,  
Et dont aucun pasteur n'obtint jamais l'entrée.  
Ismael , Isaac , encor tous deux enfants ,  
Abraham qui comptait un lustre après cent ans ,  
Des enfants , un vieillard , seuls en passent l'enceinte ;  
Là règne avec la paix , le travail sans contrainte ;  
Les mobiles fuseaux , dans le calme des nuits ,  
Sont agités sans cesse , et trompent les ennuis ;  
C'est là que , de Sara , les servantes fidelles  
Travaillent en silence. Agar , au milieu d'elles ,  
Partageant les emplois , le temps et les fuseaux ,  
Encourage , modère , et fixe les travaux.

Cependant Ismael , à ses pieds qu'il embrasse ,  
Prépare l'instrument aiguisé pour la chasse ,  
Courbe un arc , et de fer il arme le roseau  
Qui fuira dans les airs , plus léger que l'oiseau.

## 322 MERCURE DE FRANCE,

Auprès de lui dormait l'ami de sa jeunesse,  
Le chien qu'il a nourri, fameux par sa vîtesse,  
Anubis qui, partout, le devance ou le suit,  
Docile au premier geste, et prompt au moindre bruit.

Là, Tharès qui naquit d'une mère africaine,  
Ourdit un lin d'albâtre, entre ses doigts d'ébène;  
Plus loin sont près d'Agar, Osia, vierge encor;  
Esther aux noirs sourcils, Rachel aux cheveux d'or;  
Et vous, surtout, et vous, jeune et belle Eudalie!  
Vous, de nouveaux attraits chaque jour embellie,  
Pour qui réserve Agar le souris le plus doux,  
Sans que l'œil de vos sœurs en puisse être jaloux:  
Du fils aimé d'Agar, vous lui tracez l'image;  
Eudalie, Ismael, tous deux ont le même âge;  
Agar, avec plaisir, voit croître sous ses yeux  
Cette tendre union, fruit de leurs premiers jeux,  
Qui double le trésor de sa jeune famille:  
Compagne de son fils, Eudalie est sa fille,  
Et sur ces deux enfants, avec égalité,  
Elle épanche ses vœux, ses soins et sa bonté.  
Telle, entre deux ruisseaux qui, des vertes prairies,  
Suivent la douce pente et les routes fleuries,  
Une source féconde, en ses riches canaux,  
Partage également le bienfait de ses eaux.

Agar, par ses accords, charmant les longues veilles,  
Chantait de l'univers les naissantes merveilles,  
L'Eternel qui créa le Soleil et le Temps.  
Il a dit : à sa voix naissent les éléments,  
Les Mers ont leurs bassins, leurs bornes, leurs rivages;  
Et, couverte de fruits, et de fleurs, et d'ombrages,  
La Terre, suspendue au milieu d'un ciel pur,  
Tourne et nage en des flots d'or, de pourpre et d'azur.

Agar chantait encor l'architecte suprême ;  
 Et l'homme qu'il forma , ressemblant à lui-même ,  
 L'homme né pour l'empire , et , sous ses frais berceaux ,  
 Appelant , par leurs noms , les divers animaux ,  
 Son bonheur passager , et l'épouse éperdue ,  
 Qui cueillit dans Eden la pomme défendue ,  
 Ce fruit longtemps amer pour les tristes mortels.  
 Elle raconte encor aux pieds des saints autels ,  
 Abel , à qui Dieu même avait servi de guide ,  
 Le juste Abel , tombant sous la hache homicide  
 D'un frère qu'il pressait dans ses bras caressants ,  
 Et la première mort , et les premiers parents.  
 Ismaël l'interrompt ; il s'écrie : « O ma mère !  
 « Combien je hais Cain ! combien j'aime mon frère ! »

Ainsi la belle Agar , en ses récits divers ,  
 Peint les fastes sacrés du naissant univers ;  
 Ses filles l'écoutaient l'œil fixe , sans haleine ,  
 Les fuseaux ralentis ne tournaient plus qu'à peine ,  
 Quand Sara tout à coup paraît à leur regard ;  
 Abraham est près d'elle. Alors la belle Agar  
 Se lève , et , sur les plis de sa robe ondoyante ,  
 Imprime , avec ces mots , sa bouche suppliante.  
 « Jetez , sur votre esclave , un regard de bonté ;  
 « Parmi mes plus beaux jours , que ce jour soit compté.  
 « Vous , visiter Agar ! quel bonheur ! que de gloire !  
 « Vous , mes filles , aussi ! gardez-en la mémoire ! »

Cette voix si touchante , et ces sons enchanteurs ,  
 Sans doute adouciraient les plus farouches cœurs.  
 Mais Abraham , qui craint de se montrer sensible ,  
 « Que m'importe , dit-il , que votre voix flexible  
 « Emprunte , près de moi , ce langage flatteur ;  
 « Tandis que , loin de moi , démentant sa douceur ,  
 « Vous bravez mon épouse à mon lit destinée.

## 324 MERCURE DE FRANCE,

- « Vous, esclave d'Egypte ! une offense obstinée ,
- « Donnerait à Sara le droit de vous haïr !
- « Soumettez-vous ; Sara peut se laisser fléchir.
- « Employez , pour calmer son ame douce et fière ,
- « Les pleurs du repentir , la voix de la prière ;
- « Je remets sous ses lois , et votre fils et vous ;
  
- « Ah ! s'écrie Ismael , tout est perdu pour nous.
- « Si mon sort dépend d'elle , il faut donc que je meure.
- « O mon père ! exilé de la sainte demeure ,
- « Que deviendrai-je seul , dans le désert errant ?
- « Sous le toit paternel , assis au dernier rang ,
- « Je ne demande point vos biens , votre héritage :
- « De mon frère Isaac qu'ils soient l'heureux partage.
- « Comptez-moi , j'y consens , parmi vos serviteurs ;
- « Nourrissez-moi du pain qui nourrit vos pasteurs ;
- « Je croîtrai sous vos yeux ; quand mes fleches , plus sûres ,
- « Pourront porter au loin la mort et les blessures ,
- « Je partirai , Seigneur ; et si , dans le désert ,
- « Un tigre impitoyable , à nos regards offert ,
- « Ose attaquer ma mère , une mère si tendre
- « Alors aura du moins un fils pour la défendre ;
- « Et mon courage alors , égal à mon amour ,
- « Pourra sauver la vie à qui je dois le jour.
- « La mort même , à ce prix , aura pour moi des charmes.»

Abraham , à ces mots , laisse tomber des larmes.

Sara pleure et frémit de le voir désarmé ;  
Dans le sein d'Ismael , l'espoir est ranimé.

Mais auprès d'Abraham , qui s'empresse et s'avance ,  
Riant , le front paré des grâces de l'enfance ,  
De ce charme naïf qui , sur nos premiers ans ,  
Luit , comme un doux rayon , dans un jour du printemps ?  
Tou. Les yeux sont fixés sur cet enfant aimable ;  
L'œil même de Sara lui paraît favorable.



C'est lui, c'est Isaac ; oubliant leurs débats ,  
Il aperçoit son frère , et se jette en ses bras ;  
Tous les deux ils s'aimaient d'une amitié sincère.  
Si dans leurs jeux s'élève une prompte colère ,  
La colère , à cet âge , est sans ressentiment ;  
Aisément on s'irrite , on s'apaise aisément ;  
Et bientôt chacun d'eux ne voit plus en son frère  
Qu'un tendre compagnon à ses jeux nécessaire.  
Pour les yeux de Sara , quel spectacle cruel !  
Ces enfants réunis , leur amour mutuel ,  
A ses inimitiés sont un nouvel obstacle.  
Pour les yeux d'Abraham , quel plus touchant spectacle !  
L'espérance a fait placé au noir pressentiment ,  
Et ses pleurs paternels coulent plus librement.  
• Mes enfants , leur dit-il , embrassez-vous encore.  
• Dieu ! que depuis cent ans , et je sers et j'adore ,  
• L'âge et les longs travaux vont terminer mes jours ;  
• Mais puisqu'enfin j'ai vu , vers la fin de leurs cours ,  
• Mes deux fils s'embrasser et se chérir en frères ,  
• Tu peux mêler ma cendre aux cendres de mes pères ,  
• Ce jour m'a consolé d'un siècle de douleur . »

Le vieillard , à ces mots , les pressant sur son cœur ,  
Entre leurs fronts parés de la jeunesse aimable ,  
Penche l'antique honneur de son front vénérable ,  
Et ces cheveux blanchis , par le temps consumés ,  
Que d'une avare main la vieillesse a semés .

Ainsi , dans les forêts , près d'un chêne robuste ,  
Naissant honneur des bois , s'élève un jeune arbuste ,  
Qui , nourri de rosée , au penchant d'un coteau ,  
Voit sortir du bouton son feuillage nouveau .

Mais si les vents du nord , et la dure tempête  
Ont ébranlé le chêne et fait plier sa tête ,  
Il penche vers l'arbuste ; et , sur ses rameaux verts ,  
Courbe son large front chargé de cent hivers .

C'en est trop pour Sara : Quoi donc , le fils qu'elle aime ;  
 Est pour ses ennemis , puissant contre elle-même !  
 Agar va triompher de ses projets détruits !  
 Tous ces fronts satisfaits irritent ses ennuis ;  
 Elle menace encor , de son regard farouche ;  
 Aucun mot cependant , n'échappe de sa bouche ,  
 Elle sort en silence. Agar , avec langueur ,  
 Ouvre à peine des yeux éteints par la douleur.  
 Elle voit , ô prodige ! ô changement prospère !  
 Elle voit Ismael dans les bras de son père :  
 Soudain le plaisir brille en ses yeux rallumés.  
 Elle parut moins belle à tes regards charmés ,  
 Abraham , en ces jours de joie et de tendresse ,  
 Où ses naissants appas réchauffaient ta vieillesse.  
 Si sa beauté perdit son éclat et sa fleur ,  
 Moins brillante d'attraits , elle a plus de douceur ;  
 Surtout près de son fils , elle était plus touchante.  
 Avec Sara le deuil a fui loin de sa tente .

D'un pas précipité , les compagnes d'Agar ,  
 Qui , debout , sur le seuil , écoutaient à l'écart ,  
 Laisant voir , sans détour , leur innocente joie ,  
 Entourent Ismael , que le ciel leur envoie ;  
 Et chacune à l'envi , lui donne avec douceur ,  
 Un baiser tel qu'un frere en reçoit de sa sœur .

Pour la belle Eudalie , ô moment plein de charmes !  
 Hélas ! combien son cœur a ressenti d'alarmes .  
 Quand Sara , de l'exil , donnait l'ordre cruel ;  
 Toutes ses sœurs aussi chérissaient Ismael ;  
 Mais seule elle a rougi : timide en sa tendresse ,  
 Sa pudeur se refuse à leur libre caresse ;  
 Sa joie , en se montrant , cherchait à s'abuser ;  
 Elle appelle Isaac , et lui donne un baiser .

« Que le ciel à tes vœux ne soit jamais contraire ,  
 » Dit-elle , aimable enfant , tu m'as rendu mon frère . »

Echappés au péril qui menaçait Agar ,  
 Ils bénissaient le ciel , les enfants , le vieillard ;  
 Et tel qu'en un beau jour , sous un riant bocage ,  
 L'haleine du zéphyr fait frémir le feuillage ,  
 Tel un léger murmure , à l'entour d'Ismael ,  
 S'élève , et tout-à-coup en regardant le ciel ,  
 Abraham s'écria : « Dieu clément ! jour prospère !  
 « Mes fils sont réunis sur le sein de leur père ,  
 « Eh bien ! à mon amour ils ont des droits égaux .  
 « Enfants , réglez tous deux sur mes jeunes agneaux .  
 « Demain , dès que le jour commencera de naître ,  
 « Allez aux champs , mes fils , apprenez à connaître  
 « Les doux soins des bergers , leurs usages , leurs lois ,  
 « Et la houlette , enfin , premier sceptre des rois ;  
 « Vous , esclaves , courez , frappez une génisse ,  
 « Et lavez , de son sang , l'autel du sacrifice ;  
 « Portez , portez les fruits , et le miel , et le vin ,  
 « Et , pour comble d'honneur , préparez le festin  
 « A l'ombre du palmier , où , dans des jours de fête ,  
 « Le voyageur , lassé , vient reposer sa tête .  
 « Suspendez le saint voile aux anges réservé ,  
 « J'avais perdu mon fils , et je l'ai retrouvé . »

Ainsi , sans redouter sa rivale impuissante ,  
 Agar , près de son fils , retourne dans sa tente ,  
 Goûtant ce calme heureux d'un soir pur et serein ,  
 Que rend plus doux encor l'orage du matin .

Abraham à ses fils , promet pour héritages ,  
 Et ses nombreux troupeaux et ses gras pâturages .  
 La sagesse éternelle en jugeait autrement ,  
 Et Dieu qui l'entendit , condamna son serment .

Par le C. FLINS.

## E N I G M E.

J'ai servi les mortels , les belles et les dieux ,  
 Et j'ai volé souvent de l'Olympe à Cythère :  
 J'annonce quelquefois les fureurs de la guerre ;  
 Je parle de la paix , de son retour heureux ,  
 Et des Arts bienfaisants qui consolent la terre.  
 Pour deviner l'objet de ce portrait obscur ,  
 Ne poursuis pas un Dieu qui fuit avec des ailes.  
 Auprès de toi , bientôt , le temps rapide et sûr  
 Ramènera ses pas fidelles.

Souviens-toi , seulement , lecteur ,  
 Que le mot d'un Enigme est comme le bonheur :  
 Dans le songe riant , dont l'erreur nous captive ,  
 De ce bonheur si facile et si doux ,  
 Nous poursuivons au loin la trace fugitive ,  
 Lorsqu'il repose auprès de nous.

## C H A R A D E.

Mon premier est aimé du Sage et de l'Avare ,  
 Il est l'objet de leur desir.  
 Mais l'un , à mon second , le joint avec plaisir ;  
 L'autre , avec plaisir , l'en sépare.  
 Du bonheur et de la bonté ,  
 Mon tout , sans doute , a pris naissance ,  
 Et de ce père respecté  
 Naquit l'ingratitude et la reconnaissance.

*Mots de l'Enigme et du Logogriphe insérés  
 dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier N.<sup>o</sup> est *lin*.

Le mot du Logogriphe est *Clélie* , où l'on trouve  
*Lélie , Elie , lie.*

*COURS de Morale religieuse*, par M. NECKER.  
*A Paris*, chez GENETS, rue de Thionville ;  
Ch. POUGENS, quai Voltaire, n.º 10, et  
chez MARADAN, rue Pavée-St.-André-des-  
Arcs, n.º 16. 3 vol. Prix, 9 fr., et 12 fr.  
pour les départements (franc de port).

M. NECKER est un des hommes qui a le mieux connu l'inconstance de l'opinion, et la vanité de la gloire. Cependant il ne les a pas recherchées avec moins d'empressement. Il semble s'être passionné pour elles, en raison de leurs injustices. On trouve, à la vérité, peu d'hommes d'état qui passent tranquillement de ce théâtre, où ils occupaient tous les yeux, dans la retraite, où les attend l'indifférence et l'oubli : les inquiétudes de l'ambition, et les fantômes du pouvoir ne les abandonnent jamais. Vous les avez quelquefois entendu se plaindre des agitations de leur place, pendant les jours de leur faveur. Ne les croyez pas. Dès que leurs mains ne font plus trouver les ressorts des empires, le repos devient leur tourment, et l'ennui s'en empare, à l'heure même où le vrai bonheur devrait commencer pour eux.

Les ennemis de M. Necker ont prétendu qu'il n'était point exempt de cette grande maladie qu'éprouve, dit-on, tout ministre disgracié. Leurs réflexions malignes redoublent aujourd'hui. *M. Necker, s'écrient-ils, détourne trop les yeux vers le monde depuis qu'il s'est caché dans la solitude. Il a sans cesse publié son apologie pour le passé, et ses leçons pour l'avenir. Il a pris tour à tour le langage d'un*

*homme d'état, d'un financier, d'un politique, d'un philosophe. Il se fait aujourd'hui docteur chrétien pour trouver un auditoire. Les avenues du sénat et le palais des rois lui sont fermés ; il se réfugie dans les temples ; il ne gouverne plus le trésor public, il veut gouverner les consciences ; il n'a plus de tribune, il monte dans la chaire.*

On entend ces propos de toutes parts, et ces propos sont affligeants pour ceux qui estiment l'auteur de cet ouvrage. Le talent des plus grands orateurs sacrés, aurait peine à recommander aujourd'hui trois volumes de sermons. M. Necker aura-t-il su vaincre la difficulté ?

Convenons d'abord que, si quelqu'un peut élever sa voix, avec succès, en faveur de la religion et de la morale, c'est un homme d'état qui, retiré près de son tombeau, dans la solitude, connaît le néant des choses de la vie. Après avoir joué lui-même un rôle important sur la scène du monde, il a trouvé sans doute que la religion remplissait mieux le vide du cœur que la politique et la philosophie. Il a pensé comme Pascal et comme Bossuet ; mais a-t-il, comme eux, fait aimer le christianisme ? c'est ce qu'il faut examiner.

Le *Cours de Morale religieuse* est divisé en cinq sections.

La première, traite des bases de la morale et de la religion naturelle ; la seconde et la troisième parlent des devoirs des hommes ; la quatrième examine nos sentiments et nos habitudes, par rapport au bonheur ; la cinquième, cherche à concilier la religion naturelle avec la religion révélée. Les sections se subdivisent en discours, et chaque discours est fondé sur un texte tiré de l'écriture.

Ce plan a deux graves inconvénients. Sa marche méthodique nuit aux mouvements de l'éloquence ; et le style oratoire , prodigué par M. Necker dans ses discours , nuit à la méthode et à la précision du raisonnement. On n'est donc ni entraîné par l'orateur , ni convaincu par le dialecticien.

D'ailleurs , il y a quelque danger , même pour M. Necker , à se jeter dans des formes qui rappellent Bossuet , Bourdaloue , Massillon et le dernier des grands orateurs chrétiens , l'abbé Poule.

Ces défauts de l'ensemble pourraient néanmoins s'excuser , s'ils étaient rachetés par les beautés de détails. Malheureusement , l'auteur de la *Morale religieuse* n'a pas déployé , dans cet ouvrage , tout le talent qui brille dans quelques autres , et en particulier dans le traité sur le *pouvoir exécutif*. Mais si M. Necker est resté au dessous de lui dans un écrit qui demandait plus d'enthousiasme et d'éloquence que de discussion et de raisonnement , c'est moins l'auteur qu'il faut en accuser , que le génie particulier de la secte dans laquelle il fut élevé.

La véritable éloquence n'a été connue dans la religion chrétienne , que parmi les catholiques. Les luthériens et les calvinistes ont produit des hommes savants et des esprits subtils , mais jamais de grands orateurs. On peut même observer que la littérature des peuples modernes se rapproche ou s'éloigne du bon goût de la Grèce et de l'Italie ancienne , en raison du plus ou moins de rapports que la religion de ces peuples a gardé avec la religion romaine. Ainsi , les auteurs calvinistes sont en général plus arides que les auteurs luthériens , et ceux-ci le sont plus à leur tour que les

écrivains de l'église anglicane \* Mais qu'est-ce, pour le talent, que les Claude, les Rouzas, les Abbadie, les Saurin et les Tillotson même, auprès des Tertullien, des Chrysostôme, des Bossuet, des Fénelon, des Pascal, des Massillon, des Arnaud, des Mallebranche? Cette remarque s'applique également aux beaux-arts. Les peintres, les architectes et les sculpteurs fameux ont tous paru dans l'église catholique : la raison de ce phénomène s'explique facilement.

Les sectes séparées de la communion de Rome, en retenant le côté *moral* de la religion chrétienne, en ont banni le côté *poétique* ; c'est-à-dire le culte. Il ne leur reste, pour soutenir leur éloquence, que les lieux communs de morale. Elles ont été obligées de faire un mauvais mélange de philosophie et de religion, tâchant de soumettre à la raison des choses incompréhensibles ; conservant assez de mystères du christianisme pour dégoûter les philosophes, et rejetant assez de dogmes pour éloigner les chrétiens. Cette contradiction se fait sentir dans l'ouvrage de M. Necker.

Nous doutons que les philosophes soient satisfaits en lisant le discours 1.<sup>er</sup> de la 5.<sup>e</sup> section, sur le texte de S. Jean : *ils m'ont haï sans cause*.

« Ames pieuses, ames chrétiennes, dit l'auteur, ames alarmées du spectacle qui vous environne, tout

\* *N. B.* Cette observation, qui sera bientôt plus développée, renverse de fond en comble tout le système de madame de Staël, qui accorde plus de sensibilité aux littérateurs du nord de l'Europe. Ce paradoxe contredit à la fois l'histoire, l'influence du climat et des religions. Il ne prouve qu'un goût singulier, et qu'un tour d'esprit extraordinaire. Blair lui-même a senti l'infériorité des orateurs protestants ; mais il n'en a pas connu la cause.



- « est dans ces paroles : *ils m'ont haï sans cause*. Oui,
- « sans cause ; oui, sans motif, sans raison, sans jus-
- « tice, et avec la plus profonde ingratitude. »

M. Necker parle de J. C.

Mais que diront les chrétiens à leur tour, lorsqu'ils liront dans le 1.<sup>er</sup> discours de la 1.<sup>re</sup> sect. p. 31, « *que quand la matière serait éternelle, cela ne détruirait pas l'existence d'un Dieu, ordonnateur des mondes ?* » Voilà donc un orateur *chrétien* qui rétablit, *en chaire*, les deux principes des écoles anciennes ! Les bons métaphysiciens ne seront pas moins mécontents de ce passage. Clarke \*, et Bayle \*\* lui-même, prouveront à M. Necker que deux principes indépendants et co-existants, de toute éternité, sont une supposition absurde. Dieu n'a pu arranger la matière, s'il ne la connaît pas, et il ne peut la connaître, si la matière est indépendante et existante d'elle-même. L'auteur ne paraît pas assez ferme sur ses principes ; son instruction est trop légère. Occupé de finances, de politique et de banque, toute sa vie, il n'a pas donné assez de méditations au nouveau sujet qu'il embrasse, et s'est exposé à mécontenter tous les partis, en voulant les réunir.

Il était pourtant essentiel que le raisonnement fût très-fort dans l'ouvrage de M. Necker, puisque sa religion lui interdisait les ressources de l'éloquence. Tout est dramatique et passionné dans l'église catholique ; tout est monotone, triste et froid dans les autres sectes chrétiennes. La religion romaine a trois caractères principaux,

\* Existence de Dieu, sixième proposition.

\*\* Art. anaxim.

qui peuvent enfanter tous les chef-d'œuvres des arts et du génie : elle est tendre , sublime et mélancolique. Le protestantisme n'a conservé aucun de ces caractères. De plus , la religion catholique montre toujours l'homme au dessus de la nature ; elle exige de lui des vertus célestes , et le place ainsi dans une espèce de *beau idéal* , qui convient merveilleusement à l'écrivain et à l'artiste. Elle est , comme nous l'avons dit , essentiellement dramatique , car elle est elle-même une sorte de passion qui a ses transports et ses ardeurs , qui se nourrit d'espérances éternelles , qui , trop bornée au milieu des hommes et sur la terre , ne peut s'étendre que dans le désert et dans le ciel , passion d'autant plus énergique , qu'elle est en contradiction avec toutes les autres.

Il est donc certain que lorsqu'on veut écrire avec intérêt sur la religion , il faut être catholique. L'incrédule Diderot lui-même l'a senti. C'est qu'il était né avec de l'imagination. « J'aime , » disait-il dans une de ses lettres qu'on n'a jamais « imprimées , j'aime une vieille cathédrale couverte de mousse , pleine des tombeaux et des ombres de nos aïeux. Ces voûtes , noircies par les siècles , retentissent du même chant funèbre \* qu'Athènes entendait sous Périclès ; l'orgue , les cloches , la voix solennelle des prêtres , les tableaux des Raphaël , des Dominicain , des Le Sueur , suspendus aux murailles ; les statues des Michel - Ange et des Coustou , placées à ces autels et sous ces portiques ; ces fleurs , ces feux , ces parfums , cette pourpre et cette soie , ces

\* N. B. On croit que notre chant Grégorien n'est autre chose que la Mélodie des Grecs.

« vases d'argent et d'or, ces cérémonies pompeuses  
 « et mystiques ; ces enfants vêtus de lin , et ces  
 « hommes de la solitude et du silence , qui me  
 « retracent les costumes et les mœurs de l'antiqui-  
 « té : tout ce spectacle porte à mon ame des émo-  
 « tions profondes. »

Diderot avait raison, du moins comme poète et comme orateur. Comparez à sa description les églises calvinistes. Irez-vous chercher l'éloquence, et votre ame sera-t-elle émue dans un temple désert, où un seul ministre psalmodie tristement un cantique, en langue vulgaire, ou paraphrase longuement quelques versets de S. Jean ou de S. Mathieu ?

Né dans une secte protestante, M. Necker n'a pu faire passer, dans son ouvrage religieux, la poésie qui manque à son culte. Avec une intention pure, des pensées remarquables, un style généralement noble et quelquefois touchant, comme dans le morceau sur la vieillesse. ( Discours IV, section 3.<sup>ème</sup>, vol. 11, p. 103. ) Il n'a pas atteint le but qu'il se proposait.

Ce n'est point avec de la philosophie qu'il faut défendre aujourd'hui la religion, mais avec des raisons tirées des passions mêmes, et avec tous les enchantements des beaux-arts.

C'est ce que paraît avoir senti l'auteur d'un ouvrage inédit, qu'on annonça dans le Mercure, il y a quelques mois, et qui terminera peut-être la querelle littéraire entre les philosophes et les partisans de la religion. Cet ouvrage s'intitule : *Génie du Christianisme*, ou *Beautés poétiques et morales de la Religion chrétienne*. L'auteur, qui est catholique, a envisagé son sujet sous d'au-

tres points de vue que M. Necker. Voici comme il expose lui-même son plan.

« Mon ouvrage est divisé en douze parties , qui forment entre elles trois grandes sections. Chaque section contient quatre parties.

« Dans la première section , la première partie traite des dogmes ; c'est-à-dire , des mystères , des sacrements , etc. La seconde est consacrée à la doctrine , ou aux traditions de l'écriture. La troisième et la quatrième sont employées aux preuves de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'ame.

« La seconde section renferme dans son entier la *poétique* du christianisme.

« Dans la première partie , on montre les effets du christianisme dans la poésie ; la seconde considère les mêmes effets dans les beaux-arts ; la troisième suit cette influence dans la littérature en général ; la quatrième réunit quelques sujets épars , qui n'ont pu se classer sous les titres précédents. On y parle des monuments chrétiens , tels que les monastères et les églises ; on fait voir comment ils marient leur architecture et leurs souvenirs avec les paysages et les solitudes. On compare les ruines de ces monuments gothiques , aux ruines de l'Égypte et de la Grèce ; on recherche ensuite ce qu'il peut y avoir d'aimable , dans cette religion populaire , qui croit aux apparitions , entreprend des pèlerinages et plante des croix dans les déserts.

« Enfin , la troisième section comprend tout ce qui regarde le culte.

« Dans la première partie on décrit nos pompes religieuses , etc.

« La seconde partie examine le culte des tombeaux chez les chrétiens.

« Dans la troisième on s'entretient des travaux des

religieux, dans les lettres et dans l'agriculture ; de leurs hôpitaux dans les villes, de leurs hospices dans les déserts, de leurs rédemptions de captifs, de leurs missions lointaines, etc.

« La quatrième partie de cette troisième section, douzième et dernière partie de tout l'ouvrage, récapitule ce qu'on a vu dans les parties précédentes, et finit par une apologie adressée au chef et au héros de la France. »

Il sera curieux peut-être de voir comment l'auteur catholique et l'auteur protestant ont parlé des mêmes objets.

M. Necker voulant prouver l'existence de Dieu, retrace les merveilles de la nature. Il dit, discours 1.<sup>er</sup>, section 1.<sup>re</sup>, tome 1.<sup>er</sup>, page 8 :

« Oui, il existe, ce Dieu que l'univers atteste ; il existe : il se montre avec magnificence et dans la splendeur des cieux et dans les richesses de la terre. Partout on voit l'empreinte d'une intelligence suprême, l'utilité dans le but, l'ordre dans l'exécution, l'harmonie dans l'ensemble. Quels nombreux et riches détails ne trouverions-nous pas encore dans la belle ordonnance de la nature, qui, tous, nous rappelleraient à l'existence d'une souveraine intelligence ! La terre en est parsemée, et depuis la source des fleuves, depuis les hauteurs des montagnes jusqu'aux profondeurs souterraines où les métaux sont enfouis, on trouve à chaque pas, non-seulement des merveilles éparses, mais encore des systèmes complets de sagesse dans tous les genres de productions. »

L'auteur du *Génie du Christianisme* ne décrit pas d'une manière aussi générale. Il prend le lecteur et le mène avec lui dans les déserts du nouveau

monde ; il le promène dans les forêts, le long des fleuves, et lui fait admirer dans les *Trois Règnes de la nature*, les merveilles de la Providence ; il faut voir toute cette partie extraite des voyages et des études de l'auteur sur *l'Histoire Naturelle*. Voici un passage pris au hasard : il décrit une prière du soir à bord d'un vaisseau, et au coucher du soleil, en pleine mer.

« Le globe du soleil, dont nos yeux pouvaient alors soutenir l'éclat, prêt à se plonger dans les vagues étincelantes, apparaissait entre les cordages du vaisseau, et versait encore le jour dans des espaces sans bornes : on eût dit, par les balancements de la poupe, que l'astre radieux changeait à chaque instant d'horizon. Les mâts, les haubans, les vergues du navire, étaient couverts d'une teinte de rose. Quelques nuages erraient sans ordre dans l'orient, où la lune montait avec lenteur ; le resté du ciel était pur, et, à l'horizon du nord, formant un glorieux triangle avec l'astre du jour et celui de la nuit, une trombe chargée des couleurs du prisme, s'élevait de la mer, comme une colonne de cristal supportant la voûte du ciel.

« Il eût été bien à plaindre celui qui, dans ce spectacle, n'eût pas reconnu la beauté de Dieu. Des larmes coulèrent malgré moi de mes paupières, lorsque tous mes compagnons, ôtant leurs chapeaux gaudronnés, vinrent à entonner, d'une voix rauque, leur simple cantique à *Notre-Dame de Bon-Secours*, patronne des mariniers. Quelle était touchante la prière de ces hommes, qui, sur une planche fragile, au milieu de l'Océan, contemplaient un soleil couchant sur les flots ! Comme elle allait à l'âme, cette invocation du pauvre matelot à la Mère de douleur ! Cette humiliation devant celui qui envoie les orages et le calme, cette conscience

de notre petitesse, à la vue de l'infini, nos chants s'étendant au loin sur les vagues, les monstres marins, étonnés de ces accents inconnus, se précipitant au fond de leurs gouffres; la nuit s'approchant avec ses embûches, la merveille de notre vaisseau, au milieu de tant de merveilles; un équipage religieux, saisi d'admiration et de crainte; un prêtre auguste en prières; Dieu penché sur l'abyme, d'une main retenant le soleil aux portes de l'occident, de l'autre élevant la lune à l'horizon opposé, et prêtant, à travers l'immensité, une oreille attentive à la faible voix de sa créature. Voilà ce que l'on ne saurait peindre, et ce que tout le cœur de l'homme suffit à peine pour sentir. »

M. Necker parle souvent de l'amour de la patrie, des injustices qu'on avait commises envers une foule de proscrits, et que le gouvernement actuel vient de réparer avec tant d'éclat. L'auteur du *Génie du Christianisme* a deux chapitres aussi sur *l'instinct de la patrie*; nous ne connaissons rien de plus touchant. Il parcourt les divers sentiments qui nous attachent au sol paternel; il les trouve surtout dans les souvenirs des tombeaux de nos aïeux. Il cite, à ce sujet, une coutume des sauvages américains. Il faut l'entendre lui-même.

« Lorsqu'une peuplade du nouveau monde, par quelque événement imprévu, est obligée d'abandonner son pays, le premier objet de ses soins est d'emporter, avec ses enfants, les ossements de ses ancêtres. Les jeunes guerriers ouvrent la marche, et les épouses la ferment. Les premiers sont chargés des saintes reliques; les secondes portent leurs nouveaux nés. Les vieillards cheminent lentement au milieu, placés entre leurs aïeux et leur postérité, entre ceux qui ne sont plus et ceux qui ne sont pas encore, entre les souvenirs et l'espé-

rance , entre la patrie perdue et la patrie à venir. Oh ! que de larmes coulent alors dans les forêts , quand , du haut de la colline de l'exil , on découvre , pour la dernière-fois , le toit où l'on fut nourri , et le fleuve de sa cabane , qui continue de couler tristement à travers les champs solitaires de la patrie ! Mes yeux ont été témoins d'une pareille scène..... Indiens infortunés , que j'ai vu errer dans les forêts du nouveau monde , avec les cendres de vos aïeux ! Vous , qui m'aviez donné l'hospitalité , malgré votre misère ! Je ne pourrais vous la rendre aujourd'hui : car , j'erre , ainsi que vous , à la merci des hommes ; et , moins heureux dans mon exil , je n'ai point , comme vous , emporté les os de mes pères. »

Tout le monde sentira l'intérêt de ce morceau. On dit que l'auteur , qui s'annonce par un talent si rare , est un jeune homme que le vertueux Malherbes aimait particulièrement. Forcé de fuir pendant la terreur , après avoir vu massacrer une partie de sa famille , il traîne encore des jours malheureux. Espérons que le dernier acte du gouvernement le rendra bientôt à sa terre natale. On est digne d'avoir une patrie , quand on en parle avec autant de sensibilité et de talent. Aussitôt que son ouvrage sera publié , on s'empressera de l'annoncer aux lecteurs.

Revenons à M. Necker ; il n'a point assez fortement ému l'ame et l'imagination pour entraîner les ames sensibles. Ses arguments ne paraîtront point assez décisifs aux hommes qui savent raisonner. Il a cru sans doute réunir toutes les églises chrétiennes , en écartant les discussions du dogme , et en se bornant à la morale. Ce projet est digne d'un homme de bien et d'un politique éclairé.



Mais ce n'est pas ainsi qu'on peut obtenir le succès.

La mort est un des sujets qui a prêté les plus grandes images aux orateurs chrétiens. M. Necker a voulu le traiter après eux. Il prend pour texte de son discours ces mots de l'ecclésiastique. *La vie n'a point de défense quand il faut aller au tombeau.* Voici le début :

« La mort!... la mort!... Quel nom je viens de prononcer! La mort!.... Tout fuit, tout disparaît devant elle. Quelle image sombre et terrible je vais offrir à votre pensée! Le printemps a coloré nos campagnes, la terre s'est parée d'un éclat nouveau; les fleurs, les plantes, les arbrisseaux, nos jardins, nos prairies, tout s'anime, tout s'embellit. La mort!.... et vous ne verrez plus un si beau spectacle, et vous n'assisterez plus au retour solennel des magnificences de la nature!

« Le mouvement continu du monde social attire vos regards, irrite votre curiosité; vous vous y réunissez par les différentes prétentions de l'orgueil ou de la vanité. Vous faites, du plus petit intérêt, une grande inquiétude; du plus faible desir, une forte passion; vous êtes enfin dans tout le sérieux de la vie. La mort!... Et ce monde, avec qui vous croyez avoir fait une alliance éternelle, ne sera rien pour vous, comme vous ne serez rien pour lui; et pas un grain de votre poussière ne s'animera aux mots d'ambition, de succès, de gloire et de célébrité, à ces mots qui, hier, exaltaient votre sentiment, faisaient bondir toutes vos pensées. La mort!... et vous serez un corps glacé, sans action et sans parole, et que l'immensité des sables de la terre appelle et revendique. »

L'auteur a voulu produire de l'effet. Mais, est-il certain que ce mot de mort, suivi de points, et

d'une moralité commune, frappe vivement l'imagination ? Aimera-t-on ce *sérieux de la vie, et cette immensité des sables de la terre, qui nous revendique*. Un semblable style est ambitieux, et non pas énergique. Il couvre des images et des pensées vulgaires. Quand Bossuet parle de la mort, on trouve je ne sais quoi de brusque et d'extraordinaire dans les formes de son éloquence : elle est sombre et sublime comme le spectacle du tombeau. Massillon, lui-même, s'élève jusqu'au ton de Bossuet dans son sermon sur la mort.

« Hélas ! ce qui doit finir, peut-il vous paraître long ? Regardez derrière vous ; où sont vos premières années ? Que laissent-elles de réel dans votre souvenir ? Pas plus qu'un songe de la nuit ; vous avez rêvé que vous avez vécu ; .... qu'est-ce donc que le peu de chemin qui vous reste à faire ? Croyons-nous que les jours à venir aient plus de réalité que les passés ? ..... Regardez le monde tel que vous l'avez vu dans vos premières années, et tel que vous le voyez aujourd'hui ; une nouvelle cour a succédé à celle que vos premiers ans ont vue ; de nouveaux personnages sont montés sur la scène ; les grands rôles sont remplis par de nouveaux acteurs ; ce sont de nouveaux événements, de nouvelles intrigues, de nouvelles passions, de nouveaux héros dans la vertu comme dans le vice, qui font le sujet des louanges, des dérisions, des censures publiques ; un nouveau monde s'est élevé insensiblement et sans que vous vous en soyez aperçu, sur les débris du premier. Tout passe avec vous et comme vous ; une rapidité que rien n'arrête, entraîne tout dans les abîmes de l'éternité ; nos ancêtres nous en frayèrent, hier, le chemin, et nous allons le frayer demain à ceux qui viendront après nous »

Les âges se renouvellent , la figure du monde passe sans cesse ; les morts et les vivants se remplacent et se succèdent continuellement ; rien ne demeure ; tout change , tout s'use , tout s'éteint ; Dieu , seul , demeure toujours le même ; le torrent des siècles , qui entraîne tous les hommes , coule devant ses yeux ; et il voit , avec indignation , de faibles mortels emportés par ce cours rapide , l'insulter en passant. »

Voici les beaux modèles de l'art oratoire , et ceux que M. Necker aurait dû suivre. Il aurait plus varié ses formes et ses mouvements ; il aurait mis plus d'intérêt , de chaleur et de vérité dans son style.

La plupart des écrivains de ce siècle ont fait , dans leur préface , des systèmes et des poétiques pour justifier leurs livres. M. Necker consacre un sermon tout entier aux principes de l'éloquence de la chaire. On se doute bien que ces principes sont ceux qu'il a suivis ; il s'en forme la plus haute idée , et voici comme il s'exprime :

« Comment ne serait-il pas difficile , cet art , qui doit transformer la pensée dans une puissance active , et trouver le *point de contact entre des spiritualités* , qui doit indiquer la *route éthérée* de la parole à l'entendement , de la parole aux impressions sensibles ; qui doit exercer sur les âmes une autorité mystérieuse , une domination inexplicable ? Enfin , comment ne serait-il pas difficile , cet art , qui doit imiter , et , s'il se peut , égaler l'instinct du génie ? Il n'est rien de si fin dans nos sciences , que la métaphysique de l'art oratoire. »

Boissuet et Massillon avaient cet instinct du génie

dont parle M. Necker, et probablement ils n'avaient point songé au *contact des spiritualités* et à la *route éthérée* de la parole à l'entendement. Mais, au reste, ce langage est assez celui des églises réformées. Leur poétique ressemble à leur éloquence.

Il serait injuste de juger M. Necker sur cette production. Heureusement il est connu par des ouvrages antérieurs qui lui ont acquis une juste renommée. Son style est, en général, plus noble que naturel, et plus ferme que facile. S'il n'a pas ces mouvements rapides qui entraînent, on y trouve quelque chose de grave et de calme qui sied à l'éloquence d'un homme d'état. S'il a quelquefois de la recherche et de l'emphase, ce défaut est racheté par une foule d'expressions fortes et ingénieuses, puisées tour à tour dans une âme fière, et dans un esprit vigoureux et perçant. Ce style peut quelquefois fatiguer l'attention, par l'abus des métaphores et des termes abstraits; mais plus souvent il s'empare de la pensée, et la remplit toute entière. En un mot, ceux qui jugent le plus sévèrement M. Necker, refusent une place élevée à l'homme d'état, mais ils l'accordent à l'écrivain politique.

*DISCOURS sur la Vertu*, par Stanislas BOUFFLERS, brochure in-8.<sup>o</sup>, prix, 1 fr. 20 cent. ; et franc de port, 1 fr. 50 cent. Chez *POUGENS*, quai Voltaire, n.<sup>o</sup> 10.

**L**E sujet intéresse, et le nom de l'orateur attire. En se disposant à profiter du discours, on considère avec plaisir celui qui l'a composé; l'auteur d'Aline converti, dans son âge mûr, du *Badinage* à la *Morale* ! C'est ainsi

que, chez les Athéniens, peuple si ressemblant à nos Français, le goût de la philosophie remplaçait, quelquefois, celui des plaisirs. Au sortir d'un festin la tête encore couronnée de fleurs, un jeune homme, au matin, entrait dans l'école d'un sage, et, dans l'instant, le devenait lui-même. L'histoire le raconte ainsi. J'ignore le nom du sage. Polémon était, je crois, celui du jeune homme, qui, assurément, avait d'heureuses dispositions; car on assure que, dès ce moment, il eut un extérieur très-grave. On ajoute même, que ceux qui l'avaient vu plus jeune, n'en furent pas surpris. On ne doit pas l'être davantage pour Stanislas Boufflers. Dès l'enfance, il montra une justesse d'esprit égale à sa gaieté. Il possédait le rare talent de définir; et l'Encyclopédie conserve encore quelques lignes qu'il traçait au collège, et en se jouant.

Puisque j'ai parlé d'Athènes, je rappellerai que Socrate, dans le nombre de ses disciples, en avait de fort gais. Si Alcibiade, par exemple, après avoir fui à Lacédémone, et vécu en Spartiate austère, fût revenu vivre sous les yeux de son maître, en Athénien sensé, et qu'Alcibiade eût écrit un discours tout brillant d'esprit, et tout parfumé de morale, *le plus sage des Grecs* ne l'eût-il pas écouté avec curiosité, et applaudi avec joie?

Son début excite vivement l'attention. Il s'indigne avec éloquence contre cette parole de Brutus, à sa dernière heure : *O Vertu ! tu n'es donc qu'un vain fantôme ?* Il a bien raison de s'indigner. Le stoïcien Brutus, battu, ne sachant plus que devenir, se mit à blasphémer \*. Cela n'est peut-être pas très-rare; et j'ai vu plus d'un

\* Il se tua ensuite; et vous noterez que ce fut à la persuasion d'un autre fantôme qu'il crut voir; car il ne voyait plus que cela.

raisonneur qui se mettait à blasphémer quand il ne savait plus que dire. « Cette parole funeste, comme le « remarque très-bien l'orateur, préparait plus de maux « au monde que la gloire de César à la tranquillité de « sa patrie. » Prouvons, continue-t-il, prouvons que la vertu existe. » Et il le prouve. Ceux qui ne trouveraient, dans son discours, que de la grâce, seraient très-injustes; il y a de la sensibilité, de la finesse, de la méditation même, avec une certaine force de conception générale, et une vue très-étendue de l'humanité. Seulement je ne m'accorderai point avec lui pour appeler neuf ce qui ne l'est pas. Je ne qualifierai point de *découverte* ce que, de son aveu, il doit *peut-être* (et qu'il doit, en effet,) à *beaucoup de moralistes qu'il a pu oublier*. Qu'il me permette de lui en citer un qui est sûrement très-présent à sa mémoire. Bossuet, dans l'oraison funèbre du Grand Condé, dit : « Lorsque Dieu « forma le cœur et les entrailles de l'homme, il y mit « premièrement la bonté, comme le premier caractère « de la nature divine, et pour être comme la marque « de cette main bienfaisante dont nous sortons. La bonté « devait donc faire comme le fond de notre cœur, et « devait être, en même temps, le premier attrait que « nous aurions en nous-mêmes, pour gagner les autres « hommes. La grandeur, qui vient par-dessus, loin « d'affaiblir la bonté, n'est faite que pour l'aider à se « communiquer davantage, comme une fontaine publique qu'on élève pour la répandre. Les cœurs sont « à ce prix, etc. » Qui n'est ému de cette belle pensée, en la lisant? Et s'il est vrai qu'on peut *l'oublier*, la substance n'en reste-t-elle pas éternellement dans l'esprit? A qui ne fait-elle pas apercevoir la bonté en lui-même? Voilà la source de toute action, bonne et généreuse; vous la voyez sortir du fond même de votre nature : vous la voyez se répandre comme une fontaine

publique ; vous apercevez ses utilités ; *les cœurs sont à ce prix*. Voilà la vertu, et ses effets, et sa récompense. J'applaudis fort à Stanislas Boufflers, qui exprime en d'autres termes absolument la même idée ; mais cette idée, je ne l'appelle plus une *découverte*. Et quand il me dit qu'il est descendu au fond du cœur humain, et que, là, il a trouvé l'*or* dans la mine qui le recèle ; qu'il a vu dans le cœur de l'homme, *non-seulement le temple, mais encore le berceau de la vertu* ; ces allégories me plaisent, quoiqu'inférieures à celle de Bossuet ; mais je ne puis m'empêcher de dire que, grâce à Dieu, nous savions cela. En quoi consiste donc la découverte ? est-ce d'avoir appelé cette précieuse et première qualité de l'homme du nom de sensibilité physique ? Je dirais bien pourquoi Bossuet ne l'a pas fait, ce n'est pas là sa langue ; il aime mieux représenter Dieu *formant le cœur et les entrailles de l'homme* ; et cette image en vaut bien quelques autres. Mais le résultat de l'allégorie qu'emploie Bossuet, et de l'analyse *physique* que d'autres préfèrent, est absolument le même, sinon, pour la sanction de la morale, du moins pour les principes. Il ne faut pas s'échauffer, comme ont fait quelques chimistes, pour un peu de diversité dans la nomenclature ; et je suis persuadé que l'ingénieux auteur du discours me comprendra fort bien, si je dis dans l'ancien langage. L'auteur de notre machine l'a si admirablement et si sympathiquement combinée, que la pensée morale est aidée, excitée même par la sensibilité physique \* ; il a doué notre raison d'une telle rec-

\* Cette sympathie, cet accord, cette *consonnance*, si l'on veut, du mouvement organique de notre machine, avec la pensée, est un beau problème, qui ne fut et ne sera jamais bien résolu. Pour l'expliquer, on a comparé le corps à un violon, et l'ame au musicien qui en joue. Si l'instrument est mauvais, ou mal en ordre, le musicien est dé-

titude, que, de conséquence en conséquence, elle nous conduit aux actes des vertus les plus sublimes. Si je dis cela, il sent que je lui présente absolument l'équivalent des deux propositions de son discours.

Eh ! qui n'est pas d'accord avec lui, en lisant ces lignes charmantes : « Les hommes ont beau s'écarter  
« de la nature, elle est toujours plus près qu'on ne  
« pense ; et, sans doute, on trouverait qu'il existe en-  
« core parmi nous plus d'un indice de cette heureuse  
« sympathie qui, mieux que toutes les précautions de  
« la défiance, aurait pu servir de sauve-garde à toute la  
« société. »

Il y a vingt endroits pareils dans le discours ; il y a des suppositions très-ingénieuses, des distinctions très-réelles entre le devoir qui serait bon à remplir, et celui qui est meilleur, et que l'instinct préfère, ainsi que la raison, et encore plus promptement qu'elle. L'auteur s'élève aux vues générales, et à l'amour parfait de toute la société des hommes. Tout lecteur sensé approuvera tout cela, en blâmant seulement une élégance un peu trop continue (défaut aimable, et qui n'appartient pas à tout le monde). On desire, dans un ouvrage philosophique, une certaine gravité de diction, sérieuse et simple, qui indique le penseur, et à laquelle doit se mêler, sobrement, et sans trop briller, une imagination ornée. Cicéron, Fénelon, Mallebranche, ont suivi ou deviné cette règle ; et voilà pourquoi ils sont les modèles du discours philosophique.

#### B. V.

routé. S'il est bon, non-seulement il obéit au musicien, mais il l'aide, et quelquefois l'avertit. Un bon musicien m'a dit que, cherchant un accord difficile, il en fut avisé par une certaine résonnance inattendue de son instrument. Ainsi nous avertissent quelquefois nos organes. On est ému et affecté par la présence de certains objets....



*LA MYTHOLOGIE mise à la portée de tout le monde, ornée de cent figures en couleurs et en noir, dessinées et gravées par d'habiles artistes de Paris.*—Nouvelle édition imprimée par DIDOT jeune, 12 vol. grand in-18. A Paris, chez DETERVILLE, libraire, rue du Battoir, n.<sup>o</sup> 16, où l'on trouve aussi la nouvelle édition de Buffon, par CASTEL.

ON avait besoin d'un ouvrage élémentaire sur la Mythologie. Les savants, à force de notes et de commentaires sur le but et le sens des fables, l'avaient rendue inaccessible par leur érudition. Les faiseurs d'abrégés, en ne nous offrant, dans leurs recueils alphabétiques, que des traits épars et sans intérêt, avaient réduit une étude aimable à un jeu stérile de mémoire.

L'auteur de la nouvelle édition que nous annonçons, a évité ces deux excès ; il expose d'abord les fables dans leur simplicité primitive ; il y joint ensuite, dans leur ordre chronologique, les divers changements que les poètes et les artistes y ont successivement introduits. Quant à l'ordre qu'il emploie, sans le déterminer par aucun des systèmes adoptés jusqu'à ce jour, il a cru plus naturel de partager les divinités, suivant les lieux qui ont été le théâtre de leur puissance. Il distingue donc les Dieux du ciel, les Dieux de la terre, les Dieux des eaux, les Dieux du feu, les Dieux des enfers.

Mais en retranchant ces commentaires inutiles, et ces moralités que l'on attachait aux fables, avec plus ou moins de vraisemblance, l'auteur donne une certaine étendue aux choses qui en paraissent suscepti-

### 350 MERCURE DE FRANCE.

bles. L'histoire des chefs de Thèbes, de la descente d'Énée en Italie, du siège de Troie, est décrite avec détail. Quelquefois les traditions poétiques sont comparées aux monuments de l'histoire.

Ce livre est surtout fait pour les enfants. Ils aiment les tableaux, et l'auteur n'a rien négligé pour graver les siens dans l'imagination et la mémoire.

G.

---

*VOYAGE dans le boudoir de PAULINE.* Brochure de 200 pages. Chez MARADAN, rue Pavée, n.º 16.

C'est le siècle des voyages. Voyage de Dusaux dans les Pyrénées. Voyage d'un Officier piémontais dans sa chambre. Voyage dans le boudoir de Pauline, absente. On y trouve d'abord une carte topographique, représentant tous les jolis meubles, à leur place, et dans leur charmant désordre. Le démonstrateur de ce muséum de la belle explique tous les articles à un vieux professeur à perruque blanche, à une douairière, à une jeune fille, à un merveilleux en pantalon. Nous avons rencontré le vieux professeur qui nous a avoué que cela n'est pas traité dans le goût antique, mais dans celui des gens qui lisent pour lire, et qui parlent pour parler. On dira de ce livre ce que Duclos disait de ceux de l'abbé de Voisenon et de sa personne : *c'est une meringue* : on n'en attend pas une forte nourriture ; mais il n'y a qu'un médecin sévère qui puisse l'interdire.

V.

N. B. L'auteur de ce petit ouvrage est le même que celui de Célestine, ou les Epoux sans l'être, et d'autres romans qui ont eu du succès.

## VARIÉTÉS.

## VAUDEVILLE.

L'AIMABLE société des auteurs et des chansonniers du Vaudeville se rétablit. Les *vrais français* doivent s'en réjouir. Le Vaudeville est né de la satire ; il tient au génie national , et combat , à l'aide du chant et de la gaieté , les travers , les vices , les préjugés et les tyrannies de toute espèce. Tel fut au moins son caractère dans le *bon temps*.

Rien n'effrayait jadis le Vaudeville. Il entraît , en chantant , jusques dans le palais des ministres et des rois. Il se jouait de toutes leurs défenses. Il leur montrait le ridicule , et les faisait trembler , en dépit de leur pouvoir , devant l'autorité d'un bon mot.

*Cet enfant du plaisir et de la joie* , comme dit si bien Despréaux , est beaucoup plus circonspect , depuis qu'il est devenu républicain. Cependant , si le Vaudeville ne redevient pas malin , il cessera bientôt d'être piquant. C'est un conseil dont il doit profiter , s'il veut vivre longtemps. Personne ne fait pour lui des vœux plus sincères que moi.

La liste des membres de la société des Dîners du Vaudeville promet de l'esprit et de jolis couplets. La voici :

## LES CITOYENS

Barré , Bourgueil , Chazet , Deschamps , Despréaux , Desfontaines , Després , Dieulafoi , Dupaty , Goulard , Laujon , Philippon - Lamadeleine , Prevot-d'Iray , Radet . Maur. Séguier , Ségur aîné , Joseph-Alexandre Ségur , et Philippe Ségur fils.

Les statuts du Vaudeville sont d'abord tracés en chansons.

Des règlements du dîner  
Jamais il ne s'écarte ;

## 352 MERCURE DE FRANCE,

Du repas qu'il doit donner  
Nous allons vous crayonner  
La carte.

Lecteur, sois franc :  
Conviens que , pour un franc,  
On ne peut avoir un gros livre.  
Libraire, auteur,  
Imprimeur,  
Colporteur,

Doivent tous gagner de quoi vivre.

Or , nous te fournissons  
Pour un franc vingt chansons.  
C'est bon marché : pour moi j'estime  
Qu'on ne fait pas , sans être fou ,  
Une chanson pour moins d'un sou ,  
Un couplet pour moins d'un centime.

On trouvera , je crois , un tour facile et gracieux  
dans cette chanson , à Délie , de L. P. Ségur aîné :

Connaissez-vous la tant douce magie  
De deux yeux noirs qui pénètre le cœur ?  
Connaissez-vous un sourire enchanteur ?  
Je dis qu'alors vous connaissez Délie.

Connaissez-vous une bouche jolie ,  
Qui de la rose imite la fraîcheur ?  
Des dents aux lys égales en blancheur ?  
Je dis qu'alors vous connaissez Délie.

Moi , je connais l'amant digne d'envie  
Qu'un même amour a toujours enflammé ,  
Qu'un même objet a constamment aimé ;  
Je le connais , c'est l'amant de Délie.

---

## SALON DE L'AN VIII.

Si la gloire des arts et la réputation des artistes dépendaient du murmure importun de quelques sociétés, où la mode, l'ignorance et la frivolité, dictent, en persifflant, leurs arrêts capricieux, nul doute que l'exposition de l'an 8, ne fût perdue pour l'honneur de l'Ecole française. — A l'ouverture du salon, les gens du bel air trouvaient tout détestable : *David*, *Regnault*, *Vincent*, n'avaient rien produit ; raison de plus pour n'admirer que leurs tableaux absents ; à peu près, comme aux funérailles de la nièce de Caton, parmi les images des grands hommes de sa famille, on remarquait davantage celles de Brutus et de Cassius, parce qu'elles ne paraissaient point. Mais enfin la justice et la vérité se sont fait entendre ; et sans dissimuler ce que des maîtres illustres pouvaient ajouter à la richesse du salon, elles ont forcé de reconnaître que Paris est aujourd'hui la seule ville du monde, où l'exposition annuelle des travaux des artistes puisse motiver des regrets semblables, en donnant des espérances aussi consolantes, et des plaisirs aussi variés.

Les bornes d'un journal permettent à peine d'écrire quelques pages sur un sujet qui dicta, jadis, à Diderot des volumes entiers, remplis d'observations piquantes et de paradoxes ingénieux. — Forcé de réunir ici, dans un cadre étroit, ce que la peinture et la sculpture ont offert de plus remarquable aux yeux du public, je déclare au moins que je suis bien éloigné de vouloir déterminer le rang que ces productions doivent occuper dans son estime. Ami de ces deux beaux-arts, sans les cultiver, étranger à toutes les écoles, indifférent pour tous les partis, si je me permets

quelquefois d'apprécier les ouvrages du talent, c'est plutôt d'après l'émotion qu'éprouve à leur aspect un homme sensible, que d'après des systèmes ou des principes que je n'ai point analysés. — J'ai vu de grands connaisseurs modernes, qui n'avaient besoin ni de sentiment, ni d'étude pour juger ce qu'ils avaient les moyens d'acheter. — Je respecte, avec une humilité profonde, le motif d'une confiance si légitime; et j'avouerai même, si l'on veut, que le droit de prononcer sur tous les genres de la peinture, appartient nécessairement à ceux qui étudient l'histoire à l'opéra, les mœurs dans leurs boudoirs, et la nature dans leurs jardins anglais.

*Consternation de la famille de Priam, après la mort  
d'Hector, par E. B. GARNIER.*

Cette scène est décrite, au vingt-deuxième livre de l'Iliade, avec une perfection désespérante pour tous les arts d'imitation. « Hécube qui, du haut des  
« remparts, voit son fils si indignement traité, s'ar-  
« rache les cheveux, et jetant loin d'elle le voile qui  
« la couvre, elle remplit l'air de ses gémissements.  
« Priam y répond par des cris lamentables. De tous  
« côtés, on n'entend que sanglots, que pleurs, que  
« hurlements. La désolation n'aurait pas été plus  
« grande, quand Troye eût été dévorée par les flam-  
« mes et en proie à l'ennemi. Les Troyens peuvent à  
« peine retenir Priam, qui veut sortir de la ville, et  
« qui les conjure de ne pas l'arrêter. — Laissez-moi,  
« mes amis! Et quelque compassion que vous ayez de  
« mes maux, souffrez que je sorte seul de nos mu-  
« railles, et que j'aille aux vaisseaux des Grecs. Je  
« me jeterai aux pieds de cet homme féroce et ter-  
« rible; je lui rappellerai l'image de son père: peut-

« être qu'il respectera mon âge, et qu'il aura pitié de  
 « mes cheveux blancs. — Il prononçait ces paroles,  
 « baigné de pleurs ; et les Troyens accompagnaient  
 « ses regrets de leurs plaintes. — Hécube, au milieu  
 « des femmes qui l'environnent, continue de faire  
 « éclater l'excès de sa douleur. — Les sanglots, ac-  
 « compagnés de torrents de larmes, lui coupèrent la  
 « voix — Andromaque ignorait encore le sort de son  
 « époux. Elle entend, sur la tour, des cris et des  
 « gémissements effroyables : un tremblement la saisit,  
 « la navette échappe de ses mains. . . . . Elle sort de  
 « son appartement comme une bacchante, le cœur  
 « palpitant et oppressé ; ses femmes la suivent. En  
 « arrivant sur la tour, au milieu des soldats, elle  
 « avance la tête entre les crénaux, et jetant de tous  
 « côtés ses regards timides, elle aperçoit Hector,  
 « que les chevaux d'Achille traînaient indignement  
 « vers les vaisseaux des Grecs. A ce spectacle, un  
 « nuage noir couvre ses yeux ; elle tombe évanouie,  
 « et son âme est prête à s'envoler. »

Remarquons en passant la supériorité de la poésie sur la peinture ; elle a pu graduer toutes les nuances de la douleur extrême, sans affaiblir l'impression que chacune doit produire, parce que l'âme les reçoit successivement, et qu'elle arrive, par une progression naturelle, au dernier degré de l'attendrissement et de la pitié. — La peinture, qui n'a jamais qu'un moment, est forcée de réunir toutes ces situations différentes, et de les présenter ensemble au spectateur, qui les embrasse d'un regard : mais, en supposant la perfection même du pinceau, la douleur la plus violente est celle qui fixe d'abord les yeux, qui s'empare de la sensibilité, et le reste paraît faible ou froid, par un rapprochement toujours plus prompt que la réflexion. Si le peintre donne également à tous ses per-

sonnages l'expression d'une douleur, nécessairement inégale, alors c'est le jugement qui le condamne; et tout l'art qu'il pourra mettre à lier ses groupes, sans les confondre, n'empêchera pas de remarquer qu'il a violé l'unité d'action, règle toujours sévère et toujours juste pour un tableau, comme pour un drame. — C'est là, peut-être, la critique la plus raisonnable qu'on ait faite sur l'ouvrage d'*Et. B. Garnier*.

Mais en reconnaissant qu'il a réuni trois sujets dans le même cadre, il faut avouer aussi que ces trois sujets sont si étroitement liés l'un à l'autre, et tous ensemble, au moment qu'il a voulu peindre, que la mémoire et le sentiment auraient une peine égale à les séparer. Outre ce défaut, qui tient au choix qu'a fait l'artiste, on aperçoit quelques incorrections légères, dans cette grande et noble composition; mais, en général, tous ceux qui sont plus frappés des beautés idéales que des détails techniques, se livrent au plaisir de l'admirer. Je ne sais pas, d'ailleurs, s'il y a au salon, une figure de femme dont l'action soit plus vraie, le mouvement plus juste, et l'expression plus vive que celle de *Cassandre*, aux genoux de Priam; et ce *Pâris*, l'auteur de tant de maux, qui détourne ses regards, pleins de trouble et d'effroi, d'une scène si funeste! Cette jeune *Polixène*, dont la douleur pensive annonce les tristes pressentiments, et semble dire au spectateur attendri; voilà la victime réservée aux mânes d'Achille! Tous ces personnages épisodiques, ingénieusement placés dans le tableau, pour éveiller à la fois tous les sentiments et tous les souvenirs, ne prouvent-ils pas que le peintre a interrogé le génie d'Homère, et qu'il en a senti l'inspiration? Ajoutons que sa couleur est harmonieuse et pure, sa touche ferme et sage, et que son esprit a dédaigné la manie dangereuse de chercher des effets nouveaux, hors de la



raison et de la nature : ce goût détestable , qui prend la bizarrerie pour l'originalité , l'extravagance pour l'imagination , menace d'infecter à la fois les beaux arts et les belles-lettres. En peinture , il appelle du *caractère* , ce qu'il nomme du *génie* en littérature : — « Je voudrais bien , me disait à cet égard , il y a peu de jours , l'illustre et vénérable auteur du poème des *Saisons* , qu'on m'apprit la différence qu'on trouve entre le génie et le diable. »

*Les Remords d'Oreste* , par PH. A. HENNEQUIN.

Voici un tableau qui a produit une commotion universelle. La tête effroyable de Clytemnestre ; son sein déchiré , dont une Furie livide découvre la plaie sanglante ; ces trois hommes nus , au regard farouche , au poil hérissé , qui s'élancent sur Oreste , armés de fouets vengeurs : la figure , l'attitude , l'expression , les yeux épouvantables de ce malheureux parricide , ont attiré la foule , pendant toute la durée de l'exposition. Cependant l'effet de ce spectacle horrible , le talent du peintre , l'enthousiasme de ses amis , la chaleur de sa composition , la force , et , pour ainsi dire , la fureur de son pinceau , n'ont pas empêché de remarquer de très-grands défauts dans son ouvrage. — Les artistes et les connaisseurs ont trouvé que son dessin , quoique savant , est quelquefois incorrect ; qu'il manque de noblesse dans plusieurs parties , surtout dans la tête d'Oreste et dans celle de Clytemnestre qui , d'ailleurs , n'est point en accord de proportion avec les bras , la poitrine et le reste de la figure. Les gens de goût ont ajouté que , plus les têtesont d'un beau caractère , plus l'expression d'un sentiment terrible les rend effrayantes ; que les *Euménides* des anciens étaient belles , et que les *Furies* qu'on voit dans ce tableau , sont hideuses ; enfin les gens rai-

sonnables ont demandé pourquoi des êtres allégoriques ont reçu du peintre des formes aussi solides que les personnages réels ? pourquoi les *Remords* n'ont-ils pas un caractère plus idéal, et si l'on veut, plus fantastique ? pourquoi celui d'Electre est-il un peu vague, et celui de Pilade absolument nul ? — En effet, je ne comprends pas pourquoi le héros de l'amitié voile son visage, devant des objets qu'il ne peut pas voir, et qui frappent les regards du seul Oreste. Il me semble qu'il fallait exprimer, d'une manière plus touchante et plus neuve, sa tendresse impuissante et sa profonde douleur. Il me semble surtout qu'il ne fallait point prendre, dans une situation si opposée et pour un personnage si différent, le parti que prit Timante, à l'égard d'Agamemnon, lorsque désespérant de rendre les passions qui devaient agiter un tel père, à l'aspect de sa fille immolée à son ambition, il eut l'idée ingénieuse d'envelopper sa tête dans son manteau.

Malgré cette critique sévère, ou plutôt, à cause même de cette critique sévère, (car c'est un hommage que la raison refuse à la médiocrité, et une dette que l'estime acquitte envers le talent) je regarde le C. *Hennequin*, comme un des artistes qui donnent les plus hautes espérances, et qui réunissent le plus de moyens pour se placer un jour au premier rang.

*L'Ecole d'Apelle*, par le C. B R O C.

Si c'est-là l'Ecole d'Apelle, plutôt que celle de Zeuxis ou de Pharrasius, pourquoi faut-il que, pour reconnaître le peintre d'Alexandre, je cherche son nom dans la *Notice* du Salon ? Jeune homme, ce n'est point par une réunion de figures, à la vérité fort bien dessinées, mais dont aucune ne parle à la mémoire ou à la pensée par des symboles ou par des traits connus, que Raphaël a caractérisé son *Ecole d'Athènes*.

Mais puisque cet ouvrage est d'un élève, j'avoue bien volontiers qu'il est impossible de ne pas admirer l'école de son maître. Je la reconnais à la composition du tableau, à la justesse et à la vérité de la pensée, à l'intention et à la naïveté des mouvements, à la grâce et à la pureté des contours. Malheureusement, je ne trouve ici ni son effet ordinaire, ni son coloris. Or, si le dessin donne la forme, c'est la couleur qui donne la vie. On ne manque pas d'excellents dessinateurs, disait Diderot; il y a bien peu de grands coloristes. — Cela tient à la manière d'étudier, et beaucoup plus à la nature. Remarquez encore ici les rapports frappants qui existent entre les arts et les lettres. — Cent froids logiciens, pour un grand orateur, dix grands orateurs pour un poète sublime. Un intérêt puissant fait éclore tout à coup un homme éloquent; et quoi qu'en dise Helvétius, on ne ferait pas dix bons vers, même sous peine de mort. — C'est Diderot qui l'avoue, et cet aveu ne laisse pas d'avoir son prix.

*Tableaux de Ch. MEYNIER.*

Il y a de la noblesse et de la grandeur dans le caractère de cette *Polymnie*; c'est bien là le mouvement de la Muse qui préside à l'éloquence. Mais, par une rencontre singulière, ne trouvez-vous pas que sa tête ressemble à celle de *Calypso*? — Le même modèle a-t-il servi pour peindre l'inspiration et la jalousie?

Le tableau du *Départ de Télémaque* est charmant; beaucoup d'artistes lui donnent la palme. L'ordonnance générale est pleine d'esprit et de poésie; c'est celle que Fénelon a tracée. L'expression des figures est vraie, noble, simple sans trivialité, forte sans exagération. Les draperies sont bien jetées, les groupes parfaitement disposés. Ce paysage est riche d'une verdure éternelle; ce gazon me semble un peu trop chargé de fleurs. J'ai

dit volontiers : *c'est mieux que la nature* ; je n'ose pas ajouter ; *et cependant c'est elle*. — Mais la scène se passe en des lieux enchantés ; ces jardins sont ceux d'une déesse ; Vénus et l'Amour ont foulé ce gazon : j'en ai plus rien à répliquer.

La couleur est harmonieuse et brillante : mais est-elle bien vraie ? J'aime à croire, comme on l'a dit, que la plus belle couleur qu'il y ait au monde est cette rougeur aimable dont l'innocence, la modestie et la pudeur ornent les joues d'une jeune fille : mais je suis forcé d'avouer que cette couleur n'est pas celle d'Eucharis, ni même des autres nymphes de Calypso.

Le coup-d'œil rapide que je jette sur le salon ne me permet point de m'arrêter devant les autres tableaux d'histoire : cependant qui pourrait refuser un regard à la *Phædre* du C. Berthon ; et à la *Spartiate* du C. Bouché ? — On a loué, dans ces deux artistes, la sagesse, la correction et la fermeté du pinceau : mais on reproche au premier d'avoir projeté ses ombres de derrière en avant, et de préférer souvent ce qui est extraordinaire à ce qui est bien. On les blâme l'un et l'autre d'avoir présenté des figures absolument nues ; innovation que l'autorité de *David* protège par la supériorité de son talent, mais qui pourrait être mal défendue par la hardiesse prématurée de ses élèves.

Je crois devoir citer encore, avant de passer aux portraits, le *Virgile mourant*, du C. Harriet, le *Supplice de Sextus Lucinius*, par Laffond, et le *Comte Ugolin*, par Duffau, tableaux dans lesquels, avec un peu de recherche et de soins, on trouverait de quoi motiver des espérances et même des éloges.

## P O R T R A I T S.

On éprouve sans doute une surprise pénible, lorsqu'a

la tête des artistes qui n'ont exposé que des portraits, on trouve deux hommes qui, très-jeunes encore, ont marqué leur place parmi nos premiers peintres d'histoire, par des succès aussi brillants que précoces. — Les lecteurs reconnaissent, à ces traits, *Gérard* et *Girodet*. — Je sais que, sans indiscretion, l'on peut exiger beaucoup de l'auteur du *Bélisaire* et de celui d'*Endymion*. Mais des artistes d'un talent aussi distingué, savent aussi ce qu'ils doivent au public, aux beaux-arts, à leur propre gloire ; et je me souviens que *Wandick* et *Titien* ont fait des portraits.

Il est permis de se rappeler les complaisances ou les délassements de ces maîtres immortels, quand on a vu les ouvrages que *Gérard* et *Girodet* ont exposés cette année. On remarque d'abord, parmi les portraits du premier, ceux de madame *Fulchiron* et du *C. Chenard*, et l'on y trouve tout ce qui caractérise son talent ; la vigueur et la correction du dessin ; la richesse et l'harmonie de la couleur, et la supériorité d'un pinceau qui, ne négligeant aucun détail, allie partout la finesse et la sévérité, l'esprit et la science, la grâce et le fini. Ces qualités brillent encore davantage dans le tableau qui représente *une jeune fille, se détournant de son piano pour prendre la main de sa mère* ; et surtout dans le *portrait en pied du général Moreau*. Il est impossible de n'être pas frappé de la manière dont la tête de cette jeune fille est éclairée ; sa position n'est peut-être pas très-naturelle ; mais elle est heureuse pour faire ressortir la figure, et cette figure est pleine d'expression et de vie. — Je n'aime pas les couleurs tranchantes qui dominant dans l'habillement de la mère, et j'ai peine à croire que le peintre n'ait pas été gêné dans le choix. — Quant au *portrait du général Moreau*, l'on avoue d'abord la parfaite ressemblance, l'extrême vérité des

tons, et la justesse de tous les accessoires. Le héros est debout sur une éminence ; le fond du tableau fuit derrière la figure, dont la saillie est admirable. Mais on ne trouve pas que le costume, l'attitude et l'expression conviennent à un guerrier si fameux. Pour moi, malgré ce qu'a dit, à cet égard, un journaliste de beaucoup d'esprit, j'ai cru découvrir une pensée aussi profonde qu'ingénieuse, dans cette extrême simplicité du costume et de l'expression. Elle me rappelle des vers où l'on a tenté de la développer :

Un artiste peignait la Gloire ;  
 Il mettait dans ses mains un glaive étincelant ;  
 Et les lauriers de la victoire  
 Couronnaient son front menaçant.  
 De cette image redoutable  
 Le génie effaça les traits :  
 « Crois-moi, dit-il, la Gloire est plus aimable ;  
 « Son air est simple, doux, affable,  
 « La modestie embellit ses attraits :  
 « Jeune homme ! voilà ton modèle ;  
 « Ma main va guider le pinceau ».  
 Il dit ; et le peintre fidèle  
 Traça le portrait de MOREAU.

Ceux que le C. *Girodet* a mis au Salon, ne l'exposeront pas aux mêmes critiques ; ses personnages sont peu connus ; l'histoire et le public ne lui prescrivaient rien à leur égard. S'il a été fidèle aux lois de la ressemblance, comme à celles de l'art et du goût, tout le monde doit être content. Aussi, tandis que les connaisseurs admirent dans ses tableaux, et surtout dans ses dessins pour l'*Andromaque* de Racine \*, une

\* *Nouvelle édition de Didot.*

finesse particulière, unie à la connaissance profonde de toutes les ressources de son art, ceux mêmes qui ne peuvent pas apprécier tout son talent, s'arrêtent avec émotion devant son *portrait de femme*, placé sous le n.º 168. La tête est d'une beauté ravissante, et ce qui me séduit le plus en elle, c'est qu'il me semble qu'on peut se flatter de la rencontrer. Il n'y a rien là qui soit idéal ou mythologique ; ce n'est pas non plus une figure grecque, romaine ou babylonienne ; c'est une beauté bien simple, bien naturelle, bien vraie, qui peut appartenir à tous les pays, à tous les siècles, et qu'on chercherait de préférence à Paris. Les chairs sont peintes avec une vérité séduisante, et c'est la chair, comme Diderot l'a fort bien remarqué, c'est ce blanc onctueux, égal, sans être pâle ni mat ; c'est ce mélange imperceptible de rouge et de bleu qui transpire imperceptiblement ; c'est le sang, la vie, qui font le désespoir des coloristes. — Tous les accessoires de ce tableau charmant ont le *fini* qui caractérise l'école moderne, et l'élégante légèreté qui distingue ses premiers élèves.

Avant de parler de ces ouvrages, j'aurais dû peut-être citer ceux d'un homme qui mérita d'être appelé le *Peintre de la Morale*, qui fut aussi celui de la nature et de la vérité, et qui peut offrir aux jeunes artistes un double modèle, dans l'exécution et dans le choix du sujet. *Greuze* a orné le salon de cette année de plusieurs petits tableaux, où l'on a reconnu que soixante ans de travaux aimables n'ont épuisé ni la finesse piquante de son talent, ni la variété facile de son pinceau. Le plus remarquable de ces nouveaux ouvrages est celui qui est intitulé : *Départ pour la chasse*. On dit que les portraits y sont prodigieusement embellis. Qu'importe ! le public y gagne autant que les modèles : il jouit de deux figures pleines de grâces, de douceur et de séré-

nité ; le paysage où elles sont placées est de la plus grande richesse. Quoique le coloris de Greuze ait conservé ces teintes grises et violâtres qui dominent dans ses anciens tableaux , la couleur de celui-ci présente l'ensemble le plus harmonieux , et décèle les profondes observations de l'auteur sur cette partie de l'art et sur les effets de la nature. Je ne puis me résoudre à terminer cet article , sans dire un mot de Mad. *Chaudet* , et de ses portraits. Qui est-ce qui n'a pas caressé de l'œil , et n'a pas été tenté de porter la main sur ces jolis enfans qui se disputent une jatte de lait ? — Et celui qui joue avec son chat ! Quelqu'un pourrait-il me dire si la finesse de la physionomie surpasse celle du dessin , et si la vigueur des tons l'emporte sur leur délicatesse ? C'est dommage que le fond de ces tableaux charmants soit quelquefois trop noir , et trahisse l'intention de produire de l'effet.

Sur environ 400 tableaux qui tapissent le salon , on a compté plus de 250 portraits. — A ceux que j'ai cités , il faut joindre un ouvrage très-recommandable de Mad. *Vincent* (ci-devant Mad. *Guyard*) , dans lequel elle a peint toute une famille. — C'est la Nature prise sur le fait. — Le portrait du général *Rey* , par le C. *Thévenin* , remarquable par le mouvement simple et ferme de la figure , quoiqu'il y ait de l'embarras dans les jambes et dans l'arrangement du manteau. — Le portrait d'une Nègresse , par Mad. *Laville-Leroux*. — Une *Hélène* , par M.<sup>lle</sup> *Bonnieu* , qui certainement a pris pour son modèle une très-jolie française , fort occupée du plaisir de se faire peindre. — Enfin , le portrait en pied de M.<sup>lle</sup> *Mézeray* , par *Ansiaux* ; la couleur en est aimable et gracieuse , le fond et les accessoires annoncent du goût et de la facilité. Mais on y cherche vainement les traits et la physionomie du modèle. E.



N. B. Le défaut de place oblige de renvoyer au prochain *Mercredi*, les *Tableaux de genre*, les *Paysages*, les *Miniatures*, les *Dessins et la Sculpture*, et de compléter cette Notice sur le Salon de l'an 8.

---

## S P E C T A C L E S.

Les Spectacles, pendant la dernière quinzaine, n'ont offert aucune nouveauté remarquable. Les principaux acteurs du *Théâtre français*, rendus aux vœux de la capitale, après une absence inégalement heureuse pour leurs talents et pour leur fortune, ont été reçus avec un enthousiasme qu'ils s'efforceront sans doute de mériter. Au reste, leur bruyante rentrée n'a pas fait oublier *Fleury*. Nous lui devons un intérêt d'autant plus vif, que nous avons dû nous convaincre, pendant la maladie dangereuse à laquelle il vient d'échapper, qu'il est quelquefois impossible et toujours très-difficile de le remplacer. — Les affiches du *Théâtre français* promettent, depuis quelques jours, une tragédie nouvelle, intitulée : *Thésée*.

L'*Opéra* continue les représentations des *Horaces*, de *Praxitèle* et même d'*Hécube*. — Ce n'est pas le spectacle des nouveautés.

Les *Italiens* se sont enrichis d'une petite pièce aussi gaie que le *Califfe de Bagdad*, et qui jouit du même succès. C'est *la Maison à vendre*. La musique en est peut-être moins originale et moins fraîche; mais l'intrigue est, à la fois, plus ingénieuse et plus naturelle; le dialogue, plus vif et plus piquant. Les auteurs sont les CC. *Duval* et *Daleyrac*. Ce que nous venons de dire

## 366 MERCURE DE FRANCE,

sur la musique, n'empêche pas d'y reconnaître la manière pure et facile de ce compositeur aimable et fécond.

Le *Théâtre du Vaudeville* offre à présent aux amateurs, une salle plus élégante et plus fraîchement décorée. — *Arlequin de retour dans son Ménage* a trouvé l'accueil du public un peu froid ; mais il n'en est pas moins bienveillant et charmé de le revoir. Il suffit qu'Arlequin ramène avec lui ses anciens amis, l'aimable et vertueux M. Guillaume, Piron, Scarron, Santeuil, Dufresni, Jean Monnet, et tant d'autres, sans oublier sa *Colombine*, fût-elle encore *Mannequin* ; il est assuré de plaire à tous les gens de goût et d'esprit.

E.

Nous donnerons, dans le prochain numéro, la table du semestre.

---

## A N N O N C E S.

DE L'ÉDUCATION des Filles, par M. DE FÉNÉLON, archevêque de Cambrai ; nouvelle édition, augmentée d'une lettre du même auteur à une dame, sur l'éducation de sa fille unique, et d'un discours préliminaire sur quelques-uns des changements introduits dans l'éducation, par S. J. B. V., avec le portrait de Fénélon, au bas duquel sont ces quatre vers :

De Dieu même il sonda l'essence ;  
Des états il traça les lois ;  
Il donna des leçons aux rois,  
Et des préceptes à l'enfance.

*A Paris, chez Lami, rue du vieux Colombier, faubourg St.-Germain., n.º 46.*

HOMÈRE, ALEXANDRE, poème, par LOUIS LE

**MERCIER.** *Paris, chez Augustin Renouard, libraire, rue St.-André-des-Arcs, n.º 42.—An 9. — Nous rendrons compte de cet ouvrage.*

**OBSERVATIONS** de M. **DE TRÉBRA**, sur l'intérieur des Montagnes, précédées d'un plan d'une histoire générale de la Minéralogie, par M. **DE VELTHEIM**; avec un discours préliminaire et des notes, par feu **DIÉTRICH**, membre de l'académie des sciences, de la société de Gottingue, et maire de Strasbourg en 1790, 91, 92. *Paris, de l'imprimerie de Didot jeune.—an 8.*

**DESCRIPTION** des gîtes de minéral, forges, salines, verreries, fabrique de fer-blanc, etc, de la Lorraine méridionale; par feu **DIÉTRICH**, membre de l'académie des sciences. . . . . maire de Strasbourg. Tomes second et troisième. (Le premier a paru, il y a dix ans). *A Paris, de l'imprimerie de Didot jeune.—an 8. Se vend, à Paris, chez Didot jeune; chez Levrault, frères; chez Treuttel et Vurtz; chez Fuchs et Crouillebois; et à Strasbourg, chez les mêmes libraires, Levrault et Treuttel.*

**SUITE** des éditions stéréotypes, d'après le procédé de Firmin DIDOT, en vente à Paris, et qu'on ne trouve que chez *Pierre Didot l'aîné*, imprimeur, rue des Orties, galerie du Louvre, et *Firmin Didot*, libraire, rue de Thionville, n.º 116 et 1850.

**FABLES** by John GAY to which are added fables by Edward MOORE, avec des notes sur ces deux auteurs; 1 vol. in-18. Prix, en feuilles, papier ordinaire, 75 c.; papier fin, 1 fr. 50 c.; papier vélin, 3 fr.; grand papier vélin, 4 fr. 50 cent.

**AMINTA** di Torquato TASSO; 1 vol. in-18. Prix, en feuilles, papier ordinaire, 50 c.; papier fin, 90 c.; papier vélin, 2 fr.; grand papier vélin, 3 fr.

**ÉPÎTRES**, stances et odes de **VOLTAIRE**; 1 vol. in-18.

### 368 MERCURE DE FRANCE,

Prix, en feuilles, papier ordinaire, 75 c.; papier fin, 1 fr. 25 c.; papier vélin, 3 fr.; grand-papier vélin, 4 fr. 50 cent.

N. B. Pierre et Firmin Didot se sont déterminés à stéréotyper les œuvres complètes de Voltaire, du format in-18, que le public, d'après les demandes multipliées qui leur en ont été faites, paraît préférer au format in-12 qu'ils avaient annoncé.

**ABRÉGÉ** de la Grammaire usuelle, dédiée aux élèves du Prytanée français; par le C. Caminade, membre de plusieurs sociétés savantes; deuxième édition, considérablement augmentée. An 9. Un exemplaire, 1 fr.; plusieurs, à 80 cent. *A Paris, chez l'auteur, rue Saint-André-des-Arcs; chez Deterville; rue du Battoir, etc., etc.*

Les ouvrages qui doivent commencer l'instruction des enfants, et le développement de leurs facultés, sont si importants qu'on ne saurait trop louer les hommes éclairés qui s'y consacrent. Ces ouvrages ont un nouveau mérite dans des circonstances où le gouvernement s'occupe sérieusement de tout ce qui intéresse l'éducation. Le C. Caminade a des titres certains à la reconnaissance des jeunes élèves : méthode, clarté, précision, simplicité, tels sont les caractères qui recommandent cette nouvelle production de son zèle.

**ROMULUS**, imité de l'allemand d'Augustin La Fontaine, par F. S. 3 vol. in-18, portrait et carte. Prix, 3 fr. 50 cent., et 5 fr., par la poste. *A Paris, chez Kœnig, quai des Augustins; à Strasbourg, chez le même. An 9.*

**COUP-D'ŒIL** politique sur le Continent. *Paris, chez Honnert, rue du Colombier, n.º 1210; Desenne, palais du Tribunal. An 8-1800.*



## POLITIQUE.

### ÉTRANGER.

*COUP-D'ŒIL sur la situation de l'Europe.*  
(Extrait du Spectateur du Nord).

BASSE-SAXE.\*

premier novembre, 1800.

AU moment où les apparences de guerre se changèrent subitement, il y a un mois, en espérances de paix, on crut d'abord que les bases de la pacification continentale avaient été posées dans des préliminaires, peu différents de ceux que le comte de St. Julien avait signés à Paris, le 28 juillet. On sut bientôt que l'Autriche et la France n'étaient encore convenues que d'une prolongation de l'armistice, qui fut la suite de la bataille de Maringo; mais la convention de Hohenlinden, quoiqu'elle ne suspendit les hostilités que pour quarante-cinq jours, donna aux amis de la paix à peu près la même confiance qu'auraient pu leur inspirer des préliminaires. Leur espoir sera-t-il réalisé ou déçu? Voilà ce que chacun se demande; voilà l'objet final de toutes les questions qu'on se fait en ce moment sur les dispositions des divers cabinets. — Parmi les événements que nous avons appris depuis un mois, en est-il qui soient de nature à nous éclairer sur les vœux ou les intérêts des gouvernements qui doivent travailler à la paix?

Malte attire d'abord nos regards, et l'on ne saurait se dissimuler l'importance d'un événement tel que la reddition de cette île à la puissance qui possédait

déjà Mahon et Gibraltar; mais ne craignons pas de dire que celle à laquelle on suppose le plus de désir de posséder Malte, que la Russie, trouvera dans la conquête qu'en ont faite les Anglais, moins un motif d'entrer dans leurs vues, qu'une raison de plus pour chercher à modérer leurs forcés, de manière à assurer la liberté des mers.

Tout annonce que ce grand objet occupe sérieusement Paul I.<sup>er</sup>; et, en supposant que ce souverain mette toujours le même prix à la possession de Malte, pour l'obtenir, il lui suffit de ses droits et des engagements de la Grande-Bretagne; il saura les faire valoir. Ainsi une nouvelle accession aux plans du cabinet de Saint-James, ne lui est pas nécessaire pour acquérir l'île, sur laquelle il doit régner, comme chef de l'ordre, et comme suzerain\*. D'ailleurs peut-on douter que ce monarque ne sache concilier heureusement les divers objets qui occupent sa sagesse? Peut-on douter que la liberté des mers, à laquelle sont intéressés sa dignité, ses peuples, l'Europe entière, ne l'occupent autant que la possession d'une île, qui perdrait la moitié de sa valeur pour une puissance continentale, si l'Angleterre pouvait appesantir son sceptre sur la Méditerranée?

L'Angleterre sait bien elle-même quel prix Paul I.<sup>er</sup> attache à assurer l'indépendance, non-seulement de son pavillon, mais encore de ceux des puissances amies. Le refus fait récemment à Pétersbourg de recevoir le Consul envoyé par l'Angleterre, et l'ordre donné à cet agent de sortir de l'empire russe, ont été motivés de manière à ne pas laisser de doute sur l'intention où est l'empereur de faire décider en faveur des pavillons.

\* Il passe pour constant que le roi de Naples a cédé ses droits de suzeraineté sur Malte à l'empereur de Russie.

bêntres, la question qu'ont laissé indécise les négociateurs du Danemarck et de la Grande-Bretagne. Pour se convaincre d'ailleurs que le gouvernement anglais sait apprécier les dispositions de Paul I.<sup>er</sup> à ce sujet, il suffit de jeter les yeux sur les notes officielles qui ont immédiatement précédé la convention signée, il y a deux mois, à Copenhague.

Le 21 août, lord Whitworth, après avoir plusieurs fois demandé hautement une satisfaction, de la part du Danemarck, pour la conduite du capitaine de la *Freya*, renouvelle expressément cette demande, et menace de quitter Copenhague dans huit jours, si une réponse satisfaisante ne lui est donnée avant l'expiration de ce terme. — Le 26 août, M. de Bernstorff, persistant avec énergie dans les principes qu'il avait déjà développés avec clarté et avec force, propose la médiation de la Russie. — Le 27, lord Whitworth change de ton, il ne demande plus de satisfaction, il ne menace plus de quitter Copenhague : après un hommage rendu à l'empereur de Russie, malgré la *mésintelligence apparente* qui existe entre les cours de Pétersbourg et de St. James, il fait sentir l'inutilité de l'intervention d'une puissance médiatrice ; et, le surlendemain, il signe la convention qui rend au Danemarck, la *Freya* et son convoi. Jamais une médiation, seulement proposée, ne produisit d'effet si prompt, si marqué. Cet effet prouve le besoin que les Anglais ont de la Baltique ; il montre les moyens de la Russie ; il indique à cette puissance le beau rôle qu'elle est appelée à jouer dans la situation actuelle de l'Europe ; il atteste aussi les sages et fermes intentions de Paul I.<sup>er</sup> ; il ne laisse pas de doute sur l'idée que s'en forment les Anglais ; croyons-les en, et ne craignons pas que, dans de telles dispositions, ce souverain, pour prendre possession de Malte, ait besoin de contrarier l'ouvrage de la paix continentale.

### 372 MERCURE DE FRANCE,

Telle est au reste l'habitude que nous a donnée une longue et rapide suite de grands événements; telle est l'indifférence qui en résulte, que la reddition de Malte aux Anglais a fixé à peine quelques instants l'attention publique. Comment penser qu'elle ait pu être fixée par toutes les autres nouvelles que nous avons apprises depuis un mois? Cependant les variations du cabinet de Vienne, pour la distribution des rôles ministériels, le rappel de l'archiduc Charles au commandement des armées autrichiennes, les ordres donnés par Paul I.<sup>er</sup>, à ses armées de Lithuanie et de Wolhynie, la formation d'une troisième armée sur la frontière de la Lithuanie polonaise, la mission de M. de Luchésini à Paris, le rassemblement d'une armée Prussienne dans les Margraviats, la paix rétablie entre la France et les États-Unis, la prise de Curaçao par les Français, l'entreprise des Anglais, enlevant deux frégates dans le port de Barcelone, par le moyen d'un bâtiment suédois, qu'ils forcent d'y concourir; les mouvements populaires de Londres, entièrement apaisés, et la cause ou le prétexte de ces mouvements; la cherté des grains croissant dans une progression effrayante; l'affreuse épidémie de Cadix ravageant la superbe Andalousie; enfin la découverte d'un complot contre Bonaparte, resserrant autour de lui les autorités secondaires; tous ces événements, dont les conséquences sont si variées, ne peuvent être sans intérêt. Choisissons ceux qui promettent des effets de quelque importance pour la situation future de l'Europe.

Si l'on doit attendre un changement ou un événement décisif dans la politique générale et la situation de l'Europe, ce n'est pas sans doute des déplacements, qui se sont rapidement succédés en peu de jours dans le cabinet de Vienne, mutations insignifiantes, qui finissent par laisser le timon des affaires dans les mains



qui l'ont dirigé depuis longtemps; ce n'est pas du rétablissement de la paix ou plutôt de la bonne intelligence entre la France et les Etats-Unis, dont les relations ont nécessairement peu d'influence sur celles des puissances Européennes; ce n'est pas de l'occupation peu importante des rochers de Curaçao par les Français, qui ne peuvent avoir eu pour objet que de défendre contre les forces anglaises un port, très-bon sans doute, mais peu désirable pour les maîtres de la Jamaïque, pour les possesseurs de la Trinité; ce n'est pas de l'entreprise des Anglais à Barcelone, qui ne peut être qu'un nouveau motif, ajouté à tant d'autres, pour exciter la sollicitude des puissances neutres sur leurs intérêts maritimes; ce n'est pas même de l'issue quelconque des négociations qui ont eu lieu à Madrid, négociations probablement plus importantes pour la paix maritime, que pour la paix continentale; ce n'est pas enfin des troubles de Londres, peut-être mal apaisés, des alarmes et des demandes de la Cité, relativement à la cherté des grains, de cette cherté toujours croissante; ni des difficultés d'y remédier, qui peuvent tout au plus préparer au gouvernement, dans l'administration intérieure, un avenir difficile, lui rendre la navigation de la Baltique plus importante, et lui faire redouter l'ini-mité des puissances qui règnent sur ses côtes. Mais le rappel de l'archiduc Charles, s'il a plus de réalité, que certaines mesures dont il a paru être l'effet; les préparatifs militaires, l'attitude, le concert de la Russie et de la Prusse, se liant avec la mission d'un négociateur tel que le marquis de Luchésini, doivent avoir une grande influence sur la pacification du continent.

Le contraste des systèmes autrefois suivis par la Russie et la Prusse, la longue persévérance du cabinet

de Berlin dans une neutralité passive ; la position où s'était placée la Russie , ne pouvant être comptée , par la France , ni parmi ses amis , ni parmi ses ennemis , ni parmi les neutres ; l'aversion de Paul I.<sup>er</sup> pour la révolution française , et son éloignement des puissances qui combattaient les révolutionnaires ; la fausseté reconnue de tant de bruits répandus et accrédités sur ses vues et ses projets ; tout concourait pour justifier le doute opiniâtre qu'on a entretenu sur un plan de médiation armée , concerté entre les deux plus grandes puissances du Nord. Tout le rend aujourd'hui vraisemblable.

Déjà le Consul recueille le fruit du changement qu'il a eu soin d'apporter au système politique , suivi par les chefs qui le précédèrent. Le cabinet prussien lui envoie un ministre , et entame des négociations qu'il n'eût pas voulu hasarder dans le temps où d'autres autorités représentaient la nation française. La Suède se rapproche de la France ; et sans doute on ne la repoussera pas , comme au temps du Directoire , par le choix d'un ambassadeur qui lui déplaît. La Russie , liant sa marche et ses plans à ceux de la Prusse , ne demande que des conditions rassurantes pour renouer ses relations avec les Français. L'Angleterre enfin a écouté depuis peu des propositions de paix ; et peut-être le succès n'en est-il différé , que parce que deux puissances vivement acharnées l'une contre l'autre ont souvent besoin d'un arbitre. C'est par là qu'on sera conduit à s'occuper du grand-cœvre de la paix maritime , nécessaire à l'Europe , nécessaire à la France , et qui ne serait pas sans avantage pour les Anglais eux-mêmes. C'est alors que Paul I.<sup>er</sup> , uni à tous les états qui ont une marine et un commerce à défendre , pourra réaliser ses vues importantes pour la liberté des mers ; pour cette liberté si difficile à obtenir pen-

dant la guerre, où l'abus des forces est la suite inévitable d'une supériorité irrésistible; pour cette liberté, sans laquelle on verra se renouveler chaque jour ces différends si communs depuis quelques mois, si choquants pour les grandes puissances, si fatigants pour les petits états; pour cette liberté que l'Angleterre elle-même ne pourrait refuser sans préparer son propre dommage; car, dans l'état actuel des sociétés et des rapports qui existent entre les nations Européennes, l'une d'elles ne pourrait défendre une domination exclusive, soit sur mer, soit sur terre, sans s'exposer à des dangers qui l'atteindraient tôt ou tard. La politique, malgré ses fréquentes déviations, reviendra souvent par intérêt à des principes de justice. Ses opérations ne sont, pour la plupart, que des combinaisons, des distributions de lots du patrimoine commun, entre les membres de la grande famille; et, dans ce partage, le bien de chacun n'est solidement garanti que par le bien de tous.

*SUITE des considérations générales sur les  
États barbaresques.*

T U N I S.

L'ÉTAT de Tunis est borné au nord par la Méditerranée; au sud par la *Sahara* ou le désert; au levant par l'état de Tripoli, et au couchant par l'état d'Alger. Il peut avoir soixante lieues de côtes, du cap Datiez, qui le borne à l'est, jusqu'à Tabarque, qui le borne à l'ouest, et 80 lieues de profondeur.

Le Gerid propre\*, qui renferme le pays de Ta-

\* *Tousserg* en est la capitale.

### 376 MERCURE DE FRANCE,

corte \*, dépend de Tunis. Il est situé au midi au de-là du mont Atlas.

La ville de *Tunis* est située à trois lieues de la mer, sur trois éminences, le long d'un vaste étang, contourné et d'une forme circulaire, qui communique par un canal étroit et bourbeux, avec la rade de la Goulette. C'est une rade immense, ouverte au seul vent du nord-est, et d'une égalité peu commune dans ses eaux et dans son fond. C'est la plus vaste et la plus sûre de la Méditerranée ; elle est formée par deux chaînes de montagnes, qui se terminent au nord par le cap Bon et le cap Zebib. Les Tunisiens laissent envaser leur canal et leur étang, de crainte des bombardements. *Tunis* serait, sans cette lache politique, la première ville de commerce de Barbarie.

Les autres villes principales de l'état de Tunis, sont : *Porto-Farina*, qui était un des ports les plus commodes de la Méditerranée, et qui, dans son état de délabrement, est le seul refuge de la marine du bey ; elle est au nord de *Tunis*. *Bizerte*, située 15 lieues à l'ouest de *Tunis* ; elle est l'entrepôt de tous les grains qu'on exporte, et son port est presque entièrement détruit. *Souza*, *Cairoan* et *Cafsa*. L'île de Tabarque et l'île de Gerbis, dépendent de l'état de Tunis.

La ville de *Tunis* renferme 130,000 habitants. Ses provinces paraissent peuplées dans la même proportion.

Depuis les nombreux traités qu'ils ont conclus avec les puissances du nord, et surtout depuis la réunion de la Corse avec la France, les Tunisiens se sont dégoûtés de la course. Ils sont cependant les mieux placés de tous les barbaresques, pour la faire avec avan-

\* *Tocorte*, ou *Tecort* est située sur une montagne, au pied de laquelle coule une petite rivière.

tage, à cause du cap Bon qu'il faut nécessairement reconquérir. Leur marine est devenue presque nulle; à peine leur reste-t-il une cinquantaine de vaisseaux, et le gouvernement ne possède en tout que trois demi-galères et cinq chebecks.

Les forces de terre de Tunis consistent en *zuanvis* ou troupes maures, au nombre de 7,000, et en 5 à 6,000 janissaires, composés de Turcs, de renégats et de cologlis. Ce dernier corps est plus aguerri et mieux entretenu. Généralement les soldats sont sans discipline, et les chefs sans connaissances militaires. Ils sont régulièrement employés à lever le tribut sur les Arabes, et n'ont jamais, dans l'occasion, su résister aux Algériens\*.

La rade de *Bizerte* est défendue par trois châteaux. Les fortifications de *Tunis* tombent en ruines, et ne menacent que la mer; elles sont dénuées de gardes et d'artillerie. La rade de *Souza* est protégée par trois châteaux.

Les revenus publics de *Tunis* sont établis sur 82 fermes ou *caidercis*, qui rapportent ensemble 6,000,000 de piastres; en y joignant les droits des douanes, qui sont excessifs et arbitraires, et quelques autres menues branches de revenus. Ils n'excèdent cependant pas 10,000,000 de piastres. On évaluait, en 1775, le trésor caché du bey, à 20,000,000 liv.; le lieu qui le renferme n'est connu que de lui et de son favori, c'est le premier secret de l'état.

Tunis, eut pendant longtemps, une milice turque, un diwan et des chefs suprêmes, dont l'autorité se ba-

\* En 1750, 6,000 Turcs, de la milice d'Alger, prirent d'assaut la ville de *Tunis*, égorgèrent le pacha qui avait repris son ancienne autorité, pillèrent la ville, et établirent un bey à leur gré, sans que les Tunisiens se défendissent.

### 378. MERCURE DE FRANCE,

lançait. Mais le *bey* ou le général de la cavalerie séduisit les grands, les troupes et les mécontents, toujours nombreux dans un gouvernement oligarchique. Dépositaire du revenu, il le détourna à son profit, en ravit l'administration au divan, et l'avilit ainsi aux yeux des Turcs et des Maures. Il laissa seulement au *dey*, au pacha, à l'aga des janissaires et aux autres grands officiers, leurs titres et leurs gages, sans autorité. Mouvat-Bey, renégat-Corse, ayant épousé la fille unique de Soleyman-Bey, prince africain, hérita de son bien et de sa puissance, et parvint en 1600, à les rendre héréditaires dans sa famille. Cependant l'ordre de la succession a été souvent interrompu depuis. Le bey de Tunis est peut-être le seul prince mahométan dont rien ne puisse borner le pouvoir. Il prive ses sujets de leurs propriétés, de leurs dignités, de leur liberté et de leur vie, par une seule sentence qui n'est jamais écrite, ni motivée, et qui est toujours respectée. Dès que ses sujets, qui sont tous fabricants, artisans ou marchands, ont acquis quelque fortune, il se hâte de les en dépouiller. Aussi les Tunisiens sont plutôt cachés que logés sous des décombres, qu'ils appellent leurs maisons; les richesses fuient le grand jour; et le luxe, qui est quelquefois excessif dans l'intérieur des familles, ne se trahit jamais au dehors. En cas d'invasion le peuple applaudit à la chute de son tyran, les troupes refusent le service, parce qu'elles s'attendent à être mieux payées sous un nouveau règne, et la populace s'abandonne à l'attrait du pillage; aussi le bey de Tunis est-il l'esclave du divan d'Alger, dont l'agression le renverse à coup sûr, et il en achète chèrement la paix. Les titres des magistrats ou officiers de Tunis, répondent aux titres de ceux de Tripoli. Seulement on nomme

*Coggia*, le ministre des affaires intérieures et extérieures.

Dès 1577, il y avait un consul français à Tunis. Le premier traité fait entre la France et Tunis, est de 1611. On donne au bey de Tunis le titre de *très-illustre et magnifique seigneur*. La Suède, l'Angleterre, le Danemarck, la Hollande et Raguse, ont des consuls à Tunis.

Il n'y a que ceux de France et d'Angleterre qui jouissent du droit d'arborer le pavillon de leurs nations sur leurs maisons. Tous les autres consuls n'ont que des flammes ou des girouettes. Les consuls sont présentés, à leur arrivée, chez le bey, par l'officier de la frégate qui les amène; ils sont admis à l'audience de ce prince par les oda-bachys. Dans les affaires qui s'élèvent entre des Européens et des Maures, c'est le consul qui instruit, et le bey qui décide. Les consuls de France n'étaient assujettis à faire aucun présents, à leur arrivée.

Rien n'égale la fertilité du pays de Tunis; les grains y rendent jusqu'à 60 pour 1. Il y a des forêts d'oliviers, et l'on exporte quantité d'huile des ports de *Souza*, de *Monaster* et de *Sfax*. Tunis en fournit Alger et Tripoli. Il en approvisionne l'Egypte et les savonneries d'Europe. Il fait aussi un grand commerce des dattes du Gerid, qui sont les meilleures d'Afrique. On fabrique, avec la laine du pays, des bernus, des barracans, et les tayoles; le reste s'exporte par les rades du *Sfax* et de Gerbès. On y fait d'excellente eau de rose. Dans les palmiers de Cairouan, on trouve le salpêtre naturellement condensé sur la terre, on le ramasse avant le soleil levé, et il n'a besoin que d'une très-légère préparation pour être de toute beauté. Il y a auprès de *Gaza*, de fort belles mines de sel gemme. Les Mahonnais viennent pêcher sur les côtes

### 380 MERCURE DE FRANCE,

de *Tunis*, et sécher ou saler leurs poissons sur les *kerkenis* ou pêches de Barbarie. Une madrague, établie par le bey, dans le golfe de *Bizerte*, a donné des résultats abondants. Les habitants de l'île de Gerbis sont presque tous tisseurs en laine, ou pêcheurs d'éponges. On y élève aussi de nombreux troupeaux, et des mules fort estimées.

La principale branche de commerce de Tunis, est celle des bonnets rouges, à l'usage des Musulmans. On en envoie dans le Levant. On ne comptait autrefois que 600 fabriques dans le pays. Les Tunisiens tirent d'Europe, pour cette fabrication, de la laine d'Espagne, du kermès de Provence, ou de la cochenille; du tartre rouge, du bois de campêche de Fernambouk, et de l'alun. Ils tirent leur garance de *Tripoli*. Ils font venir aussi toutes sortes d'épiceries, du café, cassonade, de la salsepareille, des drogues médicinales, des beaux draps, du papier commun, de la quincaillerie, du fer, du bois, des quarrés de *Malte*, du poisson salé, des liqueurs et du vin. Ce dernier commerce, qui est sévèrement défendu, est entre les mains des Grecs et des esclaves qui savent franchir tous les obstacles. La sortie des grains est quelquefois prohibée, selon les spéculations du bey, ainsi que celle des huiles. Celle des légumes est toujours permise, moyennant un droit de sortie par cassis. On exporte en outre des laines, des barilles, des éponges, des dattes, de la poudre d'or, de la cire, des cuirs; et quand tous ces objets manquent ou n'arrivent pas à la balance de l'importation, on y supplée par les retours plus onéreux des espèces étrangères d'or et d'argent, que les denrées ont attirées dans le royaume. Les Tunisiens tirent, du sud de l'Afrique, quelques esclaves noirs, qu'on vend à grand marché, mais que les Mahométans seuls ont droit d'acheter; il en vient



de la poudre d'or, des plumes d'autruche et des peaux de lion et de tigre.

Le commerce anglais, à *Tunis*, est de très-peu d'importance; les Français y avaient huit maisons de commerce en 1775. Les bâtimens français ne paient rien à *Tunis*, lorsqu'ils ne débarquent ou n'embarquent rien. Pour chaque opération qu'ils y font, ils paient 17 piastres et demie, ou 31 liv. 10 sols. Les marchandises qu'ils apportent paient trois pour cent. L'imposition de celles qui sortent est arbitraire.

### B A R C E L O N E.

7 novembre.

*Nota.* Nous croyons intéressant, dans les circonstances actuelles, de donner l'extrait de cette lettre, sur les précautions à prendre pour les papiers qui sortent d'un pays, où règne une maladie contagieuse.

#### *Avis sur la désinfection de vaisseaux, marchandises et lettres.*

Quoiqu'il soit toujours utile de tremper les lettres qu'on soupçonne être infectées, dans du vinaigre, néanmoins il y a de l'inconvénient; car il est difficile de faire pénétrer cette liqueur partout dans l'intérieur de la lettre, et lorsqu'on la fait tremper trop longtemps, l'écriture est endommagée. Mais on a un autre remède pour désinfecter, qui est plus avantageux, et bien approuvé par l'expérience; c'est la fumigation.

Le célèbre docteur Lind, médecin de l'hôpital naval à Haslar, dans son traité sur les fièvres contagieuses (two papers on fevers and infection, page 24) rapporte que, dans des vaisseaux arrivés de l'Amérique septentrionale, et infectés de fièvres jaunes et malignes, où la plus grande propreté et l'admission d'un courant d'air frais n'avaient pu éteindre la contagion.

## 382. MERCURE DE FRANCE,

inhérente au bâtiment ; pourtant , après qu'ils furent bien fumigés , l'équipage restait entièrement sain , et il cite plusieurs exemples d'un pareil effet , dans diverses maladies très-contagieuses (Pag. 7 , 28 , 44 , 49 , etc.) De plus , ce qui est très-remarquable , Samoilowitz ( dans son mémoire sur la peste de Moscow , en 1771 , p. 252 et 275 ) assure , que sept criminels furent totalement revêtus d'habits de différentes espèces , même pelisses et chemises , qui avaient servi à des pestiférés , et qui étaient bien infectés ; mais qu'on avait fumigés huit fois pendant quatre jours , dans une chambre bien close , et qu'aucun ne fut atteint de la maladie. Ce fut par ce moyen que le commerce de Moscow continua , dans toutes ses branches , partout l'empire de Russie , sans la moindre suite fâcheuse dans aucun autre endroit.

Samoilowitz prescrit pour sa fumigation des ingrédients particuliers : mais selon les expériences du docteur Lind , presque toutes sortes de matériaux peuvent servir , pour cet effet , par exemple , du tabac , des baies de genièvre , de la poix résine , des cordes goudronnées , etc. même la simple fumée de bois ou de charbon , a été efficace : pourtant , où les circonstances le permettent , on emploie , par préférence , du soufre ou de la poudre , à canon.

Lind remarque fort bien , pag. 52 , qu'il n'est pas bon d'exposer diversement les marchandises ou hardes infectées , à l'air libre , sans qu'elles soient auparavant bien fumigées , puisque la vapeur en pourrait être dangereuse , surtout aux personnes qui , les premières , ouvrent les balles , comme il est arrivé à Marseille.

On devrait donc exiger d'un *vaisseau* qu'on suspecte être infecté , de bien fumiger d'abord tous ses entrepôts , et de répéter soigneusement cette opération

pendant plusieurs jours, de la manière prescrite, c'est-à-dire, en mettant avec précaution, des pots avec charbons et fumigations dans divers endroits du vaisseau, pendant qu'on tiendra fermées toutes les écoutilles et issues plusieurs heures de suite.

Pour fumiger les lettres, je propose de se servir d'une caisse de bois, haute d'environ 16 ou 20 pouces, dans laquelle entre une autre inférieure, jusqu'à environ 6 pouces de la profondeur. Celle-ci a un fond percé de plusieurs trous : la caisse extérieure a son couvercle en haut, et une ouverture en bas pour mettre dans l'espace vide dessous le fond de l'intérieur, bien garni de fer-blanc, un bassin avec des charbons et des matières à fumiger. Pour des lettres, le soufre et la poudre à canon ne conviendraient pas, puisque la vapeur acide détruirait l'écriture : mais on peut ajouter aux baies de genièvre et au tabac, des matières de parfum agréable, fleurs de lavande, ambre, et autres qu'on voudra choisir.

Le procédé serait donc : premièrement, que celui qui reçoit des lettres suspectes, trempe sa main dans du vinaigre : ainsi il prend la lettre, y fait des incisions et la fait passer par du vinaigre : alors il la met dans la caisse à fumiger, ferme le couvercle, et laisse la fumée bien pénétrer pendant quelque temps. Enfin il ouvre le couvercle, laisse passer la fumée, et la lettre sécher dans la caisse.

RECMANES. M. D.

H A M B O U R G.

10 novembre.

M. le comte de Schulenburg est parti hier matin, après avoir passé ici quatre jours, pendant lesquels il a été fort occupé, soit des affaires relatives aux postes qui avaient déterminé son voyage, soit d'autres affaires

de son ministère, qu'il n'a pas cessé de diriger, malgré son éloignement de la capitale. Il lui est arrivé, chaque jour, des courriers de Berlin. Outre le contrôle général et la direction générale des postes, il a plusieurs autres départements, dont le plus important est la police générale de la monarchie. On concevrait à peine qu'il pût suffire aux travaux qu'exigent tant d'objets essentiels, si l'on ne savait avec quelle ardeur et quelle influence il s'en occupe, étant tous les jours à son bureau, dès cinq heures du matin. Tout d'ailleurs dans ce genre, est rendu facile par une habitude de trente ans, lorsqu'elle est jointe à de vrais talents. M. de Schulenburg avait débuté par l'état militaire; il fit la guerre de sept ans, et se retira en qualité de premier lieutenant, ayant reçu, à la tête, des blessures dangereuses, et dont la cure fut très-longue. Sa retraite donna, à Frédéric, de fortes préventions contre lui; elles ne furent que très-difficilement vaincues par ceux de ses ministres qui connaissaient les talents de M. de Schulenburg. Ce ne fut qu'avec une sorte de répugnance qu'il lui confia l'intendance d'une province; mais l'intendant eut bientôt dissipé les préventions du monarque, et en très-peu de temps, M. de Schulenburg parvint au dernier degré de la hiérarchie administrative. Il n'avait que vingt-neuf ans quand il fut fait ministre d'état, chargé de la partie des finances; il n'y avait point, alors, de contrôleur-général; Frédéric en faisait lui-même les fonctions. Ce fut surtout dans la guerre de Bavière, que M. de Schulenburg développa ses moyens et son habileté, de manière à étonner Frédéric. Il se trouva, dans les comptes de la guerre, une économie de cinq millions d'écus, (vingt millions de notre monnaie), sur les frais que le roi avait supposés, d'après ses calculs. En apprenant cet heureux résultat des soins de M. de Schulenburg, Frédéric, enchanté et

pénétré de reconnaissance, prit deux poignées de billets de banque dans un tas de ce papier qu'il avait devant lui; et, sans savoir à quoi s'élevait ce don, il en fit présent au comte de Schulenburg, en lui disant : « C'est encore une faible récompense pour des serviteurs tels que vous; mais, comme je ne suis pas assez riche pour en donner ordinairement de pareilles, je vous ordonne le secret. » Le comte de Schulenburg hésita d'abord, et finit par refuser, en observant au roi que, forcé de faire un emploi quelconque de fonds aussi considérables, il deviendrait suspect, s'il en cachait la source; qu'il perdrait la confiance publique, etc. « La mienne vous restera, » répliqua Frédéric; et quant à celle de mon successeur, il y a aussi moyen de vous l'assurer. » Le roi ajouta qu'il déposerait, aux archives, une lettre, dans laquelle il apprendrait à son successeur ce qui venait de se passer. Le comte de Schulenburg éprouva l'injustice à laquelle ils s'étaient attendus. L'accroissement de sa fortune servit de texte à ses ennemis, et ils parvinrent à prévenir le prince royal d'alors, qui, dès son avènement, renvoya M. de Schulenburg. Celui-ci écrivit au roi, de sa retraite, et le supplia de faire chercher, aux archives, une lettre de Frédéric, qui le justifierait à ses yeux. La lettre trouvée et lue, Frédéric-Guillaume envoya solliciter le comte de Schulenburg de reprendre sa place. Il refusa, en disant qu'un ministre des finances qui avait pu être suspecté, devait s'éloigner à jamais de l'administration. Dans la suite, cependant, le général de Mollendorff le décida à accepter de nouveau le ministère, en le faisant rattacher à la carrière militaire par le grade qui lui eût appartenu à cette époque, s'il eût continué de servir après la guerre de sept ans. Peu après le congrès de Szistow, M. de Schulenburg ayant été consulté sur des points intéressants qui concernaient les relations extérieures,

le roi en fut si content, qu'il le choisit pour remplacer M. de Hertzberg, lequel accéléra sa disgrâce par les plaintes et la gaucherie de l'amour-propre blessé. Mais M. de Schulenburg ne resta pas longtemps au département des affaires étrangères. Pendant la dernière guerre de la Prusse contre la France, Frédéric-Guillaume, par des arrangements qui ne déplaisaient pas à M. de Schulenburg, le rendit en entier au ministère des finances. Bientôt son inflexible sévérité, opposée aux prodigalités de M.<sup>me</sup> Sichtenau, le força de s'éloigner entièrement. Mais un des premiers actes du roi actuel, fut de le rappeler, et de lui donner la place de contrôleur-général. Depuis ses services, son crédit et la confiance du roi ont toujours été croissants. — Dans la société, M. de Schulenburg paraît très-modeste, et il y montre plus d'aménité que n'y portent ordinairement les très-grands travailleurs. Il avait ici, avec lui, son fils, officier de hussards, un premier commis, dont il paraît faire grand cas, et un simple secrétaire.

## LETTRE TROISIEME

*D'un Français, sur le Piémont.*

T U R I N.

JE viens à quelques détails sur l'état militaire du pays qui nous occupe.

De tous les peuples d'Italie, qui sont, en général, bien déchus de leur ancienne gloire militaire, le peuple piémontais est celui à qui l'on doit laisser aujourd'hui la palme de la valeur. Les piémontais se sont bien battus dans la dernière guerre, et nous ont vivement secondés contre les Austro-Russes.

## FRIMAIRE AN IX. 387

Le roi avait sur pied 20 régiments d'infanterie de ligne, dont 8 d'étrangers, ce qui formait environ, ..... 18,000 hommes.

13 régiments d'infanterie provinciale qui faisaient de 9 à..... 10,000

4 régiments de cavalerie et 4 de dragons..... 3,500

Les artilleurs au nombre de..... 1,400

On comptait encore en invalides..... 2,500

qui achevaient de composer son armée; elle comprenait donc environ 25,500 hommes, sans parler du corps du génie, des gardes-du-corps, des dragons de chasse, des gardes-suisse, et de quelques compagnies franches de déserteurs amnistiés.

En temps de guerre, cette armée pouvait être de beaucoup augmentée, et grâce au subside de ses alliés, le roi de Sardaigne eut dans la guerre de 1745, jusqu'à 48,000 soldats, tant piémontais qu'étrangers.

Après la guerre contre la France, l'armée fut réduite aux deux tiers de sa force. La révolution acheva bientôt de la décomposer, et on en rassembla avec peine une partie, qui fut organisée à la française.

A l'époque de l'évacuation du Piémont par les Français, les ennemis tâchèrent de réunir les débris épars de l'armée piémontaise. Ils réussirent à rassembler 16 ou 17,000 hommes, qu'ils voulurent engager, au nom de l'empereur. Mais, par le refus constant que firent ceux-ci de lui prêter serment, les Autrichiens se virent réduits à céder, et leur rendirent leurs anciens drapeaux. Le mauvais état des finances fit traîner en longueur cette organisation; en sorte que la cavalerie n'était pas encore formée, quand, du haut des Alpes, les Français donnèrent aux impériaux le signal de la retraite.

## 388 · MERCURE DE FRANCE,

Maintenant tout se fait d'après nos réglemens. Voici l'état des forces actuelles du Piémont.

Quatre bataillons d'infanterie de ligne, dont le complet n'est pas encore fixé, mais qui font, en ce moment..... 1800 hommes.

Un corps de chasseurs de..... 1065

Dont le complet doit être de..... 1860

Un régiment de hussards, et un de dragons, dont le complet n'est pas fixé.

Il y a, du 1.<sup>er</sup>..... 210

Et du second..... 400

Le corps de gendarmes à pied, qui doit être de 600 hommes, n'est encore que de..... 200.

Celui de gendarmes à cheval, fixé à 300 hommes, n'en a que..... 100

Le corps d'artillerie, que les autrichiens avaient fixé à 1500 hommes, n'est à présent que de..... 355

On peut compter de plus..... 2000 officiers.

Et..... 2100 invalides

Jubilés chez eux, et..... 1500.

Faisant le service dans les places.

2 bataillons de ces invalides viennent d'être formés; l'un, de 1800 hommes, continuera son service dans les places: l'autre est destiné à la garde des communes.....

Le total est de..... 9730 hommes.

Au lieu de 25,000 hommes qui composaient l'ancienne armée.

On se propose aussi de rassembler les dix régimens provinciaux. Ces régimens sont composés de jeunes gens levés par force dans les familles les plus riches, et les plus nombreuses de chaque province. Ces soldats doivent



servir pendant seize ans ; en temps de guerre , ils sont assimilés à l'infanterie de ligne ; en temps de paix , ils sont renvoyés chez eux , et ne sont tenus qu'à paraître tous les six mois , pour être exercés et payés.

La position du Piémont doit être comptée pour beaucoup dans sa force militaire. Outre les remparts naturels qui le protègent , un grand nombre de places et de forts , de la plus haute importance , hérissaient ses limites. Sans parler des plus remarquables , tels que la Brumeta , Exilles et Demont , qui ont été démolis par suite de la paix avec la France , Arone , Bard , Fénestrelles , Coni , Ceva , Serra-Valle , Tortone , Alexandrie et Turin , pouvaient faire une longue résistance. Des arsenaux et des magasins de tout genre offraient en abondance tout ce qui est nécessaire pour la guerre la plus active. A l'époque de la révolution , on y comptait plus de mille canons , 5 à 600 autres pièces d'artillerie , plus de 120 mille fusils , et une énorme quantité de poudre , de cartouches , de boulets , de bombes et d'affûts ; je ne comprends point dans ce nombre tout ce qui se trouvait dans les places , et en composait l'approvisionnement ; les magasins contenaient , dans le même temps , tout ce qu'il fallait pour équiper , pendant dix ans , une armée de cinquante mille hommes.

Ces arsenaux , ces magasins , si bien fournis , ont été absolument vidés par les armées françaises et autrichiennes , et les places qui subsistaient encore sont à présent presque toutes en démolition.

La plupart des anciens officiers ne sont pas employés , et rien n'est encore fixé pour l'état militaire. Le gouvernement n'a nommé qu'un seul général de division , qui est le général Seras , ancien garde-du-corps , et adjoint , en l'an 6 , du général Brune , commandant alors l'armée d'Italie.

On remarquait, à Turin, une excellente école théorique de l'artillerie et du génie. Le cours durait de sept à neuf ans. La révolution a détruit cette école, ainsi que le bureau topographique, qui possédait des ouvrages très-précieux, enlevés depuis par les Français et les Impériaux.

Un pareil état militaire, pour un pays tel que le Piémont, était encore une preuve bien frappante de la sagesse de son gouvernement. On ne peut malheureusement se flatter de voir, de longtemps, se relever des établissements qui avaient exigé tant d'économie et coûté tant d'armes et de travaux.

## I N T É R I E U R.

### P A R I S.

UN ouvrage de la plus haute importance occupe dans ce moment, l'intérêt du public : et les discussions du conseil d'état : c'est *le rapport et le projet de loi*, présentés par le C. Chaptal, *sur l'instruction publique*. Ceux qui ont au moins la reconnaissance de la mémoire, aimeront à voir, dans ce beau travail, l'alliance de tous les esprits supérieurs qui, depuis dix ans, se sont occupés de l'éducation nationale. Le C. Chaptal les désigne successivement aux hommages de leurs contemporains et de la postérité ; car ils ont préparé ce système complet d'éducation, qu'il nous présente aujourd'hui, et qui doit conserver le dépôt des connoissances humaines, pour l'honneur de la génération qui s'élève, et pour la consolation de celle qui s'éteint.

A la tête de ces bienfaiteurs de la patrie, est le ministre actuel des relations extérieures, *Talleyrand-Périgord*, dont le plan d'éducation nationale, légué par

L'assemblée constituante aux méditations de ses successeurs, « est encore, dit le C. Chaptal, le plus beau monument que le génie ait élevé à l'instruction publique. Mais ce plan, tracé sous la monarchie, dans un moment où le clergé était organisé par la constitution, ne saurait s'adapter, dans toute son intégrité, à notre état actuel. De grands changements, survenus dans notre organisation politique, ont rendu nécessaires de plus grands changements encore, dans le système de l'instruction publique » ; et ce sont ces créations nouvelles, annoncées par la modestie, comme de simples changements, qui composent la plus grande partie de l'édifice qui va bientôt s'élever.

Nous ne suivrons pas l'auteur dans les développements de ce nouveau plan ; qui porte partout l'empreinte d'un jugement profond et d'un esprit réparateur. Il sera temps d'y revenir, lorsque, prêt à recevoir le sceau de l'autorité législative, il sera soumis à des discussions publiques. Alors, tous ceux qui ont le sentiment et le besoin de la gloire nationale, se réuniront sans doute à l'auteur du projet, et plaideront, devant les législateurs de la France, la cause de la jeunesse et des races futures. En attendant, nous allons présenter ici le tableau rapide des nouvelles institutions, promises à l'espérance de tous les citoyens.

D'après le plan du C. Chaptal, il y aura trois degrés dans l'instruction publique. Le premier sera formé par les *écoles municipales*, dont les maîtres seront choisis par le conseil municipal, réuni à un nombre égal de pères de famille : disposition à la fois morale et politique, puisque les fonctions de ces maîtres sont une véritable émanation de l'autorité paternelle, et qu'un gouvernement sage doit la consacrer, en l'associant au premier acte de la puissance publique, sur ceux que la société reçoit dans son sein. Ces écoles seront répar-

ties, autant qu'il sera possible, d'après l'ancienne division des *paroisses*. Il faut entendre le C. Chaptal lui-même motiver cette distribution. — « Nous sommes » convaincus, dit-il, que la source de toutes nos erreurs, dans les institutions politiques, provient de ce » que nous n'avons pas assez tenu compte du résultat » de l'expérience des siècles, que nous avons constamment confondu avec la marche éphémère des opinions; nous croyons qu'il en faut revenir à ces démarcations tracées par les convenances, à ces divisions, à ces circonscriptions qui, depuis longtemps, » établies et pratiquées, présentent des moyens faciles » de communication, et offrent une telle suite de relations, d'habitudes entre les habitants, qu'on peut » les regarder comme formant des associations particulières. C'est donc en partant de ces anciennes divisions, heureusement rétablies et consacrées presque » toutes, par la loi organique de l'administration civile, qu'on peut établir les écoles municipales. »

L'instruction sera bornée dans ces écoles, aux connaissances devenues absolument nécessaires à un citoyen français. Elles se réduisent à savoir lire et écrire, aux éléments de l'arithmétique, et à quelques notions précises sur la constitution. Les enfants y entreront à l'âge de sept ans, et doivent en sortir à onze.

Le second degré de l'instruction publique, est celui des *écoles communales*. Les lieux de leur établissement seront déterminés par les conseils de département. Il est arrêté, en principe, que chaque département ne pourra pas avoir moins d'une école communale, et que celles qui existent, sous le titre d'écoles centrales, conserveront l'emplacement qui leur est affecté. — Ces écoles offriront un cours d'études de quatre années; la première, consacrée à la grammaire française et aux éléments de la langue latine; — la seconde, à l'étude

des mêmes langues, aux éléments de l'histoire naturelle et de la géographie. — Dans la troisième, ces travaux seront augmentés par les principes des mathématiques et de la physique. — La quatrième est uniquement destinée à la littérature ancienne et moderne, et à la continuation des premières études. — Chaque jour, et pendant toute la durée de ce cours, on s'occupera du dessin. — Ainsi, les écoles communales enseigneront tout ce qui est nécessaire, pour se livrer, avec quelque probabilité de succès, à l'étude des sciences, qui forment une profession libérale, ou pour occuper un rang distingué dans la société. — Le gouvernement entretiendra, dans chaque école de l'arrondissement de la préfecture, huit élèves à ses frais. — Le ministre de l'intérieur y nommera les professeurs de belles-lettres, d'histoire naturelle et de dessin; les autres seront choisis par un jury départemental; et tous, d'après un concours.

Les *écoles spéciales* formeront le troisième degré de l'éducation publique. — Elles seront consacrées à l'enseignement de la médecine, de la législation, des arts mécaniques et chimiques, de l'histoire naturelle, de l'agriculture et économie rurale, de l'art vétérinaire, du dessin et de la musique.

Les écoles spéciales de *médecine* resteront établies à Paris, à Montpellier et à Strasbourg.

Celles de *législation*, dans les villes où sont établis aujourd'hui les tribunaux d'appel.

Celle d'*agriculture et d'économie rurale* sera placée aux environs de Paris, sous les yeux du gouvernement qui, seul, peut lui fournir tous les encouragements et les moyens d'exécution nécessaires.

Celles de *l'art vétérinaire*, à Lyon et à Versailles.

Celles des *arts mécaniques et chimiques*, à Paris, à Bruxelles, à Lyon et à Toulouse.

Les écoles spéciales des *arts du dessin, de l'histoire*

*naturelle, de musique et de belles-lettres* doivent rester à Paris. Celle-ci existe déjà dans le *Collège de France*, le monument le plus ancien que possède aujourd'hui l'instruction publique. — Le projet du C. Chaptal lui donne un degré d'utilité de plus, en lui attribuant l'honorable fonction de former des professeurs de belles-lettres, de physique et de chimie, pour les écoles communales.

Au faite de l'édifice imposant de l'instruction publique, s'élève de droit, l'*Institut national des sciences et arts*. — Le C. Chaptal propose de perfectionner ce bel établissement, dont quelques parties sont supérieures à tout ce que l'Europe savante pourroit nous proposer dans ce genre. — Pour donner à l'ensemble plus d'éclat et de dignité, le nouveau plan permet à l'Institut de faire dorénavant tous les réglemens qui lui paraîtront convenables, tant pour les élections aux places vacantes, que pour son régime intérieur. Il assigne à chaque classe un secrétaire perpétuel, pris dans son sein, et jouissant d'un traitement de 6,000 fr. — Il augmente la troisième classe, d'une section, sous le titre de *section d'éloquence*. Enfin, il assigne séparément, à chaque classe, une séance publique, chaque année.

Telles sont les principales dispositions du projet de loi présenté par le C. Chaptal; elles garantissent, à la France, l'inappréciable bienfait d'une instruction publique, régulière, progressive, et digne d'une nation qui, malgré l'éclat de ses triomphes militaires, peut encore trouver, dans les sciences et les beaux-arts, les titres les moins contestés de sa prééminence et de sa gloire. — Nous aimons à nous flatter que le gouvernement adoptera le système développé dans ce plan, et que le corps législatif en fera le monument le plus durable et le plus salutaire de la session qui va s'ouvrir.

aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, il prouve, dans son auteur, la réunion des qualités les plus essentielles à l'homme d'état, une philosophie sage, un patriotisme éclairé, un esprit conservateur, et cette politique mesurée qui ne puise, dans les théories absolues, que ce qui est rigoureusement démontré utile et possible, par l'analyse, l'observation et l'expérience. E.

*ARRÊTÉ concernant les Poids et Mesures, du 13 brumaire.*

**L**es Consuls de la République, sur le rapport du Ministre de l'intérieur, le Conseil d'état entendu, arrêtent :

Art. 1.<sup>er</sup> Conformément à la loi du 1.<sup>er</sup> vendémiaire an 4, le système décimal des poids et mesures sera définitivement mis à exécution pour toute la république, à compter du 1.<sup>er</sup> vendémiaire an 10.

II. Pour faciliter cette exécution, les dénominations données aux mesures et aux poids pourront, dans les actes publics, comme dans les usages habituels, être traduites par les noms français qui suivent :

| N O M S<br>S Y S T É M A T I Q U E S. | T R A D U C T I O N. | V A L E U R. |
|---------------------------------------|----------------------|--------------|
|---------------------------------------|----------------------|--------------|

*Mesures itinéraires.*

*Myriamètre*.... lieue..... 10,000 mètres.  
*Kilomètre*.... mille..... 1,000 mètres.

*Mesures de longueur.*

*Décamètre* .... perche..... 10 mètres.  
*Mètre*..... { Unité fondamentale des poids et  
mesures. Dix millionième partie  
du quart du méridien terrestre.

# 396 MERCURE DE FRANCE,

|                         |                   |                                |
|-------------------------|-------------------|--------------------------------|
| <i>Décimètre</i> .....  | palme ( le )..... | 10. <sup>me</sup> de mètre.    |
| <i>Centimètre</i> ..... | doigt.....        | 100. <sup>me</sup> de mètre.   |
| <i>Millimètre</i> ..... | trait.....        | 1,000. <sup>me</sup> de mètre. |

## Mesures agraires.

|                       |                    |                       |
|-----------------------|--------------------|-----------------------|
| <i>Hectare</i> .....  | arpent.....        | 10,000 mètres carrés. |
| <i>Are</i> .....      | perche carrée..... | 100 mètres carrés.    |
| <i>Centiare</i> ..... | mètre carré.       |                       |

## Mesures de capacité pour les liquides.

|                        |            |                                   |
|------------------------|------------|-----------------------------------|
| <i>Décalitre</i> ..... | velte..... | 10 décimètres cubes.              |
| <i>Litre</i> .....     | pinte..... | décimètre cube.                   |
| <i>Décalitre</i> ..... | verre..... | 10. <sup>me</sup> de décim. cube. |

## Mesures de capacité pour les matières sèches.

|                         |               |                                           |
|-------------------------|---------------|-------------------------------------------|
| <i>Kilolitre</i> .....  | muid.....     | { 1 mètre cube , ou<br>1000 décim. cubes. |
| <i>Hectolitre</i> ..... | setier.....   | 100 décimètres cubes.                     |
| <i>Décalitre</i> .....  | boisseau..... | 10 décimètres cubes.                      |
| <i>Litre</i> .....      | pinte.....    | décimètre cube.                           |

## Mesures de solidité.

|                        |             |                                  |
|------------------------|-------------|----------------------------------|
| <i>Stère</i> .....     | .....       | mètre cube.                      |
| <i>Décistère</i> ..... | solive..... | 10. <sup>me</sup> de mètre cube. |

## P O I D S.

|                      |              |                                                                                   |
|----------------------|--------------|-----------------------------------------------------------------------------------|
| .....                | millier..... | { 1,000 livres ( poids du<br>tonneau de mer.                                      |
| .....                | quintal..... | 100 livres.                                                                       |
| <i>Kilogramme</i> .  | livre.....   | { Poids de l'eau , sous le<br>volume du décimètre cube,<br>ontient..... 10 onces. |
| <i>Hectogramme</i> . | once.....    | 10 gros.                                                                          |
| <i>Décagramme</i> .  | gros.....    | 10 deniers.                                                                       |
| <i>Gramme</i> .....  | denier.....  | 10 grains.                                                                        |
| <i>Décigramme</i> .  | grain.....   |                                                                                   |

III. La dénomination mètre n'aura point de synonyme dans la désignation de l'unité fondamentale des poids et mesures. Aucune mesure ne pourra recevoir de dénomination publique, qu'elle ne soit un multiple ou un dividende décimal de cette unité.

IV. Le mesurage des étoffes sera fait par mètre, dixième et centième de mètre.

V. La dénomination du stère continuera d'être em-



ployée dans le mesurage du bois de chauffage et dans la désignation des mesures de solidité : dans les mesures de bois de charpente , on pourra diviser le stère en dix parties , qui seront nommées *solives*.

VI. Les dénominations énoncées dans l'article II , pourront être écrites à côté des noms systématiques , sur les mesures et les poids déjà fabriqués : elles pourront être inscrites , ou seules , ou à côté des premiers noms ; sur les poids et mesures qui seront fabriqués par la suite.

VII. Dans tout acte public , d'achat ou de vente , de pesage ou de mesurage , on pourra , suivant les dispositions précédentes , se servir de l'une ou de l'autre nomenclature.

VIII. Le ministre de l'intérieur adressera , dans le plus court délai , à tous les préfets et sous-préfets , des mesures-matrices , pour servir de modèles : elles seront déposées au secrétariat. Ces mesures-modèles seront prises dans les poids et mesures , aujourd'hui appartenants à la République. Le surplus sera vendu , et toute fabrication , pour le compte du gouvernement , cessera.

IX. Le ministre de l'intérieur présentera aux consuls , dans le plus court délai , d'après l'avis des préfets , le tableau des communes , dans lesquelles il doit être établi des vérificateurs , en exécution de l'article XIII , de la loi du premier vendémiaire an 4.

Il fera diriger et publier les tableaux et instructions nécessaires , à l'exécution des articles précédents.

---

A la suite du rapport du ministre de la police générale , sur le complot de vendémiaire , (*voyez le n.º IX du Mercure*) dans lequel , en frémissant du crime , on admire la modération et l'impartialité du magistrat qui le dénonce , un arrêté du consulat a renvoyé au ministre de la justice , pour poursuivre l'exécution des

## 398 MERCURE DE FRANCE,

lois. Le 8 brumaire, Céracchi et ses complices, au nombre de 19, ont été traduits au tribunal criminel de la Seine.

---

Une des lionnes du Jardin des Plantes a mis bas, dans la nuit du 18 au 19 brumaire, trois petits, vivants et à terme. Ils sont aussi grands que des chats adultes, mais ils ont la tête plus grosse. Leur pelage est d'un brun roux, tacheté de points et de bandes noirâtres. Les mâles n'ont point de crinière. La mère en a le plus grand soin, les lèche continuellement, et les porte dans sa gueule pour les changer de place. C'est la première fois que des lions ont produit en France. Il paraît que le temps de la gestation est de 100 jours.

---

Une question importante vient d'être décidée au tribunal de cassation. Les jurisconsultes étaient partagés sur le plus ou moins de latitude qu'on devait donner à l'article de la loi du 17 nivôse an 2, qui veut que la représentation, en succession collatérale, ait lieu à l'infini. L'interprétation, qui restreint ce droit, a prévalu. Ainsi, la succession se divise d'abord en deux parts, l'une pour la succession paternelle, l'autre pour la succession maternelle; et dans chaque ligne, les collatéraux, descendants d'auteurs les plus proches du défunt, ou ceux qui les représentent, excluent les collatéraux descendants d'auteurs plus éloignés.

Au reste, les citoyens Tronchet, Portalis et Bigot-Préameneu auront bientôt rempli la tâche honorable que leur a imposée le choix du premier consul. Le *Code civil* doit paraître incessamment, et, sans doute, il sera tel que le promettent des noms si justement célèbres, le secours de tant de matériaux précieux, l'expérience de tous les siècles, et même celle qui résulte de dix années, pendant lesquelles nous avons essayé tous les

codes possibles, toutes les législations connues et inconnues.

En attendant, il est juste de tenir compte de leur zèle à ceux qui s'empressent de ranimer l'étude du droit, et d'aplanir ces sentiers difficiles.

L'établissement du Lycée de jurisprudence \*, dont le plan a reçu le suffrage du citoyen Cambacérès, s'annonce sous deux rapports intéressants; il ouvre aux jeunes gens, une école de droit, et à tous les citoyens, un bureau de consultation et de défense générale. Les pauvres y trouveront, *gratis*, des conseils et des défenseurs zélés. Il semble qu'on ne peut mieux le louer, qu'en disant qu'il paraît vouloir rappeler cette ancienne *Bibliothèque des avocats* \*\*, où le savoir modeste, le désir et le talent d'être utiles, d'un côté; de l'autre, l'ardeur de s'instruire, et l'émulation qu'inspirent de grands modèles, rassemblaient les plus estimables jurisconsultes, et leurs jeunes disciples. Espérons que l'ordre judiciaire reprendra sa première dignité, et le barreau français l'éclat que lui donnèrent les d'Aguesseau, les Servan, les Gerbier.

Parmi les présents offerts à la reine d'Espagne, nous en avons oublié deux, qui méritent d'être cités pour le bon goût du dessin et la beauté de l'exécution. L'un est un costume à la romaine, composé de deux tuniques de crêpe, brodées en acier fin. Le fond est une robe de mousseline, brodée en plein, de fleurs, et de papillons divers, dont les ailes développées, sont brodées en point à l'aiguille, fait à la main dans la mousseline même.

Les seize chevaux andalous sont arrivés à Paris, le 20 brumaire. Le 25, à la parade, l'ambassadeur d'Espagne les a présentés au premier consul. Ils sont de la plus grande beauté. Il y a douze étalons et quatre juments.

\* Il tient ses séances à Paris, rue de Vendôme, n.º 7, le 1.º n.º de son bulletin a déjà paru.

\*\* Il est question de la rétablir.

Chaque cheval était conduit à la main, par un valet de pied, à la livrée du roi d'Espagne, et n'avait d'autre parure qu'une natte de soie dans la crinière.

Le général Moreau s'est marié le 18 brumaire, à M.<sup>lle</sup> Hulot, fille de l'ancien directeur général de l'Isle-de-France. Il est parti le 26.

M. de Cobentzel, et le C. Joseph Bonaparte sont arrivés à Lunéville, le 16 brumaire. Chacun d'eux a été salué de dix-neuf coups de canon. La journée du 17 a été consacrée, à recevoir les visites mutuelles, et les félicitations des autorités constituées. Le 18, s'est faite la communication officielle des pleins pouvoirs respectifs. Le général Clarke a su profiter de l'heureux concours de l'anniversaire du salut de la France. M. de Cobentzel a lui-même porté le toast du soir. Un bal et un banquet, dignes de la fête, ont terminé la soirée. Rien n'a été négligé, pour rendre agréable le séjour des plénipotentiaires.

Le 19, les deux légations ont suivi leur cours.

Les télégraphes sont en activité. Les étrangers arrivent en foule à Lunéville. Les fêtes, données et rendues, respirent également la décence et la gaieté. Les deux ministres invitent successivement, à dîner, les fonctionnaires publics, les officiers de la garnison, et les femmes ou veuves d'officiers supérieurs.

Rien ne transpire encore des travaux du congrès. Mais huit années de guerre ont sans doute lassé l'Europe, et tant de sang versé a dû éteindre toutes les haines et toutes les ambitions.

Le ministre de l'intérieur est parti pour une mission importante, mais inconnue. Le porte-feuille a été donné par *interim* au C. Chaptal, conseiller d'état. On a vu le ministre passer à Tours, à Poitiers et à Bordeaux.

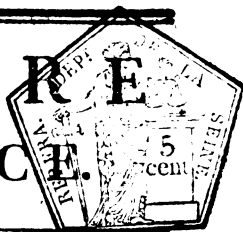
Une commission a été nommée, en vertu de l'arrêté du Consul, du 28 vendémiaire, relatif aux émigrés. Nous en donnerons le texte dans le 1.<sup>er</sup> numéro.

( N.° XII. ) 16 Frimaire An 9.

---

# M E R C U R E D E F R A N C E.

---



## L I T T É R A T U R E.

### P O É S I E.

#### *FRAGMENT d'un Poème sur l'Etude.*

AUX chagrins, au malheur, si l'homme destiné  
Au travail ici bas fut aussi condamné;  
Si le mortel oisif trouve dans sa paresse  
Les ennuis, les douleurs, bourreaux de la mollesse,  
C'est qu'un Dieu bienfaiteur, trop grand pour trop punir,  
Voulut, par le travail, nous mener au plaisir :  
A ce guide certain, heureux qui s'abandonne !  
C'est le travail qui sème, et le plaisir moissonne.  
O toi, dont l'injustice obscurcit les beaux jours !  
Toi ! détrompé sitôt du rêve des amours !  
• Où reposer, dis tu, ma prompte lassitude ?  
• Que peut-il me rester ? Il te reste l'étude.  
Par elle, revenu sur tes jours écoulés,  
Fixant sur tes malheurs des regards consolés,  
Tu verras que la vie est un triste passage ;  
Qu'il est peu de mortels satisfaits du voyage,  
Et qu'aux erreurs du sort le Sage préparé,  
Sourit à ces écueils où d'autres ont pleuré.

402 MERCURE DE FRANCE,

Pourrai-je te compter les bienfaits de l'étude ?  
Elle fait oublier l'affreuse incertitude ,  
Qui , dans tous les malheurs , est un malheur de plus.  
Les imprécations , les vœux irrésolus ,  
Remèdes impuissants des désastres vulgaires ,  
Ne sont pas le recours des nobles caractères ,  
Formés par ses leçons aux sublimes vertus.  
Socrate à ses amis se plaint-il d'Anitus ?  
Lorsque ce Lavoisier , qui , par d'illustres veilles ,  
D'Hermès divinisé surpassa les merveilles ,  
A l'élément surpris disputant son secret ,  
De son assassinat eut entendu l'arrêt....  
Que vit-il dans la mort ? Sa recherche trompée ,  
A son œil vigilant la nature échappée :  
« Juges , de mon trépas , suspendez les apprêts ;  
« Si je meurs aujourd'hui , j'emporte mes bienfaits. »  
O sublime demande ! auguste inquiétude !  
Saint oubli de soi-même inspiré par l'étude !  
Loin des yeux insultants de ses bourreaux impurs ,  
Lavoisier s'avancait dans ses destins futurs.  
Archimède , au milieu de Syracuse en poudre ,  
Pâlit sur un problème , et meurt sans le résoudre.  
Du Vésuve en fureur , écoutant le fracas ,  
Pline , d'un œil tranquille , observe ses éclats :  
O revers ! les torrents d'une lave enflammée  
Dispersent ses lambeaux perdus dans la fumée.

Mais de scènes de deuil , de funèbres tableaux ,  
Dois-je attrister mes vers et noircir mes pinceaux ?  
L'étude s'entourant de ses nobles prestiges ,  
Ne peut-elle m'offrir de plus rians prodiges ?  
Eh ! si nous lui devons le calme et le bonheur ,  
Et le trésor des maux , la douce paix du cœur ,  
Ne puis-je m'essayer , dans l'heureuse peinture ,  
Des faciles plaisirs , enfants de sa culture ?

Qui n'a pas ressenti ces dégoûts passagers,  
Quand, mal avec nous même, au plaisir étrangers,  
De la scène du monde, écartant la magie,  
D'un œil désenchanté nous regardons la vie !  
Alors, dans le néant, nous desirons rentrer :  
Nous pleurons ce berceau qui nous a vu pleurer ;  
Nous rappelons ces jours de joie et d'innocence,  
Où, d'un œil fasciné, dévorant l'existence,  
Avide de folie, ennuyé de raison,  
Pareil au nautonnier, trompé par l'horizon,  
Le jeune homme s'embarque, en riant des naufrages :  
Il ne voit que des ports, et ne voit point d'orages.  
Tout l'enchanter, tout rit à ses jeunes souhaits ;  
Entouré d'ennemis, il savoure la paix ;  
Enivré des effets, il ignore les causes.  
Bientôt, épouvanté par des métamorphoses,  
Il connaîtra ces cœurs cachés sous tant d'attraits,  
Ces sépulchres vivants où dorment les forfaits,  
Et le malheur enfin, précepteur de ses pères,  
Trace d'un doigt d'airain ses exemples sévères.

Eh bien ! ce souvenir de nos jours échappés,  
Et ces illusions qui nous avaient trompés,  
Ces maux où nous façonne une triste habitude,  
Ce sont des diamants que polira l'étude.  
Riche de souvenirs, elle charme l'ennui ;  
A mes maux d'autrefois je me plais aujourd'hui.  
C'est peu de retracer les misères communes,  
L'étude nous apprend les hautes infortunes :  
D'un sombre ambitieux je démêle l'espoir ;  
Il est près de saisir... il saisit le pouvoir ;  
Le pouvoir !... Imprudent ! La terreur l'environne,  
Et le lit de Cromwel le punit de son trône.  
Le spectre de César tourmentait son sommeil,  
Jamais de Marc-Aurèle il n'eut le doux réveil.

Noble amant de l'étude ! ô divin Marc-Aurèle !  
 Que j'aime à retracer ta sagesse immortelle !  
 Grand parmi les héros , dans les camps , dans sa cour ,  
 Du Parthe la terreur , de son peuple l'amour ,  
 Il règne , écrit , combat , renverse les murailles ,  
 Et gagne sans effort les cœurs et les batailles.  
 O vous ! qui de l'étude insultez les attraits ,  
 Qui , d'un œil dédaigneux , regardez ses bienfaits ,  
 Superbes ignorants ! Lisez-vous ces maximes ,  
 D'un sage couronné , délassements sublimes ?  
 Si le bandeau royal étonne vos esprits ,  
 Daignez d'un empereur lire au moins les écrits :  
 Du chantre de Nisus la muse vous ennuie ;  
 Mais pleurez donc aux vers où pleurait Octavie ,  
 Quand elle retrouvait , errant dans les enfers ,  
 Ce fils qu'avait à peine entrevu l'univers ;  
 Et quand Virgile , ému par son propre génie ,  
 De son vers étonné suspendait l'harmonie.  
 Du neveu de César osez prendre les goûts ;  
 Virgile l'enchantait , le dédaignerez-vous ?  
 Mais vos levres déjà m'annoncent l'ironie.....  
 Ah ! pour apprécier les trésors du génie ,  
 Il faut brûler d'un feu que vous ne sentez pas.  
 Pour vous en vain Didon médite son trépas ;  
 Pour pleurer son trépas , pour admirer Virgile ,  
 Il faut être de flamme , et vous êtes d'argile.  
 Suivez-vous Herminie et ses pas clandestins ?  
 Que vous fait Euryale entouré des latins ?  
 Entendez-vous Nisus et sa voix étouffée ?  
 Vils troupeaux de la Thrace , entendez-vous Orphée ?  
 Ah ! pour vous tout est mort dans ces vers enchanteurs ;  
 Homère est sans génie , Apelle sans couleurs.  
 Ah ! ce n'est pas pour vous , c'est pour nous qu'ils peignirent.  
 Ils créèrent pour nous , pour nous ils s'attendrirent.



Voyez l'amant des arts. A ses yeux plus hardis  
Tout vit, tout prend une ame. Il pleure sur un fils.  
Si du père d'Hector la douleur prosternée  
Demande sa dépouille aux vautours destinée,  
Il prévoit les malheurs nés des feux de Paris;  
Des Troyens égorgés il entend tous les cris;  
Il sourit à Didon dans la grotte amoureuse;  
Il pleure avec Didon quand elle est malheureuse:  
Sur les traces d'Enée il se plonge aux enfers.  
S'il fut persécuté, s'il connut les revers,  
O qu'il est soulagé d'entendre un grand coupable  
Dire : « Craignez les Dieux et soyez équitable ! »  
Consolé par l'étude, il console à son tour;  
Mais qui peut consoler des pertes de l'amour ?

Par le C. CORIOLIS.

( La suite à l'un des numéros prochains. )

---

TRADUCTION du morceau de LAOCOON,  
liv. 2, *Enéide*, vers 199 ; par J. DELILLE.

DANS ce même moment, pour mieux nous aveugler,  
Un prodige effrayant vient encor nous troubler;  
Prêtre du dieu des mers, pour le rendre propice,  
~~Laocoon~~ offrait un pompeux sacrifice,  
Lorsque deux fiers serpents, sortis de Ténédos,  
J'en tremble encor d'horreur, s'allongeant sur les flots,  
Par un calme profond, troublent l'onde écumante,  
Le col dressé, levant une tête sanglante.  
De leur tête orgueilleuse ils dominent les eaux :  
Le reste au loin se traîne en immenses anneaux :  
Tous deux nagent de front, tous deux des mers profondes,  
Sous leurs vastes élans, font bouillonner les ondes ;  
Ils abordent ensemble ; ils s'élancent des mers ;  
Leurs yeux, rouges de sang, lancent d'affreux éclairs,

406 MERCURE DE FRANCE,

Et les agiles dards de leurs langues brûlantes  
 S'agitent, en sifflant, dans leurs gueules béantes.  
 Tout fuit épouvanté. Le couple monstrueux  
 Marche droit au grand prêtre, et son corps tortueux,  
 D'abord vers ses deux fils, en orbe se déploie,  
 Dans un cercle écaillé saisit sa faible proie,  
 L'enveloppe, l'étouffe, arrache de son flanc  
 D'affreux lambeaux, suivis de longs ruisseaux de sang.  
 Leur père accourt : tous deux à son tour le saisissent ;  
 D'épouvantables nœuds à la fois l'investissent :  
 Deux fois par le milieu, leurs plis l'ont embrassé ;  
 Deux fois autour du col leurs corps l'ont enlacé ;  
 Ils redoublent encor, et leur tête effrayante  
 Elève ençor en l'air sa crête triomphante,  
 Lui, dégoûtant de sang, souillé de noirs poisons,  
 Puis du bandeau sacré, profanant les festons,  
 Roidissant ses deux bras contre les nœuds terribles,  
 Il exhale sa rage en hurlements horribles.—  
 Tel, d'un bras chancelant obliquement frappé,  
 Mugit un fier taureau de l'autel échappé.  
 Enfin dans les liens du couple sanguinaire  
 Il meurt. . . . et de Pallas gagnant le sanctuaire,  
 Aux pieds de la déesse, et sous son bouclier,  
 Les superbes vainqueurs vont se réfugier.

---

*VERS au C. LUCIEN BONAPARTE, faits  
 après la mort de son épouse.*

J'AI lu dans ton âme sensible :  
 Combien j'ai partagé la profonde douleur,  
 Dont un sort barbare, inflexible,  
 Goutte à goutte abreuvait ton cœur !  
 Les longs tourments de l'agonie  
 D'un objet tendrement aimé,

D'une froide philosophie  
 N'ont point trouvé ton cœur armé ;  
 Toutes les passions vives, tendres, sublimes,  
 De leurs nobles transports l'ont toujours enflammé.  
 C'est aux esprits ardents, aux âmes magnanimes,  
 A sentir le chagrin dont il est consumé.  
 Au charme douloureux de la mélancolie  
 Cependant garde-toi d'abandonner tes sens ;  
 Ecoute notre voix, la voix de la patrie,  
 Qui réclame tous tes instants.  
 D'une carrière illustre, et que sa main te trace,  
 Le ciel t'accorde encor une longue moitié ;  
 Et, pour te consoler, il a marqué ta place  
 Entre la gloire et l'amitié.

Par le C. CARRION DE NISAS.

### ENIGME.

Aux entrailles des monts je prends mon origine,  
 Et j'embellis souvent la campagne voisine.  
 On m'appelle aux cités, où mon sort le plus beau  
 Ne saurait m'élever plus haut que mon berceau.

### LOGOGYPHE.

Quand je résonne creux, je suis plus d'une fois  
 La dernière raison des peuples et des rois ;  
 Alors que j'ai six pieds on tremble à mon approche.  
 Sur deux, avec plaisir, on me met dans la poche.  
 Sur quatre, quel sublime emploi !  
 Le monde est partagé par moi.  
 Sur quatre encor, je suis moins que la moindre chose.  
 Et je suis aussi plus que dix.  
 Sur cinq, en de lointains pays,  
 On sait trop quels tourments, quels travaux je m'impose.  
 Pour être admiré des benêts  
 Sur trois je ne suis pas mauvais ;  
 Mais je reprends cinq pieds pour borner cet ouvrage.  
 Le lecteur attentif me voit d'ici, je gage.

*Mots de l'Enigme et de la Charade insérés  
dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Mercur*.

Le mot de la Charade est *Bienfait*.

*DE l'Éducation des filles, par M. DE FÉNELON,  
archevêque de Cambrai ; nouvelle édition  
augmentée d'une lettre du même auteur, à  
une dame sur l'Education de sa fille unique,  
et d'un discours préliminaire sur quelques-  
uns des changements introduits dans l'Edu-  
cation, par S. J. B. V.*

FÉNELON fut, au jugement de Voltaire, *le premier des hommes dans l'art de rendre la vertu aimable*. Celles à qui ce livre est destiné ne pouvaient donc avoir un maître plus digne de les intéresser et de les conduire. Nul faste dans les préceptes ; nul effort dans le style. Aussi les juges modernes dédaigneraient peut-être ce petit traité, si le nom de l'auteur ne les obligeait à quelque retenue. Louis XIV fut moins difficile. On exigeait à sa cour le même naturel dans l'esprit que dans les manières. L'emphase déplaisait dans les livres, comme la vanité dans les parvenus. Chaque homme était soumis aux bienséances de son état, chaque écrivain aux convenances de son sujet.

Ce livre sur l'Education des filles eut le mérite inappréciable de n'être, à l'époque où il parut, que ce qu'il devait et pouvait être. Composé dans un séminaire, il se répandit bientôt au milieu de la cour la plus brillante et la plus polie. Le mo-

narque savait juger les hommes. Il pensa qu'un écrivain supérieur, qui, en traitant de l'éducation domestique, n'avait point voulu élever ses idées et ses expressions au dessus de son sujet, ne serait point au dessous des talents qu'exige l'éducation des rois. Fénelon fut choisi, et justifia l'opinion de son siècle et de son maître. Celui qui avait su se borner à la simplicité convenable en retraçant les devoirs les plus vulgaires, prodigua bientôt, dans un ouvrage immortel, toutes les richesses de l'imagination et de la sagesse antique pour l'instruction des peuples et des souverains.

On ne doit pas s'étonner que l'archevêque de Cambrai fonde ses préceptes sur ceux du christianisme. Il dit aux femmes que, dans la religion seule, est la règle de leurs devoirs et la source de leur bonheur. Il pouvait ajouter qu'elles doivent à la religion plus de charmes et plus de grâces. Héloïse, la plus aimable des femmes, était pieuse. Richardson et Rousseau n'ont pas donné un autre caractère à leur Julie, à leur Sophie, à leur Clémentine et à leur Clarisse ; que Julie et Sophie soient incroyables, et l'intérêt qu'elles inspirent va disparaître. La Délie de Tibulle offre sans cesse des sacrifices aux Dieux, et l'amour de Tibulle s'en augmente. Ainsi toutes les femmes doivent aimer les doctrines religieuses, si elles ont quelque sensibilité réelle, et surtout si elles veulent parler longtemps à la nôtre. Au siècle de Fénelon, comme dans celui-ci, elles avoient partagé la fureur des cabales et des factions. Elles s'étoient mêlées aux intrigues politiques et littéraires. Plusieurs s'étoient faites *théologiens*, comme aujourd'hui elles se font *philosophes* ; quelques-unes

## 410 MERCURE DE FRANCE,

étaient *beaux esprits*, d'autres étaient *savantes* : toutes avaient leur coterie, leur tribunal et leurs prôneurs ; mais observons qu'elles étaient presque toutes ennemies des grands écrivains de ce siècle. Les plus fameuses persécutaient Racine, et soutenaient Pradon et Coras. Cette *savante* qui, selon Boileau,

Souvent dans sa gouttière,  
A suivre Jupiter passe la nuit entière ;

avait dénoncé le poète comme auteur d'un libelle contre l'état et le roi. Rien n'est changé à cet égard. Une femme, humiliée dans son amour-propre littéraire, vous accuse aujourd'hui d'être *un royaliste et un anti-philosophe*. Les intrigantes du siècle passé menaçaient de la Bastille, celles du nôtre menacent de la proscription ; et l'on nous parle des progrès de la morale !

Mais il s'agit de Fénélon. Le souvenir de ce grand homme écarte tous les sentiments amers, et dispose à l'indulgence ; il n'avait pu lui-même cependant pardonner cette manie de la renommée, cette ambition d'esprit et de philosophie qui avait saisi quelques femmes de son temps. Dans une lettre à M.<sup>me</sup> la duchesse de Beauvilliers, il cherche à prémunir sa fille contre ce genre de ridicule, le pire de tous.

« Certaines femmes, dit Fénélon, sont encore  
« plus passionnées pour la parure de l'esprit que  
« pour celle du corps. Elles cachent un peu leur  
« science, mais elles ne la cachent qu'à demi  
« pour avoir le mérite de la modestie avec celui  
« de la capacité. D'autres vanités plus grossières  
« se corrigent plus facilement, parce qu'on les  
« aperçoit, qu'on se les reproche, et qu'elles mar-

« quent un caractère frivole. Mais une femme  
 » curieuse, et qui se pique de savoir beaucoup,  
 » se flatte d'être un génie supérieur dans son sexe.  
 » Elle se sait bon gré de mépriser les amusements  
 » et les vanités des autres femmes, elle se croit  
 » solide en tout, et rien ne la guérit de son  
 » entêtement. Elle ne peut d'ordinaire rien savoir  
 » qu'à demi. Elle est plus éblouie qu'éclairée par  
 » ce qu'elle sait. Elle se flatte de savoir tout; elle  
 » décide, elle se passionne pour un parti contre  
 » un autre, dans toutes les disputes qui la surpassent,  
 » même dans les matières les plus graves;  
 » de là vient que toutes les sectes naissantes ont  
 » eu tant de progrès par des femmes qui les ont  
 » insinuées et soutenues. Les femmes sont éloquentes  
 » en conversation, et vives pour mener  
 » une cabale. Les vanités grossières des femmes  
 » déclarées vaines, sont beaucoup moins à craindre  
 » que les vanités sérieuses et raffinées, qui se tournent  
 » vers le bel esprit pour briller par une  
 » apparence de mérite solide. Il est donc capital  
 » de ramener sans cesse M.<sup>elle</sup> votre fille à une  
 » judicieuse simplicité. »

Ces préceptes trouvent encore leur application à chaque instant. Ils n'ont pas plus vieilli que ce style, dont la grâce est dans le bon sens, dont l'élégance est dans la simplicité.

Le discours préliminaire est digne du livre qu'on vient de réimprimer. L'éditeur de Fénélon est un de ces excellents juges qui peuplaient autrefois Paris, et qui disparaissent tous les jours; un de ces hommes qui ont recueilli toutes les traditions de la politesse et du goût, et qui en donnent tour à tour des modèles dans leurs conversations, et dans les feuilles échappées à leurs loisirs. Son ju-

gement est aussi solide que son goût est pur. On voudrait citer ce qu'il dit du caractère et des écrits de Rousseau. Il les apprécie avec la plus grande justesse. Il s'élève avec force contre l'indiscrete familiarité qui s'est établie entre les enfants et les pères dans l'éducation de ces derniers temps. Tout ce morceau doit être lu et médité avec attention. C'est ainsi que s'exprime l'éditeur :

« *Faites plier vos fils sous la règle ; réservez votre*  
 « *gaieté , et ne la laissez point échapper devant*  
 « *vos filles.* Ce sont les conseils du livre où Fénelon  
 « puisait tous les siens. Il mettait son art à les rendre  
 « aimables , mais ses soins à les conserver. Qui les  
 « néglige , s'expose lui-même à celui de tous les  
 « mépris qu'il est le plus affreux de supporter, à celui  
 « de ses enfants ! car on le rencontre sans cesse , et  
 « sans cesse on se souvient que l'on espéra l'amour  
 « et le respect. Malheureux parents ! eh ! quel droit  
 « aviez-vous de l'espérer ? Je le demande à tous ceux  
 « qui recueillent maintenant le fruit amer de leurs  
 « molles complaisances , de leur indiscrete familia-  
 « rité , de cette égalité qu'ils appelaient le vœu de la  
 « nature, et qui ne le fut jamais ; c'est absolument l'ins-  
 « titution contraire à la sienne. L'état de la famille  
 « est un contre-poids continuel de la faiblesse pro-  
 « tégée , et de la force protectrice. La force , à  
 « mesure que les ans s'écoulent , passe du père au  
 « fils , et la faiblesse revient de l'enfant au vieillard,  
 « Ne prétendez pas vainement changer cet ordre,  
 « Si on le suit, l'enfant sera aimé ; car c'est là l'usage  
 « auquel la nature emploie la force du père ; et le  
 « vieillard sera chéri et respecté ; car ce doit être  
 « la moisson de ses vieux ans , et la gloire de son  
 « fils. Cette moisson se recueillait jadis ; aujour-



« d'hui elle semble détruite par les vents des opinions, et la contagion des mauvaises mœurs ; et  
 « comme les parents, tendres avec sagesse, sont  
 « rares, les enfants, attentifs avec respect, le sont  
 « davantage ».

Il est à souhaiter que le même éditeur nous donne, avec des préfaces du même mérite, un recueil des œuvres choisies de Fénelon, telles que son livre sur l'existence de Dieu, un choix de ses dialogues, et sa correspondance avec le régent.

---

*BIBLIOTHÈQUE germanique, médico-chirurgicale, ou Extrait des meilleurs ouvrages de médecine et de chirurgie, publiée en Allemagne.—Par les CC. BREWER et DELAROCHE, médecins. — Seconde année, tome 3 et 4. A Paris, chez le C. Croullebois, libraire, rue des Mathurins, n.º 398.*

CET ouvrage utile, se continue avec succès, et se perfectionne en se continuant. Il paraît, par cahiers, tous les mois : six cahiers forment un volume. Il se soutient depuis deux ans, et pendant ce temps, il a fait connaître les principaux ouvrages, faits et découvertes de médecine, chirurgie et sciences correspondantes, qui ont été publiés en Allemagne.

On sait combien est vaste la partie de l'Europe dans laquelle la langue allemande est usuelle ; en combien d'états elle est séparée ; quel nombre de capitales et d'universités elle renferme, et quel rang tient la médecine parmi les sciences qu'on y cultive avec persévérance et émulation. On sait aussi quelle profusion de livres en tout genre s'y impriment : toutes ces considérations doivent faire apprécier l'utilité du travail entrepris par les auteurs de la *Biblio*

*thèque germanique, médico-chirurgicale.* Ainsi, les progrès que fait la science dans ce pays, nous deviennent aussitôt communs; le discernement fait un choix parmi les ouvrages nombreux qui s'y publient, et l'analyse conserve et fait connaître tout ce qui mérite d'être connu et conservé.

L'importance de cette entreprise, et les avantages qui doivent en résulter sont incontestables et évidents; et l'on peut dire, après une épreuve de deux années d'efforts soutenus, et de succès mérité, que l'exécution répond à son importance. Deux médecins exercés par une longue pratique et par le travail du cabinet, dégagés de préventions, supérieurs à l'esprit de parti et de système, doivent être reconnus comme aussi propres à choisir, que compétents pour juger. C'est ainsi que de l'ouvrage des autres, ils sont parvenus à en faire un qui leur appartient. Leur analyse est un crible où il ne passe rien que d'épuré.

Le nombre de faits et d'ouvrages intéressants, consignés ou analysés dans ces deux volumes sont, pour la science à laquelle ils sont consacrés, une importation de richesses à laquelle doivent mettre un grand prix ceux qui la cultivent. Les ouvrages les plus importants qu'on y fait connaître par l'analyse, sont : un traité de J. Christian Reil, professeur à l'université de Halle; *la Pathogénie*, ou Considérations sur l'influence de la force vitale, et la forme des maladies, de Christ. Will. Hufeland; un traité de la Péripleumonie nerveuse ou maligne, de Fred. L. Kreysig, professeur en médecine et en chirurgie, à Stutgard; l'Histoire de la chimie de Gmelin, professeur à Gottingen; la Bibliothèque chirurgicale de Richter; le Journal de chirurgie de Læder; enfin, un Recueil d'observations de médecine-pratique de Weikard. On y suit d'un œil observateur, la naissance et les progrès des idées nouvelles,

et l'influence des systèmes sur la pratique. On y voit comment la doctrine des humeurs et des pléthores de toute espèce , portée jusqu'à l'abus , pendant vingt siècles , et à laquelle le traitement de toutes les maladies fut superstitieusement soumis pendant cette longue durée de temps , fait place aujourd'hui à celle de l'action du principe vital et de ses modifications ; ou du moins comment on essaie de concilier les deux systèmes qui divisent le monde médical ; savoir : la pathologie humorale et la pathologie nerveuse. On y trace le progrès des opinions systématiques de l'écossais Brown , adoptées par quelques médecins , qui , si elles méritaient de l'être généralement , simplifieraient beaucoup la pratique de la médecine , en rangeant toutes les maladies sous deux classes ; l'une , qui comprendrait toutes celles qui doivent être traitées par la méthode affaiblissante ; l'autre , celles auxquelles devrait s'appliquer la méthode excitante.

De tous les ouvrages analysés dans ces deux volumes , la *Pathogénie* d'Hufeland est le plus intéressant pour ceux qui se plaisent dans les idées générales. Il est proprement , comme le disent les auteurs de la *Bibliothèque* , la métaphysique de la médecine , et ils en conseillent avec raison la lecture à ceux qui veulent connaître cet art , autrement que par une application routinière des médicaments , et qui sont curieux d'en approfondir les principes. On trouve , dans cet ouvrage , cette opinion dont ceux qui ont récemment écrit sur le *bonheur des sots* , en vers et en prose , auraient pu tirer de belles conséquences en faveur de leurs héros ; que plus le système nerveux est susceptible d'impressions , plus les maladies se multiplient et s'engendrent avec facilité ; d'où il résulte , y est-il dit , qu'un homme dont les facultés sensibles et intellectuelles n'ont point été développées par l'éducation ou par la réflexion ,

peut vivre sous l'influence de diverses causes nuisibles, sans tomber malade, bien plus sûrement que ceux qui ont vécu dans d'autres circonstances. C'est un fait, ajoute l'auteur, que le nombre des maladies a augmenté en raison des progrès de la civilisation.

*C'est un fait* qu'on pourrait, je crois, révoquer en doute. Mais, pour ne pas laisser les sots jouir trop orgueilleusement de leurs avantages, et même pour les empêcher de se livrer à une sécurité, dangereuse peut-être, il est bon de leur dire que les médecins ne sont pas tous d'accord sur l'efficacité de cet état pour la santé et la longue vie. Je me souviens fort bien d'avoir lu dans un ouvrage de Barthès, sur le principe vital, qu'il est nécessaire, pour la perfection de la santé, d'exercer tous nos organes, ceux de la pensée comme les autres, attendu, dit-il, *qu'on meurt de bêtise*.

Parmi les expériences curieuses sur l'imagination, faites dans la vue de prouver l'influence de cette faculté sur l'économie animale, il n'en est point qui le soient davantage que celles auxquelles *le perkinisme* a donné lieu. On trouve, dans le n.º 22 de la *Bibliothèque germanique médico-chirurgicale*, un article très intéressant sur ce sujet : en voici l'extrait, et en prenant connaissance de ce qu'on va lire sur le perkinisme, plus d'un lecteur se souviendra involontairement du *mesmérisme*.

Perkins, médecin de Plainfeld, dans l'Amérique septentrionale, qui a donné son nom à cette nouvelle jonglerie, a prétendu avoir trouvé un remède efficace contre la goutte, le rhumatisme, et autres maladies, dans le simple attouchement des parties souffrantes, pratiqué au moyen de deux aiguilles de métal, arrondies en haut, pointues vers le bas, d'un quart de pouce de diamètre à leur partie supérieure, et de quatre pouces de longueur. L'une est jaune, et l'autre a un lustre blanc bleuâtre. Le gouvernement des États-Unis,

croyant devoir favoriser cette découverte, a fait délivrer à son auteur une patente, en vertu de laquelle il doit jouir, pendant quatorze ans, du privilège exclusif de la vente de ces instruments, qu'il ne cède pas à moins de vingt-cinq écus pièce. Ces aiguilles ont passé d'Amérique en Europe, et ont fait fortune dans le Nord, et surtout en Danemarck. Elles ont aussi acquis quelque célébrité en Angleterre, et, dernièrement, à Bath, elles opéraient plus de guérisons que les eaux. Tous les malades voulaient être touchés par des aiguilles de Perkins; on les touchait, et ils étaient guéris.

Le docteur *Haygarth*, doué d'un esprit d'observation très-éclairé et très-étendu, et rempli de zèle pour l'avancement de tout ce qui peut contribuer au bien de l'humanité, proposa à un habile médecin de cette ville, le docteur *Falconer*, de profiter de cette opinion accréditée, pour faire un cours pratique sur l'imagination. En conséquence, ce médecin appuyant de toute son autorité la confiance déjà acquise aux aiguilles, a touché tous les malades qui se sont présentés. Seulement, à la place des aiguilles merveilleuses et de vingt-cinq écus pièce, il s'est servi, en contre-façon, et en ayant soin d'imiter à l'extérieur, très-exactement, les modèles connus, d'aiguilles de plomb, de bois, de fer, d'os, etc.; et il a également réussi, bien véritablement réussi à opérer les cures les plus surprenantes. Il faut en lire, dans l'ouvrage, les détails curieux, circonstanciés, et constatés de manière à ne laisser dans l'esprit, aucun doute sur leur réalité. Après cela, on pourra demander si les mots *charlatans* et *charlatanisme* ne sont pas, comme bien d'autres, aussi mal définis que mal appliqués; et si on ne devrait pas, avec plus d'exactitude, appeler ceux à qui on a donné jusqu'ici ce nom injurieux, des artistes, et leur indus-

drie, une science? Mais que sont ceux qui découvrent le secret, en révélant qu'il n'y en a point? Ils mettent une vérité stérile à la place d'une erreur utile. Serait-ce là qu'aboutiraient en dernier résultat, la science et les lumières?

Telle est la *Bibliothèque germanique médico-chirurgicale*. Nécessaire à tous ceux qui s'appliquent à l'art de guérir, elle est intéressante pour tous les lecteurs; et il n'est point d'entreprise de littérature et de science qui mérite, sous plus de rapports, d'être encouragée et efficacement soutenue.

*DISCOURS prononcé par le C. LAHARPE, à l'ouverture du Lycée, le 3 frimaire an 9. Chez Migneret, imprimeur, rue Jacob, n.º 1186.*

LE C. Laharpe a reparu dans le Lycée, qu'il a rendu si célèbre, et par ses leçons de littérature, et par le grand ouvrage où il les a recueillies \*. Son nom avait attiré un nombreux auditoire à la première séance. Il a lu la traduction en vers, du sixième Chant de la Jérusalem délivrée. Le génie du Tasse et le talent du traducteur ont été vivement sentis. Cette lecture avait été précédée d'un discours, où l'auteur français apprécie avec justesse l'auteur italien, qui, seul de tous les poètes épiques, a su égaler Homère dans la partie des caractères. *Renaud*, dit-il, *tout brillant qu'il est, n'est pas de la même force dramatique que l'Achille d'Homère. Mais, en revanche, le*

\* L'abondance des matières a retardé jusqu'ici l'extrait du Cours de littérature, par le C. Laharpe. Mais cet extrait paraîtra sûrement dans le prochain Numéro.

*Godefroi de la Jérusalem délivrée* est très-supérieur à *l'Agamemnon de l'Iliade*. Les hommes éclairés de tous les partis, ceux qui ont bien lu Montesquieu, et qui ont appris, dans ses ouvrages \*, combien le christianisme a perfectionné les idées morales des peuples de l'Europe, n'ont point été surpris que le traducteur du Tasse ait attribué cette supériorité du caractère de Godefroi à l'influence d'une doctrine louée par ses ennemis même. Si, d'abord, le ton religieux de ce discours a paru étonner un petit nombre d'auditeurs, il a bientôt entraîné tous les applaudissements, par l'intérêt dont il est rempli. L'auteur a parlé noblement de sa proscription et des travaux qui l'ont consolé dans l'exil et dans la solitude : il s'y est occupé d'un poème épique consacré au triomphe de la religion ; et, pour se soutenir au ton de l'Épopée, il entremêlait la traduction du Tasse à des compositions originales. Ceux-mêmes qui ne partagent pas les nouveaux principes du C. Laharpe, mais qui conservent de la littérature et du goût, ne se plaindront pas de voir les poètes devenir religieux. Ce caractère n'a pas nui, sans doute, à l'auteur d'Athalie, et à notre grand lyrique. Le christianisme a donné même à Voltaire deux de ses plus beaux ouvrages, *Zaïre* et *Alzire*. En un mot, tous les grands poètes depuis Homère, et j'ose dire, tous les grands talents, quels qu'ils soient, se sont élevés plus haut en s'appuyant sur les idées religieuses ; elles ont même quelquefois soutenu des écrivains médiocres, qui seraient tombés sans cet appui, tant elles sont fortes et puissantes !

Le C. Laharpe, rappelé de la proscription par le 18 brumaire, a donné de justes éloges aux hommes qui ont sauvé la patrie dans cette mémorable journée. Mais, fidèle au ton général de son discours, il rapporte à

\* Voyez l'Esprit des lois.

la Providence la gloire et les bienfaits de cette dernière révolution. Voici comme il s'exprime :

« Quand ces grands événements seront traités comme ils doivent l'être, les faits qui n'ont besoin que d'être offerts à la réflexion, démontreront que la révolution française a pour ainsi dire ouvert le livre de la Providence, autant du moins qu'il est permis à l'homme d'y lire, et qu'il lui est recommandé de l'étudier. Le peu que j'en dis ici n'est qu'un hommage bien dû à cette suprême Providence qui, contre toutes les vraisemblances humaines, mais non pas contre mon espérance, m'a ramené devant vous, après tant d'épreuves dont je n'ai que des grâces à lui rendre. Si des payens mêmes disaient autrefois : *ab Jove principium*, il ne m'est pas défendu d'imiter Bacon, qui ne commençait jamais aucun travail sans s'adresser à l'auteur de toute lumière, et sa prière habituelle, qu'il a mise à la tête de ses écrits, n'en est pas le moins admirable. Remercier le ciel de ses bienfaits est aussi une espèce de prière, et parmi ces bienfaits sans nombre, que nous avons tous ressentis, je me borne à deux principaux, qui ne seront peut-être pas inutilement rappelés en peu de mots à ceux qui sont capables de réfléchir.

« La France a été sauvée deux fois, et sans qu'on puisse dire ni qu'elle y ait eu la moindre part en elle-même, ni qu'elle ait pu l'espérer. La première époque est celle que l'histoire appellera toujours *Thermidor*, où la destruction universelle allait se consommer sans obstacle et sans délai, quand celui qui conduit tout, ne fit autre chose, pour la prévenir, que mettre aux mains une centaine de scélérats oppresseurs qui s'entretuèrent aussi rapidement qu'ils égorgeaient, chaque jour, leurs victimes. Les opprimés n'y furent assurément pour rien ; mais ils respirèrent, et la mort qu'ils attendaient après tant



d'autres , et comme eux , sans résistance et sans espoir , s'éloigna d'eux. A la seconde époque , la France était retombée sous une autre tyrannie , qui avait adopté ce principe *philosophique* dont les termes textuels ne seront pas oubliés : *Il ne faut plus tuer , mais faire mourir* ; ce qui n'empêchait pas que , dans l'occasion , elle ne se servît du premier moyen comme de l'autre. La France touchait donc de nouveau , non plus , il est vrai , à une destruction sanglante , mais à une *dissolution totale et inévitable* ; et j'ai encore le bonheur de n'employer ici que les expressions solennelles tant de fois répétées par ceux-mêmes qui , en nous faisant ce singulier aveu , avaient l'air de ne pas se douter ou de ne pas se souvenir qu'ils faisaient leur confession publique. C'est dans ce moment que la Providence appelle du fond de l'Egypte , presque seul , sur un petit bâtiment , à travers une mer couverte de vaisseaux ennemis , un homme qui , en abordant sur nos côtes , n'apportait d'autre force que celle de son nom ; et dès qu'il eut touché le sol de la France , elle fut sauvée. Tout ce qui , sous le nom de gouvernement , ne faisait autre chose que disputer le reste de la dépouille , se rangea presque de soi-même devant celui qui seul réunissait la volonté , le pouvoir et le talent de gouverner ; et la France commença dès ce moment à rentrer dans le rang des nations civilisées. Je ne crains pas que ce témoignage soit taxé de complaisance : quand on a su , grâces au ciel , braver si constamment la puissance oppressive , on ne flatte pas même la puissance libératrice ; car c'est un seul et même principe qui nous met à la fois , et au dessus de la crainte , et au dessus de l'intérêt. Démentir ici mes paroles ou les suspecter , ce serait calomnier la reconnaissance , ce serait imposer silence à cinquante mille familles proscrites , à qui l'existence vient d'être

rendue, et ce silence serait ingrat. Il en est un sans doute qui n'est qu'une réserve très-bien placée sur ce qui dépend des résultats ultérieurs et de la décision du temps ; mais en tout temps on peut, on doit louer ce qui est bon en soi, et ce qui par conséquent le sera demain comme aujourd'hui. Rendre les pères aux enfants, et les enfants aux pères, et les époux à leurs femmes, et tous à la patrie, est un noble usage du pouvoir ; et, en parlant ainsi, je prouve encore que ceux qui commencent toujours par remonter à l'auteur de tout bien, ne méconnaissent point du tout les instruments dont il lui plaît de se servir. Heureux, lorsqu'eux-mêmes reconnaissent la main qui les a choisis ! Le grand Cyrus mit un terme à la longue captivité d'Israël ; il s'éleva jusqu'à la connaissance du vrai Dieu, par le seul sentiment des hautes destinées où ce Dieu l'avait appelé, et Cyrus permit de rebâtir le temple de Jérusalem. »

Cette manière de louer est éloignée de toute adulation, mais elle n'est pas, ce me semble, la moins imposante et la moins flatteuse. La religion imprime toujours aux conquérants et aux législateurs, dont elle a consacré le nom, quelque chose d'auguste et d'éternel comme elle. Sa voix, qui descend des cieux, retentit avec plus de force sur la terre, et parle seule à tous les cœurs. Le vieil Homère, lui-même, répète souvent que *toute gloire vient de Jupiter*, et les héros qu'il met sous la protection de Jupiter, n'en ont été que plus grands et plus fameux.

---

*RECUEIL de poésies et de morceaux choisis  
de J. DELILLE.*

ON trouve dans ce nouveau recueil quelques-uns des vers qui devaient terminer le poème de l'Homme des champs \*, et qui en avaient été supprimés dans l'édition publiée par les frères Levrault. Les circonstances qui avaient nécessité ce retranchement, ne subsistent plus. Le tableau des calamités passées est aujourd'hui le plus bel éloge du gouvernement qui veut tout réparer. L'état de la France s'est tellement amélioré depuis le 18 brumaire, qu'on ne doit plus craindre d'imprimer ces vers faits en 1794. Le poète français s'adresse à Virgile, et compare l'époque où il écrit, à celle où le poète latin a composé ses Géorgiques.

Mais hélas ! que nos temps, nos destins sont divers !  
Sur l'autel de Cérès, quand tu portais tes vers,  
La douce agriculture avait repris ses charmes ;  
Les beaux-arts renaissaient : Mars déposait ses armes ;  
Thémis rétablissait ses autels renversés ;  
Le pouvoir rassemblait ses faisceaux dispersés ,  
Et réparant ses maux dans une paix profonde ,  
Rome enfin respirait sur le trône du monde ;  
Et nous , infortunés , que proscrivent les Dieux ,  
L'orageux avenir se noircit à nos yeux .  
La France , malheureuse au milieu de sa gloire ,  
Mêle un cri de détresse à ses chants de victoire .  
Près d'elle sont assis , sur un char inhumain ,  
D'un côté le triomphe , et de l'autre la faim ;

\* Ce recueil paraît chez Gignet, imprimeur-libraire, rue Grenelle Saint-Honoré, n.º 42, ancien hôtel des Fermes. On ne doit pas le confondre avec celui que nous avons annoncé dans le N.º X du *Mercur*.

## 424 MERCURE DE FRANCE.

Et quand le monde entier est ébranlé par elle,  
Elle-même en ressent la secousse cruelle,  
Auprès de son trophée, on creuse son gercueil;  
Ses succès sont un piège, et ses fêtes un deuil.

Ceux qui viennent de rentrer dans leur ancienne patrie, grâces au dernier arrêté du gouvernement, les proscrits sur lesquels Delille a jeté un si grand intérêt, ne liront pas sans attendrissement cette apostrophe qu'il leur adresse.

Et quand vous conterez votre longue infortune,  
Les tourments de l'espoir, et l'attente importune,  
Votre vie inquiète et vos destins errants,  
Et dans un seul exil tant d'exils différents,  
Cette patrie, objet de crainte et de tendresse,  
Sans cesse se montrant, et vous fuyant sans cesse,  
Ces lambeaux, ce pain noir, ces avarès secours  
Qui prolongeaient vos maux, en prolongeant vos jours;  
Quand vous peindrez la faim, dans ses accès funestes,  
D'un luxe évanoui vous arrachant les restes;  
La beauté délicate, aux plus rudes métiers  
Dévouant sa faiblesse : ailleurs, de vieux guerriers  
Echangeant, pour du pain, en les baignant de larmes,  
Ces croix, prix de leur sang, et l'honneur de leurs armes;  
Ou même, d'un peu d'or, cher et dernier débris,  
Dépouillant le portrait d'une fille, d'un fils,  
Hélas ! et pour nourrir leur mère infortunée,  
Livrant jusqu'à l'anneau que bénit l'hyménée;  
Vous verrez vos enfants, ressentant vos douleurs,  
Se jeter dans vos bras pour y cacher leurs pleurs.

Plus bas, on lit les vers suivants, toujours adressés aux proscrits.

Pendant, revenez d'un exil rigoureux :  
Effacez, il est temps, ces tableaux douloureux ;

De vos champs, de vos bois, réparez les ravages ;  
 Et toi, qui m'appris l'art d'orner les paysages,  
 Muse, cours effacer ces vestiges de deuil :  
 Que des touffes de rose embrassent ce cercueil ;  
 Le long de ces remparts, le long de ces murailles,  
 Qu'a noirci de ses feux le démon des batailles,  
 Courez, tendres lilas ; courez, jasmins fleuris,  
 De vos jeunes rameaux égayez ces débris :  
 Que la vigne, en rampant, gagne ces colonnades,  
 Monte à ces chapiteaux, et pende à ces arcades ;  
 Et qu'un voile de fruits, de verdure et de fleurs,  
 Cache ces noirs témoins de nos longues fureurs.

Nous avons retenu quelques autres vers de  
 ce même morceau, qui ne se trouvent point  
 dans *cercueil*, à l'exception des trois premiers. Le  
 poète peint les excès des temps révolutionnaires,  
 et rappelle le souvenir du vénérable Malherbe.

.....  
 L'enfance est sans berceau, la vieillesse sans tombe ;  
 Le besoin frappe en vain au seuil de l'amitié ;  
 Hélas ! l'excès des maux a détruit la pitié !  
 .....

Que d'illustres proscrits ! quelles grandes victimes !  
 Tu meurs, ô Lamoignon ! toi, dont l'austère voix  
 Plaïda cent fois la cause et du peuple et des lois !  
 Tu meurs avec ta fille, et sa fille avec elle.  
 Chacune de ces morts rend ta mort plus cruelle :  
 Trois générations en un jour ont péri.  
 Et toi que j'aimais tant, toi, dont je fus chéri,  
 Dont le cœur fut si bon, l'esprit si plein de charmes,  
 Pour qui mes tristes yeux ont épuisé leurs larmes,  
 O Thiers ! tu n'es plus ! mais du moins avant toi,  
 Ton amie \*, avait fui de ce séjour d'effroi.

\* Madame de Serran.

D'incroyables douleurs terminèrent sa vie ;  
 Par la main des bourreaux la tienne fut ravie :  
 Mais l'amitié vous pleure, et doute, de vous deux,  
 Qui fut le plus aimable et le plus malheureux.

L'éditeur est connu par un tour d'esprit original et piquant. Il sait écrire des vers faciles et de la prose ingénieuse. Il a voulu venger la gloire de Delille, dans la préface et dans les notes de cet ouvrage. Il réfute les critiques qui lui ont paru dictées par l'injustice et la mauvaise foi, contre le poème de *l'Homme des champs*. On trouve à la fin de ce recueil tout ce que les journaux ont dit en bien ou en mal de ce poème. C'est donner peut-être un peu trop d'importance à des extraits qui seront oubliés, quand les beaux vers de *l'Homme des champs* seront encore dans la mémoire des amateurs.

---

*Aux Auteurs du Mercure.*

Vous demandez quelques détails sur les hommes de lettres les plus célèbres morts depuis la révolution, tels que Marmontel, Barthélemi, Champfort, etc. ; vous avez le dessein d'apprécier leurs talents et leurs travaux. En attendant que vous ayez recueilli sur les premiers tous les renseignements nécessaires, je vous envoie une notice sur Chabanon qui fut membre, comme eux, de l'académie française, et qui, sans avoir la même renommée, a pourtant mérité de l'estime.

FONTANES.

« Chabanon eut plus d'esprit que de talent, une érudition égale à son esprit, et un caractère encore préfé-

vable à tous ses titres littéraires. Il cultiva les arts pour eux-mêmes ; il s'y dévoua tout entier , sans recueillir le prix de ce dévouement. La faveur publique s'éloigna presque toujours de ses travaux , et ses confrères accordaient plus d'éloges à ses mœurs qu'à ses écrits. Il ne s'abusait point lui-même sur cette disposition peu flatteuse , et il n'en aima pas moins les arts et les artistes. On ne le vit jamais s'affliger des succès de ceux qui couraient la même carrière. Il louait , le premier , et même avec abandon , les hommes qui lui montraient le plus de sévérité , et peut-être d'injustice. En un mot , le talent , quel qu'il fût , n'eut point d'ami plus fidèle , de prôneur plus infatigable et plus mal récompensé. Chabanon s'est peint avec vérité dans ces deux jolis vers d'une de ses épîtres :

J'aime à louer, j'y trouve une douceur secrète,  
J'étais né pour me faire adorer d'un poète.

« Ces qualités si rares et si aimables valent mieux que de bons ouvrages. D'ailleurs , ceux de Chabanon se font remarquer par plus d'un genre de mérite.

« Plusieurs de ses épîtres sont remplies d'observations ingénieuses qui prouvent la connaissance du monde , de sentiments aimables qui font chérir l'écrivain , et de morceaux entiers écrits avec une élégance qui annonce le disciple des bons maîtres.

« Ses conceptions dramatiques n'ont pas réussi. Elles montrent cependant l'esprit exercé et les combinaisons d'un homme qui connaît l'art. Un double motif peut les faire lire utilement. D'abord , on y pourra entrevoir la trace de quelques beautés , et , de plus , on y remarquera les écueils inévitables où se brisent l'inexpérience de la jeunesse et même les efforts de l'âge mûr , quand on a mal choisi son sujet et le genre auquel on est destiné.

« Les vers de Chabanon , quoiqu'on en trouve d'heu-

reux dans ses épîtres, semblent pourtant le fruit du travail plus que de l'enthousiasme. Son goût, plus cultivé que naturel, était celui de la réflexion plutôt que de l'instinct. Aussi paraissait-il moins fait pour la poésie que pour la prose.

« En effet, ce dernier genre, moins difficile, offre plus de moyens de réputation à l'homme qui n'a que des connaissances et de l'esprit. Ces deux mérites ne suffisent pas au poète. Il faut donc préférer aux ouvrages poétiques de Chabanon, ceux qu'il a écrits en prose. Sa traduction des Pythiques de Pindare est d'un style pur, noble et harmonieux au jugement de Voltaire, qui, comme on sait, n'avait pas un grand fond de respect pour Pindare. Celle de Théocrite est estimable. Ce n'est pas que Chabanon aimât beaucoup les anciens qu'il traduisait. C'était un grec infidèle à sa patrie, comme l'abbé Terrasson; et M.<sup>me</sup> Dacier aurait vivement gémi sur l'endurcissement de ce nouvel incrédule, car il blasphémait Homère, qu'il avait pourtant l'avantage de lire dans l'original. Chabanon sans doute avait tort, mais il se trompait de bonne foi. Ses jugements sur Homère, et même sur la langue grecque, qu'il admirait médiocrement, prouvent, comme on l'a dit plus haut, que la nature ne lui avait pas donné des organes très-poétiques.

« Il publia un ouvrage sur la musique, dans un temps où Paris avait assez de frivolité, ou, si l'on veut, de raison, pour ne point connaître de plus graves sujets de querelles que les opéra de Gluck et de Piccini. Chabanon, qui était musicien lui-même, et qui jouait du violon en amateur distingué, prit parti dans cette guerre importante. Il écrivit avec autant de justesse que de goût. Il parla d'une matière qu'il avait approfondie, et par conséquent son ton fut bien plus circonspect et plus mesuré que celui de tant d'autres qui se battaient en



faveur de l'harmonie , sans avoir appris à solfier. Cet ouvrage, soit pour le fond des idées, soit pour le style, annonce un très-bon esprit; et, chose étrange! quoiqu'il fût plein de modération et de politesse, quoiqu'il ne servit point les haines et les passions de ces temps-là, il eut un assez grand succès. Chabanon n'a point fait de livre plus lu et plus goûté généralement.

« Ses mémoires, qu'on a publiés après sa mort, promettent plus d'intérêt encore. C'est un tableau naïf de ses habitudes les plus secrètes, et des sentiments les plus chers qui ont occupé sa vie. Il y retrace les faiblesses, les enchantements et les peines d'un amour porté jusqu'au délire de l'enthousiasme, pour trois femmes qui l'ont trompé. Au milieu des grands événements politiques dont toutes les têtes sont remplies, un pareil sujet paraît d'abord mériter peu d'attention; mais les peintures de l'amour, quand elles ne sont pas faites trop mal-adroitement, conservent un empire indépendant de toutes les circonstances. On dit, il est vrai, que l'influence des femmes ne se fait sentir que dans les monarchies. Mais il ne paraît pas, jusqu'ici, que les mœurs républicaines aient ôté aux femmes l'espérance de régner sous d'autres formes; il ne paraît pas qu'elles aient senti le besoin d'acquérir de nouvelles vertus pour conserver leur ancien empire. Leur puissance est, à coup sûr, la mieux défendue, et la plus difficile à détrôner.

« D'ailleurs, ces mémoires ont un sûr moyen de plaire, car ils flattent la malignité. Les trois coquettes qu'y peint Chabanon, sont nos contemporaines. Toutes trois, et surtout la troisième, sont très-connues; l'auteur me les a nommées plus d'une fois. Le caractère qu'il leur donne, et qu'un grand nombre d'autres témoignages peut confirmer, fait comprendre aisément que l'amour tout platonique de Chabanon ne pouvait guères leur

convenir. S'il eût moins valu, il les eût fixées davantage. Mais ses extases d'amour, en quelque sorte mystiques, son culte aveugle et désintéressé pour les objets de son choix, présentent un caractère attachant et des situations absolument neuves, qui plairont aux âmes tendres.

« Chabanon, dans son enfance et dans sa première jeunesse, avait été dévot comme M.<sup>me</sup> Guion ; il avait bien changé dans la suite ; il s'était jeté dans l'excès absolument contraire ; il ne croyait pas plus à la religion, qu'à l'amour ; il se prétendait détrompé. Mais était-il moins heureux dans les jours qu'il appelait ceux de son aveuglement ?

« Quoi qu'il en soit, il termine le tableau de ses amours par des réflexions morales qui feront sans doute plaisir au lecteur. Après avoir peint les égarements de ses trois maîtresses, il s'écrie : « Voilà les objets pour lesquels  
 « j'ai sacrifié dix ans mes travaux, mon repos et ma  
 « vie entière. Voilà les objets que mon aveugle préven-  
 « tion élevait au dessus de l'humanité ! Des trois, il  
 « n'en est pas une auprès de qui je puisse trouver une  
 « consolation dans la peine, il n'en est pas une qui  
 « m'entendit et sût ce que je voudrais lui dire, si je  
 « lui rappelais les scènes d'enivrement que lui occa-  
 « sionna mon amour. O quelle leçon ! quel préservatif  
 « offert à la jeunesse, s'il n'était pas réglé dans nos  
 « destins, que l'expérience des pères n'est d'aucun  
 « fruit pour les enfants ! Ah ! du moins ceux de mes  
 « successeurs qui passeront par les épreuves que j'ai  
 « subies, si ce récit tombe entre leurs mains, chéri-  
 « ront celui qui les devança dans l'infortune. C'est  
 « pour eux que j'écris des faits vides d'intérêt pour tout  
 « autre. Ce sont des amis que je concilie d'avance à ma  
 « mémoire.

« Cette lecture pourrait encore devenir utile aux

« femmes qui n'ont pas franchi les bornes du devoir.  
 « Que dans la première faute pour laquelle l'amour  
 « les sollicite, elles en considèrent les suites inévitables, et, si j'ose ainsi parler, l'innombrable postérité  
 « du vice. Je ne sais si l'on citerait une femme qui  
 « n'ait eu qu'une faiblesse. La première sert d'introduction à beaucoup d'autres. Il n'est point de femme  
 « qui ne s'étonnât d'elle-même, si elle se considérait  
 « au-delà du premier pas qu'elle a osé faire... Ces réflexions salutaires demandent grâce pour le récit frivole qui les a fait naître. »

« On reprochera peut-être à Chabanon d'avoir révélé des secrets qui devaient mourir entre lui et les femmes qu'il avait connues. Mais ce n'est point ici Rousseau apprenant à la postérité les goûts vils et honteux de M.<sup>me</sup> Warens, sa bienfaitrice ; c'est un homme indignement trompé, qui exerce, sur trois femmes perfides, une vengeance assez douce que condamneront seulement celles qui leur ressemblent.

« Le précis de sa liaison avec son frère Maugris est à couvert de toute espèce de reproche. On y voit respirer le charme de l'amitié fraternelle, et la mémoire des deux frères sera chérie de tous ceux qui ont conservé le goût des mœurs domestiques.

« La conversation de Chabanon tirait un grand prix de quelques anecdotes sur Ferney. Il y avait fait plusieurs voyages. Il confirmait ce que l'envie a nié longtemps, mais ce qu'elle-même sera contrainte d'avouer tôt ou tard ; il soutenait que Voltaire, malgré tous les reproches qu'on peut lui faire, était bon et sensible, et que, dans ce siècle, il fut à la fois le plus grand des hommes, et le plus aimable des grands hommes.

« Il le disculpait aussi du reproche de jalousie qu'on lui a fait tant de fois. Il prouvait que son orgueil, qu'on a cru si irritable, ne se blessait pas facilement.

« Un homme de lettres, fort distingué par ses talents,

« dit Chabanon , demeurait en même temps que moi à Ferney. Il jouait un jour un rôle important dans Adélaïde sur le théâtre du château. Il dit à Voltaire , au moment de la représentation : *« Papa , j'ai changé quelques vers dans mon rôle , qui me paroissent foibles. »* .... *Voyons , mon fils »*. Voltaire écoute les changements , et répond : Bon , mon fils , cela vaut mieux , changez toujours de même ; je ne puis qu'y gagner. » Cette anecdote se répéta plus d'une fois , et Voltaire fut toujours docile au critique.

« Rien n'honore Chabanon comme l'impartialité de ses jugements. Il parlait toujours d'après sa conscience.

« Il croyait avoir à se plaindre de Laharpe. Cependant il avouait que Voltaire , dans ses plus secrets épanchements , lui avait toujours parlé de l'auteur de Warvik et de Mélanie avec la plus haute estime. Il racontait , avec une candeur qu'on ne peut trop louer , qu'un jour il présenta une tragédie à Voltaire ; celui-ci , après l'avoir lue , la lui rendit sans éloges , en disant : *« Il n'y a que Petit qui puisse faire des tragédies »*. Petit était , comme on sait , le nom que Voltaire donnait à Laharpe.

« Chabanon était beaucoup plus lié avec Champfort et Thomas qu'avec Laharpe. Il a répété plus d'une fois que Voltaire avait fort approuvé la petite pièce de la jeune Indienne. Ce grand poète y trouvait plusieurs vers faciles et naturels qu'il citait avec complaisance. Il crut même quelque temps que l'auteur de cet ouvrage soutiendrait le théâtre dans sa décadence. Il dit , plusieurs années après au même Chabanon : *« Pourquoi le jeune homme , qui s'était si bien annoncé dans la jeune Indienne , n'a-t-il plus rien fait que de sec et de guindé ? d'où vient que je ne puis plus le lire ? »* L'éloge de Lafontaine et plusieurs scènes de Mustapha doivent infirmer ce jugement.



« Une autre fois, Voltaire, après avoir lu un éloge de Thomas, se permit un jeu de mot cruel pour l'orateur, « Il ne faut plus dire, cria-t-il, du *gali-mathias*, « mais du *gali-thomas*. » Ce jugement est sans doute celui de l'humeur et d'un goût trop délicat ; mais on sent bien que la manière de Thomas, malgré les beautés mâles et élevées qui se mêlent à ses défauts, ne pouvait plaire au plus heureux de tous les génies. On se rappelle ces vers de la vieillesse de Voltaire :

Je lis cet éloge éloquent,  
Que Thomas a fait savamment  
Des dames de Rome et d'Athène.  
On me dit : Partez promptement,  
Volez aux rives de la Seine ;  
Et vous en direz tout autant  
Avec moins d'esprit et de peine.

« Cet éloge qui cache la plus fine ironie, dut paraître à Thomas presque aussi amer que le jeu de mot précédent, s'il l'a jamais su.

« Saint-Lambert et Delille (c'est toujours Chabanon qui parle) étaient constamment loués par Voltaire. Il pensait qu'ils avaient ouvert une nouvelle source à la poésie française, et cet aveu honore d'autant plus Voltaire, que ce n'est pas dans les morceaux de poésie descriptive qu'il a le plus excellé.

« Il disait souvent à Chabanon, qui avait le malheur de partager quelques préjugés modernes sur Boileau, *celui qui n'aime point Nicolas ne prospérera pas*. On pourrait étendre les détails de ce genre : mais il ne faut pas blesser l'amour-propre des auteurs vivants. C'est peut-être ce motif respectable qui a empêché Chabanon d'écrire tout ce qu'il ne craignait pas de raconter.

« Avant de finir, il est bon de savoir que Voltaire, ennemi des juifs et de leur théologie, rendait pour-

tant justice aux beautés simples et sublimes répandues dans leurs livres. On tient encore de Chabanon que l'auteur de *Mérope* ne parlait jamais sans admiration de l'histoire attendrissante de *Joseph*, où il trouvait la plus belle des reconnaissances et toutes les conditions de l'épopée. Il regrettait que Racine n'eût pas traité ce sujet quand ses scrupules l'enlevèrent au théâtre. Il appelait le livre de *Ruth* la première des églogues. Il voulut souvent imiter le livre de *Job*, comme l'*Ecclésiaste*. Il aimait passionnément les grands traits de ce poème arabe, le plus ancien des poèmes connus.

« Le nom de Chabanon n'est peut-être pas assez célèbre pour occuper plus longtemps vos lecteurs. Si ses talents littéraires n'ont pas un grand éclat, son caractère mérite au moins d'être cité comme un modèle à tous ceux qui cultivent les lettres et les arts.

### Nécrologie.

Le C. *Lezay-Marnésia* est mort âgé de 66 ans, à Besançon. Jeune, il avait servi dans le régiment du roi, infanterie : ce corps, si brillant par sa bravoure, avait déjà, dans *Vauvenargues*, donné aux lettres l'espérance d'un moraliste profond et d'un rival de La Bruyère ; espérance bientôt ravie par une mort prématurée.

Une ordonnance de M. de Choiseul dépla à quelques officiers de ce régiment.

*Marnésia* crut devoir quitter le service ; il se retira dans ses terres, en Franche-Comté. Il y composa un poème sur *la Nature champêtre*. On ne trouve dans son ouvrage, ni l'abondance de Thompson, ni les couleurs brillantes de Delille, ni ce talent particulier à Saint-Lambert, de peindre à la fois la nature en poète, et de l'observer en philosophe, mais

Il aimait la campagne, et sut la faire aimer.

Si son style est un peu faible, il est du moins naturel, quelquefois élégant, jamais barbare. D'ailleurs ce poème

offre, d'intervalle en intervalle, des vers et des sentiments qui n'ont pu sortir que de l'ame d'un poète.

Il publia, depuis, deux ouvrages en prose, *le Bonheur dans les campagnes*, et un *Plan d'éducation* pour une jeune Dame. Ce qu'on a dit de ses vers peut s'appliquer à sa prose.

Député à l'assemblée constituante, et membre de la minorité de la noblesse, *Marnésia* se joignit au tiers-état ; mais, lorsque la révolution prit un caractère de violence, *Marnésia* sut allier ce qu'il devait à la patrie et à lui-même ; il se retira au Scioto, où un peuple neuf, ami des Français, jouissait d'une liberté sans trouble et sans reproche. Il revint en France, et il écrivit quelques lettres sur le Scioto. La tyrannie populaire le poursuivit ; et, comme d'autres membres distingués de l'assemblée constituante, il expia dans les cachots, les services qu'il avait rendus à la liberté.

Il était né riche, il est mort pauvre ; la révolution avait détruit sa fortune. Ses derniers regards se sont tournés vers la patrie, ses derniers vœux ont été pour elle.

Il laisse deux fils, héritiers de ses sentiments. L'un d'eux, *Adrien Lezay*, est déjà connu par plusieurs brochures politiques, qui promettent à la France un publiciste de plus, et une gloire nouvelle au nom que son père a honoré.

*N. B.* Lezay-Marnésia avait eu aussi une fille qui est morte avant lui, et qui avait épousé le cousin-germain du général *Alexandre Beauharnais*, si indignement assassiné par le tribunal révolutionnaire.

*RÉPONSE d'un républicain français au libelle de sir Francis d'YVERNOIS, naturalisé Anglais, contre le premier Consul de la République française, par l'auteur de la lettre d'un Citoyen français à lord Grenville.*

A Paris, le 13 frimaire an 9.

*SIR Francis d'Yvernois* est chargé par le Gouvernement anglais, d'annoncer à Londres, toutes les

## 436 MERCURE DE FRANCE,

années, la ruine complète de la France. Ses prophéties sont exactement payées cinq cents guinées, sans compter les gratifications. De plus, on a joint à cet emploi, d'une nouvelle espèce, le titre de chevalier, pour que le caractère du prophète devint apparemment plus respectable. *Sir Francis d'Yvernois* se trompe depuis neuf ou dix ans, à peu près; mais il n'est point découragé par ces légères erreurs de calcul. Il en appelle toujours à l'année suivante. Son livre est prêt comme la pension, quelque événement qu'il arrive, et l'auteur même fait un médiocre effort d'esprit et de recherches pour composer les diatribes qu'on récompense si bien. Il compile, sans choix, les récits contradictoires de toutes les gazettes du continent: quand on veut lui faire quelques remarques polies sur ses prédictions, il regarde en pitié le contradicteur, et menace notre nation d'une brochure nouvelle. On lui observait un jour que la France triomphait de ses ennemis, et que son agriculture même s'était perfectionnée depuis qu'il nous menaçait avec tant de régularité d'une destruction totale. *Tant mieux, dit-il, la France triomphe pour un moment, son agriculture prospère! tant mieux! preuve évidente de mon système. La chute n'en sera que plus épouvantable.* Cette anecdote est certaine et mérite d'être connue.

Il est assez inutile de répondre, comme on voit, à un homme aussi sûr de son fait. Quand il doutera un peu de ce qu'il sait si bien aujourd'hui, il méritera plus d'attention. Au reste, ceux qui ont voyagé savent que les écrits de *sir Francis d'Yvernois* ne font aucun bruit en Angleterre, et très-peu dans les villes d'Allemagne où ils parviennent. Sa brochure est présentée tous les ans à M. Pitt. Il est certain qu'on la paie, il est douteux qu'on la lise. On dit même que le ministre a ri quand on lui a porté la dernière, et que la gravité de *sir Francis d'Yvernois* en est fort déconcertée. Il n'avait pas été moins blessé du peu d'estime que témoignait pour ses livres Mallet-du-Pan, son compatriote. Je ne prétends point justifier toutes les opinions de Mallet-du-Pan, mais son esprit était bien supérieur à celui du premier. On a vu, dans quelques n.<sup>os</sup> du *Mercur britannique*, combien le 18 brumaire l'avait fait revenir de ses préventions.



Quoi qu'il en soit, un écrivain patriote a cru nécessaire de répondre aux déclamations de *sir Francis* contre le premier Consul. Cette entreprise est digne d'éloges. Elle est heureusement exécutée. Le nom du Consul le défend assez sans doute aux yeux de l'Europe éclairée, mais il est bon de confondre la calomnie, l'ignorance et la mauvaise foi, même quand elles ne peuvent avoir de grands dangers.

Cette réponse est d'un homme qui paraît très-exercé aux discussions de ce genre et aux combats de la tribune. Il presse son adversaire dans tous les sens. Il lui démontre ses contradictions perpétuelles. Il le terrasse autant par les faits que par le raisonnement. Il venge avec force dans le passage suivant, l'honneur national insulté par le déclamateur anglais :

« Oh ! combien de pages et d'injures de votre li-  
« belle, sont devenues inutiles et ridicules par cette  
« mémorable journée de Maringo, d'où l'homme cé-  
« lèbre, objet de vos sarcasmes, et que vous traitez  
« sans cesse d'*usurpateur*, écrivait aux consuls, le 27  
« prairial dernier, ces paroles qui ne furent jamais de  
« l'idiôme de l'usurpation politique : *J'espère que le*  
« *peuple Français sera content de son armée...* Votre  
« fameux protecteur écrivait-il ainsi à votre parlement  
« après les batailles de *Dumbar* et de *Worcester*?...  
« Qui croirait qu'après avoir célébré vous-même les  
« vertus et la bravoure de nos guerriers, vous repro-  
« cheriez à Bonaparte d'*avoir cherché à remuer toutes*  
« *les fibres de l'amour-propre national, en ordonnant*  
« *d'élever, dans chaque département, des colonnes où*  
« *la race des braves verrait leurs noms inscrits ?*  
« Serait-ce encore là un des nombreux privilèges  
« exclusifs de la Grande-Bretagne, d'accorder des  
« honneurs ou des éloges, à la mémoire des illustres  
« Français ou des héros de nos armées ? Oh ! comme  
« votre malfaisant génie empoisonne et flétrit tout ce  
« qu'il y a de grand, d'honorable et de généreux  
« sur la terre ! Les colonnes départementales, cet  
« unique monument durable élevé par la patrie recon-  
« naissante à ses valeureux défenseurs, vous les re-  
« gardez comme un simple moyen de *remuer les fibres*  
« *de l'amour-propre*, et vous ne savez y associer aucune

« idée de gloire nationale, ni aucun tendre souvenir  
 « de famille ou de patrie ! Les *honneurs publics* dé-  
 « cernés aux guerriers morts pour les lois et l'indépen-  
 « dance de leur pays, vous les regardez comme les  
 « hochets d'un gouvernement qui a l'esprit de mépriser  
 « les hommes, tout en les louant !

« L'inscription des noms des braves sur le marbre et  
 « l'airain, ne vous paraît qu'un *moyen de jeter les*  
 « *soldats français sur l'ennemi comme des boulets, en*  
 « *leur promettant des épitaphes dans les gazettes.* O  
 « systématique mépris de la gloire et de l'opinion !  
 « quels horribles progrès vous avez faits dans un gou-  
 « vernement qui salarie d'aussi infames écrits ! A quelle  
 « horreur et à quelle dégradation l'amour des richesses  
 « et la haine des nations peuvent-elles donc porter des  
 « ministres et des écrivains !

« Ne nous étonnons plus si, après avoir rabais-  
 « ainsi le premier des arts dans le système défensif des  
 « peuples et de leurs droits, et après avoir considéré  
 « les soldats comme des boulets, le gouvernement bri-  
 « tannique n'a plus d'autre morale, que de stipendier  
 « les chefs des armées, et d'organiser dans l'Europe  
 « la guerre éternelle.

« Ne nous étonnons plus si son écrivain, d'*Yvernois*,  
 « ne craint pas de souiller sa plume versatile, en écri-  
 « vant ces paroles sanguinaires et atroces, qui sont  
 « l'extravagante expression de la politique anglaise :  
 « *Toute paix achetée par le sacrifice d'aucune des pro-*  
 « *vinces conquises, donnera aux Français la soif d'en faire*  
 « *de nouvelles. . . Tous traités de paix qui ne se signeront*  
 « *pas sur l'extrême frontière, ou qui agrandiront leur*  
 « *territoire, seront infailliblement le germe d'une guerre*  
 « *perpétuelle.* »

« Sont-ce bien les usurpateurs des colonies hollan-  
 « daises qui osent tenir un pareil langage ? Sont-ce  
 « les ravisseurs de Ceylan et du Cap de Bonne-Espé-  
 « rance, de la Martinique et de Surinam, qui vien-  
 « nent nous accuser d'avoir soif de nouvelles conquê-  
 « tes, si nous ne rentrons pas dans les anciennes li-  
 « mites de la France royale ? . . . . Le gouvernement  
 « anglais est-il donc devenu l'arbitre de l'univers ?  
 « Et vaincu tour-à-tour à Ostende, au Helder, à

« Gênes, à Livourne et sur les côtes de l'Ouest, il ose affecter le langage d'un vainqueur ! Il ose inter-  
 « roger la plus riche nation du Continent européen,  
 « sur ses ressources, sur ses moyens d'alimenter ses  
 « soldats ! »

• Tel est le ton général de cette brochure. Malgré son mérite, elle ne convaincra pas celui qu'on y réfute. Cependant l'embarras de *Sir Francis d'Yvernois* doit redoubler à chaque instant. Il louait, l'année dernière, les Russes. Que fera-t-il aujourd'hui que les dispositions de leur empereur paraissent changées ? Ceux qui, comme l'auteur de cet article, ont vu *Sir Francis d'Yvernois*, parient qu'il a déjà écrit, contre Paul I.<sup>er</sup>, l'avant-propos d'un gros livre où il prouvera démonstrativement que la Russie va redevenir barbare, puisqu'elle veut dérober son pavillon à la tyrannie de l'Angleterre.

## SALON DE L'AN VIII.

*Suite de la notice insérée dans le N.<sup>o</sup> précédent.*

EN rappelant à mes lecteurs les tableaux d'histoire et les portraits qui ont réuni les suffrages du public, je n'ai pas cité tous ceux qui ont mérité de fixer son attention ; il ne m'est point permis d'acquitter ici toutes les dettes de l'estime, ni tous les tributs de l'espérance. A peine ai-je indiqué le *Tableau de famille* de M.<sup>me</sup> Vincent ; mais je dois ajouter que des artistes du premier ordre regardent cet ouvrage comme un des plus remarquables de l'exposition ; et qu'on y loue également la simplicité de la scène, l'action naturelle et juste des personnages, la distribution de la lumière, la saillie des objets, et la fidélité la plus heureuse aux lois de la perspective linéaire, trop souvent négligée, même par des artistes distingués. Tandis que ce tableau soutient la réputation de son auteur, le *Lévite d'Ephraïm* commence celle du jeune Vauthier, élève du C. Regnault ; le succès de cet ouvrage aurait été plus décidé, si le mérite de la couleur égalait celui de la composition.

La peinture de *genre* est, dit-on, à celle d'*histoire*, ce que le drame bourgeois est à la tragédie : et voilà peut-être pourquoi certain connaisseur, qui trouve Racine un froid bel-esprit, n'admire, parmi les chefs-d'œuvres apportés d'Italie, que l'*Hydropique* de Gérard-dow. — « Otez-moi ces magots », disait Louis XIV, à l'aspect de ces tableaux flamands, qui retracent des scènes prises au coin des rues, et sous le chaume enfumé d'un cabaret de village. Mais Louis XIV voulait imprimer son caractère à toutes les productions de son siècle ; de ce siècle où les beaux-arts furent toujours nobles et sévères ; où, comme l'a très-bien dit le C. Garat, il fallut du génie, même pour flatter \* ; et après lequel Voltaire avoue que la nature sembla se reposer. Aussi son goût n'est pas une autorité pour ceux qui louent, avec un sentiment paternel, les drames bourgeois de la peinture ; et qui, malgré la prodigieuse différence de l'exécution, s'imaginent que, pour la pensée et l'intérêt du sujet, on peut placer sur la même ligne le *Médecin de Gérard-dow* qui consulte les urines d'un malade, et la *Brouette du vinaigrier*.

Malheureusement pour eux et pour la scène française, il est reconnu que ce genre a beaucoup moins enrichi les lettres que les beaux-arts. Dans la peinture, il y a deux parties très-distinctes : l'une embrasse toute la nature inanimée, les paysages, les fleurs, les animaux, les marines, les ruines ; c'est celle de Van-Huysem, de Spændonck, de Breughel, de Vernet et de Jean Panini ; l'autre s'attache aux scènes de la vie commune et domestique. Les peintres flamands et hollandais avaient rendu ce genre précieux, par la vigueur du coloris et l'extrême *fini* des détails ; Greuze a su lui donner un caractère plus moral et plus touchant. Son *Paralytique* et son *Fils ingrat*, que les artistes nomment toujours des *tableaux de genre*, sont malheureusement des *tableaux d'histoire* pour toutes les nations.

Et n'est-ce pas encore un véritable tableau d'histoire, du moins pour nous, cet ouvrage, plein d'esprit et de sentiment, que *Bonnemaison* vient d'exposer, sous

\* *Éloge funèbre de Kleber et de Desaix.*

le titre modeste d'*Etude d'après nature* ? J'y vois une femme, pour qui la douleur a doublé les années ; elle est assise dans la rue ; ses bras desséchés par le besoin, n'ont plus la force de s'élever vers le ciel ; ils sont retombés sur ses genoux : ce n'est pas la vieillesse, ce sont les larmes qui ont sillonné ses joues flétries ; mais à présent ses yeux sont secs, son regard est fixe, sa douleur immobile et muette. Sur le devant de la scène, un jeune enfant, déjà trop capable de sentir le malheur, implore la sensibilité des passants ; et dans le fond, je lis, sur la muraille, ces affiches insultantes : *CHIEN PERDU* ; quatre louis à gagner. — *BAL paré*. — *TIVOLI*, fête d'hiver. — *MAISON DE PRÊT sur NANTISSEMENT !!!* — Un ministre \* a, dit-on, placé ce tableau dans son cabinet. — Honneur à l'homme puissant qui veut que l'image de la misère l'avertisse de ses premiers devoirs, et qui, dans les affaires, comme dans les plaisirs, dans la gloire, comme dans le bonheur, veut être rappelé sans cesse aux grandes idées de l'infortune et de la bienfaisance ! Honneur à l'artiste qui fait un si noble usage de ses talents ! C'est dommage que le ton général de ce tableau paraisse trop sourd, et que le mouvement de l'enfant soit un peu maniéré.

Ces objets douloureux m'ont peut-être retenu trop longtemps : détournons nos regards et portons-les sur les *paysages*. Il faut bien quelquefois se consoler de la société, par le spectacle de la nature. Mais après avoir contemplé le tableau de *Bonnemaison*, je ne veux point promener mes pensées mélancoliques dans une campagne riante, ni reposer mes yeux, encore humides, sur les images du printemps. J'aime mieux regarder cette *Matinée d'hiver*, de *César Vanloo*. Je reconnais le site ; voilà bien le château de Montcalier et sa longue terrasse ; voilà le village et la grande route. La neige couvre les objets sans les confondre. J'ai remarqué cet oratoire rustique, devant lequel un vieillard à genoux, une jeune femme qui tient son enfant dans ses bras, offrent au Dieu de l'indigence, l'hommage d'une foi simple et d'une piété reconnaissante. Plus loin, une chaumière entr'ouverte, dont les habitants sont réunis autour d'un grand feu ; de l'autre

\* Le C. Lucien Bonaparte.

côté de la route, une villageoise qui charge son âne, à l'entrée d'un parc; et dans le lointain, les Alpes dessinant leurs sommets couverts de neiges, sur l'azur d'un ciel brillant et glacé, dont le vent du nord a balayé les nuages; toute cette composition est pleine de poésie et d'intérêt; la couleur est bonne, et l'imitation de la nature parfaite. — Un autre tableau du même auteur, représentant *un soleil couchant*, est très-inférieur à celui-ci, quoiqu'il y ait des détails dignes de son nom et de son talent.

*Valenciennes*, occupe le premier rang parmi nos peintres de paysages. Il a exposé, cette année, des *vues d'Italie* qui justifient sa réputation, mais qui ne l'augmentent pas. — Son élève *Bertin* lui fait presque autant d'honneur que ses ouvrages. Ce jeune homme, dont les progrès ont été rapides, donne les plus grandes espérances. Sa touche est fine, spirituelle et pure; le ton de ses tableaux est délicat, mais soutenu, et bien d'accord dans les partis pris. On lui reproche un peu de faiblesse dans les masses, et d'uniformité dans la couleur.

*Demarne*, autre paysagiste, dont presque tous les ouvrages sont gracieux sans affectation et finis avec facilité, a mis de l'esprit et de l'intérêt dans ce petit tableau, qui représente une ferme au devant de laquelle on voit un *âne mort*: cependant ceux qui se rappellent l'âne mort de Sterne, voudraient que le peintre ne fût pas si inférieur à l'écrivain. Au reste, le talent de cet artiste est aimable, fécond et varié; son tableau, représentant une *bataille*, est plein de verve et de chaleur, et ses paysages ont toujours de la grace, de la fraîcheur et de la vérité.

Il faut encore citer avec éloge, *Bidault*, *Dunouy* et *Doix*, qui travaillent dans le même genre. *Hue*, qui s'y est fait une réputation distinguée, a paru, dans cette exposition, très-inférieur à lui-même. Ce paysage, dans lequel on reconnaît si difficilement *Œdipe et Antigone*, est décidément un ouvrage au dessous du médiocre. — La *vue de la ville et du port de Granville, assiégés par les Vendéens*, présentait plus de difficultés; plusieurs sont heureusement vaincues. L'effet d'un incendie est presque toujours désagréable et dur dans un

tableau, parce qu'il est impossible de rendre l'éclat de la flamme, et que l'imitation imparfaite n'offre qu'un mélange fatigant de tons noirs et rougeâtres ; mais ce caractère convient assez à la scène nocturne que le C. *Hue* avait à peindre. En général, cet artiste a de la vigueur et produit des effets puissants. On le reconnaît dans ce tableau représentant le *goulet de Brest*, au déclin d'un jour orageux ; et dans cette *vue d'un phare*, au clair de la lune, pendant le calme. Son *Combat de la Bayonnaise et de l'Embuscade*, a, de plus, le mérite de représenter, avec fidélité, l'une des plus brillantes actions de la marine républicaine. Au reste, ne cherchez dans ses ouvrages, quoique fort estimables, ni ces effets incroyables de lumière, ni ce beau ciel, ni ces eaux transparentes, ni cette prodigieuse variété de scènes, qui caractérisent les marines de Vernet. — Vernet seul a su peindre également les jours sombres et les nuits lumineuses ; la pêche confiante et tranquille, sous un ciel pur, sur une mer azurée et calme ; ou la tempête roulant les vagues noires et profondes de l'Océan ; les nuages, tantôt emportés et divisés par les vents, l'un à l'autre contraires, tantôt déchirés par les traits de la foudre, et tantôt arrêtés sur l'horizon en masses énormes, dont l'extrémité réfléchit une lumière blaffarde, signe certain que le soleil va plonger dans les flots les derniers rayons du jour et la dernière espérance des matelots. — O Vernet !

Je ne terminerai point ces observations sur les peintres de genre, sans dire un mot de *Boilly*, artiste dont le pinceau facile a produit beaucoup d'ouvrages, mais qui paraît avoir oublié que le mieux n'est pas toujours l'ennemi du bien, et que faire vite conduit souvent à faire mal. Les seuls tableaux dignes de sa réputation, qu'il ait exposés cette année, sont l'*intérieur d'un atelier de peinture*, et le *portrait du C. Boyeldieu*. Tous les deux sont traités avec finesse, d'un coloris aimable et d'un goût délicat.

Parmi les peintres en *miniature*, l'absence d'*Isabey* n'a pas empêché de remarquer les jolis ouvrages de *Sicardy*, d'*Augustin*, de *Legay*, de *Guérin* (de Strasbourg) et de M.<sup>lle</sup> *Gabrielle Capet*.

(La suite au N.<sup>o</sup> prochain.)

## S P E C T A C L E S.

T H É A T R E F R A N Ç A I S.

*THÉSÉE, tragédie en cinq actes, par le*  
C. MAZOYER.

LE succès éclatant de cet ouvrage (à la seconde représentation), prouve que l'espérance est, pour le public, le premier des plaisirs. Il peut s'y livrer avec d'autant plus de raison, que l'auteur de *Thésée* lui fait une promesse brillante, que le temps, la reconnaissance et l'étude le mettront, sans doute, à portée de remplir. Mais sa jeunesse une fois encouragée par des applaudissements, et le germe de son talent universellement reconnu, la vérité, la justice et l'intérêt de l'art dramatique exigent qu'on ne dissimule pas les défauts nombreux de son ouvrage, et l'extrême difficulté d'en faire une bonne tragédie.

Il me semble qu'on est généralement d'accord pour condamner le choix du sujet. *Médée*, réfugiée à Athènes, a subjugué la vieillesse d'*Egée*, dont elle est devenue l'épouse, et dont elle a même un fils. Mais un intérêt si tendre n'occupe point cette femme ambitieuse et cruelle; elle ne parle de ce fils qu'une seule fois dans le cours de la pièce, et c'est pour déterminer *Egée* à commettre un crime horrible. Ses vœux, ses desseins, ses atroces combinaisons ne tendent qu'à retenir dans ses mains le sceptre d'Athènes, qui, lorsqu'*Egée* aura fermé les yeux, doit appartenir à *Pallante* par le droit des traités, à *Thésée*, par ceux de la nature. Ce héros fabuleux, que le vulgaire croit fils de Neptune, est en effet le fruit d'un commerce secret qu'*Egée* eut jadis avec *Ethru*, fille de *Pithée*, roi de Trézène. Il sait le secret de sa naissance; il est armé d'un glaive qui doit le faire reconnaître, et il vient dans les états de son père, non pour affranchir sa vieillesse et ses sujets du joug odieux de *Médée*, mais tout simplement pour aller combattre le minotaure après avoir rétabli, dans Athènes, l'ordre héréditaire de la succession. *Médée*, ins-



truite de tout, unit les fureurs de son ambition à celle de Pallante ; et, par une suite de manœuvres et de séductions infâmes, elle alarme la crédulité méfiante du vieux monarque, au point de le faire consentir à empoisonner *Thésée*, aux pieds des autels et dans la pompe d'un sacrifice. — Tout est prêt. — *Thésée*, qui n'a fait encore aucune démarche auprès de son père, et qui, par une bizarrerie inexplicable, n'a voulu se découvrir que dans le temple, exhorte les Athéniens à se lier à la maison d'Egée, par de nouveaux serments, sans égard pour les droits de Pallante ; il tire son épée, en invoquant Minerve. A l'instant, Egée reconnaît son fils ; Pallante sort pour attaquer le palais ; Médée, dont personne ne songe à s'assurer, va, de son côté, préparer sa vengeance ; et tout le cinquième acte est rempli de récits, plus ou moins naturels, dans lesquels on apprend que Pallante est tombé sous les coups de *Thésée*, et Médée sous ceux de la foudre qui l'a précipitée dans les enfers. — Je vois bien dans cette fable, ainsi conduite, des passions odieuses, une situation romanesque, un dénouement mythologique ; je n'y vois point d'intérêt théâtral, point de sentiments doux, point d'émotions tragiques. Peut-être il était possible d'en faire naître dans ce sujet ingrat, en profitant du nouvel état de Médée ; je ne crois pas que son caractère donné empêchât de motiver le crime de son ambition sur les intérêts de son fils, sur le soin de le dérober aux ressentiments de *Thésée*, et le désir de lui conserver le trône d'Athènes. Elle serait alors moins odieuse et plus tragique. *Thésée*, de son côté, venant pour délivrer son père et son pays d'une tyrannie avilissante et cruelle, pour punir les attentats de Médée, et prévenir les complots de Pallante, aurait un objet plus noble, un ton plus héroïque, et produirait un intérêt plus puissant. Egée même, acquerrait des droits à la pitié du spectateur ; et je crois que la conduite de tous les personnages aurait quelque chose de plus dramatique et de mieux motivé.

Malgré le malheur du sujet et les vices du plan (vices qu'on ne peut, guères corriger sans leur en substituer d'autres), l'auteur de cet ouvrage annonce des talents peu communs. Le mérite du style, qui

## 446. MERCURE DE FRANCE,

n'est pas toujours le premier au théâtre, mais sans lequel il n'est point de grand poète, ni même de bon écrivain, assure à sa pièce un rang très-distingué parmi celles qui ont paru depuis dix ans. Il y a bien quelques déclamations, défaut qui, dans la jeunesse, tient souvent à la verve et à l'audace, qui, dans l'âge mûr, est presque toujours le sceau de la médiocrité. On y remarque aussi des termes impropres, des réminiscences et quelques fautes de langage. Mais en général le style a de la noblesse, de l'éclat et de la dignité. On a beaucoup applaudi ces deux vers, que dit Thésée en parlant d'Hercule :

Ses exploits éclatants gravés dans ma mémoire,  
Agitaient mon sommeil des rêves de la gloire ;

Lucain dans la tragédie d'*Épicharis*, du C. *Légouvé*,  
dit également que *les palmes des poètes fameux*

..... S'offrant en songe à sa jeune mémoire,  
Tourmentent son sommeil du besoin de la gloire.

Un autre poète avait dit en parlant de *Thémistocle*,  
que les trophées de *Miltiade* :

Des rêves de la gloire agitaient son sommeil.

Ainsi, quoique cette rencontre soit fort heureuse, elle ne prouve rien en faveur du jeune poète. — Mais il y a dans *Thésée*, beaucoup de vers dont la propriété n'est pas contestée, et qui ne sont pas moins remarquables par l'élevation de la pensée que par la beauté de l'expression.

Les Dieux m'aiment encor, mon fils ! ils t'ont sauvé,

s'écrie Egée, en reconnaissant son fils : ce vers dont la simplicité touchante, exprime à la fois la reconnaissance religieuse et la tendresse paternelle, a quelque chose de sublime, dans le moment où il est prononcé. Je le répète ; le style de cet ouvrage n'offre aucune trace de mauvais goût ; l'auteur s'est formé à l'école des vrais modèles, et s'il n'a point la manie de s'en écarter, je suis convaincu qu'il ne lui faudra qu'un sujet plus tragique, pour élever un monument durable à la gloire des lettres et surtout à la sienne. E.

*PENSIONS accordées à des savants et à des gens de lettres.*

Le ministre de l'intérieur, le C. Chaptal, s'est hâté de confirmer la gratification annuelle de 2400 fr., accordée par le C. Lucien Bonaparte, à l'illustre auteur du Poème des *Saisons*.

Il a donné une pension de 2000 fr. aux CC. Morellet et Gaillard, tous deux de la ci-devant académie française. Ce bienfait du gouvernement était dû à leurs longs travaux. Il était, depuis longtemps, indiqué par la renommée, et commandé par la justice.

Des pensions de 1200 francs ont de plus été partagées entre des hommes distingués dans les lettres, les sciences et l'érudition. Plusieurs sont membres de l'institut. On a vu avec plaisir, sur cette liste, le nom du C. d'Hanse de Villoison, et celui du C. Brisson, l'un de nos savants les plus respectables, le successeur de Nollet, et le contemporain des Daubenton et des Buffon.

## A N N O N C E S.

**PORTRAITS** des moralistes anciens, au nombre de dix-huit, destinés à orner la jolie édition du C. Didot l'aîné, ainsi que les ouvrages des différents auteurs qu'ils représentent. Première livraison : *prix 4 fr.* Contenant les portraits de Jesus-Christ, de Confucius, Théophraste, Démocrite, Socrate et Aristote. La 2.<sup>e</sup> livraison paraîtra en frimaire. *A Paris, chez Fuchs, rue des Mathurins; Aubry, quai des Augustins; Bozérian, même quai, n.º 33. A Belleville, chez Dupréel, graveur, rue de Franciade. — An 8.*

**RAPPORT** et projet de loi sur l'Instruction publique \*, fait au conseil d'état, par J. A. CHAPTAL, in-8.º d'environ 140 pages, belle impression. Prix 1 fr. 80 centimes, et 2 fr. 25 centimes franc de port. *A Paris, chez Deterville, libraire, rue du Baltoir, n.º 16, quartier de l'Odéon.*

\* Voyez le dernier N.º du *Mercur*. On y a rendu compte de ce rapport dans la partie politique, article *Paris*.

## 448 MERCURE DE FRANCE;

**PORTRAIT** du général Gouvion-Saint-Cyr, conseiller d'état, dessiné d'après nature par *GUERIN*, et gravé par *Fresinger*; in-folio, 5 fr. *A Paris, chez Ant. Aug. Renouard, libraire, rue Saint-André-des-Arts, n.º 42.*

Ce portrait fait suite à la collection des généraux, gravée par *Fresinger* et par *M.º Herhan*, et qui se vend chez le même libraire. Incessamment les portraits de *Férino*, *Sainte-Susanne* et *Berthier*.

**HISTOIRE** naturelle des poissons, avec les figures dessinées d'après nature, par *BLOCH*; ouvrage classé par ordres, genres et espèces, d'après le système de *Linné*, avec les caractères génériques; par *RENÉ-RICHARD CASTEL*, auteur du poème des *Plantes*, éditeur de *l'Histoire Naturelle de Buffon*, en 26 vol., et professeur au Prytanée Français.

Edition ornée de 160 planches, représentant environ 600 poissons différents, dessinés par *J. E. Desève*, et gravées avec un soin particulier, sous sa direction, par les meilleurs graveurs de Paris; en 10 vol. grand in-18, très-forts, imprimés avec soin par *Crapelet*, et sur beau papier.

Les 10 vol. sur carré fin d'Angoulême, br. 31 fr. 50 c.  
cartonnés et étiquetés, 33 fr.

— sur le même papier, avec les figures coloriées, ce qui rend aux poissons toutes leurs beautés et le brillant de leurs couleurs, cartonnés, 60 fr.

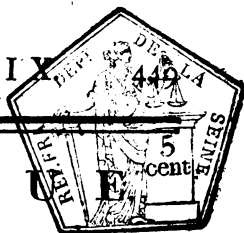
Les 10 vol. sur papier vélin, avec les premières figures en noir, cartonnés, 60 fr.

— sur le même papier, avec les figures coloriées avec tout le soin possible; cartonnés, 84 fr.

*A Paris, chez Deterville, libraire, rue du Battoir, n.º 16, quartier de l'Odéon.*

Cet ouvrage contient l'histoire d'environ 600 espèces de poissons, la description de leurs mœurs, des lieux qu'ils fréquentent, l'examen de leurs vertus et de leurs propriétés, les avantages que le commerce et l'industrie peuvent retirer de leur pêche, etc. Il est le plus étendu que l'on ait encore fait sur cette partie de l'*Histoire Naturelle*. Cette édition se vend séparément; cependant elle fait naturellement suite au *Buffon de Castel*, en 26 vol., qui se trouve chez le même libraire, et dont on a l'extrait dans le n.º X de ce journal.

PRIMAIRE AN IX



P O L I T I Q U E

E X T É R I E U R.

*OBSERVATIONS adressées au Rédacteur de la  
partie politique du Mercure, sur l'Angleterre.*

LE gouvernement anglais prend un singulier plaisir à publier ses refus d'entrer en négociation. On pouvait lui supposer quelque repentir de sa précipitation à faire connaître, l'année dernière, la lettre du premier consul au roi de la Grande-Bretagne, et cette réponse, dont l'arrogance dut révolter d'abord, et qui paraît aujourd'hui si ridicule. Il vient de rompre une négociation commencée, dans laquelle il n'a montré que de l'égoïsme et de l'insensibilité pour le désastre de son allié; c'est encore lui qui publie les pièces de cette négociation. Ainsi, deux fois le gouvernement français offensé s'est tu, deux fois le gouvernement britannique a proclamé qu'il se refusait à traiter de la paix.

Cependant, il faut en convenir, il se sert de prétextes différents et prend un autre tour que l'année dernière. Il ne dit plus qu'il attendra, dans le calme de sa sagesse et dans le sentiment de sa force, que le temps ait prononcé, si la France peut avoir un gouvernement régulier, si elle peut revenir de son délire et de ses fureurs. Quelques événements ont abrégé pour lui cette expérience, et ont peut-être un peu déconcerté son flegme politique. Mais aujourd'hui, il se plaint avec amertume. On lui a fait un grand outrage; on lui a proposé, dit-il, d'abandonner son allié.

Avant d'examiner cette accusation, on doit considérer tout ce qu'un tel soupçon aurait d'offensant pour le ministère britannique. Il est faux de dire qu'il abandonne ses alliés; seulement il les sacrifie. L'année dernière, l'Autriche, victorieuse et maîtresse par les armes, de presque toute l'Italie, pouvait faire une paix plus

brillante que toutes celles qu'a signées depuis longtemps cette maison. On la lui demandait; l'Angleterre ne l'a point abandonnée : persévérez, lui a-t-elle dit, suivez vos triomphes, nos trésors ne manqueront pas à vos vastes entreprises. L'Autriche l'a écoutée; l'Autriche a perdu l'Italie, elle a constamment été vaincue en Allemagne, elle a tremblé pour ses plus belles provinces, pour sa capitale même; elle n'a dû son salut qu'à la modération du vainqueur et à quelques sacrifices. Je ne sais pas s'il conviendrait de dire à l'Angleterre : Abandonnez l'Autriche; mais au moins ce ne serait pas être ennemi de cette dernière puissance, que de lui dire abandonnez l'Angleterre.

Je ne vois pas non plus dans les circonstances actuelles, pourquoi ce conseil ne serait pas applicable à tous les autres alliés du gouvernement anglais, à l'électeur de Bavière, au duc de Wurtemberg, chassés de leurs états; au roi de Naples, qui ne peut trouver une grande sécurité dans les siens encore tout sanglants de proscription, et déjà menacés de bien pres; à la Porte qui se souviendra longtemps d'une journée si fatale à l'honneur du croissant; et qu'elle eût évitée si des ordres de Londres n'eussent rompu une capitulation.

Non, le gouvernement anglais n'abandonne aucun de ses alliés. Il semble qu'il soit jaloux de leur donner à chacun une journée de Quiberon. Quand ils ont succombé, il triomphe encore; Voyez, dit il alors à sa nation, nous seuls, nous sommes exempts de ces désastres; nous seuls, avons une prospérité toujours croissante : il est vrai que les Anglais ont quelques raisons pour en douter, et les autres gouvernements pour s'en inquiéter. Plusieurs d'entr'eux manifestent leurs alarmes, mais ils ne sont pas, ou ils ont cessé d'être alliés de l'Angleterre; il sont traités comme ses ennemis sur les mers. C'est un article qu'elle a ajouté au droit des nations.

Mais a-t-on proposé au gouvernement anglais d'abandonner l'Autriche? Est-ce sur une telle base qu'a reposé la négociation confiée au C. Otto? Je vois au contraire que le premier consul ne lui a fait aucune proposition qui ne tendit à le faire arriver au secours de son allié

vaincu. Un armistice maritime était demandé à l'Angleterre, en compensation d'un armistice continental, qui faisait respirer l'Autriche après ses dernières défaites, et qui la préservait peut-être de sa ruine. Le premier nous promettait quelques avantages que notre gouvernement était loin de dissimuler; le second nous coûtait des sacrifices, nous exposait même à des périls; un armistice maritime était sans doute utile à la France; un armistice continental était nécessaire au salut de l'Autriche; le gouvernement français a pu le dire sans se laisser égarer par la présomption de ses victoires; l'Autriche en a donné elle-même la preuve: on n'a point oublié à quel prix elle a acheté la prolongation de cet armistice.

A la vérité, le négociateur français ne se bornait pas à demander la liberté des mers pour le commerce; il n'eût offert en cela rien que de favorable à l'Angleterre, qui a plus à perdre que nous par les courses; il demandait qu'on pût envoyer quelques secours et quelques approvisionnements à Malte et aux ports de l'Egypte; ce qui était, à coup sûr, d'un grand intérêt pour nous, mais nullement à comparer avec l'intérêt pressant qu'avait l'Autriche de conserver les trois places d'Ulm, Ingolstadt et Philipsbourg. Avec un peu de pitié pour son allié, le gouvernement anglais eût dû faire une pareille proposition, ou l'accepter sur le champ; cependant il l'élude; il ne se prête qu'avec répugnance à l'examiner; il donne un contre-projet qui équivalait à une dénégation absolue du seul article avantageux pour nous. Il fait plus; c'est durant cet intervalle, où son orgueil semblait condescendre jusqu'à vouloir bien traiter avec nous d'une trêve maritime, c'est au moment où la négociation ne portait plus que sur les moyens de conserver à l'Autriche trois places importantes, qu'il donne des conseils ennemis à cette dernière puissance, et qu'il l'entraîne à refuser les préliminaires de paix, déjà signés par son envoyé, le comte de Saint-Julien. L'Autriche s'effraie de sa propre démarche; elle s'excuse envers le vainqueur; elle cherche des prétextes, elle n'en peut trouver d'autres que le devoir qu'elle s'est imposé de traiter de la paix concurremment avec l'Angleterre. L'armistice est rompu; elle juge sa position;

elle se déconcerte, elle livre Ulm, Ingolstadt et Philipsbourg; elle perd de puissantes barrières; mais l'Angleterre peut prendre et prend Malte: c'est ainsi que le gouvernement anglais a tendu les mains à son allié; c'est avec cette bonne-foi qu'il a conduit la négociation; mais il lui faut plus; il aspire à entrer au congrès de Lunéville; sans doute il ne veut pas permettre à l'Autriche de faire la paix, en écoutant ses intérêts et ses périls; il veut la soutenir au congrès, c'est-à-dire, réclamer pour elle ce qu'elle a depuis si longtemps abandonné, ce qu'il lui est inutile de conserver, ce dont elle a déjà reçu, ce dont on lui offre encore d'amples dédommagements.

A quoi bon, dit alors le lord Grenville, à quoi bon parler toujours d'un armistice maritime, n'arrive-t-on à la paix qu'avec cette formalité? Etrange langage! Et, qu'eût pensé le gouvernement anglais d'une telle dérision, si le vainqueur de Maringo se l'était permise envers l'Autriche? Enfin, l'armistice, continue le lord Grenville, n'a plus aujourd'hui d'objet, puisque vous n'avez plus rien à nous offrir en compensation des avantages que vous demandez.

Voici en substance la réponse du Gouvernement Français :

• Si vous voulez entrer au congrès de Lunéville, donnez un gage de vos dispositions pacifiques, comme nous en avons donné un bien éclatant à l'Autriche. Si vous vous y refusez, nous ne pouvons traiter de la paix que séparément avec vous. »

Et voilà cette proposition outrageante qui indigné le gouvernement anglais! On ne peut plus rien entendre de la part d'un ennemi qui vous offense à ce point; il faut rompre toute négociation.

Cependant cette déclaration arrive au moment le plus embarrassant pour l'Autriche (le 9 octobre); elle n'a pu encore tirer tous les avantages de l'armistice. Rien n'est prêt pour sa défense. La saison permet encore des batailles décisives; une seule peut livrer tous ses états. Cette fois, au moins, le ministère britannique aide le cabinet de Vienne de tous ses moyens; il lui fournit, il lui communique, ce dont il fut toujours pro-



digne, des subsides et des artifices. Des subsides ! oui ; mais il attache un prix à ses libéralités. Il faut mériter ce salaire ; il ne sera donné qu'au mois de février, et le cabinet de Vienne est obligé, en attendant, de chercher à concilier son avarice et sa sûreté. Il n'est plus de salut pour lui que dans les ressources et les mensonges de la vieille politique.

L'Autriche semble s'être persuadée, depuis deux mois, qu'elle pouvait jouer avec la France le même rôle que Ferdinand le catholique avec Louis XII. M. de Thugut est renvoyé du ministère ; on dirait que l'empereur s'est enfin aperçu, s'est enfin indigné du mercenaire asservissement de ce ministre. Mais non, M. de Thugut dirige encore toutes les opérations, un peu secrètement d'abord, plus ouvertement à mesure que l'hiver paraît éloigner les combats. Le gouvernement anglais excelle à faire jouer de tels ressorts ; il laisse à l'Autriche la honte d'une feinte aussi basse, et pour lui il ne sort point de ses mépris et de son arrogance. Il se flatte peut-être en ce moment d'avoir su habilement opposer la politique à la victoire.

Qu'il perde une si douce satisfaction ; il n'a trompé personne. Il est une autre politique que la sienne, et bientôt de grands événements vont décider si elle ne lui est pas supérieure. Les armées françaises ont été arrêtées dans le cours des plus belles conquêtes ; mais le même génie, qui avait dirigé leur activité, a dirigé leur repos ; elles n'ont perdu ni leur discipline, ni leur ardeur, ni les hommes qui les ont menés à la victoire. Une éclatante modération a calmé l'épouvante que les peuples ont longtemps éprouvée à notre approche, et a répondu à toutes les inquiétudes des gouvernements. Bonaparte n'a pas plus manqué à sa gloire en accordant des trêves, en offrant une paix honorable aux vaincus, que lorsqu'il s'est détourné de Rome, que lorsqu'il s'est arrêté devant Vienne.

L'Europe délivrée des craintes que nous lui ayons inspirées, a porté son attention sur l'ennemi le plus redoutable, sur l'Angleterre. Les puissances du Nord ont vu que ce n'était point assez d'avoir assuré leur indépendance sur le continent, si elles étaient outragées et asservies sur les mers. L'Angleterre doit comprendre,

aujourd'hui , pourquoi elle ne renouvelle pas avec la même impunité , les actes hostiles contre des gouvernements pacifiques. Au moment où elle s'étonnait que le Danemark eût osé murmurer contre elle , la Suède , la Prusse et la Russie ont manifesté leur indignation , les deux dernières , sur-tout , par des actes positifs. Quel spectacle plus frappant que celui de l'Angleterre , appelant en vain , avec tout son or , des secours en subsistance ; délaissée dans ses besoins , les proclamant à toute l'Europe , ajoutant tous les jours à ce fléau par les cris imprudents qu'elle pousse , et qui ne sont point entendus. Elle a refusé la paix , tout lui refuse des aliments.

LACRETELLE , jeune.

*SUITE des considérations générales sur les  
États barbaresques.*

A L G E R.

L'ÉTAT d'Alger commence à l'orient , vis-à-vis de l'île de Tabarque , et finit à l'occident à Aragegoute. Il a 120 lieues de profondeur du nord au sud , entre Alger et Birck.

Alger étend sa domination au-delà du mont Atlas , dans les pays de Zab et de Tégorarin , qui sont partie du Bilédugerid.

La ville d'Alger est bâtie sur la pente d'une montagne en forme d'amphithéâtre ; les rues y sont fort étroites ; il n'y a point de belles places.

Les autres villes du pays sont toutes sur le bord de la mer , excepté *Constantine*. Les campagnes ne sont habitées que par des Arabes , qui vivent sous des tentes. Les principales villes sont *Bonc* , située dans un terroir très-fertile ; *Bougie* , ville bien peuplée ; *Tremesen* ou *Tlemsen* , bien peuplée et bien bâtie ; et *Constantine* , à trente lieues de la mer \*. Le Tégorarin contient

\* *Oran* ou *Marsalquivir* , et la *Maria* , enclavée dans le territoire algérien , sont deux villes fortes , avec de bons ports , qui appartiennent aux Espagnols. Le *Bastion de France* , près de *Bonc* , est un fort important , qui protégeait en Barbarie les opérations de la compagnie d'Afrique française et la pêche du corail.

plus de 100 villages ; c'est le lieu de rassemblement des caravanes qui vont commercer en Nigritie. Pascara est la principale ville du pays de Zab. Le pays de Mezab renferme plusieurs villages.

La population de la ville d'*Alger* est très-considérable, et celle du reste du pays ne l'est pas moins. On peut en juger par le nombre des troupes. Elle renferme un grand nombre de Maures. En 1694, il y avait 35000 esclaves chrétiens. La république d'*Alger* est le plus puissant des états de Barbarie. Elle se fait imiter ou obéir par tous les autres, ou les Turcs, les Renegats, les Maures, les Juifs et les Chrétiens ; il y a aussi à *Alger* un grand nombre de *Tagarins* : c'est ainsi que l'on nomme les descendants des Maures venus d'Espagne. En 1620, il y avait à *Alger* 150 navires employés en course, et 7 galères ; en 1630, on comptait 46 vaisseaux en état de combattre ; en 1662, il y en avoit 33 ; en 1694, il n'y en avoit que 28. Quoique cette marine ait toujours décliné depuis, à peu près dans la même proportion, c'est encore la plus considérable d'Afrique, et le grand-seigneur ne laisse pas d'en payer fort cher les secours dans l'occasion. Le gouvernement algérien possède quelques frégates.

Les forces algériennes se composent de 12000 janissaires Turcs, Renegats et Cologlis, qui composent la milice, proprement dite, et sur lesquels on compte 1500 Saphis. La ville fournit encore un contingent de 20000 hommes, tant Cologlis que Maures, et la campagne 60000 Maures environ, ce qui fait en temps de guerre une armée de près de 100000 hommes.

Il n'y a point dans l'état d'*Alger* d'autre ville fortifiée que la capitale. Les batteries du fort du fanal, sont un très-bel ouvrage. La ville est défendue par huit forts, et son port est fermé par un très-beau môle.

Le revenu intérieur de l'état est de 700000 écus, et la dépense de 900000 écus. Le trésor public paie exactement six fois par an ; cinq paiements consommant à peu près le revenu intérieur, le sixième est hypothéqué sur le casuel de la mer. Le trésor a le 12.<sup>e</sup> pour 100 dans toutes les prises, et lève un droit de pareille valeur sur les marchandises. Il lève aussi un droit de 5 pour 100 sur la rançon des esclaves. Le revenu intérieur se

compose, comme dans les autres états barbaresques, de la dime territoriale. Le dey rend compte au divan de l'administration des deniers de l'état.

Les pachas d'Alger, peu de temps après leur établissement, n'accordèrent plus au grand seigneur qu'une sorte de droit de suzeraineté; ils étaient plutôt des confédérés subalternes, que des vice-rois; fiers de leur indépendance, ils appesantirent leur joug; leur avidité devint insupportable. Ils n'étaient pas plutôt enrichis, au prix du sang des principaux corsaires, qu'ils fuyaient dans le Levant avec leurs trésors.

Leur autorité fut renversée par la milice. Une oligarchie tyrannique et plus terrible encore que leur despotisme, le remplaça, et fut enfin tempérée par le pouvoir que s'arrogea, en 1666, *Agi-Aly* dey, ou payeur général de la milice. Comme, pour entretenir les janissaires, on avait besoin de recruter dans le Levant, on ne voulut pas rompre tout-à-fait avec la Porte. On continua donc à reconnoître le grand-seigneur, et on reçut le pacha qu'il envoyait; mais cette dignité ne fut plus qu'honoraire. On en confia le titulaire dans un palais d'où il ne pouvait sortir qu'en cérémonie. On lui accorda un assez grand revenu, le chargeant de sceller les actes du divan et de garder le grand étendard de la religion. Cependant on s'ennuya de part et d'autre de cette vaine représentation; et, en 1710, la dignité de pacha fut réunie par le grand-seigneur à la charge du dey. Ce dernier rang est si dangereux, que plusieurs ont mieux aimé être exilés que de l'accepter. L'élection du dey se fait par la milice assemblée dans le divan, quand elle se fait, car d'ordinaire l'assassin succède. Il n'y a pas d'exemple d'un dey qui n'ait été déposé ou assassiné\*. Le dey ne saurait jamais résister aux volontés de la milice.\*\*

\* Il y avait six ans que Mahmet régnait à Alger, en 1724. — Sans aucune raison de mécontentement, la milice se plaignait de son long gouvernement; Abdy, son général de la cavalerie, et son ami, l'en avait averti; il n'en tint compte, et fut assassiné, comme il sortait à l'ordinaire, et sans escorte.

\*\* Les cuisiniers du divan étant allés demander au dey de faire payer à M. d'Arvieux les droits du vin venu pour l'usage de la maison consulaire, contre la coutume, les capitulations générales et les articles de la paix, le dey ne put préserver le consul français de cette avanie.

La paie du dey est de 106 écus tous les ans, et c'est la plus forte paie que l'on puisse obtenir à Alger; mais il est le dépositaire de tous les biens de l'état. Chacun des trois *beys* ou gouverneurs lui donne 8000 écus par an; il a de plus le droit de se faire livrer en nature toutes les provisions dont il a besoin.

Le divan est composé du dey, qui le préside, de quatre coias, du cadi, du mufti, de l'aga de la milice, du kaia ou lieutenant-général de la milice, de douze *nyabulucks* et de douze *ayabachis*, c'est-à-dire, de douze officiers de cavalerie et de douze officiers d'infanterie; il s'assemble tous les jours pour les affaires de peu de conséquence, et le samedi se tient le grand divan, nommé *calaba*, pour les affaires générales. Dans les décisions des affaires d'état, le *kiaia* se lève, reçoit la proposition en question de la bouche de l'aga, la propose à celui qui suit, et ainsi de suite jusqu'au dernier; si quelqu'un y contredit, fût-il le moindre des soldats de la milice, elle n'a aucun effet. Aussi, dans les grands divans, on fait assister quatre *bachaorders* ou porte-paroles, qui écoutent sans rien dire, et font leur rapport à la milice assemblée. L'aga est le juge de la milice; on le change tous les deux mois, et alors il devient *mesoul-aga*, c'est-à-dire, vétéran, hors de service; son *kiaia* ou lieutenant lui succède. Tous les soldats peuvent parvenir à cette dignité, chacun en son rang par ancienneté. Le cadi est le juge civil pourvu par le grand-seigneur; il y a appel de ses arrêts au divan, où lui-même en fait le rapport. Le mufti est le chef de la religion: il y en a deux, un Turc et un Maure, à cause de la diversité des rites; les Turcs étant hanafites, et les Maures chafaites. Les *chiaoux* sont des huissiers, il y en a quatorze dans le divan; il y a aussi quatorze *tabbacks* ou cuisiniers, et c'est un degré par où il faut nécessairement passer pour parvenir aux charges. Les Maures ni les Tagarins n'entrent point dans la milice; on change tous les ans les gouverneurs et les garnisons de toutes les places de l'état. L'état d'Alger est divisé en trois gouvernements: les gouverneurs se nomment *beys*; ils lèvent les tributs que

doivent payer les Maures de la campagne ; ils rendent la justice , et sont comptables de leur conduite au divan : quand on les accuse , ils sont entendus , et s'ils sont déclarés coupables , ils sont étranglés sur le champ. Le premier gouvernement est celui de *Bougie* ou du Levant ; le second , celui de *Tremesen* ou du Ponant ; et le troisième , celui de *Titira* ou du Midi. Les beys gouverneurs ne changent point : celui du Levant est Turc , celui du Ponant est Maure , celui du Midi est Cologli. Les beys Maures doivent être d'une naissance illustre parmi les Arabes. Chaque bey fournit à l'armée 20000 cavaliers Maures.

La régence d'Alger n'est point tributaire de la Porte. Elle est souvent en guerre avec Tunis ou Maroc , et presque toujours en paix avec les Africains de Gago , peuplade voisine qui habite les montagnes. Alger ne redoute plus les bombardements. Elle se joue des traités qu'elle fait avec les états chrétiens \* , et les leur fait payer très-cher. Les Français ont un consul à Alger depuis 1564. Quand on traite avec les Algériens , c'est en public et dans le divan. On s'adresse au dey , et on le traite de *très-illustre et magnifique seigneur* et d'*excellence*. Gibraltar tient Alger en bride à l'égard des Anglais.

Le dey d'Alger est proprement le seul commerçant de ses états : il vend toutes les marchandises qui passent à l'étranger , et tous les esclaves. On en tire des cires , des cuirs et des bleds. La compagnie d'Afrique française avait le privilège exclusif de commerce de la province de Constantine ; elle en traitait avec le bey , autorisé par le dey d'Alger. Elle transportait cette matière à Marseille , d'où , après avoir été ouvrée , elle était rapportée en Afrique , et envoyée dans l'Inde ; commerce extrêmement avantageux , qui nous rapportait de l'argent ou des marchandises en échange de la simple main-d'œuvre de nos ouvriers. La France tirait d'Alger une grande quantité de laines qui s'employait dans les manufactures du Languedoc.

\* Le dey d'Alger , après avoir rompu avec les Hollandais , en 1716 , disait au consul français : *Quand on leur aura pris une quarantaine de vaisseaux , on fera la paix avec eux.*

## H A M B O U R G.

15 novembre.

Une nouvelle maison d'école et de travail vient de se former ici. Elle renferme une cuisine où, chaque jour, est préparée la soupe à la Rumford, pour nourrir 4 à 500 enfants; une grande salle à tisser, une autre à filer, et une troisième à coudre; différents magasins de matières premières et de vêtements des pauvres; une suite de salles destinées à l'instruction des enfants, divisés en plusieurs classes, suivant leur sexe et leur degré de connaissances; les logements des précepteurs et des *officiants*, et des salles particulières où s'assemblent les directeurs de l'institution des pauvres.

Toutes les salles, à l'exception de ces dernières, se chauffent par des poêles d'une invention nouvelle, qui procurent une grande économie.

La maison est considérable, et bâtie très-solidement. Elle a coûté 220,000 marcs de banque.

Elle a été *consacrée* le 30 octobre; une société nombreuse était réunie dans une des salles de l'école, quand les directeurs de l'institution, sans aucune pompe, revêtus de leur habillement ordinaire, conduisirent les enfants, au nombre d'environ 900, de la vieille maison des orphelins à la nouvelle. Les directeurs, suivis d'une députation de dix garçons et de dix filles, qui s'étaient distingués par leur bonne conduite, se rendirent à la salle et occupèrent les places qu'on leur avait destinées. Un d'eux, le sénateur Andkwalker, monta à la tribune, et l'assemblée ayant chanté quelques vers d'un cantique, il prononça un discours qui produisit une émotion profonde. On sortit ensuite pour visiter la maison....

## B E R G E N, E N N O R W È G E.

8 octobre 1800.

Vous me demandez quelques détails sur le pays que j'habite, et dont, dans le midi de l'Europe, on ne prononce le nom qu'en grelottant. En voici quelques-uns

qui ne peuvent pas être sans intérêt , même pour ceux qui vivent loin de nous.

D'abord vous savez que la Norwège est un des royaumes les plus étendus de l'Europe. Elle s'étend du 57.<sup>e</sup> degré de latitude au 71.<sup>e</sup> ; mais elle est fort inégale dans sa largeur. Son *maximum* dans ce genre est 60 milles géographiques ( plus de 100 lieues de France ), et son *minimum* environ 9 milles ; elle contient donc en tout environ 6,966 milles carrés. Quel est le nombre d'hommes condamnés à végéter sur cette immense surface ?

Il est moindre que celui des habitants de telle ou telle capitale. Il ne dépasse pas 724,000.

Il y a cependant , quant à la population et quant aux ressources de tout genre , une grande différence entre le Nord et le Midi. La Norwège se partage en quatre diocèses ; ceux d'Aggerhus , de Christiansand , de Bergen , de Drontheim. Les trois premiers occupent la partie méridionale de la Norwège. On y vit très-passablement. Le commerce y est florissant ; l'agriculture n'y est pas trop négligée. Les dédaigneux habitants du midi de l'Europe seraient tout émerveillés , par exemple , en entrant dans le beau port de Christiansand , qui pourrait contenir toutes les marines de l'Europe ; en visitant quelques-unes des maisons des Christiana , quelques maisons de campagne des commerçants de cette ville ; celle surtout de M. Anker , où on a tiré le parti le plus imposant des grands effets de la nature pour la construction d'un jardin unique peut-être dans son espèce. Ils conviendraient que nous connaissions aussi les douceurs de la vie , le luxe même , et que nous ne sommes pas tout à fait étrangers au goût.

Bergen , ville de 24,000 âmes , est surtout digne de quelque attention par son commerce , qui s'étend à presque toute l'Europe.

Pousserons-nous jusqu'à Drontheim , qu'on nomme quelquefois comme la capitale de la Norwège , quoiqu'elle ne soit que la troisième ville. Drontheim n'est pas non plus à dédaigner ; il y a tel étranger qui y a passé plusieurs années , et qui en est parti avec beaucoup de regrets. On y est si bon , si obligeant , si hospitalier ; on y vit à peu de frais , sans se prescrire beau-



coup de privations. Croira-t-on, par exemple, que dans cette ville de huit à dix mille âmes, il y a quarante équipages ?

Mais au nord de Drontheim, il faut en convenir, on approche des bornes de la nature animée. C'est là que commence, non pas encore la Laponie, mais la Finnmark, dont les habitants sont un peu moins à plaindre que les Lapons, proprement dits, parce que du moins ils ont des habitations fixes, connaissent l'agriculture, et tiennent encore un peu à la civilisation de l'Europe. Quant aux Lapons eux-mêmes, dont les plus septentrionaux font partie de la Norvège, qui ne connaît pas et leur petite stature, et leur vie errante, et leurs travaux ; et surtout leurs rennes, qui sont peut-être les plus précieux animaux que la nature ait donnés à l'homme, comme pour compenser la sévérité avec laquelle elle traite d'ailleurs ceux qu'elle a placés près du pôle ?

A l'extrémité la plus orientale de la Laponie danoise, est placé le fort de Wardhus. Il y a un commandant, une petite garnison, quelques-autres employés du roi. Dans ce coin obscur et glacé du monde, où la poste, partant de Drontheim, n'arrive souvent qu'au bout de deux mois, eh bien ! là aussi on connaît l'ambition et l'amour. On y brigue de l'avancement ; on y brigue la faveur des belles. Il est vrai qu'on n'y est gêné ni par l'embarras du choix, ni par le nombre des rivaux.

Un peu moins au nord, mais très-près du cercle polaire, il y a quelques habitations d'hommes civilisés. Des jeunes femmes qui ont eu à Drontheim, par exemple, une éducation soignée, et qui, loin de se croire à plaindre d'être reléguées au milieu des déserts et des frimats, ne conçoivent pas comment on peut se plaire dans les villes et surtout dans les capitales.

Dans sa partie habitée, la Norvège a des ressources de presque tous les genres ; car partout la population et l'industrie s'appellent réciproquement.

Les pêches sont tellement productives, qu'avec ce qu'elle en tire, elle peut payer toutes ses impositions, et même toutes les marchandises qu'elle reçoit de l'étranger.

Il y a près de la province suédoise du Sempterland,

une mine de cuivre, d'où l'on retire un million de livres tous les ans.

Le fer de Norwège est inférieur à celui de Suède; mais on en exporte une grande quantité.

Parlerons-nous des mines d'argent de Kongsberg, dont le produit suffit à peine aux frais de son exploitation?

Une richesse bien plus réelle de la Norwège, ce sont ses bois. Qu'on en juge par ce trait : En 1799, année où l'énormité du frêt décourageait tous les genres d'expéditions maritimes, il est sorti des ports de Norwège 1,057 chargements de poutres et de planches, qui ont occupé 167,414 tonneaux.

Et les grains, ce premier moyen de subsistance pour les hommes (en Europe s'entend), comment la nature et l'industrie ont-elles traité les Norwégiens à cet égard? Ils n'en manquent que parce que la dixième partie de leur sol cultivable n'est pas en valeur. Cependant les contrées meridionales de la Norwège ont quelquefois du bled à exporter; et la facilité illimitée d'importer, qui a été accordée en 1788, écarte la disette de tout le pays.

Avec plus d'encouragements encore, la Norwège prospérerait davantage. Mais on dirait presque que le gouvernement, d'ailleurs si sage, du Danemarck, craint de rendre les Norwégiens redoutables, en les rendant trop heureux. A la vérité, il les ménage beaucoup, relativement aux impôts; mais que de secours de tout genre il leur faudrait, pour les aider à défricher un sol hérissé de rocailles, entrecoupé de criques, dont l'exploitation est si pénible, où les communications sont difficiles!

Les Norwégiens n'auraient pas besoin d'être fortement excités; ils sont actifs, laborieux, industriels, bien plus que les Danois; mais leur pays, malgré les pêcheries, les bois, est pauvre, et il ne faudrait pas l'appauvrir encore par des mesures semblables à celle-ci. Le roi s'est déclaré tuteur-né de tous les mineurs de Norwège, et, à ce titre, il prend l'argent qui leur appartient, c'est sans doute pour le conserver; il leur en paie quatre pour cent, à la vérité, mais ce sont des sommes enlevées à un pays qui n'a pas un écu à perdre.

Les Norvégiens sont , pour le commerce , en relation avec presque toute l'Europe. Ils reçoivent d'Angleterre du charbon de terre pour leurs mines , de la faïence , et surtout beaucoup de pacotilles de marchandises anglaises , que les capitaines de navire , qui viennent chercher des planches sur leur lest , déposent fortivement sur ces vastes côtes , où il y a tant de baies , de ports , de criques abordables , tant de petites îles , tant de barques de pêcheurs.

La France fournit directement à la Norvège des vins , des eaux-de-vie , des soieries , des fruits , et surtout du sel , dont les Norvégiens ne peuvent se passer pour leurs salaisons.

Les Norvégiens tirent d'ailleurs du Danemarck , presque tous les autres objets d'utilité ou d'agrément.

Ils ne sont cependant pas sans industrie eux-mêmes. Comme ils ont à leur portée tout ce qui entre dans la composition d'un navire , ils s'occupent beaucoup de la construction , et ils y excellent. Dès qu'un bâtiment est sorti de leur chantier , on le voit souvent , monté par un capitaine , deux matelots et un enfant , s'exposer aux voyages les plus périlleux.

Ils ont du marbre de plusieurs couleurs , blanc , noir , bleu , gris. Il y en a , dans le seul diocèse de Bergen , sept carrières qui sont en exploitation.

Ils ont des verreries , d'où sortent d'assez beaux cristaux et même de jolis lustres , et pour l'encouragement desquelles , l'entrée de tous les verres étrangers est interdite depuis 1760.

Ils ne manquent pas non plus d'établissements relatifs aux progrès des arts et des sciences. A Christiana , il y a une école de mathématiques militaires , et une société économique.

A Drontheim , une société des sciences , dont l'évêque Schœnheiter , homme estimé en Danemarck , pour ses vertus et la pureté de son zèle , est vice-président par titre , et par goût un des membres les plus actifs.

Un gymnase à Bergen , une école de minéralogie à Kongsberg , des sociétés d'agriculture à Bergen , et à Christiana.

Ils fabriquent d'assez bons draps à Christiana , et à

Moss, de l'acier, de la poudre à canon, du papier ; il y a même, à Moss, une fonderie de canons.

Ce n'est pas tout ; ce pays si souvent inabordable, si dentelé dans les côtes, si coupé de criquès, de torrents, de rivières sans gué, sans bacs et sans ponts ; dont la surface n'est qu'une suite, presque non interrompue, de montagnes plus ou moins inaccessibles, et de vallons dont beaucoup sont des précipices, ce pays est connu par son gouvernement avec autant de détail que pourrait l'être le pays le plus favorisé de la nature. Peu de cartes, en Europe, approchent de la perfection de celles de la Norwège, du moins jusqu'à une cinquantaine de lieues au nord de Drontheim. Qu'on fasse attention à la peine qu'exige le lèvement des plans dans une pareille contrée, aux dangers auxquels il expose, et l'on sentira tout le mérite de cette précision. Ce travail se continue sous la direction d'un bureau auquel préside, à Copenhague, un des marins danois les plus éclairés, le commandeur de Lœwenœu.

Apprenez enfin, pour achever cet informe tableau, apprenez que, depuis huit ou dix ans, on a pris le parti le plus sûr pour avoir sur tout l'intérieur de la Norwège, les détails topographiques les plus exacts et les plus circonstanciés ; il paraît, tous les mois, à Christiana, un *journal*, dit topographique, où sont consignées toutes les descriptions que chaque curé est obligé d'envoyer de sa paroisse, que chacun des capitaines fait faire du canton dans lequel il est établi avec sa compagnie. A ces descriptions, sont joints souvent des plans qui les complètent.

Y a-t-il beaucoup de pays policés où plus de moyens d'instruction et même de prospérité soient réunis ? Et croira-t-on encore, dans le reste de l'Europe, que les Norwégiens sont des demi-barbares ?

## LETTRE QUATRIÈME et dernière D'UN FRANÇOIS, sur le Piémont.

IL ne me reste plus qu'à vous parler de l'état des sciences et des arts en Piémont. Je commencerai par

vous donner un léger aperçu de l'instruction publique; car c'est sur l'instruction que reposent les sciences.

L'Université de Turin, qui date de l'an 1405, comprend cinq facultés : la théologie, le droit, la médecine, les arts libéraux et la chirurgie. Chacune a son collège composé de trente membres, outre les professeurs, qui sont au nombre de quatre pour la théologie, de cinq pour le droit, de cinq pour la médecine, de trois pour la chirurgie, trois pour la philosophie, deux pour les mathématiques, et deux pour l'éloquence. Ces trois classes forment celle des arts.

On vient d'établir deux autres chaires : l'une, d'agriculture et de minéralogie, et l'autre de chimie.

L'Université avoit à sa tête le grand chancelier et six autres magistrats. Cette direction a été remplacée par trois commissaires du gouvernement.

Une bibliothèque de plus de 60,000 volumes, un très-beau cabinet d'antiques, des cabinets d'histoire naturelle et de physique, un théâtre pour l'anatomie et un jardin botanique, sont sous la dépendance de l'Université.

Elle comprend encore une commission qui a un représentant dans chaque ville, et qui est chargée de l'examen des apothicaires et des drogues venant de l'étranger. Sous le même magistrat, on a établi dans chaque village un peu considérable, des professeurs de classes inférieures.

Le gouvernement actuel vient d'étendre ce bienfait aux communes qui n'y participaient pas, et désormais on trouvera, dans chaque lieu, un professeur de lecture et d'écriture, de grammaire italienne, de morale, d'arithmétique-pratique, d'institutions sociales, et de style italien. Dans les communes où il y a deux professeurs, on ajoutera des leçons d'agriculture et d'histoire naturelle, les éléments de géographie, d'histoire et de géométrie; la langue latine et les principes de la grecque, l'art de bien réciter l'italien et l'étude des droits de l'homme, sont les objets d'enseignement que la loi a désignés pour les secondes écoles, nommées autrefois les humanités et la rhétorique.

Outre cette Université, Turin renfermait une excellente académie d'éducation pour la jeune noblesse; un

collège dit des nobles, où l'on ne professait que les humanités, et le collège des provinces où le roi entretenait cent jeunes gens. Ces trois établissements sont détruits.

Le Piémont se glorifie de plusieurs savants ; mais s'il leur a donné naissance, il a été abandonné par le plus grand nombre, qui ont trouvé plus de ressources de tous les genres dans les pays étrangers. Une académie fondée il y a 40 ans, et que le roi de Sardaigne prit sous sa protection immédiate, a publié des mémoires qui étonnèrent tous les géomètres de l'Europe. Ils virent avec surprise les voiles les plus épais du calcul intégral et différentiel, déchirés par un jeune homme qui brilla comme une lumière éclatante au milieu de ces ténèbres. Lagrange fut bientôt enlevé par Paris. La Prusse, de son côté, appela Denina, renommé parmi les littérateurs ; Parme vit Bodoni atteindre à la perfection typographique, et déployer, dans ses murs, tout le luxe de l'imprimerie.

On peut citer encore plusieurs noms justement célèbres, tels que ceux de Napiout, d'Alfieri et de Gerdyl, parmi les vivants, et ceux de Beccaria et de Michelatti parmi les morts.

L'académie avait fait bâtir un observatoire, que l'on commençait à pourvoir de bons instruments à l'époque de la guerre.

La société d'agriculture établie depuis peu de temps, et qui a donné sept ou huit volumes de mémoires, a aussi souffert de la révolution ; elle continue cependant à s'assembler, ainsi que l'académie des sciences.

L'académie de peinture et de sculpture dirigée comme celle de Paris, a souffert plus qu'aucune autre.

La révolution a détruit encore deux autres sociétés de belles-lettres, qui existaient à Turin, mais qui n'étaient point, comme les autres, sous la protection spéciale du roi.

Les académies de Fossano et d'Alexandrie ont éprouvé le même sort.

La paix et un gouvernement sage pourront, au reste, ici comme ailleurs, ranimer les arts en les encourageant et les protégeant ; mais les autres plaies sont plus graves, plus difficiles et plus lentes à guérir dans ce corps politique toujours faible, et aujourd'hui épuisé.

*NOTICE historique sur le général WASHINGTON.*

DANS l'intérieur de l'Amérique septentrionale, Washington, le plus jeune des fils d'une famille aisée, mais sans opulence, se préparait, suivant ses moyens et sa condition, à devenir un jour un citoyen utile. Il exerça d'abord l'office d'arpenteur, c'est-à-dire qu'il était chargé de partager et de borner les terres incultes ; et l'on sent que, dans une société qui commence, de semblables fonctions devaient être à la fois lucratives et honorables. Pendant la guerre entre l'Angleterre et la France, qui se termina par la paix de Fontainebleau, en 1762, il servit avec distinction comme colonel des milices de Virginie. Ce fut lui qui, après la malheureuse entreprise du général Brandhoc contre le fort Duquesne, en 1755, sauva les restes de l'armée, par une retraite qui obtint l'admiration générale. Dans le cours de cette guerre, il fut nommé député à l'assemblée provinciale de Virginie ; et, à l'époque de la rupture entre la métropole et les colonies, la même province le députa au congrès général qui s'ouvrit, à Philadelphie, le 4 septembre 1774 : l'année suivante, il y fut proclamé généralissime des troupes américaines.

L'histoire de la guerre d'Amérique est, en grande partie, le récit des exploits de Washington. Les situations les plus difficiles ne servirent qu'à développer les ressources de son esprit, et l'élévation d'un caractère également fait pour les dangers et le repos. Les grands généraux de son temps, Frédéric II lui-même, reconnurent le mérite de ses opérations militaires, et souvent portèrent envie à sa gloire : mais Washington en méritait une plus douce ; après une lutte de huit années, il obtint une paix honorable, et l'indépendance absolue de l'Amérique septentrionale.

Le grand rôle qu'il avait joué pendant la guerre, fit naître quelques doutes sur son désintéressement. Ses ennemis l'accusaient secrètement de prétendre à une dictature perpétuelle : il lui en coûta peu pour détruire les soupçons. Le 23 décembre 1783, après

avoir pourvu aux divers besoins de l'armée, il se démit, entre les mains du congrès, de sa place de général, et se retira à la campagne.

Ce ne fut qu'en 1786, qu'il s'engagea de nouveau dans les affaires politiques. Une assemblée de députés extraordinaires, sous le nom de Convention, fut convoquée, à Philadelphie, pour réformer la première constitution fédérative. Washington y exerça une grande influence, et après l'adoption, par toutes les provinces, du nouveau plan de constitution, il fut proclamé, à l'unanimité absolue, président du congrès. Le 30 avril 1788, il entra dans cette dignité, et en 1792, terme de sa présidence de quatre années, il fut encore unanimement réélu; quoique dès-lors il soupirât sans affectation après la retraite.

Dans le même temps, les germes de trouble et de discorde, que la révolution française avait semés sur tout le globe, se développèrent en Amérique. Le génie d'une nouvelle liberté, de cette liberté au nom de laquelle on égorgeait en France, s'éleva contre le génie de l'ancienne, qui avait rendu l'Amérique heureuse et florissante. Le crédit de son premier magistrat fut ébranlé : Washington fut l'objet de la calomnie et de la haine, comme l'auraient été Sydney, Locke, Turgot, Rousseau lui-même, s'ils eussent été témoins des orages de nos jours; déjà même il ne trouvait plus guères de justice que parmi les Anglais qui, ayant détesté le général des insurgents, honoraient le sage politique et l'ami de l'ordre social.

Washington se maintint calme au milieu des détracteurs, s'opposa aux exagérations de toute espèce, et acquit la gloire d'avoir sauvé une seconde fois l'Amérique.

Cependant, aux approches d'une nouvelle élection, il résolut d'abandonner le théâtre des affaires. L'adresse par laquelle il annonça cette intention à ses compatriotes, est le testament d'un sage et d'un père, le plus beau titre de la gloire de Washington. Le 7 décembre 1796, il abdiqua la présidence, après une vie active et toute consacrée à l'intérêt public, et le 14 décembre 1799, il fut enlevé à sa patrie.

*La suite au n.º prochain.* Ce morceau est extrait



du journal historique de *Frédéric Gentz*. Dans la suite, nous aurons occasion de faire connaître ses opinions sur les finances, les gouvernements, et les principaux personnages de l'Europe. Nos lecteurs y reconnaîtront un écrivain habile en matières d'économie politique, mais qu'une partialité favorable à l'Angleterre et un peu de haine contre la France conduisent souvent à des exagérations, d'autres fois seulement à des vérités dures. Les bons esprits sauront profiter des unes et des autres.

---

## INTÉRIEUR.

### P A R I S.

**I**L paraît un ouvrage intitulé : *De l'état de la France à la fin de l'an VIII.* — C'est une réponse à toutes les déclamations vénales, imprimées dans l'étranger, et surtout en Angleterre, contre le gouvernement français. Elle est remplie à la fois de force et de mesure, d'adresse et de dignité. C'est d'ailleurs un livre très-remarquable par l'importance des matières qu'il traite, et par la quantité de pensées neuves ou fécondes que l'auteur développe. Il examine successivement la situation politique de l'Europe avant la guerre, celle de la France, relativement à ses ennemis, à ses alliés et aux puissances neutres ; enfin, la situation intérieure de la république, considérée tour-à-tour dans sa population et dans son industrie, dans ses mœurs et dans ses lois. Il est impossible de soumettre à l'analyse un ouvrage aussi substantiel, où tous les raisonnements sont enchaînés par une dialectique pressante, où la suppression d'une seule idée intermédiaire séparerait les principes et les résultats, et dont chaque chapitre présente le texte de plusieurs mémoires très-étendus. L'auteur, qui a gardé l'anonyme, paraît aussi versé dans la science de la législation et de l'économie politique des états, que dans celle des traités diplomatiques et des relations commerciales. On pourrait élever des doutes sur quelques-unes de ses

propositions ; mais il faudrait, pour les combattre, se livrer à des discussions longues et sévères, qui excéderaient les bornes de ce Journal. Nous nous contentons de recommander l'ouvrage aux lecteurs dont l'esprit est capable de profondes réflexions, et dont le jugement est affranchi de toute espèce de partialité. E.

---

Les soixante-douze tableaux recueillis en Allemagne et principalement à Munich, par le C. Neveu, peintre, et commissaire du gouvernement, sont arrivés au Musée central des arts.

---

Le gouvernement a fait remettre 1200 francs au C. Greuze, à compte sur le prix d'un tableau qu'il a demandé à ce célèbre artiste.

---

J. B. Audebert, peintre, graveur, naturaliste, vient de mourir à la fleur de son âge. On lui doit *l'Histoire naturelle des Singes et des Makis*, et celles des *Colibris*.

---

Le sceau de la Grande-Bretagne a subi un changement considérable. Les fleurs-de-lys en ont été effacées le 11 novembre dernier. Le roi d'Angleterre ne prendra plus, à dater du premier janvier prochain, le titre, un peu ridicule, de roi de France ; et le nouveau sceau aura pour inscription : *Rex Britannorum*.

---

Il est assez étonnant, et pour le politique et pour le philosophe, de voir encore le peuple anglais brûler, sur la tête de bois, et au milieu des applaudissements, la couronne papale ; on vient de renouveler à Londres cette misérable vengeance, à la fête du 14 novembre, commémorative de la conspiration des poudres.

---

Sept mille soldats russes sont prisonniers en France, depuis près de quinze mois. Le premier Consul a fait offrir à Paul I.<sup>er</sup> de lui renvoyer ces prisonniers, sans échange et sans rançon. Il a donné des ordres pour qu'ils fussent tous réunis dans les départements du nord, où le climat est plus analogue au leur. Le ministre de

la guerre fait achever leur habillement. On croit que l'intention du gouvernement est de les renvoyer en Russie avec leurs uniformes. (*Journal officiel.*)

Paul I.<sup>er</sup> porte le portrait du premier Consul sur le côté d'une tabatière ; et, sur l'autre, celui d'Alexandre.

On sait que l'empereur de Russie avait fait mettre l'embargo sur les vaisseaux anglais qui se trouvaient dans le port de Riga, et plusieurs autres de la mer Baltique. Il paraît que le gouvernement anglais use de représailles, et qu'il vient, à son tour, d'ordonner l'embargo sur tous les vaisseaux russes, dans les ports de la Grande-Bretagne.

On dit que Jérôme Bonaparte, le plus jeune des frères du premier Consul, est parti pour Brest, où il va servir dans la marine.

Un arrêté du 4 frimaire nomme le C. Duquesnoy, maire du 10.<sup>e</sup> arrondissement de Paris, en remplacement du C. Béthune-Charost, décédé ; et le C. De-luynes ( ci-devant duc ) maire du 9.<sup>e</sup> en remplacement du C. Duquesnoy.

Les membres de l'ancienne académie de Chirurgie se sont assemblés, le 4 de ce mois, au palais national des sciences et des arts. Ils ont résolu de reprendre leurs travaux, et nommé des commissaires pour demander la protection du gouvernement, réclamée aujourd'hui avec assurance, lorsqu'on veut faire le bien et rendre à la France son ancienne gloire, et les moyens de l'augmenter.

Beaucoup d'inventions et d'établissements utiles ont depuis peu honoré les arts, encouragé le commerce, ou soulagé l'humanité.

Le 15 brumaire, le général Berruyer a présenté au premier Consul le C. Bernard, membre du Lycée des arts, et inventeur d'un *bras supplémentaire*, dont l'ingénieuse mécanique donne à celui qui a perdu ce membre, la facilité d'écrire, et de tailler même sa plume. Toutes les parties du bras supplémentaire se replient dans un étui portatif. Le premier Consul a ordonné qu'il serait

fabriqué de ces machines pour les militaires que le sort des armes aurait mis dans le cas d'y avoir recours.

Le marquis de Salisbury a présenté, le 16 novembre, au roi d'Angleterre un livre imprimé sur du papier fabriqué avec de la paille, le premier qui ait paru. Le sujet de ce livre est la manière dont les anciens perpétuaient les événements historiques, et les divers moyens de communiquer ses pensées par des procédés matériels, jusqu'à l'invention du papier. A cet échantillon d'imprimé, étaient jointes des feuilles séparées de papier-paille, blanc, transparent, fini, et aussi bien collé que le meilleur papier fait avec des chiffons de coton ou de fil.

Un brevet d'invention a été accordé au C. Thilorier, pour une découverte intéressante, sous le double rapport des arts et de l'économie domestique. Des *boîtes à feu*, au lieu de cylindres et de fourneaux pour chauffer les baignoires, demandent moitié moins de temps et de charbon, et ne répandent dans l'appartement ni chaleur, ni odeur. Les *nouveaux poêles* peuvent servir à la cuisson des aliments, et se chargent le matin pour toute la journée. — S'adresser à Paris, rue Sainte-Avoye, chez le C. Lange.

Le C. Chaptal indiqua, l'année dernière, un nouveau procédé pour blanchir le coton et le lin par la vapeur de la soude. Les Anglais ont profité de cette découverte, et l'ont rendue si économique que l'aune de toile ne coûte pas un liard à blanchir. Le C. Bawens vient de former un établissement à la fabrique des Bons-Hommes, où il blanchit deux à trois mille aunes de toiles en un jour avec trente livres de soude, et n'emploie qu'un seul homme. On va établir le même procédé à Rouen et dans la Belgique.

Une émulation générale multiplie les *soupes économiques*. Les officiers de la garde des Consuls ont pris quatre-vingt-quatre souscriptions. Bruxelles, Strasbourg, Bordeaux, ont imité l'exemple de la capitale.

Une souscription vient d'être ouverte pour former à Paris, et graduellement dans chaque département, sous la dénomination de *retraite assurée au malheur*, un établissement où les deux sexes seront reçus. L'administration est composée de membres dont le nom seul est un titre à la confiance, tels que les CC. Frochot,

préfet du département de la Seine ; Demaillé , ancien évêque de Saint-Papoul ; Depansement , ancien curé de Saint-Sulpice. Elle a ses bureaux ouverts rue Batave , n.º 60. Au nombre des fondateurs et bienfaiteurs , sont le premier Consul pour 30 lits , M.<sup>me</sup> Bonaparte pour 25... Ceux qui souscriront avant le 1.<sup>er</sup> frimaire an 10 , auront la faculté , en cas de décès avant l'âge de 70 ans , de léguer leur souscription à la personne qu'ils désigneront par testament.

---

En même temps que le pauvre est assuré de trouver des aliments , et l'infirme des asyles , des mesures sévères vont réprimer un des plus grands fléaux des villes et des campagnes , la mendicité. Le préfet de police , dans une lettre circulaire , sollicite à cet égard l'attention des maires et adjoints des différentes communes de son arrondissement. « Les mendiants errants et « sans aveu sont dans la classe des vagabonds , et les « dispositions de la loi du 10 vendémiaire an 4 sur « la police intérieure des communes , doivent leur être « rigoureusement appliquées. »

---

Le même préfet prévient ses concitoyens , qu'en vertu de l'arrêté des consuls , du 3 brumaire , les passeports à l'étranger se délivrent maintenant dans ses bureaux.

En conséquence , comme les personnes qui peuvent avoir besoin de passeports ne sont pas toutes connues à la préfecture , celles , tant de Paris et du département de la Seine , que des communes de Saint-Cloud , Sèvres et Meudon , du département de Seine et Oise , qui voudront en obtenir , devront en adresser au préfet la demande sur papier timbré , avec leurs noms , prénoms , domiciles , qualités ou professions , et la désignation du pays où elles voudront aller , et des motifs de leur voyage ; et afin d'éviter des démarches inutiles , avant d'apporter les pétitions à la préfecture de police , on les présentera , avec deux témoins , à Paris , aux commissaires de police ; et dans les communes rurales , aux maires et adjoints , lesquels donneront leur avis , conformément à la loi.

Un canal d'embranchement de Carcassonne, département de l'Aude, au canal des deux mers, fut commencé en 1788. La révolution interrompit les travaux. On vient de les reprendre, et le 14 vendémiaire, le C. Baraut, préfet, en présence des autorités constituées et d'une foule immense de citoyens, a posé la première pierre du pont, qui va être construit sur ce canal d'embranchement.

Le célèbre Olavidès, comte de Pilos, espagnol, domicilié en France, s'était rendu adjudicataire d'une ferme, appartenant au ci-devant Hôtel-Dieu d'Orléans. Il a écrit au préfet, « qu'en l'achetant, il avait voulu, » non la garder, mais la conserver pour la rendre à sa destination; que, croyant aujourd'hui les places du gouvernement entre des mains sages et justes, il allait rendre, aux hospices d'Orléans, la ferme qu'il avait gardée en dépôt. » Le préfet a envoyé sa lettre au premier Consul.

La société des observateurs de l'homme avait chargé quelques-uns de ses membres les plus distingués, de constater, par une suite d'examens et d'expériences, l'état de l'enfant connu sous le nom de *Sauvage de l'Aveyron*. Dans la dernière séance de cette société, l'un de ces membres, le C. Pinel a lu un rapport dont l'objet et le mérite ont excité un vif intérêt. « Les seules affections qui caractérisent le *prétendu sauvage*, dit-il, et qui cependant ne le distinguent pas des autres animaux, sont le desir de manger et de s'évader. Son apathie pour tout le reste semble d'ailleurs le ranger au dessous de la plupart de ceux-ci. Jamais la surprise n'anime les traits de sa physionomie : son regard est errant et stupide, son corps dans ce balancement continuel qui est particulier à quelques bêtes enfermées dans nos ménageries. Il n'a pu encore s'élever à la combinaison la plus simple, et malgré la véhémence de son appétit, la seule imitation de l'action de couper du pain, est un effort qui excède la portée de son intelligence. » Le C. Pinel passe ensuite en revue plusieurs enfans de l'un et l'autre sexe, qu'une organisation malheureuse, ou l'imbécillité résultant de causes

accidentelles, a placés dans nos hospices. Il réserve pour une autre séance, les rapprochements qu'il veut établir entr'eux et *le Sauvage* ; mais il est aisé de les prévoir, et ses auditeurs en ont déjà conclu que , pour cette fois encore, on n'avait pas trouvé l'homme de la nature.

Le Lycée républicain a ouvert ses séances, le 11 frimaire dernier, comme l'annonçait son programme. Ses professeurs ont débuté, chacun avec les talents qui les distinguent : on a reconnu la précision heureuse du C. Cuvier, l'élégante facilité du C. Fourcroy, etc. Le C. Degerando, qui a parlé pour la première fois, promet encore de nouvelles jouissances à cette réunion littéraire. Dans un discours d'introduction, il a tracé rapidement l'histoire de la philosophie, et s'est arrêté plus particulièrement à l'objet d'un cours sur la philosophie morale dont il a exposé l'ordre. Sans prodiguer les mouvements oratoires, et même avec une timidité qui souvent nuisait à l'effet, le C. Degerando a pourtant excité de vives émotions. Son style pur et abandonné portait l'empreinte de son âme. L'invocation à Fénélon, qui terminait son discours, a été couverte d'applaudissements.

Le 1.<sup>er</sup> frimaire, à midi et demi, plusieurs salves d'artillerie ont annoncé la rentrée du corps législatif. Le C. Chaptal, ministre de l'intérieur a rappelé, en peu de mots, combien d'espérances environnaient cette seconde session. Dans la séance du 2, le conseiller d'état, Regnier, a porté la parole, au nom du gouvernement, et dans un discours rapide et brillant, a présenté le tableau des heureux résultats du 18 brumaire. Parcourant successivement toutes les branches de l'administration, il a terminé par ces paroles qui sont, à la fois l'expression de la franchise et de la force. « Si le gouvernement n'a pas encore fait tout le bien qu'il s'était promis, s'il n'a pas rempli toutes les espérances qu'on avait conçues, il se doit au moins ce témoignage, qu'il a déployé tout ce qu'il avait de force, de constance et de moyens. »

Le code civil est un des principaux objets qui seront proposés cette année au corps législatif.—Nous ferons connaître les lois et les discussions les plus importantes.

P. S. L'abondance des matières nous oblige de renvoyer à un autre n.<sup>o</sup> l'arrêté sur les émigrés, nous donnerons l'ensemble de ce travail lorsqu'il sera complet.

*SUITE de la Statistique du département de la Seine-Inférieure.*

ON se rappelle (voy. le n.<sup>o</sup> 1.<sup>er</sup> du *Mercur*) la lettre circulaire adressée par le ministre de l'intérieur à tous les préfets, pour leur demander le tableau respectif de leur département, et sous le rapport topographique, et plus encore sous celui de la législation et de la morale.

Le C. Beugnot, préfet du département de la Seine-Inférieure, s'est empressé de répondre aux excellentes vues du ministre. Nous avons inséré la première partie de la Statistique de ce département dans notre numéro du 1.<sup>er</sup> thermidor an 8.

Nous rendons compte d'un nouveau travail, dans lequel on développe plusieurs objets qu'on n'avait qu'effleurés. Il est facile d'y reconnaître l'homme instruit, le magistrat zélé, l'observateur profond et judicieux.

Rien, sans doute, de plus intéressant pour un état, pour la France surtout, après une guerre dont les trophées ont dû coûter bien du sang, que les détails sur la population.

Elle s'accroît sensiblement, dit le préfet de la Seine-Inférieure.

On peut en assigner deux causes ; les mariages plus nombreux, les époux plus jeunes.

Plus de mariages sont résultats naturellement des circonstances qui ont accompagné la révolution.

La peur en a fait un grand nombre, ou du moins les a précipités.

La suppression des convents, des corporations et des revenus ecclésiastiques, a diminué la liste des célibataires.

Le joug de l'autorité paternelle a été secoué ; et les enfants, plus tôt et plus indépendants, ont souvent contracté des mariages auxquels leurs pères n'eussent point consenti.



Enfin le partage égal des successions, en multipliant les fortunes, en répandant l'aisance, a nécessairement influé sur la reproduction des hommes.

Ainsi, malgré les générations moissonnées, la France rajeunie se survit à elle-même, et présente au siècle qui va s'ouvrir une population brillante et nombreuse ; peu de vieillards, peut-être ; mais une jeunesse florissante, et un peuple d'enfants.

Il est donc besoin, plus que jamais, d'instruire ce peuple naissant. Il faut lui assurer le bienfait de l'éducation. Les sciences et les arts le demandent pour la génération qui s'élève. Les vertus, plus nécessaires, le demandent encore plus haut. Le gouvernement a déjà donné de grands encouragements, et s'il n'a fait davantage, c'est qu'il ne l'a pu, au milieu des ruines et des travaux de tout genre. Il a consacré les principes : il veut que l'instruction, rendue plus facile et plus simple, graduée suivant les besoins de la société, devienne proportionnellement le patrimoine de toutes les classes. On ne peut se dissimuler l'imperfection du système actuel \*. Un vide immense sépare les écoles primaires et les écoles centrales. D'ailleurs, plusieurs raisons empêchent que ces écoles ne soient fréquentées. Il n'est jamais indifférent à la saine politique de heurter les opinions religieuses. Les parents ont craint d'envoyer leurs enfants aux instructions publiques, parce qu'ils ont craint de les revoir infidèles à leur croyance. De tous côtés, on a vu se former des institutions particulières, et l'on sait trop que l'homme médiocre se croit toujours assez bon pour élever ou pour instruire des enfants. C'est surtout à la campagne que l'éducation a souffert, ou manqué totalement. Autrefois le *magister* du village, qui était ordinairement le chantre de sa paroisse, vivait de sa profession. Il était unique. Aujourd'hui la concurrence, ou la désertion des écoles primaires, enlève à l'instituteur national et sa considération et sa subsistance. Placé entre son intérêt et son devoir, s'il satisfait à l'un, c'est toujours aux dépens de l'autre. Il faut donc

\* Ceci était écrit avant le rapport du C. Chaptal, sur l'instruction publique. (Voy. le N.<sup>o</sup> précédent).

que le gouvernement assure aux instituteurs un sort capable d'attacher à ces fonctions, importantes et pénibles, les hommes dignes de les remplir : il faut qu'il établisse des écoles secondaires, pour rendre utiles celles qu'un trop grand intervalle rendait étrangères l'une à l'autre \*.

Un autre objet mérite son attention : il importe au bonheur de la société de soulager l'infortune, et de réparer les disgrâces de la nature.

Les droits d'octroi, destinés au service des hôpitaux, se perçoivent avec soin, et facilement : les citoyens payent volontiers ce qu'ils savent destiné à cet emploi certain. Le produit est considérable ; mais les frais d'établissement en ont absorbé une grande partie. Il a fallu recréer tout ce que la fureur révolutionnaire avait détruit.

Aussi le service des hospices continue-t-il d'être pénible, et il le serait bien davantage, si les secours à domicile venaient à cesser. Outre les 2175 malades, soignés dans les deux hospices de Rouen, environ 6000 individus sont inscrits sur les listes de bienfaisance.

Les officiers de santé et les administrateurs de ces hospices jouissent d'une réputation de zèle et de probité. Cependant on n'y voit que les malheureux, privés de toute autre ressource, ou affligés de maux, dont leur extrême indigence rendrait partout ailleurs la cure impraticable ; du moins ils sont un peu mieux traités qu'ils ne le pourraient être dans ces circonstances difficiles, si leur nombre était plus considérable.

Une autre cause que le défaut de moyens pécuniaires (il est bon de le dire et de le répéter) a principalement éloigné les malheureux de leur asyle naturel. Il ne sera jamais au pouvoir de l'homme de métamorphoser en *philanthropes* ces serviteurs à gage, dont il faut bien aujourd'hui qu'on entoure les malades. Au-dessus de la philanthropie, est encore la charité. Ces femmes, qui se vouaient au soulagement du pauvre, étaient soutenues dans l'exercice de leurs devoirs par une espérance qui ne s'apprécie pas. Elles se regardaient comme la famille

\* On sait que le rapport du C. Chaptal remédie aux inconvénients dont on se plaint ici.

du pauvre ; elles se passionnaient pour lui, s'immolaient à ses besoins, et se reposaient sur un Dieu, du prix de leur dévouement. Sans aucune charge pour le trésor public, le malheur trouvait des asyles toujours ouverts, des soins assidus, et ce qui n'est pas moins essentiel à l'homme qui souffre, des consolations puissantes. Plus d'une fois aussi la main du riche s'ouvrit en faveur des hôpitaux, et c'était un motif de plus de soulager les malheureux, que de les soulager par ces pieuses femmes.

Le seul inconvénient, peut-être, d'une charité si généreuse, c'est que le séjour de l'hospice finissait par être agréable ; et cette perspective pouvait fortifier dans le pauvre ce caractère d'imprévoyance, qui lui est trop ordinaire, et son penchant à la paresse. Mais cet inconvénient prévenait deux grands fléaux. Dans les villes très-peuplées, où règne, d'un côté, le luxe et l'opulence, et surtout dans les villes manufacturières, il existe une infinité d'hommes dont l'existence incertaine et précaire ne voit souvent d'autres ressources que le crime, l'hôpital ou la mendicité.

*Le mendiant* est un faux pauvre. Il vit quelquefois plus à l'aise que celui qu'il met à contribution. S'il n'est point un voleur, proprement dit, il est tout prêt de le devenir. Il sert d'explorateur aux voleurs de profession. Cette classe dangereuse augmente d'une manière alarmante dans ce département. La cause en est incontestablement la *mise à bas* des métiers, de plusieurs fabriques de draps et de toiles, dites *rouenneries*. La *mise à bas* d'un métier, ne paralyse pas seulement les bras de celui qui le montait ; mais aussi les bras des fileuses qui fournissaient la matière, les bras de mille ouvriers, sans cesse occupés les uns pour les autres. Un métier est un anneau d'une longue chaîne : un seul manque, tout est rompu. Il est urgent de rappeler ces hommes à des occupations journalières. La cessation du travail n'est pour eux que le premier pas à la fainéantise, et bientôt ils rechercheront des profits honteux et criminels.

On doit distinguer les pauvres des communes rurales, qui ne vaguent pas hors de leur arrondissement. Ceux-là

ne répandent point l'alarme : ils excitent l'intérêt que l'homme doit à l'homme infirme, âgé ou malheureux. Il n'est pas nécessaire d'imposer aux habitans des communes l'obligation de nourrir ces sortes de pauvres : il suffit de leur en laisser le soin.

Quant à ces vagabonds, le fléau des campagnes, la terreur du fermier, point d'autre parti à prendre que de les renfermer dans des maisons, où on les forcerait de contribuer, en s'occupant, à diminuer les frais de leur détention et de leur garde.

C'est ici qu'on peut être *sévère sans cesser d'être bon*, et que l'indulgence, au contraire, serait une vraie faiblesse.

Nous avons parlé des octrois ; le temps apprendra si les droits sont répartis avec justesse, et si l'on ne pourrait pas mettre plus d'économie dans la perception. Mais il est un autre impôt dont le produit, énorme, comme produit brut, se réduit pourtant à rien, ou presque rien, comme produit net. Ce sont les droits de barrières. Pour atteindre la multitude des contribuables, il a fallu créer une armée de commis, s'emparer de tous les passages, entraver la circulation ; une garde est nécessaire pour protéger ces commis ; et ce surcroît de service pour la garde nationale, équiyaut à un impôt réel. Cependant l'impôt des routes est parfaitement juste : il est naturel de faire payer l'entretien des chemins à ceux qui les usent. C'est au gouvernement à rectifier le mode actuel de perception, qui lui enlève une grande partie de son revenu.

Un second extrait de cet intéressant mémoire contiendra les réflexions du même préfet sur la division des fortunes. Il examine, en homme nourri des meilleurs principes de Smith, l'influence de cette division sur la population, l'agriculture et la prospérité nationale.



# TABLE

*Des six premiers mois du Mercure de France.*

## TOME PREMIER.

### LITTÉRATURE.

#### POÉSIE.

|                                                                                                                                           |                    |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------------|
| <b>T</b> RADUCTION de l'Episode d'Olinde et Sophronie,<br>(II. <sup>e</sup> chant du Tasse), par <i>Laharpe</i> , pages 3, 81             |                    |
| Cromwel à Christine, reine de Suède, en lui<br>envoyant son portrait (vers traduits de Milton).                                           | 12                 |
| Fragments du Poème sur l'Imagination.                                                                                                     |                    |
| Vers sur Newton.                                                                                                                          | 46                 |
| — sur la Beauté.                                                                                                                          | 321                |
| L'Homme des champs, ou les Géorgiques fran-<br>çaises (extrait).                                                                          | 397, 409           |
| Ces trois derniers articles de <i>Jacques Delille</i> .                                                                                   |                    |
| Vers écrits près d'une fontaine, où s'était arrêtée<br>M. <sup>me</sup> d'Egmont, par feu <i>Rhulière</i> , de l'aca-<br>démie française. | 88                 |
| Jérusalem délivrée, poème imité du Tasse, par<br><i>J. M. B. Clément</i> , de Dijon (extraits).                                           | 109, 197           |
| Chant du 14 juillet 1800, paroles de <i>Fontanes</i> ,<br>musique de <i>Méhul</i> .                                                       | 161                |
| Enigmes et Logogripes,                                                                                                                    | 167, 224, 325, 408 |
| Description de la Hollande (extrait du sixième<br>chant d'un poème sur la Navigation, par <i>J.</i><br><i>Esménard</i> ).                 | 241                |
| Couplets faits par <i>Boufflers</i> , chez le prince<br>Henry, le jour de l'anniversaire de la ba-<br>taille de Friedberg.                | 324                |
| Épître à Virgile, sur la Bataille de Maringo,<br>par <i>D. Cubières</i> .                                                                 | 367                |
| Invitation d'été à Thaïs, par <i>Deguerle</i> .                                                                                           | 406                |

## ROMANS.

|                                                        |     |
|--------------------------------------------------------|-----|
| Les Beautés de <i>Sterne</i> ( extrait ).              | 258 |
| Le chevalier Robert , par le <i>comte de Tressan</i> . | 388 |

## SPECTACLES.

|                                                                                    |          |
|------------------------------------------------------------------------------------|----------|
| <i>Théâtre Français</i> . Etat de l'Art dramatique en France.                      | 39, 200  |
| Débuts du C. <i>Lafond</i> .                                                       | 42       |
| Montmorency , tragédie en cinq actes , par <i>Curron de Nisas</i> .                | 119      |
| Les Mœurs du jour , ou l'Ecole des jeunes femmes , par <i>Colin-d'Harleville</i> . | 274      |
| Sur <i>Beaumarchais</i> .                                                          | 361, 445 |
| <i>Théâtre de la République et des Arts</i> , opéra de Praxitèle.                  | 272      |

## PHILOSOPHIE.

|                                                                                                                                                 |         |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------|
| — de la littérature , considérée dans ses rapports avec les institutions sociales , par M. <sup>me</sup> de <i>Staël-Holstein</i> ( extraits ). | 13, 171 |
| Le Définisseur.                                                                                                                                 | 99      |
| Définition du mot <i>Nature</i> .                                                                                                               | 277     |

## VOYAGES.

|                                                                                                                                       |     |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| L'ambassade au Thibet , par le capitaine <i>Turner</i> .                                                                              | 124 |
| Le Périphe de la Mer rouge , par le docteur <i>Vincent</i> , auteur du <i>Voyage de Néarque</i> .                                     | 124 |
| Voyage au Canada , par <i>Isaac Weld</i> .                                                                                            | 127 |
| Voyage de découvertes , à l'Océan pacifique du Nord , et autour du monde , exécuté par <i>Vancouver</i> ( I. <sup>er</sup> extrait ). | 327 |
| Voyage dans la Troade , par <i>Lechevalier</i> ( extrait ).                                                                           | 245 |

## SCIENCES.

## GÉOGRAPHIE.

|                                                                                             |     |
|---------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| L'A Géographie d'Hérodote , par le major <i>Rayneil</i> .                                   | 124 |
| Lettre du Ministre de l'intérieur à la classe des sciences physiques de l'Institut national | 155 |

# DES MATIÈRES. 483

## HISTOIRE.

|                                                 |     |
|-------------------------------------------------|-----|
| Fragment d'un ouvrage sur Louis XI.             | 260 |
| Lettre aux Rédacteurs du Mercure, sur Louis XI. | 358 |

## BIOGRAPHIE.

|                                                                              |          |
|------------------------------------------------------------------------------|----------|
| Notice sur le comte de Bernstorff, Ministre de Danemarck.                    | 224      |
| — sur Beaumarchais                                                           | 361, 445 |
| Mort de M. <sup>me</sup> Helvétius.                                          | 396      |
| Portrait du Grand Condé, tiré des mémoires du comte <i>Jean de Coligny</i> . | 442      |
| — sur Desaix.                                                                | 144, 157 |

## HISTOIRE NATURELLE.

|                                                                 |     |
|-----------------------------------------------------------------|-----|
| Histoire naturelle des poissons, par <i>Lacépède</i> (extrait). | 115 |
|-----------------------------------------------------------------|-----|

## JURISPRUDENCE.

|                                                                      |     |
|----------------------------------------------------------------------|-----|
| Procédure de <i>Jacques Hadfield</i> , assassin du roi d'Angleterre. | 132 |
|----------------------------------------------------------------------|-----|

## ECONOMIE RURALE.

|                                                                         |     |
|-------------------------------------------------------------------------|-----|
| Séance publique de la Société d'Agriculture du département de la Seine. | 206 |
|-------------------------------------------------------------------------|-----|

## BEAUX-ARTS.

### GRAVURE.

|                                                                            |     |
|----------------------------------------------------------------------------|-----|
| <b>P</b> ORTRAIT de <i>R. A. Sicard</i> , instituteur des sourds et muets. | 128 |
|----------------------------------------------------------------------------|-----|

### SOCIÉTÉS SAVANTES, LITTÉRAIRES ET PHILOSOPHIQUES.

|                                                               |                 |
|---------------------------------------------------------------|-----------------|
| De l'Institut et de l'Académie française, Académie française. | 106<br>208, 284 |
|---------------------------------------------------------------|-----------------|

### VARIÉTÉS.

|                                                                                                                          |    |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| Nouvelle édition à Londres, du Poème des Jardins, par <i>Delille</i> .                                                   | 45 |
| Lettres sur quelques notes, écrites de la main de Voltaire, à la marge d'un exemplaire de Virgile, par <i>Fontanes</i> . | 89 |
| Lettre du Ministre de l'intérieur, à l'auteur                                                                            |    |

|                                                                                                                                                 |              |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------|
| du Poème des Saisons.                                                                                                                           | 108          |
| Lettre aux rédacteurs du <i>Mercur</i> , au sujet<br>du voyage de Vancouver, par <i>Morellet</i> .                                              | 126          |
| — de quelques reproches faits à la langue<br>française et à notre littérature ; des nou-<br>veaux mots, et des locutions révolution-<br>naires. | 339          |
| D'Alfieri et de la tragédie (1. <sup>er</sup> article).                                                                                         | 349          |
| Lettre aux rédacteurs du <i>Mercur</i> , ou les<br>Souvenirs d'un vieillard.                                                                    | 435          |
| Annonces.                                                                                                                                       | 47, 127, 366 |

## P O L I T I Q U E.

## E X T É R I E U R.

|                                                      |                              |
|------------------------------------------------------|------------------------------|
| SITUATION des différentes puissances de<br>l'Europe. | 49                           |
| Angleterre.                                          | 130, 160, 211, 304, 380, 475 |
| Suede.                                               | 215                          |
| Danemarck.                                           | 219, 471                     |
| Republique batave.                                   | 369, 451                     |
| Hambourg.                                            | 212, 472                     |
| Allemagne.                                           | 380, 447                     |
| Prusse.                                              | 210, 289, 378, 470           |
| République helvétique.                               | 381, 469                     |
| Piémont.                                             | 466                          |
| Espagne.                                             | 209, 298, 462                |
| Portugal.                                            | 303, 462                     |
| Malte.                                               | 227                          |

## A R M É E S.

|                                                                                                                                       |               |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------------|
| <i>Armée de réserve</i> . Passage du Mont Saint-<br>Bernard.—Combat de la Chiusella.—Lettre<br>de Massena, sur la reddition de Gènes. | 62            |
| Bataille de Maringo.—Armistice.                                                                                                       | 139           |
| <i>Armée du Rhin</i> .                                                                                                                | 72            |
| Bataille de Hochstedt.                                                                                                                | 149           |
| <i>Armée d'Egypte</i> . Victoires et assassinat de<br><i>Kléber</i> .                                                                 | 136, 305, 477 |

## I N T É R I E U R.

|                       |         |
|-----------------------|---------|
| Tableau de la France. | 73, 153 |
|-----------------------|---------|



## DES MATIÈRES. 485

|                                                                                     |                        |
|-------------------------------------------------------------------------------------|------------------------|
| Lettre du Ministre de la police générale aux préfets , sur la tolérance religieuse. | 158                    |
| Lettre du premier Consul , datée de Lyon.                                           | 159                    |
| Conspiration découverte.                                                            | 307, 391               |
| Lettre du Ministre de l'intérieur aux préfets , sur l'observation des jours fériés. | 478                    |
| Arrêté des Consuls à ce sujet.                                                      | 480                    |
| Fête du 14 Juillet.                                                                 | 78, 157, 161, 228, 318 |

## STATISTIQUE DE LA FRANCE.

|                                                           |     |
|-----------------------------------------------------------|-----|
| Lettre circulaire du Ministre de l'intérieur aux préfets. | 76  |
| Statistique du départ. de la Seine-Inférieure.            | 236 |
| — du Gard.                                                | 308 |
| — du Calvados.                                            | 393 |

---

## TOME II.

---

## LITTÉRATURE.

### POÉSIE.

|                                                                                                                     |                           |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------------------------|
| CHANT du premier Vendémiaire an 9, paroles de <i>J. Esménard</i> , musique de <i>Lésueur</i> .                      | 3                         |
| Vers faits en Pologne , dans le jardin de la princesse de Ratzevil , appelé <i>Arcadie</i> , par <i>Boufflers</i> . | 7                         |
| Enigmes et Logogripes.                                                                                              | 8, 86, 165, 246, 328, 407 |
| Traduction en vers, des <i>Métamorphoses</i> d'Ovide, par <i>F. de Saint-Angé</i> (extrait).                        | 17                        |
| Tableau des proscriptions de Marius et de Sylla.                                                                    | 81                        |
| Les Noces de Caton et de Marcje. — Description des Pyrénées.                                                        | 161                       |
| Ces deux morceaux, traduits du II. <sup>e</sup> chant de la <i>Pharsale</i> , par <i>Laharpe</i> .                  |                           |
| Quatrain pour le portrait du premier Consul, par <i>Châteauneuf</i> .                                               | 165                       |
| Étéocle, tragédie en cinq actes, par <i>G. Legouvé</i> (extrait).                                                   | 183                       |
| Famine de Rome (extrait du III. <sup>e</sup> chant du Poème de la Navigation, par <i>J. Esménard</i> .              | 241                       |
| Le Rat d'Eglise (fable), par <i>P. A. Desperoux</i> .                                                               | 245                       |

|                                                                                                                       |     |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Le Seau enlevé, poème héroï-comique, par <i>Auguste C...</i> (extrait).                                               | 260 |
| Fragments du poème de l'Imagination, sur la Mélancolie, rapproché d'un morceau de <i>Laharpe</i> , sur le même sujet. | 281 |
| <i>Agar et Ismaël</i> , poème en cinq chants, par <i>Flins</i> .                                                      | 321 |
| Fragment d'un poème sur l'Etude, par le C. <i>Coriolis</i> .                                                          | 401 |
| Traduction des vers de Virgile, sur Laocoon, par <i>J. Delille</i> .                                                  | 405 |
| Vers au C. Lucien Bonaparte, par le C. <i>Carriou de Nisas</i> .                                                      | 406 |
| Poésies inédites de <i>J. Delille</i> (extrait).                                                                      | 423 |

## R O M A N S.

|                                                                                           |        |
|-------------------------------------------------------------------------------------------|--------|
| <i>Albert et Théodore</i> , trad. de l'Anglais (extrait).                                 | 34     |
| Le jeune Philosophe, de <i>Charlotte Smith</i> (extrait).                                 | 35     |
| Saint-Léon, par <i>William Godwin</i> (extrait).                                          | 48, 97 |
| Herman et Dorothee, poème allemand de <i>Gœthe</i> .                                      | 48     |
| Louise, poème champêtre, trad. de l'Allemand.                                             | 287    |
| <i>Stella</i> , histoire anglaise, par <i>Aglaé D...</i> <i>E...</i> (extrait).           | 105    |
| Arundel et Henriette, traduit de l'Anglais.                                               | 126    |
| Nella, ou la Corinthienne, par M. <sup>me</sup> <i>S...</i> <i>M...</i> <i>L...</i>       | 126    |
| Voyage dans le boudoir de Pauline (extrait).                                              | 350    |
| Romulus, imité de l'Allemand.                                                             | 368    |
| Bibliothèque des Romans.                                                                  | 205    |
| <i>Santa Maria</i> , ou la Grossesse mystérieuse, par M. <sup>me</sup> <i>Dufresnoy</i> . |        |

## S P E C T A C L E S.

|                                                                               |     |
|-------------------------------------------------------------------------------|-----|
| <i>Théâtre de la rue Faydeau</i> . Les trois Maris, par le C. <i>Picard</i> . | 36  |
| Les Parents, par le C. <i>Dorvo</i> .                                         | 39  |
| <i>Théâtre français</i> . Reprise de <i>Misanthropie et Repentir</i> .        | 40  |
| Rentrée du C. <i>Lurive</i> .                                                 | 118 |
| Reprise du <i>Roi Léar</i> , par le C. <i>Ducis</i> .                         | 119 |
| <i>Caroline</i> , ou le Tableau, par le C. <i>Royer</i> .                     | 207 |
| Rentrée du C. <i>Talma</i> .                                                  | 285 |

## DES MATIÈRES. 487

|                                                                                       |          |
|---------------------------------------------------------------------------------------|----------|
| Thésée, tragédie, par le C. Mazoyer.                                                  | 443      |
| <i>Opéra comique national.</i> Le Calife de Bagdad.                                   | 123      |
| <i>Théâtre du Vaudeville.</i> Téniers.                                                | 208, 285 |
| <i>Théâtre de la République et des Arts.</i> Les Horaces,<br>tragédie du C. Guillard. | 284      |

### P H I L O S O P H I E.

|                                                                |     |
|----------------------------------------------------------------|-----|
| Prospectus de l' <i>Instituteur français.</i>                  | 209 |
| Cours de Morale religieuse, par M. Necker.<br>( extrait ).     | 319 |
| Discours sur la Vertu, par Stanislas Boufflers<br>( extrait ). | 329 |
| De l'Education des Filles, par Fénelon ( extrait ).            | 408 |

### V O Y A G E S.

|                                                                                                                       |     |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Voyage de Découvertes, exécuté par Vancouver<br>( 2. <sup>e</sup> extrait ).                                          | 9   |
| Voyage de la Propontide et du Pont-Euxin,<br>par J. B. Lechevalier ( extrait ).                                       | 87  |
| Voyage de Néarque, des Bouches de l'Indus jus-<br>qu'à l'Euphrate, traduit de l'Anglais de W.<br>Vincent ( extrait ). | 193 |
| Le Périphe de la Mer rouge, par W. Vincent<br>( extrait ).                                                            | 271 |
| Relation de l'ambassade anglaise, envoyée dans<br>le royaume d'Ava, par le major Symes.                               | 287 |
| Voyage en Grèce, par Xavier Scrofani.                                                                                 | 288 |

## S C I E N C E S.

### G É O G R A P H I E.

|                                                            |     |
|------------------------------------------------------------|-----|
| Mappemonde philosophique et politique, par<br>Brion, père. | 127 |
| Abrégé de la Géographie de Guthrie.                        | 286 |
| Carte de la République française.                          | 287 |

### H I S T O I R E.

|                                                                                             |     |
|---------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Histoire de Russie, par Lèvesque ( extrait ).                                               | 31  |
| Les Antiquités romaines, de Denis d'Haliocar-<br>nasse ( extrait ).                         | 103 |
| Histoire du règne de Fr. Guillaume II, roi de<br>Prusse, par L. P. Ségur aîné. ( extrait ). | 247 |

## MYTHOLOGIE.

|                                                            |     |
|------------------------------------------------------------|-----|
| La Mythologie mise à la portée de tout le monde (extrait). | 349 |
|------------------------------------------------------------|-----|

## BIOGRAPHIE.

|                                                   |     |
|---------------------------------------------------|-----|
| Mort de deux Béthune, descendants du grand Sully. | 315 |
| Mort de Lezay-Marnésia                            | 434 |
| Mort du C. Audebert.                              | 470 |
| Notice sur le général Washington.                 | 467 |

## HISTOIRE NATURELLE.

|                                                                                                |     |
|------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Histoire naturelle de Buffon, classée d'après le système de Linné, par R. R. Castel (extrait). | 279 |
| Observations de M. de Tréna, sur l'intérieur des Montagnes.                                    | 367 |
| Description des gîtes de minéral, par feu Diétrich.                                            | 367 |
| Ménagerie du Jardin des Plantes, à Paris.                                                      | 398 |
| Histoire naturelle des poissons, par Bloch.                                                    | 448 |

## MÉDECINE.

|                                                                      |          |
|----------------------------------------------------------------------|----------|
| Cours élémentaire d'Histoire naturelle pharmaceutique.               | 47       |
| Leçons d'Anatomie comparée de G. Cuvier (ext.).                      | 197      |
| Journal de Médecine, Chirurgie, etc. par Corvisart, Leroux et Boyer. | 127      |
| Inoculation de la vaccine.                                           | 313      |
| Société de Médecine.                                                 | 151, 234 |
| La Bibliothèque germanique medico chirurgicale (extrait).            | 413      |
| Académie de Chirurgie.                                               | 471      |

## JURISPRUDENCE.

|                                                                                             |     |
|---------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Question importante décidée au Tribunal de cassation. — Code civil. Lycée de Jurisprudence. | 398 |
|---------------------------------------------------------------------------------------------|-----|

## GRAMMAIRE.

|                                                     |     |
|-----------------------------------------------------|-----|
| Abrégé de la Grammaire usuelle; par le C. Caminade. | 368 |
|-----------------------------------------------------|-----|

## MATHÉMATIQUES.

|                                                                     |    |
|---------------------------------------------------------------------|----|
| Manuel général pour les arbitrages de changes, par Félix Reishamer. | 47 |
|---------------------------------------------------------------------|----|

## BEAUX-ARTS.

|                                                |     |
|------------------------------------------------|-----|
| Observations relatives aux arts en France.     | 145 |
| Peinture. Exposition d'un Tableau représentant |     |

## DES MATIERES. 489

|                                                       |          |
|-------------------------------------------------------|----------|
| la bataille de Maringo.                               | 315      |
| <i>Gravure.</i> Portrait du capitaine <i>Baudin</i> . | 387      |
| Portrait du général <i>Gouvion St.-Cyr</i> .          | 448      |
| Portraits des moralistes anciens.                     | 447      |
| <i>Architecture.</i> Monuments publics.               | 232      |
| Salon de l'an VIII.                                   | 353, 439 |

### ARTS ET MANUFACTURES.

|                                                                 |     |
|-----------------------------------------------------------------|-----|
| <i>Typographie.</i> Editions stéréotypes des CC. <i>Didot</i> . | 127 |
| Essai d'un nouveau caractère grec, par <i>Firmin Didot</i> .    | 204 |
| Annales des arts et manufactures.                               | 128 |

### ECONOMIE POLITIQUE.

|                                                                                                    |     |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Recherches sur la nature et les causes de la<br>richesse des nations, par <i>Smith</i> ( extrait ) | 166 |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|

### ECONOMIE RURALE.

|                                                  |     |
|--------------------------------------------------|-----|
| Le cultivateur anglais, d' <i>Arthur Young</i> . | 209 |
| Annales d'agriculture du C. <i>Tessier</i> .     | 288 |

### ETABLISSEMENTS D'HUMANITÉ.

|                                          |          |
|------------------------------------------|----------|
| Soupes économiques à la Rumford.         | 314, 472 |
| Maison d'Ecole et de travail à Hambourg. | 459      |
| Retraite assurée au malheur.             | 472      |

### RÉPERTOIRES.

|                                                                                      |     |
|--------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Almanach national de France pour l'an 9.                                             | 210 |
| Almanach du département de l'Yonne.                                                  | 441 |
| Almanach militaire, ou Tableau sommaire des<br>victoires de la République française. | 494 |

### VARIÉTÉS.

|                                                                                             |     |
|---------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Second article sur <i>Alfiéri</i> .                                                         | 42  |
| Entrevue du capitaine <i>Turner</i> avec <i>Teeshoo-Lama</i> .                              | 110 |
| Que pensent des écrivains allemands, les Alle-<br>mands eux-mêmes?                          | 156 |
| Nouveau manuscrit de <i>Rousseau</i> .                                                      | 201 |
| Voyage de découvertes entrepris par le capitaine<br><i>Baudin</i> .                         | 203 |
| Lettre de <i>Fontanes</i> aux auteurs du <i>Mercur</i> ,<br>et notice sur <i>Chabanon</i> . | 426 |
| Réponse d'un Républicain français au libelle                                                |     |

|                                                                     |                        |
|---------------------------------------------------------------------|------------------------|
| de sir Francis <i>d'Yvernois</i> (extrait).                         | 435                    |
| Pensions accordées à des savants et à des gens de lettres.          | 447                    |
| Notice sur l'ouvrage de l'état de la France, à la fin de l'an VIII. | 469                    |
| SOCIÉTÉS SAVANTES, LITTÉRAIRES<br>ET PHILOSOPHIQUES.                |                        |
| Nouvelles sociétés, à Paris.                                        | 203, 418, 474          |
| Institut national.                                                  | 233                    |
| Lycée républicain.—Séance du 3. frimaire.—                          |                        |
| Discours de Laharpe (extrait).                                      | 286, 418, 475          |
| Société du Vaudeville.                                              | 451                    |
| Annonces.                                                           | 46, 126, 209, 286, 366 |

## P O L I T I Q U E .

## E X T É R I E U R .

|                        |                    |
|------------------------|--------------------|
| Etats-Unis d'Amérique. | 29, 305            |
| Angleterre.            | 69, 449            |
| Suède.                 | 310                |
| Norvège.               | 459                |
| Danemarck.             | 64, 129, 142       |
| République batave.     | 133                |
| Hambourg.              | 60, 215, 383, 459  |
| Allemagne.             | 58                 |
| Russie.                | 140                |
| Prusse.                | 64                 |
| République helvétique. | 57                 |
| Piémont.               | 222, 297, 386, 464 |
| Espagne.               | 56, 143, 226, 381  |
| Malte.                 | 56, 231            |
| Etats barbaresques.    | 211, 289, 375, 454 |

## I N T É R I E U R .

|                                    |                |
|------------------------------------|----------------|
| Congrès de Lunéville.              | 311, 400       |
| Fête du premier vendémiaire.       | 3, 65, 80, 153 |
| Complot contre le premier Consul.  | 227, 307       |
| Eliminations des listes d'émigrés. | 232            |
| Poids et mesures.                  | 312, 395       |

## DES MATIÈRES. 491

|                                                        |                    |
|--------------------------------------------------------|--------------------|
| <i>Instruction publique. — Rentrée des écoles</i>      |                    |
| centrales, à Paris.                                    | 311                |
| Rapport du C. Chaptal.                                 | 390                |
| <i>Travaux publics. Projet d'un canal pour joindre</i> |                    |
| l'Escaut, la Meuse et le Rhin.                         | 313                |
| Rentrée du Corps législatif.                           | 475                |
| Nouvelles diverses.                                    | 230, 314, 399, 470 |

### STATISTIQUE DE LA FRANCE.

|                                                        |          |
|--------------------------------------------------------|----------|
| Département de l'Aube                                  | 73       |
| Topographie médicale de Marseille et de son territoire | 235, 315 |
| Département de la Seine-Inférieure.                    | 476      |

## A N N O N C E S.

**ALMANACH** de la commune de Sens, et du département de l'Yonne, pour l'an 9 de la république ; Prix, 60 cent. *A Paris, chez Merlin, libraire, rue du Hurepoix, n.º 13 ; et à Sens, chez Turbé, imprimeur-libraire.*

Cet almanach, d'une forme toute nouvelle, donne beaucoup plus que son titre ne semble promettre. Cet avantage est assez rare, surtout de nos jours, où rien n'est plus pompeux que les titres et les affiches. Il offre une foule de renseignements précieux sur le département entier de l'Yonne, son système administratif, ses vignobles, ses rivières, etc., etc. ; beaucoup de détails qui sont d'un usage journalier pour les communications dans l'intérieur de la république. Enfin, on ne pouvait mieux remplir un cadre, ordinairement abandonné aux détails les plus arides ou les plus frivoles.

**DESCRIPTION** des Pyramides de Ghizé, de la ville du Kaire et de ses environs ; par J. GROBERT, chef de brigade d'artillerie, membre de l'Institut de Bologne. *A Paris, chez Lagerot-Petier, imprimeur, rue et maison des Capucines, vis-à-vis la place Vendôme, et chez Rémont, libraire, quai des Augustins, n.º 41. An 9. — 6 fr., et 7 fr. 50 cent. franc de port ; papier velin, 12 fr. et 13 fr. 50 cent.*

**Du Commerce maritime**, de son influence sur la richesse et la force des états, démontrée par l'histoire des nations anciennes et modernes; situation actuelle des puissances de l'Europe, considérées dans leurs rapports avec la France et l'Angleterre; réflexions sur l'armement en course: par *Xavier Audouin*. — 2 v. in-8.° An 9. A Paris, de l'imprimerie de Baudouin; chez *Rondonneau, Barbou, Levrault, Hutin, Desenne et Debray*, et chez les principaux libraires des ports et villes de commerce.

**Discours** prononcé à l'Ecole centrale du département du Lot, le 30 thermidor an 8, lors de la distribution générale des prix, faite par le *C. Bailly*, préfet du département, par le *C. Agar*, professeur de belles lettres.

Ce Discours offre un tableau, aussi exact que rapide, des diverses parties de l'enseignement, adopté dans les écoles centrales. Il rend un juste hommage aux langues grecque et latine, consacrées par l'étude des siècles, et trop négligées dans la nouvelle éducation. Mais n'a-t-il pas jugé avec trop de sévérité, pour ne pas dire plus, l'ancien système de cette Université, qui pourtant a su former des amis des sciences et des beaux arts? Il faut se garder de confondre les choses avec les abus, les hommes avec les choses.

**Essais de Philosophie morale**, par *P. C. A. M.*, associé libre de la ci-devant académie de Montauban; tome 1<sup>er</sup>. — A Agen, chez *L. Currius*, impr.-libr. place du grand Marché. An 9 (1800).

Cet ouvrage formera 4 vol. in-8.°; les trois derniers paraîtront incessamment.

**GÉOGRAPHIE ÉLÉMENTAIRE**, à l'usage des Collèges, avec sept cartes, et un Précis de la Sphère; par *F. Robert*, géographe de l'Institut de Bologne, membre de l'académie des sciences et belles lettres de Berlin; 9.° édition, suivie des nouvelles divisions de la France; 1 vol. in-12 br., 1 franc 80 cent. et 2 fr. 40 cent. franc de port. — A Paris, chez *Genels*, libraire, rue de Thionville, n.° 5, près le Pont-Neuf, et chez *Pougens*, quai Voltaire, n.° 10.

**RELATION des Campagnes du général Bonaparte**, en Egypte et en Syrie, par le général de division *Berthier*;



chef de l'état major général de l'armée d'Orient. —

A Paris, de l'impr. de P. Didot, l'aîné, An 9.

**SANCTA MARIA**, ou la Grossesse mystérieuse, traduit de l'anglais de M. Fox, par Mad. Dufresnoy. — Paris, au Cabinet littéraire, chez Vignon, rue de Thionville, n.º 27, vis-à-vis celle d'Anjou.

Madame Dufresnoy, dont le nom recommande cette traduction, est connue par des ouvrages et des vers agréables. Elle peut composer, quand elle le voudra, des romans originaux meilleurs que ceux qu'elle traduit.

**L'AMI DE LA NATURE**, ou Choix d'observations sur divers objets de la nature et de l'art, suivi d'un catalogue des animaux qui se trouvent actuellement dans la ménagerie du muséum d'histoire naturelle, par G. Toscan, bibliothécaire du muséum et traducteur des Voyages de Spallanzani. \* Un volume in-8.º avec deux gravures. — A Paris, de l'imprimerie de Crapelet. An 8.

Se vend chez l'Auteur, rue de Seine, près le jardin des Plantes, et chez Merlin, libraire, quai des Augustins. Prix, 3 fr. et 4 fr. franc de port.

**CHOIX** des meilleurs morceaux de la littérature Russe, à dater de sa naissance jusqu'au règne de Catherine II; traduits en français, par M. L. PAPPADOPOULOS, et par le C. GALLET. A Paris, chez Lefort, libraire, rue du Rempart-Honoré, n.º 961. — An 9. Prix 4 fr., et 5 fr. 50 cent. Quelques vers par A. G. LABAUME.

L'auteur est connu par des talents de plus d'un genre, et celui des vers ne lui est pas étranger. On trouve des romances agréables et des morceaux imités avec goût des poètes, anglais et allemands dans ce recueil.

**LA LÉGISLATION** française, ou Recueil des lois, réglemens d'administration, et arrêtés généraux basés sur la constitution, par J. G. LOCRÉ, secrétaire général du conseil d'état. A Paris, de l'imprimerie de la République. An 9.

Un pareil ouvrage se recommande assez de lui-même. Dès 1794, la convention nationale voulut débrouiller le cahos de nos lois; la confusion a toujours été crois-

\* Ce second ouvrage, en 6 volumes in-8.º avec figures, se trouve chez le traducteur.

sant, jusqu'au 18 brumaire. Le plan du C. Locré embrasse toute la législation : il la divise en codes particuliers ; et des notes raisonnées expliqueront les lois, les conféreront entr'elles, et rapprocheront celles qu'elles confirment, abrogent, ou modifient. Ce recueil sera vendu par souscription. *Il est de 5 fr. pour 25 feuilles in-8.°, franchises de port.*

Les lois et les réglemens qui seront faits à l'avenir, paraîtront, trois jours au plus tard, après qu'ils auront reçu la sanction légale.

On souscrit au secrétariat du conseil d'état, au palais des Tuileries. Les lettres et l'argent doivent être adressés, francs de port, au C. Hugot, chef des bureaux.

Le C. G. V. Vasselin, ancien docteur en droit de la faculté de Paris, vient d'ouvrir, en faveur des jeunes gens qui se destinent au barreau, un cours de droit civil. Il se tient tous les jours pairs de la décade, à six heures du soir, rue du Jardinnet, n.º 3.

*S'adresser pour la souscription, qui est de 27 fr. pour quatre mois, à M.<sup>me</sup> Dufresne, libraire, au palais de justice.*

**ALMANACH militaire ou Tableau sommaire des victoires remportées par les armées de la république française, depuis le commencement de la révolution ; précédé de l'état nominatif des armées, des généraux en chef, et autres commandants. 1 vol. in-12, prix 1 fr. 50 cent., et 2 fr. franc de port. A Paris, chez Moutardier, quai des Augustins, n.º 28. An 9.**

C'est une idée heureuse de présenter sous une forme si simple, le tableau de nos expéditions guerrières. Il semble en effet que le panégyrique de nos braves ne doive être autre chose qu'un journal exact et des éphémérides fidelles.

Le C. Pradel, rédacteur des *Petites-Affiches de Toulouse*, annonce que cette feuille périodique, rédigée à l'instar de celle que l'on connaît à Paris, sous la même dénomination, paraît les 3, 6 et 9 de chaque décade. On s'abonne chez tous les directeurs des postes des villes commerçantes. *Le prix est de 18 fr. pour Toulouse, où demeure le C. Pradel.*

**LA SCIENCE** des Négociants et teneurs de livres, par feu *Delaporte*, nouvelle édition, ornée de planches et de tableaux, suivie d'un Commentaire nouveau de l'édit de 1673, appelé vulgairement *Code marchand*, et d'un Dictionnaire très-instructif, par *Boucher*, teneur de livres, auteur de divers ouvrages, sur les parties contentieuses et économiques du commerce et de la marine. Prix, 12 francs pour Paris. An 8. *A Bordeaux*, chez *M. Lawalle*. *A Paris*, chez les CC. *Levrault*, frères, quai Malaquais.

**LA BANQUE simplifiée et les Arbitrages sans calculs**, ouvrage de deux formats différents, l'un de poche et l'autre de cabinet; le 1.<sup>er</sup> réduisant en 110 tableaux toutes les opérations de change, de France, de Hollande, de l'Angleterre, de l'Espagne, de Venise, etc. à une seule transposition de virgule, et leurs arbitrages à une seule multiplication; et le 2.<sup>o</sup> présentant, en plus de 500 tableaux différens, les comptes faits de ces mêmes arbitrages, entre 20 des plus fortes places de l'Europe, et celles avec lesquelles ces places sont dans l'usage de travailler. Par *AUBRY*, géomètre.

Première livraison, composée, pour la *Banque simplifiée*, de l'Instruction de l'ouvrage et de 36 tableaux de change, relatifs à la France, à la Hollande, à Hambourg et à l'Angleterre, et pour les arbitrages sans calculs; aussi, de l'Instruction de l'ouvrage et des 39 tableaux d'arbitrages. — Comptes faits existants entre France et Hollande.

Le prix total des livraisons de ces deux ouvrages, qui se suivront rapidement, est de 9 fr.; l'édition de poche en papier ordinaire, et de 16 fr. en velin; et celui de l'édition de cabinet, de 8 francs, en papier ordinaire. Il faut ajouter 1 franc 50 cent. par chaque édition pour le franc de port. On paie séparément les tableaux de cabinet 75 centimes.

S'adresser, par lettres affranchies, à Paris, chez l'Auteur, quai des Augustins, n.<sup>o</sup> 42; chez *Moreau*, libr., même demeure, et chez *Girardin*, palais Egalité, n.<sup>o</sup> 156.

**ESSAI** de statistique, par *J. A. MOURGUE*; de l'imprimerie de *Crapelet*. *A Paris*, chez *Maradan*, rue Pavée St.-André-des-arcs, n.<sup>o</sup> 16, an 9.

**CAROLINE** ou le Tableau, comédie en un acte, en vers, par *F. Roger*, représentée le 12 vendémiaire, an 9. *A Paris*, chez *Huet*, libraire, rue Vivienne, n.º 8, et *Charron*, passage Feydeau. An 9.

**LES Chevaliers des sept montagnes** ou *Aventures arrivées dans le 13.<sup>me</sup> siècle*, du temps où le tribunal secret avait sa plus grande influence, avec une notice sur l'état ancien et actuel de ce tribunal; traduit de l'allemand, par *J. N. E. DE BOCK*; 3 vol. petit in-8.º, papier azuré, fig. Prix broché, 6 fr., et 7 fr. 50 cent. franc de port, et sur papier vélin, 7 fr. 50 cent., et 9 fr. franc de port. *A Metz*, chez *Behmer*, et *à Paris*, chez *Maradan*, rue Pavée Saint-André-des-Arcs, n.º 16.

**TABEAU** prosodique ou *Fragment du nouveau système de lecture*, applicable à toutes les langues, par *J. B. MAUDRU*, professeur à l'école normale du département de la Seine. Ouvrage classique, adopté par le gouvernement. *A Paris*, chez l'auteur, rue du Bacq, n.º 554, et chez *Fuchs*, libraire, rue des Mathurins. An 8.

**GÉOGRAPHIE** élémentaire de la France, considérée dans tous les départements, et sous leurs rapports actuels de population, commerce, industrie et productions territoriales, à l'usage des écoles de premier enseignement. Par *LOUIS PHILIPAU-LA-MAGDELAINE*. Nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée, principalement de la nomenclature et classification des préfectures, sous-préfectures, tribunaux civils et criminels, divisions militaires, suivi d'une table alphabétique; avec une carte de la France, enluminée. 1 vol. in-12, sur beau papier, prix 2 fr. pour *Paris*, et 2 fr. 75 cent. franc de port par la poste. *A Paris*, chez *Dentu*, imprimeur-libraire, palais du Tribunal, galeries de bois, n.º 240.

**SCIENCE** de l'organisation sociale, démontrée dans ses premiers éléments, ou *Nouvelle méthode d'étudier l'histoire, les voyages, l'économie politique, etc.*; par le *C. J. ANDRÉ-BRUN*, professeur de logique aux écoles centrales de Paris. An 7. *A Paris*, chez *Cerieux*, libraire, quai Voltaire, n.º 9, et *Moutardier*, quai des Augustins.

















